UNIVERSITE PARIS OUEST NANTERRE LA DEFENSE
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative. École doctorale
« Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent »

THÈSE
En vue de l'obtention du grade de
Docteur de l'Université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense
Discipline : Ethnologie

Présentée et soutenue publiquement par

ANNE LECOQ

« Une fille du Parti : approche ethnologique du XXème siècle chinois à travers la biographie d'une femme pionnière »

Directrice de thèse

Brigitte Baptandier
Directrice de recherche émérite, CNRS,
Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative

Thèse soutenue le
2 avril 2015

Membres du Jury :
Laurence Caillet, Professeur émérite, Université Paris Ouest, Nanterre La Défense
Catherine Despeux, Professeur émérite, INALCO (rapporteur)
Adeline Herrou, Chargée de recherche, HDR, CNRS, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative
Françoise Lauwaert, Professeur, Université Libre de Bruxelles, Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains
Isabelle Thireau, Directrice de recherche, CNRS, Centre d'Études sur la Chine Moderne (rapporteur)

Remerciements

Je tiens à remercier vivement Brigitte Baptandier pour avoir accepté de diriger ma thèse que j'ai commencée à un âge peu habituel. Sans son implication, ses relectures attentives, ses conseils avisés, ce travail n'aurait pu aboutir. Ses remarques et ses commentaires ont enrichi ma réflexion. Sa grande exigence m'a poussée à approfondir toujours plus mes recherches.

Je remercie infiniment « Yuding » la personne qui m'a fait confiance en me transmettant l'histoire de sa famille et la sienne, merci aussi à tout le personnel de la Maison de retraités de la Fédération des femmes de Beijing pour m'avoir toujours accueillie très chaleureusement.

Je tiens à remercier également les membres de l'Atelier Chine que Brigitte Baptandier dirige au sein du Laboratoire d'Ethnologie et Sociologie comparative de Nanterre, particulièrement Adeline Herrou qui m'a aidée à conclure. Je remercie toutes celles et ceux qui à une étape ou une autre de l'écriture de cette thèse m'ont soutenue et apporté leurs conseils, Aurélie, Claire, Gladys, Katiana, Valérie, Peiyi.

Ma gratitude va aussi à mes amies chinoises Deng Lidan et Zhu Jing qui ont toujours répondu à mes questions, leur aide m'a été précieuse tant pour éclaircir des points de culture, que pour leurs réflexions sur la Révolution culturelle qu'elles ont traversée. Je remercie particulièrement Deng Lidan pour ses traductions, également Ting Li. J'ai une pensée pour Marceline Loridan-Ivens qui a accepté de me rencontrer et d'évoquer avec moi son passé en Chine en compagnie de Yuding.

Je remercie toutes les amies qui m'ont encouragée dans la poursuite de cette aventure un peu atypique à mon âge, plus particulièrement Bernadette présente à mes côtés depuis que je suis à Paris, sans oublier Nadia. J'ai une pensée particulière pour ceux qui m'ont soutenue, j'ai ainsi bénéficié d'une écoute bienveillante qui m'a permis de dépasser les doutes et les remises en questions de mon engagement dans ce long travail.

Enfin, je remercie ma mère, mes enfants Xavière et Germain, sans leur affection et leur indéfectible soutien au cours de toutes ces années, je n'aurais pas pu mener à terme cette recherche. Mes enfants ont toujours témoigné de l'intérêt pour mon travail, ils m'ont aidée, leur en suis reconnaissante. De nombreux échanges avec Germain qui partage ma passion de la Chine ont accompagné ce parcours.

TABLES DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS 2

TABLES DES MATIÈRES 3

INTRODUCTION 6

Préalable I 32

PARTIE I : Le passé : les origines familiales de Yuding 35

Chapitre 1 : L'aïeule : une veuve dans une famille orthodoxe confucéenne 35

1. Une grande famille de propriétaires-terriens : privilèges et devoirs 35
2. Une famille orthodoxe de lettrés confucéens : l'importance de l'éducation 40
3. La terre natale de la famille : une région favorable à l'émancipation des femmes 42
4. De la difficulté d'être veuve : l'éloge de la chasteté et du sacrifice 45
5. L'instruction : le privilège des femmes de l'élite pour éduquer leurs enfants et instaurer l'harmonie au sein de la famille 54
6. Le retour au pays natal par le train de la dernière impératrice : un honneur assumé par la famille aujourd'hui communiste 61

Chapitre 2 : À l'origine de la renommée de la famille : un illustre grand-père 66

1. Le choix des noms et leur emprise sur la personne 66
2. L'amour et le devoir : la piété filiale de Mengxiong 77
3. D'une éducation classique au XIXe siècle au modèle japonais après 1901 79
4. Les études au Japon : un choix qui a pesé dans le destin de Mengxiong 84
5. Instituée au fil du temps : la bonne relation de Mengxiong avec les Japonais 86
6. À la charnière de deux systèmes d'éducation : l'attribution de hautes fonctions 87
7. De Hautes Fonctions : au service de l'État, puis contre lui 88
8. La désertion de Mengxiong : idéalisme ou opportunisme ? 91
9. Le dessillement de Yuding : la mort brutale de Mengxiong 94

Chapitre 3 : Une grande famille dans l'ère post-impériale 99

1. L'espace familial : entre l'idéal confucéen et la modernité 99
2. Des conditions familiales : à l'origine d'une vocation marxiste 103
3. L'absence de nourrice, une exception dans la famille de Yuding et dans son milieu social 104
4. Un exil bien mystérieux : une explication par le thème de naissance ?
5. Un clan chrétien au sein d'une famille confucéenne ? 106
6. Éducation, injonctions et engagements : l'influence de la mère 111
7. La vie dans une famille traditionnelle : l'orthopraxie des conduites 114
8. L'alliance entre propriétaires-terriens : l'exemple de Chongming 117
9. La nouvelle conception de l'épouse : une « mère de citoyens » 118
10. « L'école des aristocrates » : le privilège des filles de lettrés 125
11. Religions et morales : un alliage réussi dans la famille 126
12. Pluralité de pratiques médicales : croyances anciennes et médecine occidentale 128

Préalable II 133
PARTIE II : Yuding, une « fille du Parti » sans la carte 136

Chapitre 4: La famille en marche vers le communisme 136

1. Le changement de paradigmes au milieu du siècle : des repères en mutations 136
2 Niang, un autre modèle de femme : entre tradition et modernité 137
3. Deux conceptions de l'art : sous les Qing et sous la République Populaire 140
4. Le langage du jianzhi : des origines jusqu'à la fondation de la République 142
5. Servir la propagande : le détournement d'un art traditionnel 145
6. Le changement des idéologies : entre propagande et désinformation 148
7. L'Université : l'avènement du nouvel ordre politique dans la famille 155
8. Un seul impératif : servir son pays, place de la propagande et des études 167

Chapitre 5 : À la charnière de deux univers sociaux : une carrière et un mariage 178

1. Le privilège de voyager : la rareté des interprètes alliée aux compétences professionnelles de Yuding 178
2. Les mauvaises origines familiales gouvernent les conduites : il faut être exemplaire 187
3. Pour vivre dans une ambassade, à l'étranger : des qualités révolutionnaires « hong 红 » 191
4. Au tournant de son destin : un premier poste à Berlin 192
5. Un précédent dans la famille : le grand-père maternel ambassadeur 202
6. La liberté du choix du conjoint dans la nouvelle loi du mariage : ses limites 205
7. Un premier mariage : des circonstances diplomatiques et politiques 212
8. La cérémonie publique, un devoir qui consacre l'union sous la République populaire 216

Chapitre 6 : Femme, mère et épouse selon le Parti : l'expérience de Yuding 221

1. L'ingérence de l'État dans le champ de la féminité : la sexualité et la maternité sous contrôle 221
2. Prise de pouvoir sur le corps des femmes : de « l'efficacité politique » 232
3. Le nom du père : Yang un gendre adopté ? 238
4. Un divorce incontournable : servir librement la Fédération des femmes 243
5. Traverser la tempête et rester en dehors : la carte du Parti 246

Préalable III 260
PARTIE III : La Révolution culturelle : le grand chambardement 263

Chapitre 7. Les épreuves : le pillage des Gardes rouges, la rééducation à l'École du Sept mai 263

1. « Tout le monde était fou » une définition de la Révolution culturelle 263
2. Le déni des exactions des Gardes rouges : « Des petits défauts dans la Révolution dont le but était juste » 266
3. La réforme de la pensée : la manipulation par la propagande et le lavage de cerveau 274
4. « Faire de la Chine une grande école de la pensée de Mao » 277
5. Le départ paradoxal des cadres pour les Écoles du Sept mai : entre contrainte et volontariat 278
6. Le camp pour s'instruire : « Se rapprocher des paysans, pour apprendre d'eux » 282

7. « Les femmes portent la moitié du ciel » : leur mobilisation comme un dogme du maoïsme *290*
8. Les séances de rééducation : « tout le monde désire parler, personne ne veut rester en arrière » *291*

Chapitre 8. Avec Joris Ivens, filmer la Révolution 298

1. Joris Ivens « le grand ami de la Chine » : au service de l'esprit révolutionnaire du peuple *298*
2. La Révolution Culturelle : une approche difficile pour les Occidentaux *300*
3. Le soutien du Premier ministre Zhou Enlai : un privilège qui ne résout pas toutes les difficultés *304*
4. La relation entre Yuding et les cinéastes : entre loyauté professionnelle et sauvegarde de l'image de son pays *309*
5. De la difficulté de saisir la Révolution : place de la dialectique, de l'échange et du dialogue sur les lieux de travail *315*
6. « Si l'on n'est pas sensible aux femmes, à leur condition, à leur différence, on rate la Chine » *320*
7. Encenser le présent, incriminer le passé : ne plus rendre hommage à tout prix à la révolution *325*
8. Les répercussions sociales pour Yuding : associée au nom de Joris Ivens en Chine dans toutes les manifestations sur le documentaire historique *327*

Chapitre 9 : De la répétition, jamais à l'identique : la vie après l'École du Sept mai 331

1. Dans le contexte de la Révolution culturelle : refonder une famille sur des bases solides *331*
2. De l'expérience de la propagande : une reconversion professionnelle dans la publicité *343*
3. De sa place au milieu des retraitées : la possibilité de faire entendre sa voix *348*
4. Le retour de la chorale des anciens étudiants progressistes : faire encore œuvre de propagande *354*
5. Dans une société pervertie par l'hédonisme et la corruption : une génération qui se veut exemplaire *358*
6. La chorale au service de la commémoration et de l'idéologie: se souvenir de la Libération *361*

CONCLUSION 370

RÉSUMÉ 387

ANNEXES 389

BIBLIOGRAPHIE 391

Introduction

Cette thèse porte sur l'histoire d'une femme chinoise âgée de 86 ans qui a eu un parcours de vie exceptionnel. Née en 1928 dans une grande famille de lettrés confucéens, elle est devenue une vingtaine d'années plus tard sous le règne de Mao Zedong une « fille du Parti », comme elle le dit. Elle a ainsi traversé le XXe siècle chinois lequel a connu de grandes mutations. Sur le plan politique ce fut la fin de l'Empire de la « dynastie des Qing » 清朝 *qing chao* (1644-1911), la proclamation de la République en 1912, l'occupation japonaise de 1937 à 1945, puis la guerre civile entre les communistes et le Guomindang 國民黨 jusqu'à la fondation de la République populaire de Chine 中華人民共和國 *Zhonghua Renmin Gongheguo* en 1949. Pendant les trente années du gouvernement de Mao Zedong le pays fut marqué par de grands bouleversements sociaux et politiques, des campagnes de répression, l'élimination de milliers de contrerévolutionnaires, et toutes sortes d'exactions pendant la Révolution culturelle. Ce siècle aura vu l'émergence de la modernité avec les grandes réformes de l'éducation, la rupture avec le système traditionnel ancestral, soit le modèle confucéen de la famille et le culte aux ancêtres. L'année 1980 marque l'ouverture de la Chine avec les échanges internationaux et la politique de réformes menée par Deng Xiaoping qui aboutit à l'économie de marché, au consumérisme.

Ma rencontre avec celle que j'appelle ici Yuding commença par une sorte de quiproquo : alors que je cherchais à Beijing des femmes qui accepteraient de me parler de la transmission entre les générations dans les familles chinoises, un professeur d'université se souvint d'elle et lui fit part de ma requête. Elle représentait pour lui, très probablement, une femme qui voulait bien parler d'elle et avait le mérite d'être francophone. De son côté, elle était désireuse moins d'évoquer son propre cas que de faire connaître la « Fédération des femmes de Chine » 中华全国妇女联合会 *Zhong hua quanguo funu lianhe hui* (FFC)[1]. Dans cet organisme qui s'est donné pour mission de travailler à la libération et au respect des femmes, elle avait œuvré en tant qu'interprète au département international *Quanguo fulian*

[1] La Fédération des Femmes chinoises (FFC) a été créée en 1949 par le Parti communiste (PC) pour représenter et défendre les droits et les intérêts des femmes, améliorer leurs conditions de vie, promouvoir l'égalité des sexes. Un congrès a lieu tous les 5 ans pour faire le bilan et définir les objectifs des 5 années suivantes. et depuis 1971, la FFC a son siège à l'ONU. Appelée : « la Fédération nationale des femmes démocrates de Chine », elle est devenue en 1957 « la Fédération nationale des femmes de la République Populaire de Chine », avant de prendre son nom actuel en 1978, « La Fédération des femmes chinoises ».

guoji lian luobu 全国妇联国际联络部 pendant plus de 30 ans. En effet, le siège de la FFC se trouve à Beijing, son réseau s'étend par le biais des représentantes à chaque niveau du gouvernement, provinces, communes, municipalités, comités de rues, de la capitale jusqu'au plus petit village de la Chine. Cependant, depuis sa création, en 1949, des rencontres existent, en Chine et à l'étranger, avec les Fédérations et les associations de femmes de tous les pays. En Chine, en chaque lieu, la Fédération agit sous le contrôle du gouvernement, appliquant la ligne fondamentale du Parti dont le but est de changer le statut de la femme, défendre ses intérêts, promouvoir l'égalité des sexes. Dans les réunions internationales, en Chine ou à l'étranger, elle échange ses expériences avec celles des Fédérations ou des associations de femmes des autres pays.

Yuding accepta peu à peu de me parler de son propre parcours de vie. Pour ma part, en l'écoutant je m'orientais peu à peu vers une problématique issue de son existence singulière qui permettait de donner à penser la part de façonnage des individus en cette période maoïste et l'évolution de la place des femmes dans la société chinoise à la même époque. En effet, deux ans avant 1949, Yuding, choisit de militer dans le mouvement clandestin du Parti communiste qui préparait l'arrivée de Mao Zedong au pouvoir. Elle continua à s'investir ensuite dans l'action politique et particulièrement pour la cause des femmes. Bien qu'elle ne fût pas à l'avant-scène, mais simple traductrice à la Fédération des femmes à partir de 1955, elle se considère aujourd'hui comme ayant participé à la libération des femmes. En tant que traductrice, elle a été la porte-parole des échanges avec les femmes des pays occidentaux qui permettaient de confronter les programmes mis en œuvre en Chine, par exemple sur l'éducation, la santé, le planning familial, les soins périnataux et d'autres, pour promouvoir l'égalité des sexes. Cette activité lui valut de voyager et notamment de séjourner à Berlin-Est une première fois entre 1955 et 1957, puis une deuxième fois entre 1960 et 1963, elle assista alors à la construction du mur. Par ailleurs, elle effectua des missions dans une trentaine de pays, en Europe, en Asie et en Afrique francophone.

Dans les pays africains qu'elle a visités, elle est convaincue d'avoir participé par son travail à améliorer les conditions de vie des Africaines en proposant le modèle chinois de la Fédération des femmes. Bien qu'elle ait refusé d'admettre toute valeur aux régimes non communistes, cette ouverture sur le monde fut tout de même pour elle, une rencontre avec une autre idéologie politique et des modèles de féminisme différents, en un temps où personne ne pouvait sortir du pays. Plus tard, ses convictions seront mises à l'épreuve, le chaos provoqué par la Révolution culturelle ébranlera sa confiance en Mao Zedong. Comme tous les cadres

elle sera envoyée dans un camp de rééducation idéologique, obligée d'accepter les durs travaux des champs selon la logique du Parti, c'est-à-dire faire connaître la vie des paysans, aux intellectuels et aux bureaucrates. Conditionnée par la propagande, elle se pliera aux consignes de travail, tout en résistant au « lavage de cerveau » 洗脑 *xi nao* et, se considérant comme une « fille du Parti », c'est-à-dire loyale envers son gouvernement, elle n'acceptera pas que son engagement soit mis en doute. Pendant les séances d'autocritiques, elle jouera comme tout le monde un double jeu pour assurer sa sauvegarde, contrainte de s'accuser d'erreurs qu'elle ne reconnaissait pas au fond d'elle-même : le système obligeant à certains mensonges pour survivre On lui reprochera, par exemple, d'avoir eu envie de voyager en dehors de la Chine pour profiter de privilèges. Elle ne comprenait pas comment le Parti qui l'avait chargée de représenter la Fédération des femmes à l'étranger et lui avait fait confiance en la choisissant pour des missions délicates, pouvait lui reprocher d'avoir obéi à ses ordres.
La période maoïste et particulièrement celle de la Révolution culturelle sous le régime de la dictature du prolétariat aura été ambiguë, pleine de contradictions, tant du côté des comportements des dirigeants que des individus. Yuding dans son récit, choisit de faire apparaître l'exemplarité de sa conduite, ses efforts incessants pour servir loyalement la Fédération des femmes et donc le Parti, afin d'obtenir son affiliation, mais en vain. Elle voulait, dit-elle, faire oublier ses « mauvaises » origines de petite-fille de propriétaires-terriens, elle pensait qu'en répondant aux attentes de ses supérieures, elle serait reconnue comme une bonne marxiste-léniniste maoïste. Certes, grâce à ses compétences professionnelles et la rareté des interprètes, on lui avait confié des missions importantes, elle avait été mandatée pour aller dans diverses instances politiques à l'étranger, les fédérations de femmes et, quelques fois les syndicats en URSS, toutefois, en ne l'acceptant pas dans le Parti, lui faisait-on payer cette promotion ?

Et pourtant, malgré cet épisode douloureux de sa vie, par la suite elle ne remit jamais en question son attachement et sa loyauté envers le Parti, quand bien même elle put se montrer parfois critique.

De l'attrait de l'ethnologie et de la Chine au département de psychologie pratique à Chengdu

L'élaboration de cette thèse a pris beaucoup de temps, j'ai fait le choix d'entreprendre des études d'ethnologie à un âge qui n'est pas celui des étudiants habituellement puisque

j'avais alors cinquante-trois ans, j'étais à un carrefour de ma vie. Auparavant, j'avais exercé la profession d'infirmière pendant près de dix années, puis, j'avais passé une vingtaine d'années de ma vie comme « femme au foyer ». La rencontre d'une ethnologue, Simone Kalis, infirmière elle aussi avant de faire sa thèse d'ethnologie sur les médecins traditionnels du Sénégal, fut décisive pour moi[2]. J'assistai avec elle à un colloque sur l'anthropologie du corps, ce fut l'évènement déclencheur de mon désir d'étudier l'ethnologie. Les intervenants parlaient de leur terrain, de la manière dont la maladie était traitée d'après une symbolique du corps dans différentes cultures. Je décidai alors de m'inscrire en année de Licence à l'Université des Sciences Humaines (rebaptisée Université Marc Bloch en 1999) de Strasbourg où j'habitais[3]. Ce fut une année passionnante au cours de laquelle je me formai à l'ethnologie et aux domaines sociologiques qu'elle étudie, dans différentes aires culturelles, en Afrique, en Amazonie et en Océanie, il n'y avait pas alors d'enseignement sur la Chine. Je poursuivis mes études à mon rythme, puisque débutées en 1995, elles prirent fin avec l'obtention du DEA en l'an 2000.

Dans un premier temps, je m'intéressais particulièrement à la médecine traditionnelle, je rédigeai mon mémoire de licence sur les pratiques de quelques guérisseurs de Bretagne que j'avais interrogés[4]. J'envisageais de faire mon mémoire de maitrise sur l'anthropologie du corps sous la direction de David Le Breton, c'est alors qu'un atelier d'enquête sur la nomination imposé par une enseignante, changea mon projet de façon cruciale.

J'avais connu quelques étudiants chinois, mon fils en effet apprenait alors le mandarin, ils m'introduisirent dans la petite communauté asiatique de Strasbourg. Je rencontrai ainsi une vingtaine de personnes, des étudiants et des chercheurs, célibataires ou mariés avec enfants. Tous répondirent volontiers à mes questions, comme l'écrit Viviane Alleton, les Chinois ont « la passion des noms »[5]. Je perçus alors la complexité, la liberté et la richesse de la nomination chinoise, puisque tous les mots du dictionnaire peuvent être utilisés pour construire le prénom, sachant que dans une famille, ceux des ancêtres sont tabous. Chaque personne rencontrée était heureuse de m'expliquer les motivations et les stratégies des donateurs qui avaient élaboré leur prénom, leur père ou leur grand-père généralement. Elles

[2] Kalis Simone. *Médecine traditionnelle, religion et divination chez les Seereer Siin du Sénégal. La connaissance de la nuit*. Paris-Montréal, l'Harmattan, 1997.
[3] Selon une directive de Bernard Kouchner, le diplôme d'infirmière considéré comme un Bac+3, permettait d'entrer directement en Licence, dans le cadre des études d'ethnologie.
[4] Mémoire préparé sous la direction d'Isabelle Bianquis : *La médecine traditionnelle dans l'ouest de la France, 1997.*
[5] V. Alleton 1993.

m'informèrent aussi de la façon dont on investit son prénom, avec toutes les significations qui s'y rattachent. La manière de nommer les enfants m'a fait entrer dans l'histoire de la Chine, car le nom de l'enfant librement élaboré se rapportait parfois à des représentations et à des faits qui concernaient le contexte sociologique ou politique dans lequel se trouvait la famille. Pendant les années maoïstes par exemple on choisissait des noms révolutionnaires tels que *Hong,* 紅 qui se traduit par « rouge ». Ce mode d'attribution m'interpela au regard de phénomènes autour de prénoms dans ma propre famille et dans la société française. En effet, le choix du prénom fut longtemps limité au calendrier des saints - ce n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui - et sous-tendu par des représentations et des normes liées à la culture régionale ou à l'époque. Contrairement à ce qui se passe en Chine où le prénom déjà donné est interdit, en France, au milieu du XXe siècle encore, chaque famille avait un stock de prénom. En effet, selon des codes liés à la religion chrétienne, à la classe sociale, ou pour montrer son attachement aux générations précédentes, l'enfant mâle recevait le prénom de son grand-père, de son père, de son parrain ou de son oncle, en fonction de sa place dans la fratrie. Je décidai alors d'élargir ce travail pour en faire mon mémoire de maitrise tant les données que je recueillis me semblèrent intéressantes[6]. Je constatai qu'à travers les prénoms j'avais accès à l'histoire des individus, des familles, donc de la société chinoise avant, pendant, et après les années maoïstes. Ce fut une clé pour une première incursion dans la culture chinoise. Depuis, mon engouement pour ce pays n'a pas cessé. Pour mon mémoire de DEA sur les représentations de la Médecine traditionnelle je retrouvai ces étudiants et ces familles, je m'appuyai sur leurs témoignages et ceux de quelques praticiens rencontrés à Strasbourg et à Paris[7].

Ensuite, je m'initiai à la langue chinoise, inscrite à un DU d'Études Chinoises à l'Université Marc Bloch, puis dans un cours privé pour adultes l'année suivante. Ma première approche de la Chine fut un voyage, de deux semaines au Yunnan, organisé par le professeur de ce cours. En juillet 2002, je passai un mois à l'Université des langues étrangères de Xi'an. Je rentrai de ce stage, enrichie par mes visites touristiques et l'observation de la vie des Chinois autour de moi, et avec le désir d'y retourner. Je ne saurais dire aujourd'hui ce qui m'avait fascinée à ce moment-là, mais j'avais envie de « faire l'expérience » de la Chine. Je décidai alors de chercher un poste de « lecteur », nom donné en Chine aux personnes qui

[6] Mémoire préparé sous la direction de David Le Breton et de Colette Méchin : *La nomination en Chine et en Occident.* 1998.
[7] Mémoire préparé sous la direction de David Le Breton, Éric Navet, et Guy Mazars : *Représentations et pratiques de la médecine traditionnelle et populaire des Chinois de la diaspora en France.* 2000.

enseignent le français dans les écoles et les lycées ; il n'était pas indispensable alors de posséder un diplôme de FLE (Français, Langue, Étrangère)[8]. À la veille de la rentrée scolaire de 2003, par l'intermédiaire d'un étudiant chinois rencontré à Xi'an, 西安, je trouvai enfin, une école privée à Dujiangyan 都江堰, une ville de 700 000 habitants dans le Sichuan 四川, province de l'ouest de la Chine. Je suis restée une année pour enseigner dans cette école, l'« École Guangya » 光亞學院, *Guangya Xueyuan*, un établissement mixte qui accueillait en internat les élèves de la maternelle à la fin du lycée. Les enfants de deux familles d'expatriés français, âgés de neuf à quinze ans, y venaient chaque jour suivre leur programme scolaire par correspondance, soutenus par de jeunes français recrutés pour une année[9]. Quant à moi, j'étais chargée de m'occuper du plus jeune, un enfant de six ans pour le préparer à l'entrée au CP. Toutefois, je donnais également des cours d'initiation à la langue française aux petits Chinois d'une classe de maternelle et de primaire. En effet, les « pré-scolaires » recevaient à quatre ans une initiation à l'anglais, au japonais et à la langue française. Cette expérience fut pour moi contraignante sur le plan matériel, toutefois ce fut une opportunité pour observer la vie de cet établissement, j'avais cherché l'altérité en venant en Chine, je la rencontrai dans l'enclos de cette école. Je m'étonnais des rituels tels que la levée du drapeau chinois devant les élèves rassemblés chaque matin. Et, par ailleurs, je fus surprise de découvrir la discipline imposée aux élèves du primaire : une orthopraxie corporelle, des gestes codifiés pour chaque situation[10]. Pour écouter la maîtresse, - en effet il n'y avait pas d'hommes enseignants - l'enfant devait garder les deux coudes sur la table le dos bien droit. S'il voulait répondre à une question, il devait faire pivoter son coude droit qui devait rester sur le bureau, seul l'avant-bras et la main s'élevant à la verticale. Avec la permission de la maîtresse, il sortait alors du rang, se plaçait debout à côté de son bureau. Une petite pièce aveugle au fond de la classe servait de cachot pour l'élève puni. Dans chaque classe un élève nommé par la maîtresse était responsable de la bonne tenue de ses camarades, il pouvait passer dans les rangs pour rectifier la position de l'un ou l'autre, tapotant les coudes et les dos mal positionnés. Il devait signaler ses petits camarades qui se conduisaient mal, ce qui n'est pas sans rappeler la délation encouragée pendant la Révolution culturelle. Ceci n'est qu'un aperçu des pratiques que je découvris à l'intérieur de l'établissement, je ne sais pas si elles étaient identiques à celles des

[8] Le diplôme de FLE, licence ou master permet d'enseigner le français aux étrangers non francophones selon une pédagogie et avec un matériel spécifique, à l'étranger, dans les établissements scolaires qui enseignent la langue française

[9] Il s'agit de cadres supérieurs appartenant à l'entreprise française Lafarge, qui possède une cimenterie près de Dujiangyan.

[10] Voir l'ouvrage de Gladys Chicharro : « Le fardeau des petits empereurs, une génération d'enfants uniques en Chine» 2010.

autres écoles de la région ou de Chine. Quant à celles que j'observais en visitant la ville, les villages, les nombreux petits temples taoïstes dispersés dans les environs, les sujets d'étonnement furent très nombreux.

Par ailleurs, avec les jeunes français enseignants de l'école, j'allais aux manifestations culturelles organisées par le Consulat français à Chengdu 成都. C'est ainsi que je rencontrai les étudiantes chinoises du « Département de psychologie pratique de l'Institut de gestion publique de l'Université du Sichuan » 四川大学公共管理学院应用心理学研 *Sichuan daxue gonggong guanli xueyuan yingyong xinli xueyan* qui étaient en formation psychanalytique avec Huo Datong 霍大同, le pionnier de la psychanalyse lacanienne en Chine. L'instauration d'une relation fut très facile, elles étudiaient le français, elles avaient envie d'échanger avec moi parce que j'étais française, parce que j'avais une expérience de mère, de fille, d'épouse, elles me posèrent des questions sur ma vie, mon cursus. Par ailleurs, elles se confièrent à moi sachant que je m'intéressais à la vie des femmes, particulièrement à la transmission, le corollaire de la filiation. Elles étaient toutes en analyse et, s'étant interrogées sur leur propre histoire, m'apportèrent un grand nombre de matériaux intéressants. Les éléments de la vie de ces jeunes filles que je pouvais observer grâce à ma formation d'ethnologue, m'ouvraient des horizons sur la société chinoise. C'est alors que je pris conscience de mon désir de faire une thèse sur ce sujet de la transmission. Deux ans plus tard en avril 2006, je complétai leurs données recueillies cette année-là à l'occasion d'un séjour à Chengdu. Ce fut l'occasion aussi pour moi d'avoir un entretien avec Huo Datong, Je le questionnai sur l'habitude des Chinois de garder l'enfant dans le lit conjugal jusqu'à l'âge de 7 ans et plus. Il m'expliqua longuement que dans la culture chinoise, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, la relation de filiation, celle de la nature, est plus importante que la relation conjugale qui est culturelle. « Dans le cadre du symbolisme traditionnel chinois, dit-il, la relation entre les deux sexes n'est pas la plus importante, la relation du mariage est contractuelle, celle qui existe entre les parents/ enfants, la relation père /fils surtout, est le pivot autour duquel se fonde l'essentiel des relations sociales »[11].

[11] Communication personnelle de Huo Datong en avril 2006, à Chengdu.

Trois années en Chine : de l'idée de transmission à celle d'une biographie. Rencontre avec Yuding

À mon âge, cette recherche ne s'inscrivait pas pour moi dans un plan de carrière, toutefois, j'avais besoin d'un cadre universitaire pour guider ma recherche. Je m'adressai alors à Brigitte Baptandier car dans ses travaux elle s'intéressait aux représentations du féminin, de la maternité et de l'enfance. Au cours de mes recherches à Strasbourg, c'est-à-dire avant de partir en Chine j'avais lu ses publications dans la revue de *L'Homme*, dont une qui avait particulièrement retenu mon attention: « Le rituel d'Ouverture de passes ; un concept de l'enfance ». L'article porte sur des thèmes qui m'intéressaient alors, la famille et l'enfant. En effet, il traite des difficultés que peuvent rencontrer les enfants au cours de la construction de leur identité, selon leurs signes astrologiques de naissance. Des signes dont on tient compte dans la culture chinoise parce qu'ils sont censés déterminer le rapport entre les générations, et entre les hommes et le cosmos.

J'avais quitté le Sichuan ayant le projet de faire une thèse sur la transmission en général, après avoir entendu quelques histoires de famille des étudiantes de Huo Datong. Dans cette perspective, je passai ensuite trois années à Beijing, je pus alors rencontrer des femmes d'âges et d'origines sociales différents, sachant qu'elles avaient toutes un niveau d'études supérieures et qu'elles parlaient le français. Malgré mes efforts pour apprendre le mandarin, je n'aurais pas été capable de me livrer à des entretiens sans cette condition.

Je décidai d'interroger des femmes d'âges et même de générations différentes. Les plus jeunes avaient entre vingt et trente-cinq ans, elles étaient étudiantes à l'Université, principalement à *Beijing daxue,* 北京大學 et *Qinghua daxue* 清華大. Je les avais rencontrées à « l'Antenne franco-chinoise des Sciences humaines et sociales » qui réunissait, chaque semaine, des étudiants et des chercheurs pour des exposés et des dialogues, à l'Université Qinghua[12]. Un deuxième groupe était formé de quelques jeunes femmes d'une trentaine d'années, célibataires et indépendantes, l'une speakerine donnait des cours de français dans une chaîne de télévision, une autre travaillait en « freelance » dans le milieu du tourisme avec la France, une autre était professeure de français à l'Université, et une autre secrétaire dans une entreprise française. Enfin, trois sexagénaires interprètes, retraitées mais réalisant encore ponctuellement des travaux de traduction, avaient accepté de me parler, heureuses de pouvoir

[12] L'Antenne créée par Jean-Luc Domenach en 2003, dirigée par J-L. Rocca à partir de 2007, a été remplacée en 2011, par le Centre Franco-chinois (CFC), dirigé par M. Bonnin, directeur d'études à l'EHESS.

pratiquer notre langue. Toutes ces femmes, différentes par leur âge, leur statut, leurs origines familiales et leurs provinces natales, ont contribué à enrichir ma connaissance de la famille chinoise. J'avais été frappée par les récits ou les fragments de vie très lourde de certaines d'entre elles ou de leurs parents, car les plus jeunes étaient nées à la fin de la Révolution culturelle entre 1975-1980. Les plus âgées avaient une vingtaine d'années entre 1966 et 1970, confrontée à leur vécu pendant la Révolution culturelle, je pris conscience de l'aspect extraordinaire de leurs témoignages. Elles avaient été les victimes de cette période par des répercussions sur leur carrière, notamment parce que les universités étaient fermées et qu'elles avaient dû partir à l'« École des cadres du Sept mai » 五七干校 *wuqi ganxiao*[13]. Elles se souvenaient de la terreur qui régnait à Beijing en 1966 et 1967, de la peur de leur famille d'être la cible des Gardes Rouges 紅衛兵 *hong wei bing*[14]. Exilées dans des écoles du Sept mai après 1968, elles me rapportaient leurs souffrances, leurs difficultés, leurs ressentis, un éclairage singulier sur leur vie au camp. L'une avait supporté sa condition parce que « tout le monde subissait le même sort », dit-elle, résignée par fatalisme en quelque sorte, une autre s'efforçait d'avoir un comportement exemplaire malgré son épuisement par un travail difficile dans les rizières, elle pensait qu'elle sortirait plus vite du camp, qu'elle aurait un meilleur poste, en somme qu'elle serait récompensée de sa bonne conduite ; aucune ne s'était rebellée.
Je comparais leurs données avec celles des biographies que j'avais lues à ce moment-là, principalement celles de Yue Daiyun 樂黛雲, Lin Xiling 林希翎, Jean Pasqualini 鮑若望, Yang Jiang 楊絳, Cheng Kaige 陳凱歌 et Dai Hsiao-Ai. À mon retour en France en 2007, j'ajoutai les autobiographies de Zhu Xiao-Mei, 朱曉玫 et Zhang Zhimei[15]. Elles complétèrent mes connaissances sur la vie des femmes dans les camps et les prisons.

La biographie de Yue Daiyun, me permit de connaître les difficultés d'une jeune femme qui fut une révolutionnaire et une étudiante militante dès 1948, puis une enseignante

[13] Les « Écoles du Sept mai » furent créées pour rééduquer les intellectuels, les cadres, les fonctionnaires et les étudiants. La première fut fondée le 7 mai 1966 pour l'armée, d'après la directive de Mao Zedong, d'où son nom. Dans ces écoles, une centaine dans différentes régions loin des villes, ils furent soumis à une formation politique et à des séances de critiques pour réformer leur pensée. Ils furent contraints d'exécuter des travaux pénibles, dans des conditions climatiques souvent difficiles.

[14] C'est le nom donné aux jeunes, essentiellement des étudiants et des lycéens instrumentalisés par Mao Zedong en 1966 pour faire la révolution. Ils se déchaînèrent d'abord contre leurs professeurs et toutes les figures d'autorités dans les établissements scolaires. Puis, ils répandirent la terreur, rentrant dans les maisons, maltrant torturant les gens qui possédaient des objets qualifiés de « bourgeois », ceux de la société ancienne des Qing ou venant de l'étranger, Ils brûlèrent tous les livres autres que les œuvres de Mao et du communisme. Ils sont responsables de l'escalade de la violence qui se généralisa ensuite dans tout le pays. Voir Yue Daiyun, 1985 ; Zhu Xiao-Mei (1971) 2007 ; Cheng Kaige 1989 ; J. Andrieu 1995 ; Song Yongyi 2008 ; Dai Hsiao-Ai 1971 ; Yang Jiang 1983.

[15] Yue Daiyun 1985 ; Lin Xiling 1998 ; J. Pasqualini (1973) 1975 ; Yang Jiang 1983 ; Cheng Kaige 1989 ; Dai Hsiao-Ai 1971 ; Zhu Xiao-Mei (1971) 2007 ; Zhang Zhimei (1992) 2008.

exemplaire à l'université de Beida avant d'être classée « droitiste » en 1958 à la suite de « la campagne des Cent fleurs » 百花運動) *baihua yundong*[16]. Expulsée du Parti, humiliée, persécutée, elle fut envoyée en rééducation à la campagne à deux reprises, dans des régions éloignées de Beijing. Séparée de son mari et de ses enfants, elle vécut dans des familles de paysans, travailla aux champs et dans un camp de rééducation. Les descriptions de son isolement et de la pénibilité des travaux manuels, me permit d'avoir une représentation des souffrances physiques mais aussi morales des cadres, dans la vie quotidienne à l'École du Sept mai. Et puis, comme les femmes que j'avais rencontrées, malgré les épreuves elle était restée fidèle au Parti et à son pays. Réhabilitée en 1980, elle avait rejoint le Parti et l'Université Beida.

Le parcours de vie de Lin Xiling, constitue un cas bien particulier. Sa manière de se mettre en danger en provoquant sans cesse le gouvernement par ses écrits et ses déclarations publiques en fait une exception. Condamnée comme « Droitière » en 1956, elle est emprisonnée pendant un an, puis envoyée à l'École des cadres, d'où elle ne sortira qu'en 1974. On ne peut comparer son expérience à aucune autre, néanmoins sa biographie permet de constater qu'on ne pouvait pas critiquer Mao publiquement comme elle l'avait fait, ni résister à tous les processus idéologiques sans se mettre en danger. Sur la prison et les camps de rééducation, le témoignage de Jean Pasqualini qui vécut en détention jusqu'en 1964, donc avant la création des écoles du Sept mai, constitue un document exceptionnel. Il montre la maltraitance des prisonniers et surtout, les effets du lavage de cerveau sur l'individu, isolé et affaibli, dans les camps de redressement.

Parmi ces documents humains qui ont contribué à ma connaissance des comportements, possibles ou non, pour les individus soumis au totalitarisme politique, le témoignage de Chen Kaige fut une source intéressante. Il me permit de comprendre quelque chose des mécanismes qui poussèrent des milliers de jeunes à piller, violenter la population pour éliminer les contrerévolutionnaires ou simplement éradiquer toutes traces de la culture ancienne. Son ouvrage : « une jeunesse chinoise », une sorte de confession comme il le dit lui-même, nous plonge dans le climat de terreur qui régnait en Chine dans les établissements scolaires, en 1966. Il dépeint l'adolescent violent qu'il était devenu : ce fut le moyen, dit-il, qui lui permit de se délivrer d'une part, de la honte d'être le fils d'un intellectuel, d'autre part,

[16] En février 1957, Mao Zedong avait lancé « La Campagne des Cent Fleurs » pour inciter la population à formuler ses critiques et ses revendications. Des milliers de cadres et d'intellectuels du pays répondirent, l'illusion de libéralisme fut alors de courte durée, les cadres qui avaient osé donner leur avis furent appelés « droitiers » et selon les cas, ils furent dégradés, refoulés, envoyés dans des camps de rééducation, ou incarcérés

de la peur d'être exclu du groupe des dominants, les Gardes rouges de son lycée. Il perdit alors tout sentiment filial jusqu'à dénoncer son propre père pour assurer sa propre sauvegarde. Le témoignage de Dai Hsiao-Ai, ancien chef des Gardes rouges de son lycée, le premier à avoir témoigné de sa désillusion après avoir admiré Mao Zedong, nous amène à réfléchir à la complexité des comportements des individus pendant la Révolution culturelle. Pendant une année et demie, il avait pourchassé et torturé les contrerévolutionnaires sans pitié puis, malgré l'emprise de son environnement, déçu par le régime il avait quitté la Chine clandestinement.

Ces lectures m'avaient sensibilisée à la condition des femmes pendant la période maoïste, celle des sexagénaires, mais aussi celle des mères des jeunes étudiantes que j'avais interrogées, leur vécu pendant cette période ayant eu un impact sur la situation de leur famille. Certes, je découvris alors des histoires familiales qui me paraissaient extraordinaires mais qui n'étaient cependant pas uniques et que je retrouvai par la suite dans d'autres témoignages[17]. L'une d'elle, Meihong, rapportait par exemple des bribes du vécu de sa mère, un récit qui corroborait celui de Guilhem Fabre sur le malaise et l'insatisfaction des étudiants qui avaient rejoint Mao Zedong à Yan'an 延安, dans les années quarante. En effet, Meiling était née et avait vécu à Yan'an, la base communiste installée au nord de la province du Shaanxi 陕西, de 1936 à 1948. Ses parents, comme beaucoup d'intellectuels attirés par la propagande avaient rejoint Mao Zedong. Elle me raconta leur désillusion, les inégalités de traitement entre les cadres supérieurs et les jeunes étudiants comme eux, le rationnement alimentaire. Particulièrement, elle insista sur les conditions de vie difficiles de sa mère qui devait travailler sans pouvoir faire garder ses enfants, sachant qu'à Yan'an, les femmes qui étaient obligées d'élever leurs enfants, « essuyaient obligatoirement des moqueries publiques » on disait qu'elles étaient « arriérées »[18]. Elle se souvint, au moment de la Libération en 1949, de la longue marche à pieds des enfants, de Yan'an à Xi'an, pour rejoindre leurs parents partis en premier[19]. Étant la plus petite, elle n'avait pas cinq ans, elle voyagea en charrette, c'est un fait anecdotique que je n'ai pas retrouvé ailleurs. Elle évoqua aussi son séjour dans une « École des cadres du Sept mai », *wuqi ganxiao* 五七干校, la faim, les maladies parasitaires dues aux travaux pénibles dans les rizières.

[17] Voir par exemple les confidences de Chinoises rapportées par la journaliste et romancière Xiran, publiées dans plusieurs ouvrages, 2005, 2008, 2011.
[18] Sur la vie difficile pour les femmes à Yan'an, voir G. Fabre 1990.
[19] 1949, marque la fin de la guerre civile en Chine avec l'arrivée à Beijing de « l'Armée de Libération du peuple chinois », 中國人民解放軍 *Zhongguo Renmin Jiefang Jun* fondée par le Parti communiste en 1927. La Libération est le terme utilisé communément pour nommer la proclamation de la « République populaire de Chine », 中華人民共和國 *Zhonghua Renmin Gongheguo*, par Mao Zedong, à cette date.

D'autres témoignages ne sont pas à classer dans le même registre, ils ne concernent pas le contexte dramatique des années maoïstes, toutefois, indirectement ils ont un lien avec cette période comme le montrent les anecdotes suivantes. Maobin une jeune fille de trente ans (en 2006), avait souffert psychologiquement d'être habillée en garçon jusqu'à son entrée à l'école secondaire. Les motivations de son père qui en avait donné l'ordre étaient restées obscures pour elle, sachant qu'il s'agissait d'autre chose que du désir d'avoir un fils puisqu'elle avait un frère. Comme il était féru de littérature ancienne chevaleresque, elle avait conclu qu'il voulait faire d'elle une sorte de Hua Mulan, héroïne guerrière du Ve siècle déguisée en homme, transposée dans la société d'aujourd'hui[20]. Toutefois, il avait pu être fasciné par un type d'héroïne plus récent dans l'histoire de la Chine car, observe Françoise Lauwaert, la femme guerrière a tenu une place importante dans l'imaginaire populaire pendant les années maoïstes. En effet, la participation de quelques femmes militaires aux côtés de Mao Zedong pendant la Longue Marche (1934-1935) a contribué au mythe fondateur de la République populaire. Quinze années plus tard, dit Maobin ses comportements sociaux et amoureux avaient conservé des stigmates de ce travestissement.

Parmi d'autres témoignages, je recueillis celui d'une jeune fille de 21 ans, née en 1985, son histoire était en prise aussi avec la politique du planning familial ébauchée dès le début des années cinquante par le Parti. Effectivement, elle était l'aînée d'une fratrie de quatre enfants, dans l'ordre trois filles et un garçon, alors que la politique de l'enfant unique sévissait depuis 1979. Sa mère quittait le village chaque fois qu'elle était enceinte et revenait lorsqu'elle avait accouché, le chef de village ne la dénonçait pas aux autorités du planning familial, comme c'était le cas généralement[21].

Plusieurs récits attestaient de l'écart entre la coutume et la réalité, le triste sort des veuves par exemple. Généralement, lorsqu'elles avaient un fils, elles demeuraient dans leur belle-famille après la disparition de leur époux, plusieurs générations vivaient alors sous le même toit. Or Maobin, une femme d'une soixantaine d'années, et Jianhui, une jeune fille d'une vingtaine d'années, me rapportèrent comment leurs mères furent chassées de la famille et les changements de conditions de vie pour elles du jour au lendemain. Pour survivre, la mère de Jianhui préparait chaque jour des petits plats, des encas qu'elle vendait sur les trottoirs des rues.

Ces rencontres m'ont été précieuses, toutes ces femmes ont éclairé ma réflexion sur les phénomènes de la vie de famille en Chine, au XXe siècle. Certes, j'avais recueilli un corpus de

[20] F. Lauwaert 2003 :45. Sur le traitement des femmes pendant la Longue Marche voir Sun Shuyun 2006.
[21] Sur la politique démographique de la Chine et la loi de l'enfant unique, voir Y. Blayo 1997.

données intéressantes et diversifiées, cependant, la transmission qui était initialement l'objet de ma recherche n'avait pas une place prépondérante dans les discours, même si je percevais dans le récit de vie de quelques-unes les effets de la Révolution culturelle, par exemple.

C'est alors qu'au cours de ma deuxième année à Beijing, je rencontrai Yuding, une femme de 77 ans pour laquelle j'éprouvai une fascination tant au regard de ses origines, de sa personnalité, que de son parcours de vie. Arrière-petite-fille d'un ambassadeur de la cour des Qing, elle était la petite-fille d'un Académicien de l'Empire qui avait eu des responsabilités en Chine et une certaine notoriété dans les différents gouvernements jusqu'en 1937. Elle avait été mêlée à la vie politique de son pays, avant et après la Libération, pionnière dans la construction de la République populaire. Par exemple, elle avait participé à la propagande marxiste-léniniste et maoïste, d'abord en Chine dans le cadre de la Ligue de la jeunesse, puis à l'étranger par son travail d'interprète, en propageant les avancées de la Fédération des femmes en Chine. Son dynamisme me surprenait, encore à l'âge de 78 ans, et à 86 ans lorsque je la revis en 2012, elle militait dans la « Chorale des anciens étudiants progressistes » qui se produisait de temps à autres dans les universités. À travers les chants révolutionnaires, les choristes rappelaient aux jeunes étudiants le combat qu'ils avaient mené pour participer à l'instauration du communisme. Je mesurais ma chance d'avoir rencontré une pionnière de la Libération de la Chine ; en effet, bientôt il n'y aura plus personne de sa génération pour témoigner de cette période. Par ailleurs, je pris conscience de ma situation privilégiée, elle acceptait de me transmettre son histoire, me disant en somme : « voilà ce qui s'est passé en Chine, pour moi, pour ma famille, et pour la société». En choisissant de recueillir son récit de vie, je transposai en sorte, l'objet initial de mon projet de recherche, la transmission s'opérait là entre elle et moi. J'étais devenue la dépositaire de l'histoire de sa famille, la place qui aurait dû être celle de sa fille qui ne s'intéressait pas, dit-elle, au passé. Elle rendait compte des évènements et des aléas de sa vie, des souffrances physiques et morales des membres de sa famille, sans apitoiements et sans amertume. Les autres ouvrages mentionnés, biographiques certes, étaient le plus souvent en partie romancés. Ce que j'ai décidé de proposer, pour mon compte, était de présenter une analyse de la biographie de cette femme donnant un éclairage sociologique sur cette longue période de sa vie à travers la société et les ruptures historiques du XXe siècle.

Ce fut pour moi l'approche singulière d'une vie de femme dans la période maoïste, je retrouvais des faits, des comportements qui confirmaient, complétaient ou parfois s'écartaient de ceux des biographies que j'avais lues. Son témoignage étayait celui de Yue Daiyun, qu'elle

avait d'ailleurs connue à l'Université Beida. Toutes les deux s'étaient engagées dans la « Ligue de la jeunesse » 共产主义青年团 *gong chan zhu yi qing nian tuan* avant la Libération et elles avaient fait preuve d'une même résignation pendant leur séjour à l'École des cadres, d'une même foi indéfectible au Parti. Elles avaient été contraintes à exécuter des travaux manuels abrutissants, elles avaient subi des séances de critiques violentes et des humiliations cruelles, cependant, elles les rapportaient chacune différemment. Je m'appuyais alors sur le récit de Yue Daiyun pour questionner Yuding qui avait tendance à minimiser ses souffrances et la barbarie des procédés des militaires qui les encadraient. Par ailleurs, c'est en parcourant la biographie de Zhang Zhimei que je me représentais plus précisément la vie à Berlin-Est, où la carrière de Yuding avait débuté par un poste de deux années en 1955 et 1956. Zhimei qui avait eu, elle aussi, l'opportunité d'y travailler entre 1951 et 1954 parle de sa fascination pour ce qu'elle percevait du mode de vie des Allemandes de l'Ouest qu'elle côtoyait, de sa tentation alors de consommer les produits occidentaux interdits aux Chinois ; Yuding occulte complètement les sentiments ou les réflexions que lui avait suggéré cette première confrontation avec des femmes qui vivaient dans régime libéral. En me fournissant des éléments de leur vécu, ces deux auteures m'ont permis de questionner plus précisément Yuding, pendant mon premier séjour à Beijing et après encore au cours d'entretiens téléphoniques.

Ce travail m'a amenée à approfondir le thème de la propagande en lisant Noam Chomsky, Jacques Ellul, et autres articles qui ont traité de la théorie du lavage de cerveau[22]. Il m'a semblé nécessaire de lire les témoignages des déportés revenus des camps nazis, Robert Antelme, David Rousset, Jean Amery et Primo Levi[23]. D'une part, je cherchais dans leurs récits des éléments d'analyse pour comprendre le comportement des cadres internés dans les Écoles du Sept mai même si les logiques qui sous-tendaient ces deux sortes de camps étaient autres. Les camps nazis suivaient un objectif génocidaire, leur but était l'anéantissement total des juifs, sans se soucier de ce qu'ils pensaient. Les écoles du Sept mai visaient à l'anéantissement des cerveaux, c'est-à-dire à transformer les mécanismes de réflexion préexistants chez les individus et la pensée du peuple, par un conditionnement violent : des travaux manuels pénibles, harassants physiquement, des séances de rééducation épuisantes dans un cadre coercitif. D'autre part, Yuding ayant travaillé longtemps avec la cinéaste Marceline Loridan-Ivens, déportée au camp nazi de Birkenau, je m'interrogeais sur

[22] N. Chomsky 2008, 2010; J. Ellul 1990; E. Hunter1958, 1960.
[23] R. Antelme 1957, 1996; D. Rousset 1965; J. Amery 1995; P. Levi 1987.

d'éventuels échanges entre elles à propos de ces univers concentrationnaires. Or, je fus étonnée de constater qu'elles n'en n'avaient pas parlé, l'une et l'autre considérant que leur expérience n'était pas comparable.

Yüding : une vie de femme exceptionnelle, pendant la période exceptionnelle de révolution

Yuding, née en 1928 dans une grande famille traditionnelle de lettrés propriétaires-terriens, fut rompue dès son enfance à l'orthopraxie confucéenne (ritualité, morale, culte des ancêtres). Son grand-père appartenait à l'élite de la société, il avait occupé de hautes fonctions sous tous les gouvernements de son époque : celui de la dynastie Qing, 清朝 *qing chao* (1644-1911), celui de la République dirigée par Yuan Shikai 袁世凯 (1859-1916) et plus tard celui de Jiang Jieshi (Chiang Kai-Sheck) 蒋介石 (1887-1975). Dans les familles aisées comme la sienne, plusieurs générations d'une même famille vivaient sous le même toit. Yuding fut ainsi entourée de modèles féminins paradoxaux. Ses grands-mères bouddhistes et la concubine illettrée de son grand-père paternel étaient des femmes de l'ancienne société, des épouses assujetties aux hommes. Sa mère se conduisait selon l'idéal confucéen de la mère et de l'épouse, elle enseignait chaque jour les textes de Confucius à ses enfants et les rituels de la vie quotidienne, mais aussi les valeurs occidentales de progrès, l'hygiène par exemple, répandues depuis le « Mouvement pour la Nouvelle Culture », *xinwenhua yundong*, 新文化運動, en 1915. Éduquée dans un institut catholique, elle leur avait aussi inculqué les valeurs de la religion chrétienne. Yuding est âgée de quinze ans lorsque sa mère décède en 1943, c'est un bouleversement dans sa vie. En effet, son père, Zhiji, se remarie l'année suivante avec Niang, une jeune femme qui rompt avec les précédents modèles féminins de la famille. Zhiji étant au chômage dès l'année suivante, Niang fut contrainte d'effectuer elle-même les travaux domestiques, les revenus de la maisonnée ne permettant plus d'entretenir le nombreux personnel qui jusque-là servait les maîtresses de maisons. Par ailleurs, elle avait fait des études pour enseigner le dessin et l'art du découpage, ce qu'elle fera après la Libération, lorsqu'elle travaillera au bureau de la culture de son quartier, à Beijing. Deux jeunes tantes de Yuding étant institutrices offraient un exemple de femmes indépendantes économiquement. Dans les années vingt et trente, les institutrices formaient « les élites de la Chine moderne », issues de familles bourgeoises, elles avaient pu faire des études contrairement à la majorité

des femmes chinoises cependant, elles étaient encore peu nombreuses[24]. Dans l'émancipation des femmes, réclamée par les étudiants et les intellectuels lors de la manifestation du Mouvement du Quatre mai 1919, les enseignantes avaient un rôle à jouer[25]. Enseigner était considéré comme un acte de militantisme, un combat pour édifier une Chine nouvelle en apportant une instruction de qualité aux femmes chinoises. C'est donc dans une période de mutation de la société, de bouleversements dans la vie quotidienne de sa famille que Yuding a grandi et a construit sa personnalité.

Étudiante, au sein de l'université Franco-chinoise Yuding découvre l'existence d'une cellule clandestine du Parti communiste qui lutte contre le Guomindang, le gouvernement en place responsable d'exactions envers la population. C'est alors qu'influencée indirectement par son frère, membre du Parti, elle s'engage dans « l'Association de la jeunesse socialiste de Chine » 中国新民主主义青年团 *zhongguo xin min zhuzhu yi qing nian tuan* qui prépare l'arrivée de l'Armée de Libération à Beijing**.** Dès ce moment, elle commence une vie de militante communiste, elle reçoit un enseignement marxiste-léniniste et maoïste à partir de quelques textes diffusés en cachette. Après l'instauration de la République populaire, elle continue des activités de propagande dans cette association rebaptisée alors « la ligue de la jeunesse de la démocratie», 学生自治会" *xuesheng zizhi hui* qui propage l'idéologie communiste selon le modèle du Parti. Son témoignage nous est précieux sachant que peu de personnes ont participé au mouvement étudiant clandestin et que beaucoup d'entre elles ont à ce jour disparu. Les études d'interprète en langue française ont permis à Yuding d'obtenir un poste intéressant et rare en 1955 au Département international de la Fédération des femmes de Chine. Ce travail l'a conduite à défendre la cause des femmes, leurs droits et leurs intérêts tels qu'on les concevait alors, au cours de réunions internationales dans une trentaine de pays occidentaux et en Afrique ou elle fut envoyée par la Fédération des femmes. Dans le cadre de cette activité elle passe alors deux longs séjours à Berlin-Est, environ cinq années en tout. Encore une fois, elle se trouve dans une situation que peu de Chinoises ont la chance de connaître, chaque jour elle dîne à l'Ambassade de Chine avec ses collègues de la Fédération des femmes et partage les loisirs des diplomates. C'est là qu'elle se marie, selon les critères

[24] C. Gipoulon 1986 :104.

[25] Le Mouvement du Quatre mai 1919 fut à l'origine d'une transformation culturelle. Il avait été déclenché par les étudiants de Beijing soutenus par les intellectuels progressistes, les ouvriers et la bourgeoisie, à la suite du Traité de Versailles (28 juin 1919) qui défavorisait la Chine. Les étudiants revendiquaient la modernisation de leur pays, voulant abattre la tradition, clamant le slogan « À bas la boutique de Confucius ! » *Dadao, Kongjia dian* 打倒孔家店. Ce mouvement touchait particulièrement les femmes opprimées alors dans le système familial confucéen, les mariages arrangés, les mutilations des pieds, l'absence d'instruction,

idéologiques recommandés par les dirigeants, avec un jeune interprète en poste dans ce pays depuis plusieurs années, un homme qui partage le même idéal qu'elle de servir son pays. Après être rentrée en Chine, elle accepte toutes les missions à l'étranger que lui proposent ses supérieurs de la Fédération des femmes. Elle le fait au détriment de sa vie privée, par conviction, mais aussi, ce qu'elle ne souligne pas, pour le plaisir de voyager et pour échapper à ses difficultés de couple, elle divorcera en effet dès 1963. Par ailleurs, c'est pour elle une chance de sortir d'une Chine extrêmement répressive à partir de l'été 1957 avec « La Campagne des Cent Fleurs » 百花運動 *Baihua yundong*, puis qui subit les effets de la politique délirante du « Grand Bond en avant » 大躍進, *Da yue jin* de 1958 à 1962, la grande famine particulièrement[26]. Yuding justifie ses nombreuses sorties du territoire malgré ses obligations d'épouse et de mère, par l'obligation de répondre positivement à toutes les demandes de la Fédération des femmes pour faire oublier ses mauvaises origines, celles de propriétaires-terriens, une classe sociale mal considérée par le Parti. Enfin, en 1968, comme tous les cadres et les intellectuels, elle est envoyée en rééducation dans un camp de travail : « l'École du Sept mai ». Généralement les témoignages concordent pour condamner la création de ces camps et les pressions psychologiques exercées sur les détenues par les dirigeants. Or, Yuding convaincue en dépit de tout de l'utilité de cette formation, ne se plaint pas malgré la pénibilité des travaux, même si elle dénonce les séances de critiques qui lui ont laissé des séquelles.

[26] La campagne des Cent fleurs fut lancée en 1957 par Mao Zedong pour inviter l'ensemble de la population, et particulièrement les intellectuels, à exprimer leurs désaccords sur la politique menée par le Parti dans le but de l'améliorer. C'était donc un appel à critiquer au nom de : « La juste solution des contradictions au sein du peuple ». Les intellectuels répondirent sans méfiance, la contestation fut telle que le Parti réagit par une forte répression, des milliers furent emprisonnés, torturés, exécutés ou envoyés dans des camps de rééducation. L'appellation des « Cent fleurs » fait référence à une expression attribuée au philosophe taoïste Zhuangzi 莊子 (369-286 av. J.-C.) pour exprimer la libéralisation politique et le dynamisme de la pensée chinoise à l'époque des Royaumes combattant 戰國 *zhanguo* (481-221 av. J.-C.). Voir R. Mac Farquhar 1983 ; J-L. Domenach Ph. Richer 1987 ; M-Cl. Bergère 2000.

Mao Zedong voulant rompre avec le modèle soviétique en place jusque-là en Chine, la campagne du « Grand Bond en avant » visait à stimuler, en un temps record, la production par la mobilisation et l'endoctrinement de la population, À la campagne, les coopératives furent remplacées par des brigades de production, les cantons par des communes populaires qui contrôlaient l'ensemble des activités financièrement indépendantes du gouvernement central. La collectivisation à outrance détruisit la société rurale car les individus durent renoncer au modèle de vie traditionnel de la famille. Des crèches et des cantines furent créées, tous les ustensiles de cuisine furent récupérés pour être transformés en acier dans les petits hauts fourneaux dans les campagnes et aussi dans les villes. Ce fut un échec qui doublé de mauvaises conditions climatiques se solda par un désastre. Entre 1958 et 1961, une grande famine, la plus meurtrière de toutes les époques en Chine, causa 36 millions de victimes selon Yang Jisheng. Voir Yang Jisheng (2008) 2012 ; M-Cl ; Bergère, L. Bianco et J. Domes 1989 ; Bergère 2000 ; J-L. Domenach 1982 ; J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 ; J. Pasqualini 1987.

En 1972, Yuding est choisie pour accompagner en tant qu'interprète les cinéastes Joris Ivens et son épouse Marceline Loridan. Une situation privilégiée qui lui permet d'observer les effets de la Révolution culturelle en divers lieux de Chine, elle voyage de Beijing à Shanghai, en passant par le Shandong et le Xinjiang. C'est alors qu'elle découvre des univers qu'elle n'avait pas approchés jusque-là, celui des ouvriers, des pêcheurs et des paysans. Qu'en pense-t-elle ? Elle fait peu de commentaires et toujours positifs, les lieux visités sont des modèles d'organisation, elle a à cœur de montrer que s'installe la « démocratie prolétarienne » par la dictature des masses. Toutefois, prise entre sa tâche d'interprète au service des cinéastes occidentaux et ses devoirs envers son pays, elle se trouve dans une position ambiguë. Le but du tournage est de montrer les effets de la Révolution culturelle, sous-entendu sa réussite, or tout n'est pas bon à montrer aux étrangers. Elle participe par exemple, avec ses camarades chinois, à abuser Joris Ivens en ne lui montrant pas des scènes de torture aperçues çà et là au cours du voyage. Autrement dit, elle a ainsi coopéré à le tromper ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de respect et même d'affection, dit-elle, pour cet homme qui avait l'âge de son père et qui avait rendu service aux communistes dans le passé.

Après sa retraite, en 1990, elle travaillera en tant que traductrice avec Serge Dumont, le fondateur d'Interasia, la première société de communication en Asie. Ce fut encore un poste de choix, ce Français étant une personnalité connue et appréciée des Chinois pour ses activités philanthropiques. Par ailleurs, ce travail n'était pas sans rapport avec sa longue expérience de la propagande, car faire de la publicité c'est aussi tenter de convaincre[27].

Ainsi, j'ai pu recueillir une expérience singulière et exceptionnelle, autre que celles des femmes que j'ai citées qui ont publié leurs biographies, ou même l'ont fait écrire telle que Lin Xiling par exemple. Au regard de son parcours, je décidai d'interroger les processus qui avaient conduit Yuding aux situations dans lesquelles elle s'était retrouvée, et la manière dont elle les avait gérées. Selon l'expression de l'ethnologue Camille Lacoste Yuding était « une personnalité carrefour » :

> « L'intérêt des biographies, dit celle, dépend bien, en ce qui concerne le choix de leurs auteurs, non seulement de leur aptitude à une relation fidèle et détaillée de leur vie (c'est-à-dire leur mémoire), mais aussi des caractéristiques même de cette vie, (c'est-à-dire celles) de "personnalités carrefours". Elle entend par ce terme, les personnes dont « la position sociale, (et) les circonstances de leur vie, ont pourvu de relations nombreuses et diverses dans les différents secteurs de la société …»[28].

[27] N. Chomsky, Edward S. Herman 2008.
[28] C. Lacoste : 1976 :103.

La position exceptionnelle d'interprète de Yuding m'a permis de voyager avec elle dans le temps et l'espace, à travers l'histoire de la société chinoise du XXe siècle. Toutefois, il est bien évident qu'elle me donnait « sa vérité » ou ce qu'elle voulait bien m'en dire, sachant qu'aucune affirmation ne peut être entièrement conforme à la réalité, et qu'il n'y a donc pas de « vérité » totale. Laurence Caillet, dans son ouvrage sur la biographie d'une femme japonaise Ikue Yamazaki, place en préambule la réflexion de celle-ci au début de leurs entretiens, un avertissement lucide : « …. Je mentirai aussi. Et qui sait ? Peut-être mes mensonges seront-ils la plus grande vérité de cette histoire »[29]. C'est en effet ce que souligne Claude Abastado « la vérité de l'homme est ce qu'il cache ou qu'il oublie », et par ailleurs, comme dans tout témoignage, il y a du vrai et du faux, « la véracité des témoignages et l'exactitude des faits rapportés est toujours aléatoire »[30]. Selon le psychologue américain Paul Watzlawick, la réalité est le résultat d'une construction, un fait peut être interprété de différentes manières :

> « De la réalité chacun se fait une idée. Dans les discours scientifique et politique, dans les conversations de tous les jours, nous renvoyons en dernière instance au référent suprême : le réel. Mais où est donc ce réel ? Et surtout, existe-t-il réellement ? De toutes les illusions, la plus périlleuse consiste à penser qu'il n'existe qu'une seule réalité. En fait, ce qui existe, ce sont différentes versions de la réalité, dont certaines peuvent être contradictoires, et qui sont toutes l'effet de la communication et non le reflet de vérités objectives et éternelles »[31].

Une relation de confiance et d'amitié due en partie à mon âge et ma situation familiale s'est installée très vite entre nous. Comme elle, j'étais divorcée et mère de deux enfants, je pouvais comprendre sa situation. Elle me présenta aux membres de sa famille, son frère cadet, sa belle-sœur, leur fils, un couple de cousins, je fus reçue plusieurs fois chez son fils, sa belle-fille et leur enfant de 7 ans, je n'ai rencontré sa fille et son gendre qu'en 2012, lesquels étaient « toujours trop occupés » par leur train de vie professionnel, disait-elle. Ils appartiennent en effet à ce groupe dit de la « classe moyenne » en Chine, son gendre est le directeur d'une société privée dans le domaine de l'industrie pharmaceutique, sa fille est à un poste de responsabilité dans une société qui promeut les alicaments[32]. Je l'accompagnai dans les lieux

[29] L. Caillet 1994 :12.
[30] Cl. Abastado 1983 : 58, 7.
[31] P. Watzlawick, 1976 : quatrième de couverture; Voir aussi le film « Rashomon » du cinéaste japonais Akira Kurosawa (en 1950), qui porte sur les interprétations différentes des témoins d'un crime : interprétations du point de vue de la réalité matérielle, sensorielle, imaginaire ou encore symbolique.
[32] Les critères de la classe moyenne actuelle en Chine sont difficiles à fixer, tant il y a d'inégalités au sein même de cette nouvelle société émergée après les réformes économiques et l'ouverture de la Chine. Toutefois, les

qu'elle fréquentait régulièrement, la maison de loisirs des retraités et la chorale des anciens étudiants, je fus toujours très bien accueillie. À tous, elle précisait mon âge et mon statut d'étudiante, deux critères considérés comme valorisants pour elle et les gens de sa génération empreints de la culture confucéenne acquise dans leur enfance.

Je donnais à Yuding l'opportunité de parler du passé, ce qui lui permit comme à toute personne de donner une cohérence à sa vie. Marc Lipiansky souligne le rapport entre la quête d'identité et le besoin ou, l'acceptation dans le cas de Yuding, de communiquer son vécu :

> « Le récit de vie est une tentative du sujet pour construire et donner une image de lui-même (…). C'est l'effort pour ressaisir son identité à travers les aléas et les avatars de l'existence dans une cohérence qui la rende communicable à autrui. Le récit suppose ainsi un processus de totalisation, à travers lequel l'énonciateur cherche à donner sens et consistance à sa vie »[33].

« Mes enfants ne m'ont pas interrogée » disait-elle, elle le regrettait, c'est donc à moi qu'elle avait « transmis » son vécu. Cette thèse, en effet, qui porte sur sa vie, illustre la transmission qu'elle me fit de son histoire, ses descendants liront peut-être un jour ce que j'ai écrit. Ses enfants aujourd'hui ne semblent pas intéressés par mon travail, mais son petit-fils sera certainement heureux et fier de découvrir la carrière exceptionnelle de sa grand-mère. Dans ses rédactions d'école, lorsqu'il avait dix ans, sans rien connaître du passé de Yuding, il parlait de sa grand-mère « extraordinaire » qu'il admirait au regard de son dynamisme.

Comme pour toute personne en Chine, la Révolution culturelle comprise strictement entre 1966 et 1970 avait été pour elle une période de chaos, elle dit à plusieurs reprises : « tout le monde était fou », ou « on ne comprenait pas », « on n'était pas informé ». Toutefois, en 1972, l'ordre revenu, elle avait eu un autre regard, conduite à en observer les effets dans des lieux exemplaires de réussite de production, et d'organisation par les comités révolutionnaires : plusieurs usines, une école et une pharmacie modèles. Et puis, elle avait eu l'opportunité de transmettre quelques éléments de son expérience professionnelle, « pour laisser une trace » de son travail comme elle dit. Répondant à une demande de la Fédération des femmes, elle avait écrit une dizaine de pages sur sa vie d'interprète, dans le cadre d'un ouvrage collectif édité en 2002 par cet organisme. Il s'agissait de faire connaître son travail durant la période maoïste, un compte rendu à valeur d'exemple. Elle avait eu des retours

---

individus qui en font partie ont tous un diplôme universitaire, un revenu élevé, une bonne éducation. On les reconnaît à leur mode de vie, leurs pratiques de consommation, ils ont plusieurs voitures, et sont souvent propriétaires de plusieurs appartements. Voir William L. Parish 1964; J-L. Rocca 2010, 2012.

[33] M. Lipiansky, 1983-3, t. LXII, n° 191.

élogieux de la part des retraitées plus jeunes qui ne soupçonnaient pas, dit-elle, les difficultés de traductrice dans les rencontres internationales.

Avant de rédiger cette thèse, j'eus une longue période de scrupules quant à la révélation d'évènements familiaux qui se situent à la frontière du privé, du politique, et de l'historique. Au cours des huit années passées à Nanterre, un travail de réflexion m'a permis d'analyser mes propres hésitations et de m'apercevoir que, tout comme la vérité n'existe pas, un récit biographique de cette sorte ne révélait rien d'intime. Lors des séances de l'Atelier Chine dirigé par Brigitte Baptandier, les observations des participants du groupe, ethnologues et doctorants, m'ont permis de prendre conscience que la crainte de trahir Yuding m'empêchait d'écrire une thèse à partir de son récit. En effet, se prendre d'amitié avec la personne avec qui on travaille est une des difficultés du genre biographique. J'étais captive de la parole de Yuding et de son analyse, prisonnière de l'ambiguïté de son discours : vérités, demi-vérités, assertions plus ou moins détaillées, réticences, omissions volontairement ou non, se mêlaient parfois et me laissaient perplexes. Toutefois, ma confiance en elle n'a jamais été compromise par les demi-vérités que je prenais alors pour des malentendus, ou des difficultés à se remémorer les souvenirs, ce qui était probablement vrai parfois à son âge. Lorsqu'elle disait : « j'ai oublié » s'agissait-il de protéger des informations qu'elle détenait ou de vrais oublis ? Au cours du temps, j'ai pu enfin la mettre à distance pour la faire apparaître non telle l'image qu'elle me donnait à voir, et ce qu'elle voulait que j'entende, mais telle qu'en elle-même c'est-à-dire avec tout à la fois le vrai et le faux, le clairvoyant et l'aveugle. Je repérais dans ses propos l'ambivalent, le compromis, la nécessité de montrer une cohérence, une continuité dans son histoire. J'analysais sa manière de s'abstenir de tout jugement ou presque, me présentant les faits tels que moi je ne pouvais que les condamner, et aussi sa façon de revenir de sa propre initiative sur certains évènements pour m'en faire comprendre l'importance pour elle. Comme chacun, elle était soumise à son imaginaire, plus que beaucoup d'autres à l'idéologie, et évidemment au contexte de son époque.

Enfin, longtemps j'ai été prise dans ses contradictions, sur ce qu'elle acceptait ou non que j'écrive et qui fluctuait. Lors de mon dernier séjour à Beijing en octobre 2012, j'obtins son accord pour rédiger ma thèse, telle que je lui en présentai l'ébauche.

Par ailleurs, le détour par le français donc une autre langue que sa langue maternelle, lui a peut-être permis de prendre du recul, de dire plus facilement ses émotions et les évènements

regrettables, de mettre à distance les situations familiales et politiques douloureuses, de s'autoriser à les décrire sans avoir le sentiment de trahir les siens et son pays, c'est une hypothèse. J'ajoute que l'obligation de faire des efforts pour m'expliquer ce qu'une Chinoise aurait compris d'emblée, l'avait amenée à réfléchir plusieurs fois sur certaines situations qui semblaient aller de soi, ce qu'elle me confirma par la suite.

Des problématiques sont apparues au regard des paradoxes qui émaillent le récit de Yuding. Aussi, dans ce travail, je m'intéresse à la manière dont elle subit un « formatage » révolutionnaire. J'essaie de comprendre comment l'idéologie traditionnelle de « piété filiale » le respect, le devoir et l'amour des parents, a fait place à un dévouement total au Parti communiste et pourquoi elle se dit elle-même : « Fille du Parti », alors que malgré ses demandes réitérées, elle n'a jamais reçu la carte. Elle est en effet passée de la soumission à l'autorité de la famille selon la tradition, à celle de l'autorité étatique. Son éducation confucéenne lui aurait-elle permis, paradoxalement, d'être une bonne fille du Parti ? Quelles négociations personnelles intimes a-t-elle dû faire pour trouver un équilibre entre ses valeurs inculquées-confucéennes et celles de la Révolution ? Comment après avoir connu les affres de la Révolution Culturelle, Yuding peut-elle encore garder sa foi au marxisme-léninisme et adhérer aux valeurs qui étaient les siennes au moment de la libération du pays? Enfin, comment aujourd'hui encore, critiquant la société de consommation, dénonçant la corruption, conserve-t-elle sa confiance en son pays, en ses concitoyens ? Pourquoi continue-t-elle de s'impliquer dans des actions pour donner l'exemple à la jeunesse, rappeler la pureté des idées révolutionnaires, témoigner avec les camarades de sa génération d'un passé glorieux pour elle mais parfois si douloureux ?

La méthodologie afférente à la biographie : l'observation et la réflexion à partir du récit de vie de Yuding

En rédigeant ce travail, j'ai confronté la méthodologie que j'avais utilisée spontanément lorsque je me trouvais en Chine en conduisant mes entretiens, à celle que présentent les sociologues européens qui se sont intéressés à la biographie. Il s'agit principalement de Daniel Bertaux, Jean Poirier, et Claude Abastado, mais aussi de Franco Ferrarotti, Marc Lipiansky[34]. J'utilise le terme « récit de vie » choisi par Daniel Bertaux qui se

[34] D. Bertaux 1976, 1980 ; S. Clapier-Vallandon, J. Poirier, 1983 ; 45-51 ; Cl. Abastado 1983 : 5-21 ; M. Lipiansky 1983 : 61-69; F. Ferrarotti 1983.

distingue, dit-il, de l'« histoire de vie » en ce sens que l'histoire vécue par une personne n'est pas forcément la même que le récit qu'elle en fait, lequel est en partie une reconstruction subjective de son expérience

Le récit de vie permet, selon Daniel Bertaux, d'étudier les actions d'une personne « dans la durée », c'est ce que j'ai tenté de faire en reconstituant le parcours de vie de Yuding dans une structure diachronique. J'ai respecté aussi la chronologie des évènements personnels et familiaux du récit, les plaçant en parallèle d'une grille historique du temps collectif, ce qui m'a permis d'observer l'impact des changements politiques sur son parcours et ses choix. Un certain niveau de comparabilité était en effet nécessaire pour valider ses propos et faire une réflexion critique. Les sociologues Jean-Poirier, Simone Clapier-Valladon, Paul Raybaut, utilisent le terme d' « ethnobiographique », qui convient pour décrire ma recherche :

> « Nous avons utilisé, disent-ils, le terme d'ethnobiographie pour la distinguer du récit de vie classique en disant qu'elle vise non seulement à transcrire l'aventure individuelle de l'informateur, mais à exprimer les modèles culturels de son groupe à travers les connaissances qu'il en a (ou l'image qu'il entend en donner) ; donc au-delà de l'idiosyncrasie on espère atteindre la société dont l'individu fait partie »[35].

Autrement dit, je rends compte à travers le parcours de Yuding, et celui de ses ascendants, des institutions, des normes sociales et familiales imposées à chaque époque et de tous les écarts qu'elles impliquent. Mon analyse couvre une longue période, depuis la moitié du XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui. En effet, m'appuyant sur la mémoire familiale je m'intéresse à l'arrière-grand-mère paternelle de Yuding vraisemblablement née vers 1860.

Le travail de biographie demande de sélectionner les informations pour les interpréter. Pour ma part, j'ai mis l'accent sur le contexte culturel et politique, j'ai tenté de comprendre comment Yuding s'est façonnée à travers les bouleversements familiaux, sociaux et politiques qui ont influencé son parcours, comment elle a pu assimiler des modèles de vie, de parenté, d'alliance, totalement paradoxaux, et comment elle a fait ses choix.

La structure de la thèse

Ce travail est divisé en trois parties, chacune comprenant trois chapitres.

La première partie s'intéresse à la famille de Yuding, à ses origines à travers une connaissance fragmentée transmise par ses ascendants et à partir de quelques documents

[35] J. Poirier, S. Clapier-Valladon, P. Raybaut, 1983 : 140.

trouvés aux archives de leur pays natal, l'île de Chongming. Dans le premier chapitre je donne un aperçu de l'histoire de son aïeule de la branche agnatique, à travers le souvenir qu'en a gardé la famille et l'éloge d'un voisin après sa mort. Le deuxième chapitre réservé à son fils unique, Mengxiong, montre l'ascension sociale de ce dernier, il a occupé en effet plusieurs fonctions de vice-ministre et de haut fonctionnaire, d'abord à la fin de l'Empire, puis sous la gouvernance de Yuan Shikai 袁世凯 (1859-1916) et sous la dictature de Jiang Jieshi (Chiang Kai-Sheck) 蒋介石 (1887-1975). Quelques lignes sont réservées à l'évènement, délicat pour la famille, que constitue sa trahison au cours de la guerre sino-japonaises (1937-1945) : en 1937 il rejoint le gouvernement des occupants. J'explore alors les données historiques sur l'occupation japonaise pour tenter de trouver les motivations qui l'ont conduit à trahir. Je tiens compte d'une part de l'interprétation de sa famille et d'autre part, des sources historiques sur Wang Jingwei, 汪精衛 (1883-1944), ancien chef du Guomindang qui fonda un gouvernement de collaboration en 1940 à Nanjing[36]. Dans le troisième chapitre, se déroule l'enfance singulière de Yuding, troisième dans une fratrie de quatre enfants où elle dit trouver difficilement sa place. Elle exprime son sentiment de différence avec ses frères et sa sœur avec force anecdotes que j'essaie d'analyser en explorant le contexte familial pour chercher les phénomènes culturels responsables de ce ressenti. Je montre que cette famille a été marquée par la fin d'une époque au regard des nouvelles politiques de la république. J'analyse les modèles paradoxaux de femmes qui entourent Yuding, comme je l'ai dit précédemment.

Dans la deuxième partie, j'évoque dans le chapitre 4 la nouvelle famille parentale de Yuding. Après le décès de sa mère en 1943, son père se remarie avec Niang, celle-ci n'étant pas issue de la haute société, elle offre à Yuding un modèle opposé à celui des femmes qu'elle a connues jusque-là : sans l'aide de servantes, elle s'occupe elle-même de la tenue de la maisonnée. Après la Libération en 1949, à Beijing, elle travaille à la maison de la culture de son quartier en donnant des cours de dessin, adhérant pleinement aux idéaux de Mao Zedong, comme Yuding et son frère à ce moment-là. J'analyse les conditions qui ont présidé à l'engagement politique de Yuding, c'est-à-dire son entrée dans le mouvement clandestin du Parti communiste de l'Université Franco-chinoise de Beijing où elle fait ses études supérieures.

Le cinquième chapitre est réservé à sa carrière d'interprète en langue française à la Fédération des femmes, à son parcours professionnel exceptionnel et ses privilèges. Ce chapitre aborde le sujet de la parenté, celui de l'alliance dans le contexte de la Loi du mariage de 1950,

[36] Sur la collaboration des chinois pendant la guerre sino-japonaise, voir David P. Barrett et Larry N. Shyu 2001.

essentielle dans la République populaire de Chine, c'est-à-dire en rupture avec la société patrilinéaire, dirigée contre elle. Il traite de l'illusion de la libération totale des femmes dans le choix de leur conjoint. En effet, au cours d'un long séjour pour son travail à Berlin-Est, Yuding se soumet à la figure d'autorité que représente le Conseiller d'Ambassade, elle accepte de se marier avec le jeune homme qu'il lui présente. Ce chapitre laisse apparaître clairement l'immixtion du gouvernement dans tous les champs de la féminité, son accouchement en structure hospitalière est complètement instrumentalisé selon le modèle de l'idéologie soviétique. Cette partie se termine au début de la Révolution culturelle en 1967, période de chaos. Yuding est alors soupçonnée d'idéologie contrerévolutionnaire pour son parcours international, pourtant missionnée par l'État, c'est tout le paradoxe de la période de la révolution et son drame. Placée en examen comme tant d'autres, elle connaît pendant quelques semaines la disgrâce, la mise à l'écart de son groupe professionnel, les corvées de balayage des toilettes, les séances d'interrogatoires et de justifications.

Le septième chapitre est consacré au séjour de Yuding à l'« École des cadres du Sept mai », un camp de rééducation par les travaux manuels pénibles et les séances de critique et d'autocritique, un univers quasi concentrationnaire qu'elle décrit sans se plaindre contrairement à tant d'autres qui en ont fait l'expérience. Le huitième chapitre nous conduit à suivre son parcours aux côtés de Joris Ivens et Marceline Loridan son épouse, pour filmer la Révolution culturelle aux quatre coins de la Chine, je fais état de son expérience d'interprète, tout à fait inédite.

Le dernier chapitre présente le redoublement des situations essentielles du vécu de Yuding. En 1970, elle se remarie, devient mère une deuxième fois, retourne à l'École du 7 mai. Ce parallèle de situations met en évidence les changements de politique depuis le début de la Révolution culturelle. Le planning familial a durci la campagne de limitation des naissances, par contre, il n'y a plus de séances de rééducation dans les écoles de cadres. Sa carrière a pris aussi un tour inattendu, en effet, elle ne voyage plus, ou peu, après la reprise d'activité de la Fédération internationale des femmes en 1978. À l'âge de soixante ans, alors en retraite, Yuding s'engage dans une toute autre activité, elle travaille dans la première société de relations publiques en Chine. Une fonction en contraste total avec l'idéologie marxiste-léniniste dont elle se réclame puisqu'il s'agit de favoriser l'accès de la population aux biens de consommation. Pourtant, elle est encore, en cela, en conformité avec la propagande du régime de Deng Xiaoping 鄧小平 (1904-1997) qui pratique alors l'ouverture économique. Enfin, renouant avec le passé, après 1980 elle retrouve le groupe des anciens étudiants de la

chorale progressiste de 1948, pour perpétuer à l'occasion des cérémonies officielles de la République populaire l'esprit révolutionnaire du temps de la Libération. Aujourd'hui, à la « maison des retraitées de la Fédération des femmes », 全国妇联老人之家 *quanguo fulian laoren zhijia,* elle participe aux activités proposées jouissant de la reconnaissance due aux personnes âgées mais aussi, parce qu'étant au sein de la fédération, l'une des dernières personnes encore en vie à avoir participé à la Libération de la Chine dans le groupe clandestin des étudiants.

Cette présentation aura fait apparaître la vie d'une femme qui a traversé la tourmente de la Révolution culturelle sans trop de dommages, et même étant souvent privilégiée. Est-ce le hasard ou a-t-elle été préservée pour des raisons qu'elle ignore ? Je pose une hypothèse qu'elle réfute : sa situation l'avait-t-elle amenée à fournir des renseignements sciemment ou non à ses supérieures? En effet, au regard de la puissance des services spéciaux de renseignements en Chine, de l'importance du contrôle de chaque individu par l'établissement d'un dossier personnel, de ses deux séjours à Berlin-Est, épicentre de la guerre froide, ville dite alors « capitale des espions », Yuding a-t-elle contribué, à son insu puisqu'elle affirme n'avoir jamais eu de rapports à écrire, à renseigner le gouvernement chinois ? Sa personnalité lui aurait-elle permis de se mouvoir, dans des milieux tels que celui de l'Ambassade de Chine à Berlin-Est par exemple, en étant utile ou susceptible d'être utilisée par les services de renseignements ? En effet, Yuding s'est toujours fait remarquer par sa singularité puisqu'on l'appelait « *shasha* » 傻傻, c'est-à-dire « petite sotte », naïve, dans sa famille, à l'école, ou, « petite sœur sotte » « *meimeisha* » 妹妹傻 (sœur cadette littéralement) à l'université et à la Fédération des Femmes , et parfois encore aujourd'hui, « *dajiesha* » 大姐傻 «grande sœur sotte ». Sotte ne se référant pas à une stupidité présumée, mais marquant plutôt un écart entre des normes comportementales et sa manière d'être, ses réflexions ou ses questions décalées. Cette attitude marginale lui permit peut-être, en certaines circonstances, d'observer aisément son environnement ?

Préalable : première partie

La première dynastie de la Chine, fut celle des Qin 秦朝 *Qin chao,* créée au IIIe siècle av. J.-C par Shi huangdi, 始皇帝 (259-210 avant J.-C) le premier empereur qui unifia politiquement et administrativement le pays. Au XIXe siècle, la dynastie des Qing 清朝 *Qing chao,* d'origine mandchoue gouvernait la Chine, elle régnait depuis 1614, elle sera renversée en 1911.

Le XIXe siècle est caractérisé par une dégradation de la politique du pays, c'est une période de déclin du climat social et d'ingérence de plus en plus importante des puissances occidentales. Le gouvernement montre son impuissance à résoudre les problèmes économiques dus au déséquilibre des finances, à la démographie explosive, aux insurrections paysannes causées par l'augmentation des charges fiscales, et au déficit de la balance commerciale[1]. L'accroissement des importations d'opium alors prohibé, entraine la première « guerre de l'opium » contre les Anglais (1840-1842), lesquels vainqueurs, obtiennent des concessions dans les ports de Canton, Shanghai, Amoy et Ningbo par le traité de Nankin (1842). D'autres suivent appelés « traités inégaux », les Occidentaux, (Américains, Français, Allemands, Portugais, Russes, Japonais) reçoivent alors eux aussi des concessions, c'est-à-dire des enclaves territoriales avec une juridiction consulaire et des droits d'exterritorialité. Dans cette configuration, les puissances occidentales prennent part à l'administration municipale des villes qu'ils occupent, par le biais des Douanes maritimes, de la Poste, et autres fonctions attenantes aux charges des consuls. La modernisation de la Chine, au sens occidental du terme, commence à travers les échanges commerciaux avec les Occidentaux, et aussi grâce à la présence des missionnaires étrangers qui créent des écoles et des hôpitaux.

Après la guerre de l'opium, le pays est dévasté par le soulèvement des sectes et des sociétés secrètes qui prolifèrent, la révolte la plus importante (1850 à 1878) étant celle des Taiping, nom donné aux membres du « Royaume céleste de la Grande Paix » : *Taiping Tianguo* 太平天國, des chrétiens bien loin de l'orthodoxie catholique ou protestante, qui visaient à établir un système politique, religieux et social révolutionnaire. Ensuite, la Chine est marquée par la première guerre sino-japonaise (août 1894-avril 1895) au sujet du contrôle de la Corée, le conflit se solde par la victoire des Japonais, avec la signature du traité de Shimonoseki en 1895.

La défaite est ressentie par les Chinois comme une humiliation collective sanctionnant une politique inadéquate et un retard technologique. Sous la direction de Kang Youwei, les lettrés réformateurs, c'est-à-dire les élites de la société formées par les études, signent une pétition demandant à l'Empereur des réformes dans l'administration, dans l'enseignement et dans l'économie. Le pays est alors dirigé par le jeune Empereur mandchou Guangxu 光緒帝, né en 1871, et par sa tante Ts'eu-hi 慈 c'est-à-dire l'Impératrice douairière Cixi. Gangxu accepte les demandes des réformateurs, les anciennes académies sont transformées en écoles, l'Université de Pékin est créée. La réforme commencée en juin 1898 est dite « Réforme des Cent jours » 戊戌變法 *wuxu bianfa*, car en septembre de la même année, l'Impératrice Cixi y met fin en organisant un coup d'État militaire. Elle fait emprisonner l'Empereur, pourchasse les réformateurs. Cette période aura toutefois contribué à initier l'opinion aux idées nouvelles. En 1901, après des résistances et une période d'exil, Cixi se voit contrainte d'appliquer enfin une politique de changement. Plusieurs ministères sont créés : Affaires Étrangères, Commerce, Police, et en 1906 un Ministère de l'Instruction développe un enseignement moderne inspiré des modèles japonais et américains. L'empereur Guangxu et l'impératrice Cixi,

[1] J. Gernet (1972) 2005 : 293.

décèdent tous les deux en 1908. Le nouvel empereur, Pu-yi 溥儀 (1906-1967) l'arrière neveu de l'impératrice, est encore un enfant, c'est son père qui exerce alors la régence. Le déclin du régime mandchou, déjà bien avancé, s'accentue alors. Il aboutira en 1911 à la chute de l'Empire et à la révolution: un évènement des plus marquants dans l'histoire moderne de la Chine après un régime monarchique plus de deux fois millénaire.

Entre 1908 et 1911, en effet, l'opposition au régime des Qing se manifeste dans toutes les couches de la population. La perte d'indépendance économique de la Chine mortifie le peuple, en particulier, le remboursement des compagnies étrangères qui avaient construit et financé de nombreuses concessions ferroviaires provoque des mécontentements. En 1911, la politique de nationalisation des chemins de fer divise la population, le dit « mouvement pour la protection des chemins de fer » est considéré par les historiens comme le « prélude » à la Révolution de 1911[2].

En 1912 Sun Yat-sen 孫逸仙 (1866-1925) instaure la République. Quelques mois après il doit céder sa place de président à Yuan Shikai 袁世凱 (1859-1916), un militaire appuyé par l'armée, un dictateur qui aspire à restaurer la monarchie à son profit. Il supprime les nouvelles institutions politiques, les assemblées représentatives, la presse et il revient à la célébration du culte de Confucius et à sa philosophie politique. En 1915, par un accord secret, il cède aux « Vingt et une demandes » du gouvernement nippon qui visent à faire de la Chine un protectorat des Japonais étendant leurs droits sur les provinces du Liaoning, de la Mandchourie et du Shandong. Après sa mort en 1916, la Chine connait une période d'instabilité politique. De 1916 à 1927 les « seigneurs de la guerre » gouverneurs des provinces, également chefs militaires, luttent pour s'emparer du pouvoir. Cependant, malgré l'instabilité politique et le désordre, les institutions demeurent.

Dans un grand mouvement de critique culturelle, en 1915 la langue parlée le *baihua* 白話 ; remplace pour la première fois le *wenyan* 文言, l'écriture de la langue classique, dans la revue « La nouvelle jeunesse » *Xin Qingnian* 新青年. Ce mouvement s'inscrit dans une crise nationale plus large qui aboutit au « mouvement du Quatre Mai », un phénomène spontané pour protester contre la politique de soumission du gouvernement au traité de Versailles (28 juin 1919) lequel, à l'issue de la Première Guerre Mondiale a octroyé au Japon les anciennes possessions allemandes en Chine. Les étudiants manifestent dans les rues, ils sont suivis et soutenus par les intellectuels progressistes, les ouvriers et la bourgeoisie, les nouvelles forces sociales du pays. C'est une révolution culturelle et sociale en rupture avec la culture classique, les manifestants dénoncent le poids de la tradition confucéenne, ils réclament l'émancipation de la femme et la propagation de la science moderne.

En 1912 Sun Yat-sen fonde le « Parti nationaliste chinois le Guomindang » 中國國民黨 ; *Zhongguo Guomindang*, dix années plus tard en 1921 le groupe d'intellectuels marxistes de Shanghai prend le nom de « Parti communiste » 中國共産黨 *Zhongguo Gongchandang* constituant un comité central dont Mao Zedong fait partie. Les deux partis soutenus par l'URSS forment d'abord un front uni contre le Japon, Jiang Jieshi 蔣介石 (1887-1975) autrement appelé Chiang Kai-shek, prend la tête d'une armée nationale révolutionnaire. Après le décès de Sun Yat-sen en 1925, il s'arroge la direction du Guomindang, les communistes et les nationalistes entrent alors en opposition, la guerre civile s'installe. Alors qu'en 1935, les communistes s'établissent dans les montagnes du Shaanxi, fondent la République soviétique chinoise avec Mao Zedong à sa direction, Jiang Jieshi devient le Président du gouvernement central qu'il déplace de Beijing à Nankin. De 1927 à 1937, il instaure un régime dictatorial répressif, veut instaurer un « ordre moral » à travers le « mouvement» 新生活运动 *xin*

[2] M. Bastid, M-C. Bergère, J. Chesneaux1972 : 112.

sheng huo yundong. Ce mouvement s'oppose à l'esprit du Quatre Mai, étant un retour au passé car il utilise des éléments de la pensée confucéenne. À la fin de cette période dite « la décennie de Nankin », Jiang doit déménager la capitale à Chongqing au Sichuan et refaire un front uni avec les communistes contre les Japonais qui envahissent alors la Chine. En 1937, ils occupent le Shandong et ils prennent successivement Pékin, Shanghai et enfin la ville de Nankin où ils se livrent à un véritable carnage avec viols et massacres. Le pays est donc divisé en trois zones : une Chine occupée avec un gouvernement pro-japonais, favorable au panasiatisme ; une Chine rouge, plus petite, celle des bases communistes réparties du Shanxi au Jiangsu avec Mao Zedong à la tête du Parti dès 1935, une Chine libre gouvernée par Jiang Jieshi, qui subit les attaques aériennes des Nippons, et dans laquelle s'infiltrent les communistes. Les Japonais ne capituleront qu'en 1945 [3]

[3] A. Roux (1998) 2001.

Partie I

Le passé : les origines familiales de Yuding

Chapitre 1 : L'aïeule : une veuve dans une famille orthodoxe confucéenne

1. Une grande famille de propriétaires-terriens : privilèges et devoirs

« Je suis née dans une famille féodale de lettrés propriétaires terriens », c'est ainsi que Yuding présente aujourd'hui ses origines. Le roman familial débute avec l'histoire de son arrière-grand-mère, une femme née au milieu du XIXe siècle sous l'ancien régime, dans la société dite « féodale » de l'Empire des Qing. Le terme féodal vient du latin médiéval *feudum,* il définit un système économique et social du Moyen-âge en Occident où une aristocratie foncière exerçait un pouvoir politique, judiciaire et militaire sur les paysans. Le concept est devenu une catégorie historique universelle, lorsqu'au début du XXe siècle, les historiens des civilisations ont considéré le féodalisme comme un stade de développement de l'humanité. Pour les marxistes-léninistes, selon la vision évolutionniste de Marx, le féodalisme est une étape de la société placée entre un premier stade, celui de l'esclavagisme, et un troisième, celui du capitalisme, le dernier étant celui du socialisme.

Selon Marcel Granet, le terme est légitime quand il est employé pour parler de la Chine en raison d'un certain nombre de concordances (1981 :77). En effet, dans la Chine ancienne qu'il décrit, celle des premiers siècles (du VIIIe siècle au IIIe siècle av. J.-C.) les mœurs des nobles chinois ressemblaient aux mœurs féodales occidentales s'agissant de la subordination du vassal au seigneur et du rapport à un ordre territorial. Le vassal reçoit un fief, il l'exploite et assure ainsi les revenus du propriétaire en lui apportant une partie de ses récoltes. Il combat aussi pour lui au cours des guerres entre seigneurs et celui-ci, en retour, lui offre sa protection. À ce rapport au sol qu'ils ont entre eux, s'ajoute un lien plus spirituel, les

paysans ont l'obligation de pratiquer les rites de deuil appropriés lorsque le maître décède. Cette structure qui subordonne les paysans aux propriétaires terriens existe encore, en partie, dans la société des Qing au début du XXe siècle[1]. Aujourd'hui, le terme « féodalisme » signifie l'exploitation des paysans pauvres par les riches propriétaires, il est alors utilisé communément avec une connotation péjorative pour décrire la période qui précède la Révolution de 1911 (la chute des Qing), voire même selon certains, la période d'avant 1949, date de l'avènement de la République populaire[2]. Yuding emploie le mot « féodal », selon le sens qu'il a pris dans la langue contemporaine c'est-à-dire devenu le synonyme de « traditionnel » *chuantong de* 传统的, « superstitieux » *mixin de* 迷信的, « arriéré » *luohou de* 落后的[3] .

Dans cette Chine du XIXe siècle, quatre classes sociales divisent la population depuis l'Antiquité. Les paysans, *nong* 农, sont placés selon une hiérarchie des valeurs politiques et morales confucéennes de la société, après les lettrés, *shi* 士, mais avant les artisans, *gong* 工, et les marchands, *shang* 商[4]. Une vieille formule confucéenne disait : *zhong nong bing shang* 重農摒商, « attacher de l'importance à l'agriculture et mépriser le commerce », opposant ainsi une activité noble, nourrir le peuple, à une autre vile, le négoce pour s'enrichir. L'agriculture est apparue de tout temps dans les textes comme « l'activité fondamentale » des Chinois, les paysans constituant la majeure partie de la population. Dans les villages, ils sont parfois libres : propriétaires de trois ou quatre arpents de terre, ils forment des associations et organisent des actions sans avoir recours au système officiel. Les plus nombreux, surtout dans le Sud, sont des métayers qui cultivent les terres appartenant aux propriétaires terriens, tels que les grands-parents de Yuding, à qui ils versent une rente en espèces ou en nature. D'autres enfin se louent à la journée. Mais, quel que soit leur statut, toujours écrasés par les impôts et les taxes, leur situation demeure précaire, ils vivent souvent dans la misère et ils se rebellent. Les mouvements de rébellion qui ont traversé le XIXe siècle ont été en majorité formés de paysans pauvres : les Taiping d'abord qui se sont insurgés contre la classe dirigeante, puis à l'aube du XXe siècle, les Boxeurs encore appelés *yihequan* 義和團 « poings de justice et de concorde » car ils pratiquaient des arts martiaux et des rituels magiques censés les rendre invulnérables face aux étrangers[5]. Ils s'opposaient aussi aux acquis de la science moderne

[1] J. K. Fairbank 2010: 159. Cet auteur conteste l'application du terme « féodal » car le paysan chinois, contrairement au serf occidental, avait la possibilité d'acquérir sa portion de terre s'il en avait les moyens.
[2] E. Balazs 1968: 40.
[3] Zhang Chi 2005: 71.
[4] Valeurs dans la société confucéenne, qui seront abordées plus loin.
[5] M. Bastid M-C. Bergère, J. Chenaux 1972: 79.

qu'ils dénonçaient. Ils dévastaient le pays et détruisaient toutes les réalisations nouvelles. Les missionnaires allemands et les chrétiens chinois du Jiangsu, province située près du pays natal de la famille de Yuding étaient parmi leurs principales cibles. Les grands-parents et les arrière-grands-parents de Yuding appartenaient à la classe la plus élevée de la population, celle des lettrés-propriétaires-terriens. Ces titres allaient souvent de pair car à cette époque, les lettrés après avoir passé les examens officiels travaillaient au service de l'État, ils occupaient des postes de fonctionnaires et, récompensés par la cour, ils investissaient leur fortune dans la terre. Grâce à ces revenus, leurs fils pouvaient se consacrer à l'étude pour devenir eux aussi des lettrés, afin d'accéder aux postes administratifs. Ainsi les lettrés-fonctionnaires détenaient le pouvoir, le savoir et la terre, sachant que leur pouvoir et leurs privilèges ne leur venaient pas de leurs propriétés mais de leur fonction. Ils formaient l'élite de la société impériale, exerçant des charges selon un rang conféré par les examens mandarinaux et selon leur hérédité. Les fonctionnaires-lettrés étaient en effet aussi appelés mandarins. Ils étaient répartis en neuf degrés, ceux du premier rang étaient proches de l'Empereur, quant à ceux du neuvième rang, ils se contentaient de fonctions subalternes[6]. Ils résidaient dans les villes de la préfecture ou de la sous-préfecture de leurs domaines, quand ils en possédaient, mais beaucoup étaient pauvres et n'avaient pas de terres. En effet, tout individu réussissant les examens pouvait devenir un fonctionnaire, sans que soient considérées ses richesses ou le statut social de sa famille. Certains, tels le grand- père paternel de Yuding établi à Beijing après avoir reçu le titre d'Académicien, confiaient l'administration de leurs propriétés à des mandarins de petit grade. Leur position leur conférait un prestige important au sein de la société, mais ils avaient l'obligation de se consacrer bénévolement à un certain nombre de fonctions d'intérêt public. Par exemple, ils devaient créer des écoles, subventionner des hôpitaux, des orphelinats et autres établissements charitables.

Cependant, les lettrés propriétaires terriens eurent de plus en plus de difficultés à administrer leurs terres depuis les villes où ils résidaient, ils s'en remettaient à des tiers pour les gérer. En effet, ces lettrés, à la fin de l'empire et particulièrement après la défaite humiliante infligée à la Chine par le Japon en 1895, avaient quitté les campagnes, ils s'intéressaient aux réformes du pays et s'engageaient dans les affaires de la cité[7]. Parfois, ils vendaient leurs domaines, c'étaient alors les marchands qui exploitaient les campagnes. Ces

[6] E. Balazs 1968 ; I. P. Kamenenarovic 1999: 80. Le mot « mandarin » *guan* 员 en chinois, est le terme pour désigner un fonctionnaire recruté sur concours, bien que *guan* « désigne cependant une personne revêtue d'une dignité mais pas nécessairement investie d'une fonction ».

[7] J. K. Fairbank et M. Goldman 2010: 359; Ch. Henriot, 1991: 27-37.

derniers appartenaient aux classes dites « inférieures », selon le classement traditionnel de la société en quatre catégories citées précédemment. Toutefois en 1903, leur statut fut réévalué, le gouvernement impérial demanda dans un édit que soit abandonné tout sentiment de supériorité à leur égard. Par ailleurs, à la fin du XVIIIe siècle et tout au long du XIXe siècle, les marchands côtoyaient les lettrés dans les cités et, lorsqu'ils s'enrichissaient, leurs fils parvenaient à être instruits. Ils obtenaient alors le statut de notable soit en passant les examens, soit plus souvent en achetant les diplômes. De tout temps, en effet, la corruption a fait partie de l'administration politique en Chine[8]. Dans les villes : « ils formaient l'élite, et la main-d'œuvre mobile commença à prendre la forme d'un véritable prolétariat, souvent organisé en syndicats dirigés par des entrepreneurs »[9]. Les guildes, associations aux multiples fonctions qui organisaient l'entraide entre personnes de même origine régionale ou de même profession, celles des banques par exemple, devinrent nombreuses et puissantes. Moyennant une cotisation annuelle elles assuraient la protection à leurs membres, réglaient les litiges entre patrons et ouvriers, arbitraient les conflits. Elles créaient des temples et organisaient des cultes à leurs divinités protectrices, chaque guilde avait sa divinité[10]. Avec le développement de l'industrie et du commerce, l'interpénétration entre les différents groupes sociaux se trouva facilitée, la classification traditionnelle lettré-paysan-artisan-marchand disparut peu à peu. Il n'en reste pas moins que les propriétaires terriens continuèrent d'exploiter les paysans.

Cette appartenance à une famille de propriétaires terriens a été longtemps un poids lourd à porter, une honte pour Yuding dès qu'elle fut acquise aux idées marxistes. À l'avènement de la République Populaire de Chine, elle renia sa famille maternelle qui possédait encore des terres. Au nom de la construction du socialisme elle accepta les campagnes de rectifications ordonnées par Mao Zedong 毛澤東, le fondateur de la République populaire de Chine en 1949, (orthographié aussi Mao Tsé-toung ou Mao Tsé-Tung), lesquelles visaient à l'élimination des propriétaires fonciers, les « exploiteurs » de la classe dite bourgeoise. Ce n'est qu'au moment de la Révolution culturelle, soit seize ans plus tard, qu'elle apprit que son grand-père maternel s'était conduit en « propriétaire-éclairé », appellation donnée à ceux d'entre eux qui avaient remis leurs biens au gouvernement dès 1950. Quant à son grand-père paternel il représente pour elle un modèle de comportement, s'il en fût pour les propriétaires terriens. Après l'obtention d'un poste officiel à Beijing en 1906 il

[8] E. Balazs 1968: 21 ; M. C. Bergère 1986: 51, laquelle écrit *:* « On estime que vers 1900 la majorité des fonctionnaires a acquis son statut par achat et non par examen ».
[9] J. K. Fairbank, M. Goldman 2010: 264.
[10] K. Schipper 2008: 359, 264.

avait, de même que beaucoup de riches propriétaires, investi tous les revenus de ses terres dans la création d'écoles dites « écoles de charité », *yixue* 義學 « écoles gratuites », ou *shexue* 社學, « écoles sociales », les écoles pour les enfants des paysans sous la dynastie Qing et Ming. De fait, cette collaboration obligatoire n'avait rien d'exceptionnel, elle se plaçait dans le cadre de la réforme de l'éducation prescrite par les édits impériaux de 1901, date à partir de laquelle le système éducatif chinois fut réorganisé. Le gouvernement exhortait alors les notables et les riches à soutenir financièrement les changements en cours, ce que fit Mengxiong, son grand-père. Par ailleurs, nous avons vu que la subvention des écoles était depuis toujours l'une des pratiques bénévoles des lettrés, donc l'un des gestes de solidarité que celui-ci se devait de faire vis-à-vis d'un ordre établi. Toutefois, des différences pouvaient probablement s'observer dans l'implication personnelle que les propriétaires-terriens avaient envers les enfants des villageois, pour qu'ils poursuivent des études après les premiers examens locaux. Or son grand-père, dit Yuding, pouvait se glorifier d'avoir permis par son soutien financier, que beaucoup d'entre eux puissent passer des examens mandarinaux.

Ces requêtes pour multiplier les écoles, se plaçaient dans le cadre d'une période de transformations profondes visant à la modernisation de l'éducation - et de l'État en général,- après la « réforme des Cent jours » en 1898. Les lettrés avaient lancé une campagne pour réquisitionner les temples familiaux des Ancêtres et les temples bouddhistes et taoïstes afin d'en faire des écoles. Ces écoles nationales devaient enseigner à la fois les œuvres classiques confucéennes et les sciences occidentales, cependant, l'impératrice mit fin à ce mouvement initié par Kang Youwei 康有為 (1858-1927) et programmé avec la collaboration des missionnaires protestants. Le premier voulait faire du confucianisme une religion d'État, un confucianisme qui aurait : « une dimension rédemptrice qui lui fait tant défaut » disait-il[11]. Les seconds voyaient par cette réforme le moyen de diffuser le christianisme, « un christianisme social » qui aurait intégré les valeurs confucianistes, considérées proches par beaucoup de Chinois. Bien qu'ayant échoué ce mouvement eut pour conséquence un renouveau du confucianisme, il amorça la destruction progressive des temples et des enseignements religieux bouddhistes et taoïstes.

[11] K. Schipper 2008: 389.

2. Une famille orthodoxe de lettrés confucéens: l'importance de l'éducation

Lors de nos entretiens Yuding a exprimé son appartenance à une famille « orthodoxe confucéenne » sans l'avoir jamais ainsi qualifiée. Le confucianisme est en effet un néologisme, un terme inventé par les sinologues occidentaux par référence à Confucius, l'une des grandes figures de la civilisation de la Chine ancienne, le fondateur du système éducatif féodal [12]. Éminent pédagogue, philosophe et homme politique, Confucius montra que l'éducation joue un rôle fondamental dans le développement de la société tout comme dans la formation de l'individu. C'est en effet de la place primordiale de l'éducation dans sa famille, une « grande famille » régie par un système de valeurs et de comportements qui visent au perfectionnement de soi, qu'elle tient à m'informer. Une éducation « très sévère » dit-elle dans une famille qui a attaché la plus grande importance à « l'étude », *gong du* 攻讀, à « la discipline », *ji lu* 紀律, et à la « loyauté », *zhong* 忠, des termes récurrents dans son récit. Une éducation traditionnelle chinoise prenant en compte l'âge de chaque individu, la génération à laquelle il appartient, les relations entre parents et enfants, selon un code éthique et moral connu de tous, et un assignement à des rôles selon sa position dans un ordre hiérarchique. Les nombreuses règles de conduite à observer par chacun exigeaient un apprentissage précoce, avec des sanctions, si l'utilisation des termes d'adresse et de référence corrects à l'endroit des proches ou si les rituels de commensalité n'étaient pas respectés. Ce qu'elle en dit correspond aux descriptions des auteurs qui ont étudié la famille chinoise, chez les lettrés l'enseignement des valeurs et le respect des rites se traduisaient par une orthopraxie des conduites[13]. Selon James L. Watson en effet, l'orthodoxie confucéenne et la ritualisation étaient enseignées dans toutes les grandes familles, mais l'orthopraxie était observée plus particulièrement chez l'élite puisque c'était son rôle de les propager[14]. C'est paradoxalement grâce à ce façonnage que Yuding a pu, en partie, traverser la difficile période de la Révolution culturelle, et non par ses seules convictions marxistes-léninistes, ce qu'elle comprend aujourd'hui.

D'appartenir à une famille de lettrés a représenté un néfaste héritage au moment de l'instauration de la République populaire. Les campagnes de remaniement idéologique pour la construction du socialisme visaient l'élimination des propriétaires-terriens de la classe des « lettrés-fonctionnaires », *shenshi* 紳士, l'élite de la société qui avait dirigé l'empire jusqu'à la

[12] « Confucius » (516-479 av. J-C.) est le nom latinisé par les Jésuites de *Kongzi* 孔子 ou *Kong Fuzi* 孔夫子 qui signifie « Maître Kong ». Philosophe et maître spirituel, son enseignement a dominé la pensée et la culture chinoise jusqu'à nos jours. On considère généralement, que sa doctrine, le confucianisme, fait partie des Trois religions chinoises, avec le Bouddhisme et le Taoïsme. Voir A. Cheng 1997; J. Lévi 2002.

[13] J. l. Watson 1988: 10; E. S. Rawski 1988: 10.

[14] *Ibid,* E. S. Rawski. 28.

fin du XIXe siècle[15]. Mais cette affiliation n'en reste pas moins une source de fierté, paradoxale il est vrai pour Yuding aujourd'hui marxiste-léniniste, car son éducation confucéenne lui a donné une haute considération pour l'étude : quelque fut la fortune d'un homme, il ne pouvait être un lettré s'il n'avait étudié, alors qu'il pouvait être honoré tout en étant pauvre, et beaucoup d'entre eux l'étaient, s'il était un homme de savoir. C'est parce qu'ils avaient étudié les textes classiques que les lettrés, *rusheng* 儒生 ou *shiren* 士人, selon Confucius, étaient capables de devenir des conseillers avisés de l'Empereur, de faire régner l'ordre dans la communauté et de la diriger[16]. Une conception de la politique et des dirigeants bien différente de celle qu'aura Mao Zedong, puisque pour lui, les hommes supérieurs aptes à gouverner n'étaient ni les lettrés confucéens, ni les intellectuels qu'il châtiera en 1957 après avoir recueilli leurs critiques lors de la campagne des Cent Fleurs, mais au contraire, ce sont les hommes du peuple[17]. Il appliquera sa pensée au moment de la Révolution culturelle, envoyant les diplômés à la campagne pour y être éduqués par les paysans. Ce paradoxe fut accepté par Yuding elle-même par l'effet de la propagande opéré sur la population, le «lavage de cerveau », *xinao,* 洗脑, sur lequel je reviendrai dans le chapitre III.

Certains lettrés ne briguaient pas les postes de fonctionnaires mais se contentaient de transmettre leur savoir, leur idéal étant de mettre leurs connaissances au service de la société. Ils étaient enseignants, écrivains, poètes, musiciens, calligraphes, toutes pratiques qui ressortissaient du domaine de « l'homme accompli », *junzi* 君子. Les uns vivaient du revenu de leurs activités dans les villes et d'autres les pratiquaient en restant sur leur sol natal et en gérant leur domaine, quand ils en possédaient.

Les deux lignages de la famille de Yuding illustrent ces différentes positions. Son grand-père paternel occupera de hautes fonctions administratives jusqu'à sa mort. Quant à son grand-père maternel, après un poste de diplomate et quelques missions en Europe, en Suisse et au Portugal, où il restera peu de temps, il reviendra définitivement sur ses terres : « pour s'occuper de son épouse souffrante et administrer son domaine » dit Yuding. Elle exprime ainsi l'idée d'un renoncement, une attitude traditionnelle pour un lettré. Si par ce choix, ce

[15] J. K. Fairbank 1989: 475. Aux anciens lettrés-fonctionnaires visés par Mao, s'étaient ajoutés par la suite, les « intellectuels de l'establishment ». Ils représentaient la nouvelle classe de « fonctionnaires-lettrés » formés à Moscou pour la plupart, occupant des postes de direction dans les administrations ; ils pratiquaient la calligraphie, la poésie, et toutes disciplines réservées aux lettrés d'autrefois.

[16] Les « Entretiens de Confucius » Lun Yu 論語. Voir aussi S. Couvreur (1895) 1949 et autres traductions plus récentes : P. Ryckmans 1987 ; A. Cheng 1981.

[17] Ch. P. Fitzgerald 1968: 220, et autres auteurs : L. Bianco 1991 ; Ph. Short (1999) 2005; Jung Chang et Holiday 2005.

dernier s'était retrouvé loin du pouvoir central, c'était aussi la situation de bien des lettrés-diplomates qui généralement, après avoir passé de longues années à l'étranger n'obtenaient ensuite que des postes situés dans des régions reculées du territoire. L'éloignement pendant quelques années de la cour impériale, une représentation pour tout Chinois du lieu d'incarnation de la civilisation dite supérieure, déclassait en quelque sorte les lettrés-fonctionnaires. C'est une des raisons pour lesquelles ils sollicitaient rarement les charges de diplomates. Nommés le plus souvent, ils ne partaient pas volontiers hors de Chine puisque s'exiler signifiait, pour la plupart d'entre eux, renoncer à une carrière de prestige parmi leurs pairs. Ils préféraient demeurer dans les villes, se rassemblant en Académies ou en sociétés littéraires, se plaisant à étudier et éditer des ouvrages[18]. Ces émissaires de la fin du XIXe siècle n'avaient pas, à proprement parler, des activités diplomatiques lorsqu'ils étaient à l'étranger : ils avaient pour mission d'observer les mœurs et les institutions des sociétés dans lesquelles ils étaient plongés, aussi, étaient-ils davantage des « anthropologues » que des observateurs politiques. Critiqués par les lettrés conservateurs, ils étaient de surcroît méprisés par la population. S'éloigner de son pays d'origine, c'était l'abandonner et rompre avec sa lignée et sa famille, contrevenant à l'obligation confucéenne du culte des ancêtres. Pour un lettré, l'importance du rattachement à sa « terre natale », c'est-à-dire là où se trouve le temple de ses Ancêtres, était telle, que même s'il résidait par exemple dans la capitale depuis plusieurs générations, il disait appartenir à un territoire d'une province dans laquelle il ne s'était parfois jamais rendu, mais qui était désigné par sa famille comme le lieu de naissance de ses ancêtres[19].

3. La terre natale de la famille : une région favorable à l'émancipation des femmes

Le berceau de la famille de Yuding se trouve sur le territoire de Chongming 崇明, une petite île située dans le delta du fleuve Yangzi, juste en face de Shanghai[20]. Sa superficie qui est aujourd'hui de mille deux-cents kilomètres carrés, était moitié moins grande au XIXe siècle, car elle a doublé sous l'effet de la poldérisation et de l'accumulation d'alluvions charriées par le fleuve. Autrefois, lieu de cultures et de pêche, domaine des paysans,

[18] Feng Chen-Shrader 2004. L'auteur nous renseigne sur les sentiments et les pensées des premiers diplomates envoyés en Europe, soit de 1866 à 1894, à partir des lettres et des rapports qu'ils avaient écrits.
[19] Ch. P. Fitzgerald 1968:146.
[20] L'île émerge sous le règne des Tang (618-907, le premier bourg apparaît en l'an 705. Le premier empereur de la dynastie des Ming (1368-1644), Zhu Yuanzhang, rêva que l'île était l'habitat des « Immortels », une île tant recherchée à partir d'une légende de la Chine antique.

campagne évoquant le sous-développement, elle est devenue aujourd'hui le symbole de l'écologie et de l'harmonie recherchée. Elle fut mise en avant, comme telle, à l'exposition universelle de 2010, en dépit de l'abandon du projet de construction d'une « écocité », une première « ville verte », Dongtan. Lieu de loisirs, d'harmonie retrouvée là pour les citadins de Shanghai qui fuient la pollution de leur ville, c'est aussi un lieu emblématique de l'aménagement du territoire en Chine, en un temps où les préoccupations écologiques dominent les politiques internationales.

Au XIXe siècle, les propriétaires terriens de l'île de Chongming 崇明 habitaient dans les villes, ainsi les ascendants paternels et maternels de Yuding résidaient à Nanmen 南門, la capitale de la préfecture. Depuis la dynastie des Song (960-1279), dans certaines provinces du Sud comme le Jiangsu, le style d'habitat des grandes familles de propriétaires terriens était particulier, elles résidaient dans des ruelles qui portaient leur nom. Les grands-parents maternels de Yuding possédaient « la ruelle de la famille *Sun* », *sun jia nong* 孫家農, et ses ascendants paternels : « la ruelle de la famille *Lu* », *lu jia nong* 陆家農. Toutes les maisons de leur ruelle leur appartenaient ; la famille et les domestiques y étaient logés, l'école de la famille et les salles pour les activités communes, la bibliothèque par exemple s'y trouvaient aussi. Quelques-unes de ces ruelles subsistent encore dans la ville principale de la préfecture. L'une d'elle bien conservée, « la ruelle de la famille *Wu* », *wu jia nong* 吳家農, appropriée aujourd'hui par plusieurs familles, permet de constater l'agencement des bâtiments selon leurs anciennes fonctions. Des cours communiquant entre elles relient les corps de maison. La répartition des logements les uns par rapport aux autres, selon des dimensions et des motifs architecturaux différents, témoigne du statut de leurs anciens habitants et d'une occupation conditionnée par les règles coutumières du lignage et les mœurs de la société chinoise pendant la période des Qing. Les grands-parents maternels de Yuding résidaient bien dans la ruelle des *Sun*, mais son arrière-grand-mère paternelle, *zengzumu* 曾祖母, que j'ai appelée Zhuyi, n'habitait pas dans la ruelle de sa belle-famille, la ruelle des *Lu*. Elle demeurait avec son fils dans « la ruelle de l'Est » *dong nong* 東農, une ruelle occupée alors par plusieurs familles ce que confirme le témoignage écrit d'un voisin de l'aïeule, que je donnerai plus loin, lequel n'était pas un parent[21].

[21] La ruelle des Sun a été détruite pour construire des immeubles et des hôtels, mais j'ai pu rencontrer un couple de descendants des *Sun* qui l'avaient habitée.

Le nombre des grandes familles qui se partageaient le territoire à la fin du XIXe siècle ne dépassait pas quatre-vingt, les domaines s'étendaient parfois au-delà de l'île, comme celui de l'aïeule, dans la partie est de la province du Jiangsu. Cet éloignement présentait probablement une difficulté supplémentaire pour Zhuyi quand elle fut veuve, et seule pour récupérer le solde de ses fermages. Tel était en effet le contexte géographique et économique dans lequel se trouvait l'arrière-grand-mère paternelle de Yuding.

Toutefois, c'est précisément dans la partie est du Bas-Yangzi, toute proche de l'île, la région de Jiangnan, que le développement économique, la modernisation et l'urbanisation ont été en Chine les plus précoces. Grâce à cette prospérité, une culture littéraire et artistique des femmes s'était développée, dès le XVIIe siècle, dans les familles de l'élite. Parmi les femmes qui recevaient alors une éducation, beaucoup eurent la volonté de dépasser leurs rôles traditionnels de mères et d'épouses pour devenir peintres, écrivains, professeurs[22]. C'est aussi dans cette contrée que l'influence occidentale s'est exercée le plus précocement, grâce aux facilités de contact avec les étrangers, dès qu'ils s'installèrent dans leurs concessions à Shanghai. C'était une des provinces les plus riches, surtout après la guerre des Taiping (1851-1864), quand les lettrés-propriétaires terriens furent chargés de récupérer les taxes pour réparer les dégâts causés par les rebelles. Enfin, c'est ici que les « lettrés-fonctionnaires » manifestaient le plus d'autonomie envers le pouvoir central tout en ayant le plus de réseaux avec les dirigeants[23]. Ils constituaient l'élite de la société, il faut toutefois distinguer ceux qui faisaient partie de la classe dirigeante, les détenteurs de diplômes ayant passé les examens impériaux de haut niveau et occupant des postes importants de fonctionnaires, de ceux qui étaient seulement titulaires de diplômes du premier degré et exerçaient des fonctions locales avec des responsabilités au sein de la communauté. Ces derniers supervisaient, par exemple, le fonctionnement des marchés locaux et collectaient les impôts. Les actions menées par les lettrés étaient très diverses, elles avaient évolué au cours de l'histoire de telle façon que, à la fin du règne des Qing, la classe dirigeante n'était plus exclusivement celle de l'élite. Celle-ci avait été évincée en plusieurs circonstances par « la nouvelle classe hybride de la gentry et des marchands », les « notables-marchands » *shenshang* 紳商, composée d'anciens fonctionnaires lettrés et de marchands pourvus de titres[24]. Ainsi le contexte social dans lequel se trouvait

[22] D. Ko 1994; S. Mann, 1997.
[23] E. Balazs 1968: 39.
[24] J. K. Fairbank (1986) 1989: 72. Pour justifier l'emploi du mot *gentry*, dans un premier ouvrage, l'auteur reprend la définition de M. C. Bergère : « Le terme *gentry* est utilisé par la plupart des historiens de la Chine moderne pour désigner la classe dominante de la société traditionnelle, dont la puissance se fondait à la fois sur la possession de la terre et celle des diplômes mandarinaux ». Aujourd'hui, le mot anglais est remis en question

l'aïeule avait été propice à l'indépendance d'esprit que lui prête Yuding, toute relative fût-elle. Une indépendance dont elle fit preuve en acceptant de se séparer de son fils, pour qu'il puisse partir poursuivre ses études au Japon, comme nous le verrons.

Le contexte culturel de ce lieu n'est pas de moindre importance puisque, près de Nanmen, se trouve un temple de Confucius réputé dans la région. Il fut longtemps un centre de formation appelé « École de Chongming », une école fondée par le gouvernement local, probablement sous la dynastie des Song 宋朝 (960-1979), sachant que les premiers occupants de l'île sont arrivés sous les Tang, 唐朝 (618-907) au VIIe siècle. La présence de ce centre permet de comprendre que dans ce paradigme, plusieurs lettrés aient été reçus aux examens impériaux et soient devenus des personnages éminents. Parmi les portraits exposés dans une salle ouverte aux visiteurs du temple on trouve plusieurs académiciens, mais le grand-père de Yuding n'est pas présent, malgré son titre d'Académicien de l'Empire, probablement en raison du choix anti-confucéen, de trahir le chef de l'État à la fin de sa vie, sujet sur lequel je reviendrai.

4. De la difficulté d'être veuve : l'éloge de la chasteté et du sacrifice

Le lieu de résidence de Zhuyi hors de la ruelle de la famille donne matière à réfléchir sur ses relations avec sa belle-famille et conduit aussi à considérer le statut de la femme mariée, celui des veuves en particulier, dans cette société du XIXe siècle et dans la région du Bas-Yangzi dont l'île fait partie.

Yuding ne connaît l'histoire de son arrière-grand-mère qu'à travers une transmission, orale et fragmentée, donnée par sa famille, particulièrement par sa grand-mère paternelle, la bru de Zhuyi que j'appelle ici Nainai. Il s'agit donc d'un passé recomposé à partir du point de vue de cette dernière, une femme qui a connu la société de la fin des Qing puisqu'elle était âgée de 70 ans au moment de la Libération. Elle dépeint sa belle-mère selon les critères de l'ancienne société, un portrait dépourvu de tout élément pouvant nuire à la bonne moralité et à la respectabilité de celle-ci. Nainai ayant vécu, elle aussi, dans cette société qui honorait, exaltait et encensait les femmes « vertueuses », *zhen jie* 贞洁, restées fidèles à leurs époux disparus, elle n'avait retenu que l'aspect édifiant de la vie de Zhuyi, une femme demeurée

---

car c'est une notion qui ne correspond pas à la société chinoise. Dans une deuxième publication, avec Merle Goldman, analysant l'emploi du terme, il met en évidence les différences de significations du terme lorsqu'il est employé pour définir une classe sociale en Chine ou quand il désigne dans le monde britannique, la « bonne société ». *Cf.* J. K. Fairbank, Merle Goldman, 2010 : 158-167.

veuve vers l'âge de trente ans élevant seule son fils unique, né en 1881. C'est une image pieuse de piété filiale qui a été transmise oralement à Yuding, laquelle fait abstraction de ses convictions marxistes pour compatir aux malheurs de son aïeule :

> « Elle (la mère) vit seule avec son fils, ne reçoit pas d'aide de sa belle-famille. Elle est inquiète face à l'avenir, elle avait nommé l'enfant "Heshang"和尚, c'est-à-dire "bonze", le bonze ne manquera jamais de nourriture puisqu'il peut demander l'aumône[25]. Alors que ses tantes mènent une vie joyeuse, Heshang voit souvent sa mère pleurer. Elle doit gérer seule son domaine, les paysans ne la respectent pas, ils manquent de loyauté et de fidélité, *zhongxin* 忠心, ils ne lui apportent pas le dû de leurs récoltes de céréales (…) il lui promet de faire des études pour la rendre heureuse. Il travaille bien, il réussit brillamment tous les examens. Sa mère le laisse partir au Japon où il veut faire des études modernes de communications, lorsqu'il revient, il reçoit le titre rare d'Académicien Impérial et obtient une haute fonction dans le gouvernement des Qing, à Pékin ».

Ces quelques phrases qui concernent Zhuyi, expriment la souffrance engendrée chez les veuves, d'une manière générale et par la discrimination exercée à leur égard. Elles traduisent aussi le courage de ces femmes que l'élite de la société célébrait par de nombreux poèmes, car refusant de se remarier, elles devaient accepter de faire des travaux difficiles pour que leur fils puisse étudier. Ces hymnes faisaient référence à la mère de Mengzi, c'est-à-dire Mencius le célèbre philosophe confucéen, laquelle, veuve, avait dû payer les études de son fils en vendant des ouvrages de broderies qu'elle exécutait elle-même sans relâche. Ces poèmes mettaient en action l'amour maternel, le labeur, le succès obtenu par les fils de telles mères, et les valeurs de l'enseignement. Des revues locales produites par des membres de l'élite relataient aussi des exemples de mères qui, bien que de condition modeste, se consacraient totalement à la surveillance des études de leurs fils pour qu'ils réussissent à passer les diplômes. Tous ces éléments, mentionnés par Susan Mann lorsqu'elle décrit l'habitus social des élites chinoises au XVIIIe siècle, sont présents dans l'histoire de Zhuyi. Elle correspond tout à fait à ce modèle, celui de la mère de Mengzi, « le modèle maternel par excellence »[26]. Par ailleurs, cette documentation est corroborée par l'« éloge », *zan yang* 赞扬, d'un voisin, écrit après la mort de Zhuyi. Lié à la vertu irréprochable de la « femme chaste », *lie nu* 烈女, qui sacrifiait sa vie par fidélité conjugale, l'éloge funèbre était une tradition. Depuis les Ming, la « chasteté », *zhencao* 貞操, était la vertu qui représentait pour le sexe féminin un impératif moral diffusé dans toute la population. Les jeunes filles devaient garder leur virginité avant le

[25] Le mot bonze que l'on utilise pour parler d'un moine bouddhiste, provient du mot japonais *bozu* qui signifie « maître de la cellule », il a servi à désigner le supérieur d'un monastère avant que son usage soit étendu à tous les moines. Dans la langue originelle du bouddhisme, le sanscrit, le terme est *bhikkhu*, « mendiant ». Les moines dépendent de l'aumône reçue par les laïcs pour leur subsistance, ils ne doivent rien posséder. Voir aussi Adeline Herrou, 2005 : 29-34. Pour les définitions du terme, elle rappelle que *heshang* est une transposition phonétique du sanskrit *upadhyaya*, traduisant le « maître » ou le « précepteur ».

[26]. S. Mann 1987 : 47-48.

mariage, les veuves devaient rester « fidèle », *zhenjie* 貞节, à leur époux décédé, les « veuves chastes », *jiefu* 节婦, étaient particulièrement valorisées[27]**.** Elle se traduisait, encore au début du XXe siècle, par la publication d'un éloge, dans la gazette locale par exemple. Certains éloges ont été conservés au Bureau des Archives de Nanmen[28]. Ce document met en évidence les mérites de Zhuyi, tendant à lui conférer une place honorifique en soulignant ses vertus, celles des femmes de l'élite. En effet, elle était restée « chaste et vertueuse », *xianhui* 賢惠, et elle avait réussi à établir « l'harmonie », *he* 和, dans son foyer. Le voisin dresse en quelques lignes un portrait idéalisé des comportements de Zhuyi et de sa relation avec son fils, une figure moralement sans reproche qui, telle une image d'Épinal, n'est pas dénuée de naïveté. En voici la traduction :

> « Elle (l'aïeule) n'a pas 50 ans lorsqu'elle perd son mari, elle ne s'est pas remariée. Quand elle parle, son fils écoute, pose des questions avec beaucoup de politesse, la mère répond avec intelligence, c'est une famille harmonieuse, on ne se dispute jamais, on n'entend pas de bruit. Elle est généreuse, le jeune homme a très envie d'aller aux Japon. Deux amis promettent de donner de l'argent pour l'aider, elle pense que son fils est très jeune mais elle ne veut pas lui imposer de rester, elle accepte que son fils parte au Japon. C'est une femme aux idées ouvertes, il y a des veuves qui se suicident pour empêcher leur fils de partir mais il part faire des études, subventionné par un ami Mei Xiwen (…) Il est diplômé de la plus grande université du Japon. Il a réussi le concours pour être « docteur » *jinshi* 進士. Il devient ministre (ou conseiller) de la communication à Pékin, il fait venir sa mère près de lui à la capitale ainsi que d'autres membres de sa famille, elle a alors plus de 60 ans. Les cousins, les parents vont lui rendre visite à Beijing, elle est toujours très gentille avec eux, elle les reçoit bien. Elle est très indulgente, le 26 mai elle décède. Elle a 76 ans, pas de regrets, elle a eu fortune, bonheur, longévité, mais on est triste de se séparer »

Ce document fait partie du dossier de la famille de Yuding, conservé au Bureau des Archives de la préfecture de Chongming, lequel possède en effet, des données sur les personnalités de l'île, sur les natifs qui ont joué un rôle public et politique en Chine et sur leurs familles. Or Heshang, le fils de Zhuyi, a occupé des fonctions importantes dans le gouvernement de son pays. Ses titres honorifiques et ses bienfaits envers la population, la

[27] Une expression populaire m'a été donnée par une femme chinoise pour qualifier les veuves qui ne se remarient pas : *bai jie song cao* 柏節松操, « chastes dans le veuvage ».

[28] Le texte, conservé au Bureau des Archives de Chongming, prend place, aussi, dans un recueil de notes historiques, compilées en 1935 par Wang Zhongching 王蓉清, un ouvrage qui se trouve à la bibliothèque de Nanmen, où l'éloge a été photocopié en juillet 2006. Ce recueil de documents, concerne le district de Chongming. Il a paru une première fois en 1935 : 王蓉清 Wang Zhongching "濱海文集" *bin hai wen ji*. Press: 崇明縣地方印刷廠校印 *chong ming xian di fang yin shua chang jiao yin*. Il a été repris et complété en 1987 par 曹炳麟 Cao Binglin et 王蓉清/ Wang Zhongching, intitulé : « les Annales historiques du comté de Chong de la république de Chine »"民國崇民縣志" *min guo chong min xian zhi.*

création d'écoles par exemple, mais aussi sa trahison envers son pays, à la fin de sa vie, font partie de la mémoire du pays conservée dans ces archives.

L'éloge du voisin témoigne du mérite de Zhuyi, une veuve qui ne s'est pas remariée. C'était un honneur d'avoir une veuve chaste dans une famille, une femme qui actualisait les valeurs de l'idéologie confucéenne, la loyauté et la fidélité sexuelle envers son défunt mari, une épouse qui tenait ses engagements. Pour qu'elle fut considérée comme telle, c'est à dire « veuve chaste » et puisse mériter les honneurs de la société, il fallait, selon un Édit impérial, qu'elle ait perdu son époux avant l'âge de trente ans et qu'elle ait atteint sa cinquantième année sans s'être remariée[29]. Dans la société traditionnelle chinoise, l'âge rituel de la ménopause était fixé à cinquante ans, aussi, selon une représentation des comportements propres à chacun des cycles de la vie, la femme était alors censée renoncer à une vie sexuelle, un thème qui sera abordé plus loin s'agissant de Nainai, l'épouse de Heshang. Le sens de la remarque du voisin devient clair quand il écrit : « elle n'a pas cinquante ans lorsqu'elle perd son mari » : elle représente le type de la « veuve chaste ».

La chasteté des femmes faisait partie d'un processus de moralisation de l'État qui existait déjà en Chine depuis les Han (206 av. J-C.-220 apr. J.-C.). Les textes confucéens tels que les « Préceptes pour Femmes » prescrivaient la chasteté et le gouvernement récompensait alors les veuves vertueuses par des cadeaux de céréales ou de soieries[30]. Depuis les Ming (1368-1644), le modèle de chasteté s'était diffusé dans la population, celle des veuves étant particulièrement importante. Sous la dernière dynastie, il était presque devenu une « religion », *zongjiaohua* 宗教話, les veuves chastes bénéficiaient d'un véritable culte dans la population[31]. Les Qing, qui étaient des Mandchous et non des Han, cherchaient après avoir conquis la Chine, à prouver leur attachement aux normes chinoises rituelles pour ne pas être considérés comme des barbares, aussi, suivaient-ils les codes de l'éthique confucéenne. C'est particulièrement en restaurant la morale ancienne des Ming, la dynastie qui avait accordé le plus d'importance à la chasteté, qu'ils voulaient montrer leur raffinement. Par Édit impérial, des arcs commémoratifs, c'est-à-dire des portiques *pailou* 牌樓 ou *paifang* 牌坊, situés à l'entrée d'une rue ou devant un temple, honoraient les sujets méritants parmi lesquels et en bonne place, les veuves restées chastes. Les autorités locales offraient parfois des dons aux familles pour permettre la construction de ces arches et honorer ainsi leurs veuves,

[29]. S. Mann 1997: 66.
[30] Bettine Birge: 107.
[31] S. Mann 1987: 37. (Journal of Asian Studies, 46-1); Mark C. Elliott 1999: 34.

provoquant des rivalités entre lignages. Pour cette raison, sous la dynastie des Yuan (1279-1368), alors qu'aucune loi ne l'exigeait, la chasteté des veuves était observée par une petite partie de l'élite des confucéens que l'on pourrait qualifier « d'intégristes »[32]. Par ailleurs, la chasteté était encouragée pour tenter de limiter l'affaiblissement généralisé du code moral garant de la stabilité sociale, une manière de contrôler la sexualité des femmes. Toutefois souligne Susan Mann, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la baisse démographique modifia les représentations et la politique envers la chasteté : « In 1871 the criteria for winning chaste widow honor were loosened, perhaps to compensate women widowed during the Taiping Rebellion »[33]. Enfin, dans la haute classe, l'anathème jeté sur le remariage des veuves était une façon de préserver les domaines des propriétaires terriens afin qu'ils ne soient pas divisés, un moyen aussi de garder « la pureté généalogique » du groupe des agnats[34]. De plus, c'était une disposition qui permettait aussi de conserver l'équilibre de la structure familiale. En effet, dans un système patriarcal qui réunissait tous les fils sous le toit du père, la présence d'une jeune veuve, attirante sexuellement, provoquait des tensions au sein de la maisonnée, elle constituait un implicite danger**.** Quant aux épouses des fils, généralement en rivalité pour assurer leurs intérêts et ceux de leurs enfants dans la famille, elles voulaient parfois forcer la veuve à se remarier contre son gré. En se remariant celle-ci perdait alors ses droits sur l'héritage de son mari, une part qui restait dans la famille et qui augmentait celle de ses neveux[35]. Ainsi sa position était toujours inconfortable, sa présence dérangeait, elle était l'archétype du sujet marginal, la représentation d'un potentiel de désordre au sein d'une société bien réglée[36]. On la craignait aussi parce qu'elle était tenue responsable de ne pas avoir été capable de prévenir la mort de son époux. D'autre part, une enquête sociologique du monde rural au début du siècle dernier montre qu'elle faisait l'objet de discriminations en raison d'une idée fondamentale dans l'hindouisme reprise par le bouddhisme, le *karma*[37]. En effet, le Bouddhisme, religion née vers le VIe ou le Ve siècle en Inde avait commencé à se répandre en Chine au milieu du 1er siècle après J-C., certains de ses concepts furent intégrés et assimilés dans le confucianisme et la religion chinoise. Selon l'un

[32] F. Lauwaert: 23 www.fusl.ac.be/fr/pdf/Publications/SIRL/cahiers-sirl2.pdf. Consulté le 28/04/2011. Voir aussi S. Mann 1997: 30-31.
[33] S. Mann 1987: 51.
[34] P. Paderni: 146 .*Études chinoises,* vol. X, n° 1-2, printemps-automne 1991.
[35] S. Naquin 1987; J M. Theiss 1964.
[36] Mark C. Elliott 1999.
[37] Le mot sanscrit *karma* signifie « acte ». Il désigne dans la religion hindouiste, l'ensemble des bonnes et des mauvaises actions qu'un homme a accumulé dans cette vie-ci ou dans ses vies antérieures, actes qui le condamnent à renaître indéfiniment tant qu'ils n'auront pas épuisé leurs effets. Mais le Karma ne provient pas que de ses propres actions mais du passif qui court dans les générations. Sur le sujet, voir Ch. Malamoud, 2005.

d'eux, la loi du karma, les mauvaises actions commises dans des vies antérieures entraînent de mauvaises rétributions[38]. Le veuvage, était considéré comme une épreuve résultant de fautes d'une vie passée. La veuve était doublement dépréciée, car dans le Bouddhisme populaire, toujours en raison du *karma*, en tant que femme elle était par nature considérée comme un être inférieur et souillé. Or, pour avancer à travers le cycle des réincarnations et obtenir le salut, il fallait se réincarner en homme[39]. Des éléments du bouddhisme qui constituaient la religion populaire chinoise avec ceux du taoïsme et du confucianisme, présidaient en effet aux représentations de la femme et à leurs conduites, tant chez les lettrés dans les classes hautes que dans le peuple. Dans les classes inférieures, en l'absence d'enfant, les veuves étaient souvent obligées de quitter la maison sans le moindre pécule ; elles trouvaient parfois refuge dans des établissements créés pour elles à la fin de la dynastie des Qing ou encore dans des communautés de femmes bouddhistes et végétariennes telles que les décrit Marjorie Topley[40]. Une femme veuve ne pouvait pas retourner chez ses parents, après le transfert des biens représentés par la dot elle appartenait à sa belle-famille.

Cependant, la position de Zhuyi ne correspond pas à ces situations généralement attestées et d'ailleurs, les études sur le genre ont montré des différences de conditions familiales et sociales pour les veuves, une grande variété de leurs statuts selon les époques, selon les régions et selon des circonstances individuelles. Yuding ignore quelles circonstances, quelles lois de l'hérédité ou établies par la coutume, ont permis à son arrière-grand-mère d'être propriétaire terrienne et l'ont obligée à vivre en dehors du cercle de sa belle-famille. Elle a gardé en mémoire l'isolement spatial et affectif de Zhuyi parce qu'il a été à l'origine de la motivation de son grand-père pour étudier : « Heshang voyait sa mère pleurer, il lui avait promis de réussir pour lui assurer une vie heureuse » dit-elle. « Réussir » étant dans le cadre de la société confucéenne, passer les examens impériaux pour obtenir un poste de lettré-fonctionnaire. Elle nous renseigne sur le roman familial mais elle ne donne pas d'indications sur le contexte social. Zhuyi résidait-elle hors de la ruelle de la famille avec son époux avant le décès de celui-ci? Nous n'avons aucune information à propos de son mari défunt et de ses parents. Yuding n'a retenu que les situations et les attitudes de Zhuyi qui permettent de la vénérer. Faut-il, pour laver ses « mauvaises origines », que son aïeule « exploiteuse » des paysans au sens donné par Mao Zedong à la classe des propriétaires terriens, ait été d'une conduite exemplaire dans les limites de son habitus et qu'elle n'ait pas

[38] *Cf.* H. Maspéro 1971; I. Thireau, Hua Linshua 1996: 24.
[39] *Cf.* F. Bray 1997: 129, 133.
[40].M. Topley 1953; N. Zufferey 2003.

bénéficié des avantages de sa classe, mais au contraire qu'elle ait été d'une certaine façon opprimée, abaissée, exerçant un labeur difficile ?

Pour comprendre la situation de Zhuyi, nous ne pouvons faire que des hypothèses à partir du droit constitutionnel de l'Empire alors en vigueur, et en lisant les récits, les biographies de femmes, les histoires locales, rapportés par les sinologues[41]. Selon le code des Qing (144-1911), après la mort de son mari et jusqu'à la majorité de son fils, les biens appartenaient à Zhuyi puisqu'elle ne s'était pas remariée. Mais cela suppose que le père de son mari, sur lequel Yuding n'a pas d'informations, c'est-à-dire le chef de famille, était décédé antérieurement à son époux et que le partage des biens entre les fils avait déjà eu lieu. En effet, on ne parle pas des grands-parents de l'enfant, seules ses tantes sont évoquées par Heshang pour comparer leur sort à celui de sa mère. Souvent, le patriarche de la famille une fois disparu, l'harmonie familiale et domestique était rompue, la solidarité fraternelle était affaiblie, les intérêts des épouses des fils prenaient le pas sur le respect des règles et des valeurs confucéennes familiales, l'entraide par exemple. Toutefois, qu'elle ne puisse être « joyeuse » comme ses belles-sœurs dit Heshang, semble une évidence, une veuve était généralement privée des réjouissances et des fêtes de la vie de la famille. Elle ne faisait plus partie du groupe au sens où il était une unité religieuse et économique c'est-à-dire partageant les cultes et ayant une propriété et des revenus communs. Par ailleurs, des compétitions économiques avec ses frères avaient pu conduire le père de Heshang à quitter la ruelle familiale, ce pourrait être, en partie au moins, une explication à l'isolement dans lequel on tenait sa veuve. En conclusion, selon la règle de la société d'alors, la chasteté aurait permis à Zhuyi de demeurer propriétaire terrienne, préservant et gérant pour son fils une partie du domaine des Lu, le patronyme de son époux et de son fils.

Autre hypothèse, elle aurait hérité d'une partie des terres de son père parce qu'elle n'avait pas de frère, situation peu probable car les parents devaient adopter un fils, un neveu porteur du même « nom » *xing* 姓, qui devenait le successeur dans la lignée et l'héritier des biens. Jusqu'à la fin de l'Empire, seule l'adoption d'un agnat était permise par les rites et les codes, pour que le culte aux ancêtres puisse être perpétué, les filles étant exclues de la communauté religieuse[42]. Une phrase du *Zuozhuan* 左傳, un document confucéen qui se présente comme un discours sur la morale et le rituel, citée par Françoise Lauwaert illustre cette obligation : « Les ancêtres n'agréent pas les sacrifices de ceux qui ne sont pas de leur

[41] S. Mann 1987; D. Ko 1994; F. Lauwaert 1999; B. Birge 1995; K. Bernhardt 1999.
[42] B. Baptandier 2006; J. K. Ocko 1991: 313-347; A. P. Wolf 1980.

espèce, les gens ne doivent pas sacrifier à ceux qui ne sont pas de leur lignage[43]». Toutefois, les règles d'adoption ainsi que les lois sur l'héritage n'étaient pas toujours observées, on adoptait parfois officieusement hors du lignage et les filles héritaient quelquefois de la terre de leurs parents.

Grâce à ses fermages l'aïeule aurait pu avoir des revenus suffisants et vivre aisément comme tous les propriétaires terriens de l'île. Elle avait certainement reçu l'éducation des femmes de la haute société bien préparées à gouverner une maisonnée et à tenir les « livres de comptes », *bushu* 簿書, les hommes de la famille partaient parfois pendant de longues périodes loin du domicile, leurs épouses devaient seules administrer le domaine et par exemple, régler les taxes[44]. Cependant, les conditions de vie de Zhuyi s'étaient dégradées au cours des années car elle ne recevait pas « le dû des récoltes » auquel elle avait droit. Elle louait ses terres en petites parcelles aux paysans qui devaient lui apporter à chaque automne une part des céréales qu'ils cultivaient ; le métayage étant alors la forme la plus répandue d'affermage dans la région du Jiangsu. Sachant que le montant des récoltes variait à chaque saison selon la productivité de la parcelle, le calcul juste de la rente provoquait parfois des conflits difficiles à gérer. Par ailleurs, une partie des terres de l'aïeule était située dans le Jiangsu 江蘇, or, la résistance au fermage avait commencé dans cette région proche de Shanghai dès 1853[45] ; il y a peut-être là, une explication aux difficultés de Zhuyi[46]. Rappelons qu'entre 1856 et 1865, le Jiangsu comme toutes les régions du Jiangnan, 江南 avaient été le théâtre de la guerre des Taiping, lesquels reconnaissaient le droit des paysans sur la terre qu'ils cultivaient et favorisaient ainsi les mutineries contre les collecteurs locaux, celles des métayers contre les « propriétaires terriens », *dizhu* 地主**.**

Les historiennes, telles par exemple Dorothy Ko, Susan Mann, Patricia Buckley Ebrey et Francesca Bray qui se sont intéressées à la situation des femmes dans le Jiangnan au XVIIIe siècle, ont relevé la valeur que celles-ci avaient acquise par leur travail. Elles réalisaient des travaux d'artisanat, de sériciculture ou encore elles vendaient leurs productions littéraires et artistiques. Elles avaient ainsi contribué à changer l'image de la femme, occupée seulement jusque-là à gouverner sa maison. Ainsi valorisées du fait de leur participation à l'économie du groupe elles étaient devenues un symbole de pouvoir et de respectabilité. Conséquemment il y

[43] F. Lauwaert 1992: 64.
[44] J. Judge 2004 :193.
[45] J. Chesnaux 1976 (1973) : 31. La ville de Nankin, se trouve dans la province d'Anhui, proche du Jiangsu et de Shanghai.
[46] L. Bianco 2005: 207.

avait alors moins d'infanticides de bébés du sexe féminin dans les familles pauvres qui n'avaient pas la capacité de fournir une dot à leurs filles[47]. Certes, les filles à la naissance étaient encore souvent abandonnées, noyées ou vendues plus tard parce qu'elles étaient des bouches à nourrir. On considérait qu'elles étaient inutiles puisque, destinées à rejoindre le groupe familial de leur mari, elles ne servaient pas leurs parents quand ils étaient vieux[48]. Leur devoir de piété filiale s'exerçait envers leurs beaux-parents près desquels elles vivaient selon la règle de résidence patrilocale pour les couples. Toutefois, dans un ouvrage sur le travail des femmes dans la « Late Imperial China », la période comprise entre le XIIe et le XIXe siècle qui correspond à la domination de l'idéologie néo-confucéenne, Francesca Bray souligne qu'elles contribuaient au paiement des taxes familiales[49]. Par ailleurs, elles fabriquaient leur dot en partie, en tissant leurs habits et le linge de maison. Dans les familles aisées, ces activités avaient surtout une valeur symbolique, le « travail féminin » étant considéré comme une occupation. Cette étude qui traite de la division du travail entre les hommes et les femmes, ne donne pas une grande part aux femmes obligées de gérer seules leurs propriétés, occupant la place du chef de famille disparu, le témoignage de Yuding est donc intéressant.

Les déplacements étaient probablement nécessaires à la veuve pour visiter ses domaines, avait-elle les pieds bandés ? Probablement, comme toutes les femmes des familles aisées. L'origine de la pratique remonterait au Xe siècle, lorsqu'un empereur Tang avait demandé à sa concubine de se bander les pieds pour danser plus légèrement et aviver son désir. La coutume se répandit dans les classes hautes de la société, elle devint une tradition distinguant les femmes des familles aisées qui n'avaient pas besoin de marcher de celles qui travaillaient aux champs, exception faite des Mandchous qui ne la pratiquèrent jamais. Les arrière-grands-mères de Yuding l'ont certainement subie, quant à sa grand-mère paternelle, rebelle dès son jeune âge, elle se débandait les pieds chaque nuit de telle sorte que ses pieds furent peu déformés. Par ailleurs, si la pratique était encore fort répandue au début du XXe siècle dans toute la Chine, dans la région de Shanghai proche des concessions étrangères, la coutume avait disparu plus précocement au contact des Occidentaux dont on voulait imiter les

[47] D. Ko 1994: 143-177.

[48] B. Baptandier 2004: 88. Voir aussi l'ouvrage de Xinran 2011: 87-89. Animatrice de radio à Nanjing en 1989, Xinran a réalisé des enquêtes dans les orphelinats et recueilli les témoignages de femmes qui avaient dû abandonner leurs filles à la naissance. Elle rapporte aussi les propos d'une « accoucheuse » de campagne jusqu'en 1987. Pour se « débarrasser » d'un bébé, dit-elle, il suffisait d'enrouler le cordon ombilical autour du cou du bébé, de lui faire avaler le liquide amniotique pour l'étouffer, ou de coller du papier humide sur son visage. On pouvait aussi le jeter dans le seau à pâtée.

[49] F. Bray 1997: 254.

mœurs. De plus, à la fin du règne des Qing, puisqu'elle avait atteint presque toutes les couches de la société, elle n'était plus l'apanage des hautes classes, elle était devenue vulgaire écrit Dorothy Ko: « In the 19th century, on the eve of its démise, footbinding grew so popular that it became the opposite of its former self- not exclusive but vulgar»[50].

5. L'instruction : le privilège des femmes de l'élite pour éduquer leurs enfants et instaurer l'harmonie au sein de la famille

« C'est une famille harmonieuse, on ne se dispute jamais, on n'entend pas de bruit » peut-on lire dans l'éloge du voisin. L'harmonie *he* 和 est un concept central dans le Confucianisme. Chaque individu doit chercher à établir l'harmonie dans tous les champs de sa vie par ses comportements et ses actions, dans toutes ses relations humaines et sociales, dans son rapport avec la nature et avec l'Univers et en développant sa propre personnalité [51]. Elle peut être réalisée au sein de la famille, lorsque chacun tient sa place, remplit les obligations qu'il a envers les autres et en particulier, lorsque la femme pratique les vertus féminines parmi lesquelles, l'indispensable soumission, *shun* 顺, à sa belle-famille. Ce n'était pas toujours facile car, en se mariant elle rentrait souvent dans un univers hostile, elle était à la merci de toutes les femmes de la famille qui la considéraient comme une étrangère. Elle devait donc faire preuve d'humilité et de diplomatie pour occuper sa place. L'harmonie ne pouvait être réalisée sans la soumission des uns aux autres, c'est-à-dire l'application de la stricte observation des règles de hiérarchie au sein de la maisonnée. Yuding ne sait rien de l'attitude de l'aïeule envers sa belle-famille en un temps où jeune mariée, elle a probablement vécu chez ses beaux-parents, dans leur ruelle selon la coutume de l'île. Cependant, l'éloge du voisin atteste de l'harmonie qui régnait dans son propre foyer quand elle se trouvait seule avec son fils. En précisant qu'on n'entend ni bruit ni disputes, il renforce le sens d'une harmonie obtenue par la bienveillance et non par la contrainte. Lorsqu'il signale l'intelligence de Zhuyi, il fait allusion à la vertu d'humanité, le *ren* 仁, qui requiert à la fois une compréhension de la complexité des rapports humains, une sagesse dans la considération des situations et de l'amour dans la relation aux autres. Il lui adresse ainsi un compliment confucéen, puisque l'harmonie est un idéal à atteindre tant dans la relation qu'entretient l'Empereur avec le Ciel dont il détient le mandat, que dans celle qui existe entre le souverain et ses sujets, entre les

[50] D. Ko in Zufferey 2003: 203. *Cf.* aussi D. Ko 2001: 12.
[51] B. Hinsch 1995 : 111.

membres d'une famille, ou encore pour chaque individu, dans la quête de perfectionnement de lui-même.

Éducation et harmonie sont liées puisque c'est à l'intérieur de la famille, le monde de la femme, en raison de la division des tâches dans la tradition confucéenne, que se façonne la personnalité de l'enfant. C'est en son sein qu'il peut devenir un individu qui exercera plus tard des responsabilités pour maintenir l'ordre de la société, base de la stabilité politique dans le pays, ce qui sera examiné dans le chapitre suivant. C'est la femme qui est chargée de l'observance des rites domestiques qui structurent la vie au quotidien : la préséance dans la tenue à table et le respect de l'utilisation des termes d'adresse corrects dans la manière de s'adresser à autrui, selon les règles de la hiérarchie familiale. Sans l'application de la ritualité, il n'y aurait pas de distinctions entre les personnes et les choses, ce serait le désordre[52]. Le « Mémoire sur les rites » *Liji* 禮記 rapporte un entretien de Confucius avec ses disciples :

> « Les rites c'est ce qui met de l'ordre dans ce qu'on fait (…) sans rites (…) il n'y aurait plus de distinctions entre les jeunes et les vieux, plus de bonne entente entre les diverses branches de la parenté agnatiques et cognatiques (…) on mangerait sans se soucier de ce qui convient à la saison, les esprits ne recevraient plus leurs offrandes, le deuil ne serait plus accordé aux différents degrés d'affection.(…) Le sens du devoir serait perdu dans toutes les activités sociales, et donc il n'y aurait plus aucun principe qui permette de faire régner l'ordre entre tous »[53] .

C'est en effet la distinction qui a mis fin au « chaos originel » *hundun*, 混沌 dans la phase terminale de la cosmogénèse et, comme la pensée traditionnelle chinoise analogique considère qu'il y a interrelation entre le microcosme et le macrocosme, la différenciation doit exister au sein de la famille et de la société comme elle existe au sein de l'univers. Selon la pensée confucéenne, seules les conduites rituelles permettent la distinction sociale et peuvent faire vivre les hommes en harmonie. Parmi les rituels religieux qui structuraient la vie des hommes, signalons les quatre cérémonies les plus importantes : « la prise du bonnet viril » marquant le passage de l'adolescent à la majorité, le mariage, les funérailles et le culte aux ancêtres.

Vivre en harmonie et être éduqué selon les préceptes de Confucius, sont deux conditions qui fondaient une famille de lettrés confucéens orthodoxes. L'importance de « l'éducation », *jiao* 教, était telle qu'elle commençait pendant la gestation de la femme. Le terme *taijiao* 胎教, « éduction du fœtus », encore bien considéré de nos jours, n'est attesté que sous les Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), mais l'éducation du fœtus est déjà consignée dans

[52] Les rites dans le confucianisme ne sont pas des actes associés à des cérémonies d'un culte, mais des actes qui servent à réguler l'ordre social tout entier.
[53] L. Vandermeersch 1990: 45.

le Livre des Rites dès l'époque des Royaumes Combattants (403-256)[54]. La femme était responsable du destin de son enfant, elle ne devait pas seulement respecter un certain nombre d'interdits alimentaires en raison de considérations diététiques ou symboliques, mais aussi adopter des postures corporelles correctes pour permettre la circulation du souffle ou énergie *qi* 氣, « rectitude corporelle » et « rectitude mentale » étant liées. La future mère devait cultiver les vertus morales car ses actes, ses pensées et ses émotions étaient censés imprégner le fœtus. « L'idée de résonance », *ganying* 感應, entre l'espace de « l'extérieur » soit celui des personnes, de la nature, des objets ou des évènements et l'espace de « l'intérieur » - celui du corps de la femme -, gouvernait ces contraintes[55]. Autrement dit, les emblèmes représentés par ces éléments pouvaient agir sur le fœtus, selon une notion importante précise Jacques Gernet : « l'existence de réseaux de corrélation multiple, en particulier entre la matière et l'esprit » (2003 :3). Le destin de l'enfant croyait-on, écrit Catherine Despeux, dépendait aussi de cette éducation prénatale : « Ce qui commence de façon juste se termine convenablement », un bon début dans la vie aboutissait à une bonne fin (2003 :76).

Si de tout temps en Chine la femme avait eu vocation d'éduquer ses enfants, c'était surtout le privilège des mères de famille de la haute société, celles qui avaient elles-mêmes bénéficié d'une éducation. C'était le cas de Zhuyi, puisqu'elle était fille de lettrés propriétaires terriens, Yuding précise que son aïeule savait tenir les comptes, donc écrire et lire, et instruisait son fils des Classiques confucéens. Je n'ai pas trouvé de sources précisément sur l'enseignement au milieu du XIXe siècle, la période qui concerne le temps de l'enfance et l'adolescence de Zhuyi, née vers 1860, mais les travaux de Jacques Gernet sur l'époque des Song, ceux de Susan Mann et de Dorothé Ko sur le XVIIIe siècle et l'étude de Joan Judge sur les manuels de la fin des Qing (1895-1911), permettent de connaître les principaux textes qu'elle avait dû apprendre, comme toutes les jeunes filles de sa classe sociale[56]. Certains d'entre eux ne furent en effet abandonnés ou transformés que lors du renouveau des manuels en 1895.

[54] C. Despeux 2003, t. II: 70-98. L'auteure cite les traductions du *Liji, (traité des Rites)* par S. Couvreur, *Mémoires sur les bienséances et les cérémonies, (*réédité en 2 vol., Paris, Cathasia, 1950). L'éducation prénatale traduit l'importance accordée, dans la culture chinoise antique, à l'origine et au début de toute chose. Il était de coutume de donner l'âge d'un an au bébé qui venait de naître puisque le développement tant psychique que physique de l'enfant, et son éducation, commençaient *in utéro,* à sa conception. En Chine, aujourd'hui, dans les magasins spécialisés en matériel audio-visuel, les rayons concernant l'éducation musicale prénatale occupent une place non-négligeable.

[55] *Ibid.*: 89. Sur la conception et la gestation voir aussi Ch. Furth, 1999 : 101-116.

[56] J. Gernet 1994; S. Mann 1997; D. Ko 1994; J. Judge 2004.

À l'époque des Song (960-1279) dans les familles de lettrés, jusqu'à l'âge de dix ans une fille recevait à la maison une instruction commune avec ses frères : les caractères d'écriture étaient appris dès l'âge de trois ou quatre ans, vers dix ans un enfant connaissait en général « mille à deux mille caractères d'écriture »[57] . Au XVIIIe siècle et donc fort probablement au milieu du XIXe siècle, la séparation entre les enfants de sexe différents avait lieu à l'âge de sept ans[58]. Alors que les garçons allaient à l'école, une tutrice, *mu* 姆, ou généralement la mère, une sœur aînée ou une tante, continuaient d'éduquer les filles selon les conceptions de l'éthique féminine. Celles-ci apprenaient à devenir de bonnes épouses et de bonnes mères, leur instruction visait seulement à ce qu'elles puissent éduquer leurs enfants et sachent se conduire selon les règles propres à leur sexe, ce que rapporte Joan Judge :

> « En dépit des modifications de forme et de contenu introduites au fil des siècles, leur vocation resta fondamentalement la même : non pas offrir une formation intellectuelle de haut niveau (*xue* 學) aux femmes ou entretenir leur talent esthétique (*cai* 才) mais leur inculquer des principes pratiques de conduite éthique (*jiao* 教) propre à leur sexe » (2004 :171).

Ainsi, dès l'âge de quatre ou cinq ans les filles commençaient à apprendre les Classiques confucéens avec leurs frères, les « Analectes » *lunyu* 論語, le « livre des Rites » le *Liji* 禮記 et le « livre des odes » *Shi Jing* 詩經[59]. Plus tard, séparées des garçons, elles étudiaient le « Classique de la piété filiale des femmes », *Nü xiaojing* 女孝經, de la dynastie des Tang (618-906) qui enjoignait aux filles la nécessité de pratiquer les vertus confucéennes, la fidélité, la loyauté et la sincérité. Les « Biographies de femmes exemplaires », *Lienu zhuan* 列女传, de Liu Xiang, autre lettré de la dynastie des Han, étaient lues dans toutes les familles de l'élite. Ces textes avaient pour finalité d'inculquer les principes pratiques de la conduite éthique, c'était un enseignement sur la manière de se comporter au féminin en toutes circonstances en tant que fille, épouse, mère et belle-mère. Ils traitaient aussi les relations à l'intérieur de la famille et donnaient des réponses aux questions domestiques[60] . Ces enseignements réitéraient la dichotomie entre le *nei* 內 et le *wai* 外 inscrits dans le « Livre des

[57] J. Gernet 1994 : 104. L'auteur n'indique pas si cet apprentissage était rigoureusement le même au XIXe siècle, il a pu varier au cours des dynasties. Sima Guang (1019-1086) par exemple fixe la connaissance des 10.000 mots à l'âge de six ans. *Cf.*, P. Bukley Ebrey 2003: 29.

[58] S. Mann 1997: 55.

[59] P. Bailey 2007: 5. Quant aux principaux classiques confucéens ce sont les Cinq Classiques : *Shi Jing* 詩經, *Shu Jing* 書經, *LiJi* 禮記, *Chun Qiu* 春秋 et *Yi Jing* 易經 canonisés dès la dynastie Han, et les Quatre livres: *Lun Yu* 論語, *Da Xue* 大學, *Zhong Yong* 中庸, et *le Mencius* 孟子.

[60] P. Burckley-Ebrey 2001: 47-69.

Rites »[61]. Tous ces ouvrages didactiques exhortaient la femme à se conduire d'une manière exemplaire selon les principes éthiques de la société confucéenne des Qing. L'essentiel de leur contenu concernait les modèles de conduite des mères : « Mères exemplaires », *muxing* 母型, celui des brus : « Comportement filial envers les parents par alliance », *xiao wenggu* 孝翁姑, essentiel en entrant dans une belle famille sans oublier les recommandations de « chasteté », *jiecao* 節操, thème précédemment évoqué[62]. D'autres manuels répondaient aux besoins des femmes de l'élite, elles devaient être capables de rédiger des lettres pour exprimer leurs sentiments et donner nouvelles de la maisonnée à leurs maris souvent absents. Ce sont ces mêmes enseignements, remaniés et réédités au cours des époques, qui furent intitulés après 1895 : « l'Étude de l'éthique modèle pour femmes » *Nuzi shifan xiushen xue* 女子示範修身[63].

Yuding dresse un portrait de femme « exemplaire » de Zhuyi, selon les critères des manuels que je viens de citer. Veuve elle ne s'était pas remariée et après 1908, lorsqu'elle fut confortablement établie à Pékin, jouissant de la réussite de son fils et disposant de biens matériels et honorifiques, elle accueillit « généreusement » sa belle-famille. Cela, malgré l'isolement dans lequel ses beaux-frères et belles-sœurs l'avait maintenue après son veuvage et en dépit de leur indifférence à son égard, quand elle avait eu des difficultés pour gérer seule son domaine. Yuding a retenu cette générosité comme un trait de caractère important de son aïeule, alors qu'il s'agissait là d'un devoir et d'un comportement habituel dans le contexte de la société confucéenne. Elle se méprend sur l'attitude de Zhuyi, les critères de son jugement ne sont pas, et bien évidemment ne peuvent pas être au regard de son parcours de vie, ceux d'une femme du XIXe siècle imprégnée du modèle des « biographies exemplaires ». Quelques fussent les mésententes à l'intérieur de la famille, de par son statut cette femme devait faire preuve de sagesse, c'est-à-dire qu'elle devait avoir l'intelligence d'apprécier les circonstances et oublier ses rancœurs si elle en avait conservées. Dans cette configuration d'un modèle relationnel sans failles dans les familles lettrées, idéalement, le respect de l'application des rites devait l'emporter sur les sentiments personnels. Chaque âge de la vie correspondait à une fonction, une conduite qui se voulait exemplaire avec des règles de réciprocité. Ainsi, les membres de la famille des générations inférieures à celle de l'aïeule, devaient remplir leur

[61] Dans la tradition philosophique de la Chine toutes les choses et les notions sont réparties entre le *yang* 陽, de nature masculine et le *yin* 陰 de nature féminine. Elles sont complémentaires et en opposition, ainsi l'intérieur *nei* 內 est associé au domaine de la femme, laquelle autrefois filait dans l'obscurité de la maison, tandis que les hommes labouraient sous le soleil soit à l'extérieur, *wai* 外. Voir M. Granet, 1999 (1934): 120.
[62] J. Judge 2004*:* 187.
[63] *Ibid.*193.

devoir de piété filiale en lui rendant visite, tandis qu'elle avait l'obligation de les accueillir et de les aider. Cette conduite culturelle a participé à construire le mythe de l'aïeule exemplaire. Yuding et sa famille ont fabriqué, en quelque sorte, une veuve idéale, dans une famille qui ne l'a pas toujours été, mais qui a fait preuve du comportement confucéen le plus important, la dévotion à la personne âgée.

Deux générations séparent Yuding de son aïeule. Cette femme vit sous le joug de la coutume laquelle, dans une société patrilinéaire et patrilocale, dicte à une veuve sa conduite. Fondée sur la tradition, la coutume impose ses valeurs morales, la chasteté quant à sa sexualité, par exemple. Elle la soumet aux rites, aux obligations religieuses du culte aux ancêtres, et aux lois économiques du Code des Qing, celles de l'héritage des biens. Zhuyi est donc très loin du modèle de femme « libérée » que le gouvernement de la République populaire a cherché à façonner ensuite, toutefois, par certains aspects de sa vie, par son implication dans l'exploitation de ses propriétés, elle en est plus proche que les grands-mères et la mère de Yuding qui, elles, ne s'occupaient que de la gestion de la maisonnée, de l'éducation de leurs enfants et qui avaient des activités dites « féminines », broderie et peinture, par exemple. Par ailleurs, en contrepartie de son isolement et de sa solitude, à l'intérieur du carcan traditionnel, elle a un pouvoir de décision et une marge de liberté dans ses choix et ses actions. En l'absence d'un époux, son devoir d'obédience se limite à son fils.

Le voisin souligne, l'abnégation, et le courage de l'aïeule :

> « Elle pense que son fils est très jeune mais elle ne veut pas lui imposer de rester, elle accepte que son fils parte au Japon. C'est une femme aux idées ouvertes, il y a des veuves qui se suicident pour empêcher leur fils de partir mais il part faire des études ».

Ce commentaire nous éclaire sur les mentalités et les mœurs de cette époque dans ce milieu. Le départ d'un fils unique est alors considéré comme une épreuve pour une veuve. Heshang n'est pas « très jeune » puisqu'il est alors âgé de vingt-trois ans, il est marié, père d'un enfant de quatre ans, mais il vit avec son épouse comme le veut la tradition, sous le toit de sa mère, et il part seul. C'est probablement son statut de fils aîné - ici de fils unique - qui s'oppose à son éloignement car dans la société confucéenne, en l'absence du père, le fils doit rendre le culte aux ancêtres. La rareté ou le caractère exceptionnel, semble-t-il, de la séparation entre un fils unique et sa mère, est un fait suffisamment remarquable à cette époque pour figurer dans l'éloge faite par le voisin.

Le voisin, en précisant que l'aïeule ne se suicide pas, met en avant le courage de celle-ci, en effet, se donner la mort était souvent pour les femmes chinoises le moyen ultime de se soustraire aux situations pénibles rencontrées au sein de leur famille, une réponse pour échapper aux difficultés résultant particulièrement de la règle des trois obédiences : l'obéissance au père, au mari, puis au fils, ou encore une réponse aux affronts subis[64]. Elle est en cela honorable car le suicide, considéré comme une malemort, entachait tous les membres de la parenté, on pensait que l'âme errante du suicidé revenait dans la famille causant toutes sortes de malheurs[65]. Elle ne menace pas non plus de se supprimer alors que le chantage était un moyen de pression couramment employé par les femmes, pour obtenir *a posteriori* ce qu'elles demandaient[66]. Mais par ailleurs, le suicide était mal considéré par les Mandchous, leur position, à propos de celui des veuves en particulier, n'avait jamais été claire. Au début de leur règne, ils avaient voulu adopter les normes rituelles des Ming pour ne pas être considérés comme une peuplade sauvage, grossière et inculte et montrer qu'ils étaient, eux aussi, mandatés par le Ciel pour régner[67]. Ils s'étaient donc d'abord associés au culte des femmes veuves qui se suicidaient, il y eut un temps en effet où non seulement les suicidées recevaient un hommage mais aussi leur famille. Ensuite, au contraire, dans un édit en 1728, l'Empereur Yongzheng 雍正帝 (1678-1735) déclara que le suicide était une lâcheté et que les femmes vertueuses étaient celles qui acceptaient de rester en vie pour servir leur belle-famille[68]. Toutefois, la coutume du suicide honorable persista jusqu'à la fin du XIXe siècle. En effet, le Comte d'Hérisson un diplomate français de passage à Shanghai en 1860, put observer la promenade d'une veuve habillée de rouge avec des broderies d'or et coiffée d'un diadème bleu, en chaise à porteur, une procession qui ressemblait à un enterrement. Le cortège se composait de bourreaux, de musiciens, de moines, de gens habillés de toile grise comme les endeuillés, il n'y avait pas de cercueil. Cette femme ; dit-il, invitait le public à assister à son suicide qui devait avoir lieu par pendaison, à la première lune suivante, précisant dans son rapport qu'elle n'avait pas d'enfant et que tous ses parents étaient morts [69].

Enfin, l'autre cas de suicide, la suppression de soi par rancune, avait toujours été interdite par le Confucianisme. Par devoir de piété filiale, il fallait rester en vie pour servir

[64] Li Ang 1983. Dans un roman violent, *la femme du boucher*, l'auteure donne un exemple et dénonce la soumission de la femme taïwanaise, à son mari et à sa belle-mère. Une critique de la société qui dérange les opposants à la libération de la femme, encore nombreux à cette date.
[65] M. C. Elliott 1999 : 33-71. E. Martin, 1988 : 177.
[66]. M. Wolf 1975: 111-141.
[67] M. C. Elliott: 1999: 34, 42.
[68] S. Mann 1997: 3, 25.
[69] N. Boothroyd, M. Détrie 1992: 555.

ses parents et leur rendre un culte après leur mort. Le Bouddhisme aussi réprouvait toute atteinte à la vie, quant au Taoïsme, il prêchait l'art de nourrir le principe vital pour atteindre l'immortalité.

Cette femme, en mère exemplaire se conforme à la volonté de son fils, renonçant à son propre besoin pour qu'il puisse réussir. En acceptant de le laisser partir au Japon elle se conduit en personne de qualité, au sens où Confucius emploie ce terme dans un aphorisme : « l'homme de qualité cherche l'harmonie, non la conformité, l'homme de peu la conformité plutôt que l'harmonie »[70]. Elle savait rompre avec certaines normes sociales et la coutume, tels que les « principes posés *a priori »*, lorsque la coutume s'opposait à l'acquisition et au perfectionnement des connaissances de son fils»[71]. Or, l'assertion du voisin *«* Elle a les idées ouvertes », laisse supposer que l'aïeule, attentive aux tendances sociales du pays, a compris la nécessité des réformes de l'éducation proposées pour moderniser la Chine après sa défaite par le Japon en 1894, ainsi que l'intérêt des bonnes relations sino-japonaises.

C'est cette ouverture d'esprit qui fonde en partie l'admiration de Yuding pour son aïeule. En acceptant le départ de son fils, la mère participe à l'évolution du pays en un temps où se forge le nationalisme chinois dont je parlerai dans le troisième chapitre. Cette décision se situe à un moment charnière de l'histoire de la Chine et, particulièrement de l'histoire des réformes touchant l'éducation. En effet, Heshang part au Japon en 1903, lorsque de nombreux étudiants chinois choisissent de poursuivre leurs études à l'étranger. La réforme de l'éducation, quant à elle, sera décrétée deux ans plus tard en 1905.

6. Le retour au pays natal par le train de la dernière impératrice : un honneur assumé par la famille aujourd'hui communiste

L'éloge du voisin se termine par des précisions sur le décès de l'aïeule et il donne un renseignement d'importance au regard de la société chinoise traditionnelle d'alors : c'est une bonne mort.

> « Les cousins les parents vont lui rendre visite à Pékin, elle est toujours gentille avec eux, elle les reçoit bien ; elle est très indulgente, le vingt-six mai elle décède ; elle a soixante-seize ans, pas de regrets, elle a eu fortune bonheur, longévité, mais on est triste de se séparer ».

[70] J. Lévi 2002 : 85 ; A. Cheng 1997 : 61-93 ; B. Hinsch 1995 ; Li Chenyang 2000b, 27. 2: 187-99.
[71] A. Cheng *Ibid.:* 81.

Les critères d'une « bonne » mort sont principalement de mourir déjà âgé, c'est-à-dire après soixante ans, sans violence et entouré par sa famille. Le nombre soixante n'exprime pas ici seulement l'idée de quantité, c'est un emblème. Dans la pensée chinoise traditionnelle l'homme est en étroite relation avec le Cosmos, les correspondances entre eux ont été établies à partir de représentations symboliques du Ciel de la Terre, de l'Espace-Temps. Le nombre soixante, pour l'âge, figure l'aboutissement d'un cycle, il représente un temps total de vie calculé par des arrangements numériques, à partir d'une conception de l'existence de cycles duodénaires et dénaires qui régissent l'Univers.

> « En effet, en dehors de la série décimale disposée en ligne et utilisée pour compter, l'usage de signes cycliques auxquels on donne le nom de « nombres », correspondant aux deux séries dénaire et duodénaire, tisse par ailleurs l'espace-temps Ces nombres, comme des symboles, sont conçus pour désigner des sites. « Les valeurs attribuées à ces « images sont remarquables : entre les gestes de la nature et les comportements humains, elles font apparaître une intime concordance» (Granet 1950 : 152). C'est le fondement de la pensée analogique »[72].

En mettant l'accent sur l'existence d'un temps donné de vieillesse suffisant, vieillesse associée à la sagesse dans cette culture, le voisin renforce la description du portrait d'une femme exemplaire, c'est-à-dire soumise aux règles de vie de son milieu aristocratique, parfaitement en conformité avec l'orthopraxie confucéenne. Sachant que le destin de chaque personne est fixé, qu'un temps de vie lui est attribué, que son *karma* décide de sa longévité ; si elle meurt prématurément d'accident ou de maladie, c'est qu'elle n'a pas pris soin de son corps, c'est une malemort comme l'est un suicide, ce que précise Brigitte Baptandier :

> « Dans les sociétés pratiquant le culte des ancêtres, la malemort place, de manière générale, une personne hors généalogies. C'est en somme un accroc dans la filiation. En effet un malemort ne peut pas devenir lui-même ancêtre : il est en quelque sorte irrécupérable pour le patrimoine généalogique » (2001 :10).

Avant l'instauration de la République populaire, les funérailles étaient de tous les rites le plus important, et le retour du corps sur le sol des ancêtres une obligation de piété filiale [73]. Yuding aujourd'hui marxiste-léniniste, paradoxalement, souligne le privilège exceptionnel dont a bénéficié sa famille, le transfert de la dépouille de l'aïeule, de Beijing jusqu'à sa terre natale l'île de Chongming, par le train impérial[74]. Ce droit lui fut accordé en raison de la position sociale de Mengxiong, lequel occupa de hautes responsabilités au Ministère des transports, Directeur du bureau des transports ferroviaires de la ligne Beijing-

[72] B. Baptandier, 2008 *La méthode divinatoire de Zhude. L'écriture, un seuil entre les mondes*. *http://barthes.ens.fr/colloque08/pdfOK/BAPTANDIER.pdf*
[73] S. Naquin et E. S. Rawski 1987 : 81.
[74] En 1925, année estimée du décès de l'aïeule, Heshang travaille dans le secteur des Transports Ferroviaires.

Wuhan pendant plusieurs années, de 1920 à 1927. Ce train avait été spécialement conçu pour l'Impératrice afin qu'elle puisse se rendre sur les tombes impériales situées loin de la capitale, et y effectuer les rites. Il était équipé pour voyager confortablement avec la cour, tout en permettant de maintenir l'apparat et les règles de l'étiquette, puisqu'il comportait des trônes impériaux et comptait vingt-et-une voitures luxueuses[75]. Le train avait ainsi contribué à l'accomplissement de bonnes funérailles, assurant le transport du cercueil et de la famille, dans les meilleures conditions possibles en ce début du XXe siècle.

L'orthodoxie confucéenne comprenait le culte familial aux ancêtres et le culte d'État. Seul l'Empereur, fils du Ciel, détenait le pouvoir de faire des sacrifices au Ciel. Pour régner, il avait reçu de ses ancêtres impériaux, le Mandat du Ciel qui lui permettait d'effectuer les rituels sacrés unissant le Ciel et la Terre. Au début de leur règne, les Mandchous privilégiaient les sacrifices au Temple des Ancêtres, à la fin, ils accordaient principalement de l'importance aux rites funéraires. Les visites des tombes manifestaient leur intérêt pour les ancêtres impériaux, aussi, l'utilisation du train avait été de ce fait remarquée, comme en témoignent les annales : « C'est une merveilleuse évolution dans les idées chinoises que l'impératrice ordonne de construire une voie ferrée vers un lieu aussi sacré », c'est-à-dire vers les tombeaux impériaux de la dynastie des Ming, situés à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Beijing (Xiling)[76]. D'autres tronçons de voies, plus courts, permettaient aussi d'accéder aux deux cimetières de la dynastie des Qing situés l'un à l'ouest, l'autre à l'est de la capitale[77]. À noter que cette voie ferrée avait été construite entièrement avec des capitaux chinois, c'était important au regard des vicissitudes qui avaient accompagné l'installation des lignes dans le pays. En effet, si la place du train est mémorable dans l'histoire de l'aïeule, elle l'est aussi dans la modernisation de la Chine. Liée au développement économique du pays, la question des chemins de fer avait été un sujet de litige dans les relations diplomatiques avec les Occidentaux. Les premiers projets de construction du rail le furent à l'initiative des Américains et des Anglais en 1863, puis les compagnies belges, françaises, anglaises, allemandes et américaines apportèrent les capitaux, mais les Chinois durent ensuite négocier leur indépendance, opérer les rachats des lignes pour les gérer et les exploiter eux-mêmes. Les emprunts de l'État aux banques étrangères furent souvent l'objet de fortes contestations, particulièrement au moment du krach financier de la chine en 1910 où elle se transforma en insurrection dans la province du Sichuan.

[75] Bland JOP, E. Backhouse, *China under the Empress dowager*, London, 1910: 409.
[76] Annales F.O. 228/1423 folio 367, Satow, 4 décembre 1902, *in* J. Marchisio 2005 : 233.
[77] E.S. Rawski 1987: 232-234.

Par ailleurs, dès la création du chemin de fer, de violentes oppositions au gouvernement des Qing éclatèrent pour des raisons religieuses. D'une part, comme il n'y avait pas de cimetières en Chine, les voies ferrées passaient sur les tombes éparpillées çà et là dans les champs des paysans, troublant le repos des ancêtres. D'autre part, les règles qui fixent toute construction à partir de la géomancie chinoise, le *fengshui* 風水, n'étaient pas respectées. On pensait que les esprits de l'air, des eaux et le « dragon de la terre » qui assurent la distribution de « l'énergie » *qi* 氣 étaient dérangés [78]. Ces représentations négatives changèrent à partir du jour où l'impératrice en devint l'utilisatrice, c'est en train qu'elle franchit en janvier 1902, les derniers kilomètres qui la ramenèrent à Pékin, après un exil d'une année. C'était un geste symbolique qui montrait qu'elle acceptait désormais la modernisation de la Chine et les relations avec les Occidentaux présents, les deux motifs pour lesquels elle s'était enfuie de Beijing pendant le soulèvement des Boxers. En ce début du vingtième siècle, le chemin de fer devint alors un symbole du nouveau mode de vie et de culture des Chinois, il était un des signes matériels du changement de pratiques pour les déplacements. Par ailleurs, il attestait de l'indépendance de la Chine qui, par de nombreuses négociations, tentait de racheter peu à peu les lignes construites par les étrangers, c'était alors un sujet de fierté nationale.

Le développement du chemin de fer est fortement associé à l'histoire de cette famille puisque le grand père de Yuding et son père, ont travaillé tous les deux dans l'administration ou dans l'exploitation de ses réseaux. Heshang a été successivement directeur de la ligne Pékin-Wuhan, puis en charge du secteur ferroviaire du Shandong, enfin administrateur des transports ferroviaires de Jinan 濟南. Son fils a contribué, lui aussi, à la modernisation du pays en tant qu'ingénieur, pendant un temps, dans une compagnie ferroviaire. Ce poste semblait prestigieux aux yeux de Yuding, enfant. Elle évoque avec nostalgie le temps heureux de cette période, notamment quand elle fréquentait l'école réservée aux enfants du personnel des « Chemins de fer chinois ». Il est vrai qu'à cette époque, être engagé par une compagnie de chemins de fer était pour tout Chinois, l'assurance d'avoir du travail puisque la Chine avait

[78] Le *feng shui xue* 风水学 « étude du vent et de l'eau », est un art taoïste pour harmoniser l'énergie environnementale d'un lieu de manière à favoriser la santé, le bien-être et la prospérité de ses occupants. Le *feng shui*, autrement dit la géomancie chinoise, concerne la construction des habitations et l'emplacement des tombes. Une mauvaise localisation de la tombe peut provoquer un inconfort des ancêtres, au contraire si elle est située selon les règles du *feng-shui*, ils sont satisfaits et peuvent apporter des bienfaits à leurs descendants. Voir M. Freedman 1966, n°33, 119-150. Selon l'auteur, les vivants subordonnent leurs ancêtres à leurs désirs en les forçant par la géomancie de la tombe à leur apporter une bonne fortune.

besoin de milliers de kilomètres de voies ferrées pour étendre le réseau dans tout le pays : le « bol de riz était assuré », disait-on.

Sachant que son grand père était une notoriété dans le secteur des communications ferroviaires, et que le décès de son arrière-grand-mère survint après la chute de l'empire, l'utilisation de ce train impérial n'était pas aussi extraordinaire qu'il peut y paraître. Mais, son emprunt par référence au caractère sacré de la famille impériale, représentation encore vivace à ce moment-là, tant dans cette famille que probablement dans une partie de la société, renforce l'idée d'un destin exceptionnel attribué à la défunte. L'évènement tel que Yuding le décrit, me conduit à penser qu'il est signalé pour finaliser la légende, apothéose d'une vie exemplaire de l'aïeule, selon une transmission orale. Cette histoire a subi des pertes et des remaniements au cours des années, sachant qu'elle a certainement été refoulée et tue après la Libération, étant à charge contre la famille, précisément à cause de son aura confucéenne**.**

Ce chapitre consacré à l'histoire de l'aïeule, apporte un éclairage partiel sur les mœurs des familles de lettrés-propriétaires terriens de la fin du XIXe siècle. Il tente de nous renseigner aussi sur les mutations sociales et politiques de la Chine au tournant du XXe siècle, celles-là mêmes qui ont permis au grand-père de Yuding d'accéder à une haute fonction, une situation déterminante dans le destin familial. Les épisodes marquants de la vie de Zhuyi ont été perdus en partie avec le temps, le récit comporte des « blancs ». Cependant, les quelques éléments sociologiques et historiques que nous venons de donner peuvent contribuer à faire comprendre la vénération paradoxale, dont elle jouit de la part de son arrière-petite-fille. Si Yuding adopte une posture de neutralité, certes peu cohérente avec son idéologie marxiste-léniniste, c'est par un effort de re-contextualisation semble-t-il. En effet, elle considère les attitudes et les faits selon la tradition de l'époque, or, Zhuyi n'a pas bénéficié entièrement des avantages de sa classe. Yuding met l'accent sur les mérites de son aïeule, dans un système qui ostracisait les femmes, une femme placée au ban de sa famille qui s'est battue pour élever seule son fils. Sa propre vocation à mener toute sa vie un combat au sein de la Fédération des Femmes pour faire tomber les tabous concernant les femmes et pour faire reconnaître leurs droits, n'est probablement pas sans lien avec sa filiation à Zhuyi, femme courageuse, mais victime du carcan des usages de l'ancienne société.

Chapitre 2 : À l'origine de la renommée de la famille : un illustre grand-père

1. Le choix des noms et leur emprise sur la personne

En Chine, les patronymes *xing* 姓 sont peu nombreux, c'est le prénom, le nom personnel *ming* 名 qui confère à l'individu son identité propre[1]. Par ailleurs, comme tout individu dans l'ancienne société chinoise, le grand-père de Yuding, Lu Mengxiong, 陆梦熊 avait reçu plusieurs autres noms, chacun d'eux le situant plus précisément dans sa famille et dans la société : plus un homme était éduqué et plus il avait de noms. Cette pluralité de noms renvoyait aux différentes places et rôles sociaux dans lesquels il se trouvait. À chaque étape de sa vie on lui avait attribué des pseudonymes, sachant qu'en Chine, tous les mots de la langue peuvent être utilisés pour construire les noms. Il avait reçu un « petit nom», *xiaoming* 小名, un nom d'écolier, *xueming* 學名, un « surnom » *hao* 號 et aussi - car c'était la règle dans son milieu social, c'est-à-dire celui des lettrés - un nom social, le *zi* 字 sur lequel je reviendrai. Selon leur statut les individus étaient dotés d'un nom supplémentaire qu'ils choisissaient eux-mêmes ou qu'on leur attribuait : nom de plume *bi ming* 笔名 pour les écrivains, nom de temple *miaohao* 廟號 pour les moines, nom de fonctionnaire, *guanming* 官名, pour les mandarins, nom posthume *shihao* 諡號, pour les personnages illustres[2].

Le premier nom donné généralement à la naissance par la grand-mère ou la mère était un petit nom de lait, *xiaoming* 小名, réservé au cercle de la famille ; le grand-père de Yuding fut appelé Heshang 和尚, soit «bonze »[3]. La mortalité infantile étant très forte du temps de la Chine impériale, le petit nom était souvent un nom protecteur, c'est à travers lui que les parents exorcisaient leur peur de perdre leur enfant[4]. Ainsi, pour éloigner les mauvais esprits,

---

[1] L'évaluation des postes en 1984 recensait à peu près 5000 noms dont seulement 2000 sont usuels, alors que la population est estimée à près d'un milliard trois cents millions d'habitants.

[2] Sur la nomination en Chine, voir V. Alleton 1993 ; RubieWatson, 1986.

[3] Selon Sylvain Lévi et Junjirô Takakusu, chefs des études bouddhiques en France, le mot bonze que l'on utilise pour parler d'un moine bouddhiste provient du mot japonais *bôzu.* Il signifie « prêtre maître de la cellule » et a servi à désigner le supérieur d'un monastère avant que son usage soit étendu à tous les moines. Dans la langue originelle du bouddhisme, le sanscrit, le terme exact est *bhikkhu*, « mendiant ». *Cf.*, S. Lévi et J. Takakusu ,1929-1930 : 147.

[4] Cette pratique est attestée en France dans l'Ancien Régime et en Roumanie pendant la même période. Les Roumains attribuaient deux prénoms à l'enfant : un nom de baptême officiel et un nom d'animal dit « superstitieux », utilisé en cas de maladie, « loup » ou « ours », par exemple, pour se substituer à la véritable identité de l'enfant. *Cf.*, P.H. Stahl, 1995 : 289-291.

la pratique restant sans doute encore en usage aujourd'hui dans certaines campagnes, on donnait des noms très péjoratifs, tels que : « caca de chien », 狗便便 *gou pianpian*, un nom que j'ai souvent entendu mentionner au cours d'une enquête sur la nomination chinoise. Il s'agit là de noms-talismans élaborés en référence à une croyance très répandue. Une légende populaire raconte que les démons s'intéressent particulièrement aux enfants porteurs de noms dits « beaux » et les emmènent dans l'au-delà. Parmi ces noms dépréciatifs choisis pour détourner le regard malfaisant des esprits, Viviane Alleton cite *Qishi* 乞士 soit : « mendiant », qui n'est pas sans évoquer le moine obligé d'exercer la mendicité pour obtenir sa pitance[5].

Certes, le petit nom « Heshang » avait probablement été choisi pour conjurer les démons, le moine ne possède rien, il n'a pas une position vraiment enviable dans ce monde. Toutefois, selon Yuding, le sens retenu par la famille est en relation avec la sécurité alimentaire, « le bonze ne manquera jamais de nourriture puisqu'il peut demander l'aumône » dit-elle. Cependant, ce petit nom avait été donné à l'enfant à un âge où la situation de ses parents ne justifiait pas cette crainte, son père encore en vie à ce moment-là, jouissait des revenus de ses terres et pouvait assurer la sécurité du foyer. Il s'agissait peut-être alors d'un vœu exprimant de surcroît, autre chose que le souhait d'être nourri en toutes circonstances. Dans cette famille aux croyances et aux pratiques bouddhistes, Heshang pouvait faire référence au *karma* de l'enfant, à l'attitude que celui-ci devait avoir dans cette vie pour régler un passif karmique personnel, familial ou encore transgénérationnel[6]. Il pouvait aussi s'agir de son futur statut lié à la promesse de ses parents faite à une divinité protectrice. En effet, encore aujourd'hui lorsqu'un enfant est malade, en contrepartie de sa guérison le devin consulté demande parfois qu'il s'engage plus tard dans la vie monastique. Par ailleurs, dans les familles pauvres les parents donnaient souvent un de leurs fils au monastère tant pour le bien de l'enfant qui recevait ainsi une instruction, que pour acquérir des « mérites » pour eux-mêmes et pour les défunts de leur famille, c'était un acte religieux. Toutefois, cela ne pouvait pas être le cas s'agissant de Heshang, l'enfant choisi n'était jamais l'aîné des fils encore moins un fils unique, lequel chargé du culte des ancêtres, devait en engendrant un garçon

[5] V. Alleton 1993: 174.

[6] Le mot Karma est un terme sanscrit *Kri* qui signifie « acte », il désigne la loi de la causalité morale dans les religions hindouiste et bouddhiste qui croient à la réincarnation. Cette loi de causes à effets explique les différences de situations entre les individus. Ce sont les bonnes et les mauvaises actions qu'un homme a accumulées dans ses vies antérieures qui déterminent sa vie présente. Cependant, le Karma ne provient pas que de ses propres actions mais du passif qui court dans les générations. Ch. Malamoud, 2005.

assurer la continuité de la lignée. Or, le bonze bouddhiste doit quitter sa famille et demeurer célibataire, tandis que ce même comportement est réprouvé dans une famille confucéenne.

Le choix du *xiaoming* avait pu être influencé par l'environnement de la mère marqué notamment par la présence des moines, lesquels participaient à la vie culturelle des familles confucéennes de la haute société en diverses situations. Adeline Herrou rappelle en effet dans son étude sur les moines que « heshang » est une forme de transposition phonétique du sanskrit *upadhyaya,* traduisant le « maître » ou le « précepteur » (2005 :29-34). Par ailleurs écrit Holmes Welch, pour les Chinois le recours aux moines bouddhistes lors du décès d'un parent, était une forme de piété filiale: « many Chinese seen to regard the whole gamut of Buddhist services as simply one form of filial piety » (1973 :185). Ces moines avaient la charge d'organiser les funérailles, ils effectuaient les rites pour préparer le passage des morts vers l'au-delà au moment du décès, puis le quarante-neuvième jour après, et le quinzième jour de chaque mois lunaire. À chaque anniversaire du jour de la mort, ils venaient sur l'autel de la famille chanter des *sutras,* réciter des prières et faire des lectures de textes bouddhistes. Yuding ne donne pas de précisions sur les pratiques bouddhistes de l'aïeule, toutefois, celles qu'elle a pu constater chez ses grands-mères et chez ses tantes des deux lignées et qu'elle rapporte, permettent d'en avoir une idée. Toutes fréquentaient les temples et s'adonnaient à la dévotion entourant le bodhisattva *Guanyin* 觀音, une figure majeure du bouddhisme chinois sur laquelle je reviendrai. En effet, la dévotion bouddhiste était semble-t-il plus largement observée chez les femmes que chez les hommes de l'élite. Certes, ils acceptaient cette forme de religiosité tant que l'éthique confucéenne de la division du travail était respectée et ils subventionnaient les monastères, suivant ainsi l'exemple des familles impériales sous les Tang avant le Xe siècle (618-907), ce qui augmentait leur capital symbolique en tant que dirigeants des communautés paysannes locales. Toutefois, ils en attribuaient le plus souvent la motivation à leurs mères ou à leurs femmes car ils devaient, quant à eux, maintenir une personnalité publique entièrement confucéenne. La dévotion bouddhiste était suspecte à bien des égards, en particulier à cause du monachisme et de la notion de *Karma* et par ailleurs, le bouddhisme était peu hiérarchique et il n'était pas au service de l'État, contrairement au confucianisme[7]. Pourtant, la reviviscence du bouddhisme dans les familles de la haute société était apparue après la Dynastie Song (960-1279) avec le « néoconfucianisme », *lixue* 理學. Pour se constituer, ce dernier avait emprunté ses notions à la philosophie bouddhiste jusque-là critiquée par les penseurs confucéens, et à la pensée taoïste qui réintègre l'homme au cosmos,

[7] Timothy Brook 1993; A. Cheng 1997: 414; J. Gernet 1992.

avec les concepts du *yin* 陰, du *yang* 陽, du *qi*, 氣 et des cinq éléments *wuxing* 五行[8]. Ce néoconfucianisme permettait de retourner à l'ordre universel tout en répondant à une exigence philosophique, à un goût de la métaphysique que le bouddhisme avait introduit en Chine.

Les descendants de Mengxiong, le prénom officiel du grand-père de Yuding je le rappelle, ont retenu son petit nom, Heshang, car il fut longtemps son nom principal[9]. En effet, habituellement le petit nom, *xiaoming*, était différent du nom d'école *xueming* 學名 donné par les parents ou le maître, utilisé lors des premières années scolaires pour les relations formelles avec les professeurs et les autres élèves, un nom souvent en rapport avec l'érudition et la culture. Or, un moine possède un savoir puisqu'il a appris les textes bouddhistes, c'est probablement le motif du maintien de « Heshang » en tant que nom d'écolier, de ce fait, il avait été longtemps utilisé. La valeur accordée au *xiaoming* dans le cas de Heshang évoque l'importance qu'il avait sous la dynastie des Tang (618-907) et les dynasties suivantes, lorsque les petits noms des personnages célèbres étaient répertoriés et notés dans les documents historiques ; il valait alors en tant qu'appellation singulière, exprimant une « essence individuelle »[10]. Dans la pensée ancienne analysée par Marcel Granet, le nom est un emblème, une image intellectuelle, un symbole : « Le vocable qualifie et contamine, dit-il, il provoque le destin, il suscite le réel. Réalité emblématique, la parole commande aux phénomènes » (1999 : 41). Certes, c'est plus généralement le prénom, *ming*, considéré comme consubstantiel à l'enfant qu'il désigne, qui est censé intervenir dans sa destinée.

Toutefois, on considère en Chine que le vœu contenu dans le petit nom porté par l'enfant pendant ses premières années, précisément quand il apprend à « être humain », *weiren* 为人, peut aussi influencer son destin. Ce petit nom avait rempli sa fonction de protection selon le vœu de sa mère, malgré les difficultés matérielles de la famille après le décès de son époux, Heshang avait pu poursuivre des études jusqu'au plus haut niveau des lettrés sous la dynastie des Qing.

L'utilisation du prénom à l'intérieur de la famille se faisait, et se fait encore, selon certaines règles. Il est interdit d'appeler par son prénom une personne plus âgée que soi, c'est un principe de base du système de parenté. Ainsi, on emploie des termes d'adresses

[8] A. Cheng 1977: 431-433.

[9]. Le petit nom pouvait parfois être utilisé longtemps si son porteur en aimait le symbole, il s'y identifiait, il croyait à son influence sur son destin. Mao par exemple aimait rappeler le sien : « le garçon de pierre », nom donné par sa mère devant un rocher d'où jaillissait une source afin qu'il fût adopté par cette pierre, laquelle considérée comme source d'énergie : *Cf.* J. Chan, J. Halliday 2006 :17 ; A. Roux 2009 : 36.

[10] V. Alleton 1993 : 172. L'auteure rappelle en effet qu'au IX° siècle, « le petit nom était une catégorie de l'onomastique chinoise ».

respectueux, qui vont du plus jeune au plus âgé, les prénoms ne sont donc utilisés que par les parents pour s'adresser à leurs enfants et par les aînés envers leurs cadets. Selon le livre des Rites *Li Ji*, un des classiques confucéens :

> « Appeler quelqu'un par son nom personnel revient à le traiter en inférieur : à le replacer dans la position de l'enfant privé de tout pouvoir, position que l'on prend seulement soi-même devant ses supérieurs en se désignant de cette façon par humilité »[11].

L'utilisation d'un surnom le *Hao,* un sobriquet qui se donnait entre camarades adultes, permettait d'éviter cet écueil. Yuding ne connaît pas celui de son grand-père, par contre, elle évoque son « nom social » le *zi* 字: Zi Wei Yu 字渭渔 qu'on peut traduire par : « le pêcheur de la rivière Wei »[12]. Le sinologue Léon Vandermeersh précise que ce nom commençait toujours par le caractère *zi* 字. Il avait été donné à Heshang avec son approbation à l'âge de dix-huit ans, l'âge du mariage comme le prescrit le « livre des Rites » le *Yili* 儀禮, traitant des cérémonies pour les lettrés confucéens[13]. En effet, depuis l'Antiquité, dans la classe des lettrés de la société, les hommes et parfois les femmes recevaient un nom social qui reflétait leur valeur morale. L'attribution du « nom social » par le père ou l'oncle (je ne peux pas dire s'il s'agit de l'oncle paternel ou maternel) du jeune homme était une institution qui remontait à la dynastie Zhou (1122-256 av. J.-C.), laquelle aménagea la vie politique et familiale en instaurant des rites.

Yuding connaît le sens principal du nom social de son grand-père, c'est une allusion dit-elle au « pêcheur de la Wei », la légende de Lu Wang 呂望 (Xe siècle av. J.-C.), un lettré sans fortune qui abandonna son poste de fonctionnaire, étant en désaccord avec le roi des Shang son souverain[14]. Il se retira pour pêcher à la ligne, d'où son nom « le pêcheur de la rivière Wei », puis devint le conseiller et le ministre de Wen Zhou, seigneur des Zhou, après l'avoir aidé à renverser le roi des Shang au XIe siècle (la dynastie des Shang allant du XVIIIe au XIe siècle av. J.-C.) pour fonder la dynastie Zhou. Selon une conception de l'opposition politique à cette époque, l'homme vertueux en Chine pouvait écrire ses objections au monarque, mais pour ne pas déclencher la colère de celui-ci, il devait se retirer et vivre en

[11] L. Vandermeersch 1980: 167.
[12] La rivière Wei, *wei he* est une rivière du Shaanxi.
[13] Le *Yili* fait partie des textes les plus anciens compilés entre le Ve siècle et le IIIe siècle av. J.-C, provenant des cours royales, celle des Zhou en particulier (1046-256). Au XIXe siècle encore, les étudiants devaient apprendre les textes classiques et les Entretiens de Confucius pour passer les examens de lettrés et devenir fonctionnaires.
[14] Voir l'histoire de Lu Wang 呂望 sur le moteur de recherche *baidu* www.baike.com/wiki, vérifiée le 6 septembre 2014.

ermite. Par exemple, dans le célèbre roman du XIVe siècle : « Au bord de l'eau » 水滸傳 *Shuihu Zhuan* littéralement « le récit des berges », les contestataires prennent le maquis, se mettent à l'écart de la vie publique pour mieux combattre le pouvoir en place[15]. De la part de Lu Wang, considéré par ailleurs comme un grand stratège et un fin politicien à qui l'on attribuait les « Sept classiques militaires de la Chine ancienne », c'était en somme une défection pour servir un idéal. Mengxiong lui aussi quittera son gouvernement pour une cause à laquelle il croyait, la construction d'un Nouvel ordre social[16]. La référence à la période Zhou pour son nom social était parfaitement adéquate à la fonction de haut-fonctionnaire de l'État que Mengxiong envisageait alors, comme tout candidat aux examens impériaux. Anne Cheng rappelle en effet l'idéalisation qui a été faite du renversement des Shang :

> « L'instauration d'un nouvel ordre Zhou commence par une paix relative du XIe au VIIIe siècle. Cette période inaugurale, celle des Zhou occidentaux (par opposition avec la période suivante des Zhou orientaux qui marqua le déclin de la dynastie) conservera dans la tradition chinoise une aura de prestige en tant que modèle politique, en particulier dans le courant confucéen qui s'y réfère constamment comme à un âge d'or »[17].

Certes, les donateurs du nom ne pouvaient pas prévoir que le comportement de Menxiong allait présenter dans le futur des analogies avec celui de Lu Wang. De même que le lettré Wei Yu avait renié le roi des Shang pour se mettre au service du roi des Zhou, en 1937 il désertera le pouvoir en place, celui de Jiang Jieshi 蒋介石 (Chiang Kai-shek 1887-1975), pour rejoindre un autre gouvernement, celui de l'empereur japonais.

Dans l'élaboration des noms, les Chinois prennent en compte les différents sens des caractères qui le composent, ils contribuent à leur richesse. Le sinologue Léon Vandermeersch souligne que le nom social était souvent choisi « de manière à évoquer le nom personnel par quelque allusion impénétrable fondée sur une synonymie, une antonymie, une analogie »[18]. En effet, il existe une relation d'homophonie entre le nom social et le prénom du grand-père « Mengxiong », nous verrons dans les lignes qui suivent que « Mengxiong » fait allusion à Yu le Grand, *Da Yu*, 大禹, donc un autre caractère que le Yu 渔 de « pêcheur ». À partir de 1899 (ou 1900), vraisemblablement date où il reçut ce nom, il devint inconvenant

[15] Ce roman est l'un des quatre chefs d'œuvre de la littérature populaire de Chine avec l'Histoire des Trois Royaumes, La Pérégrination vers l'Ouest et le Rêve dans le Pavillon rouge. Roman épique, c'est une critique sociale de la société du XIVe siècle reposant sur des faits historiques. Il raconte les aventures de brigands, des héros qui guerroient au sein de sociétés secrètes pour s'opposer au pouvoir corrompu, introduisant par là-même la question de la morale.

[16] En effet, en 1837, Mengxiong quittera le gouvernement chinois de Yuan Shi-kai, pour se mettre au service du gouvernement japonais, afin de participer à la construction d'un Nouvel Ordre Social.

[17] A. Cheng 1997: 47-48.

[18] L. Vandermeersh 1977, Wangdao, t. 2, p. 167.

d'interpeler Mengxiong en situation formelle, autrement que par son nom social. L'appellation Zi Wei Yu, symbole du formalisme rituel qu'il devait dès lors manifester dans ses rapports avec ses partenaires sociaux, était désormais de rigueur.

L'attribution de ce « nom social » par le père ou l'oncle du jeune homme était une coutume qui remontait justement à la dynastie Zhou, laquelle aménagea la vie politique et familiale en instaurant des rites[19]. À l'époque des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.) la donation s'effectuait au cours d'une cérémonie devant l'autel des Ancêtres, cérémonie dite du « bonnet viril » *guan li* 冠禮[20]. L'appellation tient à la forme du rite, lequel comprenait l'imposition de trois bonnets. Ces différents bonnets correspondaient aux rôles nouveaux du jeune homme, c'était un « rite de passage » tel qu'il en existe en maintes sociétés pour marquer le changement de statut social et sexuel d'un jeune homme en âge de se marier, c'est-à-dire une cérémonie initiatique pour naître à une nouvelle vie, avec ses privilèges et ses devoirs. Le bonnet en effet comme le vêtement dans l'ancienne société était un symbole du statut et de la profession, telle par exemple la coiffure des lettrés noire, haute et carrée. Ce rite comportait encore au XVIIIe siècle dix-sept séquences, toutefois, plus tard, lorsque Zhiji, le père de Yuding reçut son nom social vraisemblablement en 1918, on peut supposer que le rituel avait été réduit. En effet, c'était précisément en cette période que de nombreux groupes d'intellectuels dénonçaient les anciennes traditions. Yuding a oublié le *Zi* de son père, car après le mouvement anti-confucéen du « Quatre mai 1919 », l'usage du *Zi* tomba en désuétude.

Après l'analyse du petit nom et du nom social, j'en viens à celui du prénom, son élaboration étant un acte de la plus haute importance car depuis l'Antiquité on considère en Chine qu'il engage l'avenir de l'enfant. Le caractère qui désigne le « nom personnel » *ming* 名, indique son rapport avec le destin d'un individu.

---

[19] Toutefois, selon le « livre des rites domestiques », *Jia-li* traduit par Charles de Harlez (1832-1899) la cérémonie officielle du bonnet viril remonterait au XIVe ou XVe siècle av. J.-C. *www.chineancienne.fr/app/download/5634135162/kiali_harlez.pdf?t...*

[20] L. Vandermeersh (1977) 1994: 333. Sur le bonnet viril, voir aussi H. Maspero, 1978 : 67-70, 110 ; Chu Hsi's 1991 : 35-48 ; De Groot, vol.VI, Livre II, 1969 :1139. Depuis quelques années ce rite, modifié selon les normes sociétales actuelles de la Chine, est réapparu dans quelques universités sous la forme d'une cérémonie collective pour marquer la fin des études pour les filles et les garçons de 18 ou 20 ans. Ils expriment leur gratitude à leurs enseignants et leurs parents présents, et promettent, devant le drapeau national de rester loyaux. Le symbole est toujours présent, l'imposition du bonnet conservé. Le rituel est inscrit dans le *Liji*, le Livre des Rites, Chapitre 5 (*wangzhi).* Une « cérémonie de l'épingle à cheveux » *Ji Li* marquait aussi pour les filles l'âge de se marier : elles devaient alors relever leurs cheveux en chignon fixé avec une « épingle » *ti* 笄.

> « Le mot *Ming* 名 désignait originellement l'ordre (*ling* 令) du Ciel qui détermine le destin d'un prince et du pays qu'il gouverne. Par la suite cette notion s'est généralisée jusqu'au niveau de l'homme du commun ; chaque individu reçoit un ming du Ciel. Dans ce cas le mot *ming* désigne tout simplement la vie et la destinée de chacun »[21].

L'analyse du nom personnel du grand-père de Yuding, « Mengxiong », nous conduit à chercher les liens avec un destin souhaité pour l'enfant. Selon la règle c'était le grand-père paternel de l'enfant ou à défaut le père qui donnait le *ming*, Yuding ne connaît pas les motivations qui ont présidé à ce choix. Dans ce prénom, il y a deux caractères, Meng 梦 le nom de génération, et Xiong 熊, le nom personnel proprement dit. Le premier se traduit par « rêver», le deuxième par « ours ».

Le nom de génération, une particularité de l'onomastique chinoise est un mot, donc en Chine un caractère, qui appartient à une phrase, une sentence, ou au vers d'un poème choisi par un ancêtre de la famille[22]. Le caractère *Meng* 梦 succède à celui qui a été donné aux garçons de la génération du père de Heshang, il précède celui qui sera attribué à ses fils, c'est-à-dire au père de Yuding, (j'ai changé son nom, dans ce travail je l'appelle Zhiji); il se situe dans la lignée familiale à la même place que celle qu'il occupe dans la phrase. À la fin de celle-ci, on la reprend par le début. Ce caractère commun est attribué en ligne agnatique, dans sa famille, à tous les enfants de sa génération, en l'occurrence à ses cousins puisqu'il n'avait pas eu de frère, c'est le deuxième caractère qui les distinguait les uns des autres. Le *ming* était élaboré avec soin pour qu'il fasse sens avec le nom de génération et parfois même avec le *xing*, le patronyme hérité. À part le nom de famille en nombre limité en Chine, tous les mots de la langue peuvent être utilisés pour construire les autres noms. L'attention particulière portée au prénom vient de ce que dans la pensée chinoise, comme dans celle de bien d'autres cultures, la destinée de la personne est contenue dans ce prénom nous dit Marcel Granet :

> « Le nom exprime l'être et fait la destinée, au point que tel homme, né prince, deviendra garçon d'écurie si on lui a donné le nom de « Palefrenier » et tel autre appelé « Il réussira » ne peut manquer de réussir » (1968 :277) (Granet utilise le mot nom, s'agissant ici du *ming*, le prénom).

Depuis l'Antiquité, on attache une grande importance aux rêves de la femme enceinte, ils peuvent servir à l'élaboration du prénom. Or dit Yuding : « Sa mère avait rêvé d'un ours, et lorsqu'une femme enceinte voyait un ours dans ses rêves, cela présageait la naissance d'un

[21] *Cf.* B. Baptandier-Berthier 1994 : 89.

[22] Apparus sous la dynastie des Tang, les noms de génération sont devenus une règle à partir du XVème siècle. Utilisés dans les registres de famille, *jiapu* 家仆, ils permettaient le repérage des générations, mais, indicateurs de prestations foncières et déterminants les héritiers, donc considérés comme des symboles de bourgeoisie, ils ont été brûlés pendant la Révolution culturelle.

heureux évènement », sachant qu'il ne pouvait pas s'agir d'une fille, jamais la bienvenue, puisqu'elle ne pouvait pas pratiquer le culte aux ancêtres. Une expression ancienne : *meng xiong zhi xi* 梦熊之喜 peut se traduire approximativement par : « rêver d'un ours apporte le bonheur » le caractère *xi* 喜, « heureux » indiquant la félicité, et *zhi* « plus tard ». Toutefois, le prénom Mengxiong, « rêver ours » peut donner lieu à de multiples interprétations s'agissant d'une famille de lettrés, car le *ming* faisait souvent appel à des réminiscences culturelles. Les noms opaques, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent pas être compris d'emblée, donc demandant à être explicités, étaient et sont encore aujourd'hui l'indice de la culture du donateur. Yuding ne connaît pas toutes les significations de ce *ming*, toutefois l'ours symbolise pour les Chinois la force et la puissance. Nous pouvons envisager la possibilité d'une référence à la mythologie, l'ours par exemple est associé à Yu le Grand, soit Da yu 大禹, (Si Wenming 姒文命, étant son nom personnel), célèbre personnage mythique considéré comme le fondateur de la dynastie Xia. 夏 (-2205 à -1767 av. J.-C.). Dans l'Antiquité, Yu effectua les travaux d'irrigation pour contrôler le cours des eaux et aménager le territoire. Selon la légende, pour réaliser ces aménagements chaque jour il se transformait en ours, animal extraordinaire seul capable de « fendre » les montagnes. La relation entre le nom personnel, Mengxiong, et le nom social, Zi Wei Yu, (par homophonie) devient claire à la lumière du prestige de Yu le grand, héros civilisateur, ministre lui aussi avant de régner, et fondateur d'une dynastie, celle des Xia[23].

Par ailleurs, l'ours fait partie des cinq animaux imités dans les exercices gymniques taoïstes *Daoyin* 導引 pour préserver la santé, et pour obtenir ce qui relève de sa nature : « la puissance courageuse ».

> « La mythologie chinoise, écrit Elisabeth Rochat de la Vallée, se donne souvent pour héros civilisateurs, des figures hybrides, mi-homme, mi-animal, dont chacune porte la vertu vitale de l'animal dont elle est composée » (1990 :17).

Certes, on ne peut pas reprendre le terme de « héros civilisateur» pour Mengxiong, toutefois, il avait par exemple enseigné, à l'université de Beijing, une discipline nouvelle dans le secteur des communications télégraphiques et ferroviaires. Par ailleurs, pour le recouvrement des droits des Chinois concernant le chemin de fer construit et géré par les Allemands installés à Qingdao depuis 1897, il avait participé à l'édification d'une pagode commémorative, en 1923[24]. Ses faits honorables s'arrêtent en 1937, collaborant alors avec le gouvernement japonais, il fit détruire cette tour, la remplaça par une autre symbolisant la

[23] M. Granet (1922) 1994 : 27-28 ; C. Despeux 2004 ; J. Lemoine 1987 : 58-85.
[24] Le traité de Versailles, en 1919, avait accordé au Japon les droits des Allemands en Chine, mais en 1922, dans un traité sino-japonais, les Japonais doivent renoncer à leurs droits. Le Chemin de fer revient alors aux Chinois.

« Construction d'un Nouvel Ordre asiatique », l'idéologie des Nippons[25]. Je choisis de mentionner ces deux faits qu'on lui attribue, sans avoir d'autres sources écrites à ce sujet que les évènements de sa biographie qui circulent et se croisent sur les moteurs de recherche internet, *Baidu* 百度, et *Panguso* 盘古搜索, sachant que les dates et les lieux correspondent aux données officielles trouvées aux Bureau des Archives de Chongming[26]. En 1923, Mengxiong est en effet en charge du secteur ferroviaire du Shandong.

> 陆梦熊曾助王正廷从德国人手中收回青岛。1923 年 1 月 1 日，胶济铁路接收仪式举行，2 月 1 日起完全归中国管理，3 月 29 日《胶济铁路交收之最后协定》在 青岛签署，并于青岛路南端太平路旁，兴建了"青岛接收纪念塔"。然而，二战期间，陆梦熊却丧失民族气节，在青岛担任伪职，助纣为虐，将由他亲手筑起的"青 岛接收纪念塔"铲除，以"建设东亚新秩序纪念塔"取代[27].
>
> *Lu Mengxiong ceng zhu Wang Zhengting cong Deguo renshou zhong shouhui Qingdao. 1923 nian 1 yue 1 ri, JiaoJi tielu jieshou yishi juxing, 2 yue 1 ri qi wanquan gui Zhongguo guanli, 3 yue 29 ri "JiaoJi tielu jiaoshou zhi zuihou xieding" zai Qingdao qianshu, bing yu Qingdao lu nanduan Taiping lu pang, xingjian le " Qingdao jieshou jinian ta". Ran-er, erzhan qijian, Lu Mengxiong que sangshi mingsu qijie, zai Qingdao danren wei zhi, zhuzhouweinüe, jiang you ta qin shou zhu qi de "Qingdao jieshou jinian ta" chan chu, yi "jianshe DongYa xin zhixu jinian ta" qudai.*
>
> « Lu Mengxiong aida Wang Zhengting à reprendre Qingdao des mains des Allemands. Le 1er janvier 1923, a lieu une cérémonie pour la réception du chemin de fer Jiaonan-Jinan. Le 1er février, celui-ci est complètement repassé sous l'administration chinoise. Le 29 mars « le protocole final d'entente est signé à Qingdao » et « la pagode commémorative de la prise de Qingdao » est érigée à l'extrémité sud de la rue Qingdao, à côté de la rue Taiping un monument est construit. Cependant, au cours de la seconde guerre mondiale Lu Mengxiong perd sa force morale patriotique, accepte de travailler pour le gouvernement fantoche à Qingdao, il aide l'ennemi dans sa cruauté (littéralement aide le tyran Zhou dernier empereur Shang pour sa cruauté) il détruit de ses propres mains « la pagode commémorative de la prise de Qingdao » pour la remplacer par « la pagode commémorative du nouvel ordre social de l'Asie orientale ».

[25] J. L. Margolin 2007 : 112-113. Les Japonais veulent construire une « Grande Asie de l'Est » qui permettra au peuple asiatique de prospérer, enfin émancipé des puissances occidentales, le Nouvel Ordre étant fondé sur leurs concepts de moralité.

[26] La biographie officielle de Lu se trouve dans les « Annales du comté de Chongming » *Chong Ming Xian Zhi,* 崇明县志 1989 : 920, volume 35. J'ai pu consulter cet ouvrage de 1000 pages, au bureau des Archives et à la bibliothèque de la ville de Cheng Qiao Zhen 城橋鎮. Il fait partie d'un ensemble des données sur les personnages de Chongming, qui recouvre 1300 années environ. Il a été rédigé sous la direction du district de Chongming et la responsabilité de Madame Zhou Zhi-ke 周之珂. C'est un travail de recherche considérable, qui s'est étalé sur sept années et a nécessité la participation de plus de trois cents personnes.

[27] Je cite cet extrait bien qu'il ne puisse être considéré comme une source « scientifique » fiable puisque c'est une des biographies qui circulent sur lui sur internet. Voir http://blog. sina. com.cn/bw9606, consulté en janvier 2011.

La référence au dernier roi de la dynastie Shang, un tyran nommé Zhou Xin, est probablement faite à dessin. On peut y voir une allusion au nom social de Mengxiong « Zi Weiyu ». En effet, le pêcheur de la Wei avait trahi et combattu le dernier roi des Shang, au contraire Mengxiong soutient l'Empereur du Japon, considéré alors en Chine comme l'usurpateur. Ce pourrait être une manière de signifier qu'il est indigne de porter ce nom. C'est une interprétation possible. Il est intéressant aussi de noter que le mot chinois *wei* qui correspond au caractère 伪 « faux » est utilisé en Chine pour désigner les fonctionnaires qui travaillaient dans les services contrôlés par les Japonais, tout comme les fonctionnaires français sous Vichy.

L'analyse du prénom « Mengxiong », que je reprends, est une construction selon quelques éléments de la culture chinoise mais, *a posteriori*. La force du *ming* semble avoir engagé d'une certaine façon le devenir du grand-père paternel de Yuding, laquelle se plait à répéter : « tout le monde a un destin ». C'est encore une fois une assertion contradictoire, incompatible avec les conceptions matérialistes marxistes qu'elle dit siennes. Un adage populaire tiré d'un texte de Confucius dans le *Lunyu* dit que le rendez-vous avec la vie et la mort est déterminé, et que les richesses et les honneurs dépendent du Ciel [28]. Le confucianisme s'il rejette la croyance aux esprits, regarde en effet le monde comme un système régi par le Ciel, l'entité qui oriente, gouverne éthiquement le cosmos et le destin des hommes. Cependant, l'étude des textes confucéens et plus précisément celle des Analectes, au quotidien dans son enfance et son adolescence, a appris à Yuding que le destin n'est pas entièrement figé : chacun peut améliorer le sien à travers la discipline, le perfectionnement de soi et les actions entreprises. Cet aspect apparaît dans le mot « destin » *mingyun* 命運, car *yun* 運 traduit le mouvement, la chance. Le *ming* est déterminé par les signes de naissance, le *yun* est la partie variable du destin, il peut être modelé par les choix, les actes et les circonstances[29]. Quant à Wang Chong, célèbre lettré sous les Han, il distingue dans le *yun*, le « destin de circonstance » et le « destin adverse »[30]. Autrement dit, Yuding a adapté cette conception de la vie à la philosophie du marxisme-léninisme dont elle se réclame, l'individu peut améliorer son destin ou échapper aux conditions auxquelles le prédisposait son milieu social d'origine, par la lutte des classes et la révolution.

[28] C. K. Yang 1961: 249; 1970: 257-259.

[29] M. Granet (1934) 1999: 350-351; Richard. J. Smith 1991: 173-189.

[30] C. Despeux 2003 : 80. Voir aussi sur le destin *:* B. Baptandier, L'Homme, 1996, n° 137 : 119-142, et L'Homme, 1987, vol. 27 (1), n° 101 : 86-100.

2. L'amour et le devoir : la piété filiale de Mengxiong

« C'est une famille harmonieuse » écrit le voisin de l'aïeule dans son éloge. La relation entre la mère et le fils est présentée comme un exemple de piété filiale[31]. La piété filiale *xiao* 孝, un concept essentiel dans le confucianisme difficile à définir sans le restreindre, illustre le lien de réciprocité entre l'enfant et ses parents. Elle est à la fois chez l'enfant un sentiment d'amour et un code de conduite, une attitude de soumission et de sollicitude à leur égard[32]. Elle s'exprime à travers des obligations, dont celle d'une obéissance inconditionnelle envers eux mais aussi à travers les devoirs de la mère envers ses fils adultes, particulièrement envers son fils aîné responsable du culte ancestral après le père. Elle traduit la reconnaissance envers les parents qui ont donné la vie, il s'agit comme le formule Nicolas Zufferey « d'une éthique de ″rétribution″ (*bao* 报) selon laquelle on rend par un comportement adapté ce qui nous a été donné »[33]. Toute sa vie l'individu s'efforcera de « rembourser » cette dette incommensurable du don de vie, sachant que c'est impossible[34]. De leur vivant, il tentera de le faire par une attitude filiale exemplaire, il devra s'occuper d'eux quand ils seront âgés, malades et ou infirmes, il aura surtout le devoir de donner naissance à un enfant de sexe masculin pour continuer la lignée, afin que le culte aux ancêtres puisse se perpétuer car, rappelle Françoise Lauwaert :

> « Le fils ne peut se sentir quitte vis-à-vis de son père que lorsque ce dernier s'est transformé en ancêtre. Or, pour accomplir l'ensemble des devoirs religieux prescrits par le culte ancestral, il faut trois générations. La présence du petit-fils ou de son représentant est en effet indispensable au bon déroulement de la cérémonie funéraire » (1991 :114).

En effet, il est impératif d'avoir un fils qui seul est habilité à rendre le culte ancestral, instituant ainsi son père en ancêtre. Mengxiong se marie très jeune et à l'âge de dix-neuf ans, il est déjà père d'un premier garçon. Il déroge à l'injonction de son petit nom Heshang, « le moine » qui le destinait au célibat, peut-être le vœu secret et paradoxal de sa mère ? Mais revenons à sa situation réelle et conventionnelle : même mort, le père garde sa fonction d'autorité dans la famille, autorité symbolique qu'il détient justement parce qu'il se situe dans la chaîne de ses ancêtres. Zhuyi, elle aussi sert la lignée patrilinéaire de son mari en assurant les conditions favorables à l'éducation de Mengxiong. L'attitude confucéenne implique, entre autres devoirs, celui d'obtenir un poste élevé pour pouvoir servir l'Empereur

[31] La relation mère-fils était célébrée dans de nombreux poèmes, je cite l'exemple de Mencius (-380-289 av. J.-C.) avec sa mère dans le premier chapitre, p.12.
[32] D. K. Jordan 1998: 27.
[33] N. Zufferey 2007: 79. J'ai rajouté le caractère 报 du mot *bao* qui ne figurait pas dans le texte.
[34] F. Lauwaert 1991: 113-114.

car la piété filiale s'exerce aussi dans la relation entre le sujet et son prince. La gloire et l'élévation du fils refluaient où se reportaient sur le père, le grand-père et l'aïeul, vivants ou morts.

Les rites mortuaires sont aussi l'expression de la piété filiale. Les honneurs rendus aux défunts de la famille sont gradués en fonction de la place du fils dans la hiérarchie du gouvernement du prince. Lorsque Mengxiong organise au moyen du train impérial des funérailles fastueuses pour sa mère, c'est une démonstration ostentatoire de sa réussite sociale et une manière de réaffirmer le statut de la famille, une manifestation qui honore également son père défunt[35].

« Dès qu'il a obtenu un poste à Pékin, en 1906, mon arrière-grand-mère est venue le rejoindre » dit Yuding. En fils aimant et pieux il fait venir sa mère près de lui, remplissant là encore son devoir filial. Ce n'était pas un comportement exceptionnel dans le contexte social confucéen de l'époque, c'est-à-dire sous le règne des Qing. Cependant, comme le relève Lu Xun en 1919, soit quelques années seulement plus tard, en évoquant les difficultés relationnelles entre les différentes générations d'une même famille obligées selon la tradition de vivre sous le même toit : « Dans la vie courante les fils respectueux étaient rares. Tout simplement les hommes observaient une fausse morale et ignoraient les vrais sentiments humains »[36]. Ses œuvres sont une critique du système confucéen lequel, selon lui, empêche l'émancipation des jeunes et la modernisation du pays. Avant la période républicaine dans laquelle se situe le texte de Lu Xun, « la réforme des Cent jours » 戊戌變法 *wuxu bianfa* (1898) avait déjà ébranlé l'ordre culturel de la dynastie Qing[37]. Toutefois, l'éthique du confucianisme concernant le soin aux parents et l'obligation d'avoir un fils a perduré par-delà les changements sociaux de la modernité tout au long du XXe siècle. D'autre part, on peut voir comme un reliquat de la piété filiale la loyauté et la soumission de Yuding, et de l'ensemble de la population chinoise, à Mao Zedong placé en substitution du père, dans les

[35] Se reporter au premier chapître p. 61.

[36] Lou Sin 1976:184. Lu Xun (1881-1936), étant l'autre traduction des caractères de son nom de plume 鲁迅, son nom de naissance étant Zhou Shuren 周树人.

[37]Après la défaite de la première guerre sino-japonaise (1894-1895) les lettrés, conscients du retard de la Chine face aux puissances étrangères, obtiennent de l'Empereur Guangxu 光緒帝 (1871-1908) qu'il fasse des réformes dans l'administration, l'enseignement et l'économie. L'impératrice douairière Cixi 慈禧 (1835-1908) avec l'aide des conservateurs met fin à ce mouvement par un coup d'État. Ces réformes n'auront duré que trois mois, de juin à septembre 1898, d'où son nom des «Réforme des Cent jours ».

années soixante. Une représentation d'autorité, dont l'infaillibilité peut difficilement être controversée dans la culture chinoise[38].

3. D'une éducation classique au XIXe siècle au modèle japonais après 1901

L'éducation *yang*養 mais aussi l'instruction *jiao* 教 ont été de tous temps de la plus haute importance pour les Chinois. Elles étaient exercées cependant avec des nuances selon les milieux sociaux, les paysans par exemple avaient bien souvent d'autres préoccupations, se trouvant dans des conditions de vie précaires. Toutefois, l'instruction primaire des gens du peuple est attestée en Chine par les lettrés dès le XIe siècle et, malgré de grandes inégalités entre les régions et les époques, des « écoles de villages », *shexue* 社學, existaient pour éduquer moralement les enfants des campagnes et permettre la formation de cadres ruraux[39]. Dans les familles lettrées, l'éducation s'avérait fondamentale pour un fils, d'où la responsabilité de la mère qui en avait la charge jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans. Cette éducation était d'abord commune aux deux sexes, mais ensuite, les garçons quittaient l'univers maternel et intégraient la communauté masculine. Ils suivaient l'instruction dispensée à l'école tant pour leur érudition que pour leur adaptation sociale, puisqu'ils étaient destinés à tenir un rôle dans la vie politique et intellectuelle de leur pays, gouverner *zheng* 政 et éduquer *jiao* 教 étant liés[40]. « La responsabilité des membres de l'élite éduquée, soutient Anne Cheng, est précisément de gouverner les autres pour leur plus grand bien » (1997 : 67). En effet, recevoir une instruction et une éducation impliquait des devoirs envers le peuple : l'instruire, le nourrir et le faire évoluer or, pour obtenir un poste dans l'administration, il fallait passer les examens impériaux[41]. L'obtention d'un titre honorifique était considérée comme la plus grande preuve d'amour et de remerciements des enfants envers les parents[42]. Très jeune, Mengxiong promit à sa mère de bien travailler « pour la rendre heureuse » dit Yuding, une promesse importante qu'elle considère comme un acte de piété filiale.

Le parcours scolaire de Mengxiong est celui qui prévaut à la fin du XIXe siècle, la réforme de l'éducation supprimant les concours mandarinaux n'ayant eu lieu qu'après 1905.

[38] Mao Zedong se considérait comme un empereur rapporte son médecin personnel, et du fait de cette représentation, il était convaincu de son infaillibilité. En effet, dans la Chine ancienne on pensait que l'Empereur, détenant son mandat du Ciel, ne pouvait se tromper. « L'empereur ne peut pas se tromper il ne peut qu'être trompé » disait Mao de lui-même, accusant ainsi son entourage des erreurs qu'il pouvait commettre. *Cf.*, Dr Li Zhisui, 1994: 318.
[39] J. Gernet 1994: 99.
[40] E. Rawski 1985: 414.
[41] A. Cheng 1997:66; X. Xiao-Planes 2001: 30; J. Gernet 1994: 100.
[42] N. Kutcher 1999: 28.

Avant cette date, les enfants des propriétaires terriens comme lui avaient la possibilité de faire des études dans des « écoles de lignage », *jiashu* 家塾. En effet, le chef du lignage ou la personne la plus importante de la famille élargie impliquant parfois plusieurs branches, avait la charge de perpétuer le culte familial et donc le devoir d'aider ses membres à s'élever socialement. Recevoir un poste officiel était une manière d'honorer ses ancêtres. Il existait aussi pour tous les garçons du village des « écoles privées », *sishu* 私塾, financées entièrement par quelques grandes familles. Dans tous ces établissements les élèves commençaient par apprendre par cœur le « Classique en trois caractères », *sanzi jing* 三字經[43]. Le texte était présenté en phrases simples et rimées de trois caractères pour un apprentissage facile des connaissances générales comprenant les leçons de choses, l'arithmétique, la géographie, l'histoire et surtout l'éducation morale confucéenne. Après ce texte d'initiation, l'enseignement élémentaire des jeunes élèves était complété par deux autres ouvrages : les « Noms des cent familles », *Baijia xing* 百家姓, et le « Texte des mille caractères », *Qianzi wen.*千字文. La condition première et essentielle pour réussir les examens était d'avoir une très bonne mémoire. Ceux qui ne réussissaient pas à retenir les trois cent cinquante-six lignes du « Classique en trois caractères » ne pouvaient pas atteindre un niveau supérieur, un lettré étant par définition un homme qui a amassé un savoir à travers les textes classiques : ceux de Confucius, Mencius, et autres philosophes[44]. Après cette première sélection, les bons élèves candidats aux examens impériaux, poursuivaient leurs études dans une maison d'accueil de la ville préfectorale. Pour devenir un lettré, il fallait passer avec succès le premier degré des examens à la préfecture de la région *shengyuan* 生員, soit « bachelier », puis le deuxième *juren* 舉人, c'est-à dire « licencié » qui avait lieu chaque année à la capitale de la province et enfin le troisième, *jinshi* 進士, « docteur » le plus difficile, organisé tous les trois ans à Beijing. Mengxiong réussit brillamment tous les examens et parvint au plus haut niveau des études du lettré, il reçut en effet le titre de *Jinshi.*

[43] Yang Dan 2003: 179-197.

[44] Les livres canoniques que devaient approfondir les lettrés sont principalement les Cinq Classiques et les Quatre livres. Les Cinq classiques sont : le *Shi Jing* 詩經 livre de poèmes et de chants, le *Shu Jing* 書經 ensemble de documents et de discours de la dynastie Zhou, le *LiJi* 禮記, la description des rites anciens et des cérémonies de cour, le *Chun Qiu* 春秋, une description historique de l'État de Lu, le pays natal de Confucius, le *Yi Jing* 易經, manuel de divination basé sur les huit trigrammes et attribué à l'empereur Fu Xi. Le « Livre de la musique » *Yuejing* 樂經 qui figure dans les Six classiques des Han, est aussi ajouté. Les Quatre livres sont : les « Analectes » *Lun Yu* 論語, une compilation des paroles de Confucius ; la « Grande Étude » *Da Xue* 大學, soit le « Livre des Rites » *Zhong Yong* 中庸, et *le Mencius* 孟子.
Au total on compte « Treize classiques » *shisan jing* 十三經 avec le « Classique de la piété filiale » *Xiaojing* 孝經, le « Classique des Mille Caractères » *Qianzi wen* 千字文 et le « Classique des Trois Caractères » *Sanzi jing* 三字經.

À la fin du cursus de ses études mandarinales, Mengxiong se trouve à la charnière du système éducatif ancien et du système moderne qui débute en 1901. La sélection des fonctionnaires et des dirigeants par le système des examens impériaux, c'est-à-dire à partir d'un contrôle moral et la connaissance des canons classiques, ne permet plus au début du XXe siècle de gérer une société soucieuse de rattraper son retard économique et technologique. Il ne suffit plus de posséder la vertu du *ren*, 仁, permettant d'harmoniser les rapports humains pour avoir la capacité de conduire le pays vers le progrès[45]. Certes, les compétences scientifiques occidentales ne contribuent en rien à former des « hommes de bien », toutefois, elles s'imposent impérativement pour moderniser la Chine impériale, rénover ses institutions, en particulier réformer l'éducation. Dès 1902, les changements imposés par l'Impératrice font suite aux deux évènements qui bousculent la mentalité des Chinois à la fin du XIXe siècle, soit la défaite de leur pays lors de l'affrontement sino-japonais entre 1894 et 1895 puis, l'échec de la réforme dite des « Cent Jours » en 1898[46]. Les Chinois ont subi une humiliation après la victoire des Nippons mais cette mortification a aussi provoqué chez eux une crise culturelle et une réflexion, ils comprennent la nécessité de changer, ils décident d'« *Imiter* le Japon dans son *imitation* de l'Occident »[47]. Le succès du Japon est dû principalement à ses réformes, en Chine l'éducation traditionnelle lettrée n'est plus pertinente pour être au niveau des pays industrialisés[48].

Dès le début de son règne, soit à partir de 1868, l'Empereur Mutsuhito 明治天 crée et instaure dans tout le pays une langue nationale japonaise et codifie une grammaire en lieu et place d'une diversité de dialectes. Cette politique linguistique permet les réformes de l'éducation de l'ère dite « Meiji » 明治 (1868-1912) et la diffusion de l'instruction généralisée

[45] A. Cheng 1997 : 80.

[46] Sur les Cent jours, voir les notes historiques page 32. Je rappelle qu'après l'échec de la guerre sino-japonaise, les lettrés réformateurs réclament une modernisation de l'enseignement et avec l'assentiment de l'Empereur Guangxu, publient le 11 juin 1898 une quarantaine de décrets de réformes, mais l'Impératrice les récuse et trois mois après, fait enfermer son neveu. Les lettrés responsables, principalement les chefs de file Kang Youwei 康有為 et Liang Qichao 梁启超 s'exilent alors au Japon.

[47] Will Durant cité par Zhang Chi 2005 : 104.

[48] Au Japon, le système féodal est apparu au XIIe siècle et s'est maintenu jusqu'à la fin de la période Edo (1606-1860). Il a pris fin sous le règne de l'empereur Meiji, en 1868. Pendant 700 ans, le Japon avait été divisé en fiefs, les *daimyos*, contrôlés par les seigneurs féodaux, eux-mêmes étant les vassaux du *Shogun*, le commandant des armées qui dirigeait réellement le pays, l'Empereur n'ayant qu'un rôle symbolique. En 1636, le pays fut fermé par ordre du shôgun Hidetada soucieux de contrer la colonisation européenne et chrétienne. Dès lors, l'entrée des étrangers, comme la sortie des Japonais, fut interdite. Sur l'histoire du Japon voir Fr. Hérail 2010 ; R. Calvet 2007.

dans tout le pays[49]. Dès 1872, la création d'un ministère de l'Éducation rend obligatoire l'enseignement primaire en japonais standard, tandis que des programmes de formation supérieure inspirés des modèles occidentaux sont mis en place. Ce pays qui était soumis jusque-là à un régime féodal et fermé, entre rapidement dans l'ère industrielle. L'acquisition des nouvelles technologies lui permet d'avoir une supériorité militaire vis à vis de la Chine et aussi d'améliorer la qualité de la vie des individus dans de nombreux domaines, par exemple ils bénéficient de l'éclairage au gaz et de l'eau courante. Par ailleurs, les Japonais accèdent au progrès des techniques occidentales en réussissant à garder l'essence de leur culture, les mots d'ordre de l'ère Meiji étant : « âme japonaise, technique occidentale » ils ne renient pas le passé[50]. Les Chinois malgré des résistances culturelles ne peuvent que les imiter dans le domaine des sciences, avec des contradictions qu'expliquent John King Fairbank et Merle Goldman :

> « Du point de vue chinois, la victoire du Japon, en 1895, ne représente pas seulement la défaite de la Chine face à une autre civilisation, mais un véritable assujettissement aux puissances de l'ombre, représentées par l'occidentalisation. Les mœurs des Occidentaux n'étaient-elles pas semblables à celles des animaux, les hommes et les femmes allant jusqu'à se tenir la main en public, quand ils n'allaient pas jusqu'à s'embrasser à la vue de tous ? En inventant des machines puissantes, ce monde avait bouleversé l'ordre de l'homme et de la nature, un ordre auquel on devait la civilisation et la possibilité de mener une existence digne de ce nom» (2010: 335).

Trois ans seulement après la fin de la guerre, un rapprochement s'amorce entre les deux pays. En 1897, les Russes décident de s'emparer de la province du Liaodong. Cette province avait été enlevée à la Chine par le traité de Shimonoseki en 1895, donnée à ce moment-là aux Japonais. Depuis, ces derniers l'avaient restituée aux Chinois en leur offrant une assistance militaire. La stratégie du Japon pour s'allier la Chine face à la Russie menaçante et étendre son influence sur le continent passe, en effet, par une aide importante, particulièrement dans le domaine militaire et éducatif. Elle consiste aussi en échanges culturels ce qui convient aux lettrés-réformateurs chinois après l'échec de la réforme des « Cent jours » dont ils étaient les initiateurs[51]. Invités à se rendre au Japon après avoir rencontré des intellectuels et des hommes d'affaires, ces derniers rentrent convaincus de la

[49] Meiji est le nom posthume de l'Empereur Mutsuhito. Meiji signifie « gouvernement éclairé » (*mei,-ming en chinois* 明 = lumière, clarté ; *ji* 治 = gouvernement). Cette période symbolise en effet, au Japon, le début de la politique de modernisation et l'ouverture du pays.

[50] P. F. Souyri 1984 :69. Le sens de cette expression est bien proche de celui d'une expression chinoise : « Le savoir chinois comme valeur, le savoir occidental comme pratique », sur laquelle je reviendrai p. 85.

[51] L. Puddles 2003:181.

qualité du modèle japonais. Le nombre des étudiants chinois qui s'inscrivent dans les filières scientifiques des universités japonaises privées et impériales augmente alors fortement.

Cependant, les relations d'échanges entre les deux pays ne débutent officiellement qu'à partir de 1901. C'est alors qu'à son retour d'exil, l'Impératrice douairière consent enfin à faire les réformes de l'éducation réclamées en 1898 par l'empereur Guangxu et les lettrés réformateurs, réformes qu'elle avait rejetées jusque-là. À partir de cette date, pour pouvoir envisager une carrière de haut-fonctionnaire il faut avoir étudié une matière scientifique de haut niveau. Mengxiong obtient en 1906 un diplôme de Sciences en Communication après deux années passées, précise Yuding, dans « la plus grande université du Japon » *Zaodaotian daxue* 早稻田大學. En effet, pour être reconnu dans une discipline, il est préférable d'avoir fait des études en Occident ou au Japon, la plupart des membres du gouvernement de Yuan Shi-kai (1911-1916) sont des lettrés qui ont appris une spécialité chez leurs voisins. Certes, tous les docteurs *jinshi* qui briguent un poste dans l'administration ne partent pas à l'étranger, un enseignement scientifique est introduit à l'Université de Beijing dès 1902. La création de « l'Institut des fonctionnaires » *shixueguan* 仕學馆 assure la formation des étudiants qui veulent accéder aux hautes fonctions de l'État. Ainsi, en 1903, un nouvel institut pour les lettrés, le *jinshiguan* 進士馆, ouvre ses portes aux docteurs qui reçoivent une instruction en droit, en politique et en langues étrangères. Les professeurs sont des universitaires japonais, les étudiants doivent donc apprendre le japonais pour suivre leurs cours [52].

Par la suite, Mengxiong crée et subventionne des écoles, obéissant ainsi à la règle en cours dans l'ancien système qui impose de se consacrer à des fonctions d'intérêt public. Certes, la modification du système scolaire en place commence par la transformation des « écoles privées tenues par un précepteur » *sishu* 私塾, des « écoles gratuites » *yixue*义学 et des « écoles de villages » *shexue* 社學, en « écoles nouvelles ». Toutefois, les autorités locales des districts en charge d'appliquer la nouvelle pédagogie n'ont pas toujours les budgets nécessaires. Ainsi, les écoles modernes restent des écoles privées, encore dépendantes de l'initiative des notables *shenshi* 绅士 et plus tard des missionnaires. Entre 1902 et 1904, le gouvernement met en place un système d'études inspiré du système japonais et occidental : après la fin de l'école primaire supérieure, généralement vers l'âge de 15 ans, les élèves ont la

[52] M. Bastid 1971:45.

possibilité d'entrer à l'école secondaire pour préparer les concours universitaires [53]. Néanmoins, le développement de cet enseignement se révèle difficile car le nombre d'écoles est insuffisant, peu de parents ont les moyens d'y envoyer leurs enfants et finalement, rares sont les élèves qui réussissent à entrer à l'Université de Beijing dans les deux premières décennies du XXe siècle.

4. Les études au Japon : un choix qui a pesé dans le destin de Mengxiong.

Les lettrés préparés par les examens mandarinaux à gouverner le pays comme le voulait la tradition confucéenne, veulent compléter leur formation à l'étranger pour conduire la Chine au progrès industriel et commercial. Mengxiong part au Japon pour des raisons pratiques, le coût des études est moins élevé qu'en Occident, la langue plus facile à maîtriser et les affinités culturelles rendent le séjour plus agréable [54]. Les études à Tokyo sont encouragées par les autorités chinoises, des bourses sont distribuées par l'État, par les gouvernements provinciaux ou par les riches particuliers pour leurs proches. C'est le cas de Mengxiong dont les études sont financées par Mei Xi Wen « un ami de la famille » dit Yuding, elle n'a pas d'autres informations sur cette personne. Il choisit le domaine des communications comme discipline, les sciences pratiques et économiques sont alors, dit-elle, les plus nécessaires au développement du pays.

Toutefois, selon leurs représentations de l'étranger et probablement leurs moyens financiers, les familles qui décident d'envoyer leurs fils dans un pays ou un autre, le font selon le calendrier des évènements qui rapprochent ou exacerbent les relations internationales de la Chine. Ainsi, entre 1901 et 1906, tandis que les échanges culturels avec le Japon sont privilégiés par l'Impératrice Cixi, les contacts avec les Américains ne sont pas toujours très bons. En effet, en 1905 le boycott des marchandises américaines a lieu dans plusieurs ports chinois. Il s'agit d'une riposte à la discrimination raciale et aux maltraitances subies par les émigrés chinois aux États-Unis, des pratiques soutenues par les autorités américaines [55]. Auparavant, vers le milieu du XIXe siècle les élèves des écoles fondées par des missionnaires américains envisageaient de partir aux États-Unis terminer leurs études, mais, une première

[53] Changxing Zhao 2010: 36; Xiaohong Xiao-Planes 2001. Sur le système éducatif du Japon, J-M. Leclercq 1984 ; Pour des tableaux comparatifs entre les cursus des écoles japonaises et chinoises voir M. Bastid, 1971 : 42-45.

[54] L. Pudles 2003: 178. L'étude de l'auteure sur « la formation juridique des étudiants chinois au Japon » apporte une information, sur les politiques gouvernementales et les conditions d'accueil et d'inscription des étudiants, qui concerne l'ensemble des disciplines.

[55] M. Bastid 1971 : 68-69 ; J.K. Fairbank 2010: 361 :

expérience débutée en 1872 ne fut pas reconduite après 1881. La centaine d'étudiants envoyés à cette date à l'université de Hartford dans le Connecticut, revinrent quelques années plus tard incapables de poursuivre leurs études classiques. Ils étaient devenus selon les maîtres lettrés, « des barbares », et, entre autres reniements à la coutume, « ils s'étaient débarrassés de leurs nattes »[56]. Il faudra attendre ensuite l'influence des lettrés « réformateurs » en 1898, pour relancer le mouvement d'émigration estudiantine aux États-Unis.

Après 1908 les étudiants préfèrent partir en Europe ou aux États-Unis. Le départ pour l'Amérique leur est facilité par des bourses distribuées par la commission sino-américaine et, l'ouverture d'une école préparatoire à Beijing avec les fonds accordés par les Américains[57]. Dans le même temps, le gouvernement chinois restreint les aides attribuées pour les études au Japon car les étudiants reviennent souvent pénétrés d'idées révolutionnaires, c'est en effet à Tokyo que se fomentent les idées anti-manchoues. Le docteur Sun Yat-sen 孫逸仙 (1866-1925), un médecin engagé dans la politique pour renverser le régime impérial et établir une république de Chine - dont il sera d'ailleurs pour une courte durée le premier président pendant quelques mois en 1912 -, s'y trouve et rassemble autour de lui les lettrés et les étudiants chinois qui partagent ses idées révolutionnaires[58]. Il fonde en 1905 une société secrète, la « Ligue d'union jurée » *Tongmenghui* 同盟會, si bien qu'en 1907, le gouvernement chinois convainc les responsables politiques japonais de l'expulser. Toutefois, les groupuscules qui demeurent au Japon représentent encore un danger pour les Qing. Plus tard, les évènements politiques de 1915 tels que les « Vingt-et-une demandes » du Japon, *ershi yi tiao* 二十一条 qui provoquent la colère de la population toute entière, accentuent alors la désaffection des étudiants pour ce pays[59].

En 1904, lorsque Mengxiong choisit le Japon, un slogan répandu parmi les lettrés plaisait aux Chinois : « Les études chinoises comme fondement des valeurs, les études occidentales pour les applications pratiques », autrement dit, « le savoir chinois comme

[56] J.K. Fairbank 1989: 172; L. Pudles 2003:176. En Chine, comme souvent ailleurs, la coiffure était contrôlée par la culture. En arrivant au pouvoir en 1644, les Mandchous, avaient imposé à tous les Chinois le port de la natte, c'est-à-dire leur propre coiffure. Couper sa natte était par conséquent un signe de protestation contre le régime impérial. De plus, couper ses cheveux revenait à rompre avec la tradition confucéenne, les cheveux faisant partie intégrante du corps reçu des parents, lequel doit être conservé tel quel.

[57] Cette école Tsinghua deviendra en 1911 **«** l'Université de Tsinghua » ou *Qinghua daxue* 清华大学, une des deux universités les plus importantes de Pékin, l'autre étant « l'Université Beida » *Beida daxue* 北京大学 fondée en 1898.

[58] Sun Yat-sen est le nom cantonnais de Sun Yen 孫文 connu aussi sous son surnom Sun Zhongshan 孫中山.

[59] Voir les notes historiques sur la période, page 35. En 1915, le Japon voulant étendre son hégémonie sur la Chine, présente Vingt- et- une demandes au président Yuan Shikai. Ce dernier les accepte, malgré la protestation de la population.

principe, le savoir occidental comme pratique » *zhongxue wei ti, xixue wei yong* 中學為體 西學為用[60]. C'est une assertion qui autorise à aller se former au Japon, car d'une part, les connaissances de l'Occident sont déjà enseignées dans ce pays depuis quelques années, et d'autre part, les Japonais ont conservé l'éthique confucéenne commune aux deux pays, la loyauté envers leur Empereur et le respect des rites. Or, ces valeurs sont ignorées en Occident notamment aux États-Unis et en France. Par ailleurs, les défenseurs d'une culture commune aux deux pays rappellent que « les bases de l'État japonais reposent sur les voies des anciens sages chinois »[61].

5. Instituée au fil du temps : la bonne relation de Mengxiong avec les Japonais

Le rapport officiel de la biographie de Mengxiong mentionne un voyage au Japon pour recevoir la médaille "Soleil Levant" de Second niveau de l'Empereur [62] :

> 陆素亲日本 1928 年，陆在东京接受日本天皇所赐二级旭日勋章[63].
> *Lu su qin Riben* 1928 *nian, Lu zai Dongjing jieshou Riben tianhuang suo chang erji xuri xunzhang*

Il travaille alors dans le gouvernement de Jiang Jieshi 蒋介石 (Chiang Kai-shek). Yuding ignorait ou avait oublié cet évènement. Par ailleurs, ni la biographie de son grand-père, ni le service des Archives ne fournissent quelque explication sur cette désignation. Nous savons que cette année-là, au Japon, Hiro-Hito (1901-1989) fut couronné empereur et au cours des cérémonies, il avait probablement comme c'était l'usage distribué des récompenses pour services rendus. Cette médaille en manière de remerciements pouvait concerner la signature des « Vingt-et-une demandes en 1915» à laquelle Mengxiong avait participé, puisque à cette date il appartenait au gouvernement de Yuan Shi-kai 袁世凯. Cet évènement témoigne pour le moins, des bonnes relations qu'il avait conservées depuis son séjour à Tokyo avec les Japonais. En raison des liens importants qu'il a contractés avec eux qui ont abouti à

[60] L. Pudles 2003 : 183.
[61] *Ibid. :* 191.
[62] Il s'agit d'une décoration de l'Ordre du Soleil levant, *Kyokujitsu shō* 旭日章, établie en 1875 par l'empereur Meiji. C'était la plus haute distinction japonaise, une récompense « sacrée » pour contributions exemplaires dans différents domaines. Il y avait six catégories de médailles. Paradoxalement, en cette même année, des confrontations se produisirent entre l'armée japonaise et celle du Guomindang au Shandong. Là-dessus, voir J. L. Margolin 2007 : 78.
[63] J'ai trouvé ce renseignement dans un annuaire des personnalités de l'île de Chongming : *Chong Ming Xian Zhi*, les « Notes concernant le district de Chongming » 1989 : 920, v. 35.

une décoration, lorsque la guerre éclate en 1937, il lui sera peut-être difficile de considérer les Japonais comme des ennemis, cela reste une hypothèse.

Certes, il est impossible de savoir si son passage dans une grande université japonaise est à l'origine de vues politiques qui, plus tard, au moment de la déclaration de la deuxième guerre sino-japonaise (1937-1945), le feront passer du côté des ennemis de son pays. En effet, pendant ce séjour au Japon, il ne partage pas le panasiatisme de Sun Yat-sen qui se fonde sur une collaboration sino-nipponne et veut renverser la dynastie des Qing. Contrairement à beaucoup d'étudiants et de lettrés résidant à Tokyo, Mengxiong reste fidèle au régime impérial. Toutefois, vingt ans plus tard, en 1937, il se met au service du gouvernement japonais car il croit au panasiatisme nippon devenu cependant un expansionnisme économique dirigé contre la Chine. Avec le gouvernement japonais, au Shandong il fait construire une tour, symbolisant le « Nouvel Ordre en Asie de l'Est »[64].

6. À la charnière de deux systèmes d'éducation : l'attribution de hautes fonctions

Mengxiong se trouve à la charnière des deux systèmes, le mandarinal et l'universitaire. Sa formation de lettré lui confère la capacité à gouverner, car selon Confucius l'objectif de l'éducation, je le rappelle, est de former des gens « alliant compétence et vertu », des « hommes de bien » *junzi* 君子 qui font ensuite carrière dans l'administration et participent au gouvernement. Par ailleurs, étant la preuve d'un savoir technologique nouveau, son diplôme japonais le place dans une position tout aussi élitiste. Il s'agit là d'un cursus brillant qui lui donne accès à des postes importants dans l'espace politique, éducationnel et technique de son pays. L'élite, en effet, à la fin de l'Empire et au début de la République est formée d'anciens lettrés comme lui, mais aussi d'hommes qui ont suivi, en partie, un cursus scolaire et universitaire conçu sur le modèle occidental, et, par la suite obtenu des diplômes à l'étranger.

Parmi ces « sino-libéraux », ceux qui reviennent d'Occident et plus particulièrement des États-Unis, cassent le modèle ancien du lettré voué par tradition à s'occuper des problèmes de l'État impérial traditionnel confucéen[65]. Cependant, par leur réflexion et leurs innovations dans le champ culturel et scientifique, ils transforment la société, influent sur la politique de leur pays. On les désigne dans les années vingt sous le terme d'

[64] Sur la coopération du Japon et de la Chine pour construire un « nouvel ordre asiatique » voir. J. L. Margolin 2007: 67-73. Plusieurs articles sur Baidu, le moteur de recherche chinois, certes pas entièrement fiable, évoquent la participation de Mengxiong à l'édification de la tour et sa présence à l'inauguration sans préciser la date.
[65] J. K. Fairbank 1989 : 286.

« intellectuels », *zhishi fenzi* 知識分子, car à ce moment-là, la « connaissance », *zhishi* 知識, prend un nouveau sens, elle se rapporte au savoir occidental et se distingue du mot *xuewen* 學文, « savoir » ou connaissance qui indique la maîtrise des classiques chinois[66].

Dans cette famille, Mengxiong sera le dernier homme de la classe des lettrés, laquelle en disparaissant a fait place à celle des intellectuels dont se réclame Yuding. De ce fait, elle se sent malgré tout dans une continuité familiale. Certes, aujourd'hui, elle ne bénéficie de ce titre d' « intellectuelle » qu'au regard de la signification qu'on attribuait au terme entre 1949 et 1977, il désignait alors les Chinois qui avaient fait des études universitaires et obtenu un diplôme. Ensuite, le critère retenu après 1980 pour qu'un individu soit considéré comme un « intellectuel » était alors le niveau d'indépendance de sa pensée par rapport à l'idéologie courante. Diplômés de l'Université de Beijing, son père, ses oncles, tous ont été inclus dans la classe des intellectuels sans toutefois faire partie de ce qui a été souvent appelé à partir de 1927, *l'intelligentsia,* terme russe réservé à ceux qui usaient de leur prestige pour intervenir dans la vie publique du pays[67]. Cependant, ils ont fait partie d'une élite en leur temps, en ce sens que les diplômés d'universités étaient peu nombreux et qu'ils appartenaient presque tous à des familles de lettrés et de propriétaires-terriens. Zhang Lun, sociologue analysant aujourd'hui la vie intellectuelle de la Chine au XXe siècle, nous éclaire sur le sens du mot *intelligentsia* :

> « Les premiers termes désignant ces nouvelles figures de la pensée nées lors du mouvement du 4 Mai se situent dans le champ du collectif : « les milieux de la connaissance » (*zhishijie)* ou « la classe qui possède la connaissance » *(zhishijieji),* traduit du terme russe « intelligentsia ». Ils seront peu à peu remplacés par un terme faisant place à l'individu : *zhishifenzi*, (« personne possédant la connaissance »), autrement dit, « intellectuel », expression dans laquelle *fenzi* signifie « élément d'un tout, ou membre d'une collectivité »[68].

Il ajoute en note « qu'aucun dictionnaire de vocabulaire ancien ne mentionne le terme *fenzi*, 分子 qui ne correspond d'ailleurs pas à la représentation traditionnelle de l'individu ».

---

[66] Zhang Lun 2003 : 39.

[67] Le terme « intelligentsia » est employé par les sinologues et les politologues qui analysent le monde intellectuel chinois au début du XXe siècle. Ce mot russe désigne l'ensemble des intellectuels d'un pays, cependant en Chine, il différencie les intellectuels « lettrés traditionnels », de ceux qui, à partir de 1915 environ, interviennent dans la vie publique pour dénoncer les idées émanant du pouvoir en place. C'est-à-dire, à l'époque de l'apparition du mouvement de la Nouvelle Culture et de la première revue dans laquelle ils peuvent s'exprimer, *Xin Qingnian,* « La Nouvelle Jeunesse ».

[68] Zhang Lun 2003*:* 39. Sur le sujet voir aussi R. Lew 1985, Cheng Yingxiang 2004 :10-11, J. K. Fairbank 1989 : 430.

7. De Hautes Fonctions : au service de l'État, puis contre lui

Dès son retour du Japon, Mengxiong est promu à des postes importants au gouvernement, étant parmi les premiers à conjoindre le titre de *Jinshi* et un diplôme occidental en sciences des communications. Ses fonctions sont en prise directe avec les évènements politiques historiques et sociaux de l'époque, la mise en place de nouvelles structures politiques après la chute de l'empire, la crise déclenchée par les revendications des Japonais en 1915, et le mouvement culturel du Quatre mai. Elles sont liées aux problématiques majeures de son pays : celle de la modernisation de l'éducation et celle de la construction des chemins de fer. Dès 1906, il travaille au ministère des Postes et Télécommunications, (vice-ministre) et il est nommé professeur à l'Université de Beijing Daxue, confirmant de la sorte le lien établi par Confucius entre l'éducation et le pouvoir politique[69].

C'est une lourde charge, car la réforme de l'éducation est récente, une confusion règne entre l'ancien et le nouveau système. Les diplômés des écoles modernes reçoivent encore les titres des examens officiels des lettrés et ils en ont gardé la mentalité. Ils visent les postes administratifs, mais ils sous-estiment parfois la valeur d'une formation technique et scientifique. Faire coïncider l'éducation morale du confucianisme et l'éducation scientifique n'est pas une tâche aisée pour les enseignants. Les étudiants craignent de perdre leur identité en suivant les formations occidentales, le nationalisme se développe. Toutefois, si l'idée de « nation », *guomin* 國民, signifie pour les uns d'être unis autour de l'Empereur, de lutter contre les particularismes et le danger des idées nouvelles, pour les autres c'est d'être rassemblés et forts pour s'opposer à l'impérialisme des Occidentaux.

Après 1912, les controverses au sein même du ministère de l'Éducation concernent, plus spécialement, la place de l'éducation morale du confucianisme, dans l'enseignement. Les grands réformateurs, ses pairs, Tang Wenzhi (1865-1954) et Cai Yuanpei (1876-1940) sont divisés sur la question du maintien de l'enseignement des classiques dans les programmes scolaires[70]. Tang Wenzhi condamne le système des examens officiels mais recommande le maintien de l'étude des Classiques, conciliables avec l'enseignement scientifique. Quant à Cai Yuanpei, particulièrement célèbre pour ses dénonciations du système éducatif chinois et ses idées novatrices, il bannit des manuels scolaires le culte de Confucius contraire à l'esprit républicain.

[69] A. Cheng 1997: 60-93.
[70] Ch. Nguyen Tri 2006: 119-142.

Mengxiong a certainement fréquenté ces deux personnages. Il rencontre indubitablement Tang Whenzi, ministre des Postes et Communications en 1907, puisqu'il est nommé dans ce même ministère en rentrant du Japon. Ensuite, de 1914 à 1920, il devient directeur d'une nouvelle « École de Postes et de Télécommunications », laquelle est intégrée à l'Université de Beijing à partir de 1917, c'est-à-dire lorsque Cai Yuanpai prend la direction de celle-ci et la réorganise. Sachant l'importance que Cai Yuanpai accorde aux relations personnelles et aux échanges des idées entre professeurs, dans la réorganisation de l'université de Beijing, les deux hommes n'ont certainement pas manqué de disserter sur la politique de l'éducation mais, partagent-ils les mêmes convictions pour autant[71]?

Par ailleurs, selon sa biographie officielle, à partir de 1912, Mengxiong occupe de hautes responsabilités au Ministère des transports, Directeur du bureau des transports ferroviaires de la ligne Beijing-Wuhan pendant plusieurs années, de 1920 à 1927, il est en charge du secteur ferroviaire du comité du Shandong (sous contrôle allemand jusqu'en 1923) et administrateur des transports de la région du Shandong. De 1927 à 1931, il travaille alors dans le gouvernement de Chiang Kai-chek à Nanjing. En 1931 il revient au Shandong comme administrateur des transports ferroviaires. C'est un secteur important et vital à l'époque, mais sensible. Liée au développement économique du pays et mémorable dans la modernisation de la Chine, la question des Chemins de fer est un sujet de litige dans la population et dans les relations diplomatiques des Chinois avec les Occidentaux. Les premiers projets et réalisations de construction du rail avaient été l'initiative des Américains et des Anglais en 1863, puis les compagnies belges, françaises, anglaises, allemandes et américaines apportèrent les capitaux. Ensuite, les Chinois voulurent négocier leur indépendance, opérer les rachats des lignes pour les gérer et les exploiter eux-mêmes. Les emprunts de l'État aux banques étrangères furent souvent l'objet de fortes contestations, écrit Marie-Claire Bergère, particulièrement au moment de la crise boursière de 1910 (1964). C'est donc dans une période de grandes difficultés de la République naissante, que Mengxiong est en charge des Transports et qu'il est délégué au Parlement du gouvernement. Il s'y trouve lorsqu'en 1912 Yuan Shikai 袁世凯 alors président, doit négocier avec le Consortium des puissances étrangères les conditions des emprunts pour les chemins de fer tout en gardant l'indépendance de la Chine. Quelques années plus tard, en 1920, Mengxiong nous l'avons dit est en charge du secteur ferroviaire du Shandong sous contrôle allemand, en un temps où les esprits sont échauffés par le Traité de

[71] J. K. Fairbank 1989: 271 ; Lizhong Zhang 1993. 149-159. Précisons au passage que Cai Yuanpai et Lu Mengxiong ont été tous les deux présidents l'Université Jiaotong de Shanghai, fondée en 1896, l'un pendant l'été 1922, l'autre en 1928. Voir le site de Xi'an Jiaotong University : http://www.xjtu.edu.cn/en/AboutXJTU/fp.html

Versailles qui transfère aux Japonais les droits et les privilèges détenus par les Allemands au Shandong ; une situation humiliante pour la Chine qui a déjà cédé aux « Vingt-et-une demandes » du gouvernement nippon en 1915. Un poste donc qui nécessite l'exercice d'une diplomatie et une compétence que possède probablement Mengxiong, c'est-à-dire la connaissance de la mentalité et des comportements des Japonais, rivaux et partisans dans cette affaire. Enfin, sous le gouvernement de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek) à Nanjing, il reviendra de 1931 à 1937 dans le secteur des Chemins de fer du Shandong.

Jusqu'en 1937, date à laquelle il trahit son pays pour rejoindre le gouvernement japonais, toutes les fonctions occupées par Mengxiong ne peuvent qu'honorer l'aïeule. Celle-ci a rempli sa tâche d'éducatrice, permettant à son fils d'honorer son père défunt, conformément à la pensée de Confucius, ainsi présentée par Anne Cheng :

> « La visée de l'éducation est de former un homme capable sur le plan politique de servir la communauté et en même temps de devenir "un homme de bien", les deux plans n'en faisant qu'un puisque servir son prince s'assimile à servir son père » (1977 : 66).

En effet, Mengxiong a aidé le « prince » en la personne des dirigeants de l'État. Il a occupé des postes de responsabilités sous tous les gouvernements, celui de la fin des Qing, et ceux de la République. Cette félicité qu'elle a connue aurait-elle duré face aux options prises par Mengxiong, quelques années plus tard ? Sans être directement lié au cauchemar qu'a représenté le massacre de Nanjing, Mengxiong travaille avec les Nippons dès la fin de 1937. La lecture de l'ouvrage, cité précédemment, complète les renseignements donnés par Yuding à ce sujet[72]. À cette date il est chargé du contrôle de l'ordre public, puis pendant deux ans il est Chef de la police dans le comité des affaires politiques pour le gouvernement japonais et Vice-ministre de l'industrie. En 1940, il meurt d'une pneumonie aiguë à Beijing. Ses dernières années, aux yeux des Chinois, anéantissent les mérites et la carrière brillante d'un homme jusque-là loyal et fidèle à son pays :

> « 1937 年投靠日本侵略者，与赵琪一起组织青岛治安维持会。两年后任警旋调任日伪华北政务委员会实业部次长。1940 年 1 月患急性肺炎.病死于北京)崇明县志»[73]
>
> 1937 *nian toukao Riben qinlue zhe, yu ZhaoQi yiqi zuzhi Qingdao zhi an weichihui*.
> *Liang nian hou ren jing xuan tiao ren Riwei huabei zhengfu weiyuanhui shiyebu cizhang.*
> 1940 *nian 1 yue chuan jixing feiyan bing siyu Beijing.*

[72] Les faits sont inscrits dans un ouvrage déjà cité : 崇明县志 *Chong Ming Xian Zhi*, « les Annales de Chongming » 1989 : 920, volume 35.
[73] *Chong Ming Xian Zhi*, les « Notes concernant le district de Chongming » 1989 : 920, v. 35.

« 1937, il s'appuie sur (compte sur) l'envahisseur japonais, et organise avec Zhao Qi le comité de maintien de l'ordre publique de Qingdao. Deux ans plus tard il est nommé chef de la police puis immédiatement changé de poste pour devenir député chef, membre du comité des affaires gouvernementales du Nord, au Ministère de l'Industrie (et/ou Commerce) du gouvernement "Riwei" (japonais). En janvier 1940 il contracte une pneumonie aigue et meurt à Beijing ».

8. La désertion de Mengxiong : idéalisme ou opportunisme ?

À défaut de connaître les pensées politiques et les déterminants personnels de Mengxiong qui sous-tendent le reniement de son propre gouvernement, nous pouvons jeter un regard sur les sollicitations et les circonstances historiques auxquelles il a pu être soumis. Lorsqu'en juin 1937, la deuxième guerre sino-japonaise éclate, il administre le secteur de transports ferroviaires de Jinan, la capitale du Shandong située au Nord-Est de la Chine[74]. L'armée japonaise envahit rapidement ce territoire proche de la Mandchourie, une province déjà occupée à la tête de laquelle les Nippons avaient placé depuis 1932, le dernier empereur de la dynastie Qing, Puyi 溥儀. Au fur et à mesure de l'avancée de leurs troupes, les Japonais mettent en place plusieurs gouvernements locaux formés de collaborateurs chinois qui sont chargés d'administrer les territoires conquis. La direction du gouvernement provisoire de la République de Chine, *Zhonghua Minguo Linshi Zhengfu* 中華民國臨時政府, institué à la fin de l'année 1937 à Beijing, est assurée par Wang Kemin 王克敏, (1879-1945), un dissident du Guomindang qui recrute d'anciens collègues pour collaborer et contrôler les régions conquises. Nous n'avons pas d'informations sur les négociations entre Wang Kemin et Mengxiong mais ils se connaissaient probablement. Wang Kemin avait étudié l'économie au Japon, il s'y trouvait pendant la même période que Mengxiong, et comme lui après 1907, il fut promu à des postes prestigieux à Beijing, puisqu'il sera ministre des Finances en 1918. Mengxiong fut lui aussi vice-ministre des transports en 1913. Ce passé commun suffit-il à créer un esprit de collaboration entre eux ? S'agissait-il pour ces deux hommes d'un dépit ? Avaient-ils perdu l'espoir de s'élever dans la hiérarchie du gouvernement de Jiang Jieshi, eux qui étaient destinés aux plus hautes fonctions et les avaient déjà connues sous le règne de Yuan Shikai puis du gouvernement des seigneurs de la guerre? Yuding affirme que son grand-père n'avait pas d'ambition personnelle, il aurait agi par idéologie.

[74] Cette guerre fut provoquée par un incident en juin 1937, la perte d'un soldat chinois au pont Marco-Polo, lors d'un affrontement dans la banlieue de Beijing, entre soldats nippons et chinois. Elle n'était pas programmée mais elle se développa rapidement.

En effet, l'idéologie des Japonais a pu aussi jouer en faveur de ce ralliement. En 1936, la Société d'Études du prince Konoe Fumimaro avait proposé :

> « La constitution d'une "libre union des nations libérées de l'Asie de l'Est" fondée sur "le règne et la vertu" dans laquelle le « concept oriental de moralité » remplacerait le « concept occidental de liberté », et qui bien entendu serait placé sous la « direction » du Japon »[75].

La proposition japonaise se situe dans le cadre des valeurs confucéennes conservées autour de l'empereur, on y parle de « vertu » et de « moralité », une éthique politique et philosophique asiatique, donc un panasiatisme. Jiang Jieshi quant à lui, prône aussi les valeurs confucéennes dans la création du mouvement pour la « Vie nouvelle », mais se réclame du protestantisme méthodiste représentant d'autres valeurs, occidentales celles-là, et il échoue à maintenir la probité dans son gouvernement. La corruption et la répression empêchent l'efficacité de son administration. Une « fidélité » aux valeurs confucéennes peut avoir conduit Mengxiong à se démarquer, en le trahissant, de ce gouvernement qui ne correspondait plus à son éthique de la politique. Les certitudes manquent à ce propos, mais les données factuelles, les postes occupés, peuvent servir à analyser les motifs qui ont pu le conduire à cette rupture, un certain conservatisme par exemple. Certes, il avait collaboré avec Cai Yuanpei lequel, rappelons-le, rejetait le Confucianisme, mais Mengxiong a surtout été proche de Yuan Shi-kai qui voulait conserver le culte de Confucius, menait une politique oligarchique comme du temps des Qing et enfin, espérant l'appui des Japonais, était sur le point de s'autoproclamer empereur. Une information d'importance nous manque, Yuding ne connaît pas la position de son grand-père lors du mouvement nationaliste du Quatre mai 1919, lequel était à la fois une protestation contre l'idéologie du confucianisme mais aussi une volonté de résistance nationale face à l'agression japonaise[76]. À l'instar de nombreuses personnalités chinoises qui ont entretenu des liens avec les Japonais, avant ou au cours de leur ascension vers le pouvoir et selon les étapes de l'Histoire, Mengxiong fait des choix, il saisit probablement des opportunités, renonce peut-être à des attachements. En tout état de cause, sa relation avec les Japonais instituée dans le passé a probablement été déterminante dans

[75] J. L. Margolin 2007: 82. L'auteur cite W.G. Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1895*, Oxford, 1987: 204-205.

[76] En effet, le mouvement du Quatre mai 1919, faisait suite aux « Vingt et une demandes » adressées à la Chine en 1915 par l'Empereur japonais. Ces demandes, acceptées par le gouvernement de Yuan Shikai, auquel appartenait Mengxiong, visaient à instaurer une sorte de protectorat japonais sur la Chine. Elles étaient humiliantes et avaient ravivé le nationalisme des Chinois.

l'attribution de postes clés qui lui sont dévolus à Qingdao 青島, dès son entrée dans le gouvernement des collaborateurs[77].

Yuding m'indique les deux documents qui font état des charges et des fonctions de Mengxiong : le premier déjà cité, un ouvrage conservé aux archives de Chongming, rapporte strictement les dates d'obtention des titres et des fonctions de la vie publique des personnalités originaires de l'île, soit pour la période de 1906 et 1940 le concernant. Le deuxième, que je n'ai pas lu, un registre des professeurs ayant enseigné à l'Université de Beijing *Beijng daxuei* 北京大学 plus connue sous le nom de *Beida* 北大 sur lequel il figure puisque, nous l'avons précisé, l'École des postes et de communications qu'il dirigeait avait été intégrée à l'Université en 1914. Ce second document que je n'ai pas pu voir, fait abstraction dit Yuding des trois dernières années de sa vie, condamnables au regard du gouvernement chinois. L'objectif de ce registre étant de louer les pionniers de l'Université, cette omission s'explique peut-être.

9. Le dessillement de Yuding : la mort brutale de Mengxiong

« J'ignorais la position sociale de mon grand-père, jusqu'au jour de sa mort » dit Yuding. Soudainement, à l'âge de onze ans, elle découvre l'importance de son rôle, acteur et actif dans l'occupation de son pays par les Japonais. La révélation du statut de Mengxiong, telle la levée brutale d'un « secret de famille » est une surprise et un choc pour elle. Sa sœur aînée et son frère, un peu plus âgés, sont-ils aussi surpris qu'elle? Elle explique cette situation par le cloisonnement dans la vie de tous les jours à la maison, entre le monde des adultes et celui des enfants. La disparition de son grand-père engendre une forte émotion dans la famille, c'est aussi un évènement dans la ville de Qingdao. Alors que l'hôpital de Beijing déclare le décès par « pneumonie aiguë », ses parents, oncles et tantes, préfèrent croire à un empoisonnement. Il semble que pendant les derniers mois de son activité de chef de la police, Mengxiong ait eu des divergences de vues avec les dirigeants japonais qui l'auraient alors éliminé, en effet, ces derniers n'hésitaient pas à supprimer les collaborateurs qui désobéissaient. Regrettait-t-il son ralliement, est-ce qu'il ouvrait les yeux sur la nature violente du gouvernement qu'il servait ? Conscient de sa trahison avait-il voulu profiter de sa

[77] Qingdao, ville côtière de la province du Shandong, construite par les Allemands vers 1898, est occupée par les Japonais en 1914, puis récupérée par les Chinois en 1922. En 1937, avec le Shanxi, le Hebei et le Jiangsu, la province est placée sous le contrôle du gouvernement provisoire fondé par Wang Kemin et supervisé par l'Armée japonaise.

position pour agir contre les Japonais ? Jouait-il un double jeu avec les nationalistes, tel que Wang Jingwei, 汪精衛 (1883-1944) ancien chef du Guomingdang, qui fonda un gouvernement de collaboration en 1940 à Nanjing, ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des relations secrètes et complexes avec Jiang Jieshi (Chiang Kai-sheck) en vue d'éliminer les communistes[78]? Nous n'avons aucun élément pour le dire. Yuding se souvient seulement que l'on disait dans la famille :

> « Comme il n'obéissait pas aux ordres, dit-elle, il a été empoisonné. Dans la ville, quelques-uns considéraient qu'il avait trahi, mais d'autres disaient qu'il avait été tué parce qu'il ne voulait plus travailler pour les Japonais».

Selon la thèse de la famille, la collaboration de Mengxiong avec le gouvernement japonais n'était pas seulement une trahison envers la Chine, il s'agissait d'un engagement sincère. Il voulait participer à la réalisation du « Nouvel Ordre asiatique » qui devait permettre aux peuples d'Asie de lutter ensemble contre le péril représenté par les puissances d'Occident. Comme Sun Yat-sen quelques années auparavant, il croyait alors au panasiatisme. C'est une situation inédite qui rappelle les demandes des nouveaux « néo-confucianistes » dans les années quatre-vingt. Ils revendiquaient les valeurs « asiatiques » confucéennes, comme exemple, comme moteur central de la modernisation, voulant les intégrer dans l'ordre mondial, celui des Occidentaux.

La révélation du statut japonais de son grand-père s'inscrit, telle une fracture, dans la vie de Yuding encore adolescente. Cependant, le secret ou l'absence d'information sur l'implication de celui-ci dans le gouvernement dit « fantoche » - expression péjorative pour désigner le gouvernement illégitime dirigé par des Chinois comparés à des marionnettes, sans consistance, - a probablement facilité la vie sociale de Yuding lui permettant des espaces de convivialités avec ses amis, à l'école par exemple. À Qingdao pendant l'occupation, les élèves chinois majoritairement réprouvent les Japonais qu'ils côtoient en classe. On peut ici opposer les lieux de vie de Yuding, telles que le sont traditionnellement les sphères symboliques du *wai,* l'espace public, et du *nei,* l'espace domestique. Dans la rue, elle croise les soldats « les diables japonais », ainsi qu'on les appelait, et les familles nippones, leur culture s'impose par les inscriptions *kanjis* apposées sur les enseignes[79]. Dans l'espace du

[78] Ch. Vidal 2010: 60-96.

[79] Les *kanjis,* 漢字 sont les caractères de la langue japonaise basés sur les caractères chinois *Hanzi,* ils sont arrivés au Japon vers le IV° siècle. Ils ne donnent que la signification de base du mot. Les idéogrammes sont utilisés avec des syllabaires : les *katakanas* qui permettent de traduire les mots étrangers et les *hiraganas,* particules grammaticales utilisées pour la construction des phrases, indiquant le sujet, le destinataire etc…, elles sont aussi la partie variable des verbes indiquant par exemple le temps et le mode.

privé, la maisonnée, elle m'assure qu'elle n'a jamais entendu son grand-père parler la langue des occupants et ceux-ci sont absents du discours familial. Toutefois, les faits qu'elle évoque laissent à penser qu'elle percevait le comportement étrange de ses parents dans la vie quotidienne. La maison se trouve dans l'ancienne concession allemande devenue la résidence des Japonais, or, la famille semble vivre à l'écart : « Nous étions les seuls Chinois, et nous ne fréquentions pas les autres enfants » dit-elle. Les Nippons ne sont jamais invités dans la famille, une attitude qui peut surprendre quand d'autres Chinois, sans être des collaborateurs, entretiennent parfois des relations cordiales avec l'occupant [80] . Sa mère, Daiyun, habituellement très exigeante sur les résultats scolaires de ses enfants, ne la réprimande pas s'agissant de ses mauvaises notes en langue japonaise, un enseignement imposé par l'occupant. « J'avais les meilleures notes dans toutes les matières, sauf dans celle-là », dit-elle. Daiyun montre une tolérance bien surprenante : en tant que bru du chef de la police du gouvernement de l'occupant, elle aurait dû encourager ses enfants à donner l'exemple. Autrement dit, Yuding percevait les signes d'un malaise dans la famille, observait des incohérences dans le comportement de sa mère, peut-être même dans celui de son grand-père sans comprendre réellement ce qui se passait. Le silence de Daiyun, obligée de se soumettre au patriarche selon la règle confucéenne, indique probablement son désaccord avec son beau-père. Autre hypoyhèse : Mengxiong, en n'informant pas ses petits-enfants veut les protéger, ou encore il n'assume pas totalement sa situation. Yuding assure ne pas connaître les ressorts de l'histoire de son grand-père à Qingdao, elle ne cherche pas non plus à le réhabiliter au cours de nos entretiens. Elle essaie de rassembler ses souvenirs sur la période, soit entre 1937 et 1941. Elle n'a pas questionné son père et sa grand-mère dit-elle, lesquels pourtant ont vécu encore longtemps après ce temps de bouleversements et auraient pu parler plus sereinement de ce passé avec elle. Elle avait probablement forgé son opinion lorsqu'elle fut en mesure de le faire. Par ailleurs, étrangement, elle n'a jamais rappelé cette trahison parmi les handicaps que représentaient pour son accès à la carte du Parti, les «déviations » familiales portées sur son dossier personnel *dang'an* 档, le dossier qui suit tout individu chinois tout au long de sa vie[81]. Comme tous les Chinois, en général, elle dit sa détestation des Japonais : les massacres,

[80] Voir par exemple Zhimei Zhang 2008 : 28. L'auteure décrit une toute autre relation familiale avec l'occupant durant cette même période. En effet, son père n'est pas un collaborateur, mais ayant travaillé au Japon avant la guerre, il reçoit les Japonais dans sa maison, il encourage ses enfants à parler leur langue.

[81]. Le *Dang'an* est établi pour chaque individu vers l'âge de 12 ans, géré par le comité du Parti de chaque établissement. Tous les éléments saillants de sa vie personnelle et professionnelle y sont inscrits. C'est un moyen de contrôler ses attitudes, sa loyauté envers la patrie et la collectivité. Les dossiers sont tenus secrets mais suivent l'individu où qu'il aille.

les viols, les décapitations à la chaîne pendant huit années de guerre (1937-1945) sont restés dans la mémoire de toute la population.

Yuding évoque l'épisode de sa vie qui a été à l'origine de son abomination pour eux, induisant en même temps l'idée que sa mère ne pouvait que ressentir la même aversion qu'elle pour l'envahisseur en raison de ce vécu. En 1936, Mengxiong, travaille au gouvernement de Jiang Jieshi, toute la famille réside alors à Nanjing: 南京. En août 1937, Yuding passe alors ses vacances chez ses grands-parents maternels avec sa mère, ses frères et sa sœur à Nanmen 南門 sur l'île de Chongming, 崇明县, lorsque les avions japonais commencent à bombarder la région. Les troupes terrestres de l'armée rentrent en force dans les maisons pour emmener les femmes ou les violer sur place. À chaque alerte c'est la terreur dans la maisonnée, sa mère, ses tantes, sa sœur, les jeunes servantes, toutes courent se réfugier dans une cachette de la ruelle. De cette période, Yuding garde le souvenir de grands moments de frayeur et de panique. Heureusement dit-elle, à ce moment-là les soldats japonais ne s'intéressent pas aux fillettes, elle peut rester dans la maison avec sa grand-mère et les personnes âgées. C'est le début de l'invasion, les soldats japonais sont-ils moins féroces que ceux qui commettront les crimes de la ville de Nanjing quatre mois plus tard? En effet, son témoignage ne concorde pas avec les nombreux rapports qui concernent le massacre de Nankin, en décembre 1937 et janvier 1938 attestant des exactions et de la sauvagerie des envahisseurs. Les Japonais alors violent les filles de tous âges, ils transpercent à la baïonnette, les enfants, les bébés, et même les fœtus dans le ventre des mères, ils décapitent et mutilent tous azimuts près de 300 000 mille personnes[82].

Passé le mois d'août, Daiyun, sa mère, décide de rester sur l'île avec ses enfants car les déplacements sont risqués, les Japonais contrôlent la partie Est du pays, elle n'a pas de protection spéciale, ce qui signifie que Mengxiong n'a pas pris une part active à la guerre. Yuding et sa fratrie suivent les cours à l'école de Nanmen, la famille rentre à Qingdao à la fin de l'année scolaire en août 1938. Elle comprendra *a posteriori* c'est-à-dire à la mort de son grand-père, que sa mère était informée de la trahison de son beau-père mais n'avait pas averti ses enfants. Reste à savoir ce qu'elle pouvait percevoir de la probable scission entre les idées politiques des membres de sa famille.

[82] I. Chang 1998; J-L. Margolin 2007: 169-215.

En conclusion, la cause exacte du décès de Mengxiong n'a pas fait l'objet d'une recherche de vérité par les siens, le contexte politique ne s'y prêtant pas dit Yuding. Toutefois, son épouse devait en avoir une idée, sa concubine aussi car elle l'accompagnait dans tous ses déplacements. Yuding a gardé le souvenir de l'interprétation familiale au moment de l'évènement, l'élimination de son grand-père par les Japonais en conséquence d'une désapprobation politique. Pour elle, les dernières années n'ont pas effacé les mérites d'une vie entièrement consacrée au service de son pays : « Il a été défaillant à la fin de sa vie », dit-elle. Le mot introduit l'idée de circonstances casuelles ou accidentelles de la perte du *Yi* 義, le « sens du juste ». Il s'agit d'un défaut du : « sens de ce qui est approprié à une circonstance particulière et ce qu'il convient de faire en situation » autrement dit, dans l'éthique confucéenne, un défaut de comportement rituel[83]. Toutefois, il est tentant de considérer que la voie de l'engagement politique pour elle, ait été tracée par son grand-père. Il n'y a pas eu de transmission directe explicite, cependant, Mengxiong, figure d'autorité dans sa famille, a peut-être eu une influence rétroactive sur son désir et celui de son frère aîné, d'agir pour leur pays par le militantisme, et contre le Guomindang. De sa relation affective avec lui elle ne parle pas, « il était souvent absent » dit-elle, et selon la description qu'elle fait de la maisonnée, il semble que le monde des enfants et des adultes était très cloisonné.

[83] A. Cheng 1997 :76.

Chapitre 3 : Une grande famille dans l'ère post-impériale

1. L'espace familial : entre l'idéal confucéen et la modernité

Grâce à la position sociale et aux revenus de Mengxiong, la famille jouissait d'une habitation spacieuse pour permettre une vie harmonieuse, un idéal de la conception confucéenne des rapports humains. En chinois, la famille et la maison sont désignées par le même caractère *jia* 家[1]. Il exprime à la fois l'espace physique protégé où les membres de la maisonnée vivent ensemble, et la dimension sociétale du groupe de parents. Il peut signifier un groupe généalogique ou un groupe conjugal, une « famille économique » ou une «famille élargie ». Dans son sens le plus large, le terme renvoie au lignage, groupe des descendants d'un ancêtre commun qui portent le même patronyme. L'historien Mark Edward Lewis rappelle qu'à l'origine le mot signifiait seulement le groupe qui résidait dans une même maison : « Chinese sources regulary defined *jia, hu,* or *shi* by common residence ». Sous les Han, *hu* 户 «foyer », signifie tous ceux qui vivaient ensemble, domestiques compris ; *shi,* 室 «chambre ou salle », implique aussi l'unité de résidence et ajoute l'état d'être marié pour l'homme : « The definition of the family as a residential unit is shown by the fact that this word was also used as a noun meaning « wife » or a verb meaning « to marry » (2006: 92).

Dans son sens restreint, *jia* désigne l'unité domestique de base de la société. C'est une unité économique mais avant tout une unité de parenté rassemblée autour de la fonction symbolique dominante du père[2]. Groupés autour de l'autorité paternelle selon l'idéal confucéen, les fils et leurs épouses vivent sous le même toit, célèbrent le culte aux ancêtres devant l'autel situé dans la maison, et entretiennent entre eux des liens de solidarité[3]. Traditionnellement, la famille en Chine est en effet, patrilinéaire et virilocale. Le fils aîné détient des prérogatives, après son père il est seul responsable du culte aux ancêtres, la base sur laquelle est fondée la famille. Les ressources sont partagées sous l'autorité du chef de famille. Les pouvoirs le sont aussi selon l'âge, le sexe et les rôles de chacun. L'éducation des

[1] L'utilisation du mot 家庭 *jiating* d'un emploi moins courant est cependant plus précise car, 庭 *tíng,* désigne une structure ordonnée autour d'une cour, une partie du caractère, 广 *guang,* représentant un espace à moitié ouvert. Myron L. Cohen, sinologue et anthropologue, préfère, quant à lui, le mot *fang* 房, soit maison, pour parler de la famille. Voir Myron L. Cohen 2005.
[2] J. Kristeva (1974) 2001 :199.
[3] Sur le nombre de générations vivant ensemble et les différences entre familles pauvres et riches, voir M. Freedman (1966) 1970 : 43-67.

enfants est assurée[4]. De cette structure familiale traditionnelle de solidarité, on passe au début du XXe siècle, dans la plupart des familles, à une structure « transitionnelle » telle que l'analyse Marion Joseph Levy[5]. Depuis la disparition des études de lettrés, garantes de la morale confucéenne et surtout après les manifestations du Quatre mai 1919, le pouvoir des pères sur les fils diminue, une large place est donnée au savoir occidental et aux idées nouvelles, l'industrialisation crée de nouvelles formes de travail, les anciens schémas sont détruits peu à peu[6]. Toutefois, il y a des différences de désintégration selon les strates de la société, les familles de lettrés sont celles qui ont le plus préservé les usages coutumiers de la vie familiale. Par exemple, les formes de solidarité économiques et la fonction éducative de la famille sont maintenues dans la famille de Yuding.

En effet, Zhiji le père de Yuding, l'aîné d'une fratrie de douze enfants, ceux de la concubine compris, réside avec son épouse Daiyun dans la maison de son père ; ses frères et sœurs lorsqu'ils se marient partent et s'installent ailleurs. Ainsi, à partir de 1907 et jusqu'en 1940, quatre générations du groupe des agnats, vivent sous le même toit : l'aïeule Zhuyi jusqu'à son décès, Mengxiong, son épouse que Yuding appelle Nainai, sa concubine Ayi-po, tous leurs enfants, y compris les parents de Yuding et leur progéniture. Le type d'habitat des familles fortunées à Pékin, un « enclos avec des maisons autour d'une cour » le *siheyuan* 四合院, permet, en effet, d'accueillir une famille nombreuse, souvent deux cours sont accolées, c'est le cas de la propriété de Mengxiong[7]. Chaque cour est entourée de bâtiments en rez-de-chaussée avec de larges portes et fenêtres donnant sur l'intérieur, alors que les murs donnant sur l'extérieur sont aveugles. La vie de la famille doit en effet, se dérouler à l'abri des regards, le *siheyuan* marque la stricte distinction entre l'intérieur et l'extérieur, *nei* 内 /*wai* 外. Dans la pièce de réception se trouve l'autel des ancêtres, c'est la salle la plus importante[8]. L'aménagement intérieur révèle le mode de penser de la société sous la dynastie Ming » 明朝, *ming chao* (1368-1644) et celle des Qing 清朝 *qing chao*, (1644-1911), qui suit les règles de la morale confucéenne. La répartition des pièces d'habitation souligne en effet le rang et la

[4] F. Bray 1997 : 91-105. L'auteure montre que la maison a été conçue pour permettre l'inscription du modèle familial de type patrilinéaire dans son espace privé et analyse la relation entre l'architecture domestique et l'occupation des lieux par les membres de la famille.

[5] M. J. Lévy 1963 :

[6] Sur la manifestation du Quatre mai 1919, voir le préalable p. 134.

[7] Le système de cour carrée, celui des palais, temples et monastères de toute la Chine, existe depuis la dynastie des Zhou (1122- 256 av. J.-C). Caractéristiques de l'architecture de Beijing, les *siheyuan* sont apparus au moment de la construction de la capitale vers 1264, sous la dynastie des Yuan, (1264-1368). Sous toutes les dynasties qui ont suivi, ils ont été les résidences des mandarins et des personnes fortunées. Sous la République populaire, ils furent divisés en logements et distribués à la population.

[8] E. S. Rawski 1985: 414; F. Bray 1997: 98.

place de chacun au sein de la famille, distingue les générations et les statuts. Mengxiong réside probablement dans le bâtiment principal de la première cour, la meilleure orientation. L'aile Sud abrite en général les chambres des enfants célibataires, des chambres d'amis, les salles d'études, les cuisines et les pièces des domestiques. Yuding se souvient des salles réservées aux activités, la grande bibliothèque avec des ouvrages très anciens et précieux, une salle de musique et une autre de dessin. Ainsi la place assignée à chacun influence le façonnement des identités et des genres, elle rappelle la hiérarchie entre les membres du groupe, domestiques compris, et contraint à respecter l'ordre moral du système patrilinéaire[9].

Le concubinage était, en ce début du XXe siècle, une pratique encore fréquente dans les familles aisées, malgré les campagnes réclamant l'émancipation des femmes à partir de 1919[10]. En effet, après l'établissement de la monogamie par le code civil en 1931, un mari pourra encore entretenir des relations avec d'autres femmes et avoir des enfants légalement reconnus, avec le tacite consentement de son épouse. Une épouse secondaire, ou concubine, Yuding emploie les deux termes, n'était pas un membre de la lignée, elle n'avait pas accès au culte ancestral, à sa mort sa tablette n'était pas placée sur l'autel des ancêtres contrairement à celle de l'épouse principale[11]. Dorothy Ko note cependant des exceptions au XVIIe siècle, la concubine pouvait figurer dans la généalogie si elle donnait naissance à un garçon alors que l'épouse était stérile (1977 107). Quant aux enfants des concubines ils avaient leur place dans le lignage et héritaient des biens de leur père mais ils n'avaient pas droit aux titres honorifiques de celui-ci. Yuding a été le témoin du changement de cette coutume, ses parents, ses oncles et tantes étaient monogames, alors que ses grands-parents des deux lignées, avaient chacun une épouse secondaire.

« Ma grand-mère avait offert une de ses jeunes servantes comme concubine à son époux », dit Yuding, « Plusieurs années auparavant, elle avait acheté une adolescente au service d'un vieil homme fortuné, ajoute-t-elle, avec le projet d'en faire une concubine pour son mari »[12]. L'achat de femmes et de filles, attesté au XVIIe et XVIIIe siècle par Dorothé Ko et Susan Mann dans la région du Jiangnan, n'est pas encore illicite au début du XXe siècle[13].

[9] L'importance de la bibliographie sur la parenté chinoise ne permet pas de citer tous les auteurs, parmi eux toutefois : M. Freedman 1966 ; J. L. Watson 1982 ; A. Wolf 1980 ; F. Lauwaert 1991 ; M. Cartier 1986 ; N. Zufferey 2003 ; Ebrey, P. Buckley 2002 ; Chu Hsi's 1991.

[10] F. Bray 1997: 125. L'auteure souligne cependant que le concubinage était fréquent dans certaines régions à la fin du XIXe siècle, parmi les familles de paysans.

[11] P. Buckley Ebrey 2002.

[12] F. Lauwaert réserve le terme d' « épouse secondaire » à la femme qui a épousé un veuf ou qui remplace une femme répudiée. Elle appelle « concubine » celle qui a été prise sans rituel, et n'est « qu'un ventre et un sexe ». F. Lauwaert 1999: 121-122.

[13] D. Ko 1994: 261-262; S. Mann, 1997: 38-43.

Ce choix dit Yuding, était avantageux pour ses grands-parents qui étaient ainsi dispensés de démarches et d'obligations envers la famille d'une concubine comme le voulait l'usage. Par ailleurs, cette servante conservait une attitude de respect envers Nainai puisqu'elle avait été à son service et qu'ainsi, la hiérarchie entre les deux femmes s'en trouvait naturellement inchangée.

Selon la coutume, sous les Qing les enfants des concubines étaient placés entièrement sous la responsabilité de l'épouse du père, la « mère principale » *dimu* 嫡母, l'épouse légitime. Ils lui devaient obéissance, la maternité étant considérée davantage sous son aspect social, que du point de vue biologique[14]. Cependant, en ce début du XXe siècle, dans une société en mutation, les « modèles théoriques » ne sont plus toujours observés. Dans cette maison, Nainai, est responsable de leur éducation au même titre que de celle de ses propres enfants, mais Ayi-po 阿姨婆, c'est ainsi que Yuding appelle la concubine dite encore l'épouse secondaire de son grand-père, s'occupe aussi de ses enfants lorsqu'elle est présente[15]. En effet, elle accompagne Mengxiong aux banquets, elle le suit lors de ses nombreux déplacements, ses fonctions le conduisant à séjourner parfois loin de Beijing. Les enfants d'Ayi-po ne semblent pas attachés à Nainai, il s'avère même qu'il y ait eu quelques dissensions, ce qu'atteste l'évènement souligné par Yuding : « Immédiatement après le décès de mon grand-père, dit-elle, le fils aîné d'Ayi-po a interrompu ses études au Japon, il est rentré, il a demandé sa part d'héritage et celle de ses six frères et sœurs, tous ont quitté la maisonnée avec leur mère ».

Toutefois, la cohabitation entre les trois femmes, avait été possible, chacune ayant un rôle bien défini. Nainai secondée par Daiyun, dirigeait la maisonnée, alors qu'Ayi-Po, n'avait aucune responsabilité, dit Yuding : « elle était de caractère très agréable, mais illettrée et sans aucune culture ». Certes, comme toutes les femmes de la famille, elle s'amuse avec les enfants au ballon et au cerf-volant, mais à leur différence, elle ne joue pas aux jeux d'échecs *xiangqi* 象棋 ou au *weiqi* 圍棋 jeu de go, mais au *majiang* 麻將. Or, le *weiqi* a été longtemps l'emblème des lettrés puis celui de la bourgeoisie, il a fait partie des pratiques nobles au même titre que la calligraphie, la peinture et la musique, alors que le *majiang* est considéré alors, dit Yuding, comme « un jeu vulgaire ». En soulignant cette activité de loisir de la concubine de son grand-père, Yuding atteste de sa différence avec les femmes de la famille, rejoignant par cette distinction, ce que relève Élisabeth Papineau :

> « La qualité de l'utilisation du temps libre est un instrument de mesure important de la qualité de la vie sociale. Ceci est justifié par le fait que le contenu des activités d'un

[14] F. Lauwaert 1999: 127; F. Bray 1997: 280.
[15] Ayi-po n'a aucune responsabilité dans la maison, le travail est assuré par les servantes.

> individu reflète le niveau de ses attentes spirituelles, témoigne efficacement de son caractère, de ses valeurs, de son intelligence et de son talent » (2000 : 53).

Yuding a donc connu ce mode de vie traditionnel jusqu'à l'âge de huit ans, ensuite, son père étant ingénieur s'installe à Nankou une petite ville non loin de Beijing où il travaille pour une compagnie de chemin de fer. Ce passage d'une vie de famille élargie, à celle de la famille nucléaire, caractéristique du changement observé dans les villes dans la première moitié du XXe siècle, avait affaibli la subordination des fils à leur père. Les fils utilisèrent alors leurs compétences non seulement pour servir le clan selon la règle de l'ancienne société, mais dans l'intérêt supérieur du pays, leur nouvel idéal. Le Code Civil de la République de Chine précisait en 1931 :

> Sun Yat-sen thought it necessary to substitute for the primitive notion of unity of clan or family, the notion of unity of the population formed by these clans or families. The particular interest of the isolated groups had to yield to the general interest of the nation. To put into practice this new ideal and to enable the citizens to make use of their personal abilities to the best interest of their country, it was imperative that the excessive grip of the old family ties over the individuals should be loosened[16]

2. Des conditions familiales : à l'origine d'une vocation marxiste

Pour être une « vraie fille du Parti », le statut qu'elle désirait avoir sous la « République populaire de Chine » *Zhonghua Renmin Gongheguo* 中華人民共和國, Yuding répète qu'elle devait faire oublier ses origines : « petite-fille de lettrés-propriétaires-terriens », donc son appartenance à une famille privilégiée. Certes, son grand-père paternel s'était séparé de ses terres dès le début de la République (1911), mais son grand-père maternel avait attendu la Libération (1949) pour céder ses biens au gouvernement et cesser ainsi « d'exploiter les paysans » dit-elle. Son combat de marxiste-léniniste, c'est-à-dire sa lutte contre les inégalités de classe et de genre au sein de la Fédération des Femmes, sa recherche du juste pour elle et les autres, trouvent peut-être leur fondement dans sa prime jeunesse. Yuding témoigne en effet, du sentiment d'injustice qu'elle a ressenti pendant son enfance et son adolescence à l'intérieur même de sa famille. Il reposait sur des inégalités bien réelles, l'absence de nourrice et une scolarité dans un établissement public alors que ses aînés comme beaucoup d'enfants des classes aisées allaient dans une école privée. Mais de plus, elle se sentait moins bien traitée en général, et peu à peu en grandissant elle avait adopté une position d'autocensure : « Je pensais que je n'avais pas droit aux mêmes choses que les autres et je n'ai jamais rien demandé pour moi ». Aujourd'hui, Yuding utilise ses souvenirs pour justifier la construction

[16] Hugh D. R. Baker 1979 :179.

de sa personnalité, l'élaboration de son endurance et de l'énergie morale qui lui ont permis plus tard de supporter toutes sortes de situations, notamment pendant la Révolution culturelle.

3. L'absence de nourrice, une exception dans la famille de Yuding et dans son milieu social

Yuding n'avait pas eu de nourrice contrairement aux deux aînés de la famille. Comme dans toutes celles des classes aisées en Chine dans les années trente, les nourrices tenaient une place non négligeable. Certes, les moralistes néo-confucéens condamnaient cette pratique car celles-ci devaient sevrer leur propre bébé pour nourrir celui d'une autre, cependant, les autorités médicales ne s'y opposaient pas. Par ailleurs, la politique confucéenne pro-nataliste conduisant à avoir une nombreuse famille, les femmes des classes aisées n'allaitaient pas, ainsi, la reprise de leur sexualité et leur fécondité s'en trouvait accélérée. Médicalement, l'allaitement est un inhibiteur de l'ovulation, quant au tabou sexuel pendant l'allaitement, commun à beaucoup de cultures, il s'explique par une représentation ancienne du corps, la croyance en une continuité biologique du sang et du lait[17]. De plus, on considérait que les relations sexuelles de la mère, selon le principe du *yin* et du *yang,* auraient apporté trop de feu au nourrisson, le lait provenant du sang, *yang,* dont le « souffle » après un acte sexuel était en désordre[18]. Yuding n'a pas été nourrie au lait, mais à l'eau et au riz, dit-elle sans pouvoir apporter de précisions. La substitution du lait par le « jus de riz » 水稻汁 *shuidao zhi* ou 米粒汁 *mili zhi*, (jus du grain de riz) c'est-à-dire obtenu par le grain de riz mâché par la mère, est attestée au XVIIIe siècle, une pratique utilisée lorsque celle-ci n'avait pas de lait et que la famille ne pouvait avoir recours à une nourrice, ce qui n'était pas le cas[19]. Aujourd'hui encore, Yuding ignore la cause de ce régime et le mode de mise en place ; avait-il été décidé au bout de quelques semaines, de plusieurs mois ? À partir de quel âge un nourrisson peut-il supporter ce régime ? Beaucoup de questions restent sans réponses. Il n'existe pas de contre-indications médicales connues pour le lait de femme, ni d'allergie au lait maternel, on ne comprend donc pas cette particularité. Toutefois, les cas de refus du lait maternel par l'enfant étaient fréquents, ils furent avec les substituts par les céréales un sujet d'études au XIXe siècle. Ils

[17] Sur la représentation du sang menstruel qui nourrit le fœtus, puis se transforme en lait, Voir Ch. Furth 1999. Le rôle du sang dans l'alchimie interne taoïste réalisée par les femmes, a été étudié par C. Despeux 2003 ; Voir aussi F. Héritier 1996 pour les représentations traditionnelles du sang et du lait féminins.

[18] Angela Kiche Leung 1984 : 64. Sur l'histoire de la gynécologie du Xe au XVIIe siècle, Ch. Furth 1999, 1995, et pour l'histoire de la médecine au XXe siècle, Paul. U. Unschuld (1943) 1985.

[19] Ping-Chen Hsiung 2005 : 75. Dans cet ouvrage l'auteure s'est intéressée à la pédiatrie et au traitement de l'enfance à la fin de la dynastie Qing (1644-191), la médecine néo-natale n'étant apparue que tardivement, comme en Europe dans la seconde partie du XXe siècle.

provenaient la plupart du temps du comportement de la nourrice, de l'exécution des gestes pour donner le sein, ou d'une alimentation donnant un mauvais goût au lait.

Les nourrices faisaient véritablement partie de la famille, elles demeuraient dans la maison longtemps après le sevrage de leur « enfant de lait » qu'elles éduquaient, dorlotaient, avec lequel elles jouaient et dormaient. Chacune protégeait «son enfant» dit Yuding, elle le défendait lors des petits conflits au sein de la fratrie, souvent Yuding se sentait « manipulée » précise-t-elle, au profit de son frère et de sa sœur. Autre différence constatée entre elle et ses aînés rattachée à la privation de lait, sa peau était foncée comme celle d'une paysanne alors que tous les enfants de la famille avaient la peau blanche, « blanche, dit-elle, comme le lait qui les avait nourris ». C'est un raisonnement qui correspond à la pensée analogique de la culture chinoise ancienne, étudiée par Marcel Granet [20]. Selon ce mode de penser, l'appréhension du monde est fondée sur l'existence de correspondances entre toutes choses, la corrélation entre le microcosme et le macrocosme par exemple. Ainsi, les similitudes peuvent être le résultat de stimulations qui se ressemblent, il est possible d'intervenir sur n'importe quel élément à partir d'un autre élément analogue. En Europe aussi, à certaines époques la pensée analogique a été fortement présente dans le domaine de la médecine. Au Moyen Âge, elle est apparue dans les pharmacopées, et au XVe siècle le principe de similitude elle a inspiré la « Théorie des signatures », une théorie des correspondances, basée sur la croyance que le même procure ou guérit le même[21].

En Chine, aujourd'hui encore, la peau foncée évoque la campagne, les travaux des champs sous le soleil, donc la saleté et l'ignorance puisque les paysans ne sont pas instruits. La peau claire indique au contraire, le raffinement, l'appartenance à un milieu urbain supposé être plus cultivé. Certes, Yuding avait passé la première année de sa vie sur une île près de Shanghai mais on ne peut attribuer son teint de paysanne au soleil et à l'air de la mer car le hâle en général ne persiste pas, or elle a gardé le souvenir d'avoir eu longtemps une peau brune. Si les raisons pour lesquelles elle a été privée de lait et de nourrice demeurent encore inexpliquées pour elle à ce jour, en revanche, elle a donné maintenant un sens à ce régime alimentaire : il lui a permis d'avoir une bonne santé. Ses deux aînés sont décédés prématurément d'une

[20] Sur le sujet, voir « L'histoire de la pensée chinoise », A. Cheng 1997 ; M. Granet (1934) 1999.

[21] La « Théorie des signatures », fondée sur la croyance que Dieu a indiqué aux hommes les pouvoirs des plantes en leur donnant une forme ou une couleur similaire aux organes malades, a été élaborée au XVIe siècle en Europe par Paracelse (1493-1541) célèbre médecin-alchimiste. Voir L'Encyclopédie Universalis, corpus 14, 2002 : 664.

maladie grave, elle pense aujourd'hui qu'elle doit sa constitution plus forte que la leur à une alimentation solide dès les premiers mois de sa vie.

4. Un exil bien mystérieux : une explication par le thème de naissance ?

La privation de lait et de nourrice, sans explication donnée, est demeurée une énigme pour Yuding. Adulte, elle n'a pas posé de questions aux personnes qui pouvaient lui donner des réponses, son père ou sa grand-mère paternelle par exemple. Elle n'a pas d'explication sur cette absence de curiosité, il semble qu'on n'évoquait pas le passé dans cette famille. De même, elle n'a jamais éclairci un élément important de sa biographie, son éloignement du foyer pendant sa première année.

En effet, quelques temps après sa naissance, elle est envoyée chez ses grands-parents maternels, sur l'île de Chongming, elle y restera environ une année. On peut supposer que la séparation n'a pas eu lieu avant la fin du premier mois, la période post-natale appelée en Chine « le mois plein » *manyue*, 滿月, temps pendant lequel la mère et le nourrisson restaient confinés à l'intérieur de la chambre. La réclusion post-natale est une pratique toujours observée jusqu'à ce jour avec quelques modifications telle que sa durée, passée de trois mois au XIXe siècle, à un mois aujourd'hui. Selon une vision traditionnelle du corps du nourrisson et de la mère, c'est une période d'ajustement biologique et émotionnel pour tous les deux. Si des difficultés, telles que le refus de l'enfant de se nourrir ou une agitation anormale surviennent et persistent, elles constituent ce que Marjorie Topley a nommé un « syndrome mère-enfant » qui nécessite leur séparation[22]. Était-ce le cas ? C'est une hypothèse parmi d'autres au regard des pratiques et du système de représentations, corrélatif et analogique, présent depuis les origines dans la pensée chinoise. Dans ce schéma, l'homme est indissociable de l'Univers avec lequel il doit être en harmonie. Il y a, écrit Brigitte Baptandier : « une résonance permanente de l'intérieur sur l'extérieur, du corps sur le cosmos, de l'humain sur l'espace-temps et vice versa »[23]. C'est au moment de sa naissance qu'un individu reçoit son identité personnelle, ses « huit caractères de naissances », les *bazi* 八字, liés à la date, à l'heure et au lieu par un assemblage des systèmes d'organisation du temps et de l'espace[24]. Si certaines configurations des signes célestes ou terrestres du thème de l'enfant

[22] M. Topley 1974 : 233-249 ; E. Ahern 1978 : 194-214.
[23] B. Baptandier 1996: 8. L'Homme 137, vol. 36 : 119-142 ; B. Berthier 1987, L'Homme 101, vol. 27 : 86-100.
[24] B. Berthier 1987: 88, 97; B. Baptandier 1996:123-134. Les *bazi* correspondent aux troncs (signes) célestes au moment de la naissance de l'enfant, heure, jour, mois, année, auxquels s'ajoutent des rameaux (signes) terrestres

révélaient une opposition avec ceux de sa mère, il fallait les séparer pour éviter toutes sortes de difficultés et de désordres. Celui-ci était placé pendant un temps dans un autre foyer, parfois même confié à une famille d'adoption[25]. Parfois, les filles ne peuvent rester dans leur patrilignage, car souligne Brigitte Baptandier, « elles contreviennent au destin de leur père », cependant, le placement de l'enfant chez ses grands-parents maternels donc symboliquement une « sortie du lignage » ne se produisait guère[26]. L'éloignement comme une mesure prophylactique demeure une hypothèse car, enfant, puis adulte, comme « indifférente » ou respectant le silence de sa famille à ce sujet, Yuding n'avait jamais posé de questions à ses proches. Aujourd'hui, elle s'interroge sans trouver de réponse, elle refuse de croire aux considérations astrologiques que je lui suggère car c'est un discours qu'elle n'a jamais entendu dans sa famille, « on ne parlait jamais d'astrologie » dit-elle, une singularité au regard des pratiques de l'ensemble de la population à cette époque. Il est vrai qu'en 1929, un décret du régime nationaliste avait promulgué l'abolition des activités dites de « superstitions »[27]. Après un an, sa réintégration au sein du groupe parental n'avait pas été un évènement, son grand-père, le chef de famille, la découvrant aurait alors demandé : « Qui est cette jolie petite fille ? », une attitude « rituelle » en somme pour un grand-père paternel qui s'intéresse à une petite-fille. Quant à ses grands-parents maternels auprès desquels elle passera une année en 1938, ils n'évoqueront jamais cette période pendant laquelle ils l'avaient accueillie. Sa grand-mère maternelle souffrante et alitée ne pouvait pas s'occuper d'elle, aucune des servantes de cette famille ne lui avait été affectée particulièrement pendant cette période, elle dit en être certaine, ce qui peut surprendre au regard des habitudes de l'époque, elle n'avait donc pas eu de mère substitutive.

Cette connaissance minimale du séjour chez ses grands-parents maternels a été forgée à partir de bribes de conversations d'adultes entendues dans son enfance. Ma recherche, pour comprendre le transfert - étrange - d'un nourrisson du groupe paternel vers le groupe maternel dans sa première année de vie et la privation de nourrice, n'a pas abouti. Aucun

---

qui « correspondent à des directions et des heures données » ; ils sont associés à des « signifiés spatio-temporels et religieux ». Le « destin » n'est pas actif à la naissance, il débute toujours plus tard, lors de l'ajustement des *bazi* et du tissage cosmologique de l'espace-temps, parfois seulement entre l'âge de quatre mois et dix ans. Entre temps, il peut « heurter » le destin des personnes qui l'entourent.

[25] M. Topley 1974: 240; F. Lauwaert 1996, n° 137:150. B. Baptandier 1996:123-134.

[26] B. Baptandier 2003, Ethnologies, vol. 25, n°1 :122. Dans un article « façonner la divinité en soi ». L'auteure signale la relation parfois impossible d'une fille avec son père, lisible dans les signes de naissance, les *bazi* mais que rien n'indique pour Yuding. C'étaient le cas des filles données dès leur plus jeune âge à une autre famille comme « épouses nourries depuis l'enfance ».

[27] R. Nedostup 2009. Dans cet ouvrage, l'auteure rend compte des effets sociaux de la politique du Parti nationaliste chinois en voulant réglementer la religion et éradiquer les superstitions dans les années 1920 et 1930.

bouleversement historique ou familial ne peut être conjecturable. En 1928, l'arrivée de Jiang Jieshi (Chiang Kai-sheck) au gouvernement ne change pas la situation de son grand-père paternel, il occupe un poste important au Ministère des Communications depuis 1925. Toute la famille jouit de bons revenus, le train de vie de la maisonnée en atteste. Enfin, huit ans plus tard naîtra son frère cadet, il aura lui aussi « sa » nourrice. L'hypothèse d'une maladie passagère, jamais révélée, n'est pas à écarter, le refuge sur une île dont le climat était plus sain que celui de la ville de Beijing justifiant alors la résidence de Yuding chez ses grands-parents maternels.

Ainsi, son sentiment de différence avec ses aînés, un thème récurrent dans son discours sur son enfance et son adolescence, provient dit-elle de sa peau plus foncée que celle de ses aînés, à ce moment-là, de la privation de nourrice, ce qui la déclasse encore, et de son transfert de la lignée paternelle à la lignée maternelle, sans motif apparent.

5. Un clan chrétien au sein d'une famille confucéenne ?

Aujourd'hui, Yuding se réfère à son éducation confucéenne pour expliquer les choix et les comportements qui ont été les siens au cours de sa vie. Elle a élaboré un discours sur elle et sur sa place dans la famille qui donne à penser une singularité : « Depuis mon enfance, je savais que ma position était différente » dit-elle. Plusieurs facteurs sont à l'origine de cette assertion dont une représentation négative de sa situation au sein de sa fratrie. Née après une fille et un garçon ses parents avaient été déjà « comblés » dit-elle, une allégation retrouvée dans bien des familles et des sociétés mais qu'elle explicite par un facteur culturel en ce qui concernait sa sœur : « Elle a été plus gâtée parce qu'elle était l'aînée des enfants de mon père, lui-même étant le fils aîné, le plus important dans sa famille ». Or, cette réflexion contredit l'anthropologie confucéenne, les parents sont rassurés si le premier né est un fils car ils savent que la lignée sera perpétuée par le nom, *xing*, et par le culte aux ancêtres. Cette représentation a perduré au cours du XXe siècle malgré le changement de paradigmes et les mutations sociales. Cependant, la sociologue Marion Joseph Levy analysant les comportements transitionnels de la famille traditionnelle au début de la République, note que dans cette période, la discrimination entre garçons et filles et entre aînés et cadets était moins marquée (1963 :317). D'où, la possibilité dans cette famille, d'une préférence pour la fille aînée, première dans la génération des petits-enfants de Mengxiong.

Par ailleurs, ce sentiment d'infériorité repose aussi sur une distinction considérable au regard des mentalités de l'époque, le choix d'établissements privés chrétiens pour ses aînés, celui de l'école publique pour elle. Certes, un évènement familial a pu être le motif de ce qu'elle considère comme une « inégalité » de traitement entre eux et elle. En 1940, Mengxiong le chef de famille, décède au moment même où Yuding doit rentrer au collège ; sa disparition entraîne de profonds changements dans le train de vie de la maisonnée car on découvre qu'il n'y a pas de réserves d'argent à la banque. Daiyun, sa mère, décide de réduire les dépenses familiales or, les écoles privées sont onéreuses. Cependant, avant cette date elle n'avait jamais proposé à Yuding de l'inscrire dans l'institution catholique où sa sœur étudiait. L'aurait-elle fait sans cet évènement ? S'agissait-il seulement d'un problème économique ? Cela reste une question pour Yuding.

En cette première partie du XXe siècle, les familles riches de la bourgeoisie envoyaient leurs enfants dans des collèges régis par les missionnaires catholiques ou protestants, c'était presque une norme. Sa sœur, Dajie, comme Daiyun sa mère vingt ans plus tôt, avait passé toute sa scolarité dans une institution privée catholique. Son frère aîné, Gege, avait été placé dans une des écoles protestantes, nombreuses dans les concessions étrangères. Daiyun avait reçu une éducation chrétienne mais elle ne pratiquait pas la religion et ne fréquentait pas l'église. Toutefois, elle entretenait des liens avec les religieuses de l'école de Dajie, lesquelles d'ailleurs lui apporteront leur soutien lors de nombreuses visites tout au long de sa maladie. Daiyun se convertira quelques jours seulement avant sa mort pour recevoir le sacrement d'Extrême-onction. Gege ne s'était pas converti au protestantisme, en effet, John King Fairbank souligne les différences entre les missionnaires catholiques et protestants. Les premiers s'attachent à convertir des familles entières tandis que les seconds, sans oublier toutefois d'évangéliser, s'intéressent souvent plus aux besoins humains et sociaux des Chinois qu'à leurs besoins spirituels[28]. Dès son entrée à l'université de Beijing en 1945 Gege oubliera la religion protestante, il rejoindra les étudiants de la cellule communiste.

Yuding considérait que sa mère et ses aînés étaient symboliquement dotés d'un surplus de connaissances par leurs savoirs sur leur religion. Ils formaient un clan chrétien dans un environnement multi-religieux où la pratique des rites, tels que le « culte aux ancêtres », *zu xian cheng bai* 祖先崇拜, le culte à la déesse *Guanyin* 觀音, et le culte aux divinités locales,

[28] J. K Fairbank (1986) 1989: 279-280. L'auteur fait état de la contribution du mouvement missionnaire protestant à la vie de la société chinoise. Il signale l'influence des missionnaires, mais aussi les difficultés qu'ils rencontrent dans un environnement politique souvent instable tel que celui de la première moitié du XXe siècle.

occupait un espace important dans la vie familiale. Certains rituels s'exerçaient au quotidien, d'autres à certains jours ou dates du calendrier lunaire. Le dieu du foyer, *Zaojun* 灶君 par exemple, était imploré le 23 décembre du calendrier lunaire. Sa fonction était d'observer et de retenir les mérites et les méfaits de la famille, pour les rapporter, à la fin de chaque année à l'Empereur de jade. Du Ciel, cette divinité était censée contrôler la félicité de chaque foyer, c'est alors qu'il fallait le soudoyer par des offrandes pour qu'il fasse un rapport favorable[29]. Les pratiques religieuses de la famille consistaient le plus souvent à brûler des encens, faire des offrandes de nourritures, demander des bienfaits, mais elles pouvaient être plus complexes avec des temporalités différentes, par exemple les rites mortuaires bouddhistes et taoïstes pratiqués pour les défunts.

Le culte populaire bouddhiste de la divinité *Guanyin*, 觀音 avait lieu dans une pièce de la maison, devant un petit autel où figurait la statue de la déesse, laquelle est à l'origine le bodhisattva Avalokitésvara : « le seigneur qui observe les sons du monde », soit pour la traduction chinoise 觀世音 *guanshiyin*. En effet, Avalokitèsvara a pris peu à peu une forme féminine après son introduction en Chine, la transformation étant devenue complète au XVIe siècle. Elle est également parfois appelée « Guanyin Pusa » 觀音菩薩, littéralement «Guanyin Bodhisattva»[30]. Déesse de la Miséricorde et de la Compassion, elle écoute les plaintes des humains, on implore son aide. Le culte enraciné en Chine depuis deux millénaires, devenu officiel sous les Qing, s'est perpétué dans les familles. Il est encore bien présent aujourd'hui, pratiqué généralement par les femmes qui prient pour obtenir la fécondité et la guérison des malades. La grand-mère de Yuding vénérait *Guanyin*, elle faisait des offrandes, chantait des mantras, et elle priait pour obtenir des bienfaits pour elle et les siens[31]. Elle connaissait toutes sortes de légendes qui relataient les apparitions et les miracles de la divinité, elle racontait à ses petits-enfants les évènements extraordinaires qui survenaient en réponse à la dévotion des femmes.

[29] Robert L. Chard 1995. L'auteur analyse les différentes occurrences du culte dont la première notification paraît dans le *LunYu*, « le Livre des Rites ». Il rappelle que les rites actuels et la présence de l'image du dieu dans le foyer n'apparaissent pas dans ces textes. Enfin il souligne, qu'à l'origine il s'agissait d'honorer une déesse qui devint par la suite un dieu, afin qu'il y ait dans le foyer une figure d'autorité, pour renforcer ainsi la discipline dans la sphère d'activité féminine.

[30] Dans la religion bouddhiste le bodhisattva est un sage parvenu à la connaissance parfaite. Mais, au cours de sa dernière incarnation terrestre il refuse d'atteindre l'état de bouddha, c'est-à-dire celui qui n'a plus besoin d'éveiller les autres, pour rester et sauver les humains. Depuis le Ciel, il « observe» avec compassion le monde des humains, et aide à la délivrance de tous les êtres sur terre.

[31] Sur *Guanyin*, voir Yu Chun-Fang (1990) 2001 :82-94. Spécialiste des études bouddhiques et du renouveau du bouddhisme en Chine, l'auteure étudie la transformation d'Avalokitesvara et ses différentes manifestations et réincarnations. Sur un des avatars de *Guanyin*, voir G. Dudbridge 1978 ; Stein R 1986. Sur les représentations de *Guanyin* dans la littérature populaire chinoise, voir aussi J. Pimpaneau 1990.

Tous ces rites étaient interdits aux Chrétiens par le Vatican, depuis 1742. Toutefois, le pape Pie XI ayant constaté la perte du caractère religieux des pratiques chinoises avec l'évolution des mœurs, ils furent autorisés à partir de 1939[32]. Une date qui correspond à peu près à celle de la conversion de Dajie à la religion catholique. Elle pouvait donc continuer de participer aux rites familiaux sans être en conflit avec les prescriptions de son Église, par exemple pratiquer le culte aux ancêtres dont il sera question dans les pages suivantes.

Ainsi, dans son enfance Yuding aura été façonnée par son éducation, dans une famille de tradition confucéenne en partie bouddhiste comme toutes les familles chinoises, et en partie marquée par le christianisme.

6. Éducation, injonctions et engagements : l'influence de la mère

L'instruction et l'éducation ont été des organisateurs déterminants dans les trajectoires individuelles de Yuding et de ses aînés[33]. Daiyun transmit à ses enfants les valeurs de sa famille et celles qu'elle avait reçues des religieuses catholiques, des valeurs mêlées auxquelles s'ajoutèrent pour chacun, celles des enseignements de leurs écoles respectives. Puis, l'université fut le creuset de leurs engagements et de leurs divergences politiques. À Beijing, Yuding et son frère devinrent convaincus de la nécessité de travailler à la création d'une Chine communiste alors que Dajie, partageant les idées libérales et antimarxistes des étudiants américains qu'elle fréquentait à l'université de Shanghai, projeta alors de partir aux USA. La vocation marxiste de Pingshang a pu poindre pendant ses études chez les protestants : « Les missions protestantes en Chine, souligne John Fairbank, visiblement préoccupées par les questions séculières, s'intéressaient plus aux problèmes sociaux de la scène chinoise qu'aux seuls aspects spirituels (1989 : 279). Yuding attribue aujourd'hui son engagement marxiste-léniniste aux enseignements du confucianisme, et ceux du christianisme, - pour ce qu'elle en connaît. D'une part, elle avait appris à appliquer la vertu d'humanité, le *ren,* 人. D'autre part, sa familiarité avec la morale chrétienne transmise d'une certaine manière par sa mère et réintroduite probablement avec d'autres éléments dans la famille par sa sœur, l'avait conduite à vouloir exercer la charité, aider son prochain. Son éducation confucéenne, l'avait habituée

[32] Sur le christianisme en Chine, voir les travaux de J. Gernet 1982, 1994. L'auteur rappelle les étapes et les difficultés de la rencontre entre le christianisme et les traditions religieuses chinoises, les oppositions entre les jésuites et les missionnaires des autres congrégations catholiques, ce qu'on a appelé la « Querelle des rites ». Il analyse la discussion qui s'était développée au XVIIe et au XVIIIe siècle sur la question d'interdire ou non la participation des nouveaux convertis aux rites chinois, tels que culte des ancêtres, par exemple.

[33] Le cadet avait huit ans à la mort de sa mère, son éducation n'a donc pas été tout à fait comparable aux autres.

ainsi que son frère à examiner et réfléchir au quotidien à leur situation et à leurs responsabilités envers les autres, aussi, en pleine guerre civile, leur réflexion les avait amenés à rejoindre les communistes, ceux qui leur semblaient les plus désireux d'aider le peuple.

Certes, le façonnement confucianiste avait été le même pour tous les enfants, toutefois les injonctions données par Daiyun à chacun d'eux, différaient selon leurs talents et leurs tempéraments. Celles que Yuding reçut ont participé à son positionnement dans la société. Sa mère utilisait à son adresse, des formules souvent tirées des Classiques. Réitérées en maintes situations, elles furent un guide de conduite pour Yuding tout au long de sa vie dit-elle. Elles apportent, en effet, un éclairage sur la construction de sa personnalité. Les sentences et les expressions métaphoriques eurent un pouvoir suggestif souvent plus important qu'un discours ou qu'une leçon de morale. Les injonctions ayant une résonance chrétienne, lui fait dire aujourd'hui, à tort bien entendu, qu'il n'y a pas ou peu de différences entre la morale chrétienne et la morale confucéenne qu'enseignait sa mère. Le quiproquo remonte à l'introduction du christianisme par les jésuites au XVIe et XVIIe siècle, lesquels utilisèrent le contenu des textes classiques pour justifier la doctrine chrétienne. Les analogies, souvent de fausses évidences, avaient permis alors les échanges avec les lettrés. En cette première moitié du XXe siècle, l'éducation confucianiste mâtinée de christianisme était typique de cette classe de la société. Jacques Gernet rapporte en effet à propos de la considération des milieux lettrés pour le christianisme à l'arrivée des jésuites en Chine en 1841 : «Ce qui les a le plus vivement intéressés dans l'enseignement des jésuites, outre les techniques et les sciences, avait trait à la morale et aux méthodes d'autodiscipline » (1994 : 209).

« Ne pas prendre la première place permet d'avoir l'esprit plus tranquille », fut une des premières injonctions de Daiyun. Elle concernait sa position au sein de la famille et de la société : une attitude qu'elle a faite sienne à toutes les étapes de son parcours de vie L'esprit de compétition est, en effet, absent dans l'éthique confucianiste[34]. Cependant, elle a parfois regretté d'avoir suivi ce conseil qui l'a freinée pour gravir les échelons dans sa vie professionnelle : « Je n'ai jamais discuté de rien, dit-elle, donc, depuis mon enfance, je suis habituée à laisser la bonne place aux autres ». Daiyun avait posé la modestie comme une qualité indispensable pour trouver « la tranquillité », *an* 安, et atteindre l'état d'harmonie, *he* 和, une préoccupation primordiale dans l'enseignement de Confucius, présente aussi dans la mystique taoïste selon Bret Hinsch (1985 :112). Yuding avait suivi son conseil de sagesse : « Reculer d'un pas permet de trouver le ciel et la terre plus beaux », disait-elle. Yuding est en

[34] N. Zufferey 2003: 213.

effet, selon ses dires, restée en arrière au sein de la famille tout au long de son adolescence, et à la Fédération des Femmes pendant son parcours professionnel. Laisser la première place à sa sœur lui paraissait juste puisque celle-ci, à sa différence, présentait les qualités que les parents et la société attendaient d'une fille, elle était jolie, à la peau claire, douée pour le chant et le piano. L'été, toute la maisonnée se rassemblait dans le jardin pour l'écouter chanter et chacun s'émerveillait en l'entendant. Selon Confucius, la musique est le véhicule privilégié des sentiments, et un facteur de concorde et d'harmonie[35]. Par ailleurs, remarque Anne Cheng: « (…) les confucéens jouent sur le double sens du caractère *le* 樂, qui se traduit par "musique" et "plaisir", lesquels se conjuguent dans l'esthétique rituelle »[36]. Dans l'Antiquité, les cérémonies rituelles telles que sacrifices aux dieux et aux esprits des ancêtres, étaient accompagnées de chants, ce qu'établit le « Livre des Odes », *Shijing* 詩經, une compilation d'hymnes et d'odes attribuée à Confucius. Ces Odes constituaient un fonds de référence pour l'élite lettrée :

> Le maître dit : « Un homme s'éveille à la lecture des Odes, s'affirme par la pratique du rituel, et s'accomplit dans l'harmonie de la musique » (VIII, 8) » (1997 :74).

Yuding elle, n'a pas de voix, sa mère lui demande de se taire quand elle veut s'essayer au chant, elle souffre de cette interdiction, laquelle n'est peut-être pas seulement relative à la qualité de sa voix mais au rôle attribué à sa sœur. Les Chinois disent, qu'en général, dans une fratrie quelle que soit sa place dans l'ordre de naissance, il y a souvent sinon toujours, un enfant préféré. En effet, Yuding se sentant dévalorisée comparée à sa sœur dans sa famille, fut rassurée sur ses talents par les compliments de ses professeurs dès son entrée à l'Université. Elle passa alors sans difficultés « un concours de chant de haut niveau » dit-elle, qui lui permit d'entrer dans la chorale.

« Dans ma famille, j'ai été méprisée, -ce qu'elle croit - mais cela a formé mon caractère » dit-elle encore, une réflexion qui rappelle la nécessité du perfectionnement de soi-même dans l'enseignement confucéen. Elle avait acquis une endurance qui lui permettra plus tard, de faire face aux réprobations et aux critiques subies pendant la Révolution culturelle, ce qu'elle analyse au cours de nos entretiens.

[35] J. Lévi 2003.
[36] Le caractère est en effet le même, mais il se prononce différemment, « musique » se dit « *yue* » et « plaisir » se dit « *le* ». Voir A. Cheng 1997: 100.

7. La vie dans une famille traditionnelle : l'orthopraxie des conduites

Dans les familles éduquées telles que la sienne, les rapports familiaux et sociaux sont réglés par les rites. Les rites étant non seulement les cérémonials des institutions comme le mariage, les funérailles, le culte des ancêtres, mais aussi les modèles de conduites au quotidien. La mère et la grand-mère enseignent aux enfants l'exécution des gestes et l'accomplissement des actions avec justesse, chacun doit adopter un comportement qui correspond à sa place, et respecter les obligations spécifiques qui en découlent.

Les souvenirs d'enfance de Yuding se rattachent, pour la plupart, à son éducation, un apprentissage formel et informel basé sur une morale des comportements visant à assurer la permanence de la piété familiale. La connaissance des termes d'adresse et des appellations des membres de la famille élargie, était le premier des savoirs que les enfants devaient appliquer. La terminologie n'était pas seulement un code pour communiquer, elle rappelait à Yuding, comme à chacun au quotidien, sa place par rapport aux autres et les conduites à tenir dans chaque circonstance[37]. Marcel Granet souligne en effet :

> « La désignation permet de séparer les sexes, les générations, et éviter ainsi les relations incestueuses car dans la pensée chinoise, la parole est puissante, elle fait advenir le réel. Ainsi « il y aurait promiscuité si on appelait une belle-sœur, - femme- » (1999: 365).

Pour connaître l'appellation juste, on ne peut pas se référer à l'âge des personnes, c'est la position dans l'ordre des générations qui est déterminante. Enfant, Yuding avait résolu son embarras face à la jeune concubine de son grand-père, en contractant l'apparence de celle-ci, *ayi* 阿姨, soit « tante » comme une sœur de sa mère, et sa place *po* 婆, place de la génération de sa « grand-mère », l'appelant *Ayi-po* 阿姨婆. L'étalement des naissances, par la présence de l'épouse secondaire, donnait la possibilité à un enfant d'avoir une tante ou un oncle du même âge que lui, voire plus jeune. En effet, deux fils de la concubine avaient sensiblement le même âge que Yuding, et, puisqu'ils appartenaient à la génération de ses parents, elle leur devait du respect. Elle illustre cette position inconfortable pour elle, dans une société où les règles de conduites étaient fixées d'après la hiérarchie générationnelle. À Qingdao, chaque

[37] Les appellations sont différentes s'agissant de la parenté de « l'os et du nom » désignant les agnats, soit le patrilignage, ou de la parenté de la mère, la branche utérine dite de « la chair et du sang. Son grand- père paternel est appelé *yeye* 爷爷, sa grand-mère paternelle *naina*i 奶奶, ses grands-parents maternels sont appelés respectivement, *laoye* 老爷 et *waipo* 外婆. Selon le même principe, les oncles et tantes de chaque branche sont différenciés, le frère du père se dit *shushu,* 叔叔, le frère de la mère *jiujiu* 舅舅, la sœur du père *gugu* 姑姑, la sœur de la mère *ayi* 阿姨. S'ajoutent le marquage du rang de naissance pour les oncles par rapport au père, par exemple, un oncle frère aîné du père se dit *bobo* 伯伯.

matin, elle partait en classe avec ses « demi-oncles », à midi, leur repas était apporté par un cuisinier de la maison, mais le soir c'est elle qui était chargée de ramener les gamelles vides. « J'étais obligée car j'étais la plus jeune », elle n'osait pas contester leur décision en raison de leurs places respectives dans l'ordre de la parenté. Elle s'insurgeait contre cette obligation, mais elle ne dérogeait pas à l'étiquette, son éducation l'avait habituée au contrôle permanent de ses paroles et de ses attitudes. L'orthopraxie intégrée, incorporée, lui avait ôté la tentation d'enfreindre ces règles qui distinguaient « l'homme de bien », 君子 *junzi*, littéralement « fils de seigneur », des gens ordinaires, « homme de peu » 小人 *xiaoren*, (petit homme). Ces règles avaient été observées par tous les enfants des familles lettrées depuis des générations, comme en atteste l'étude de Jacques Gernet sur l'éducation des élites depuis la dynastie des Tang 唐朝 (618-907)[38]. Cette famille, à la naissance de Yuding peut encore être considérée comme une famille de lettrés, puisque Mengxiong le patriarche en possède le titre, et qu'il appartient à l'élite de la société par ses fonctions au gouvernement.

L'enseignement des textes « classiques » était dispensé aux enfants, quotidiennement, par Daiyun ou Nainai, une activité qui prévalait sur toutes les autres puisqu'il s'agissait grâce à l'étude, d'assurer la transmission des valeurs confucéennes pour accéder au perfectionnement moral. Chaque jour après l'école Yuding et ses aînés apprenaient les textes classiques, chaque dimanche ils révisaient les leçons de la semaine, l'apprentissage n'avait pas été interrompu pendant l'année passée à Chongming. Yuding admirait alors sa grand-mère maternelle, laolao 姥姥, car elle connaissait « par cœur », *bei shu* 書背, tous les textes anciens, dit-elle. Parmi les textes appris, Yuding cite : les « Trois cents poèmes des Tang » (618-907), *Tangshi sanbai shou* 唐詩三百首. Les « Analectes » *Lunyu* 論語, un condensé de la pensée de Confucius sous forme de préceptes courts faciles à comprendre, les « Cent noms de famille » *Bajiaxing* 百家姓 et le premier manuel enseigné dans la petite enfance, le « Classique en trois caractères », *Sanzijing* 三字經, qui donnait à la fois une éducation éthique, enseignant la piété filiale, *xiao* 孝, le respect envers les aînés et une instruction générale tant sur les sciences naturelles que sur l'histoire de la Chine[39]. Daiyun avait ajouté un enseignement plus moderne, celui d'œuvres contemporaines de la littérature française qu'elle avait étudiées chez les religieuses. « Je connais Jean Valjean depuis que je suis toute petite, dit Yuding, chaque soir avant d'aller au lit, ma mère nous lisait un épisode des

[38] J. Gernet 1994: 98-105.
[39] Le « Classique en trois caractères » délaissé après la Libération a retrouvé sa place dans les familles à la fin des années quatre-vingt, Voir Yang Dan 2003 :178-197 et G. Chicharro 2007 : 91.

Misérables », le roman en effet, avait été traduit en chinois dès 1929[40]. Cette approche de la littérature française par le célèbre roman de Victor Hugo, a peut-être été à l'origine de sa vocation de traductrice en langue française, et de son goût pour la littérature française qu'elle apprendra à l'université. Par ailleurs, on peut penser que sa mère avait introduit des conceptions égalitaristes dans son foyer, influencée par les œuvres de Victor Hugo, lequel avait demandé l'égalité des sexes en France en 1872, dans l'Éloge funèbre rédigée pour les obsèques de Georges Sand[41].

L'orthopraxie confucéenne s'exerçait, entre autres, pendant les repas, la tenue à table étant l'objet d'une étiquette très stricte. Les manquements aux rituels entrainaient un sentiment de honte, d'où l'importance d'un apprentissage précoce pour permettre aux enfants de façonner leur rapport à la nourriture et à la convivialité[42]. À table ils ne devaient pas parler, autorisés seulement à répondre aux questions que leur posaient les adultes. Ils ne pouvaient pas se saisir de leurs baguettes les premiers. Pour se servir, ils devaient attendre que les plats soient placés devant eux. Enfin, ils étaient obligés de réfréner leur gourmandise, si Yuding reprenait plus de trois fois d'un même plat, sa mère alors employait un langage indirect pour lui rappeler l'inconvenance de son attitude : « Est ce que tu es la seule à apprécier ce met ? ». À partir de phrases anodines comme celle-ci, une pédagogie posturale s'était élaborée au quotidien pour Yuding. Les attitudes se sont fixées progressivement, les bons gestes se sont inscrits dans son corps jusqu'à devenir naturels et spontanés, « C'est mon éducation » dit-elle pour toutes sortes de comportements, rejoignant le discours qu'aurait tenu Confucius : « Ce qui s'est formé dans l'enfance est pareil aux dons innés *tianxing,* 天性 ; l'habitude est semblable à la nature *ziran* »[43]. Ce dicton encore utilisé de nos jours, souligne Gladys Chicharro, rappelle qu'au sens taoïste « la « spontanéité » *ziran* qualifie un geste qui, à force d'avoir été pratiqué et répété, atteint une forme de perfection en suivant le cours des choses C'est-à-dire qu'il a ainsi rejoint la « nature du ciel» (2007 :118). Yuding a en effet

[40] Victor Hugo est l'un des écrivains français les plus connus en Chine dès le début du XXe siècle. En 1903, Lu Xun (1881-1936) publia le premier résumé des « Misérables » (paru en France en 1862) sous un pseudonyme. En 1929, une première édition traduite par Li Dan et Fang Yu, qui tous les deux avaient fait des études en France, parut en neuf volumes dans une collection appelée *Wanyou wenkou,* la « Bibliothèque universelle ». Plusieurs autres suivirent ainsi que de nombreux articles, d'essais et de thèse sur son œuvre.

[41] L'éloge est rapporté dans le recueil de la correspondance croisée entre V. Hugo et G. Sand par Danielle Bahiaoui, professeure de lettres active au sein de l'Association des amis de George Sand. Voir D. Bahiaoui 2004.

[42] Chaque culture a développé un sens de l'honneur qui lui est propre, Pitt Rivers met en évidence par exemple la différence entre les cultures méditerranéennes qui le valorisent et les autres comme la culture Anglo-saxonne par exemple. En Chine, le sentiment de honte il se traduit par la notion de « perdre la face » 沒面子 *mei mianzi*, ou *diulian* 丟臉, la face est associée au prestige et au statut, elle touche à l'éducation, à la richesse et à la position sociale d'un individu. Voir J. Pitt Rivers 1983 ; E. Goffman 1979.

[43] J. Gernet 1994:101.

« incorporé » bon nombre d'attitudes, puisqu'aujourd'hui à plus de quatre-vingts ans, elle déguste les plats servis par son mari ou par ses enfants - elle ne cuisine pas elle-même - sans manifester ses préférences et sans faire de commentaires. Une orthopraxie déjà attestée entre le XIe et le XVIIe siècle par Jacques Gernet, les élèves ne doivent jamais « discuter ou comparer l'abondance ou la qualité de la nourriture » (2003: 31).

8. L'alliance entre propriétaires-terriens : l'exemple de Chongming'

Au regard des pratiques de l'élite dans le cadre de la société chinoise du début du XXe siècle, l'union des parents de Yuding représentait le mariage idéal[44]. C'était une alliance entre deux grandes familles de lettrés propriétaires-terriens de l'île de Chongming, comme l'avait été celle de ses grands-parents-paternels[45]. Leur mariage avait été arrangé à la naissance de Daiyun, en 1904, Zhiji son père venait juste d'avoir cinq ans[46]. L'alliance entre deux familles était un acte social, le transfert d'une femme d'une famille à une autre et l'échange de prestations matrimoniales entre deux lignages. Conformément à la règle de patrilocalité, la jeune fille devait quitter ses parents pour résider dans sa belle-famille. De ce fait, on a pu dire des femmes qu'elles étaient «nomades», car elles s'en allaient parfois loin de leur lieu de naissance[47]. Or, les mariages entre résidents de l'île étaient avantageux pour les filles, le territoire étant restreint elles ne partaient jamais très loin de la maison familiale. Les deux familles s'estimaient, se rendaient visite, les enfants avaient été informés très tôt de la décision de leurs parents de les marier et ils s'étaient rencontrés dès leur jeune âge pour apprendre à se connaître[48]. Séparés géographiquement à partir de 1907, les parents avaient continué d'entretenir des liens au cours de visites pendant les vacances, une situation privilégiée pour Daiyun car souvent la jeune fille ne découvrait son futur mari que le jour de la cérémonie. L'amour entre les conjoints n'était pas indispensable, le mariage était lié au

[44] Sur la signification du terme « élite ».Voir le premier chapitre de la Partie I. Les lettrés détenteurs de diplômes, une minorité, formaient « l'élite » du pays dont la population était majoritairement illettrée jusqu'à la réforme de l'éducation en 1902. L'élite regroupait les familles aisées et cultivées, les lettrés étant pour la plupart des propriétaires terriens et des fonctionnaires avec des charges rémunérées.

[45] P. Buckley Ebrey 1991: 1-14. L'auteure s'est intéressée aux pratiques de mariage dans les familles de l'élite de la fin des Qing, elle note les intérêts des mariages endogames, tant pour renforcer leur statut que pour conserver leurs biens.

[46] Après le retour de Mengxiong du Japon en 1906, six autres enfants, dont une fille, naîtront à Beijing. Mengxiong aura encore six enfants avec Ayi-po, son épouse secondaire.

[47] À propos de la mobilité des femmes, voir B. Baptandier 2004 : 88-89 et W. Lavely 1991: 286-313.

[48] L'ouvrage de Suzanne Mann sur les femmes de la société chinoise du XVIIIe siècle, nous éclaire sur leurs émotions, leurs activités et leurs comportements dans leurs rôles de filles, d'épouses et de mères. Une approche qui corrobore et complète les données de Yuding sur la vie des femmes de sa famille. *Cf.* S. Mann 1997.

devoir de piété filiale envers les parents, il fallait donner naissance à un fils afin qu'il perpétue la lignée et puisse rendre le culte aux ancêtres.

Yuding poursuit cette description de l'alliance de ses parents, tel un modèle parfait, en mettant l'accent sur la conduite édifiante de sa mère. Une hagiographie en somme qui ne surprend pas dans une société où les jeunes filles devaient tendre à devenir des « femmes exemplaires », des modèles qui leur étaient montrés dans les manuels d'éducation. Daiyun, avait les qualités requises pour une bru, elle avait appris à servir ses « parents par alliance » elle était « douce » *wen* 溫, toujours « aimable », *cheng* 誠, « franche » *zi you de* 自由的, « laborieuse » *qin* 勤, « honnête » *pu* 樸, et elle savait tenir une maisonnée »[49]. Yuding complète cette image idéale en soulignant l'entente de Daiyun avec ses belles-sœurs, une situation assez rare, dit-elle : « C'est parce que ma mère s'était toujours bien conduite avec ses belles-sœurs que j'avais pu être accueillie chez mes oncles quand je suis arrivée à l'Université de Pékin ». En effet, en 1947, Yuding logeait sur le campus, mais elle passait les week-ends et les vacances chez l'un de ses oncles cardiologue dans un hôpital de Beijing, ses parents demeurant alors encore à Qingdao.

9. La nouvelle conception de l'épouse : une « mère de citoyens »

Destinée à être la première bru et, selon la coutume, à partager avec sa belle-mère les responsabilités attenantes à la sphère domestique, Daiyun avait été préparée à remplir son rôle de mère et d'épouse. Une éducation toutefois bien différente de celle que reçurent au siècle précédent ses grands-mères et sa mère, car de nouvelles idéologies concernant les femmes étaient apparues dès le début du XXe siècle, et sous la République[50]. La conception occidentale du rôle actif de la femme dans la société était peu à peu entrée dans la mentalité des Chinois, mettant l'accent sur sa responsabilité en tant que « mère des citoyens », *guomin zhi mu* 國民之母, plus que sur celui de *ci mu* 慈母, « mère aimante », ce que souligne Joan Judge :

> « Cette nouvelle conception eut pour conséquence à la fois de rendre naturel le nouveau statut politique de la femme et de politiser son rôle maternel et naturel afin de mettre l'accent sur le fait que la conduite en privé avait des ramifications dans le domaine

[49] S. Mann 1991; P. Buckley Ebrey 1991; E. Rawski 1991.
[50] M. Bastid 1971 : 90-93 ; X. Xiao-Planes 2001 : 70-72 ; J. Judge in M. Goldman, E. Perry 2002: 23-42; J. Judge 2008; P. Bailey 2007 : 83-103.

> public. Ce concept qui était sous-tendu par les ambigüités entre les rôles privé et public de la femme ne signifia pas cependant une rupture radicale au XXe siècle »[51].

L'expression « mère de citoyens » suppose une mère éduquée et ouverte au monde, capable de façonner un fils prêt à s'engager dans la vie sociale et politique de son pays. Toutefois, dès la fin des Qing et particulièrement au début de la République, le modèle de cette mère, central pour l'intégration des valeurs modernes et confucéennes dans la famille et la nation, s'accompagne de tensions et d'ambigüités. Il est fort difficile d'allier les valeurs occidentales et confucéennes sans rompre avec le passé. En effet, quel que soit le type idéal de la femme envisagé par les politiciens au cours des deux premières décennies du XXe siècle, l'enseignement est conçu pour la préparer à devenir avant tout, une « épouse vertueuse et une bonne mère », *xianqi liangmu* 賢妻良母[52]. Cette condition remplie, pour être « mère de citoyens » elle doit avoir une connaissance correcte des problèmes nationaux fondamentaux et une bonne santé physique. La délicatesse et la faiblesse sont déconsidérées, le bandage des pieds condamné. Dans cette nouvelle représentation, souligne Joan Judge, la force de la mère engendrant et élevant des patriotes par un enseignement moral et politique, détermine celle de la nation. La « bonne mère », façonnée par les principes confucéens, par les influences occidentales et japonaises, a appris ou doit savoir comment conserver le système éthique chinois et sait le lier aux préoccupations du présent[53]. La scolarisation des femmes a été cruciale pour former ces "Futures mères d'une citoyenneté supérieure"[54]. Qu'ils soient des conservateurs modérés ou des radicaux, les politiciens s'accordent pour promouvoir l'instruction des filles, elles étaient peu nombreuses à aller à l'école au début du XXème siècle. Marianne Bastid signale qu'en 1907, à Shanghai, il y avait seulement huit cents élèves dans les douze écoles de filles « entretenues et contrôlées par les Chinois »[55]. Certes, les grandes réformes éducatives de 1901 ont modifié la condition féminine, mais on se contente de créer pour elles des écoles primaires et des écoles dites « écoles normales » 師範學堂, *shifan xuetang*, des écoles du premier degré vouées à la formation d'institutrices[56]. Les

[51] J. Judge 2004 : 199. L'auteure fait état des différentes représentations de la « mère de citoyens », selon les groupes influents dans le champ de la politique, c'est-à-dire les éducateurs et les politiciens qui prennent position et s'expriment dans les documents officiels

[52] *Ibid.* 2004: 126.

[53] *Ibid.* 2002 : 25-43. Dans cet ouvrage, Joan Judge interroge les termes utilisés pour définir les femmes quant à leur rôle lorsqu'émerge en Chine la conception de citoyenneté. Dans le chapitre "Citizens or Mothers of Citizens? Gender and the Meaning of Modern Chinese Citizenship", elle analyse les expressions qui ont permis la rupture avec le passé, par exemple : « *nuzi guomin* » 女子國民 (nouvelle femme ou fille - citoyenne), sont quatre caractères qui n'avaient jamais été utilisés ensemble jusque-là.

[54] Sur l'éducation des filles, M. E. Burton 1911.

[55] M. Bastid 1971 :90, voir le tableau du système scolaire en 1904, page 45 ; P. Bailey 2007.

[56] X. Xiao-Planes 2001: 404.

Congrégations religieuses étrangères, installées dans les zones portuaires de la Chine dès le milieu du XIXème eurent un rôle important pour le développement de l'éducation féminine en créant de nombreuses écoles de filles. Par ailleurs, à partir de 1905, des écoles féminines ouvertes par les femmes elles-mêmes furent créées à Shanghai et Suzhou. En 1907, les établissements du Jiangsu comptaient un peu plus de quatre mille élèves[57].

Selon Paul Bailey, c'est seulement à partir de 1912, date de la République, que les filles peuvent enfin accéder à l'enseignement secondaire :

> « Following the overthrow of the Qing monarchy and the founding of a republic in 1912 a new education system provided for the establishment of secondary schools for girls and approved of co-education at the primary school level. In 1919-1920 higher level education for women was finally sanctioned with the creation of Beijing Higher Women's Normal School and the permission granted women to enrol at Beijing University, the most prestigious higher education institution in the country" (2007:6)

Ainsi, existent alors « les Écoles normales féminines » *nuzi shifan xuetang* 女子師範學堂 du premier degré, vouées à la formation d'institutrices » et des « Écoles Normales Supérieures pour les femmes » *nuzi youji shifan xuetang* 女子優級師範學堂, (aujourd'hui on dit 女子高等學校 *nüzi gaodeng xuexiao)* pour former les enseignantes des lycées et des collèges.

Certes, des écoles normales de premier degré, dans le Jiangsu par exemple, proposent des formations diverses : sériciculture, puériculture et artisanat, sachant qu'il s'agit encore d'activités considérées féminines[58]. Beaucoup de jeunes filles choisissent alors le métier d'enseignante[59]. L'École normale est la voie préférée de celles qui réclament leur indépendance matérielle, l'émancipation pour elles-mêmes et la transformation de la condition féminine en général[60]. Ce sera particulièrement probant après le mouvement culturel du Quatre mai 1919, manifestation au cours de laquelle les femmes réclament l'accès aux mêmes diplômes que les hommes et le droit à participer à la vie politique. Cependant, jusqu'à cette date, et encore longtemps après, l'instruction féminine restera le privilège de la « bourgeoisie ». En Chine, le terme généralement traduit par *zichanjieji* 资产阶级, ou

[57] *Ibid*: 71-72.
[58] X. Xiao-Planes 2001: 239. Ces écoles de sériciculture étaient fréquentées par les jeunes filles de la classe moyenne. Les filles des classes pauvres travaillaient dès l'adolescence dans les filatures, un labeur harassant que décrit la romancière Gail Tsukiyama 2003 (1991). L'auteure montre leur organisation en communauté, leur solidarité, leur courage pour former des syndicats et faire grève.
[59] Un choix confirmé par plusieurs auteurs : Wang Zheng 1999 ; X. Xiao-Planes, 2001: 72, 238-239.
[60] C. Gipoulon 1986: 102-127. L'ouvrage analyse les premières formes de revendications des femmes à travers la lutte politique de Xiang Jingyu (1895-1928), pionnière du féminisme chinois.

buerqiaoya 布尔乔亚, désigne au XXe siècle, la catégorie sociale des familles aisées qui forment la classe dominante après 1912. Cette catégorie sociale, une minorité, est formée de diplômés originaires le plus souvent de familles de lettrés, de propriétaires ou de marchands nouveaux notables, soit l'« élite urbaine ».

C'est dans la région du Jiangsu, résidence de la famille de Daiyun, que les notables s'investissent le plus pour le « Mouvement de modernisation à l'occidentale », *yangwu yundong* 洋務運動, et particulièrement pour la rénovation de l'éducation. C'est là aussi que s'expriment le plus les mentalités divergentes sur la question de l'émancipation. Ainsi, Daiyun passe son adolescence et se construit dans une société en mutation et en redéfinition, qui impose de nombreux changements culturels aux élèves. Par exemple, la morale confucéenne intégrée dans les programmes scolaires jusqu'en 1912 est ensuite supprimée dans l'école de la République, Daiyun est alors âgée de huit ans[61]. À partir de cette date, l'éducation des classiques confucéens lui est donnée par sa mère à la maison après l'école ou, pendant les congés lorsqu'elle sera pensionnaire. Un modèle qu'elle reproduira plus tard avec ses propres enfants. En 1915, autre étape dans l'évolution des mentalités, apparaît le « Mouvement pour la Nouvelle Culture », *xinwenhua yundong*, 新文化運動 une manifestation au cours de laquelle les intellectuels militent pour l'adhésion du gouvernement aux valeurs occidentales de progrès et d'égalité des sexes. Ils rejettent catégoriquement la doctrine confucéenne, la culture classique, et les coutumes qui vont à l'encontre de la liberté des individus, celle des femmes en particulier.

Selon l'analyse de Joan Judge, les ouvrages scolaires parus à la fin des Qing se veulent pour la plupart : « en rupture à la fois culturelle et textuelle avec les traditions bien établies en matière d'éducation féminine » tel le « Manuel d'éthique pour filles du premier niveau du primaire » *Chudeng xiaoxue nüzi xiushen jiaokeshu* 初等小學女子修身教科書, paru en 1906 (2004 :181). Toutefois, dans le même temps et bien plus tard encore, d'autres manuels se réfèrent aux textes anciens, par exemple en 1926, la préface d'une anthologie rappelle la nécessité pour les filles d'observer les « Quatre vertus » que Ban Zhao au premier siècle,

[61]X. Xiao-Planes 2001: 33, 202. À partir d'une étude sur les premiers programmes scolaires au Jiangsu, l'auteure note qu'entre 1902 et 1904, les élèves de l'école élémentaire étudiaient le Livre de la piété filiale, les Entretiens de Confucius, la Grande Étude, le Mencius, et une version abrégée du Traité des Rites. À l'école primaire supérieure, ils apprenaient le Livre des Odes, le Livre des Documents, et le Livre des Mutations. Des aménagements, réduisant le nombre d'heures consacrées à la morale succédèrent à cette période, jusqu'à ce qu'elle disparaisse en 1912.

recommandait dans ses « Avertissements » pour les filles[62]. C'est encore, paradoxalement, le schéma de la pensée confucéenne toujours en place depuis des siècles qui domine. Ainsi, les programmes scolaires du primaire comportent des cours de broderie et de management qui préparent la future femme à tenir une maison. À l'école secondaire, les filles étudient l'art culinaire, l'hygiène, l'économie et la psychologie des enfants[63]. C'est une vision « utilitariste » du rôle de la femme qui rappelle la division traditionnelle du travail dans la famille : à l'homme le labour, à la femme le filage. Depuis l'Antiquité, « l'opposition des sexes était la règle cardinale de l'organisation chinoise » nous dit Marcel Granet (1999 :119). La séparation des sexes et des sphères d'activités, justifiées par la nécessité de maintenir l'ordre familial et social, freinait jusque-là l'accès des filles à la professionnalisation et influait les programmes scolaires. Toutefois, l'idéologie qui sous-tend cette représentation de la femme demeurant à « l'intérieur », *nei,* 內 de la maison, a changé son pouvoir, et ses actions sur le domaine extérieur, *wai,* 外, sont peu à peu reconnues publiquement[64].

La focalisation des familles des classes aisées sur l'hygiène et l'ordre, commence pendant les dernières années de la monarchie. Elle s'accentue après 1912, l'hygiène devient une grande préoccupation des Chinois, ils prennent conscience des différences entre la Chine et les pays occidentaux dans ce domaine. Des associations sont alors créées pour éduquer la population à maintenir l'ordre et la propreté tant dans l'espace publique urbain que dans les maisons, les femmes étant principalement responsables de l'application des comportements de modernisation dans leurs foyers. L'hygiène, qui comporte la propreté mais aussi l'exercice physique, les rythmes des repas et du sommeil, fait l'objet de nombreux articles dans la presse. Paul Bailey dans son ouvrage sur l'éducation des filles à cette époque, cite le nouveau manuel publié en 1914, *Nuzi guowen jiaoke shu* 女子過問教科書 « Chinese Reader for girls Lower Primary Schools » qui réserve une large part de son enseignement à la propreté du corps et de la maison, au soin à apporter à la coiffure et aux vêtements, tant pour l'esthétique que pour la santé (2007 :113, 98). Les dents, particulièrement, deviennent l'objet d'attention, Daiyun avait pris des mesures draconiennes pour éviter les caries dentaires, les enfants de la famille avaient l'interdiction de consommer du sucre, une frustration pour eux lorsque le sucrier était posé sur la table, seulement à la disposition des invités.

[62] P. Bailey, 2007: 115.
[63] M. Bastid 1971:45. En 1904, le système scolaire était compartimenté ainsi : un enfant entrait à l'école primaire élémentaire à l'âge de 6 ans, puis à l'école primaire supérieure à 11 ans, et enfin à l'école secondaire à 15 ans. À l'âge de 20 ans il pouvait préparer son entrée à l'Université qu'il rejoignait à 23 ans pour pouvoir ensuite rentrer dans un institut de recherche à 26 ans.
[64] F. Bray: 128-145; S. Mann 1991: 209.

L'importance accordée au corps renvoie à des représentations très anciennes. La chevelure, comme le vêtement ont été en Chine des marqueurs tant du degré de civilisation : cheveux lâchés du barbare ou coiffures contrôlées par les différentes dynasties, que du rôle social des individus ou de leur statut : cheveux relevés avec une épingle ou laissés libres distinguant les femmes des fillettes, par exemple. La peau et les cheveux reflètent aussi les énergies du corps, ces derniers dans l'Antiquité étant considérés comme l'extension des énergies de l'âme, 魂 *hun*, souligne Mark Edward Lewis[65]. La gymnastique, *daoyin* 導引, tradition qui remonte à l'antiquité chinoise, a toujours eu une fonction prophylactique mais aussi technique de l'entretien du « principe vital », 養生 *yangsheng*, elle fut incluse dans les pratiques des taoïstes à la recherche de l'immortalité[66]. En ce début du XXe siècle, l'hygiène et une rationalisation médicale à travers les soins du corps, s'inscrivent alors dans une continuité, la nécessité de maintenir un ordre, l'harmonie entre l'homme et le cosmos.

Des contradictions apparaissaient dans l'enseignement préconisé par les hommes qui en avaient la charge. Certes, Cai Yuanpei 蔡元培 (1868-1940), lettré, Recteur de l'Université de Beijing en 1917, s'était employé à réformer l'éducation en Chine en introduisant des données pédagogiques occidentales. Il voulait une éducation nouvelle qui puisse allier les conceptions morales de la Chine et l'esprit scientifique de l'Occident. Il fut donc, par ses efforts de synthèse, un pionnier en ce domaine. Il créa une des premières écoles féminines en 1902, l'école Patriote Aiguo, 爱国, littéralement « aimer la patrie » avec seulement les filles de sa famille ou de ses relations, tant il y avait de réticences pour l'éducation féminine dans la population[67]. Alors que les conservateurs craignaient encore que les étudiantes deviennent « arrogantes », *aoman* 傲慢, parce que instruites, ou « inutiles », *feiwu*, 廢物, incapables de maintenir une maison propre, il fut celui qui, le premier, fit entrer les filles à l'université de Beijing. Le discours qu'il proclama en 1917 sur la vocation de l'École Patriotique des filles de Shanghai à former les étudiantes pour qu'elles deviennent des « individus complets » fut considéré comme un discours novateur, pour l'époque. Il exprime pourtant encore, en quelque sorte, dit Paul Bailey, la misogynie confucéenne de la femme, sa subordination comme condition humaine, ses comportements différents de ceux des hommes comme un fait biologique :

[65] M. E. Lewis 2006: 76. Dans cet ouvrage, l'auteur étudie le discours sur le corps dans la pensée chinoise au IVe siècle av. J.-C.
[66] Voir l'étude de C. Despeux sur la gymnastique *daoyin* dans la Chine antique. C. Despeux 2004, Études chinoises, vol. XXIII : 45-81.
[67] X. Xiao-Planes 2001 :70 ; Sur les premières écoles et les difficultés de l'enseignement féminin, voir Marianne Bastid 1971 : 90, 96.

> « Cai told his audience that a combination of physical, intellectual and moral education would enable female pupils to transcend their normally dependent, parasitic and superficial natures» (2007:112)

Les filles devaient être instruites, toutefois, dans ce discours il rappela la nécessité pour elles d'acquérir des compétences domestiques en même temps qu'une instruction intellectuelle. Car, si l'autonomie de la femme passait par la pratique d'une profession, elle ne devait pas disait-il, être une échappatoire à l'exercice de ses devoirs de mère. À l'avant-garde dans le champ de l'éducation, Cai Yuanpei tint pourtant ces propos deux ans seulement avant le Mouvement du Quatre mai 1919, manifestation par laquelle les étudiantes, je le rappelle, revendiquaient leur droit aux mêmes cursus scolaires que les garçons.

Par ailleurs, lorsque Cai Yuanpei préconise l'étude des sciences aux mères pour qu'elles puissent mieux savoir comment alimenter leurs enfants et contribuer ainsi à leur santé, il semble que les connaissances scientifiques ne sont utiles aux filles que parce qu'elles trouvent une application dans les champs traditionnellement réservés aux femmes : l'éducation, les finances, l'hygiène. Toutefois, au regard des préoccupations de la société, ce discours établit un lien entre la prospérité nationale, la stabilité sociale et la maisonnée correctement tenue. Cette représentation de la femme exprimée par Cai Yuanpei, était probablement aussi celle de Mengxiong, puisqu'il avait été un de ses collaborateurs à l'Université de Beijing, l'établissement où enseignait aussi Hu Shi, 胡適, autre intellectuel ayant été le premier à utiliser le terme spécifique de « nouvelle femme » *xin funu* 新婦女[68].

Enfin, le féminisme chinois qui émerge avec la « Nouvelle Culture » *xinwenhua* 新文化 est porté par la presse dès 1915. Les premières revues, « la nouvelle jeunesse » *Xin qingnian* 新青年 et « La revue des femmes » *Funu zazhi* 婦女雜誌, consacrent des articles à la « question féminine » *nü wenti* 女問題[69]. Après 1919, elles véhiculent d'une part, les critiques sur la dépendance économique, le mariage arrangé, les valeurs négatives de la chasteté et du suicide, elles s'insurgent contre les pieds bandés, et d'autre part, elles revendiquent l'autonomie des femmes, le libre choix en amour, le droit au divorce, et l'égalité des sexes.

[68] Hu Shi (1891-1962) avait obtenu un doctorat de philosophie aux États-Unis en 1917. Il fut enseignant en philosophie à l'Université de Beijing, défenseur de la révolution littéraire de l'époque, il contribua à la vulgarisation de la langue parlée, *baihua,* dans les journaux, et particulièrement dans la revue « Xin Qingnian», pour qu'ils soient accessibles au plus grand nombre de Chinois.

[69] Zhuo Qingjun, 1994: 97-110. Mao Zedong, par exemple, s'était exprimé dans la revue « Xin Qingnian», publiée en avril 1917 vol. 3, n°2. Alors jeune instituteur à l'école normale du Hunan, il avait écrit un premier article : « Étude de l'éducation physique », puis un autre en décembre 1919 : « Le travail des étudiants », dans lequel il s'insurgeait contre les méthodes autoritaires de l'enseignement qui détruisaient, disait-il, la personnalité des élèves.

C'est un phénomène nouveau qui comporte des contradictions. « Ce qui frappe (…) écrit Catherine Gipoulon, dans une biographie de Xiang Jingyu, c'est la diversité des opinions exprimées à l'intérieur des mêmes revues »[70]. Les modèles proposés sont parfois des femmes occidentales actives, des femmes célèbres pour avoir fait des exploits ou exercé des professions à risque, aviatrices, par exemple. Au contraire, les héroïnes peuvent être des modèles d'épouses se consacrant à l'éducation de leurs enfants, gérant avec frugalité et simplicité leur maisonnée, telles par exemple la mère de Georges Washington ou la mère de Mencius[71]. Ces revues ont eu un impact sur les jeunes filles de la génération de Daiyun, elles ont façonné leur imaginaire. Daiyun, elle aussi semble-t-il, avait construit une partie de ses identifications sur certains de ces derniers prototypes. Yuding fait état à plusieurs reprises des valeurs qui régissaient la vie domestique dans sa famille : la sobriété, l'épargne, l'économie, la préservation des biens précieux. Son grand-père paternel, par exemple, acheta une veste de fourrure à sa femme pour la naissance de leur fille, mais elle n'avait pas porté ce vêtement symbole de richesse et de luxe[72]. Elle avait conservé ce « surplus » pour le transmettre à sa fille, le jour de la naissance de sa petite-fille. Yuding elle-même est attachée à cette représentation d'un mode de vie qui refuse l'excédent et le superflu dans la vie quotidienne, un contraste avec le consumérisme de la société actuelle dans laquelle elle vit, et à laquelle sa fille aujourd'hui n'échappe pas.

10. « L'école des aristocrates » : le privilège des filles de lettrés

Daiyun avait été pensionnaire dans une institution catholique du Jiangsu, vraisemblablement entre 1916 et 1920, un collège surnommé l'école des « aristocrates », 貴族 *guizu*, précise Yuding, le coût élevé de la scolarité sélectionnant des élèves[73]. Il était fréquenté par des filles de lettrés « lettrés-fonctionnaires», *shenshi* 紳士, et de « lettrés-marchands », *shenshang* 紳商, c'est-à-dire la bourgeoisie d'affaires importante dans la province du Jiangsu après 1911, mais aussi par les toutes nouvelles classes de l'élite urbaine, les docteurs, les

[70] Xiang Jingyu (1895-1928) fut une pionnière dans la lutte pour la libération des femmes chinoises, une des premières femmes membre du Parti Communiste Chinois. C'est elle qui organisa le premier programme d'études en France pour les femmes ouvrières du Hunan. Voir C. Gipoulon 1984:159-173; 1986: 102-131.

[71] P. Bailey, déjà cité, analyse la nature de l'enseignement public pour les filles au début du XXe siècle, et les discours et les logiques des éducateurs. P. Bailey 2007: 73, 95.

[72] Sur le sujet, la Chine et le luxe, voir J. Tsai 2008.

[73] Le terme est souvent utilisé dans la société chinoise (et à Taïwan aussi) pour souligner à la fois, une éducation « supérieure » à celle qui était dispensée dans les établissements d'État et les origines des élèves qui s'y trouvaient.

avocats, l'ensemble des personnes qui dans tous les domaines occupaient le premier rang dans la société. L'enseignement des missionnaires chrétiens avait commencé en 1858, lorsqu'après une longue interdiction, le christianisme fut autorisé en Chine[74]. Les prêtres de différentes congrégations protestantes américaines (méthodistes, presbytériennes et baptistes) et, catholiques, ouvrirent des écoles dans les zones côtières, les plus nombreuses étant installées dans la région de Shanghai.

Le but des parents en choisissant une institution catholique n'était pas, en général, de donner une éducation religieuse à leur fille, laquelle était cependant inévitable, inhérente à l'enseignement de l'école, « c'était une mode » dit Yuding. Une partie des élites politiques de la République après 1912, tel le premier président chrétien Sun Yat-sen, avait été formée dans des universités religieuses chrétiennes, américaines ou françaises. Ces « élites » transféraient les idées et les pratiques occidentales d'Europe et des États-Unis en Chine car en effet, l'idée de modernisation était alors centrale dans cette première décennie de la république. Ces écoles inculquaient des savoirs et des mœurs occidentaux aux jeunes filles, une formation stratégique pour leurs futurs rôles d'épouses et de mères car elles allaient devoir contribuer à la réussite de leurs maris et de leurs fils dans la nouvelle société. L'entrée de Daiyun dans ce collège, approximativement en 1916, correspond en effet au début du mouvement de la « nouvelle culture », *xin wenhua* 新文化[75]. Les intellectuels demandaient une réforme de la famille, prônaient l'autonomie individuelle, dénonçaient la sujétion de la femme, toutes idées qui correspondaient à l'enseignement des missionnaires. Les adolescentes découvraient la notion d'individualisme, Zhimei Zhang par exemple, élève à l'Académie catholique du Sacré-Cœur de Beijing entre 1941 et 1948, rapporte que les religieuses apprenaient aux filles à frapper aux portes, à respecter le courrier adressé aux autres[76].

11. Religions et morales : un alliage réussi dans la famille

Les pratiques et les croyances de la religion chinoise, bouddhiste, taoïste et catholique coexistaient en bonne harmonie dans cette famille confucéenne. Yuding voit même une parenté entre les valeurs du confucianisme et celles du catholicisme inculquées par Daiyun à

[74] Selon Xiao-Planes Xiaohong, l'ouverture des premières écoles par les missionnaires protestants se situe vers 1840. Xiao-Planes Xiaohong, 2001: 70-71

[75] J. K. Fairbank et M. Goldman (2006) 2010 : 387-391; J. K. Fairbank (1986) 1989: 274, signale l'influence des missions et des collèges chrétiens sur l'émergence du mouvement de la Nouvelle Culture.

[76] Zhang Zhimei (1992) 2008 :42, note les habitudes dans les familles chinoises : « Les maris décachetaient la correspondance de leur femme et les parents faisaient de même avec celle de leurs enfants. Une telle pratique était considérée comme parfaitement acceptable, c'était un legs de la hiérarchie patriarcale du confucianisme ».

ses enfants. Dans son ouvrage sur le christianisme en Chine, Jacques Gernet souligne, en effet, la similitude de certaines attitudes morales, la charité chrétienne et la vertu d'humanité *ren,* par exemple, tout en rappelant les différences sur le fond (1991 :217). Des discordances devaient cependant exister, car ses oncles avaient été étudiants à l'Université de Beijing, foyer de la critique du conservatisme et du traditionalisme dans les années vingt. Le courant intellectuel qui régnait alors était celui du rationalisme matérialiste, en principe incompatible avec les valeurs conservatrices de la piété filiale et avec la théorie peu rationnelle de l'interaction entre le Ciel et l'homme et celle de la prédestination. Cependant écrit Zhang Lun, le sociologue de la Chine contemporaine, au sujet des intellectuels de cette période :

> « Dans leur vie privée comme dans la vie professionnelle ils continuent de se comporter de façon traditionnelle. Leur rapport à la modernité reste contradictoire et ambivalent, quand bien même ils se définissent eux-mêmes comme la génération du futur, émancipée de la tradition » (2003 :71).

Il semble en effet, selon Yuding, que l'harmonie si chère aux familles confucéennes, avait été préservée dans la maisonnée[77]. Le culte aux ancêtres rassemblait toutes les générations devant l'autel placé dans la pièce de réception de la maison[78]. Sur cet autel, se trouvaient les tablettes en bois de chaque défunt de la lignée agnatique des quatre dernières générations, huit tablettes disposées selon un arrangement que Yuding n'a pas retenu, mais probablement selon le dispositif rituel appelé *Zhaomu,* 昭穆, système qu'on peut traduire par «ordre des générations alternées», qui permet d'établir les relations directes entre grand-père et petit-fils en ligne agnatique. Les tablettes sont disposées en deux rangées, l'une, à gauche, au nord, celle des générations paires *zhao* 昭, l'autre à droite au sud, celle des générations impaires, *mu* 穆. Entre le dernier souffle d'un homme et son enterrement, un certain nombre de rituels étaient censés faire passer une de ses âmes, l'âme *hun* 魂, sur une tablette[79]. Pour qu'il soit constitué en ancêtre, son fils, ou son petit-fils, devait effectuer des rites parmi lesquels l'inscription de son nom et de son titre sur la tablette[80]. Près des tablettes se trouvaient, une lampe allumée en permanence, des encens et des bougies brûlés à certaines dates, et enfin, des offrandes de fleurs et de fruits[81].

---

[77] Je situe le décès de l'aïeule vers 1924.

[78] Yang. C. K. 1961: 245. L'ouvrage s'intéresse à l'expression en Chine des grandes religions, à leur place dans la société traditionnelle, dans la famille et dans les groupements sociaux économiques.

[79] M. Granet (1934) 1999: 325-328 ; H. Maspero 1971 : 206, 283. L'homme vivant possède deux groupes d'âmes, les trois hun 三魂 et les sept po 七魄. Les *po* sont les âmes lourdes âmes des squelettes Les *hun* sont les âmes légères, proches du *shen*, 神 l'énergie vitale subtile.

[80] J .L. Watson 1988; F. Bray, 1997:106; A. Wolf, 1974.

[81] Pour d'autres rituels familiaux aux ancêtres voir P. Ebrey 1995:104-136.

Certes, Yuding assure qu'on ne parlait ni de divination, ni d'astrologie dans sa famille, mais il est vrai qu'un décret du régime nationaliste avait promulgué l'abolition de ces activités. En 1929, précise le sociologue Yang Chuan Kwuang dans une étude de la religion dans la Chine Pré-communiste : « There was the promulgation of the ″Procedure for the Abolition of the Occupations of Divination, Astrology, Physiognomy, and Palmistry, Magic and geomancy″[82]. Cependant, le *fengshui* des tombes, forme de divination pour déterminer le bon positionnement du cercueil dans la terre, avait été pratiqué pour trouver l'emplacement de la tombe de Mengxiong[83] :

> « Many intellectuals abandoned their idealistic belief in a "spiritual" link between Heaven, Earth and Man, although a number also reacted negatively to the aggressive "materialism" of the West, particularly in the aftermath of World War (…) Throughout the Republican era, divination of all kinds remained popular in China[84] .

12. Pluralité de pratiques médicales : croyances anciennes et médecine occidentale

À partir de 1851, à Shanghai, les concepts et les pratiques de la médecine occidentale furent introduits par les médecins anglais, toutefois, le premier « Institut de médecine », *yixue shiyeguan* 醫學實業館, ne fut fondé qu'en 1903. On y enseigna la médecine occidentale et la médecine chinoise jusqu'en 1907, date à laquelle les deux disciplines furent séparées[85]. Plus tard, après 1920, grâce à la fondation Rockefeller et aux missionnaires chrétiens, les médecins occidentaux et les médecins chinois formés à l'étranger à la médecine occidentale, pratiquèrent dans des hôpitaux modernes bien équipés en matériel[86]. La nouvelle société plaçait la médecine occidentale au-dessus de la médecine traditionnelle chinoise qu'elle associait au « féodalisme », ce que confirme l'anthropologue Élisabeth Hsu : « Les

[82] Yang C. K. 1961: 367. Voir aussi Nedostup Rebecca 2009. Dans cet ouvrage l'auteure rend compte des effets sociaux de la politique du Parti nationaliste chinois en voulant réglementer la religion et éradiquer les superstitions dans les années 1920 et 1930.

[83] Sur le *feng shui*, se reporter p. 64, note 78.

[84] R. J. Smith, 1991: 274. La géomancie est traitée en tant que théorie, pratique et phénomène social ; voir aussi sur le sujet M. Freedman 1966:118-125; 1970: 177-178.

[85] M. Bastid-Bruguière 2003 : 219.

[86] P.U. Unschuld 1985 (1943) : 235-248. Dans une approche historique qui recouvre 3500 ans, l'auteur analyse les différents systèmes de soins, thérapie oraculaire, médecine des correspondances, médecine bouddhique, et autres telle la médecine occidentale, pour montrer qu'ils ne se sont pas succédé de façon linéaire. Au contraire, les pratiques et les idéologies anciennes ont continué d'exister pour certaines d'entre elles avec les nouvelles. Il montre comment, en partie, elles se recouvrent tout en étant antagonistes. Il conclut que les différents traitements de la maladie sont en relation avec les idéologies sociopolitiques, les faits économiques et intellectuels des différentes époques. Le chapitre 9 de l'ouvrage, traite justement de combinaisons des médecines chinoise et occidentale, de l'engouement et du rejet pour la médecine dite « scientifique », et de la place que les différents gouvernements lui accordent depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à la période marxiste-maoïste. Voir particulièrement la partie 9. 2. 3.

intellectuels progressifs du mouvement du Quatre Mai 1919, à quelques exceptions près, avaient qualifié la « vieille » médecine de réactionnaire, superstitieuse et irrationnelle, et c'est le ton qu'adoptèrent les républicains, proposant l'abolition de cette médecine en 1929 » (2007 :228-229). Yuding ne mentionne pas dans sa famille le recours à la médecine chinoise, elle signale les accouchements, puis les consultations et les interventions chirurgicales de sa mère dans les hôpitaux de médecine occidentale, tant à Beijing qu'à Qingdao. Elle se souvient aussi du lien d'amitié existant entre sa mère et le docteur Lin Ch'iao-shi, la première gynécologue chinoise formée en Angleterre, exerçant à Beijing. Celle-ci avait pratiqué le dernier accouchement de Daiyun, les deux femmes étaient restées en relation et jusqu'au décès de celle-ci en 1943 à Qingdao, elles avaient échangé une correspondance.Dans cette période, des paradoxes sont observés dans les comportements familiaux : un individu pouvait alors confier sa santé à la médecine moderne et considérer, sinon croire aux effets d'une médecine « archaïque ». Pourtant avait écrit Lu Xun (Lou Sin) : « Quand ce sera l'ère de la médecine, il n'y aura plus lieu de goûter les excréments, ni de se tailler la chair d'un membre », pourtant, c'est ce qu'avait fait la grand-mère de Yuding (1976 : 184).

Les pratiques médicales « superstitieuses » effectuées par Nainai ne faisaient pas l'objet de critiques dans la famille, ce dont témoigne Yuding se souvenant de la cérémonie d'anniversaire des 49 ans de sa grand-mère, une date importante dans la vie d'une femme à cette époque-là. À ce tournant de sa vie, s'acheminant vers l'état d'ancêtre, la femme gagnait alors du pouvoir et de la considération tant dans sa famille que dans la société qui privilégiait la vieillesse. Devant toute la famille rassemblée, Mengxiong exprima sa reconnaissance à son épouse dans un long poème, il rappela ses mérites et notamment son courage pour avoir pratiqué un acte de guérison, appelé *ge gu liao ji* 割股醫療, « couper un membre pour soigner la maladie »[87]. Il s'agissait de prélever sa propre chair - chair du bras ou de la cuisse généralement, pour soigner un parent malade. Nainai s'était ainsi mutilée à deux reprises, une première fois voulant guérir sa mère, et une seconde fois pour soigner Mengxiong lorsqu'il avait eu la rougeole, une maladie grave à cette époque à cause des risques de complications pulmonaires et neurologiques[88].

> « Nainai s'était isolée dans une chambre, dit-Yuding (pour être efficaces ces actes devaient être réalisés secrètement, le malade ne devait pas savoir ce qu'il absorbait), elle

[87] Yuding utilisait aussi l'expression « couper l'os », car *gu* 股, « cuisse » est homophone de *gu* 骨« os », qui se rapporte à la « parenté de l'os », celle des agnats. Dans la tradition chinoise ancienne et aussi dans la tradition bouddhiste le don d'une partie de son corps est le meilleur des remèdes pour sauver ses parents.

[88] Je n'ai pas la date précise de ce geste, qui se situe probablement avant 1920, avant l'entrée de Daiyun dans la famille.

> avait allumé des encens puis elle avait coupé la chair de son bras, elle avait fait cuire le morceau prélevé dans un bouillon, et l'avait donné à avaler au malade, la guérison avait eu lieu ».

Yuding connaissait la pratique : « Beaucoup de légendes racontaient comment les enfants guérissaient leurs parents avec leur propre chair », dit-elle. Ces histoires que racontaient ses grands-mères étaient, en effet, exemplaires, au regard du devoir d'assistance des enfants à leurs parents. Elle admirait donc Nainai pour ce geste de bravoure, un acte qu'elle considérera au moment de la Révolution culturelle en 1966, comme une des « Quatre vieilleries » dont il fallait se débarrasser, selon l'injonction de Mao Zedong.

À l'origine, cet acte représentait le sacrifice de soi, un geste en effet de piété filiale[89]. Il renvoie bien à l'expression la « parenté de l'os et de la chair », *gu yu rou de guan xi* 骨與肉的關係, celle des agnats qui transmettent l'os et le nom et qui sont considérés comme faisant partie d'un même corps. Partant de cette représentation, la chair est interchangeable. Elle l'est aussi entre mari et femme car l'épouse entrée dans le lignage de son époux, forme alors « un seul corps » avec lui, rappelle Françoise Lauwaert[90]. L'histoire légendaire de Chen Jiggu est un exemple. Cette jeune femme avait manqué à ses devoirs de piété filiale en refusant de se marier. Tandis qu'elle s'éloigne de ses parents pendant trois années, ils souffrent d'une grave maladie de peau : des ulcères et des abcès apparaissent sur leurs membres. Elle revient près d'eux, prélève des morceaux de chair sur ses bras pour panser leurs blessures : ils guérissent. Sa chair, en passant de son corps sur celui de ses agnats avait opéré comme une sorte de greffe pour les guérir[91]. Cette pratique, peu utilisée au début du XXe siècle, avait débuté sous les Qin (221-206 av. J.-C.) avant d'être perpétuée sous toutes les dynasties suivantes[92]. Dans une autre légende bien connue en Chine, la princesse Miao-shan, l'avatar de la déesse *Guanyin*, s'entaille elle aussi les bras et les yeux pour guérir son père. Cette histoire réunit, selon l'étude de Glen Dudbridge, les conceptions du Bouddhisme et celles de la société confucéenne chinoise[93]. En effet, on retrouve le don du corps présent dans la mythologie bouddhiste. Toutefois, rappelle Yü Chünfang, les bodhisattvas coupent une partie de leur

[89] Norman Kutcher 1999: 26-35; Hugh Dr Baker 1979:102-107; F. Lauwaert 1991:109; Yü Chün-fang (1990) 2001.
[90] F. Lauwaert 1991:109, 130.
[91] B. Baptandier 1996: 129.
[92] La pratique est citée dans les ouvrages médicaux de référence par Chen Cangqi 陳藏器 (713-741) dans le « Supplément aux matières médicales », *Bencao shiyi* 本草拾，et Li Shizhen 李時珍 (1518-1594) dans le « Compendium de materia medica » *Bencao gangmu* 本草綱目(1593).
[93] Sur la légende de Miaoshan voir Glen Dudbridge (1978) 2004: 79, 90, 96.

chair pour nourrir les « êtres » et les sauver de l'enfer, mais plus rarement pour guérir leurs parents[94].

Conclusion de la partie I

Dans cette première partie de mon travail, j'ai tenté de montrer, voire d'analyser, l'état de cette famille, à partir des données de Yuding et des éléments sociologiques et historiques dont on dispose sur la période de la fin du XIXe siècle et début du XXe. L'image qu'elle donne de sa famille est indubitablement idéalisée, l'attitude confucéenne du respect dû aux parents demeure et limite la critique, mais ce qui compte avant tout, c'est le discours élaboré autour de ce milieu. Les contradictions sont nombreuses, les éléments de la biographie de Mengxiong, par exemple, témoignent d'une relative rupture avec le confucianisme politique du système impérial tout en profitant de l'utilisation du train de la dernière impératrice pour transférer la dépouille de sa mère. Ils attestent aussi d'une tension entre une fidélité aux valeurs morales et éducatrices du Confucianisme, et une volonté d'émancipation pour transformer la société. Enfin, ils font état de la trahison de Mengxiong à la fin de sa vie, quand il s'affranchit du pouvoir en place pour se mettre au service de ceux qui croient, comme lui au panasiatisme, la doctrine politique qui prône l'unité asiatique. La complexité de la société chinoise au début de la République de 1911, apparaît dans les croyances et les coutumes anciennes admises dans cette famille d'intellectuels laquelle par ailleurs blâme le conservatisme, pour tendre vers la modernité. Dans cette fresque familiale, les femmes sont des figures centrales qui ont compté probablement dans la construction de la personnalité de Yuding. Modèles paradoxaux telle son aïeule, Zhuyi, représentante de cette « famille exploiteuse » selon la qualification maoïste, reprise par Yuding - puisqu'elle vivait du travail de ses paysans,- mais respectable et courageuse, sans soutien familial pour élever son fils dans une société confucéenne habituellement soudée. Telle aussi sa mère, dont Yuding salue la force de caractère, une femme qui incarnait la transition entre deux cultures par une double éducation, celle de l'élite confucéenne et celle de la culture occidentale, une femme exemplaire selon l'idéal confucéen tout en incluant dans ses comportements les valeurs citoyennes de la République, sans oublier les valeurs chrétiennes. Les tantes de Yuding, elles aussi engagées dans une vie professionnelle, après le mouvement féministe dit du « Quatre

[94] Yü Chü-fang 2001 : 312-317.

mai 1919 » ont certainement eu une influence sur son désir de combattre pour la liberté des femmes, au sein de la Fédération des femmes après la Libération [95] .

[95] C. Gipoulon 1986 :104.

Préalable: deuxième partie

La condition féminine avait inspiré le mouvement du Quatre mai 1919, les manifestants réclamaient l'égalité de droits entre les hommes et les femmes, l'enseignement supérieur pour les filles, l'abolition de la polygamie, et la liberté du choix du conjoint. Auparavant, à la fin du XIXe siècle, au cours des réformes des Cents jours, les lettrés Kang Youwei (1858-1927) et Liang Qichao (1873-1929) avaient demandé, en vain, l'éradication de la pratique des pieds bandés et l'institutionnalisation de la scolarisation pour les filles ; la soumission au père et à l'époux n'avait pas été remise en cause. Toutefois, cette période fut suivie d'un « courant féministe » sachant que le terme renvoie, à tort, car dans un contexte et avec des buts bien différents, aux mouvements de revendications issus de luttes historiques dans les pays anglo-saxons, le *Women's Lib* ou encore en France dans les années soixante le MLF et le collectif « Psychanalyse et politique », avec lesquels il ne doit pas être confondu.

En Chine, au début du siècle le féminisme est confondu avec l'engagement politique des femmes, elles voulaient jouer un rôle dans la transformation de la société. Deux pionnières ont marqué le combat des intellectuelles de l'époque : Qiu Jin 秋瑾 (1875-1907) et Xiang Jingyu 向警予 (1895-1928). Qiu Jin a encouragé les femmes à résister à l'oppression de leur famille et à celle du gouvernement, à suivre des études et des formations professionnelles pour accéder à l'indépendance financière, mais surtout, elle s'est rendue célèbre en préparant une insurrection contre le gouvernement des Qing. Elle fut décapitée par les Manchous à l'âge de 32 ans. Xiang Jingyu, intellectuelle marxiste, journaliste s'intéressa à la condition des ouvrières, réclamant la formation de syndicats de femmes. Elle fut la première femme élue au Comité central du parti communiste en 1921, en effet, dès sa fondation le Parti avait créé un « Bureau central des femmes », sans pour autant leur donner un pouvoir à l'égal des hommes. Soumise aux contradictions de la politique du Parti, Xiang Jingyu est alors écartelée entre féminisme et communisme car, « l'enjeu pour les communistes, souligne Catherine Gipoulon, n'est pas l'émancipation des femmes mais le salut de la Chine »[1]. Elle sera fusillée par le Guomindang. C'est donc au prix de leur propre vie que Xiang Jingyu et Qiu Jin, ont lutté pour le féminisme en tant qu'une redéfinition de la place de la femme au sein de la société.

« À bas la boutique de Confucius ! » *Dadao, Kongjia dian* 打倒孔家店, est l'un des slogans des étudiants, des jeunes intellectuels, des ouvriers et des patrons au moment du Quatre mai 1919. Ils veulent abattre la tradition, revendiquent la modernisation de leur pays. Le confucianisme est rejeté, sachant qu'il s'agit du néoconfucianisme apparu après la dynastie des Song (960-1279), dont le représentant le plus important fut le maître Zhu Xi (1130-1200). Ce premier courant confucéen a comprendre un système métaphysique, se développa ensuite pendant six siècles. Certes, les néo-confucianistes y réaffirment l'importance des vertus confucéennes : humanité *ren* 仁, droiture *yi* 義, correction *li* 禮, sagesse *zhi* 智, fidélité *xin* 信, et la conformité de l'ordre social avec la Voie du Ciel, toutefois, leur philosophie doit « presqu'autant au taoïsme et surtout au bouddhisme qu'à Confucius »[2] Par ailleurs, influencés par la philosophie bouddhiste ils s'intéressent aux processus de conscience : « (au) rôle de l'esprit et ses rapports avec les choses extérieures »[3]. À la fin de la dynastie Ming, les lettrés rejettent les apports du Bouddhisme et du Taoïsme et reviennent à l'étude traditionnelle des Classiques, *jingxue* 經學. Depuis le début des années 2000, on note un regain

[1] C. Gipoulon 1986 :104.
[2] N ; Zufferey 2007 : 81.
[3] A. Cheng 1997 : 431.

d'intérêt pour le confucianisme dans le discours des autorités qui prêche la nécessité de l'adapter à notre époque et par le retour de cérémonies effectuées en l'honneur de Confucius[4].

L'occidentalisation de l'élite, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle avait favorisé l'émergence d'une bourgeoisie d'affaire, et le mouvement du Quatre mai 1919 permit la propagation de nouvelles idéologies plus particulièrement celle du marxisme-léninisme qui désigne la doctrine officielle utilisée par les dirigeants de l'URSS jusqu'en 1960. Dans un premier temps, le marxisme avait été proposé par les cercles révolutionnaires chinois en exil à Tokyo entre 1905 et 1907, mais il avait été rejeté « pour cause de non-pertinence faute d'une industrialisation suffisante », toutefois, des bribes du « Manifeste du parti communiste » et quelques extraits du Capital avaient été traduits en chinois dès 1906. Ces traductions avaient apporté une première connaissance de l'idéologie marxiste en Chine et favorisé l'émergence de sociétés anarchisantes lors de la révolution anti-manchoue, en 1911[5]. Cette idéologie sera réintroduite à partir de 1919, notamment par la presse dans la revue *Xin Qingnian* « Nouvelle jeunesse » éditée après 1915 par Chen Duxiu 陳獨秀 (1879-1942), un intellectuel rentré du Japon, l'un des fondateurs du PC en 1921. Une partie des anarchistes qui réclamaient le libéralisme se fondant sur l'expérience des Occidentaux se tournent alors vers le marxisme. D'autres réclament une révolution culturelle et littéraire plus que politique et sociale, tel Hu Shi 胡適 (1891-1962), l'un des protagonistes de la révolution du Quatre mai.

La doctrine du marxisme-léninisme repose sur les idéologies de Marx, Engels, Lénine et Staline. Le terme a été inventé après la mort de Lénine dans les années vingt. Sa théorie fondée sur la philosophie politique et économique de Marx est basée sur le matérialisme dialectique. C'est l'idéologie du Parti communiste chinois créé à Shanghai en 1921 à laquelle s'ajoutera celle du maoïsme lorsque Mao Zedong prendra la direction du Parti en 1935[6].

Lorsque l'idéologie communiste est introduite en Chine en 1921, un prolétariat ouvrier et une classe dite bourgeoisie ont émergé depuis quelques années avec le développement de l'industrie. La définition de ces deux groupes est donnée par Karl Marx et Friedrich Engels dans l'œuvre fondatrice du communisme : *Le manifeste du parti communiste* :

> « On entend par bourgeoisie la classe des capitalistes modernes, propriétaires des moyens de production sociale et qui emploient le travail salarié. On entend par prolétariat la classe des ouvriers salariés modernes qui, privés de leurs propres moyens de production, sont obligés pour subsister, de vendre leur force de travail. (Note d'Engels pour l'édition anglaise en 1888) »[7].

En Chine, le terme « bourgeoisie » désigne au XXe siècle, la catégorie sociale des familles aisées qui forment la classe dominante après 1912, date de la proclamation de la République. Il est généralement traduit par 资产阶级 *zichanjieji*, «les biens » toutefois avant 1949, on emploie aussi le mot 布尔乔亚 *buerqiaoya* « la classe », les deux termes se rapportent au sens du mot « bourgeois », Mao Zedong utilise les deux assertions dans un article daté du 1er décembre 1925 intitulé : « une analyse des

[4] S. Billioud, J. Thoraval, *Perspectives chinoises*, 2007/4, 2009/4 ; 2014 *Le Sage et le peuple. Le renouveau confucéen en Chine*.

[5] Y. Chevrier 1983 : 59.

[6] Hu Sheng 1994 ; J. Guillermaz, 2004.

[7] http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/manifeste_communiste/Manifeste_communiste.pdf. Voir la note 2 du chapitre I « Bourgeois et prolétaires ». vérifié le 05/07/2014. ;Voir aussi la traduction française de Laura Lafargue en 1893, mise en ligne par Jean-Marie Tremblay, professeur de de sociologie au Québec : http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/manifeste_communiste/Manifeste_communiste.pdf vérifié le 05/07/2014

classes sociales dans la société chinoise » 中国社会各阶级的分析 *zhongguo shehui ge jieji de fenxi*[8]. La bourgeoisie, une minorité parmi la population, est formée de diplômés originaires le plus souvent de familles de lettrés, de propriétaires-terriens, de marchands et des nouveaux notables après la chute de l'Empire, tels que banquiers, avocats, hommes d'affaires. Différents critères ont été donnés par les sinologues, Marie-Claire Bergère dans un ouvrage sur la bourgeoisie dans la région de Shanghai entre 1911 et 1937, distingue la bourgeoisie des compradores 买办资产阶级 *maiban zichanjieji* influencée par les étrangers avec lesquels elle travaille, la bourgeoisie bureaucratique 官僚资产阶级 *guanliao zichanjieji* et la bourgeoisie nationale 民族资产阶级 *minzu zichanjieji* qui a œuvré pour la modernité[9]. La classe de la bourgeoisie selon Charles Henriot, à Shanghai également et pour la même période, était composée de grands notables financiers entrepreneurs attachés au régime par des liens personnels que beaucoup entretenaient avec le personnage central de cette époque, Jiang Jieshi (1887-1978)[10]. La bourgeoisie désigne alors les personnes ayant un certain capital culturel et financier et appartenant aux couches supérieures, voire intermédiaires, des classes moyennes, d'où le nom de moyenne ou de petite bourgeoisie.

Dans ses discours, Mao Zedong utilise le terme bourgeois associé à diverses catégories sociales pour indiquer ceux qui ne sont pas entièrement convertis au marxisme-léninisme et qui ont gardé des comportements ou des idées de la société capitaliste. Les intellectuels bourgeois par exemple sont ceux qui ont reçu une éducation occidentale, ils n'ont pas été éduqués et remodelés «ils ne sont pas passés de la bourgeoisie au prolétariat »[11]. Le terme « petite-bourgeoisie », *xiao zichanjieji* 小资产阶级 est utilisé en opposition à la « bourgeoisie nationale », la « bourgeoisie bureaucratique » qu'il dénonce, c'est-à-dire qu'elle regroupe, des catégories professionnelles qui n'ont pas de grands revenus, artisans indépendants, professions libérales, l'ancienne bourgeoisie marchande et industrielle. Il n'est jamais employé pour les ouvriers et les paysans pauvres[12]

Mao Zedong, prend la tête du Parti en 1935 et celui de la République populaire de Chine en 1949. En 1950, la nouvelle loi du mariage apporte le premier changement profond dans l'organisation sociale, elle bouleverse la famille traditionnelle, assure l'égalité juridique aux femmes, met fin à l'oppression des femmes qui ont désormais le droit de choisir leur conjoint, et de demander le divorce. Autre grande transformation, la réforme agraire libère les paysans de la tutelle économique et financière des grands propriétaires terriens lesquels sont expropriés, considérés comme ennemis du peuple. Pour établir un nouvel ordre, dès 1950 le Parti déclenche la campagne des « trois antis » contre la corruption, le gaspillage et le bureaucratisme et l'année suivante celle des « cinq antis » qui s'attaque aux capitalistes, commerçants, artisans. La classe bourgeoise est éliminée du même coup. Des millions de personnes, propriétaires-terriens, intellectuels libéraux, de notables sont alors exécutés ou envoyés dans les camps de rééducation, ou *laogai*, avec ou sans jugement préalable.

En 1949, le Parti communiste suscite la création des « organisations de masse » *Qunzhong zuzhi*, 群众组织 qui fonctionnent entièrement grâce aux financements du gouvernement, leur personnel relève d'un statut assimilé à celui des fonctionnaires qui permet au Parti de pénétrer la population, de l'éduquer, de la forcer à lui apporter son soutien. À chaque catégorie sociale correspond une organisation de masse, les plus importantes étant la Fédération nationale des femmes, la Ligue des jeunesses communistes et la Fédération nationale des syndicats.

[8]https://www.marxists.org/chinese/maozedong/marxist.org-chinese-mao-19251201. htm, vérifié le 08/07/2014
[9] M-Cl. Bergère, 1986:11.
[10] Ch. Henriot 1991:14.
[11] Stuart Shram 1977: 82.
[12] Jacques Guillermaz 2004 : 47.

Partie II

Yuding, une « fille du Parti » sans la carte

Chapitre 4 : La famille en marche vers le communisme

1. Le changement de paradigmes au milieu du siècle : des repères en mutations

Dans ce premier chapitre, je tente de montrer comment Yuding est passée d'une éducation qu'elle dit confucéenne, bouddhiste et tout à la fois chrétienne dans sa famille, à celui d'une militante marxiste-maoïste. Elle décrit la situation d'une famille de lettrés qui appliquait les règles de l'orthopraxie confucéenne telle qu'on l'entendait à cette époque du XIXe-XXe siècle dans l'exercice des rites de la vie quotidienne et qui plaçait l'éducation au-dessus de toutes les préoccupations. Ses grand-mères pratiquaient quelques rites bouddhistes et sa mère avait introduit des éléments de la morale chrétienne[1]. Son éducation ne la prédisposait pas, apparemment, à un engagement politique révolutionnaire, le communisme d'introduction récente en Chine n'était pas compatible avec l'idéologie d'une famille de propriétaires-terriens. De fait, dans la période qui s'étend de 1943 à 1947, date de son entrée à l'Université, le groupe parental dut s'adapter à de nouvelles conditions politiques et sociales. Les grands bouleversements familiaux que furent le décès de son grand-père paternel Mengxiong en 1941 et celui de sa mère Daiyun en 1943 avaient déstabilisé la maisonnée, bousculé les repères identificatoires de Yuding. Ils avaient été suivis par des changements sociaux, après la capitulation du Japon en 1945. En raison des responsabilités qu'avait eues Mengxiong dans le gouvernement « fantoche » des Japonais, la reprise en main de la ville de Qingdao par les nationalistes avait eu un impact sur la famille. Le père de Yuding, Zhiji, mal considéré puisqu'il travaillait au bureau de la municipalité dirigé par les Japonais, perdit son emploi d'ingénieur et se trouva au chômage. Dans le contexte de la guerre civile entre

[1] Se reporter au chapitre trois de la première partie, page 106-128.

communistes et nationalistes, avec l'inflation et une politique économique autoritaire, cette famille dut modifier son organisation. Toutefois souligne Yuding, la dot importante de sa mère permettait encore de vivre aisément.

Dès son entrée à l'université en 1945, Gege, le frère aîné de Yuding adhère au marxisme-léninisme. C'est lui qui introduit les idées progressistes dans la famille. Cette période peut être considérée comme un des moments clés de la vie de Yuding, car elle se forge alors une nouvelle représentation du monde qui l'environne. Sans bien comprendre dit-elle les motivations de quelques étudiantes qui quittent le lycée pour rejoindre l'Armée de libération dans le Shaanxi 陕西, le fait constitue toutefois une information sur l'attraction que peut susciter le communisme. En effet, depuis 1938, la propagande n'avait eu de cesse d'inciter les étudiants à rejoindre la base du Parti à Yan'an. Elle décrivait les garanties de leur admission dans les institutions éducationnelles et la prise en charge de leurs besoins matériels, Yuding n'avait pas eu connaissance de ces éléments à ce moment-là. Dans une étude sur l'élaboration des pratiques artistiques dans la République soviétique chinoise, David Holm rapporte que les étudiants, les intellectuels et les artistes affluaient à Yan'an : « They came flocking to Yan'an "like an unending dotted line" » écrit-il[2].

Par ailleurs, Yuding est confrontée à la violence des nationalistes à l'occasion d'un évènement précis. Après le départ des occupants en 1945, les autorités du Guomindang reprennent la direction du Ministère de l'éducation, cependant elles ne veulent pas reconnaître les diplômes acquis sous le gouvernement japonais, elles exigent que les étudiants repassent les examens. Ces derniers ripostent, au cours de l'émeute une étudiante est massacrée par les forces de l'ordre. Yuding participe alors à une grande manifestation des professeurs et des élèves pour dénoncer cette atrocité, c'est son premier acte militant.

2 Niang, un autre modèle de femme : entre tradition et modernité

La présence de Niang, l'épouse de son père après le décès de sa mère, facilite le passage de Yuding entre deux cadres de vie : celui d'une famille privilégiée qui avait le pouvoir et l'honneur, à celui d'une famille avec des revenus plus modestes, donc un train de vie réduit, et reconfigurée en raison du départ des aînés.

[2] D. Holm 1991 : 45. Pour connaître les modalités de la vie à Yan'an voir aussi Fabre Guilhem 1990.

Dans la construction de son identité sociale, cette période a probablement été pour Yuding une phase de maturation et de reconsidération de certaines valeurs. Par exemple, elle évalue le travail manuel et ménager réalisé par Niang, non en opposition au travail intellectuel - les lettrés en général jugeaient le travail manuel indigne d'eux - mais en complémentarité. Contrairement à Niang, les femmes de sa famille telle Dajie sa sœur, ne participaient pas aux travaux domestiques. Ce temps pour elle est en somme un acheminement progressif vers un engagement politique marxiste-léniniste en 1947, il lui a permis d'avoir des représentations du travail autres que celles de ses parents et de ses grands-parents. C'est aussi une préparation à la pensée de Mao Zedong, laquelle dénonce l'enseignement confucéen parce qu'il ne fait aucun lien avec l'activité productrice, l'industrie et l'agriculture, ce qu'il exprime dans l'un de ses discours rapporté par Stuart Shram (1977 : 30).

Niang, une jeune femme de 28 ans était difficile à marier selon l'impératif des critères d'âge pour le mariage, dans la société chinoise de ces années-là :

> « On supposait, dit Yuding, qu'une femme encore célibataire à cet âge avait des défauts cachés, ce mariage était donc pour elle une opportunité et de plus, en épousant mon père, elle accédait à une classe sociale d'un niveau élevé, il appartenait à une grande famille connue dans la région, c'était un bon parti ».

La classe sociale de Niang n'est pas précisément définie. Yuding souligne son appartenance à une famille cultivée, soit une famille de lettrés qui résidait dans un village du Shandong. Avant la chute de l'Empire, les lettrés formaient une catégorie de personnes possédant une culture des Classiques et partageant les valeurs de bases confucéennes. Tout homme au XIXe siècle pouvait étudier, passer les examens quelles que soient ses richesses ou son statut social cependant, la plupart des candidats venaient de la classe des propriétaires-terriens, assez riches pour avoir les moyens de payer un professeur. La famille de Yuding, en effet, au début du siècle faisait partie de la classe de l'élite des lettrés, elle possédait des biens et du pouvoir, elle était renommée car le chef de famille Mengxiong avait reçu le titre mandarinal le plus élevé. Haut-fonctionnaire sous l'empire, il avait ensuite occupé le poste de Vice-ministre sous la République. Après 1905, l'éducation occidentale a supplanté celle des lettrés de formation classique, les examens impériaux ont été abolis. Sous la République, l'élite est composée, en partie, d'hommes et d'étudiants tels le père de Yuding et ses deux oncles qui ont séjourné à l'étranger et ont obtenu des diplômes universitaires. Selon John K. Fairbanks ils forment la nouvelle classe sociale des « sino-libéraux », ce sont « des novateurs et des modernisateurs institutionnels, progressistes mais non révolutionnaires » ils occupent des postes importants, ils possèdent comme leurs parents le prestige, et l'argent (1989 :286).

La famille de Niang était d'un niveau social moins élevé que celle de Yuding et avec des revenus moindres, des petits-propriétaires terriens fort probablement puisqu'ils cultivaient le mûrier. Niang dit Yuding, avait fait une école normale, elle prévoyait de rentrer à Qingdao dans une école d'art qui fut fermée cette année-là. Avant de se marier elle participait à l'économie de sa famille en aidant sa grand-mère dans l'élevage du ver à soie. La sériciculture, en vertu de la division du travail entre les deux sexes aux siècles précédents, était encore réservée aux femmes en ce début du XXe siècle[3]. Une pratique qui perdurait pour des raisons économiques, ce travail contribuait à améliorer les revenus du foyer[4]. Niang, selon Yuding possédait les qualités requises aux femmes au début du siècle pour tenir une maison, la sobriété, le sens de l'épargne et de l'économie, celles-là mêmes qu'elle attribuait à sa mère[5].

En 1943, le remariage de Zhiji s'impose au regard de sa situation. Veuf avec quatre enfants dont le cadet est âgé seulement de 9 ans, depuis le décès de son père en 1941 il a aussi la charge de sa mère. Or, le devoir d'un fils est d'avoir une épouse qui puisse prendre soin de sa mère à la fin de sa vie. Niang est acceptée par tous les enfants, ses qualités sont appréciées, elle sait trouver l'attitude juste dans la période difficile du deuil encore à faire de leur mère, particulièrement pour le plus jeune, Didi. Ils éprouvent très vite une véritable affection pour elle, alors que leur père leur avait demandé de l'appeler « tante », ils décident de l'appeler *niang* 娘, soit « maman » selon le terme utilisé dans la région.

Niang représente pour Yuding, adolescente de 15 ans à ce moment-là, un nouveau modèle de femme. Elle ne profite pas longtemps des privilèges de sa nouvelle famille puisqu'en 1945, soit moins de deux ans après son mariage, son mari perd sa situation et la considération dont il jouissait à Qingdao. En effet, si jusque-là elle avait pu se comporter comme Daiyun, gérant la vie domestique et s'adonnant à des activités artistiques, à partir de cette date, elle doit se séparer du nombreux personnel, ne gardant qu'un cuisinier. Toutefois, rompue au travail manuel chez ses parents, elle peut gérer la vie domestique de la maison.

[3] La division du travail entre les deux sexes repose sur le principe de la séparation des sexes qui a dominé longtemps l'organisation chinoise. Dans la Chine ancienne, les hommes labouraient, les femmes tissaient. Les travaux de M. Granet ont montré que cette division ressortit des catégories chinoises du *yin*, de nature féminine et du *yang*, de nature masculine qui s'opposent et se complètent, de telle sorte que : « Une barrière d'interdits sexuels et techniques les séparaient ». M. Granet (1934) 1999 : 119.

[4] F. Bray, 1997 : 237-360. Dans cet ouvrage, l'auteure explore le genre féminin à travers la technologie du XVIIe au XIXe siècle. Elle analyse les pratiques de production du textile, la sériciculture et le tissage qui, à la fin de l'Empire contribuaient à l'économie de la famille mais aussi à l'ordre politique en affectant positivement le statut de la femme.

[5] Se reporter au chapitre 3, pp. 118-119.

Yuding souligne la compétence de sa belle-mère dans la fabrication des chaussons, signifiant ainsi son appartenance à une famille éduquée. En effet, c'était le devoir des filles bien élevées de réaliser après leur mariage plusieurs paires de chaussons brodés pour les offrir à leur belle-mère[6]. Cette coutume était liée à celle des pieds bandés qui avait rendu nécessaire le port de chaussons de nuit. Nainai avait eu les pieds bandés, mais selon Yuding ils avaient atteint une taille presque normale à l'âge adulte car enfant, elle avait retiré les bandétantes chaque nuit[7]. Après la disparition de la pratique, officiellement interdite par la République en 1912 mais demeurée encore en vigueur pendant les deux décennies suivantes, l'offrande des chaussons brodés était restée un rite dans les familles de la bourgeoisie[8].

Niang pouvait aussi tenir un rôle dans la société, elle possédait un diplôme de l'école normale du premier degré. Les femmes de sa génération avaient bénéficié des avancées obtenues dans le domaine de l'instruction des filles lors du Mouvement du Quatre Mai 1919. Elles pouvaient alors exercer des métiers, accéder plus facilement aux études supérieures. Dans la famille de Yuding, seule sa mère n'avait pas passé de diplôme, parmi ses tantes, plusieurs furent institutrices, il y eut aussi une femme médecin, l'épouse de son oncle maternel lui-même cardiologue à Beijing. Niang put exercer la fonction d'institutrice pendant quelques mois lorsqu'elle demeura seule avec le cadet des enfants, les aînés étant à l'Université et son mari à Beijing à la recherche d'un emploi.

3. Deux conceptions de l'art : sous les Qing et sous la République Populaire

Dans l'histoire de la Chine, concernant l'art : « Chaque dynastie (…) détermine un style qui va servir de norme, à laquelle tout le monde doit se conformer »[9]. Autrement dit par Mao Zedong : «Toute culture est le reflet, de l'idéologie, de la politique et de l'économie d'une société donnée» (1956 :161). Yuding s'est trouvée dans la période de chevauchement de deux idéologies concernant la représentation et la pratique de l'art. Le style est donc défini par le pouvoir, les artistes, en l'occurrence les femmes, sont manipulées pour que l'art soit le vecteur des idéaux propres aux gouvernants.

Sa grand-mère peignait sur rouleaux de papier, des paysages de facture *shanshui* 山水, « montagnes et eaux», c'était une des principales activités des femmes dans les familles de

[6] D. Ko 1987 : 170-171.
[7] Sur le bandage des pieds, se reporter à la page 53.
[8] C'est-à-dire dans les familles aisées qui avaient bénéficié d'une bonne éducation et qui connaissaient les règles de bienséances en famille et en société.
[9] Ph. Sers, Y. Escande 2003 Ch. III. Ce propos est relevé dans un dialogue entre les deux auteurs, sur l'expérience artistique et spirituelle en Chine.

lettrés. Le *shanhui*, est l'un des aspects de la peinture chinoise classique, les deux autres étant le *huaniao*, 花鸟 « fleurs et les oiseaux », et le *renwu* 人物 « personnages ». Daiyun, réalise des « peintures de fleurs et d'oiseaux » *huaniao hua* 花鸟画 qui se rapprochaient davantage de la peinture occidentale, représentant des fleurs ou des oiseaux, parfois avec une branche mais jamais pris dans un contexte : « Elle avait appris dans sa famille, dit Yuding, c'était sa seule occupation en dehors de l'éducation de ses enfants ». Elle peignait seule chez elle, alors que Nainai appartenait à un cercle de femmes, elle exerçait son talent en compagnie d'amies, les rencontres avaient lieu chez les unes ou les autres. Dans les années quarante, la pratique de l'art est un loisir comme dans la société ancienne, mais il peut aussi faire l'objet d'un enseignement et d'une profession. « *Les arts* » dans les familles de la société des Qing, écrit Simon Leys : « à la différence des artisanats (sculpture, gravure architecture, musique des instruments vulgaires) ne sauraient constituer une activité professionnelle ou spécialisée » puisqu'il s'agit dit-il, en les pratiquant « d'accomplir son humanité » (1998 : 577) C'est-à-dire que l'activité artistique était l'aboutissement de l'éducation, elle conduisait selon Confucius à la sagesse et à l'accomplissement de soi, incarnés dans le caractère *Yi* de *yishu, « art »* qui étymologiquement signifie : « planter, cultiver ». Dans un ouvrage sur l'expérience artistique et spirituelle en Chine, Philippe Sers et Yolaine Escande, précisent que le mot « art » *yishu*, 艺术 a été calqué sur le vocabulaire européen, *shu* 术 désignant la technique, alors qu'utilisé seul, le caractère *yi* 艺, désignait dans l'Antiquité, exclusivement les activités essentielles de l'homme éduqué, la poésie, l'art de l'écriture, la peinture et la musique. » (2003 :15). Dans la peinture traditionnelle l'artiste n'est pas censé représenter ou imiter la nature, mais il doit en capter le souffle, soit le *qi* 氣, et en répartir l'énergie dans son œuvre[10]. La visée est de transmettre « l'esprit » du paysage, de l'arbre ou de la fleur qu'il peint. C'est toute la différence avec l'art quand il est seulement exercé avec un talent ou une habileté. D'où la distinction entre les activités artistiques de l'art et de l'artisanat. La pratique de Nainai par exemple, nécessite un savoir-faire, mais elle est d'abord une forme de philosophie. Sous les Song du nord, la peinture des lettrés était « une écriture spirituelle », sa beauté dépendait alors « de la qualité intellectuelle et morale du peintre »[11].

[10] Ch. Comentale 2004: 27; J. Cahill 1986. Par opposition à la « peinture occidentale » introduite au XVIIème siècle, la peinture chinoise a été appelée « traditionnelle ».

[11] P. Ryckmans 2000 : 114. L'auteur analyse la littérature esthétique à travers le traité de Shitao, un artiste de la dynastie des Qing considéré comme l'un des plus grands peintres chinois, tant par son génie que par ses réflexions philosophiques sur la peinture.

L'approche de Niang relève d'une toute autre représentation de l'art. Le statut de sa famille d'origine est différent de celui dans laquelle elle entre en se mariant. Sa grand-mère et sa mère sont secondées par des servantes, cependant elles travaillent, elles s'occupent de l'élevage du vers à soie, elles ne peignent pas. Par ailleurs, les temporalités jouent aussi sur la considération de la place des femmes au sein de la société. La culture élitiste des femmes de la famille de Yuding, n'est plus celle en cours dans la société[12]. Le mouvement idéologique et politique du Quatre mai 1919 a conduit à une évolution des mœurs, à un début d'émancipation culturelle des femmes fondée sur l'égalité avec les hommes. Elles accèdent à des professions, elles ne restent plus confinées chez elles s'adonnant à la peinture ou la broderie comme au XIXe siècle. Niang désirait exercer un métier pour être indépendante financièrement de sa famille et aussi on peut le supposer, participer à élever le niveau d'éducation des citoyens de son pays[13]. Cependant, pour des raisons qui ne sont pas données, elle travaillait dans sa famille lorsque Zhiji l'avait demandée en mariage.

Niang avait appris à l'école le dessin par un enseignement académique, et dans sa famille le *jianzhi* 剪紙 « découpage de papier », une activité coutumière pratiquée en ce début de siècle dans toutes les couches de la population, particulièrement à la campagne. Ce savoir-faire généralement acquis dans les familles était transmis par les femmes. À la fin de l'Empire des Qing, le *jianzhi*, comme les autres arts populaires, fut souvent ignoré par les lettrés. Accessible à tous, le découpage du papier était considéré comme un art naïf, il faisait partie de la culture populaire définie souvent par opposition à la culture des lettrés. Le *jianzhi* par sa simplicité se différencie en effet de la peinture qui exige une éducation, un enseignement et des matériaux, car il suffit d'avoir un papier, des ciseaux ou des couteaux bien tranchants pour le réaliser.

Il existe deux techniques pour réaliser le *jianzhi,* l'une avec les ciseaux, l'autre avec des couteaux. Il se pratique selon deux conceptions, la reproduction de modèles ou la création, la découpe d'un dessin. Pour la reproduction, plusieurs morceaux de papier, jusqu'à huit, sont assemblés et pliés. Le motif est ensuite découpé avec des ciseaux pointus. Quant à la technique au couteau, elle consiste à placer plusieurs couches de papier sur une base délicate formée de cire et de cendre. L'artiste découpe ensuite le motif dans le papier avec un couteau

[12] Se reporter au chapitre 3, page 118.

[13] C. Gipoulon 1986 :104, 109. À travers la biographie de Xiang Jingyu (1895-1928), une femme écartelée entre féminisme et communisme, l'auteure rend compte des contradictions de l'époque, de la politique féminine du Parti Communiste Chinois à ses débuts, et des revendications d'émancipation des femmes après le Mouvement du Quatre mai 1919. Sur le féminisme chinois voir aussi T. Angeloff 2012, n° 209 : 89-106.

pointu habituellement tenu à la verticale. Chaque région a sa méthode pour reproduire des modèles anciens, au Shandong, on décalque un dessin ancien au noir de fumée, ensuite on évide toutes les parties en noir avec le couteau de sorte que les contours peuvent être très fins. Niang selon Yuding dessine le motif, puis elle utilise des canifs à lames fines.

4. Le langage du jianzhi : des origines jusqu'à la fondation de la République

Ainsi, la technologie du *jianzhi* est simple, le découpage peut être réalisé par tous avec plus ou moins de qualités esthétiques et de recherche artistique. Au cours des siècles précédents il pouvait être exécuté par des maîtres de cet art, artistes et professeurs réalisant des œuvres qu'ils vendaient : « ils s'étaient fait un nom » souligne Alain Thote spécialiste de l'art et de l'archéologie en Chine (1998 : 99). Ces hommes pratiquaient en ateliers.

Cela dit, le découpage a été de tout temps une activité féminine, les découvertes archéologiques ont permis d'attester la tradition de la pratique sous la dynastie des Han (206 av. J.-C. -220 après) : « les femmes ont amorcé l'esprit du découpage à travers les broderies de soie au fil d'or et d'argent. Sous la dynastie des Han, elles découpaient des dessins de fleurs et d'oiseaux pour orner leur chevelure ou pour les coller sur l'autel de leurs ancêtres lors des cérémonies rituelles »[14]. Dans ces rituels, les découpages avaient une fonction de substitution de matériaux nobles et précieux, par exemple, ils remplaçaient dans la tombe du défunt, les objets et les animaux offerts lors des cérémonies funéraires, les plus anciens papiers retrouvés sont des répliques de chevaux et de lingots d'or. Les ornements dans les cheveux pouvaient-ils servir à révéler le statut de la femme ? Dans de nombreuses sociétés, la coiffure sert encore aujourd'hui, à différencier la jeune fille nubile de la femme mariée. En Chine les parurent permettaient de situer la femme au sein de sa société, par exemple, le diadème était porté dans les familles de haut-rang, et à partir des Song (960-1270), l'épingle en métaux précieux et en jade n'était portée que dans les familles aisées. Jusqu'après la dynastie des Tang (618-907), les femmes de la cour utilisaient les découpages de feuilles d'or, d'argent puis de papier comme élément décoratif pour rehausser leur beauté[15]. Ensuite, peu à peu, la fabrication du papier s'étant répandue, le *jianzhi* a été utilisé à des fins ornementales pour décorer toute la maison, les fenêtres et les portes plus spécialement, avec des motifs s'inspirant alors des traditions populaires et des légendes[16]. Il a servi, et il sert encore à

[14] Ch. Comentale 2004*:* 25. L'auteur, sinologue, critique d'art et conservateur au Musée de l'Homme, s'intéresse dans cet ouvrage aux origines de l'art du papier découpé et à son développement au cours des siècles.
[15] *Ibid. : 23.* Le papier aurait été inventé au deuxième siècle avant J-C. mais il s'est répandu un peu plus tard dans toute la Chine, vers le IVe siècle environ.
[16] Sur la fabrication et l'utilisation du papier en Chine. Voir P. Gentelle 2004 : 88-100 .

exprimer les vœux de bonheur, de prospérité et de chance à l'occasion des fêtes du Nouvel an chinois et lors des réceptions de mariages. Le *jianzhi* est devenu un langage populaire par le choix de thèmes symboliques, animaux, fleurs et caractères chinois dont les symboles sont encore connus de tous. Traditionnellement, à la campagne, le découpage était une activité féminine que Niang maîtrisait comme toutes les jeunes filles de son âge, connaissant l'expression codée de l'échange amoureux entre les hommes et les femmes, selon des conventions acceptées par la société traditionnelle autrefois. Par exemple, le dragon et le phœnix incarnent l'amour, la grenade avec ses graines une nombreuse progéniture, et la pivoine selon qu'elle est en bouton ou ouverte indique que la jeune fille veut être courtisée ou non. Les symboles reposent parfois sur des homophones, nombreux dans la langue chinoise, mais un objet peut avoir un sens symbolique à lui seul et en avoir un autre quand il se trouve avec d'autres objets dans un rébus. Toutefois, au-delà de la fonction de communication, de divertissement et d'expression des sentiments par des thèmes très codifiés, le *jianzhi* peut aussi servir à exprimer des idées morales, en glorifiant le travail, en suggérant le devoir de fonder une famille ou de respecter ses parents, c'est ainsi qu'il fut utilisé par la propagande communiste.

En effet, s'il fut d'abord un langage rituel sous la dynastie des Han et celles qui suivirent, puis une forme aimable et légère, de l'expression des sentiments dans la société traditionnelle sous les Qing (1644-1912), le *jianzhi* changea de statut lorsque le Parti communiste prit le pouvoir en 1949[17]. Il fut récupéré à des fins politiques pour servir la propagande dès leur installation à Yan'an 延安, un village de montagne, leur base en 1936[18]. Dans la région, ils tentèrent de substituer des messages révolutionnaires aux messages traditionnels contenus dans les papiers découpés. Il en fut ainsi de toutes les formes d'expression populaire des paysans, à commencer par les « dessins du nouvel an », *nianhua* 年画, les estampes collées de chaque côté des portes que l'on changeait chaque année. L'utilisation de l'art populaire pour faire la propagande commença à Yan'an avec le « mouvement de rectification » 整风运动 *Zhengfeng yundong*, premier mouvement de réforme de pensée en matière culturelle, lancé en 1942 pour épurer les idées et les pratiques non conformes à celles du communisme. La réforme s'appliqua particulièrement à modifier la culture artistique des paysans de la région, le dessin, le *jianzhi* et aussi le théâtre, le chant, les

[17] Je n'ai pas trouvé de date précise sur le changement de statut du *jianzhi*. Il est attesté pour exprimer les sentiments sous les Qing

[18] Voir le préalable p. 32. C'est à Yan'an dans le Shaanxi que Mao élabora la politique, militaire et culturelle de son gouvernement, le Parti communiste chinois 中國共産黨, *Zhongguo Gongchandang* créé en 1921 qui dirigera la Chine après 1949.

fêtes, les rituels de la religion populaire et toutes pratiques dites superstitieuses, la transformant en objet de propagande[19]. Le *jianzhi*, comme le dessin, devint le support du discours communiste[20]. Par exemple, les dessins des « dieux des portes » protecteurs de maison, furent remplacés par des militaires de l'Armée populaire combattant les Japonais. Pour responsabiliser les gens, les communistes mirent à la place des caractères qui ont trait à la mythologie, les Trois Augustes, *Fuxi*, *Nüwa* et *Shennong* ou l'ancêtre mythique l'Empereur jaune, des phrases didactiques et pragmatiques qui rappelèrent aux paysans la nécessité de payer la taxe du grain, ou d'apprendre une centaine de caractère chinois[21]. Les artistes devaient s'appliquer à remplacer la culture ancienne des paysans de la région par une nouvelle esthétique qui fonctionnait en tant que discours. Ils s'agissait donc d'un vaste quiproquo concernant l'exercice de l'art, les artistes n'étaient pas libres de réaliser des œuvres selon leurs propres inspirations, le sens leur étant dicté par les gouvernants. Certes, de tout temps les peintres en Chine suivaient les codes de l'idéologie de leur époque, les peintres professionnels, et les peintres lettrés de la Cour des Qing directement au service du pouvoir pratiquaient un art officiel et n'avaient d'autres choix, toutefois, depuis le mouvement de la Nouvelle culture né à partir de 1916, beaucoup d'artistes avaient adopté les techniques occidentales, la peinture à l'huile, par exemple, pour exécuter des œuvres débarrassées des règles que suivaient leurs prédécesseurs[22].

5. Servir la propagande : le détournement d'un art traditionnel

À partir de 1949, la propagande et l'endoctrinement, telles qu'elles l'avaient été dans la région du Jiangxi après 1935, sont les activités premières dans le nouveau gouvernement. Niang travaille au bureau de la culture de son quartier, elle est choisie, selon Yuding, pour les qualités esthétiques de ses réalisations et pour sa créativité mise au service de la politique culturelle du Parti :

> « En 1951, dit-elle, un grand moment politique contre la corruption, on avait besoin de gens pour la propagande, Niang a été mobilisée provisoirement, et puis comme elle travaillait bien, elle est restée dans la maison de la culture du quartier de l'ouest, c'était comme un métier. En 1958, la propagande porte sur le niveau de vie élevé, elle a fait un grand découpage sur la vie heureuse des gens pendant le week-end, le patinage à

[19] Sur le Mouvement de rectification à Yan'an voir F. Graezer Bideau 2012 ; D. Holm 1991 : 87- 99 ; Guilhem Favre 1990.
[20] D. Holm 1991. L'ouvrage étudie les origines et le développement de l'art politique du parti communiste, et discute du genre nouveau que représentaient les estampes du nouvel an pour les artistes dans les zones libérées vers les années quarante.
[21] Ronald G. Knapp 1999 : 159-161.
[22] I. P. Kamenarović 1999 ; Nicole Vandier-Nicolas 1983 ; E. Lincot 2008, 2010.

Beihai. Le gouvernement l'a offert à une délégation du gouvernement allemand venue en Chine. Ses œuvres ont été longtemps exposées au musée postal ».

Ainsi, Niang avait tout de suite adhéré au changement de société proposé par le Parti. Elle avait célébré l'arrivée des communistes, elle était heureuse d'avoir été réquisitionnée pour servir la propagande, c'était pour elle un honneur dit Yuding. Dès la Libération puis toute sa vie ensuite, Niang avait été une « fervente communiste », s'appliquant à suivre les prescriptions du Parti, reprochant souvent à son époux d'avoir conservé des attitudes « bourgeoises ». « Elle avait parfois des attitudes gauchistes », dit Yuding sur le ton de la plaisanterie, signifiant ainsi son excès de zèle révolutionnaire. Yuding présente Niang comme une « militante », en ce sens qu'elle faisait confiance au Parti et travaillait pour convaincre les gens des bienfaits de la politique du gouvernement. La bonne propagande généralement, résulte de sa manière de présenter les sujets, ainsi, Niang participait à la manipulation générale en choisissant des scènes qui montraient des faits réels tout en transmettant le regard idéologique du communisme sur la réalité. C'est ainsi que Yudding décrit les évènements du passé de Niang, elle peut, certes, projeter sa perception et ses sentiments.

En plaçant son talent au service de l'idéologie du Parti, Niang applique la pensée de Mao Zedong, lequel est convaincu de la fonction éducative de l'art. Tout au long de ses interventions : « *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan* » en mai 1942, il proclame que l'art doit servir à éveiller, exalter et éduquer les masses populaires[23]. Parlant des paysans et de ceux qu'il appelle les « petits-bourgeois, l'expression désigne ici les individus qui dans toutes les couches de la société n'ont pas suffisamment réformé leur pensée, il dit ceci :

> « Nos productions artistiques et littéraires doivent les aider à s'unir, à progresser et à poursuivre leur combat dans l'unanimité, à se débarrasser de ce qu'ils peuvent avoir d'arriéré et à développer ce qu'ils ont de révolutionnaire ; elles ne doivent en aucun cas avoir l'effet inverse »[24]

Mao Zedong considère en effet que les œuvres sans valeur artistique, selon ses propres critères, même si elles sont justes du point de vue politique sont inefficaces pour la propagande. Pour cette raison, dès 1950, période de popularisation et de massification de l'art et de la littérature, les spécialistes des beaux-arts sont poussés à s'intéresser à l'art populaire tel que le *jianzhi*, la fabrication des estampes et la gravure sur bois. Les plus talentueux sont

[23] « Les interventions et causeries sur la littérature et l'art à Yan'an » (Mai 1942) Voir Mao Tsé-toung, Œuvres choisies, tome III 1939-1941, 1956.

[24] Mao Zedong 1942. *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan »*, www.maozedong.fr/causeries.pdf. Consulté le 20/02/2013.

employés pour dessiner les affiches qui envahissent tous les espaces publics de vie, les gares, les usines par exemple. Niang en fait partie puisqu'une de ses œuvres sera offerte à une délégation allemande quelques années plus tard, une autre restera affichée longtemps au Musée de la poste de Beijing. Ces gravures passent des messages politiques récurrents, par le choix des dessins elles sont le langage visuel officiel de la République populaire. La propagande par l'image quel que soit le support, l'affiche ou le *jianzhi*, peut être comprise par tous, les illettrés formant la cohorte la plus importante de la population. En 1949, le taux d'analphabétisme reste très fort : 70 à 80 % chez les paysans, 60% chez les ouvriers, « il avoisine les 100% chez les femmes de la campagne. Le Parti quantifie ainsi le développement et la diffusion de la culture paysanne, en donnant des directives pour que les arts populaires ruraux soient rendus accessibles au plus grand nombre[25].

Aux côtés de Niang, Yuding découvre la valeur d'un art populaire qui, toujours, émet un langage en conformité avec la politique. Qu'il soit informatif, pédagogique ou propitiatoire, il exprime les réalités de la société dans laquelle elle se trouve. Par ailleurs, le texte des « Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan », permet d'éclairer les louanges et la considération du *jianzhi* à cette époque[26]. Selon Mao Zedong, le travail artistique doit être subordonné à la tâche révolutionnaire par le Parti. L'art « petit-bourgeois » ne peut pas être accepté dans une politique marxiste, dit-il, car il existe dans chaque classe de chaque société dite « de classes », un critère politique et un critère artistique, le critère politique doit tenir la première place.

> « Dans le monde d'aujourd'hui, toute culture, toute littérature et tout art appartiennent à une classe déterminée et relèvent d'une ligne politique définie. Il n'existe pas, dans la réalité, d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle. La littérature et l'art prolétariens font partie de l'ensemble de la cause révolutionnaire du prolétariat ; ils sont, comme disait Lénine, " une petite roue et une petite vis "du mécanisme général de la révolution »
>
> « Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan » (Mai 1942), Œuvres choisies de Mao Tsé-toung, tome III[27]

[25] James A. Flath 2004 : 146. Ces chiffres sont donnés par l'historien dans une analyse de la place et du rôle du *nianhua* et de l'art populaire du nord de la Chine, entre la fin de la dynastie des Qing et 1950.
[26] D. Holm 1991. Les origines folkloriques et les arts populaires, dont les estampes, sont analysés dans cet ouvrage ainsi que l'art politique révolutionnaire en général, en Chine au XXe siècle.
[27] Les « Citations du président Mao Tsé-toung » 1967 : 179.

Ainsi, l'utilitarisme prolétarien qui doit être la philosophie de Yuding en tant que communiste, s'oppose par essence aux activités artistiques qui ont été celles de sa famille. Jusque-là, la question de l'utilité de la peinture, de la musique et du chant ne se posait pas pour elle, sinon au sens confucéen de l'accomplissement de soi. Aux côtés de Niang, à partir de 1949, Yuding a pu sortir des schémas familiaux jusque dans la considération de l'art puisqu'elle apprécie le *jianzhi*, quand il est récupéré pour endoctriner la nouvelle classe des prolétaires. Le travail de propagande, selon Mao Zedong, opère à travers l'art en s'attachant à remplacer les goûts d'une classe, ceux de la classe bourgeoise, celle de Yuding, par ceux d'une autre classe, celle des prolétaires[28]. Les deux catégories ne limitent pas les goûts artistiques, Niang n'avait pas besoin d'être réformée, car certes, elle appartenait à une famille de lettrés, car elle s'intéressait au *jianzhi*, un art populaire.

> « Notre littérature et notre art servent au même titre la grande masse du peuple, au premier chef les ouvriers, les paysans, les soldats ; ils sont créés pour eux et utilisés par eux »
>
> Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan » (Mai 1942) Œuvres choisies de Mao Tsé-toung, tomme III[29].

Pour autant, Yuding ne reniait pas l'approche artistique de culture de soi de sa grand-mère alors que son attachement aux idéaux maoïstes auraient dû lui faire rejeter les œuvres de Nainai, caractérisant la société des Qing. Dans une publication du 22 février 1957 : « De la juste solution des contradictions au sein du peuple », Mao Zedong admet les contradictions inhérentes à la bourgeoisie en phase de transformation pour l'édification du socialisme, mais elles devaient être résolues par des méthodes démocratiques de critique et d'éducation. Il semble qu'elles ne l'aient pas toutes été chez Yuding. En quelques circonstances de sa vie, pendant la Révolution culturelle, notamment, elle choisira les valeurs inculquées dans sa famille. Par exemple en ne dénonçant pas une camarade qui avait critiqué une des factions du gouvernement, elle désobéira à la prescription du Parti qui ordonnait la délation[30].

*6. **Le changement des idéologies : entre propagande et désinformation**[31]*

[28] Pour une définition de la classe bourgeoise se reporter à la page 135.
[29] Les « Citations du président Mao Tsé-toung » 1967 :179.
[30] J'indiquerai la page exacte.XX
[31] La propagande et la désinformation sont toutes les deux le transfert d'une information initiale pour manipuler les masses. Selon Étienne F. Augé 2007 : 17, « L'objectif est le même : manipuler l'opinion publique, mais la désinformation emploie des informations délibérément fausses, alors que la propagande joue sur l'apparence de l'information ». La propagande est une manipulation avec des moyens directs tandis que la désinformation est

La propagande et la désinformation vont souvent de pair, ce qu'analyse Noam Chomsky dans son ouvrage sur la manipulation : « la fabrique du consentement », ces deux formes de manipulation étaient répandues dans la société chinoise après le départ de Japonais en 1945 (2009). En pleine guerre civile, elles divisaient politiquement la population et aussi la famille de Yuding. Ses parents, son frère aîné, et elle-même critiquaient le gouvernement du Guomindang, alors que Dajie ne semblait pas le rejeter puisqu'elle fréquentait des étudiants Américains :

> « Tout le monde savait que les États-Unis apportaient leur aide aux nationalistes pour lutter contre les communistes mais aussi pour entretenir la guerre civile, or, pendant que nous manifestions contre Jiang Jieshi, dans son université à Shanghai, Dajie travaillait avec des américains » dit Yuding.

C'est désormais l'aînée de la famille qui se trouve en marge du groupe familial quant à la direction politique qu'elle prend. À « l'université de Qinghua » 清華大學 *Qinghua Daxue* où il étudie l'architecture, Gege adopte l'idéologie progressiste, il influence toute la famille tout en gardant secret son engagement dans le mouvement clandestin des étudiants marxistes, il obtient en effet la carte du Parti communiste en 1946. Dès son entrée à l'Université, Yuding rentre, elle aussi, dans le mouvement communiste par le biais de la Ligue de la jeunesse. Dajie, au contraire, inscrite à l'Université de Shanghai se rapproche des nationalistes. En 1945 Jiang Jieshi lui avait refusé un visa pour aller aux États-Unis, elle décide alors de poursuivre ses études près de son oncle maternel, « préfet d'études », *jiandu* 监督, dans cette université. Ce refus est probablement dû à ses origines puisque son grand-père avait collaboré avec l'occupant et son père travaillait lui aussi dans l'administration japonaise. À Shanghai, son cadre de références change, tout en étudiant l'anglais et la littérature, elle seconde son oncle dans ses travaux, elle fréquente les étudiants américains du campus et partage leurs idées. Son oncle est probablement proche des milieux nationalistes à l'Université de Shanghai, sachant que dans les villes qui avaient été occupées par les japonais, jusqu'en 1945 les étudiants et les professeurs sont soumis à une réforme de pensée, ils doivent apprendre les « Trois principes du peuple » de Sun Yat-Sen : démocratie libérale, nationalisme et justice sociale [32]. Son éducation dans un institut catholique d'une congrégation américaine, puis la propagande anti-communiste faite à l'Université, ont vraisemblablement amené Dajie à choisir le camp des nationalistes soutenus par les Américains. C'est en somme, une attitude cohérente au regard de son projet de partir aux États-Unis, mais un reniement du choix qu'avait fait son grand-

une manipulation avec des moyens détournés. Sur ces deux techniques, F. Géré 2011 ; pour une autre analyse de la propagande voir Noam Chomsky (2008) 2009.

[32] J.K. Fairbank 1989: 371; J. Guillermaz (1968) 1975.

père quelques années avant. En 1948, sa demande de visa est enfin acceptée, ses relations avec les nationalistes ont probablement facilité alors sa démarche. Entre-temps, lorsque la fratrie se retrouve pendant les congés, des polémiques éclatent entre les deux aînés, Yuding commence alors à se forger une opinion politique en écoutant son frère. Elle considère que sa sœur avait été influencée par les étudiants, comme si elle ne pouvait, elle aussi, se faire sa propre opinion au regard de la situation politique du pays, comme si la seule voie pour la famille était celle du communisme.

Malgré des dissensions idéologiques, tous s'accordent sur la place essentielle de l'instruction dans leur vie. L'éducation demeure première dans cette famille, d'ailleurs elle avait fait l'objet d'un serment : « À l'hôpital, lorsque notre mère était dans le coma, dit Yuding, on lui avait parlé, on s'était agenouillé chacun à notre tour pour lui dire : « soyez tranquille, nous allons continuer de bien travailler ». Dajie en tant qu'aînée donne des recommandations qui confirment cet engagement **:** « vous pouvez vous engager dans le marxisme disait-elle, mais à condition de ne pas négliger vos études ». Sa réflexion laisse à penser à une représentation du marxisme associé au prolétariat, qui toujours combine la théorie à la pratique et serait incompatible avec des études intellectuelles universitaires classiques. Par ailleurs, si Dajie connaissait le texte publié par Mao Zedong en 1942 : « Interventions aux causeries sur l'art et la littérature à Yan'an », elle avait de bonnes raisons de douter de la qualité de l'enseignement prodigué par les communistes maoïstes. En effet, Mao Zedong y dénonce les intellectuels non rééduqués au contact des ouvriers et des paysans, plus tard, il dira même « plus vous lisez de livres plus vous devenez idiots »[33].

Niang, refuse l'aide de Yuding pour accomplir les tâches ménagères, elle réaffirme aussi la priorité de la politique familiale disant : « tu dois seulement étudier ». Nainai, quant à elle, par ses pratiques rituelles, culte à la déesse *Guanyin*, culte aux ancêtres et aux divinités populaires, garantit une certaine continuité du mode de vie passé de la famille. Certes, à plus de 70 ans les conditions matérielles peuvent être difficiles à supporter pour une femme toujours entourée de domestiques auparavant. Toutefois, se trouvant encore dans la demeure spacieuse de la famille, la grande maison de Qingdao, elle garde ses repères. La rupture avec l'ancienne société sera vraiment symboliquement et physiquement marquée par le déménagement de la famille dans un appartement modeste à Beijing en 1948. Le grand *siheyuan* « enclos avec des maisons autour d'une cour », que possédait la famille jusqu'au

[33] Cette réflexion est rapportée par Li Zhisui, médecin personnel Mao Zedong, dans la biographie qu'il écrivit sur lui. Li Zhisui 1994: 528

décès de Mengxiong en 1941, avait été vendu lors du partage de biens entre les enfants de Nainai et ceux de la deuxième épouse Ayi-Po[34].

La présence de Daiyun aurait-elle modifié le comportement de ses enfants et influencé celui de son époux ? Aujourd'hui, Yuding pense que sa mère aurait compris la nécessité de la révolution. Daiyun, en effet, admirait Victor Hugo (1802-1885) lequel, réactionnaire dans sa société fait l'éloge de la Révolution française à travers ses romans. Dans son œuvre, il met en scène des personnages qui incarnent un idéal républicain de fraternité et d'égalité et il mène un combat politique. Vicomte par sa naissance, il passe du conservatisme monarchiste à un républicanisme teinté de socialisme avec une grande compassion vis-à-vis des faibles et des déshérités de toutes sortes. Le détachement de l'auteur de sa classe d'origine, offre quelques similitudes avec le parcours de Yuding et celui de son frère, une trajectoire que Daiyun aurait probablement approuvée si elle avait vécu assez longtemps pour être confrontée à la guerre civile. Daiyun n'avait-elle pas semé les germes de la révolution chez ses enfants en lisant chaque soir un passage des Misérables ? Le roman exalte les valeurs chrétiennes de la charité, de la compassion envers les plus humbles, donc les pauvres, faisant montre aussi de complaisance envers les révolutionnaires. Paradoxalement, Dajie convertie au catholicisme, donc éduquée à partager avec son prochain, n'est pas sensible aux valeurs de la révolution prolétarienne.

Zhiji n'adhère pas d'emblée aux idées progressistes de son fils. Toutefois, il se laisse convaincre peu à peu des bienfaits que les communistes peuvent apporter au pays en le libérant du Guomindang. Quand il retrouve un poste d'ingénieur à Beijing, il accepte de cacher dans son usine des communistes recherchés par la police. Il attend l'Armée de Libération, motivé par l'espoir d'une ouverture de la Chine : « Il pensait qu'après la Libération, la Chine deviendrait un pays ouvert à l'étranger » dit Yuding sans autre commentaire sur le constat de son erreur ! Le maoïsme avait fasciné les intellectuels, écrit Zhang Lun, la révolution communiste était pour eux : « un moyen d'accéder (…) à la construction d'une nation libre et moderne » (2003 :65) :

> « D'une certaine manière le maoïsme fait la synthèse de tous les courants de la pensée moderne chinoise : nationalisme, populisme, anarchisme, rationalisme, volontarisme et même libéralisme politique, puisque, avant la prise de pouvoir par les communistes, le maoïsme prônait un régime démocratique » (2003 :64).

Quand après une année de retenue, le gouvernement lance les grandes campagnes de critiques et de répression contre-révolutionnaire, la représentation qu'avait Zhiji de la

[34] Sur les circonstances de cette vente, se reporter à la page 102.

Libération sera vite démentie. Son adhésion au Parti, comme celle de la grande majorité des Chinois, repose sur un quiproquo à propos de la notion de libération. Certes, dès 1949 par la Loi du mariage, le gouvernement de la République populaire a accordé aux femmes des droits qui leur étaient refusés jusque-là, essentiellement le choix du mari, celui du divorce et celui du travail. Toutefois, cette loi émancipatrice ne l'est qu'en apparence, elle transfert le pouvoir de la famille à celui des autorités politiques, un échange de contrôle en quelque sorte. Par ailleurs, à cette date le pays est entré sous différents prétextes dans la période la plus coercitive de son histoire. En effet, a commencé l'élimination des contre-révolutionnaires : ce que Mao Zedong justifie dans ses discours sur « La juste solution des contradictions au sein du peuple »[35]. Cette « juste solution » qui se traduisit par des milliers de morts, n'est pas sans en rappeler une autre, la « solution finale », expression qui renvoie au plan élaboré par les Allemands nazis pour éliminer la population juive d'Europe en les massacrant et en les gazant notamment[36].

Dès 1950, le Parti met l'accent sur la nécessité d'union nationale pour construire la République populaire pays. Il lance des grandes campagnes de critiques de toutes les catégories sociales puis, en 1951, après « l'adoption, en février, d'un "règlement pour la punition des contre-révolutionnaires" », il procède à des arrestations, des condamnations et des exécutions [37]. Sont considérés comme contre-révolutionnaires les individus qui appartiennent à la classe bourgeoise, c'est-à-dire les propriétaires terriens tels les grands-parents maternels de Yuding, mais aussi arbitrairement les intellectuels, particulièrement les personnes qui ont fait leurs études en Occident tels son père et ses oncles, sans compter les catholiques comme Dajie[38]. La délation est encouragée :

> « Les louanges du Parti vont aux jeunes héros qui dénoncent leurs parents. Inversement, des sanctions sévères sont prises contre les communistes qui, n'ayant pas su rompre leurs liens de classe, tentent de sauver les leurs. Des "comités pour l'extermination des contre-révolutionnaires " sont créés dans toutes les administrations, à tous les échelons, dans toutes les organisations publiques et privées, dans les usines, les

[35] *Citations du Président Mao Tsé-toung*, 1957, chapitre IV : 2.

[36] Ce rapprochement est intéressant à souligner, Yuding a fréquenté la cinéaste Marceline Loridan-Ivens, laquelle avait fait l'expérience du camp nazi de Birkenau, sans que jamais les deux femmes n'aient évoqué cette période de la Shoa.

[37] J-L. Domenach, Ph. Richier 1987 : 34

[38] Zhang Lun 2003 : 39. Sociologue et économiste, l'auteur interroge la place et la réflexion des intellectuels en Chine après 1989. Les intellectuels sont au début du siècle les diplômés des universités créées à partir de 1905. Ils remplacent les lettrés qui possèdent le « savoir » *xuewen* 學問 dans le système d'éducation impérial car ils possèdent la « connaissance » *zhishi* 知識 identifiée au savoir occidental. « Les mots signifiant « intellectuel révolutionnaire », « intellectuel prolétarien », « intellectuel contre le progrès » ou « intellectuel petit-bourgeois » se multiplient alors ».

> écoles, les quartiers des villes. Ils doivent coopérer avec la police et les services de Sécurité publique. Une grande peur s'abat sur les citadins qu'impressionnent moins encore le nombre des exécutions que le caractère arbitraire des arrestations et la vague des dénonciations »[39].

Le père de Yuding malgré ses mauvaises étiquettes de classe n'est pas inquiété car il se plie à la rééducation intensive au sein de son usine. La plupart des intellectuels au début des années 1950 apportaient leur soutien au nouveau pouvoir en place, ce que souligne Hu Ping

> « Lorsque les dirigeants décidèrent de remettre de l'ordre dans la gestion du pays, et que la vie quotidienne du petit peuple allait en s'améliorant, la plupart des intellectuels abandonnèrent presque tout esprit critique. Somme toute, les intellectuels qui restèrent alors attachés aux droits humains fondamentaux, et aux principes de liberté, n'étaient vraiment pas nombreux » (2004 :33).

La propagande avait réussi à engourdir puis altérer la réflexion intellectuelle, s'ajoutait à cela la crainte, on n'osait plus penser autrement que le Parti puisqu'il écrasait les dissidents. La peur de la délation se manifeste brusquement dans la famille lorsque Mao Zedong demande aux Chinois expatriés de rentrer. Il s'adresse avec insistance aux intellectuels dont le pays a besoin, dit-il. Zhiji subit une forte pression de la part de son directeur d'usine, Yuding est interpelée par les professeurs de son université. On demande à l'un et à l'autre d'influencer Dajie pour qu'elle rentre en Chine, ils obéissent. Ont-ils conscience des risques qu'elle eût encourus en rentrant ? La désinformation est alors de tous côtés, la manipulation des dirigeants ne permet pas d'évaluer la situation avec justesse : « Je pensais que Dajie avait quitté la Chine parce qu'elle ne comprenait pas bien la politique, je croyais qu'elle devait revenir, je n'avais pas les informations pour juger les évènements correctement » reconnaît Yuding. Les arrestations étaient tenues secrètes pour ne pas décourager les retours au pays, ceux qui rentraient étaient pour la plupart jugés, condamnés, envoyés dans des camps ou exécutés[40]. Après quelques mois ou années passées dans des pays libéraux, ils étaient suspectés de propager des idées contre-révolutionnaires. De surcroît, les catholiques étaient pourchassés à l'intérieur même de la Chine, ils représentaient une menace pour le régime, du

[39] J. Guillermaz 1972 : 32. Sinologue, attaché militaire près de l'Ambassade de France en 1964, J. Guillermaz, a été parmi les rares témoins du début de la Révolution culturelle.

[40] J. L. Domenach 1992 *:* 505. L'auteur écrit à propos des Chinois d'outre-mer : « Lorsqu'ils rentrent pour faire une visite à leur famille, ils sont interceptés par la police, parfois à la frontière, à la veille de leur départ et disparaissent. Les arrestations sont entourées de secret pour ne pas tarir le flot des visites familiales »

fait de leur obédience au Pape[41]. « Heureusement, dit aujourd'hui Yuding, Dajie était restée sourde à nos appels, elle n'avait pas répondu »[42].

La justification de l'utilisation de la violence, au nom d'une idéologie nationale, ne peut faire l'objet d'une discussion avec Yuding. Les arguments du Parti pour expliquer ses propres excès ont été intégrés, elle répond à mes questions par les termes de la propagande que je retrouve ailleurs avec une formulation presque identique : « Dans un grand mouvement révolutionnaire, il est inévitable que se produisent quelques erreurs » écrit Hu Ping (2004 :33). Il ne s'agit pas de cynisme mais de soumission à la propagande qui affirmait et réaffirmait la nécessité d'utiliser ces moyens-là pour sauver le pays, elle avait, en quelque sorte, fabriqué le consentement de la majorité de la population. La « position collective » chinoise diffère en cela de la position allemande, les Allemands, contemporains des persécutions des Juifs prétendent en général qu'ils ignoraient les faits : « Nous ne savions pas ! »[43]. En réalité, la propagande nazie n'avait pas suffi à évacuer la culpabilité des Allemands qui savaient mais étaient restés indifférents aux campagnes antisémites. Le discours de Yuding est tout aussi succinct pour exprimer son ignorance de la situation des rapatriés en ce début de la République populaire. Les témoignages sur la période signalent que les rumeurs se développaient alors sur un fond de terreur, qu'il était difficile d'avoir la preuve des informations qui circulaient, ceux qui les détenaient les divulguaient dans le secret car ils s'exposaient à des poursuites[44]. Que pouvait percevoir Yuding à cette date ? Elle me dit un jour : « Nous avons été trompés », un aveu rarement exprimé tant la propagande avait rendu inébranlable sa confiance envers le Parti. Cependant, lors des premières années de la République populaire, sa confiance en la parole des gouvernements est absolue.

L'attitude de Dajie affecte profondément la famille. La solidarité morale est une caractéristique de la famille dans la société chinoise. Sous l'Empire, soit un demi-siècle avant, la solidarité pénale était inscrite dans le Code des Qing, la condamnation d'un individu

[41] À partir de 1950, en Chine les chrétiens, et surtout les catholiques sont surveillés, persécutés, bien souvent ou envoyés dans des camps de rééducation.Voir J. Guillermaz 1972.

[42] Dajie n'enverra que trois lettres au début des années cinquante, puis ne donnera plus de nouvelles. La famille apprendra son décès en 1978, peu avant la politique d'ouverture de la Chine. Elle était restée célibataire, elle avait quitté les États-Unis et enseignait la littérature chinoise à l'Université de Taïwan.

[43] « Nous ne savions pas » est le titre de l'ouvrage de Peter Longerich, une recherche sur l'état de la connaissance des Allemands contemporains de la Shoah en Allemagne entre 1933 et 1945. Peter Longerich 2008.

[44] Le comportement de Lin Xiling, (1935-2009) militante et droitière, exemplifie mon propos, bien qu'ayant lieu quelques années plus tard. Encore étudiante en droit en 1957, elle prend la parole devant les étudiants de son université et n'hésite pas à dévoiler le contenu de documents secrets auxquels elle a eu accès. Ce sont des rapports sur Krouchtchev et Saline, réservés aux cadres du Parti. Condamnée comme droitière elle écopera de treize ans de prison et de camp de rééducation. M. Holzman 1998 : 186-222.

entraînait des châtiments pour ses proches. En 1950, le comportement de Dajie, ne pouvait avoir de conséquences judiciaires, toutefois, dans le dossier personnel *dang'an* 档案 « dossier archivé » qui accompagne tout Chinois durant sa vie, les déviations des parents proches étaient inscrites et pesaient sur le leur [45]:

> « Ce qui fait le destin de tous les cadres est leur dossier personnel tenu par le département de l'Organisation du Parti qui règne sur les services du personnel de chaque unité. Dans ce dossier formé de témoignages et rapports des pairs et supérieurs de l'intéressé, ainsi que tous les renseignements disponibles sur sa vie, sa famille et ses relations, l'élément déterminant a été longtemps l'attitude politique et la moralité »[46].

Le refus de Dajie d'obtempérer à la demande de Mao Zedong a pu être dommageable pour Yuding, les faits se situent lorsque jeune étudiante militante communiste, elle désire être irréprochable vis-à-vis du Parti dont elle veut devenir membre. C'est un élément à charge contre elle, parmi d'autres, puisqu'elle n'a jamais obtenu la carte, un sujet qui sera abordé plus loin.

7. L'Université : l'avènement du nouvel ordre politique dans la famille

La genèse de la vraie fille du Parti qu'elle dit avoir été ne peut se comprendre sans s'arrêter sur ce moment de son histoire, son entrée à l'Université Franco-chinoise de Pékin, *Zhongfa daxue*. Cette université, à l'origine l'« Association pour aller étudier en France tout en travaillant à mi-temps », fut créée en 1917 par Cai Yuan-Pei 蔡元培 (1868-1940), premier recteur de l'Université. En 1919, l'Université soutint le mouvement intellectuel des étudiants et dès 1923, une cellule du parti communiste Chinois s'y installa.

« En 1949, le Ministère de l'Éducation du Gouvernement Populaire prit possession de l'Université franco-chinoise et éclata ses différents départements entre plusieurs établissements chinois existants en 1950. C'est ainsi que le département de Littérature et d'Histoire et le département de littérature française, celui dans lequel Yuding était inscrite, furent incorporés dans l'Université de Pékin, les départements de Biologie et d'Économie passèrent à l'Université Nankai de Tianjin, la faculté de Médecine fut dissoute dans la faculté

[45] Le dossier personnel est établi pour chaque individu vers l'âge de 12 ans, géré par le comité du Parti de chaque établissement. Tous les éléments saillants de sa vie personnelle et professionnelle y sont inscrits. C'est un moyen de contrôler ses attitudes, sa loyauté envers la patrie et la collectivité. Les dossiers sont tenus secrets mais suivent l'individu où qu'il aille. Voir C. Eyraud 1999 : 362 ; Zhang Zhimei, donne un exemple qui contredit l'impossilité absolue d'avoir accès aux dossiers et en même temps atteste de l'interdépendance des actes des membres d'une famille au regard de ces dossiers. Les accusations d'espionnage portées contre elle pendant la Révolution culturelle avaient était notées dans le dossier de son frère, lequel en subit des conséquences immédiatement dans son travail. Voir Zhang Zhimei, 2008 :184.

[46] M. Bastid 1987, citée par Corinne Eyraud 1999 : 75.

de Médecine de l'Université de Pékin, le cours spécial de pharmacie rejoignit l'Institut de Médecine de Shanghai »[47]. Aujourd'hui, l'université est devenue, l'Institut de technologie de Beijing.

En 1947, « Les étudiants en langues étrangères étaient tous issus de familles aisées, il n'y avait pas parmi eux de fils de paysans ou d'ouvriers » dit Yuding. D'une part, leur culture familiale les avait amenés à s'intéresser à l'étranger, leurs pères, pour la plupart fils de lettrés et diplômés d'universités chinoises, étaient conscients de la nécessité de l'ouverture de la Chine aux pays occidentaux.[48]. D'autre part, l'Université Franco-chinoise n'était pas gratuite .Le paradoxe étant que bon nombre d'étudiants provenaient des familles nationalistes, alors qu'existait en son sein une cellule clandestine du Parti communiste qui fomentait la révolution et préparait l'arrivée des communistes au pouvoir[49]. Toutefois, à partir de 1948, le gouvernement du Guomindang se mit à dos la classe possédante en instaurant « la réforme de la monnaie » qui fut suivie d'une inflation. L'inscription de Yuding dans cette université était donc un privilège dû à son origine, de plus, cet établissement jouissait alors d'une grande réputation, on y trouvait « la meilleure section de littérature française et les meilleurs professeurs » dit-elle. L'université de Beida comportait, elle aussi, un département de langue française, « mais d'un niveau un peu moins élevé ». Par ailleurs, son entrée avait été facilitée dit-elle par les recommandations de ses deux oncles paternels, eux-mêmes anciens élèves. Tous les deux avaient obtenu un diplôme en France, l'un dans une école d'électronique, l'autre dans le département d'économie d'une faculté, avant de revenir en Chine occuper des postes importants. Peu de Chinois possédaient cette formation dans les années quarante.

Son destin de révolutionnaire s'est joué à cette étape de sa vie. Dès son entrée Yuding adhère au mouvement des étudiants progressistes de l'Université. Puis, elle est contactée très vite par un étudiant qui lui propose de rentrer dans le mouvement communiste clandestin, ce qu'elle accepte. À ce moment-là, elle ignore que le jeune homme est un ami de son frère lequel est membre de la cellule clandestine de son université.

---

[47] Ces informations sur l'Université Franco-chinoise de Pékin sont données dans un catalogue édité en 2004 qui m'a été remis lors d'une visite d'une partie des bâtiments restés intacts. Il contient de nombreuses photos des fondateurs, des professeurs et des étudiants des générations successives de l'Université et de l'Institut de technologie qui l'a remplacée ensuite.

[48] Dans cette famille l'étude des langues étrangères était presque la norme : son père et sa sœur avaient étudié l'anglais, son demi-oncle et son grand-père le japonais, sa demi-tante le russe, deux oncles paternels le français. Tous étaient allés dans les pays de la langue qu'ils avaient apprise.

[49] Les communistes réfugiés d'abord dans le Jiangxi où Mao Zedong avait fondé la République soviétique chinoise en 1931, après une longue marche, s'étaient installés à Yan'an dans le Shaanxi, le Gansu, et le Ningxia. Les nationalistes avec Jiang Jieshi à leur tête occupent peu à peu le reste du territoire et à partir de 1946, commence alors la guerre civile. Cependant jusqu'à la Libération, dans les universités et les usines, des cellules clandestines recrutaient des militants et enseignaient les bases du Parti Communiste.

Les étudiants dits « progressistes », sont ceux qui manifestent leur sympathie pour les communistes et participent ouvertement aux manifestations contre le Guomindang, le gouvernement en place. Selon Roland Lew, ils se rallient aux communistes, non par conviction mais par ce qu'ils n'ont pas d'autre choix. Ils réprouvent les pratiques des nationalistes qui ont entraîné la guerre civile (1999 :22). Une analyse que confirme l'historien Hu Sheng, les étudiants qui manifestent sur les campus en 1948 critiquent les nationalistes à cause de la répression, de la faim, du soutien américain et du réarmement du Japon cependant dit-il, ils ne sont pas procommunistes pour autant[50]. C'est aussi à ce moment-là, la position de Yuding : « Je voyais la misère des gens dit-elle, il fallait trouver une solution. Il n'y avait qu'une seule issue pour la Chine : se débarrasser du Guomindang »

Pour comprendre la place et le travail de Yuding au sein de ce mouvement, je vais reprendre sa définition des trois groupes qui ont préparé avec plus ou moins de responsabilités chacun, entre 1947 et 1949, l'arrivée des communistes. Le modèle peut être graphiquement celui d'une pyramide :

À la base, se trouve **«** l'Association nationale des étudiants » 中华全国学生联合会 *zhonghua quanguo xuesheng lianhehui*, une organisation officielle au sein de l'Université. Elle est ouverte à tous, cependant elle est dirigée secrètement par les étudiants du Parti communiste clandestin. À partir de 1948, elle rassemble la majorité des étudiants, « conscients de refléter les sentiments profonds de la population des villes, ils emploient abondamment des actes spectaculaires et publicitaires. Ainsi, ils multiplient les pamphlets (…) Ils donnent des conférences font du théâtre ambulant, organisent des réunions publiques, multiplient les parades dans la rue, adressent nombre de pétitions et utilisent fréquemment la grève scolaire » [51] . Dans toutes les universités, les étudiants manifestent contre les nationalistes quand il le faut, par exemple en 1948, pour demander la libération d'étudiants communistes emprisonnés.

En haut, se trouve la cellule clandestine des étudiants affiliés au Parti. Ils organisent la propagande à l'université, ils se réunissent en secret et sont en lien avec les bases communistes de Yan'an dont ils reçoivent les ordres. Le Parti, depuis la Zone libérée leur transmet les publications et les ouvrages idéologiques, les comptes rendus des décisions prises par Mao.

[50] Hu Sheng 1994 : 81. Cet historien communiste est connu pour avoir été un agent de propagande du Parti, fidèle jusqu'en 1989, date à laquelle il s'est associé aux intellectuels pour demander l'indulgence du gouvernement envers les étudiants arrêtés après la manifestation de Tiananmen.
[51] R. Lew (1981) 1999 : 24.

Entre ces deux organismes existe une cellule clandestine intermédiaire, celle à laquelle appartient Yuding, « La ligue de la jeunesse de la nouvelle démocratie de Chine » 中国新民主主义青年团 *zhongguo xinminzhuzhuyi qingniantuan*, qui deviendra après la Libération, la « Ligue de la jeunesse communiste de Chine » 中国共产主义青年团 *zhongguo gongchanzhuyi qingniantuan*. Les personnes qui composent cette cellule ne se connaissent pas toutes entre elles. Par exemple, Yuding ne connaît que l'étudiant qui l'a contactée pour la faire entrer dans ce groupe et ceux qu'elle a elle-même réussi à convaincre d'y rentrer. Elle reçoit des ordres du premier à qui elle rend compte de ses progrès dans la connaissance du marxisme et ses implications dans des actions. Dans sa biographie, Yue Daiyun, membre elle aussi de cette cellule pendant la même période, témoigne de ce système dans son université, Beijing Daxue:

> « All of my work in the Democratic Youth League was conducted in the greatest secrecy, as discovery meant certain arrest. I never knew anyone in the organization except Lao Gu, my immediately leader. Together we would check the leaflets that were printed clandestinely by workers in the university print shop, looking for errors, in the typescript. Enclosed between covers identical to those of well-known novels, these pamphlets described life in the Liberated Areas » (1985:20).

Les étudiants de cette cellule et ceux de la cellule des membres du Parti ne se découvriront qu'à la Libération, c'est-à-dire le jour de la victoire des communistes à laquelle ils ont participé à leur niveau. Yuding apprend alors que son frère est membre du Parti, que son père a caché des communistes dans son usine à la demande d'un camarade de Gege. Un lien idéologique existait donc entre eux, lien insoupçonné renforçant peut-être les liens du sang. Ce système de recrutement et d'adhésion dans le secret, permettait d'éviter que les nationalistes repèrent les étudiants communistes, toutefois il y avait souvent des infiltrations. À partir de l'été 1948, les nationalistes mettent en place des tribunaux spéciaux chargés d'épurer les écoles, les étudiants de ces deux cellules doivent alors redoubler de vigilance.

La propagation de l'idéologie communiste s'opère par le travail de tous : étudiants progressistes, étudiants de la ligue de la nouvelle démocratie, étudiants membres du Parti communiste. Les activités, chorale, théâtre, discussions littéraires et politiques, distribution de tracts et inscription de *dazibao* sont communes à tous, cependant, le recrutement, et la connaissance des ordres donnés par le Parti, depuis les zones libérées ne concernent que le petit nombre d'étudiants des deux cellules clandestines[52]. Les étudiants progressistes luttent

[52] Le *dazibao* 大字報 «journal à grands caractères », est une affiche collée ou une inscription rédigée sur un tableau placé dans un espace public par un simple citoyen. Le *dazibao* traite d'un sujet politique ou moral, il est destiné à être lu par le plus grand nombre de personnes. Le message doit être court, de lecture facile pour être compréhensible par tous. Pendant la révolution culturelle, c'est le moyen d'exercer la liberté d'écrire, de protester contre les abus des autorités et de dénoncer les comportements des individus.

surtout contre le Guomindang, les autres préparent en secret l'arrivée de l'Armée de Libération[53]. En tant que membre de la cellule parallèle clandestine des étudiants du Parti communiste, Yuding doit repérer parmi les nouveaux étudiants de l'Université Franco-chinoise : « Ceux qui ne sont pas conscients de la situation du pays, dit-elle, et n'ont pas une connaissance très claire de l'idéologie marxiste-léniniste. Beaucoup d'étudiants ne s'intéressaient qu'à leurs études, il fallait les informer des idées progressistes ». Elle doit les approcher discrètement, écouter leurs propos sur le régime, les évènements, ne pas les confondre avec les nationalistes. Son témoignage concerne les deux années qui ont précédé la Libération, soit à la fin de 1947 et en 1948, à l'Université Franco-chinoise.

Chaque étudiant engagé est enserré dans le réseau dont il est un membre actif. Le but de la propagande étant la mobilisation de toute la population, l'Université est un lieu favorable à la propagation de l'idéologie marxiste-léniniste, en effet, les étudiants sont une catégorie d'individus sensible aux débats d'idées. La vie sur le campus facilite les réunions afin de critiquer la politique du gouvernement en place, permettre les discussions nécessaires pour aboutir à la persuasion. La proposition d'une nouvelle conception du monde, l'utopie d'un monde meilleur et idéal, trouve là un terreau favorable.

La connaissance des grands textes communistes constitue l'essentiel de la formation politique de Yuding, le passage dans « l'Association de la démocratie nouvelle », étant pour les étudiants, la phase préparatoire à l'entrée au parti communiste. Elle doit lire les ouvrages de Marx et Engels qui se trouvent à la bibliothèque de l'Université, discrètement, pour ne pas être repérée et dénoncée par les nationalistes. Elle accède directement aux livres mais elle doit les consulter sur place : « Pour ne pas être remarqués, nous avions une méthode pour cacher la couverture quand nous avions le livre en main » dit-elle[54]. Elle cite : le « Manifeste du parti communiste », « Le Capital », « L'Anti-Dühring » « L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état »[55]. Le premier ouvrage le « Manifeste du Parti communiste » traduit par Chen Wangdao revisé par Chen Duxiu avait été traduit et publié en Chine par la « Société de

[53] Yue Daiyun, la nuit avec son « leader », partait relever les mesures des monuments historiques pour les envoyer de l'Armée de Libération, afin qu'en assiégeant Beijing, l'artillerie épargne par exemple, la Cité interdite. Yue Daiyun 1987 : 20- 21.

[54] J. Guillermaz 200 : 45-56 ; 141. L'auteur rapporte qu'une presse communiste connaît un développement important dans les grandes villes chinoises dès 1922 et qu'à partir de 1930, la littérature marxiste traduite en chinois est accessible à Beijing.

[55] Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste (1848)* traduction française 1893, Paris, Les Éditions sociales ; Karl Marx *Œuvres complètes*, trad. Jacques Molitor Paris Costes 1924 ; Friedrich Engels *Anti-Dühring*, trad. Émile Bottigelli, 1971 Éditions sociales ; Friedrich Engels *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, trad. Christophe Darmangeat 2012. Éditions Le temps des cerises, Paris.

recherche sur le socialisme » en 1920[56]. Après cela, les traductions des livres sur le marxisme s'étaient succédé. Après la Libération en 1949, Yuding poursuit l'étude des grands textes politiques, marxistes-léninistes et maoïstes dans le cadre de ses études, à l'Université de Beijing, dans la Ligue de la jeunesse et à l'Université des langues étrangères. Elle cite alors les œuvres de Mao Zedong : « D'où viennent les idées justes, Servir le peuple, De la pratique et de la contradiction, de l'état, La révolution prolétarienne[57].

Les chants révolutionnaires occupent une place toute particulière dans la propagande maoïste. Ils louent Mao Zedong, le Parti communiste chinois et l'Armée populaire de Libération. « L'orient est rouge » 东方红, *Dongfang hong,* dont voici les premières strophes est parmi les plus connus :

> L'Orient est rouge, le soleil se lève, en Chine est apparu un [homme nommé] Mao Zedong. Il œuvre pour le bonheur du peuple, *hu'er haiya*, il est le grand sauveur du peuple. Mao Zedong aime le peuple, il est notre guide.
>
> 东方红，太阳升，中国出了个毛泽东。他为人民谋幸福，呼儿咳呀， 他是人民的大救星。毛泽东爱人民，他是我们的带路人。
>
> *Dongfang hong, taiyang sheng, zhongguo chu liao ge Mao Zedong, ta wei renmin mou xingfu, hu'er haiya ta shi ren mi dajiuxing. Maozedong ai ren min, Mao Zedong dai lu ren.*

Autre chant révolutionnaire très célèbre qui porte le nom d'une bourgade située au sud-est de Yan'an : *Nanniwan* 南泥灣 « la baie boueuse du Sud ». La chanson exalte les travaux de défrichage et de culture réalisés par une brigade de l'Armée rouge en 1941 pour approvisionner les provinces du Shanxi, du Gansu et du Ningxia, alors sous le coup d'un blocus économique par les Japonais et le Guomindang.

Les titres sont éloquents, les paroles suscitent des émotions et une réflexion sur l'état de la Chine. Par exemple, le contenu du « Chant de l'armée sauvant la patrie », 救国军歌 *Jiuguo jun ge,* soulève la question de la liberté des individus : « nous protégeons la nation chinoise, nous luttons pour rendre les hommes libres »[58]. Le vocabulaire du « Chant du détachement des femmes en rouge », 红色娘子军连歌 *Hong se niang zi jun liange,* traduit la révolte des femmes qui demandent pour elles la libération *:* « La haine des femmes est profonde, le

[56] Tang Xiaoju « *Connaître le Parti Communiste Chinois* » 2012 : 52, ouvrage de propagande édité en Chine

[57] Mao Zedong*, Servir le peuple, De la pratique, De la contradiction,* Œuvres choisies tome I. ; *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan* Œuvres choisies tome III. V. I.
Lénine *L'État et la révolution,* Œuvres, (tome non précisé), Éditions sociales, Paris, 1957 et *La révolution prolétarienne et le Rénégat Kautsky* Œuvres choisies, tome II, Éditions en Langues étrangères, 1953, Moscou.

[58] http://debrisson.free.fr/jiuguojunge.html; le 24/06/2012

communisme est authentique, les esclaves vont s'émanciper … »[59]. Les chants font aussi connaître la souffrance des paysans et leur détermination à se libérer des propriétaires fonciers, tel : « Ouvriers et paysans sont une même famille », 工农一家人 *Gong nong yi jia ren* , qui exprime une plainte et un appel à la révolution : « C'est nous qui construisons nos maisons, qui produisons le grain, mais propriétaires fonciers et compradores à l'âme cruelle nous en dépouillent, seule la destruction du monde ancien nous apportera la libération… »[60]. À travers ces chants, Yuding découvre avec ses camarades étudiants les conditions de vie des paysans, la lutte des femmes pour se libérer du joug de la famille patriarcale et du Guomindang.

Le chant pour faire passer des idées remonte très loin dans le temps puisque Hongwu, le premier empereur Ming (1368-1398) avait fait composer des chansons que le peuple devait apprendre par cœur, c'est ce que rapporte Suzanne Bernard dans son ouvrage sur Qiu Jin 秋瑾 (1875-1907), féministe et révolutionnaire (2006 :127). Qiu Jin avait, elle aussi, utilisé ce procédé, entre autres moyens tels que l'enseignement, la littérature et des articles dans la revue « Femmes de Chine » *Zhongguo nubao* 中国女报, pour renverser la dynastie des Qing[61]. Puis, au début du XXe siècle, le chant collectif s'est développé à partir des « chansons d'école », au programme des élèves dès leur entrée scolaire à l'âge de sept ans. Elles avaient été ramenées d'Europe, des États-Unis et du Japon par les intellectuels qui s'y étaient rendus, les mélodies avaient été gardées les textes quelque peu modifiés, souligne Sabine Trébinjac :

> « Mis à part quelques chansons enfantines à proprement parler la majorité des chansons d'école du début du siècle présente des thèmes politiques tels que "enrichir le pays et construire la puissance militaire", "résister à l'agression étrangère", la glorification du nationalisme et de la démocratie, ou des sujets plus sociaux comme la libération des femmes, la critique de la superstition ou l'apologie de la connaissance scientifique » (2000 :25)

[59]http://www.chine-informations.com/guide/le-chant-du-detachement-des-femmes-en-rouge_883.html.Vérifié le 24:06/2012.

[60] Ce chant fait partie des dix chants publiés dans *Chants Révolutionnaires Historiques* imprimés en République populaire de Chine en 1971, publiés dans le n° 2 et le n° 5 du *Honqi*, en 1970. La revue *Honqi, «* drapeau rouge », revue théorique du Parti, est essentielle à la connaissance de l'idéologie maoïste pendant la Révolution culturelle.

[61] Qiu Jin, héroïne nationale en Chine, écrivaine, poétesse et guerrière avait étudié au Japon et travaillé pour le renversement de la dynastie Qing en participant aux mouvement des sociétés secrètes, les Triades puis le Tongmenghui créé par Sun Yat-sen. Féministe, elle avait alors encouragé les femmes à résister à l'oppression de leur famille et à celle du gouvernement, leur demandant de s'opposer à la coutume du bandage des pieds et les incitant à faire des études et des formations professionnelles pour accéder à leur indépendance financière. Enfin, elle avait préparé l'insurrection contre le gouvernement des Qing qui mènera à la Révolution de 1911 qu'elle ne verra pas. Arrêtée en 1907, elle fut décapitée.

« Les *chansons d'école* sont considérées par les chercheurs chinois comme les prémisses des chansons dites révolutionnaires… » ajoute l'auteure, en effet elles expriment le rejet de la dynastie des mandchous et le nationalisme naissant. Les « chants révolutionnaires » quant à eux, apparaissent vers 1930, « dans les programmes d'entraînement pour les cadres et les soldats de l'Armée rouge » des bases communistes[62]. C'est aussi dans cette période que Mao Zedong élabore et rédige les grandes lignes de la politique qu'il mènera après 1949.

Son appartenance à « l'Association de la démocratie nouvelle », a eu une incidence importante sur sa vie. Certes, d'abord elle a vécu ainsi que ses camarades une période d'anxiété permanente jusqu'à la Libération. Tous doivent être vigilants pour ne pas être dénoncés par les étudiants nationalistes qui tentent d'infiltrer leurs rangs. Plusieurs de ses compagnons responsables de la cellule du Parti dont la vie est en danger doivent partir brutalement pour échapper à la police du Guomindang, ils n'ont d'autre solution que de rejoindre les communistes dans les régions libérées. En effet, il y a une différence entre participer ouvertement à toutes les manifestations progressistes, celles de « l'Association nationale des étudiants », théâtre, chorale, et figurer sur la liste secrète des membres de « La ligue de la démocratie nouvelle **»** ou sur celle des membres du Parti. Les premiers ne sont pas en danger, les seconds prennent des risques. Après la Libération, les bénéfices des uns et des autres seront aussi différents, les membres du Parti obtiendront immédiatement des fonctions importantes, les membres de la ligue de la démocratie nouvelle auront aussi des postes de responsabilités, telle Yuding à la « Ligue de la jeunesse communiste de Chine » 中国共产主义青年团 *zhongguo gongchanzhuyi qingniantuan.* Par ailleurs, et c'est probablement pour elle l'incidence la plus importante, au moment de la retraite les participants officiels à la Libération ont des avantages que n'ont pas tous les retraités : elle bénéficie de la retraite dite *lixiu* 离休 « prendre sa retraite », une expression bureaucratique qui indique que le retraité garde son salaire complet, alors que la retraite normale se dit : *tuixiu***,** 退休, « prendre sa retraite ». Cette retraite lui permettait de quitter la Fédération des femmes à l'âge de 55 ans, mais elle a voulu travailler encore cinq ans, et de bénéficier d'un meilleur logement. Ses frais médicaux sont remboursés à cent pour cent, elle peut entrer dans tous les musées gratuitement et surtout utiliser tous les moyens de transports publics de la ville, bus et métro, sans payer[63].

[62] Voir F. Graezer Bideau 2012 : 57. L'auteure analyse les liens entre la culture et la politique, en Chine au XX° siècle, et particulièrement les discours et les pratiques autour du *yangge*, danses traditionnelles qui furent un outil de propagande maoïste.

[63] Notons toutefois, une exception pour les prothèses dentaires. Les retraités du même âge qu'elle qui n'avaient pas participé à la Libération, ont pris leur retraite à soixante ans et n'ont bénéficié que de la gratuité du bus.

J'ai pu constater la considération des employés de métro pour Yuding lorsqu'elle montre le livret justificatif de ses droits, le « Certificat de Cadre Honorifique Retraité (conservant son salaire) » *Lao Ganbu Lixiu Rongyu Zheng* 老干部离休荣誉证. « Nous sommes peu à le posséder maintenant en 2012, beaucoup de camarades ont disparu » dit-elle[64].

Yuding justifie son entrée dans le mouvement clandestin par des motifs pluriels, idéologiques et moraux. C'est par idéologie dit-elle, qu'elle intègre le groupe de camarades qui ont placé leur confiance en Mao Zedong : « Mao représentait l'espoir de changement pour le pays arriéré et l'espoir de plus de justice pour tous » dit-elle[65]. Au-delà de cette assertion généraliste, on peut analyser les conditions qui ont permis son engagement dans son cadre de vie, la famille, l'université et la société.

Elle faisait partie des privilégiés, appartenant à un milieu d'intellectuels et de gens éduqués, lesquels elle l'assure, traitaient bien leurs subordonnés. Logiquement elle n'avait pas à s'insurger contre le modèle de société de ses parents. Certes, les valeurs reçues dans sa famille ne pouvaient pas être entièrement considérées comme « bourgeoises », elle n'avait pas le goût du luxe et du confort, elle ne méprisait pas le travail manuel. Toutefois, elle n'avait pas un très grand attachement à sa famille dans laquelle, enfant, elle s'était sentie en marge de la vie de ses ainés. Dans une rétrospective de sa vie, son entrée à l'Université est comme une deuxième naissance, elle se sent adoptée dans le groupe des étudiants progressistes. Elle découvre un nouvel univers intellectuel en apprenant les théories du marxisme-léninisme, puisant dans son environnement les éléments pour façonner son identité révolutionnaire et sociale. Freud a montré la suggestibilité de tout individu plongé quelques temps au sein d'une agglomération de personnes, qu'il nomme une « foule psychologique », elle aboutit à une transformation psychique[66] :

> « Quels que soient les individus qui la composent, quelques semblables ou dissemblables que puissent être leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon toute à fait différente de

[64] En 2007, à la maison des retraités de la Fédération des Femmes, il y avait encore cinq personnes ayant participé à la Libération. En 2012, elles n'étaient plus que deux, dont Yuding.

[65] Yue Daiyun, déjà citée, exprime, elle aussi, ce désir de plus de justice: "I could envision a new society based on complete equality, free of corruption, so different from what I known in the Guomindang-controlled areas".Yue Daiyun 1985: 21.

[66] Le terme « foule psychologique » pour Freud a une signification particulière, dans des circonstances données dit-il : « une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux forts différents de ceux de chaque individu qui la compose. La personnalité consciente s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets » *Cf.*, S. Freud, 2012 : 143.

> celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. Certaines idées, certains sentiments ne surgissent ou ne se transforment en acte que chez les individus en foule »[67].

Le récit de Yuding atteste d'un changement profond de sa personnalité au milieu des étudiants. Dans la première partie de ce travail, elle me confiait l'image négative d'elle-même construite dans son enfance d'après les réflexions de son entourage familial, particulièrement à propos de sa voix puisqu'on disait qu'elle chantait faux[68]. En somme, un discours qui avait agi comme la propagande, elle avait intégré le défaut qu'on lui prêtait. En entrant dans le groupe de théâtre et chants des étudiants, elle trouve une place qu'elle disait ne pas avoir eue parmi les siens, elle est enfin reconnue. Formatage marxiste et estime de soi retrouvée sont ainsi liés et vont marquer désormais son existence. D'héritière de la classe bourgeoise, à partir de ce premier engagement elle travaillera ensuite à devenir une «vraie fille du Parti » selon ses dires, et c'est de cette parenté qu'elle se réclamera longtemps après. Je parlerai dans un autre chapitre de ce paradoxe entre cette auto-désignation et l'impossibilité d'affiliation au Parti.

Lorsque je lui demande ce qu'elle savait alors de la misère des gens, elle répond : « Nous (ses camarades et elle-même) ne savions pas ce qu'était la vie des paysans, nous avions beaucoup lu, mais ce n'était pas possible de lier (ce savoir) avec la réalité, je vivais seulement dans ma famille, et avec mes amis à l'école ». Avant la reprise du Shandong par les nationalistes, elle avait grandi dans le cocon d'une grande famille dont le mode de vie protégé ne permettait pas de faire une analyse de la société. Cependant, après 1945, les malversations du Guomindang deviennent manifestes partout en Chine, à Qingdao dans la rue, elle peut entendre les gens se plaindre des réquisitions, de l'alourdissement des impôts et des injustices qui les frappent. Ensuite, en arrivant à Beijing, elle constate les protestations et les manifestations qui éclatent contre les agissements du gouvernement et confirment la détresse de la population. Son entrée à l'Université correspond au moment où les étudiants, à défaut d'autre choix, commencent à se tourner vers les communistes. Depuis 1945, ils dénonçaient la politique de Jiang Jieshi mais à partir de 1947 ils manifestent massivement leur rejet du gouvernement nationaliste. Celui-ci s'est allié avec les impérialistes, les Américains, et surtout avec les Japonais dont le pays vient tout juste de se débarrasser après huit ans d'occupation [69]. La propagande antinationaliste a permis la mobilisation générale des

[67] *Ibid.,* 2012 : 144.
[68] J'ai parlé des critiques qui lui étaient adressées à propos de sa voix, dans la partie 1, chapitre 3 : 10-11. Critiques non fondées puisqu'elle est acceptée dans cette chorale, et passera un concours de chant de « haut niveau artistique » dit-elle pour entrer dans la chorale de la Fédération des Femmes en 1954.
[69] R. Lew (1981) 1999 : 22-23.

étudiants, ils n'ont eu d'autre choix que d'accueillir l'arrivée de l'Armée de Libération, le phénomène du grégarisme que la genèse des masses met en évidence a aussi contribué à la réussite des manifestations[70].

En 1949, le changement de paradigme de la société a permis à Yuding d'avoir une place et une reconnaissance au sein de l'Université en tant qu'ancienne étudiante progressiste. Son action politique lui a probablement aussi apporté un peu de prestige dans une famille qu'elle dit alors entièrement convertie à l'idéologie communiste, exception faite de sa sœur exilée aux États-Unis. En effet, Son frère aîné est membre du Parti, sa belle-mère volontairement propagandiste, son frère cadet est inscrit dans l'Armée en 1950. Certes, il n'y restera pas longtemps, on découvre qu'il a triché sur son âge, il n'a que 15 ans. Il voulait marcher dans les pas de ses aînés en travaillant à la construction de la nation, la supercherie découverte il est envoyé dans une école militaire avant d'intégrer ensuite le corps enseignant. Son père, dit-elle, avait été « pleinement convaincu » du bien-fondé de la République populaire, c'est une appréciation qui demande à être examinée. En effet, selon Zhang Lun, un certain nombre d'intellectuels s'étaient laissés endoctrinés car le Parti proposait : « une société égalitaire et plus humaine, (…) la possibilité d'échapper au carcan de la société traditionnelle », en somme, leurs propres revendications en 1919 (2003 :44). Par ailleurs, beaucoup préféraient collaborer, se rappelant que les intellectuels avaient été les cibles de la campagne de rectification, lancée en 1942 par Mao Zedong à Yan'an. Il est peu probable qu'un fils de lettrés ait pu apporter, d'emblée, sans divergences et sans perplexité, son soutien à la politique du Parti, alors que jusque-là il n'avait pas manifesté d'intérêt pour le marxisme. Toutefois, la première année, habilement le Parti avait différé les mesures antipopulaires[71]. La plupart des Chinois s'étaient fiés au « Programme commun » publié par le nouveau gouvernement en septembre 1949, il rassurait. Certes, il prévoyait le châtiment des contre-révolutionnaires, cependant, il permettait de croire à une démocratie, car souligne Jacques Guillermaz :

> « L'article 5 affirme les droits du citoyen à la liberté de pensée, d'expression, de réunion, de communication, reconnaît la liberté personnelle, la liberté de résidence, et de déplacement ainsi que la liberté de croyance » (1975 :41).

[70] Sur le grégarisme, voir « la pulsion grégaire » analysée par S. Freud (1981) 2012 : 84-87 ; Sur l'instinct grégaire dans la psychologie des foules, voir aussi S. Tchakhotine, 1952 : 139-161.
[71] R. Lew 1999 : 9. L'auteur parle d'une « opération de séduction », le parti communiste a besoin de tous pour asseoir son pouvoir pendant la première année.

Moins d'un an après, en août 1950, les premières mesures de répression pour éliminer les contre-révolutionnaires sont mises en place. Entre-temps, la réforme de pensée des membres de la famille avait commencé par un enseignement, à l'usine, à l'Université ou à l'école pour le plus jeune, et par l'affichage de *dazibao* et la diffusion de slogans à travers des haut-parleurs dans tous les lieux publics. Dans les réunions, les membres du Parti fournissaient des explications cohérentes sur les programmes mis en place pour sortir la Chine de l'état d'arriération et de la misère dans laquelle elle se trouvait.

Zhiji avait échappé aux condamnations de la plupart des gens de sa catégorie, il avait forcément dû refouler quelques idées personnelles. Hu Ping analysant les mécanismes de la manipulation de la pensée, se souvient : « Dès que nous avions perçu qu'une certaine forme de réflexion nous était formellement interdite, nous la reléguions au fin fonds des oubliettes et nous n'y pensions plus. (…) nous finissions par ne plus ressentir la terreur puisque nous ne mettions jamais le pied là où il ne fallait pas » (2004 : 75). De nombreux témoignages ont montré l'ambigüité de l'adhésion à l'idéologie communiste, le sujet se déclarant « converti » à force de pression pour éviter les rétorsions.

Zhiji pouvait-il accepter ou ignorer l'ampleur de la tragédie qui s'était jouée sous ses yeux, la condamnation de milliers d'intellectuels et d'héritiers de la bourgeoisie comme lui? La terreur s'était répandue dans la ville, exprimer à quiconque un désaccord sur les mesures prises par le gouvernement, s'émouvoir des atrocités commises envers les contre-révolutionnaires réels ou supposés, était s'exposer à des poursuites. Dans un ouvrage écrit par quelques intellectuels, paru dès 1950 : « Comment j'ai réformé ma pensée », un des auteurs avouera plus tard, qu'à ce moment-là il voulait s'adapter au régime, avant même de savoir si le nouveau gouvernement respecterait ses aspirations et son droit d'expression[72].

Comment Zhiji avait-il réagi lorsque son frère, accusé d'être droitier, avait été démis de ses fonctions à Beijing ? Hu Ping répond à cette dernière question, entre 1957 et 1958, elle concernait des milliers de Chinois ayant un droitier dans leur famille :

> « Nous ne cherchions pas vraiment à savoir comment il était devenu droitier. En fait nous ne pensions pas vraiment que c'était un «ennemi », mais nous ne nous efforcions pas non plus de savoir ce qui s'était réellement passé. Cela veut dire que nous avions inconsciemment peur de connaître la vérité, parce que nous craignions qu'elle n'ébranle notre confiance vis-à-vis du parti (…) Cela montre que nous ne pensions pas au fond de nous-mêmes que notre régime était juste, rationnel, et qu'il protégeait les gens de bien. C'est dire que, même au moment où nous croyions être fidèles au régime communiste, notre croyance était en réalité très superficielle. Sous le couvert de cette

[72] Hu Ping 2004 :55.

croyance, se cachait la peur. La crédulité et la peur peuvent coexister dans l'esprit d'une même personne pour la simple raison que nous avons toujours relégué la peur au fin fond de notre cerveau, afin d'éviter qu'elle ne se trouve face à face avec la crédulité » (2004 :178-179).

La famille ignorait les accusations portées contre son oncle, dit Yuding : « On ne savait pas ce qui s'était passé ». D'une part, il fallait selon les prescriptions du Parti, « tracer une ligne de démarcation » avec le condamné. dit-elle, d'autre part, dans une telle situation, ne pas savoir permettait de rester dans un flou et évitait ainsi de prendre parti. En effet, pour préserver sa vie, il ne fallait pas dénoncer la politique du Parti. Les droitistes eux-mêmes, ne voulaient pas se plaindre pour ne pas compromettre leur famille, ou parce qu'ils ressentaient de la honte, son oncle, comme beaucoup de victimes, n'avait donc rien dit à ses proches.

Yuding rapporte les comportements de son père, mais elle ne peut rendre compte des logiques sous-jacentes qui lui sont propres et qui l'ont conduit à s'adapter à l'idéologie du gouvernement. Quelques réflexions apportent un éclairage partiel, sur la fidélité de sa famille au gouvernement : « Les lettrés des grandes familles comme la nôtre avaient toujours travaillé à servir le pays, c'était leur honneur, c'est pourquoi nous les intellectuels, nous devions participer à la construction de la République populaire » ; Par ailleurs, le maoïsme présente des résurgences confucéennes qui conviennent à Yuding et à son père, car, il accorde une sorte d'omnipotence à l'éducation. En effet, Mao Zedong a conçu un programme, il en donne les règles, ainsi, en prodiguant un enseignement, il devient en quelque sorte et pour un temps, un maître à penser.

8. Un seul impératif : servir son pays, place de la propagande et des études

Le cursus de Yuding nous instruit sur les tâtonnements de l'enseignement dans les études d'interprétariat, immédiatement après la Libération. En effet, une réforme de l'éducation est proclamée le jour même de la Fondation de la République, les établissements privés tels que l'Université Franco-chinoise sont nationalisés. Mao ayant reçu une formation pédagogique à l'école normale du Henan (1914-1918), s'était ensuite intéressé tout particulièrement à l'éducation et il avait développé une doctrine éducative basée sur son expérience personnelle et sa connaissance du marxisme[73]. En 1950, son gouvernement met

[73] Dès 1937, période de résistance contre le Japon et le Guomindang, de Yan'an 延安, ville de la province du Shaanxi où il a établi sa base entre 1935-1947, Mao élabore de nouveaux programmes éducatifs. Ces matériels pédagogiques sont dispensés à l'Université des Soviets où sont formés les cadres de la région soviétique, c'est-à dire le Shaanxi, le Gansu, et le Ningxia. Entre 1937 et 1949, le Parti acquiert une riche expérience de l'enseignement, ouvrant toutes sortes d'écoles tels l'École centrale du Parti, l'Institut Marx-Lénine, l'Université des Femmes, l'Université de Yan'an, l'Institut d'art Lu Xun, l'Institut de formation des jeunes cadres, la Faculté

alors en place « un ministère de l'Éducation supérieure de type soviétique » en vue de rééduquer les professeurs : « le corps enseignant n'avait pas adopté les méthodes et les points de vue communistes. Il était plutôt constitué de socialistes démocrates que de communistes totalitaires »[74]. La réforme entraine des remaniements au sein des institutions, l'Université Franco-Chinoise est ralliée à l'Université Beijing (Beida). Les étudiants de la promotion de Yuding doivent en principe rejoindre la section de littérature et de langue française de Beida pour poursuivre leurs études. Cependant, la majorité d'entre eux préfère occuper les nombreux postes politiques à pourvoir dans l'administration nouvelle du pays, tant à Beijing qu'en province, probablement parce qu'ils deviennent ainsi les haut-fonctionnaires du nouveau régime[75]. Seuls Yuding et cinq autres de ses camarades acceptent de continuer et obtiennent en 1952 un premier diplôme de langue française. Ils attendent ensuite l'ouverture d'une école d'interprétariat qui ne verra pas le jour, aussi, en 1953, ils entrent à l'Université des Langues étrangères. Leur niveau est bon car, après avoir passé un concours ils intègrent directement la dernière année d'un cursus de trois ans. Cette université transférée de Yan'an à Beijing offre un modèle différent de celui de l'apprentissage classique à Beida. L'enseignement du vocabulaire y est plus pragmatique, chaque mot appris est utilisé à l'oral et à l'écrit, appliqué dans les phrases d'une conversation, la méthode diffère complètement de l'étude du français à travers des textes littéraires. L'éducation politique du marxisme et des œuvres de Mao Zedong est aussi plus adaptée à la politique internationale, dit Yuding sans pouvoir apporter d'autres précisions.

« Nous voulions tous être engagés par le Ministère des Affaires étrangères ou le Ministère du commerce extérieur » dit-elle, c'étaient les seules voies connues pour l'exercice de leur profession. À l'issue de cette dernière année, soit en 1954, le Bureau des Études de l'université attribue les postes aux lauréats munis du diplôme d'interprétariat en langue française. Quatre étudiants, trois filles dont Yuding et un jeune homme, sont envoyés au département international de la Fédération des Femmes[76]. Le poste n'est pas prestigieux, il

---

de médecine Norman Bethune, l'Institut des sciences naturelles et l'École d'administration. *Cf.* Zhuo Qingjun, *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* vol. XXIV, n° 1-2, 1994, p. 97-110.

[74] J. K. Fairbank (1986) 1989 : 406, 407. Sur le mouvement de « refonte » des intellectuels libéraux, voir aussi J. Guillermaz, 1972 : 61.

[75] J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 : 26-30. Les auteurs nous renseignent sur le dispositif nouveau mis en place dans le gouvernement de l'administration, et le recrutement massif des cadres, à partir de 1949.

[76] La Fédération des Femmes chinoises(FFC) a été créé en mars 1949 par le Parti communiste (PC) pour représenter et défendre les droits et les intérêts des femmes, améliorer leurs conditions de vie, promouvoir l'égalité des sexes. Le siège se trouve à Pékin, mais le réseau s'étend, par des représentantes, jusqu'au plus petit village de la Chine. Un congrès a lieu tous les 5 ans pour faire le bilan et définir les objectifs des 5 années suivantes. Des rencontres avec les fédérations des femmes de tous les pays existent depuis sa création et depuis 1971, la FFC a son siège à l'ONU.

n'est pas connu. Sur quels critères avaient été choisis les interprètes de la Fédération des Femmes, y avait-il des rapports logiques entre eux pour fonder ce choix? Tous avaient commencé leurs études universitaires avant 1949, ce qui signifiait que leurs parents appartenaient aux classes aisées, donc ils avaient reçu une éducation. La famille de Yuding pouvait être définie comme confucéenne, selon les critères qu'elle en donne et qui se rapportent justement à l'enseignement, l'attribut essentiel d'une famille d'intellectuels issue de la classe lettrée, et bourgeoise en ce sens qu'elle avait du pouvoir et des relations. Son cursus de militante, son engagement révolutionnaire, sa place à la Ligue de la jeunesse, ont pu peser dans son élection à ce poste. Les autres candidats se distinguaient par leur appartenance ou leur sexe. L'une était la fille d'un professeur de français de l'Université Franco-chinoise, née en France elle y avait vécu quelques années. L'autre, veuve d'un membre du Guomindang, ne pourra en raison de cela, travailler à l'étranger, on ne faisait pas confiance aux personnes qui avaient un passé de nationaliste. Le jeune homme quant à lui, occupera rapidement un poste de responsabilité à la direction du Département international de la Fédération où les hommes sont rares. Son cas illustre la persistance des inégalités concrètes entre les hommes et les femmes et contrevient au discours idéologique égalitaire communiste.

Les diplômés de sexe masculin sont privilégiés. Pour preuve, ce jeune homme recevra un salaire dès sa première année de travail alors que ce n'était pas la règle : « Nous n'avions que de l'argent de poche pendant la première année d'exercice, considérée comme une période d'essai » dit Yuding. Alors que la Fédération des Femmes défend le droit et l'égalité des deux sexes et demande la parité des salaires masculins et des salaires féminins, elle signale cette discrimination sans émettre de jugement. Cette inégalité est illustrée par une photo présentée au Musée de la femme et de l'enfant à Beijing, sur laquelle Yuding attire mon attention. Faisant face à une cinquantaine (approximativement) de personnes employées à la fédération des Femmes, Deng Yingchao 鄧穎超 (1904-1992), l'épouse de Zhou Enlai, commence par saluer le petit groupe de quelques hommes situé à sa gauche. Priorité est donc donnée au sexe masculin jusque dans le protocole des salutations : « Il fallait donner des privilèges aux hommes pour les inciter à venir travailler à la Fédération des femmes » dit Yuding, et elle agrée. Les femmes considéraient probablement, pour la plupart, que les hommes avaient une compétence intellectuelle plus forte que la leur, la loi sur l'égalité des sexes ne date alors que de cinq ans. La réflexion de Yuding confirme l'analyse de Tania Angeloff :

> « …au cours de l'ère maoïste (1949-1976), le thème de l'égalité entre les femmes et les hommes a été le masque d'une idéologie socialiste en réalité plus androcentrée qu'elle ne l'affirmait » et par ailleurs, « les femmes de la première génération de la Fédération étaient davantage des bureaucrates que des militantes féministes, même si certaines étaient sincèrement attachées à la défense des droits des femmes » (2004 : 90).

Dans le contexte socio-éducatif qui suit la Libération, la pénurie d'interprètes en langue française est évidente. Avant la fin de ses études, Yuding ainsi que deux de ses camarades sont désignées pour traduire les intervenants francophones de la Conférence internationale pour la Paix en Asie et dans les pays du Pacifique. Celle-ci a lieu à Beijing, en novembre 1952. Une anecdote illustre d'une part, l'absence de traductrices en langues européennes exception faite de l'anglais, et d'autre part la manipulation grossière des individus. Yuding se souvient de la situation ridicule dans laquelle elle s'est trouvée avec ses camarades. En urgence, pendant cette période qui avait duré plusieurs semaines, on leur avait demandé d'apprendre l'espagnol. « Lorsque le contre ordre est arrivé, dit Yuding, nous en étions seulement à la prononciation de l'alphabet !». Parmi les sujets traités lors de cette conférence, elle est particulièrement touchée par les travaux sur la guerre de Corée, le conflit qui oppose la Corée du Nord et celle du Sud. La Chine officiellement n'est pas engagée, mais craignant d'être envahie par les Américains qui prêtent main forte aux Coréens du Sud, elle a envoyé dès 1950 une armée de volontaires sur le front[77]. Cette armée non officielle, « l'Armée des Volontaires du peuple chinois » *Zhongguo Renmin Zhiyuan Jun* subit de lourdes pertes. Au cours de cette conférence, les armes utilisées par les Coréens du Sud sont mises en examen : « L'assemblée, constituée d'experts, d'hommes politiques et de scientifiques de plusieurs pays, dit Yuding, analyse les enquêtes de terrain et cherche à établir si les Américains ont utilisé des armes bactériologiques et chimiques en Corée »[78]. Ces évaluations qu'elle doit traduire en langue française font état des brûlures et des mutilations des soldats chinois causées par les bombes au napalm utilisées par les Coréens du Sud, elles ont un effet de propagande qui renforce alors son militantisme pour aider les soldats volontaires, ce qu'elle fait à travers son groupe de théâtre.

[77] La guerre de Corée débute en 1950, elle oppose les armées de la Corée du Nord soutenue par l'Union Soviétique et la Chine et la Corée du Sud soutenue par l'O N U et les États-Unis. Sur le sujet lire J. Guillermaz 1979 :162-163 ; J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 ; M-Cl. Bergère 2000 :16. A. Roux 2005.

[78] J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 : 78. Les auteurs signalent en effet qu'au cours de cette conférence qui réunit les délégués de 37 pays d'Asie et d'Afrique, sont abordés le soutien aux rébellions et les accusations de la guerre bactériologiques supposée menée par les Américains en Corée. Un rassemblement donc, propre à développer un sentiment anti-américain par la propagande et la manipulation des informations, puisque les accusés sont absents, semble-t-il.

« Tu as passé plus de temps à faire de la propagande qu'à travailler à tes études », lui dit un jour un de ses professeurs. En effet, parallèlement à ses études, entre 1950 et 1954, Yuding continue de mener une vie de militante révolutionnaire, son principal impératif étant la construction de son pays. Le flottement, comme nous venons de le voir, dans l'organisation des études de traductrice entre 1950 et 1954, lui permet de s'investir dans des actes de propagande, particulièrement entre 1952 et 1953. Elle le fait à travers l'Association des étudiants de Beida au sein de laquelle elle dirige un groupe de chant-théâtre, autrement dit une forme artistique appelée *Yangge* 秧歌, mélange de danses et de chants populaires du Nord de la Chine transformé par les communistes en outil de propagande[79]. Ce poste lui a été attribué en raison de son activisme dans le mouvement clandestin du Parti avant la Libération, de ce fait, elle est jugée apte à exécuter la ligne du Parti. En effet, toutes les activités artistiques sont des actes performatifs pour faire comprendre les décisions du Parti. Les thèmes et les chants révolutionnaires qui composent les représentations, sont choisis avec soin pour être efficaces. « Ce qui légitime cet effort, c'est la conviction qu'il existe une coïncidence nécessaire entre les "aspirations " des masses et la "ligne" du Parti » soulignent Jean-Luc Domenach et Philipe Richer[80]. Autrement dit, le Parti ne veut pas « forcer l'obéissance » des individus, mais il veut provoquer leur adhésion.

Par exemple, au moment de la campagne : « Résister à l'Amérique, aider la Corée » 抗美援朝 *kang Mei yuan Chao*, il s'agit de convaincre la population de la nécessité de l'engagement militaire des Chinois en Corée du Sud et de recueillir des fonds pour les soldats volontaires de l'Armée[81]. Essentiellement, il faut toucher la population rurale peu et mal informée, l'arrivée de la troupe de *Yangge* dans les villages crée un évènement qui permet la mobilisation des paysans, condition première de la propagande. Ainsi, hors congés bien souvent, Yuding et ses camarades parcourent la banlieue de Beijing, la campagne à ce moment-là. Ils se déplacent à pieds, un âne conduit la charrette qui transporte le matériel, le tambour et les planches. Ils restent plusieurs jours dans chaque village, toujours bien accueillis par les paysans qui les hébergent dit-elle. Ils montent une estrade comme c'est l'habitude au moment du Nouvel an,

[79] Le *Yangge* est une danse collective rurale du Nord-Est de la Chine qui remonte au Xe siècle, elle était pratiquée au moment de l'ensemencement, d'où son nom qui signifie « chant populaire des pousses de riz ». Th. Sanjuan 2007. Au cours des siècles, dans les villages elle a pris d'autres formes telles que théâtre, saynètes, et toutes sortes de jeux produits par les paysans pour divertir la population, particulièrement dans la période du nouvel an. Sur la manipulation du *yangge* par les communistes à Yan'an voir S. Trébinjac 2000.
Sur l'art et le mouvement du nouveau *Yangge* développé après 1942 à Yan'an, voir D. Holm, 1991 ; F. Graezer Bideau 2012.

[80] J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 : 30. L'analyse de ces auteurs correspond à celle M-Cl. Bergère (1987) 2000 : 30-32.

[81] M-CL. Bergère L. Bianco, J. Domes 1990 : 27.

les paysans qui ont peu d'opportunités de divertissements, font parfois des kilomètres à pieds pour assister au spectacle. Leur mobilisation repose en partie sur un quiproquo quant au thème du spectacle car le *yangge* s'inscrit traditionnellement dans la période des réjouissances du nouvel an, une des rares occasions qu'ils ont d'assister à des représentations. Or, le théâtre met en scène les motivations des volontaires qui partent au front, explique la nécessité du gouvernement de défendre les Coréens du Nord, un sujet peu festif. Par ailleurs, c'est un travail important pour ôter la représentation négative de l'ensemble des Coréens qu'ont alors la plupart des Chinois. En effet, au début du siècle, lorsque le *Yalou* 鴨綠江, le bras de mer qui sépare les deux pays était gelé, ils passaient en Chine pour introduire l'opium dit Yuding. Autrement dit, même un sujet aussi sensible que celui de l'opium qui a décimé la population, peut être manipulé. La propagande est très efficace, elle joue sur le nationalisme et sur l'empathie, les paysans donnent de l'argent pour contribuer à l'entretien des soldats. Après la campagne pour aider la Corée du Nord, Yuding cherche à s'engager dans d'autres actions. Les étudiants connaissent une période d'euphorie après la Libération, ils veulent tous participer à l'élaboration d'une nouvelle Chine.

« Je me demandais toujours quoi faire » dit-elle. Appartenant à la Ligue de la jeunesse, elle doit en effet s'investir pour servir les différentes campagnes lancées dès 1951. Ces campagnes sont dites « campagne de masses » parce qu'elles mobilisent alors toutes les catégories sociales et professionnelles de population, la Ligue de la jeunesse, la Fédération des femmes, et les syndicats**.** Plusieurs, parmi ses camarades, suivent une formation pour connaître la vie des paysans et participer à la réforme agraire. Yuding choisit de répondre à la demande de la municipalité, elle suit une préparation pour participer à la réalisation des campagnes de répression dite des « Trois anti Cinq anti » 三反五反 *sanfan wufan.* Un engagement certes par conviction et détermination révolutionnaire, mais probablement aussi pour témoigner de son ralliement total à la politique du gouvernement :

> « Je voulais répondre aux nécessités du Parti, dit-elle. Avant même de passer l'examen de Beida en 1952, j'avais répondu à la demande du gouvernement qui proposait une formation à la municipalité de Pékin pour comprendre les réformes des campagnes « trois anti, cinq anti» *sanfanwufan,* mais je n'avais pas participé alors au mouvement à Pékin. Lorsqu'on a demandé des volontaires pour aller à Canton, où la campagne avait commencé plus tard, je suis partie, le Sud avait besoin de cadres, je serais restée mais les étudiants comme moi ont été rappelés »

La campagne dite des « Trois anti » débutée en décembre 1951, s'attaquait à la corruption, la bureaucratie et le gaspillage, aux malversations dans le domaine économique, à la prévarication, la fraude et le vol des biens de l'État, elle s'adressait particulièrement aux

cadres de l'ancien régime encore en place, les fonctionnaires et les hommes d'affaires[82]**.** En avril 1952, la campagne des « Cinq anti » visait à éliminer les pratiques illégales, les pots de vin par exemple et elle s'appliquait à la bourgeoisie marchande et industrielle. « L'objectif était de prendre le contrôle des usines et de réquisitionner les fonds détenus par les capitalistes »[83]. Des millions de personnes furent condamnées, envoyées dans les camps de rééducation ou exécutées, ce que conteste encore aujourd'hui, Yuding dans le déni de la réalité bien connue pourtant depuis. Elle réduit le nombre de personnes exécutées à : « *seulement quelques-unes* » en contradiction avec toutes les études menées, celles de John K. Fairbank par exemple [84] :

> « Sous les accusations diverses de corruption, d'évasion fiscale, de vols de fonds de l'État, de fraude sur la main d'œuvre ou les matières premières, et de détournement d'informations économiques presque tous les employeurs pouvaient faire l'objet d'un procès. On en élimina la plupart, et (je souligne) *seul un petit nombre* d'entre eux purent continuer à servir comme employés du gouvernement » (1989 : 391-392).

Elle travailla à Guangzhou 广州 (Canton), pendant l'été 1953, à la rentrée universitaire, le ministère de l'Éducation rappela tous les étudiants à Beijing. En effet, dans cette ville la campagne avait pris du retard, la municipalité manquait de fonctionnaires formés à cet effet. De nombreux cadres et quelques étudiants de Beijing et de Tianjin notamment, furent donc envoyés à Guangzhou pour aider les chefs de quartier à appliquer les mesures du gouvernement, c'est-à-dire « faire de l'information pour élever les consciences des cadres » dit Yuding :

> « Nous faisions des réunions pour étudier avec les cadres les documents publiés par le Comité central, nous allions dans les bureaux de quartiers et dans les usines expliquer la politique, encourager les gens à parler, les rééduquer en discutant avec eux pour qu'ils comprennent leurs erreurs et pour les amener à les révéler eux-mêmes. On s'adressait à ceux qui avaient des problèmes idéologiques ».

Quinze ans plus tard, en 1968 à l'École du Sept mai, Yuding, à son tour sera du côté des individus à rééduquer. La persuasion sera alors ouvertement liée à la coercition, ce qui n'est pas directement visible en 1953. Á ce moment-là, elle n'avait pas de doute sur la légitimité et les bienfaits de cette campagne qui visait, par la parole, à la conversion idéologique des individus « qui n'avaient pas compris la nécessité d'aider leur pays » dit-elle, ou des cadres

[82] La première campagne d'épuration des contre-révolutionnaires avait eu lieu au début de l'année 1951. Sont alors éliminés ou expédiés dans des camps, des millions de propriétaires terriens, notables de l'ancienne société, partisans du Guomindang, intellectuels et autres individus considérés comme des ennemis du peuple.
[83] J. K. Fairbank, M. Goldman 2010: 499.
[84] Selon J. Guillermaz, les épurations pendant les campagnes des Trois et des Cinq antis, auraient entraîné plusieurs millions d'exécutions. Guillermaz 1979: 38-39.

qui n'appliquaient pas les directives du Parti. Elle pensait que les méthodes du parti communiste, c'est-à-dire les pressions psychologiques par la propagande et l'éducation, étaient admises par tous, elle était fière de son travail. Or, Jean-Luc Domenach et Philippe Richer analysant la manière dont les mouvements de masse avaient permis de contrôler les individus et particulièrement les cadres, précisent: « L'envers caché mais nécessaire de toute campagne de masse, c'est la « rectification » interne, c'est-à-dire l'épuration de tous les cadres qui ne se sont pas montrés capables d'organiser l'enthousiasme des larges masses » (1987 :31). Le gouvernement voulait remplacer les fonctionnaires « d'une utilité ou d'une loyauté douteuses » précisent John K. Fairbank et Merle Goldman (2010 :500). En effet, ces campagnes visaient à se débarrasser des « mauvais éléments » c'est-à-dire, en particulier les entrepreneurs et les hommes d'affaires appartenant au Guomindang qui avaient conservé leurs pratiques d'avant la Libération. En participant à cette campagne, Yuding avait pu apporter son concours à la condamnation de quelques cadres administratifs ou responsables d'usines. Les épurations n'étaient pas connues de tous, par exemple, en 1952, elle avait incité sa sœur à revenir des USA, ignorant pendant plusieurs années le sort réservé aux catholiques qui rentrèrent en Chine à l'appel de Mao Zedong. Cependant, les minimiser aujourd'hui relève du déni.

Le témoignage de deux femmes chinoises que j'appelle Lin et Wei, l'une étudiante, l'autre enseignante entre 1958 et 1968, confirme l'engagement des jeunes gens, pour servir la politique de Mao Zedong depuis la Libération[85]. Elles ont conscience d'avoir été manipulées par le Parti tout en reconnaissant l'idéalisme révolutionnaire qui les animait comme la plupart des étudiants. Lin par exemple rapporte qu'elle était heureuse de participer à la « campagne d'éducation socialiste » 社会主义教育运动 *shihui zhuyi jiaoyu yundong* en 1963»[86]. « La corruption était inacceptable pour nous, il fallait éliminer les contrerévolutionnaires, nous avons été envoyés dans les villages proches de Beijing pour faire des enquêtes sociales, dit Lin, noter les histoires des familles paysannes, aider les cadres à classer les paysans selon les catégories de l'époque, paysans pauvres, moyens-pauvres ou riches ». Il s'agissait de calculer les revenus de chacun et de faire la preuve de ceux qui trichaient. Elle ne savait pas à ce moment-là, dit-elle, que ces paysans riches furent classés « contrerévolutionnaires » souvent torturés pendant la Révolution culturelle. Quand à Wei, elle n'est pas dans le déni de sa

[85] Lin, a été professeure dans une grande université de Chine, elle est aujourd'hui en retraite. Wei a quitté la Chine dès l'ouverture du pays en 1980, depuis elle mène une carrière de traductrice en France. Elles étaient toutes les deux issues d'un milieu bourgeois.

[86] Ce mouvement est aussi dit des « quatre purifications » 四清运动 *siqing yundong* ; elles concernaient la politique, l'économie, l'organisation et l'idéologie.

responsabilité dans l'élimination des contrerévolutionnaires, elle l'assume et l'explique par le contexte:

> « Tous les étudiants pensaient que le Parti avait raison, nous ne savions pas alors qu'il y avait eu tant d'excès, s'il fallait condamner, alors c'était juste, on participait. Nous suivions sincèrement la politique du Parti pour sauver le pays. Nous pensions qu'il fallait éliminer les personnes qui profitaient de la situation alors que la majorité des Chinois faisait des efforts pour reconstruire notre pays ».

Jusqu'à la Révolution culturelle, l'une et l'autre déclarent qu'elles n'avaient pas eu de doute sur la légitimité des campagnes. Hu Ping apporte son interprétation de l'absence de doute des individus soumis au régime maoïste de dictature :

> « …nous faisions confiance à Mao Zedong, dit-il, mais cette confiance n'était pas le fruit d'une réflexion critique, parce que nous n'avions pas émis le moindre doute. La cause de cette absence de doute venait de notre connaissance subconsciente des conséquences terrifiantes que provoquerait ce genre d'incertitude. Autrement dit, nous ne doutions pas parce que nous n'osions pas le faire…. » (2004 :76).

Yuding pendant la Révolution culturelle était restée convaincue de la pertinence du marxisme-léninisme pour guider la Chine et faisait encore confiance au Parti. Ses critiques étaient toujours nuancées : « j'étais révoltée par les injustices mais je me persuadais que la justice n'existe pas dans ce monde ». Ses contradictions, ses hésitations émaillaient nos entretiens : « Quelques fois, disait-elle, parlant de la Révolution culturelle, je doutais mais je n'étais pas sûre, beaucoup de choses étaient confuses et puis après j'étais pleine de confiance dans le président Mao **».** Il était le guide, il apportait une réponse à tout problème :

> « Nous devons apprendre à examiner les questions sous tous leurs aspects, à voir non seulement la face mais aussi le revers des choses et des phénomènes. Dans des conditions déterminées, quelque chose de mauvais peut produire de bons résultats et, à son tour, quelque chose de bon peut en produire de mauvais ».
>
> De la juste solution des contradictions au sein du peuple » (27 février 1957).

Aujourd'hui encore, Yuding ne reconnaît pas l'ampleur de la répression des campagnes *sanfan wufan.* Elle est dans le déni, elle refuse de reconnaître une réalité trop lourde. Ce phénomène s'est produit sous tous les régimes dictatoriaux : sous Staline, sous Hitler, qu'ils aient été ignorants ou complices, aveuglés ou demi-conscients, les individus ont pour la plupart refoulé le souvenir de leur passé et ils prétendent qu'ils « ne savaient pas ». D'autres comme certains anciens gardes-rouges, l'ont même justifié *a posteriori.* En participant pendant deux mois à cette campagne, en faisant de « l'information pour élever la

conscience des cadres » Yuding a contribué, en toute innocence ou consciemment, au classement des individus qui ne répondaient pas aux critères positifs de classe édictés par le Parti, et de ce fait, à la répression,

Aujourd'hui elle a trouvé une maxime qui biaise le déni d'une partie de la réalité vécue : « En chaque situation il y a du bon et du mauvais, il faut s'efforcer de considérer le positif et d'oublier le négatif ». Une philosophie qui lui permet d'accepter l'histoire révolutionnaire de son pays, laquelle par ailleurs dit-elle, n'a pas été complètement évaluée en Chine jusqu'à présent : « Cette période est encore à l'étude on (c'est-à-dire le gouvernement) n'a pas fait le point » dit Yuding, une réflexion que j'ai entendue plusieurs fois en Chine. La vérité pour elle est donc encore attendue du Parti. Certes, comme le remarque Jean-Louis Domenach, et Xiaohong Xiao-Planes les publications des Occidentaux sont nombreuses sur le sujet, les témoignages des Chinois se multiplient, cependant des documents recélés dans les archives secrètes du pays, manquent encore aux historiens et aux sociologues (2011). Elle était ainsi passée en toute bonne foi, d'une jeune fille bien éduquée dans une famille bourgeoise de la société confucéenne, respectant la parole de ses aînés, élevée selon aussi la morale chrétienne de compassion pour les autres, à une situation d'inquisition, de toute puissance, exécutant des ordres qui aboutirent à torturer et éliminer ses semblables.

Ce chapitre aura permis de connaître la trajectoire de Yuding, une jeune fille de la société bourgeoise du début du XXe siècle, éduquée selon la morale confucéenne, bouddhiste et chrétienne de sa famille, devenue selon ses propres termes une « vraie marxiste-léniniste ». Ardente militante, active dans le secteur de la propagande, elle fut particulièrement zélée à servir Mao Zedong, comme beaucoup d'étudiants de sa génération ayant aussi des origines de lettrés propriétaires-terriens, changeant ainsi avec facilité de normes et de standards moraux au nom de la lutte des classes. Ce chapitre présente les conditions qui l'ont aidée à forger la « fille du Parti » qu'elle dit avoir été, c'est-à-dire le changement de société, les bouleversements familiaux et les évènements historiques. Enfin, il éclaire son cheminement dans une famille prise dans l'obligation de se transformer en raison du contexte politique et social, une famille qui n'étant pas nationaliste, n'avait d'autre choix que d'espérer la chute du Guomindang et l'établissement d'une société meilleure à leurs yeux, promise par les communistes. Une méprise que Yuding ne reconnaît pas, puisqu'elle considère que le Parti communiste chinois 中國共産黨, *Zhongguo Gongchandang* a pris en charge tous les besoins des individus. Par ailleurs, en entrant dans la cellule clandestine du Parti de son université, s'opposant au gouvernement des nationalistes, elle était en somme dans la continuité d'une

attitude familiale. Son grand-père, Mengxiong, avait créé un précédent, quittant le gouvernement de Jiang Jieshi en 1937. Son père lui aussi avait choisi de rester travailler dans la région du Shandong hors contrôle du Guomindang jusqu'en 1945. Une famille qui, réunie à Beijing avait célébré l'arrivée de Mao Zedong en 1949.

Chapitre 5

À la charnière de deux univers sociaux : une carrière et un mariage

1. Le privilège de voyager : la rareté des interprètes alliée aux compétences professionnelles de Yuding

Après s'être engagée politiquement à travers des actions au sein de la Ligue de la jeunesse, ce que j'avais montré dans le premier chapitre, Yuding poursuit une carrière militante de « vraie fille du Parti » comme elle aime se définir, dans une autre organisation de masse, la Fédération des femmes. Elle se met totalement à la disposition de son unité de travail, tant avec ses qualités révolutionnaires que professionnelles.

L'insuffisance d'interprètes en langue française au début de la République populaire et l'exercice de sa profession au sein de la Fédération des femmes, ont été au fondement des privilèges de Yuding durant la trentaine d'années du gouvernement maoïste (1949-1976). Les interprètes entrées comme elle à la Fédération des femmes en 1954 resteront les seules jusqu'en 1960, date à laquelle de nouvelles diplômées seront engagées[1]. À la veille de la Révolution culturelle, en 1967, selon Yuding, elles seront moins d'une dizaine, un petit nombre qu'elle justifie par la rareté des étudiantes formées à cette discipline[2]. Ainsi, elle a pu voyager dans une période où les Chinois étaient privés de ce droit, elle a mené une vie en contraste flagrant avec celle de la masse des jeunes femmes de son âge. Au cours de sa carrière, et particulièrement entre 1955 et 1968, elle s'est rendue dans une trentaine de pays, le plus souvent pour servir la Fédération des femmes, mais elle a été parfois « prêtée » dit-elle. En effet, les « départements de relations internationales » 国际关系系 *guoji guanxixi,* qui existaient dans de nombreux organismes, faisaient appel ponctuellement aux traductrices de son organisme de travail.

La première intervention de Yuding a eu lieu dans le cadre d'une grande rencontre internationale à Genève en 1955. C'est en effet en 1954 et 1955 que se déroulent en Suisse, pays neutre en pleine guerre froide, les grandes conférences organisées par l'ONU et l'OMS.

[1] Elles ont fait leurs études secondaires après la Libération pour la plupart, ce qui signifie qu'elles ne sont pas toutes originaires de familles bourgeoises comme les premières diplômées, mais qu'elles ont un niveau d'études de langue équivalent. La différence porte sur leur éducation familiale.

[2] Renseignement donné par Yuding et une autre interprète rencontrée à Beijing, R. Wang, diplômée en 1960 entrée au département international de la Fédération des femmes cette année-là.

Elles permettent les échanges politiques et sociétaux sur toutes sortes de sujets, parmi lesquels ceux qui concernent la famille, les femmes et les enfants. Yuding est accompagnée de responsables de la Fédération des femmes qui évaluent son travail et sa conduite, c'est en somme un examen qu'elle réussit. Au cours de cette réunion internationale, chaque séance d'interprétariat est commentée par les membres de la commission chinoise qui participent à ce congrès. « Ils étaient indulgents, dit-elle, mon travail était celui d'une débutante, ma traduction ne respectait pas toujours la syntaxe». Elle se souvient de ce congrès comme d'une épreuve, fondatrice de l'attitude qu'elle aura durant toute sa vie professionnelle, toujours apprendre, consacrer chacune de ses soirées à l'étude pour se préparer aux traductions du lendemain. Toutefois, c'est probablement aussi sur son comportement politique qu'elle a été jugée, car à la fin de la rencontre elle est envoyée directement à Berlin-Est pour occuper un poste important et de longue durée. C'est en effet dans cette ville située à la limite des pays de l'Est et des pays d'Europe, qu'ont lieu les réunions des déléguées des associations de femmes des pays libéraux et communistes. Ces échanges internationaux font suite aux premières rencontres Franco-allemandes dans le contexte politique de l'après-guerre (seconde guerre mondiale 1939-1945). Dès 1946, les Françaises élues du Parti Communiste et du Mouvement Républicain Populaire qui avaient défendu la cause des femmes et fait voter des lois en leur faveur, avaient rencontré des associations féminines allemandes tant à Berlin-Ouest qu'à Berlin-Est. Ensuite, comme le rapporte Germaine Touquet : « En 1955, fut fondée à La Haye (Pays-Bas) l'Union Européenne Féminine (UEF) qui regroupait des femmes responsables politiques démocrates-chrétiennes de l'Autriche, de la France, de l'Italie, des Pays-Bas, de la République fédérale allemande et du Parti Conservateur de la Grande-Bretagne et de la Finlande. L'adhésion de femmes politiques du Danemark, de l'Espagne, de la Grèce, du Luxembourg, de la Belgique, de la Norvège, du Portugal, de la Suède et de la Suisse »[3].

Les réunions ont lieu au « Secrétariat de la Fédération internationale des femmes » un bâtiment entièrement réservé à cet effet. Il comporte un secrétariat général, des bureaux et des salles de conférences pour les délégués des deux cents organismes approximativement dit Yuding qui participe aux rencontres. Quand elle est à Berlin-Est, Yuding y travaille tous les jours, cependant elle voyage aussi en Europe, ainsi, quelques semaines après son arrivée, du 7

[3] J'ai cité Germaine Touquet ancienne présidente des femmes du MRP, Mouvement Républicain populaire. http://www.amicalemrp.org/html/oeuvre.php?L=1 vérifié le19/01/2013.

au 10 juillet 1955, elle repart en Suisse à Lausanne pour le Congrès mondial des mères, puis au début de l'année suivante en Albanie[4].

En dehors de deux longs séjours à Berlin-Est, sur lesquels je reviendrai plus loin, Yuding a eu l'opportunité de voyager en Europe, en Afrique, en Indonésie. Les visites en Afrique coïncident avec la politique extérieure du ministre des affaires étrangères Zhou Enlai, 周恩來 (1898-1976). Les premiers accords culturels et commerciaux avec les pays africains fraîchement indépendants débutent à la fin des années cinquante. Ils sont établis dès 1956 avec la Tunisie et le Maroc, avec l'Algérie en 1958 avant même son indépendance en 1962, sans oublier les pays d'Afrique noire, le Mali, le Cameroun, le Soudan, le Togo, le Ghana le Congo-Léopoldville (Zaïre) le Congo Brazzaville, la Guinée et autres. La République populaire chinoise ouvre des ambassades en Guinée en 1959, au Mali en 1961 à Alger en 1962[5]. Ainsi, alors que la Chine diffuse sa propagande maoïste dans le cadre de sa politique tiers-mondiste, la Fédération des femmes organise des rencontres avec les associations de femmes de ces mêmes pays jusqu'en 1966, début de la Révolution culturelle, date de sa fermeture jusqu'en 1976. Yuding se rend dans tous les pays d'Afrique du Nord et d'Afrique noire que je viens de citer[6]. Parmi les rencontres importantes elle cite « La conférence des femmes d'Asie et d'Afrique » en Égypte en 1961 et une autre en Indonésie à Jakarta en 1965. En Europe, elle mentionne en 1963 le Congrès des femmes sur le désarmement mondial. Pendant la Révolution culturelle comprise strictement entre 1967 et 1969[7], les relations diplomatiques se poursuivent sans nuages avec certains pays, le Congo-Brazzaville par exemple, la Mauritanie, la Zambie, d'autres ferment leurs Ambassades à Beijing, le Dahomey, l'Égypte, quelques-uns maintiennent des relations « correctes (…) très soucieux de non engagement : le Soudan, le Mali (…) » par exemple[8].

Par ailleurs, des réunions internationales conduisent Yuding dans les pays de l'Est, en Roumanie, en Hongrie, et en Albanie. Elle travaille, non seulement pour la Fédération des femmes, mais aussi pour la Ligue de la jeunesse et pour les Syndicats qui font appel à la

[4] L'Albanie est entrée dans le bloc des pays communistes en mai 1955, par le traité de Varsovie, traité "d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle »

[5] Sur l'ouverture au Tiers Monde et la politique africaine de la Chine sous Mao Zedong voir J-L Domenach, Ph Richer 1987 t.1 : 223-230.

[6] Je n'ai pas trouvé mention des rencontres de la Fédération des femmes avec les associations de femmes des pays sous-développés dans les travaux des sinologues qui ont étudié la politique africaine de la Chine, tels que : J-L. Domenach, Ph. Richer 1987: 224-230 ou J. Guillermaz, 1979, par exemple.

[7] Voir les notes historiques page 260 sur les différentes phases de la Révolution culturelle, comprise plus généralement entre 1966 et 1976. Celle-ci correspond à la période du plus grand chambardement dans les institutions, entre autres bouleversements.

[8] J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 :258-259.

Fédération n'ayant pas de traducteurs de langues étrangères dans leurs associations. C'est ainsi qu'elle se rend à Bucarest en 1964 pour le Congrès mondial des travailleurs, à Leipzig en 1962 pour la conférence des syndicats de l'imprimerie. La rupture idéologique entre la Chine et l'URSS, effective en 1960, n'empêche pas la participation des Chinois aux congrès et aux rencontres qui ont lieu à Moscou, toutefois, les polémiques sont parfois vives[9]. Les divergences touchent notamment à la construction du socialisme. Mao Zedong lutte contre le révisionnisme et le dogmatisme[10]. Khrouchtchev à la tête de l'URSS travaille à la déstalinisation de son pays. Le conflit se répercute sur l'ensemble des pays communistes qui tous soutiennent l'URSS, sauf l'Albanie, c'est dire la position malaisée des Chinois dans les réunions internationales. Ce différend a des conséquences sur les rencontres, les propositions chinoises sont la plupart du temps rejetées, quelques soient les sujets discutés dit Yuding sans se rappeler des motifs de discorde. Cependant, elle garde le souvenir d'une rencontre où les représentants des Syndicats chinois étaient sortis « vainqueurs » dit-elle. Cette issue positive pour les Chinois était devenue rare, si bien qu'en arrivant à la gare de Beijing la délégation, dont elle faisait partie, fut accueillie et félicitée par une foule de travailleurs. Elle a oublié le contenu des propositions, elle ne se souvient que de la fierté ressentie pour son pays. Concernant les rencontres à Moscou après 1960, elle participa en 1963 au Congrès mondial des femmes où la Fédération des femmes chinoises remporta un vif succès, et en 1964, au Forum mondial de la jeunesse[11].

Ainsi, tout en voyageant, elle mène une vie de pionnière féministe. En Chine comme ailleurs le « féminisme » suppose un militantisme en faveur de l'égalité des sexes. En effet, la sociologue Tania Angeloff définit ainsi le terme : « un courant de pensée en faveur des droits des femmes et de la disparition des inégalités entre le groupe des hommes et celui des femmes » ; elle précise toutefois qu'en Chine on parle d'un « féminisme d'État », car dit-elle : « le féminisme apparaît en lien étroit avec le Parti communiste chinois (PCC) et en symbiose

[9] Depuis l'alliance sino-soviétique signée entre Mao Zedong et Staline en 1950, l'URSS apportait une aide financière aux Chinois, une assistance technique pour le développement de l'industrie et de l'agriculture, et collaborait au système d'éducation en formant des professeurs et en traduisant et imprimant des ouvrages russes en mandarin, En 1957, les désaccords sur leur politique nucléaire divisent les deux pays. En 1960, l'URSS met fin à la collaboration entre les deux pays, rappelle ses conseillers et ses techniciens.

[10] Mao Zedong accuse Khrouchtchev de pratiquer un révisionnisme, c'est-à-dire de ne pas appliquer strictement l'idéologie marxiste-léniniste, par exemple de négocier avec l'impérialisme des USA. Il refuse le dogmatisme c'est à dire les erreurs dues à l'utilisation figée de l'œuvre des marxistes. Selon Mao, la connaissance vient de la pratique sociale, elle dépend de la production et de la lutte des classes.

[11] Yang Yun-yu, chef de la délégation des femmes chinoises a rapporté ce succès dans un ouvrage édité la même année à Beijing en Langues Etrangères, *La lutte entre deux lignes au congrès mondial des femmes à Moscou*.

avec l'État chinois, depuis la création de la Fédération des femmes de Chine (FFC) en 1949[12]. C'est une définition qui correspond à celle de la sociologue Anne Revillard, le féminisme d'État dit-elle, désigne « les activités des structures gouvernementales qui sont formellement chargées de faire avancer le statut et les droits des femmes », c'est en effet le rôle que tient la Fédération des femmes en Chine entre 1949 et 1966[13]. Dès le début de la République populaire chinoise en 1949, le féminisme a été étroitement mêlé au Parti communiste par le biais de la Fédération des femmes chinoises puisqu'elle agit selon la ligne politique marxiste-léniniste. C'est toute la différence avec le féminisme des pays occidentaux pendant la période maoïste :

> « Women could be represented *as women* only through the state's Women's Federation. That is, the socialist state in China, in marked contradistinction to the state in the United States, colonized and produced feminism. The « national woman » became the only viable feminist under Maoist politics. She was a revolutionary who had reached an elevated status through commitment to class politics and wholehearted support for state policies »[14]

La Fédération des femmes s'inscrit dans la lutte contre les discriminations, propose et met en place des mesures pour émanciper les femmes dans la famille et la société par des lois sur le travail, la santé et la protection des enfants, avec l'aide et sous le contrôle de l'État. C'est ce féminisme chinois, cette idéologie égalitaire communiste instituée en partie bien avant la Libération que les membres de la Fédération des femmes introduisent en Afrique[15]. Comme l'indiquent les économistes Meibo Huang et Peiqiang Ren :

> « Des années 1950 aux années 1970, l'idéologie était le principal facteur d'influence sur la politique d'aide étrangère de la Chine. Après la fondation de la RPC, le pays était exposé à la menace du blocus militaire et économique des États-Unis, puis de

[12] T. Angeloff, sociologue diplômée de Sciences politiques s'est intéressée au féminisme d'État et à la Fédération des femmes chinoises dans un article : « Le féminisme en République populaire de Chine : entre ruptures et continuités », *Revue Tiers Monde*, 2012, n° 209 : 96-106.

[13]Voir : « Le féminisme d'État : construction de l'objet », article d'Anne Revillard, 2006, http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id_article=1026, vérifié le 25/10/ 2014.

[14] Analyse de T. Barlow rapportée par L. Rofel 1994 : 238 ; Voir aussi T. Barlow 2004 : 339-360 et sur la question du féminisme en Chine : C. Gipoulon 1986.

[15] Le premier courant féministe en Chine se situe à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, représenté principalement par le combat de deux intellectuelles pionnières, (déjà citées dans la partie X Chapitre X) Qiu Jin (1875-1907) et Xiang Jingyu (1895-1928) laquelle a été la première femme militante élue au Comité central du parti communiste en 1921. Elles luttent contre l'impérialisme étranger et chinois pour l'émancipation des femmes, revendiquent des libertés individuelles au sein de la famille et contestent la tradition chinoise patriarcale. Après ce premier mouvement qui participe à la chute des Qing en 1911, le deuxième mouvement contestataire des femmes conduit à la révolte du Quatre mai 1919. C'est alors que les féministes se trouvent enrôlées dans le communisme qui dès sa fondation en 1921, cherche à les attirer en son sein, et crée peu après un « bureau central des femmes ». L'émancipation féminine est alors liée à la lutte des classes, celles qui ne rallient pas le communisme sont bannies considérées comme « féministes bourgeoises ». Ce qui fait dire à Tania Angeloff: « Les conditions de naissance du féminisme chinois et de contrôle par le Parti invitent à s'interroger sur le statut idéologique des idées promues ou défendues par les féministes chinoises durant la période maoïste ». Voir T. Angeloff 2012 : 94 ; C. Gipoulon 1984 ; Ch. Duffour 2006.

> l'ancienne Union soviétique. Durant cette même période, les pays du tiers-monde luttaient pour leur indépendance nationale. Obéissant à un sentiment d'une destinée historique commune, la Chine considérait le tiers-monde comme un allié important dans un « Front international uni » contre l'impérialisme et le colonialisme (Burke et als., 2007). Pour cette raison, elle commença à fournir de l'aide à d'autres pays du tiers-monde et s'engagea dans l'exportation idéologique de son expérience dans la construction d'une société socialiste, ce qu'elle estimait être une partie importante de son engagement en faveur de l'internationalisme prolétarien (Li, 2009). L'influence de cette idéologie s'est fait fortement sentir dans les années 1960 et a atteint son apogée entre 1970 et 1975 »[16].

Au mois de mars 1960, à Copenhague Yuding participe à la Conférence internationale des femmes socialistes: « Une rencontre très importante pour le travail de libération des femmes dans le monde » dit-elle. En effet, cette conférence s'inscrit dans la même perspective internationaliste que celle qui avait eu lieu en 1910, à Copenhague également. C'est au cours de cette réunion, donc cinquante ans plus tôt, que Clara Zetkin (1857-1933), enseignante, journaliste, militante politique allemande et militante féministe, avait proposé la création de « la journée internationale des femmes ». Journée qui fut fixée plus tard au huit mars de chaque année[17]. Yuding se trouve pour la première fois dans un pays de régime démocratique, elle ne peut rien en dire car elle n'a pas eu l'opportunité d'observer la vie des Danois. Elle ne parle jamais des échanges personnels qu'elle a pu avoir avec les autres femmes qui participent aux sessions. Aujourd'hui, elle ne se rappelle plus précisément dit-elle, des thèmes débattus au cours de ces rencontres, sachant qu'il s'agit toujours d'améliorer les conditions de vie de la famille, de la femme et de l'enfant. Elle passe son temps dans les salles de conférences et à l'hôtel où elle loge avec la délégation chinoise. Á l'étranger une Chinoise ne sortait jamais seule il n'y avait pas d'échange possible avec le *quidam*, l'homme de la rue. Au cours de sa carrière elle avait ainsi foulé le sol d'une trentaine de pays, analysant les sociétés avec le regard d'une communiste, c'est-à-dire à partir des critères de son endoctrinement, sans échanges personnels en général ou rarement avec l'habitant. Toutefois, elle avait une bonne connaissance des lois et des pratiques concernant la famille, à travers les revendications des femmes ou les exemples d'avancées de leurs situations présentés par les associations et les fédérations.

[16] Meibo Huang et Peiqiang Ren, « L'aide étrangère de la Chine dans l'architecture de l'aide internationale », *Revue internationale de politique de développement* mis en ligne le 03 avril 2012, consulté le 26 septembre. 2012. URL : http://poldev.revues.org/959.

[17] G. Badia 1993. L'auteur présente la vie de Clara Zetkin, féministe passionnée, tant au travers de ses combats politiques, de sa lutte pour l'émancipation des femmes, de ses conflits au sein du parti communiste, que de sa vie d'épouse et de mère. Son parcours est richement documenté grâce à l'accès de l'auteur aux archives d'Allemagne de l'Est.

Les conditions de travail sont différentes selon les missions. Lors des rencontres dans les pays francophones Yuding part souvent seule avec une déléguée de la Fédération. Dans les congrès internationaux, les séances de travail sont multilingues et requièrent la présence des interprètes chinoises en langues russe, anglaise, et française. Elle intervient en tant qu'interprète pendant les rencontres et les séminaires, et traduit aussi les documents produits par les pays francophones. Les principaux objectifs sont la défense des droits des femmes, la lutte contre toutes formes de violence, contre la discrimination à leur égard, ou leur marginalisation soit toujours un combat pour l'égalité entre sexes dans tous les secteurs de la société. Les sujets traités sont ceux déjà cités qui sont étudiés à Beijing par la Fédération dnationale des femmes. Les séances d'études permettent d'améliorer les mesures déjà mises en place, de nouveaux programmes sont élaborés, les expériences des différents pays sont confrontées.

Tout en considérant le travail qui reste à faire en Chine, Yuding porte un jugement positif sur son gouvernement, au regard des efforts qu'il a accompli depuis la Libération pour rattraper son retard sur les pays occidentaux. En 1950, La Loi du mariage avait permis d'améliorer le statut des femmes, et grâce à la mise en place de nombreuses structures, l'éducation et les soins médicaux avaient été accessibles au plus grand nombre. Certes, elle connaît l'écart considérable qui existe dans son pays concernant l'application des lois et la réalisation des infrastructures entre les villes et les campagnes, cependant, de son point de vue, la Chine est bien placée sur l'échelle d'évaluation des pays développés. Son parti pris nationaliste se fonde sur la comparaison d'études chinoises avec celles de pays libéraux qui rapportent, elles aussi, les discriminations à éradiquer, les inégalités dans le travail et les problèmes spécifiques de santé qui touchent directement les femmes et les enfants[18]. Sa connaissance des différentes situations lui permettait de relativiser celle de la Chine. Par exemple, les ouvrières chinoises bénéficient d'avantages sociaux que n'ont pas toutes les femmes en France : gratuité des soins médicaux et d'hospitalisation, gratuité des crèches et des jardins d'enfants dans toutes les unités de travail. Elle connaît les difficultés sociales des pays étrangers à travers les travaux des femmes des associations ou fédérations des différents pays, par exemple les revendications du MLF en France, « Mouvement de libération des femmes », du droit à la

[18] Pour exemple, en 1963, au moment du Congrès mondial des femmes à Moscou, les lois qui ont libéré les femmes ne sont pas encore promulguées en France. Les femmes mariées ne peuvent pas exercer une profession sans l'autorisation de leur époux avant 1965. La Loi Neuwirth autorise la contraception seulement en 1967, la loi sur l'interruption légale de la grossesse apparaît en 1975, et il faut attendre 1972 pour que le principe : « à travail égal salaire égal », soit reconnu. Quant au divorce par consentement mutuel il n'existait pas avant 1975.

contraception, à l'avortement. C'est par le truchement des fédérations des différents pays qu'elle peut évaluer la situation de ces pays et les comparer avec la Chine.

Quelques rares anecdotes permettent de sortir du discours neutre de la rhétorique de la propagande et de l'énumération des rencontres et des colloques internationaux, pour accéder à un champ exclusivement émotionnel. Par exemple, Yuding se souvient de la contrariété éprouvée à Copenhague lorsqu'on lui interdit de visiter la ville avec ses collègues sous le prétexte qu'elle était enceinte de quatre mois. Elle évoque la frustration de ne pas avoir vu la statue de la petite sirène. En revanche, elle se rappelle de moments agréables goûtés en Afrique. Après un séjour à l'Ambassade de Chine, à Brazzaville, la cadre-déléguée, une chinoise de l'Ambassade, et elle-même, doivent se rendre à Pointe-Noire, une petite ville située à 500 kilomètres de la capitale, les conditions d'hébergement cassent un peu les codes habituels du gouvernement chinois de non proximité avec les habitants. Il n'y a pas d'hôtel, Yuding est hébergée dans la famille du notable africain qui reçoit la délégation chinoise, elle partage le lit d'un enfant de quatre ans tandis que ses collègues dorment dans la salle de réunion de la ville où l'on a installé pour elles deux lits. Ce fait, contingent aux contraintes d'un pays sans structure d'accueil, lui donne l'opportunité de parler avec la femme de son hôte, une française, de découvrir la vie d'une famille et partager les conditions de vie de la population. Toutefois, aujourd'hui, elle décrit la situation sous un angle politique, elle fait état de ce qui caractérisait ce pays sous-développé : le manque de moyens matériels, les coupures d'électricité, les restrictions d'eau, autrement dit les différences de confort avec la Chine à la même époque, le modèle à suivre. De la découverte de l'Afrique noire, de la beauté du pays, de son ressenti, du contraste avec la Chine elle ne dit rien, la visée de cette anecdote étant de me faire connaître le contexte de ce séjour. Il valide en effet, la nécessité pour la Fédération d'aider les femmes africaines à travers la recherche de solutions qui sont propres aux moyens qu'elles ont à leur disposition pour l'éducation et l'hygiène, par exemple. Cette anecdote illustre aussi l'introduction de la Chine dans les pays sous-développés africains que j'ai cités précédemment[19].

Sa connaissance des pays est en fonction des textes qu'elle traduit mais aussi des rapports que la Chine entretient avec eux. C'est significatif de l'idéologie chinoise et particulièrement évident s'agissant de la France. La guerre froide avait divisé le monde en deux blocs idéologiquement incompatibles, celui des marxistes-léninistes des pays communistes et celui

[19] Voir page 180.

du capitalisme libéral des États-Unis et autres pays européens. Avant 1964, date de la reprise des relations diplomatiques entre la France et la Chine et de la réouverture de l'Ambassade française à Beijing, Yuding n'a pas eu l'opportunité de rencontrer de Français, à part quelques traductrices dans le cadre de son travail. Du jour au lendemain, elle doit alors recevoir les nombreuses délégations françaises invitées par le gouvernement. Le hiatus entre sa situation d'experte de la langue et sa connaissance des mœurs françaises du XXe siècle est frappant. Elle n'a qu'un savoir littéraire acquis à l'université avec des professeurs chinois, c'est insuffisant pour faire face aux problèmes de culture qu'elle rencontre. L'expérience de la vie en France lui manque pour répondre à toutes les questions simples que lui posent les responsables de l'accueil des Français et de leurs familles. « On croyait que je devais tout savoir, dit-elle, je n'avais appris les goûts des Français qu'en lisant la littérature classique - elle cite Maupassant - au restaurant, je ne savais pas composer un menu qui leur plaise »[20]. Peu à peu elle se constitue un savoir sur les habitudes des Français en les observant et en les interrogeant. Il lui faudra attendre 1981 (ou 1982, elle a oublié la date) pour découvrir Paris et la France. Ce voyage se situe après la fin du maoïsme, lorsque Deng Xiaoping 鄧小平（1904-1997) prend le pouvoir et incite les Chinois à l'enrichissement. Si étonnant que cela puisse paraître, Yuding, ayant tant voyagé, ne partage pas ses réflexions sur la vie à l'étranger elle ne fait pas de commentaires sur la vie plus aisée et plus libre des femmes en France. Elle ne déroge pas de son discours marxiste-léniniste, son militantisme chinois l'empêche de porter son attention sur la politique des pays libéraux, elle rappelle que le progrès est en marche en Chine depuis la Libération, dans tous les domaines. Dans les sociétés totalitaires, pour éviter tout conflit intrapsychique qui les opposeraient au régime, les individus qui soutiennent leur gouvernement préfèrent dénier la réalité. Il leur serait insupportable de constater que les régimes capitalistes sont meilleurs pour les masses que le leur[21]. Son endoctrinement, mais probablement aussi son emploi du temps, ne lui permettent pas de s'intéresser à la culture des étrangers, juste lorsqu'elle en a besoin pour servir son pays.

La carrière internationale de Yuding s'est déroulée jusqu'à la Révolution culturelle, exception faite d'un voyage en Europe, qui la mena de France comme je viens de le dire en Hollande en passant par l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suisse et le Luxembourg qui se

[20] Joris Ivens 1982 : 328. Le cinéaste hollandais invité à tourner la Révolution culturelle en Chine en 1972, atteste des difficultés des interprètes chinois à transcrire les interviews en « français parlé ». Ils n'ont appris la langue française qu'à travers l'œuvre de Stendhal ou celle de Maupassant dit-il. Yuding est parmi ces interprètes.
[21] Voir l'analyse de la psychanalyste Margaret Meador, dans l'article du monde : « En RDA, les méchants étaient les autres, les capitalistes ». Cahier du « Monde » N° 21713 daté Samedi 8 novembre 2014, p.7.

situe vers 1981, dans des circonstances que je préciserai dans le chapitre 9, sans qu'elle ait été confrontée aux aléas de la politique en cette période troublée. Elle doit ce privilège à la rareté des interprètes, comme je l'ai souligné auparavant, mais aussi et surtout à son travail personnel, dit-elle, elle pensait que sa formation à l'École des langues étrangères avait été insuffisante, elle travaillait donc sans relâche pour améliorer ses performances de traductrice. Certes, pour être appréciée par ses supérieures, Yuding devait manifester sa vertu révolutionnaire, *hong* 红 « être rouge », mais aussi sa compétence professionnelle *zhuan* 专 « être experte ». Jean-François Billeter rappelle en effet la valeur de ces deux qualités dans le régime maoïste : « La vertu et l'intérêt ayant partie liée » dit-il (1986 : 33). La qualification était un critère de sélection pour être considérée comme un révolutionnaire digne de confiance quand celui de la naissance était discutable, rédhibitoire en bien des cas.

2. Les mauvaises origines familiales gouvernent les conduites : il faut être exemplaire

> « Á la fin de mes études à l'École des langues étrangères (1953-1954), dit Yuding, le gouvernement a décidé de m'envoyer à la Fédération des femmes, je n'ai pas choisi, mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas espérer une place plus intéressante ».

C'était en effet, une fonction importante, la Fédération des femmes appliquait la ligne fondamentale du Parti, œuvrait pour le changement du statut de la femme, luttait pour l'application d'une politique égalitaire entre les deux sexes et mettait en acte la phrase de Mao Zedong devenue un slogan[22] : « La femme peut porter l'autre moitié du ciel » 婦女能頂半邊天 *funü neng ding ban bian tian*. À partir de ce jour, elle considère que le Parti lui a fait confiance, elle décide de lui être fidèle et s'engage avec enthousiasme dans son travail de « féministe » au sens du féminisme d'État chinois c'est-à-dire qu'elle défend la cause des femmes à travers l'idéologie égalitaire communiste[23]. Je reprends ce qui a été développé précédemment au sujet du féminisme d'État, afin de bien comprendre la situation de Yuding. Les membres de la Fédération, écrit Tania Angeloff, apparaissent comme des « féministes d'État » :

> « De fait, pendant plus de trente ans, la FFC était le seul organisme légitime pour représenter la cause des femmes. Plus qu'une organisation en charge de la défense des droits des femmes, la Fédération servait surtout de courroie de transmission pour répercuter les directives du Parti » (2012 : 86).

[22] Selon une Chinoise, traductrice retraitée, cette phrase aurait été dite en 1968:« Tous l'affirment mais personne n'a pu indiquer à quelle occasion ».
[23] Ce qui a été expliqué à la page 5.

En acceptant ce travail à la Fédération des Femmes, Yuding se place dans la continuité de son engagement, étant militante communiste depuis 1948. Employée au département international, elle perpétue une conduite familiale, ses grands-pères, son père, ses oncles, étant allés à l'étranger, sans oublier sa sœur.

> « Le fond du travail diplomatique des femmes était une partie importante pour la libération et la paix. J'ai compris l'importance de mon poste, dit-elle et la chance que j'avais de travailler avec les représentantes de la Chine et des autres pays, capitalistes ou communistes (…) le Parti m'a formée, il m'a permis de voyager et de rencontrer des personnes intéressantes ».

En effet, au cours des trois décennies maoïstes, peu de personnes ont eu l'opportunité de rencontrer des personnalités tant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur. Par exemple, en Espagne, Yuding est prise en photo avec la reine Sophie de Grèce. En Chine, elle traduit les interventions des personnages célèbres, telle la veuve de Lu Xun, Xu Guangping (1898- 1968) qui défend les droits des femmes et propage les idées de son mari. Elle travaille pour des ministres, Chen Yi (1901-1972) et Zhou Enlai (1898-1976), qui furent importants dans la création de la République et qui ont débuté leurs cursus de révolutionnaires en France. D'une part, ils y avaient fait des études entre 1919 et 1924, grâce à une bourse Travail-Études créée par Cai Yuanpei (1868-1940), le premier recteur de l'Université Franco-chinoise[24]. D'autre part, avec quelques autres qui occupèrent eux aussi des postes clés sous la République populaire, c'est en France et en Allemagne qu'ils avaient organisé, dans la clandestinité, une première cellule du mouvement communiste chinois, et créé la branche européenne du mouvement communiste[25]. Zhou Enlai particulièrement portait un intérêt aux relations Franco-chinoises, par ses démarches auprès des personnalités françaises telles qu'Edgar

[24] Cai Yuanpei, membre fondateur et premier recteur de l'Université Franco-chinoise de Beijing en 1920, avait mis en place dès 1917 une « Association pour aller étudier en France tout en travaillant ». Après avoir refusé le poste de ministre de l'éducation sous le gouvernement de Yuan Shikai, soit à la proclamation de la République en 1912, il part en Allemagne puis s'installe en France en 1913 où il étudie le français. En 1917, il est nommé directeur de l'Université de Beijing, il entretient néanmoins les relations avec la France, organise l'accueil d'étudiants chinois en France et en Belgique. À l'origine de la création de l'Institut Franco-chinois de Lyon, il fait de nombreux séjours dans cette ville entre 1920 et 1923. Voir « Cai Yuanpei » *Perspectives: revue trimestrielle d'éducation comparée*, 1993. Vol. XXIII, no. 1/2, p. 147-157.

[25] Parmi les 1500 étudiants envoyés ces années-là on compte quelques personnalités, les ministres Zhou Enlai et Chen Yi déjà cités, Deng Xiaoping, président de la Chine de 1978 à 1992, Li Lisanhiyan, secrétaire général du Parti, Li Weihan, directeur du centre de formation du Parti en 1922, Cai Hesen, un des premiers inspirateurs du communisme en Chine accompagné de sa femme, sa sœur et sa mère. Une quarantaine de femmes étudiantes – ouvrières font partie du groupe, dont Cai Chang directrice de la Fédération des femmes entre 1949 et 1967. Sur les premières étudiantes en France, voir G. Barman et N. Dulioust, 1987. Pour une information sur la branche du Parti communiste en France et ses activités voir R. Faligot 2010 : 23-39.

Faure, André Malraux, et l'Ambassadeur Lucien Paye, il joua un rôle dans les tractations qui précéda l'ouverture de l'Ambassade française à Beijing en 1964[26].

Le souci d'exemplarité dans son travail guide alors les choix et les actes de Yuding. Elle se conduit en « vraie fille du Parti » dit-elle, elle manifeste sa vertu révolutionnaire, *hong* 红 « être rouge » comme je l'ai déjà dit, pour faire oublier ses mauvaises origines. En effet, en 1962, rappelle Simon Leys, Mao Zedong était revenu sur le déterminisme de la classe définie par le statut du père :

> « Mao Tsé-toung mit donc l'accent sur le facteur subjectif : un individu devait être jugé d'après son statut de classe, bien sûr, mais aussi d'après son attitude subjective (sixiang) 思想 à l'égard du régime socialiste et d'après son comportement individuel (biaoxian) 表现. Il considérait comme normal qu'une attitude d'hostilité au socialisme se transmette au sein des familles appartenant aux anciennes classes dépossédées, mais ne voulait pas admettre de déterminisme strict en la matière : tous ceux qui étaient nés dans de telles familles devaient pouvoir être persuadés qu'ils étaient libres de se racheter par leur engagement personnel » (1986 :11).

En réalité, l'engagement personnel d'un individu ne suffisait pas à assurer sa sécurité dans toutes les situations. Le comportement d'un parent pouvait gêner la carrière de ses enfants, ce que rapporte Zhang Zhimei, dactylo à la Société nationale d'importation de Chine à Berlin qui fut rappelée lorsque son père fut déclaré « contre-révolutionnaire » (2008 :83). Yuding quant à elle, avait été interpelée lorsque sa sœur, partie aux États-Unis en 1949, avait refusé de revenir en Chine, elle ne l'oubliait pas. Elle appartenait à une famille ciblée par le Parti, on pouvait à tout moment lui reprocher d'avoir une sœur dissidente, un oncle droitier et un père classé dans la catégorie des « contre-révolutionnaires ». Comme tout individu ayant étudié aux États-Unis, ce dernier pouvait être jugé responsable d'avoir introduit les idées libérales occidentales dont il fallait se débarrasser. Toutefois, en tant qu'ingénieur il faisait partie des « intellectuels supérieurs » *gaoji zhishi fenzi* 高級知識分子, soit, « l'élite technicienne » bien considérée au début de la République populaire, dont on avait besoin pour la reconstruction et l'industrialisation de la Chine[27]. Il ne fut jamais soumis à des interrogatoires, il subit comme tout le monde une éducation politique dans le cadre de son entreprise: une « affaire de tous les jours et de tous les instants », comme l'a décrit Corine Eyraud :

---

[26] Paul-Marie De La Gorce, *Études internationales*, vol. 1, n° 1, 1970, p. 29-36 ; J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 t. 1 : 249.

[27] M Cl. Bergère 1987 : 40. La définition « d'intellectuel supérieur » (*gaoji zhishi fenzi),* selon l'auteur, désigne en 1950 l'élite technicienne. Les ingénieurs formés à l'étranger appartiennent à cette catégorie.

« En effet, certains aspects font ressembler l'entreprise d'État à une caserne ou à un internat. La radio diffusée à fort volume à l'extérieur de tous les bâtiments, suffisamment fort pour qu'on l'entende de l'intérieur, se met en route entre 6 h 30 et 7 heures du matin et cela jusqu'à l'heure du début du travail. Elle diffuse les informations de l'entreprise, des réflexions politiques, des préceptes politiques et moraux, elle est chargée de la motivation du personnel, etc. Elle reprend sa diffusion pendant les heures de pause et les repas. La radio scande ainsi le rythme de la vie collective. Des réunions sont organisées pendant les heures de travail, mais aussi en dehors, avec plus ou moins d'obligations d'y participer (1999 : 215).

Lorsque le Parti avait ordonné de « Tracer une ligne de démarcation avec les droitiers », prudente, Yuding s'était tenue à l'écart de son troisième oncle paternel qui « portait le chapeau » comme on disait. En effet, en février 1957, Mao Zedong avait lancé « La Campagne des Cent Fleurs » 百花運動 *baihua yundong*, pour inciter la population à formuler ses critiques et ses revendications, comme des milliers de cadres et d'intellectuels du pays, son oncle s'était exprimé [28]. L'illusion de libéralisme fut alors de courte durée, les cadres qui avaient osé répondre furent appelés « droitiers » et selon les cas, ils furent dégradés, refoulés, envoyés dans des camps de rééducation, ou incarcérés[29]. Économiste reconnu, car il avait un diplôme français que peu possédaient à l'époque, son oncle est alors banni. Démis de ses fonctions, il est envoyé à Guangzhou, situé au sud du pays, assigné à un poste d'enseignant de moindre intérêt que celui qu'il occupait à Beijing. Yuding aura plusieurs fois l'occasion de se rendre dans cette ville mais s'abstiendra de lui rendre visite, évitant le risque d'être critiquée. Le Parti demandait aux proches de « marquer une ligne nette de démarcation » avec les droitiers, elle obéit. Hu Ping rappelle que ce sont souvent les accusés eux-mêmes : « qui tiennent à ce qu'entre eux et leurs proches celle-ci soit tracée » (2004 :242).

Ainsi, le dossier personnel de Yuding notait ses liens de parenté avec des personnes critiquables par leur origine sociale, leur statut ou leur attitude, appartenant à l'une ou l'autre des cinq mauvaises catégories *huaiwulei*, 坏五累 :

« les "propriétaires fonciers" (dizhu) 地主, les "paysans riches " (funong) 富农, les "contre-révolutionnaires " (fange mingfenzi) 反革命份子, les "mauvais éléments " (huaifenzi) 坏份子 et les "droitiers" (youpai) 右派, désignés aussi collectivement comme les "éléments des cinq catégories" (wulei fenzi) 五累份子. À ces cinq mauvaises catégories étaient opposées les "cinq catégories rouges" (hongwulei), 红

[28] Voir les notes sur la campagne « Cent Fleurs », p.XX

[29] Les publications sur la Campagne des Cent Fleurs et le traitement des droitistes sont nombreuses, les sinologues historiens et sociologues ont largement analysé cette période: J-L Domenach 1982: 96-119, 142 ; J-L. Domenach et Ph. Richer 1987: 128-138 ; voir aussi Mao Zedong 1976, *textes, 1949-1958*; J. Guillermaz 1979 ; A. Roux 2009: 612-616 ; M-Cl. Bergère (1987) 2000: 67-72 ; S. Leys 1998: 19-20, par exemple.

份子 qui comprenaient les ouvriers, les paysans (pauvres et moyens), les cadres, les martyrs et les intellectuels révolutionnaires »

Ces catégories, souligne Jean-François Billeter, avaient la même fonction que les statuts de classes, c'est-à-dire qu'elles permettaient de régler « la distribution des biens », celle des droits et celle du prestige, de façon arbitraire : « c'est-à-dire despotique » (1986 : 14). Pour se démarquer de celles qui affectaient sa parenté, Yuding devait faire preuve d'une conduite révolutionnaire vertueuse

3. Pour vivre dans une ambassade, à l'étranger : des qualités révolutionnaires « hong 红 »

L'engagement politique précoce de Yuding et son éducation familiale ont-ils conditionné son accès à un poste privilégié ? Elle ne souscrit à aucune de ces hypothèses, j'essaie toutefois d'en analyser la probabilité. D'une part, sa participation à la Libération de la Chine, par son engagement dans la Ligue de la jeunesse, a pu être un marqueur de fiabilité, qualité indispensable pour travailler à l'étranger. D'autre part, dotée des attributs de sa classe sociale elle peut aborder avec aisance le monde diplomatique, côtoyer les ambassadeurs et les diplomates et autres personnalités que les cadres de la Fédération sont amenées à rencontrer. Par ailleurs, elle ne risquait pas de trahir son pays ou de s'enfuir :

> « Nous, dans les familles lettrés, n'avions pas le désir de passer en Occident, dit-elle, les Chinois qui voulaient partir étaient ceux qui n'avaient pas reçu une bonne éducation. Nous, nous avions le devoir de rester, d'apporter notre contribution pour sortir le pays de son arriération ».

Elle oublie ou se garde de mentionner sa sœur aînée qui avait déserté la Chine au jour de la libération. Cependant, en effet, sous les Qing le devoir des lettrés était de servir au plus haut niveau le gouvernement de l'Empire. Son statut de petite-fille de lettrés aurait-il été une garantie de sa conduite ? Un choix alors paradoxal sous Mao Zedong. Avant de partir, elle n'avait pas été préparée aux règles de bienséances occidentales, à l'exception d'une invitation dans un restaurant européen pour apprendre à manier la fourchette et le couteau. Paradoxalement, sachant que son père avait vécu aux États-Unis, ses oncles en France, qu'ils avaient donc une expérience de la culture occidentale, elle ne connaissait pas plus que d'autres les mœurs européennes. Confrontée aux comportements des Occidentaux, elle fut donc quelques fois choquée par leurs manifestations. Ainsi, pour la première fois ayant l'opportunité de voir Gérard Philipe un acteur français engagé politiquement près des communistes, elle découvre un homme qui se laisse aduler par le public. Certes, il est bien considéré par la Chine, d'autant que son épouse l'écrivain Anne Philipe, ayant vécu quelques

temps à Shanghai avant la Libération avait critiqué le Guomindang et souhaité vivement l'arrivée de Mao Tsé-toung au pouvoir. Toutefois, la passion qu'il déclenche chez les jeunes filles déconcerte Yuding, elle mesure probablement le hiatus entre l'idéologie communiste plutôt austère et le vécu d'un personnage devenu « l'idole de jeunes » en France.

> « Les dactylos françaises m'ont invitée au théâtre pour voir Gérard Philipe, le théâtre se trouvait entre les deux Berlin[30]. Elles m'ont expliqué comment c'était en France, toutes les jeunes filles étaient amoureuses de lui, elles avaient des grandes photos qu'elles mettaient sur le mur de leur chambre et le soir avant de s'endormir, elles l'embrassaient. Je n'avais jamais eu l'expérience de ça. Quand le rideau est tombé toutes les filles criaient, lançaient les fleurs »[31].

Elle fait part de sa stupéfaction, elle n'était pas familiarisée avec ces attitudes débridées des Occidentaux, elle avait été habituée dans sa famille à se contrôler, à contenir ses émotions. Par ailleurs, lorsque c'était possible à Beijing, c'est-à-dire avant la Libération, elle n'avait pas fréquenté comme d'autres, les salles de cinémas qui diffusaient des films américains. Zhang Zhimei par exemple que je cite à plusieurs reprises parce qu'elle a travaillé elle aussi à Berlin-Est, pendant ses loisirs se nourrissait de culture cinématographique occidentale dite ensuite « bourgeoise »[32]. Elle n'est donc pas représentative des filles de son âge, ce qu'elle admet, jusque-là toute son énergie avait été employée à ses études, à se faire reconnaître pour ses qualités révolutionnaires et devenir membre du Parti.

4. Au tournant de son destin : un premier poste à Berlin

Le premier séjour de Yuding, effectué à Berlin-Est entre 1955 et 1958, a été déterminant dans le déroulement de sa vie personnelle et professionnelle. C'est en effet pendant cette période qu'elle se marie et qu'elle rencontre des personnes influentes pour sa carrière. Pour entrevoir sa situation en cette époque de changements politiques, il faut se

[30] La ville de Berlin était alors séparée en deux zones, celle des pays occidentaux et celle de l'Allemagne de l'Est sans que cette frontière soit matérialisée autrement que par des postes de contrôle ou des panneaux indiquant le franchissement des territoires.

[31] Gérard Philipe (1922-1959) ne fut pas seulement un acteur célèbre de théâtre et de cinéma, il fut aussi un « compagnon de route des communistes » comme on l'a souvent dit, il enregistra des disques de lectures des grands textes marxistes dont le *Manifeste du parti communiste* et *les Pensées de Karl Marx.* Après Berlin, la pièce de théâtre, dont Yuding ne se rappelle plus le nom, avait été jouée à Beijing, l'acteur avait été bien accueilli, cependant je n'ai pas d'informations sur la ferveur qu'il avait pu provoquer chez les jeunes filles chinoises.

[32] Zhang Zhimei, 2008 : 59-60. Née en Chine en 1935, Zhimei fait ses études à l'Académie catholique du Sacré-Cœur de Beijing, un enseignement totalement en langue anglaise. Munie d'un baccalauréat en administration, elle obtient un poste de secrétaire à la Société nationale d'importation de Chine et travaille à Berlin-Est entre 1951 et 1954. Elle occupe ensuite un poste de professeur d'anglais à l'université. En 1985, elle immigre au Canada où elle réside jusqu'à aujourd'hui. En tant qu'intellectuelle, avec des antécédents familiaux « bourgeois », un père étiqueté « contre-révolutionnaire » ayant travaillé pour les Japonais, elle est envoyée en rééducation pendant la Révolution culturelle, elle connait alors la prison et les persécutions.

souvenir qu'en 1955, la ville de Berlin est divisée en deux secteurs, Berlin-Est et Berlin-Ouest lequel comprend trois zones, française, britannique et américaine. Depuis la fin de la guerre mondiale (1945), en effet, l'Allemagne est séparée en deux blocs, la République fédérale d'Allemagne (RFA) à l'ouest, et la République démocratique allemande (RDA) à l'est[33].

Ce rappel permet de comprendre que Berlin-Est, territoire communiste, jouxte le camp occidental c'est pourquoi, jusqu'à la construction du mur de Berlin qui sépare les deux blocs en 1961, les étrangers circulent librement dans les deux parties de la ville sauf les ressortissants chinois de Berlin-Est, la République populaire n'a pas de relations diplomatiques avec l'Allemagne de l'Ouest. Zhang Zhimei se trouve à Berlin-Est en 1952 et 1953, elle est fascinée par ce qu'elle perçoit de l'abondance des biens de consommations à Berlin-Ouest, par exemple les bas de nylon que portent les Allemandes (de l'Ouest) produit de luxe et de séduction féminine récemment introduit en Europe, le Coca-Cola et le chocolat, toutes choses qu'elle ne peut se procurer à l'Est[34]. En 1955, la ville de Berlin-Est n'offre pas beaucoup d'attraits, toutefois, le niveau de vie des Allemands de l'Est s'est amélioré après la mort de Staline en 1953, il devient l'un des plus élevés du bloc soviétique, et beaucoup plus enviable que celui des Chinois à la même époque. Yuding, ne fait aucun commentaire sur les différences de biens de consommation entre les deux pays, je rappelle qu'elle ne dispose pas d'argent puisqu'elle ne reçoit pas de salaire pendant la première année de travail à la Fédération internationale des femmes[35]. Par ailleurs, ce sont les Américains qui ravitaillent les zones occidentales, or depuis la guerre de Corée, ils sont les ennemis nommés de la Chine, elle avait elle-même participé à la propagande anti-américaine en militant en faveur de Coréens du Nord[36]. La propagande cristallise les croyances et les stéréotypes de telle sorte qu'un individu qui lui est soumis résiste à la réalité des évènements, le mieux-être des Berlinois de l'Ouest ne peut pas convaincre Yuding de la supériorité du régime occidental puisque l'idéologie de celui-ci n'est pas acceptable. Cette attitude est cependant en contradiction avec la propagande communiste qui s'appuie sur le mythe du progrès, or pour aller dans le sens général de l'évolution il faut produire davantage. Comme tout individu « propagandé » elle ne peut plus penser qu'à travers les justifications que lui fournit le Parti,

[33] Sur la construction du mur de Berlin, voir : F. Taylor 2009. La partie du territoire dite Berlin-Ouest est contrôlée par les États-Unis, le Royaume-Uni et la France, celle de Berlin-Est, par les Soviétiques. Pour mettre fin à l'exode des Allemands de l'Est vers l'Ouest, les autorités de l'Allemagne démocratique de l'Est construisent en 1961 un mur de 45 kilomètres, le « Mur de Berlin » qui coupe la ville en deux.

[34] Zhang Zhimei, 2008 : 69-87. En effet, les premiers bas de nylon sont fabriqués et vendus aux USA à partir de 1939, ils se vendent au marché noir en France pendant la guerre de 1938-1945, puis en 1945 on peut les trouver sur le marché français, ils deviennent alors le symbole de la Libération.

[35] Se reporter à la page 169.

[36] Se reporter à la page170

des jugements tout prêts et indéracinables. À savoir que la propagande politique est acceptée puisqu'il existe un Ministère de la propagande, qu'elle n'est pas en soi réprouvée comme l'est en Occident la propagande sociale, par exemple. Ainsi, elle croise des représentants de tous pays dans le cadre de son travail, elle est donc bien consciente de la séparation des deux univers idéologiques, celui de l'Ouest et celui de l'Est. Elle ne peut ignorer qu'en RDA les libertés individuelles et collectives sont inexistantes, que la police, la Stasi, espionne les habitants et arrête les opposants au régime. Elle fréquente les interprètes françaises, elle sait donc qu'en France on jouit de la liberté de parole et d'action. Cette première expérience d'une approche humaine internationale ne semble pas ébranler son idéologie marxiste-léniniste, comme si la propagande avait réussi à créer en elle un système d'opinions, irréversible parce que le fruit d'un long façonnage depuis le jour de son entrée dans le mouvement clandestin « l'Association de la démocratie nouvelle » en 1948. Ce qu'explique Jacques Ellul à propos de la formation de la personnalité des individus soumis à la propagande dans un système totalitaire :

> « L'individu possède maintenant (alors) un stock fixe de préjugés et de croyances, et d'un autre côté il possède des justifications objectives. Toute sa personnalité se construit autour de ces éléments. Toute idée nouvelle apparaît alors comme un véritable trouble de la personnalité. Il s'en défend, parce qu'elle risque précisément de détruire ses certitudes » (1990: 34).

De surcroît, parmi les bénéfices attachés à ce poste, Yuding et ses camarades de la Fédération des femmes sont accueillies à l'Ambassade de Chine. Ainsi, en 1955, deux ans après le décès de son grand-père maternel, lequel avait été ambassadeur en Suisse vers 1890, elle découvre l'Ambassade de Berlin. C'est un honneur et un changement total de paradigme. Certes, Yuding et ses collègues, la déléguée, et deux interprètes, en allemand et en anglais, résident dans un appartement en ville, mais elles prennent leur repas à l'Ambassade le soir et le dimanche et elles participent aux festivités, aux soirées dansantes et aux activités culturelles. Les soirées dansantes ont tenu une place importante dans les loisirs des Chinois jusqu'à la Révolution culturelle où elles furent interdites, considérées comme des distractions bourgeoises et décadentes. À Yan'an par exemple, elles étaient fréquentes et appréciées par Mao Zedong. Après la Libération, les unités de travail les organisaient pour faciliter les rencontres des jeunes gens qui avaient des difficultés à trouver un conjoint[37]. Chaque semaine,

[37] M.K. Whyte, W. Parish, 1984: 121. Les auteurs rappellent l'importance des bals après 1950 lorsque la Loi interdit les mariages arrangés par les parents, un changement de pratique qui laisse les jeunes gens dans l'embarras. D'une part, dans les entreprises la nature de leur travail bien souvent les sépare de l'autre sexe, et

elles peuvent aussi assister aux projections de films produits par la Chine et par les pays alliés, films de propagande conformes évidemment à l'idéologie communiste. Entre 1949 et 1960, la plupart sont des films soviétiques traduits en chinois[38]. Cependant, dès 1950, l'industrie cinématographique chinoise se développe très rapidement, le cinéma est alors considéré comme un outil de propagande[39]. Les scénarios traitent des sujets qui dénoncent les travers de la société précédente et glorifient la nouvelle société. Pour n'en citer que quelques-uns : sur la lutte des femmes dans la résistance contre le Japon, *Filles de Chine ;* un film de guerre, *Lettre avec la plume,* (1955), et du même scénariste Shi Hui, l'histoire d'une jeune paysanne devenue prostituée, *Sœurs, debout*! (1952). Enfin, paraît en 1960 le célèbre film de propagande de Xie Jin 谢晋, *Le Détachement féminin rouge*[40].

Cette période a été cruciale dans le déroulement de la vie professionnelle de Yuding. Elle a eu l'honneur dit-elle de travailler bénévolement pour l'Ambassadeur lorsqu'il recevait des personnalités francophones, les représentants diplomatiques des pays avec lesquels la Chine entretenait des relations bilatérales, le Vietnam, la Suisse entre autres. Par ailleurs, des hauts-fonctionnaires et des cadres chinois de passage à l'Ambassade la sollicitent pour des traductions. C'est dire aussi qu'en traduisant des discours et des documents, en observant les échanges des diplomates de passage elle s'est trouvée au cœur de l'actualité culturelle et politique tant nationale qu'internationale. C'est le début de la politique tiers-mondiste de la Chine après la conférence internationale de Bandung (1955), c'est aussi l'époque de quelques différends de la Chine avec l'URSS à propos de la déstalinisation voulue par Khrouchtchev[41]. Yuding est donc probablement plus renseignée que la plupart des individus à cette époque sur la situation de son pays entre 1955 et 1957, mais elle ne fait pas état de ces informations. Plus d'un demi-siècle plus tard je ne peux pas obtenir de renseignements, soit qu'elle ait oublié ou

d'autre part, ils sont la première génération à devoir initier une relation librement, c'est-à-dire à oser faire une demande eux-mêmes.

[38] J-L. Domenach et Ph. Richer 1987 : 94-100. Les auteurs précisent en effet l'aide soviétique à la Chine de 1949 à 1960, soit dans le domaine culturel, l'apport de 750 films et 13000 livres traduits en chinois.

[39] Sur le cinéma chinois voir Régis Bergeron, 1983. Une œuvre publiée en trois volumes. L'auteur (1923-2007) marxiste-léniniste, écrivain, journaliste, fut conseiller auprès des éditions en langues étrangères en Chine, il a aussi créé la librairie *le Phoenix* à Paris en 1964.

[40] Réalisé pour la commémoration du dixième anniversaire de la fondation de la République populaire, il est considéré en Chine comme l'une des plus belles œuvres de propagande. Il relate l'histoire d'une jeune femme, exploitée par un cruel propriétaire terrien, qui rejoint l'armée de Libération. Adapté en ballet par l'épouse de Mao, Jiang Qing, il sera une des rares œuvres à pouvoir être interprétées pendant la Révolution culturelle.

[41] La grande conférence de Bandung réunit en Indonésie, pour la première fois 29 pays asiatiques et africains pour former le bloc des pays sous-développés et contrebalancer le bloc soviétique et le bloc occidental, marquant l'entrée du Tiers-monde sur la scène mondiale. Ils réclament notamment une coopération internationale pour aider au développement des pays les plus pauvres et travailler à la décolonisation.

considère que ce n'est pas important, soit qu'elle croit encore à son devoir de réserve. Á ce moment-là en effet, connaître ce qui se disait entre des interlocuteurs aussi importants que l'Ambassadeur et les diplomates étrangers, impliquait le secret professionnel.

Par ailleurs, des hauts-fonctionnaires et des cadres chinois de passage à l'Ambassade la sollicitent pour des traductions, en particulier elle travaille pour le Directeur du studio cinématographique des actualités de Beijing, Ding Qiao丁峤 (1924-1992).

Après la fermeture de la Fédération en 1966, -dissoute provisoirement - considérée comme révisionniste soupçonnée d'augmenter la conscience de classe, les interprètes trouveront difficilement un travail[42]. La majorité d'entre elles devront passer leurs journées dans les locaux de la Fédération à participer à des réunions d'études et de critiques politiques orientées selon les directives du Parti :

> « On étudiait le cas des responsables politiques critiqués, on encourageait à démasquer les coupables, personne ne pouvait se taire, il fallait participer, c'était très désagréable dit Yuding.

Or, Yuding sera épargnée, en partie, car elle pourra exercer sa profession, dès 1970, grâce à l'appui de ces deux personnalités. En effet, à ce moment-là, l'Ambassadeur qui a quitté sa fonction à Berlin, préside alors à Beijing « L'Association du Peuple Chinois pour l'Amitié avec les Étrangers » 中国人民对外友好协会 *zhongguo renmin dui waiyou hao xie hui*. Au regard des circonstances dans lesquelles Yuding a été engagée par cette association pour un poste d'interprète, on peut supposer qu'il est à l'origine de son transfert. En effet, elle se trouve à l'École du Sept mai, - camp de rééducation par le travail - depuis plus d'un an lorsqu'un jour, on lui demande de partir « secrètement, dès le lendemain matin » dit-elle, sans en avertir ses camarades, sans emmener d'effets, se débrouillant pour aller prendre le train ou le bus dans un village voisin[43]. C'est un poste à pourvoir en urgence pour une rencontre sino-africaine à Beijing (fin 1969 ou en 1970), elle comprendra ensuite qu'elle avait dû remplacer un interprète démis de ses fonctions. Les purges qui s'exerçaient encore à cette période, laissaient les organismes sans personnel du jour au lendemain parfois. Yuding accepte, heureuse mais paniquée dit-elle à la perspective de ne pas être à la hauteur de la tâche puisqu'elle n'avait pas ouvert ses revues de vocabulaires français depuis un an. Cette sortie fut cependant une chance pour elle, puisqu'elle ne retournera pas dans ce camp de rééducation, elle restera à Beijing, et travaillera ensuite quelques temps dans cette association.

[42] Voir sur le sujet T. Jacka 1997 : 29-39. L'auteur évoque l'instrumentalisation de la Fédération des femmes et l'ambivalence des politiques qui ont conduit à sa fermeture provisoire en 1966.

[43] Sur les Écoles du Sept mai, voir, la note 13 de la page14.

Plus tard en 1972, Ding Qiao la désigne à ce même organisme pour accompagner le cinéaste hollandais francophone Joris Ivens chargé par Zhou Enlai de filmer la Révolution culturelle. Cette collaboration, une expérience unique, fera l'objet du chapitre huit[44]. Ce privilège certes est dû à ses compétences, mais aussi à sa rencontre, à Berlin, avec ce Directeur des actualités cinématographiques.

Autrement dit, grâce à ces deux personnages importants dans l'organisation sociale de l'époque, après son retour de l'École du Sept mai, période sur laquelle je reviendrai, Yuding aura la chance de travailler jusqu'à la réouverture de la Fédération en 1976. Après trois années passées à « L'Association du Peuple Chinois pour l'Amitié avec les Étrangers », elle sera employée de 1973 à 1977 au bureau des « Relations commerciales internationales » 国际贸易关系 *guoji maoyi guanxi* à la traduction d'une revue chinoise : « Commerce extérieur » pour une édition en français.

La situation exceptionnelle provoquée par la Révolution culturelle, c'est-à-dire les expulsions des personnes classées « contre-révolutionnaires » pendant les purges, avait conduit ces deux organismes à prendre des mesures inhabituelles pour pallier la perte de leurs cadres. Ils avaient dû négocier avec la Fédération des femmes le transfert - provisoire - de cadres dont Yuding. Elle avait été consultée et avait donné son accord. « J'ai été prêtée » dit-elle, en effet, pendant toutes ces années elle continuait d'être membre de la Fédération, rétribuée par elle, cela dit toujours seulement au premier des échelons. Il est remarquable qu'en toutes situations où un individu n'avait pas vraiment le choix, on lui demandait toujours son accord.

Au regard de ces postes privilégiés, en dehors de toutes considérations de ses qualités humaines telle que sa discrétion par exemple, et de ses compétences professionnelles, la question d'une protection particulière en rapport avec son séjour à l'Ambassade de Berlin-Est peut être posée. Néanmoins nous verrons dans le chapitre suivant, qu'à peine trois mois après son mariage on l'avait laissé partir sans soutenir sa demande près de la Fédération des femmes, de rester à Berlin-Est.

Le deuxième séjour de Yuding à Berlin-Est (1960-1963), constitue une expérience fort différente du premier tant sur le plan domestique que politique. Sur le plan domestique, c'est

[44] Joris Ivens (1898-1989) réalisateur de films documentaristes, Néerlandais surnommé le « Hollandais volant », a parcouru le monde pour témoigner des luttes des travailleurs et de l'édification du socialisme, passant de l'URSS aux USA, à l'Espagne, l'Italie, le Vietnam et la Chine. Sympathisant communiste, il filma les révolutions, les guerres et les mouvements populaires, c'est ainsi qu'il vint pour la première fois en Chine en 1938, pour tourner *400 Millions*, un film sur la guerre sino-japonaise.

une parenthèse au regard de l'ensemble de sa vie. Certes, elle bénéficie encore de quelques avantages de la vie en ambassade qu'elle a connus en 1955-57, participant aux fêtes et, aux projections de films chinois, toutefois elle réside alors avec ses collègues dans un appartement loin de l'Ambassade, elles ne s'y rendent pas quotidiennement. Elles prennent leur repas le midi à la cantine du Secrétariat des Associations de Femmes de Berlin-Est, le soir et le week-end, elles doivent les préparer elles-mêmes, ce qu'elles font à tour de rôle. À l'âge de trente-deux ans, pour la première fois et la dernière car de retour en Chine, elle n'y sera plus contrainte, Yuding doit cuisiner. Elle y parvient sans trop de difficultés, ayant parfois observé Niang, la deuxième épouse de son père, lorsqu'elle était adolescente. Elle n'avait pas été préparée à cette tâche, dans les familles bourgeoises comme la sienne il y avait toujours un cuisinier. Rares sont probablement les femmes de son âge qui n'avaient jamais eu à cuisiner, cependant, les personnes de sa génération déjà citées, Zhang Zhimei, Lin Xiling et Yue Daiyun, ne témoignent pas, elles non plus, d'une éducation ménagère au sein de leur famille[45]. L'étude des activités domestiques ne figuraient plus, dans les années quarante, dans les programmes scolaires de l'éducation des femmes comme ils l'avaient été au temps de sa mère[46]. Par ailleurs, après la Libération, la République populaire anti-familialiste avait multiplié le nombre des cantines, les femmes déchargées des travaux domestiques pouvaient se consacrer entièrement à leur tâche sociale. La fréquentation des cantines devint incontournable au moment du Grand Bond en avant, période qui correspond au retour de Yuding en Chine, lorsque la collectivisation se radicalisa. Comme le pays devait produire de l'acier pour son industrie, des petits hauts-fourneaux furent installés dans les cours des quartiers des villes et dans les villages[47]. Toutes les familles furent mobilisées pour apporter les objets métalliques qu'elles possédaient, dont les ustensiles de cuisine, de telle sorte qu'il devint impossible de faire les repas chez soi. L'établissement de ces cantines fut une catastrophe tant par la distribution inégale de la nourriture, toutes les céréales devant leur être remises, que par le gaspillage. Wang Jisheng, dans son étude de la Grande famine en Chine, considère que le système des cantines communes fut responsable de milliers de morts de faim (2012 :30-35). La Fédération des femmes considéra vingt ans plus tard que le Grand Bond

[45] Voir les biographies de Yue Daiyun 1985, Lin Xiling 1998 et Zhimei Zhang 2008.

[46] Dans le chapitre 3, j'ai parlé des programmes scolaires des filles, institués par Cai Yuanpai au début du XXe siècle, on y enseigne par exemple comment tenir une maison.

[47] En 1957, Mao Zedong lance la politique du « Grand Bond en avant », un nouveau système socio-économique pour arriver à une industrialisation rapide par la production d'acier, car l'URSS retire son aide à la Chine, et par la collectivisation agricole notamment. Voir J-L. Domenach 1982 ; J-L. Domenach, Philippe Richer 1987 ; M-Cl. Bergère, L. Bianco, J. Domes 1990 ; A. Roux 2006 ; Yang Jisheng 2012. Tania Angeloff 2010.

compromit la santé des femmes et des enfants, à cause de la mauvaise gestion du travail et de la famine »[48].

Yuding s'était ainsi trouvée dans deux sociétés idéologiquement opposées, bourgeoise et communiste, sans avoir eu besoin d'apprendre à faire la cuisine. Or, laisser à des tiers le soin des repas renvoie paradoxalement au modèle de sa mère et de sa grand-mère, celui de l'ancienne société combattu par le marxisme et le maoïsme.

Sur ces trois années passées à Berlin, Yuding donne peu de détails. La vie avec ses collègues se déroule entre leur travail et leur temps de loisirs pris essentiellement à l'ambassade, elles ne fréquentent pas les Allemands, elles parcourent de temps en temps la ville pour faire des achats. Yuding accompagne ses camarades dans les magasins : « elles achetaient des robes qu'on ne trouvait pas en Chine », elle ne parle ni de ses envies ni de ses dépenses, elle fait des économies ; en effet, nous verrons dans les pages suivantes, qu'à ce moment-là mariée, elle dit devoir subvenir aux besoins de son fils resté à Beijing. C'est une vie facile au regard des conditions des Chinois à la même époque en Chine où la famine cause des millions de morts, où manquent les biens de consommations essentiels, tels le lait ou le savon. La nourriture rationnée s'obtient avec des tickets, et même si les membres de sa famille mangent à leur faim par ce qu'ils peuvent s'approvisionner au marché noir, l'alimentation pour eux est une préoccupation constante.

Par ailleurs, ce deuxième séjour se situe dans une période historique marquante pour les Allemands de l'Est: la construction du mur qui partage la ville de Berlin. La rupture idéologique entre la Chine et l'URSS en 1960, interrompant leur coopération technique et scientifique avait certainement dû affecter les résidents chinois en Allemagne de l'Est, puisque celle-ci était affiliée à l'URSS. Yuding n'aborde pas l'aspect politique des relations sino-soviétiques qui devaient pourtant faire l'objet de discussions à l'Ambassade, habituée au devoir de réserve sur les questions politiques probablement. Elle signale toutefois l'impact direct de cette rupture sur l'ambiance de travail au sein du Centre des études des associations de femmes[49]. La directrice n°1 du Centre, une cadre supérieure soviétique, manipulait les délégations de tous les pays en influençant leur comportement envers les Chinoises. Son attitude variait selon les évènements, selon les informations qu'elle détenait sur les relations

[48] Kimberley Manning, 2007: 138. L'auteure analyse les publications de la Fédération des femmes en 1980, elle considère que la période du Grand Bond en Avant fut la plus sombre de l'histoire de la Fédération.
[49] Sur l'interruption des relations entre la Chine et l'URSS et la rupture de leur coopération technique et scientifique .Voir J-L. Domenach, Philippe Richer 1987 : 200-205 ; M-Cl. Bergère (1987) 2000 : 95-97 ; A. Roux 2001 : 102 ; 2006 : 104-105.

entre la Chine et l'Union Soviétique et l'ampleur de la tension entre les deux pays. « Quand elle ne nous saluait pas le matin, personne n'osait nous adresser la parole pendant toute la journée » dit Yuding. Par ailleurs, les relations des quatre Chinoises, la déléguée et les trois interprètes, avec les commerçants allemands n'avaient pas changé.

La construction du mur de Berlin en 1961 n'est pas un sujet tabou pour Yuding, cependant, elle ne parle pas de sa destruction en 1989. La chute du mur, en effet, a été longtemps un sujet très sensible pour le Parti. En 2009, le jour anniversaire de la célébration de la chute du mur, soit vingt ans après, le gouvernement avait bloqué le site internet empêchant les internautes chinois de s'exprimer sur l'évènement qu'avait représenté la fin du bloc communiste de l'Est[50]. À ce moment-là, en 1961, Yuding analysait le fait selon les dictats marxistes-léninistes : « Je ne comprenais pas pourquoi les gens cherchaient à quitter un pays où ils avaient tout » dit-elle. Ce mur n'avait pas bouleversé ses représentations du monde communiste. Certes, le matin du 13 août 1961, elle avait partagé, dit-elle, la stupéfaction des Berlinois constatant les grillages de barbelés qui enserraient la ville, la présence des militaires soviétiques armés qui, côte à côte, bordaient la ligne de démarcation des zones Ouest et Est. Les jours suivants, elle avait assisté comme tous à la construction du mur de pierre et de béton, le « mur de Berlin », que tant d'Allemands de l'Est essaieront de franchir jusqu'au jour de sa chute en 1989. Elle n'avait pas, évidemment, l'opportunité de rencontrer les Allemands qui dénonçaient le système communiste, d'une part elle était une représentante d'un pays totalitaire, d'autre part, à l'étranger les Chinois ne devaient pas se mélanger à la population, ils restaient entre eux, c'était une règle. Elle n'avait pas un jugement clair sur la question, continuant d'être immergée malgré une situation d'extranéité apparente dans le discours marxiste-léniniste tant à l'Ambassade qu'au sein du petit groupe de la Fédération. Par ailleurs, elle ne considérait pas la construction du mur sous son aspect symbolique, c'est-à-dire comme un aveu d'échec de l'édification du monde communiste puisque les gens voulaient en sortir comme d'une prison. La fuite des Berlinois de l'Est, au prix de leur vie, ne provoquait pas non plus une réflexion sur l'illusion du mythe du communisme, la création d'un nouveau monde censé résoudre toutes les contradictions et apporter le bonheur à tous. Yuding avait traité, semble-t-il, cet évènement violent selon son approche propagandiste maoïste : pourquoi vouloir quitter un pays qui prenait en charge les individus et leur procurait éducation, travail et soins médicaux ? On voit bien par cette réflexion, comment se percevaient comme elle, les individus dans les

[50] En effet, dans son édition du 30 octobre 2009, le journal français *le Parisien* note en Chine le blocage du site internet sur le mur, « berlintwitterwall.com », comme tout site politiquement sensible ou considéré par le gouvernement « moralement inacceptable ».

régimes autoritaires: « comme dans une grande famille, avec un État en position paternelle (…) », dit la psychanalyste Margarete Meador et elle ajoute : « un État paternaliste ne permettait pas à une population de devenir libre et adulte »[51]. Yuding ne se pose pas la question autrement, pourquoi les gens de l'Ouest n'accourraient-ils pas à l'Est ? Sa réflexion atteste des effets de son endoctrinement, de son adhésion totale au Parti, de son aveuglement ou de sa volonté de ne pas critiquer le gouvernement. Le droit, le bien-être relatif à la liberté ne sont jamais évoqués.

Jacques Ellul émet cette proposition : « Si la propagande réussit c'est qu'elle répond chez l'individu à un besoin de propagande. On ne fait pas boire l'âne qui n'a pas soif »[52] (1990 :40) Il s'agirait, selon lui, du besoin de retrouver un cadre de référence perdu. Un argument qui rejoint l'analyse de Noam Chomsky, lequel attribue la facilité d'endoctrinement à l'expérience vécue dans la relation maître-élève du système scolaire, pour réussir il faut obéir et être discipliné. En chaque individu il existe des formations psychiques qui datent de l'enfance, ce ne sont pas les mêmes pour tous, or, Yuding a expérimenté la docilité, non seulement à l'école, mais dans sa famille orthodoxe confucéenne. Ainsi, comment développer un esprit critique quand la parole des aînés à valeur de vérité ? En l'absence d'autorité familiale ou éducatrice, comment juger, faire des choix ? La propagande répond aux besoins de l'individu, fournit des justifications qu'il attend dans tous les domaines, pour toutes les entreprises du Parti. C'est ainsi que l'État chinois comme tout régime totalitaire fabrique le consentement des individus, ce qu'a montré Noam Chomsky[53].

Yuding avait connu Berlin sans le mur, et avec le mur. Cette situation pourrait provoquer des réflexions plus poussées que celles qu'elle fait tant sur la qualité de vie des Berlinois et des résidents chinois, que sur la paranoïa de l'espionnage qu'elle effleure tout juste et que nous connaissons par tous les témoignages qui eurent lieu ensuite à Berlin-Est. Certes, elle rappelle que la Fédération des femmes, et l'Ambassade avait recommandé aux Chinoises de se méfier des espions au cours de leurs déplacements, « On disait qu'il y en avait partout, particulièrement dans les aéroports, il ne fallait parler à personne » me dit-elle un jour. Le mur faisait-il l'unanimité de la communauté chinoise de Berlin-Est? Personne ne pouvait critiquer ouvertement cette décision d'un régime communiste. Dans quelle mesure les collègues de Yuding partageaient-elles entièrement ses convictions ? Comment en parlait-on

[51] M. Meador, déjà citée page 186, note 21.
[52] J. Ellul, 1990: 40.
[53]N. Chomsky, E S. Herman 2008. N. Chomsky : http://fr.scribd.com/doc/31470476/Pour-une-education-humaniste-Noam-Chomsky, visité le 01/07/2013.

dans les couloirs de l'Ambassade, quelles informations recevaient-elles sur le comportement à adopter face aux Berlinois des différentes zones (française, allemande et américaine) ? L'analyse de Yuding correspondait à celle de la République Démocratique Allemande rapportée par la politologue Anne-Marie Le Gloannec. Les dirigeants dit-elle, présentaient le mur comme une protection pour « préserver le régime » et « garder la population contre ses propres aspirations », le langage de la propagande soviétique[54]. En somme, les autorités gouvernementales décidaient de ce qui était bon pour la population, le mur servait de garde-fou, en le franchissant, les Allemands de l'Est allaient contre leurs intérêts, tels étaient leurs arguments pour masquer la perte de confiance des Allemands dans le régime communiste. En fait, le mur permettait de stopper l'émigration importante des Berlinois qui privait la République démocratique allemande de sa main-d'œuvre et de ses cadres, mais surtout ébranlait la fondation du régime communisme.

5. Un précédent dans la famille : le grand-père maternel ambassadeur

La propagande marxiste-léniniste a conduit Yuding à se désintéresser de l'idéologie des pays Occidentaux pendant ses études, voire à la rejeter. Cependant, à la différence des autres étudiants de sa génération, son inclination peut trouver son fondement dans un précédent familial, la confrontation de l'idéologie de son grand-père maternel, un des premiers diplomates chinois, à la politique, à la culture sociale et la culture religieuse occidentales

> « Mon grand-père maternel avait été nommé ambassadeur par l'Impératrice Cixi, il était resté longtemps en Suisse et probablement au Portugal, mais il avait dû rentrer pour s'occuper de son épouse souffrante et administrer son domaine » dit Yuding.

Les informations de Yuding sur la vie d'ambassadeur de son grand-père, lettré propriétaire terrien, se résument à ces quelques mots. Il décède en 1954 ou 55, elle n'a jamais évoqué le sujet, avec lui. Toutefois, cette charge exceptionnelle à la fin du XIXe siècle n'avait pas été oubliée dans la famille, elle avait probablement laissé des traces dans les esprits. Les premiers émissaires, tel son grand-père maternel, restaient fidèles à leur culture qu'ils plaçaient, pour la plupart, au-dessus de celle des autres pays dans lesquels ils séjournaient, ils étaient toujours heureux de revenir en Chine. Or, sans que soient comparables la propagande du régime maoïste et l'idéologie confucéenne du XIXe siècle, si je peux oser un rapprochement, Yuding n'est jamais tentée de passer à l'Ouest, pour elle, le mode de vie de

[54] A. M. Le Gloannec 1985 : 14. Spécialiste des questions allemandes, l'auteure s'efforce de montrer dans cet ouvrage les motivations des autorités soviétiques et est-allemandes en construisant le mur.

l'autre n'est pas enviable. Et puis, contrairement à sa sœur et aux Chinois qui ont dû s'exiler, puisqu'elle voyage elle n'est pas obligée de déserter son pays pour avoir accès à l'univers des autres. Enfin, d'un certain point de vue, dans une époque totalitaire toute autre que celle de l'Empire, en travaillant dans une ambassade placée stratégiquement à la limite des deux mondes, comme son grand-père, mandatée ou non, elle occupe une place d'observateur.

Les lettres des premiers diplomates traduites par l'historienne Feng Chen-Schrader, permettent de connaître la situation de ces premiers émissaires de la Chine[55]. L'ouvrage analyse les nombreux rapports, lettres et journaux des émissaires chinois envoyés en Europe et aux USA, ils témoignent de leur vision du monde occidental, traduisent leurs motifs d'étonnement et de fascination, et marquent leur décalage culturel. La plupart ne partaient pas à leur demande, mais sur celle de l'impératrice douairière Cixi, 慈禧 (1835-1908) obligée de se soumettre aux Occidentaux. En effet, les légations diplomatiques européennes installées à Beijing à partir de 1861 « réclament des représentants chinois permanents en Occident : c'est donc sous la pression, voire sous la menace de guerre des puissances occidentales (…) que la première ambassade chinoise est créée à Londres, le 21 janvier 1887 », d'autres suivront en Italie, en Autriche, en Suisse, au Portugal et autres (2004 :9).

À la fin du XIXe siècle, c'était parfois un déshonneur d'accepter de s'expatrier comme l'avait fait le grand-père de Yuding, fût-ce pour un poste d'ambassadeur. Les habitants, de tout pays qui ne connaissait pas les valeurs et les rites confucéens, étaient considérés comme des « barbares », écrit Feng Chen Schrader aussi, les lettrés qui s'expatriaient étaient blâmés, car : « ouverts au monde extérieur et considérés depuis longtemps comme des "traîtres à la nation chinoise" » (2004 :9). Par ailleurs, selon le rapport de l'historien danois Michael Harbsmeier :

> « En partant vers l'Occident, ils couraient le risque de mettre en jeu leur propre carrière en se laissant identifier à ces barbares, dont le but était de briser le fondement du véritable ordre mondial des Chinois »[56].

Certes, l'idéologie des Chinois au XIXe siècle n'est pas la même que celle du Parti communiste, mais le risque d'être influencé par la culture de l'autre, et, étant confronté aux valeurs occidentales, de réviser ses convictions, est tenu pour possible. La situation des premiers émissaires peut être comparée à celle des jeunes chinoises qui découvrent une ville européenne pour la première fois, elles pourraient être tentées de passer à l'Ouest. Dans la

[55] Feng Chen Schrader 2004. Voir aussi l'ouvrage de Dominique Lelièvre sur les voyageurs chinois de l'antiquité au XIX [e] siècle. Lelièvre 2004

[56] Michael Harbsmeier, fait le point sur toutes les publications occidentales à propos de quelques expériences chinoises de la modernité européenne au XIX [e] siècle », point 3, *Revue germanique internationale*, 2004 n°21, mis en ligne le 19 septembre 2011, consulté le 13 mai 2013. URL: http://rgi.revues.org/1008.

famille de Yuding, voyager à l'étranger signifie servir son pays, soit en rapportant des connaissances utiles, en somme comme son grand-père maternel, soit en diffusant son idéologie maoïste. Les premiers ambassadeurs, relève Feng Chen Schrader, en effet, avaient peu d'activités diplomatiques proprement dites. Leur charge n'était pas vraiment de nouer des relations avec les gouvernants des pays dans lesquels ils se trouvaient, ou de « renforcer la position de leur pays dans le monde », ils devaient principalement recueillir les mœurs et les systèmes idéologiques et politiques occidentaux, et écrire des rapports pour la cour (2004 :24). Ces rapports sont comparables aux monographies locales établies par les lettrés fonctionnaires, préfets et autres, dès l'époque des Song 宋朝 (960-1279), lesquels, envoyés dans les provinces, réagissaient aux évènements et faisaient ainsi circuler les nouvelles[57]. La plupart de ces ambassadeurs, lettrés-fonctionnaires, devaient renoncer à une carrière administrative. Éloignés du pouvoir pendant quelques années, ils n'avaient plus de place lorsqu'ils rentraient en Chine. De surcroît, ils étaient souvent méprisés par la population de leur région natale car, s'éloigner de la terre de ses ancêtres, c'était l'abandonner et rompre avec la lignée et la famille. Après un temps non précisé passé en Europe, le grand-père de Yuding avait dû rentrer en Chine, son épouse atteinte d'une maladie invalidante était devenue grabataire.

Parmi une cinquantaine d'ambassadeurs entre 1876 et 1911, treize avaient suivi un enseignement à l'École des langues étrangères. Nommé en Suisse, le grand-père de Yuding avait-il appris la langue française ? Elle l'ignore. Cependant, il devait apprécier la culture française puisqu'il avait placé sa fille, la mère de Yuding, dans un collège d'une congrégation française. Après le décès de sa mère, et bien avant son engagement dans le communisme Yuding n'avait plus eu de relations avec ses grands-parents maternels, les liens affectifs n'étaient pas profonds, elle fait valoir l'éloignement géographique.

La situation de ce grand-père illustre la différence de regard des Chinois sur leur propre culture en moins d'un siècle. Sous l'Empire, ils s'opposent aux politiques d'ouverture au monde extérieur proposées par les Occidentaux, alors qu'en ce début de la République populaire, ils admirent le modèle soviétique et veulent intégrer le bloc des pays socialistes, tout en continuant de garder leur idéologie, le révisionnisme soviétique fut la cible de Mao Zedong dès le début des années soixante. Après lui, de toute la famille, Yuding sera la première à mettre le pied en Suisse, c'est en effet à Genève en 1955, qu'elle commencera sa carrière d'interprète. Elle aura aussi, comme on le sait, le privilège de connaître la vie dans

[57] Sur le sujet, voir par exemple I. P. Kamenarovic 2008.

une ambassade à Berlin-Est, une soixantaine d'années après son grand-père, deux expériences évidemment bien différentes qu'elle ne commente pas. Néanmoins, les rapports des premiers diplomates mentionnaient les invitations des Chinois aux bals, aux spectacles et aux banquets donnés dans les pays où ils exerçaient, les prérogatives attachées à la fonction.

6. La liberté du choix du conjoint dans la nouvelle loi du mariage : ses limites

En 1956, Yuding se marie avec Yang un jeune diplomate-interprète soit quelques années seulement après la proclamation de la nouvelle loi sur le mariage, le 1er mai 1950. L'étude de ce mariage montre comment s'est fabriqué le modèle imposé par le Parti communiste, un cas particulier toutefois au regard de l'ensemble des alliances pendant la même période. Il s'agit de la rencontre et de l'union de deux jeunes gens de même classe, celle des intellectuels au service du Parti, appartenant à deux administrations hautement considérées, le Ministère des Affaires étrangères et le Département international de la Fédération des femmes, dont l'acte d'enregistrement et la cérémonie eurent pour cadre l'Ambassade de Chine. Ainsi, cette alliance permet-elle d'observer la combinaison des dictats des deux sociétés, l'ancienne et la nouvelle République populaire, dans les nouveaux mariages.

En effet, la loi sur le mariage constitue une des mesures les plus importantes qui ont modifié la société chinoise dans la deuxième moitié du XXe siècle. Dirigée contre l'ancienne société, véhémente à l'égard du système féodal, elle se voulait plus favorable à la femme qu'à l'homme. Les vingt-sept articles qui la composent règlent le mariage, le divorce, la filiation, les relations entre les époux et les relations entre les parents et les enfants. La circulaire du Comité central du Parti communiste chinois précisait : « L'application judicieuse de la loi sur le mariage permettra (…) de libérer la masse des Chinois et des Chinoises - des Chinoises surtout - du vieux système matrimonial, barbare et arriéré depuis des millénaires »[58]. Toutefois, il semble que la liberté de la femme n'ait pas été aussi flagrante que la propagande officielle l'affirmait dès le début de la proclamation de la loi.

L'article IV stipule :

> «Le mariage doit être contracté sur la base de l'entier libre arbitre des deux participants. Il n'est pas permis que l'une des parties impose sa volonté à l'autre et aucun tiers n'a le droit d'intervenir »[59]

[58] Tsien Tche-Hao 1972: 386. L'auteur s'est intéressé au développement du droit en République populaire de Chine, dans de nombreux ouvrages sur le droit de la femme et de la famille en publiant les textes de loi,et en les analysant.

[59] *Ibid.* 1981 : 1015.

Le principe du libre choix du conjoint avait été accepté dans les villes, il n'était pas pour autant appliqué dans tous les cas, et, en milieu rural le mariage arrangé par les parents restait souvent la règle, certaines coutumes traditionnelles subsistaient, on avait encore bien souvent recours à une entremetteuse. La Fédération des femmes organisait des réunions de discussions dans les villes et les villages, diffusait des films, des journaux, des chansons, pour convaincre les femmes qu'elles avaient le droit de choisir leurs partenaires, de divorcer et de se remarier si elles le désiraient. Elisabeth Croll rapporte les conseils de l'une des vice-présidentes de la Fédération: « We must use and are using every possible means to implement the Marriage Law thoroughly. We regard this as a constant, serious, political task and are determined to achieve complete victory in this important social reform"[60]. Yuding, travaille dans cette institution, elle connaît parfaitement la Loi et cependant elle subit l'ascendant du Conseiller d'ambassade, il a joué le rôle d'entremetteur :

> « Dès mon arrivée, le Premier Conseiller de l'Ambassade m'a présenté un jeune traducteur-diplomate, Yang. C'était une habitude de marier les résidents à l'étranger avec de jeunes chinoises en poste dans le même pays, dit-elle. Les diplomates célibataires nommés aussitôt après leurs études avaient peu d'opportunités pour rencontrer des jeunes filles, quand ils étaient dans une ambassade ils y restaient parfois six ans, ne rentrant en Chine que pour de brefs séjours pendant lesquels ils n'avaient pas le temps de nouer des relations »[61].

Ce propos souligne le dictat de l'Ambassade pour contracter les unions des jeunes gens qui y résident. Le nouveau régime totalitaire contrôlait les pensées, les personnes, les attributions de postes, et comme à Berlin, pour les ressortissants chinois, les rencontres. De fait, un autre couple s'était formé dans les mêmes temps que Yuding et Yang, une secrétaire et un diplomate s'étaient mariés peu avant eux. La vie au sein de l'ambassade favorisait le mariage endogamique entre membres du personnel ayant un statut politique identique. L'homogamie et l'hypergamie dans le mariage qui, de tout temps s'était exercée en Chine, continuait de caractériser la société. En effet, Yuding avait tissé des liens de camaraderie avec Yang au cours de réunions de travail à la Ligue de la jeunesse à Berlin. Ils avaient en partage cet engagement et par ailleurs un cursus en partie commun, ils étaient tous les deux diplômés de l'Université des langues, elle en français, lui en allemand. Yang était tombé amoureux très

[60] E. Croll 1981: 96.

[61] M. K. Whyte et W. Parish signalent la difficulté des jeunes gens dans les villes à exprimer leur désir d'entamer une relation amoureuse avec leurs voisines ou leurs collègues. Une grande partie des mariages se faisait, non par l'arrangement des parents ou d'une entremetteuse, mais lorsque les jeunes gens étaient présentés l'un à l'autre par un tiers, un camarade par exemple ; M. Whyte et W. Parish 1984 :121-122.

vite, mais elle n'éprouvait alors, dit-elle, que de l'amitié pour lui, or comme l'explique Harriet Evans :

> « One of the first problems was how to distinguish love from "ordinary friendship", and how to explain the significance of love in the progressive steps of relationship preceding marriage. Attaching definitions to the various stages of familiarity in a friendship offered a technique for marking the boundaries of permissible behavior in courtship; progress from initial "mutual acquaintance"(*huxiang renshi),* through friendship (*youyi*) to "love" (*lian'ai*) signified the transition between qualitatively different degrees of commitment, implying the possibility of engaging in progressively intimate, although never overly romantic or sexual, contact (1997:89).

Depuis l'édiction de la loi de 1950, en Chine les jeunes gens se posent des questions : comment s'engage-t-on dans le mariage, à partir de quels critères décide-t-on d'entrer dans ce processus? Leur entourage se charge de souffler les réponses. Parents, amis, ou supérieurs hiérarchiques leur montrent l'intérêt d'une alliance avec un candidat pressenti par eux. Il est normal dans la société chinoise de calculer les intérêts d'un mariage. En effet, le Conseiller exerce une forte pression sur Yuding pour qu'elle accepte de se marier avec Yang, il lui demande de réfléchir aux avantages d'une liaison entre deux personnes ayant un même idéal et un même désir de participation active aux intérêts de leur pays. Le statut de Yang, membre du Parti et responsable de la cellule de la Ligue de la jeunesse à Berlin-Est, garantit en effet son engagement pour son pays, un argument d'importance tant pour Yuding que pour le Conseiller. Avant qu'elle donne officiellement sa réponse, soit près d'une année après son arrivée, le temps d'apprendre à connaître Yang, dit-elle, Yuding est appelée: « La bru de l'Ambassade ». Ce terme indique qu'elle est entrée dans la famille de l'Ambassade, fiancée à l'un de ses membres, mais il dépasse probablement le cadre de sa relation avec Yang. Il évoque peut-être, de plus, la place particulière qu'elle occupe en tant qu'interprète occasionnelle de l'Ambassadeur et autres diplomates. Certes, le mariage de Yuding enfreignait quelque peu la loi du libre choix des époux par l'intervention du Conseiller toutefois, le recours à un entremetteur était une pratique courante.

Yuding se marie, dans une période d'entre deux concernant le mariage : deux types de sociétés avant et après la Libération, deux blocs de pays communistes, Allemagne de l'Est et Chine, et sous deux autorités administratives, puisqu'elle dépendait de la Fédération des femmes et de l'Ambassade pour les autorisations. Par la Loi de 1950, le Parti avait tenté de se substituer à la tradition confucéenne qui réglait les mariages, toutefois celle-ci était encore

toujours vivace, à la campagne particulièrement[62]. Dans la majorité des cas, les couples avaient besoin de l'approbation de leurs parents, ils s'arrangeaient pour avoir leur avis avant de s'impliquer dans la relation, évitant les désagréments du désengagement en cas de refus de leur part. Cependant, soulignent Martin King Whyte et William Parish, certains passaient outre les conseils parentaux et se mariaient malgré l'opposition de leurs parents (1984 :132-133). D'une part, après 1956, suivant la consigne du mariage tardif, les jeunes gens avaient plus d'assurance pour contrôler leur vie parce qu'ils étaient plus âgés, d'autre part, leurs revenus leur permettaient de régler, sans l'aide de leurs parents, les dépenses de leur mariage et de leur installation. Par ailleurs, en cas de conflit avec ces derniers, dans les villes surtout, ils faisaient appel aux nombreuses associations telles que la Fédération des femmes pour les soutenir et faire valoir leurs droits. Il était plus difficile pour les jeunes gens de résister à la pression des cadres de leur unité de travail, lorsque celle-ci avait décidé d'arranger ou d'empêcher les mariages de ses employés. Ils dépendaient entièrement d'elle pour avoir des primes, un logement et autres avantages, ils étaient soumis par intérêt[63].

L'intérêt qui sous-tendait l'alliance depuis toujours dans la société chinoise se lit en filigrane dans les motivations de Yuding. Ce mariage « diplomatique » pourrait être appelé un « mariage de raison », selon la notion occidentale du terme, c'est-à-dire fondé sur des convenances sociales car dit-elle : « Nous avions des caractères différents, il était peu bavard, austère, j'étais gaie, sociable, cependant, il avait des qualités ». Toutefois, au regard des définitions de l'amour 愛情 *aiqing*, en Chine, il semble que Yuding en acceptant de se marier, ait éprouvé un « amour » dit *ganqing* 感情, terme qui signifie sentiment, attachement et affection. Par ce choix, elle s'inscrivait harmonieusement dans l'ordre social de son époque. Dans le journal « la jeunesse » *Qingnian,* 青年, l'anthropologue Elisabeth Croll, pionnière dans les études de femmes chinoises donne son analyse de l'amour[64]:

> « Il repose sur la compréhension réciproque, le respect et la confiance, qui se déterminent avant le mariage au moyen d'une analyse politique de la personne, couvrant l'esprit idéologique, l'attitude envers le travail, les habitudes quotidiennes, les dispositions générales et les goûts »

[62] Selon des statistiques effectuées dans les villes après 1958, 56% des couples se rencontraient directement, 44% avaient été mis en relation par des tiers, soient les parents et les cadres du Parti. *Cf.*, Whyte Parish 1984:119.
[63] Sur les difficultés que rencontrent les jeunes gens pour se marier librement voir J. Stacey 1983: 235-237 ; M. K. Whyte, W. Parish 1984:14.
[64] E. Croll est citée par G-M. Schmutz 1984 : 66.

Julia Kristeva quant à elle, apporte un éclairage sur le sens qu'attribuent les femmes au mot « amour » pendant la révolution culturelle[65] :

> « L'amour dont il s'agit, au moins celui dont on nous parle, n'est ni un lien psychologique, ni un désir sexuel : mais plutôt une reconnaissance des qualités morales, politiques ou professionnelles entre partenaires, une complicité dans les tâches communes ou parallèles. On appelle « amour », semble-t-il, la possibilité de retrouver l'autre dans un code universel, admis par toute la société, de telle sorte que « moi » et « toi » n'avons plus besoin d'être puisque nous sommes d'accord. Les Chinois d'aujourd'hui parlent moins d' « amour » (aiqing) que de compréhension (liaojie) » (2001 :221).

,

Ces deux définitions de l'amour en Chine dans la période maoïste, correspondent à celle de Yuding. Le sociologue Georges-Marie Schmutz, rapporte quelques lignes écrites sur le sujet dans la revue *Minzhu yu Fazhi* 民主于法制, « Démocratie et Légalité » :

> « L'amour concerne l'aspect physique, les facteurs sociaux, l'attitude politique tendant à l'égalité entre les hommes et les femmes et le contexte de pensée global, qui comprend l'amour comme un phénomène déterminé matériellement, évoluant comme évolue la société »[66].

À l'insistance du Conseiller, qui s'explique par le souci de marier les diplomates qui passaient jusqu'à six années parfois à Berlin-Est sans rencontrer de jeunes filles ou presque, s'ajoutait la pression sociale : « j'avais déjà 27 ans, je devais penser à me marier » dit-elle. En effet, selon la représentation des Chinois, elle avait l'âge d'une vieille fille, un statut fort redouté en Chine, tant dans l'ancienne société que dans la nouvelle. L'âge du mariage tardif, selon les recommandations du Parti pour retarder et ainsi limiter les naissances, se plaçait entre 23 et 25 ans pour une fille à ce moment-là, alors que l'âge légal était fixé à 20 ans, de ce fait sans l'avoir décidé, elle rentrait dans la perspective démographique des gouvernants[67]. Yuding avait décliné toutes les propositions de relations amoureuses pendant qu'elle était à l'université : « Je voulais me consacrer d'abord à mes études, remettant le mariage à plus tard » dit-elle, ce temps était arrivé. C'est précisément le comportement qui fut imposé par les autorités à la fin des années cinquante, il fut interdit aux étudiants d'avoir une relation amoureuse : «The young people still in school should not pair off literally " talk romance" (*tan lianai)* »[68].

---

[65] J. Kristeva, essayiste et psychanalyste, a voyagé en Chine en 1974 avec une délégation d'intellectuels français. Pendant trois semaines elle a pu interroger des chinoises et élaborer une réflexion sur les problématiques proprement féminines et familiales en Chine pendant la révolution culturelle.

[66] G-M. Schmutz 1984: 105. Il s'agit d'une note de la revue *Minzhu* de mars 1983.

[67] Tsien Tche-Hao 1979: 154; J-L. Domenach, Hua Chang-Ming 1987: 82-83; M. K Whyte. W. Parish 1984: 112-113; G-M. Schmutz 1984: 83, 93.

[68] M. K Whyte. W. Parish 1984: 120.

J'avais relevé, lors d'enquêtes en Chine auprès de jeunes femmes, l'inquiétude des célibataires dès qu'elles avaient dépassé l'âge de vingt-cinq ans. Les biographies de femmes témoignent elles aussi de la peur d'être considérée comme une vieille fille, c'est-à-dire une femme qui n'a pas trouvé de mari parce qu'on suppose qu'elle a des défauts cachés, et qui n'a pas de place : « Si je suis encore célibataire à 25 ans, on dira que je suis une vieille fille. Je ne veux pas avoir l'air d'une sorte d'étrange virago » disait Zhang Zhimei (2008 :106).

Les valeurs du mariage confucéen, celles que Yuding avait connues dans sa famille, s'amalgamaient avec celles du mariage communiste, parfois même elles coïncidaient. Ainsi, dans la société ancienne le désir amoureux qu'on pourrait traduire par *re'ai* 热爱, ou *re lian* 热恋, étant toujours éphémère et considéré comme un obstacle à une bonne union. La valeur d'un mariage était celle de l'harmonie, l'amour était secondaire et il était codifié. De même, dans la logique maoïste, le désir amoureux dans le mariage était un sentiment considéré comme un frein à l'engagement des individus dans leurs responsabilités sociales. Harriet Evans utilise le terme « passion amoureuse » en précisant : « passion signified all that was most unstable and impure to the communist moralist » (1997 :99), sachant que dans la culture occidentale, le désir amoureux charnel, sexuel, se distingue de la passion amoureuse qui est exclusive, égoïste, qui domine et envahit toute la vie de l'esprit d'un individu[69]. Elle cite à plusieurs reprises Deng Yingshao qui a discouru longuement sur la question de la moralité communiste, et sur la question de l'amour dans le mariage[70]. Mettre le mariage et l'amour avant toute chose disait celle-ci était « dangerously close to "bourgeois passion », le désir amoureux dans le mariage est associé à la bourgeoisie et donc banni. Harriet Evans reprend les propos de Deng Yingchao à propos à propos du mariage et de l'amour dit « bourgeois » :

> « A "bourgeois outlook" in matters of love denoted all attitudes and actions that subordinated group or collective needs and interests to those of the individual, from the expression of passing fancies, jealousy and rivalry, to romantic fantasies of passionate love. The moral superiority of the true proletarian spirit was contrasted with the depraved desires of the bourgeois individualist. Logically, it was only in a society socialist that true love could be realized. «Mutual trust, and therefore true love, cannot exist in bourgeois

[69] La signification du terme « passion » est différente, selon qu'il est employé en philosophie, en politique, ou pour décrire les rapports amoureux. Dans le contexte du mariage en Chine, utilisé pour parler du sentiment amoureux, il est négatif en ce sens qu'il est compris comme dominant une personne qui ne peut plus alors agir raisonnablement. En effet, provenant du latin *passio* qui signifie « action de supporter souffrance, maladie », et du verbe *patior* qui signifie « souffrir éprouver, endurer », dans tous les cas il indique une situation dans laquelle l'individu est passif, il subit. Voir http://fr.wiktionary.org/wiki/passion. Á propos de la passion amoureuse d'un point de vue philosophique, voir A. Guigot 2004. La passion amoureuse est comprise par exemple comme celle que Stendhal attribue aux personnages de ses romans, elle fait aussi référence à l'histoire d'Héloïse et Abélard au Moyen-âge.

[70] Deng Yingshao a rédigé en 1953 un article sur les qualités de la morale communiste in *Lun Shehuizhuyi shehui de aiqing, hunyin he jiajing,* pp. 1-11, et en 1985, un autre sur la question de l'amour et du mariage des jeunes gens in *lao gemingjia de lian'ai, hunyin he jiating shenghuo,* pp. 1-14

> society, because the principal conditions for marriage in the West is individual wealth, whereas under socialism it is shared ideological interests, mutual respect and trust" (1997:93.)

Parmi les manifestations du désir amoureux, le coup de foudre: « love at first sight» *yi jian zhong qing*, est réprouvé: « Love had to grow gradually and steadily on the basis of friendship ». Yuding est totalement en harmonie avec ce concept de l'amour, puisqu'elle est passée, dit-elle, du stade de la « camaraderie », 友谊 *youyi* (ou 友情 *youqing*, ou 友爱 *you'ai)* avec Yang, à « l'amour » 慈爱 *ci'ai*. (1997 :91)

Avant la Libération, l'alliance était basée sur des affinités sociales et culturelles garanties par l'appartenance au même milieu social. En 1950, la propagande officielle exhorte à se marier sur la base de critères idéologiques. Je reprends l'exemple de Zhang Zhimei, il semble pertinent pour montrer comment en 1958, sans pression de la part de ses parents ou des cadres de son unité de travail, elle avait choisi de se marier, sans amour, sans attirance sexuelle, mais avec l'illusion de faire un bon mariage. Elle le fait pour échapper à la stigmatisation liée à ses origines bourgeoises, elle épouse un « intellectuel prolétaire » d'origine « paysanne moyenne pauvre » qu'elle admire toutefois car, il est dit-elle, « l'incarnation même du nouvel homme révolutionnaire » (2008 : 98-106). Malgré l'avis défavorable de sa mère, malgré la gêne qu'elle ressent en constatant au quotidien ses manières de paysan, elle se marie avec ce jeune homme. Comme Yuding, elle justifie son choix, en énumérant les qualités de celui-ci : attentif, prévenant, gentil. C'est peu, mais cela suffit pour fonder une famille, suivant les conseils du Parti.

Certes, dans la plupart des cas, selon les journaux de l'époque consultés par Jean-Luc Domenach et Hua Chang-Ming : « les mariages sont conclus entre partenaires de rang, d'avantages et de qualités comparables ; les sources disponibles confirment largement ce fait » (1987 :140, 138-146). Yuding ne donne pas d'informations sur la famille de Yang, je sais seulement qu'il était orphelin de père depuis plusieurs années à la date du mariage et que sa mère résidait alors dans le sud de la Chine, elle décèdera avant la naissance de son petit-fils en 1960. Elle ne répond pas aux questions que je lui pose sur les activités, les plaisirs, les joies, la vie partagée avec Yang pendant ce temps passé à l'ambassade, « j'ai oublié » dit-elle, une manière de me faire comprendre qu'elle ne veut pas en parler.

L'ordre communiste est au fondement de la représentation de la société telle qu'elle doit être, c'est-à-dire transformée par la loi du mariage, tandis que dans le système politique de l'Empire, le mariage se plaçait dans l'ordre du monde à l'image de la cosmologie. Le

mariage était l'alliance de deux familles pour perpétuer la lignée de l'époux, en donnant des descendants mâles qui seuls pouvaient rendre le culte aux ancêtres. La désignation : « bru de l'Ambassade » nie cette vision traditionnelle de l'alliance entre deux familles, elle fait abstraction de la mère du futur marié, en l'absence du père décédé, puisque c'est seulement envers elle que Yuding occupe la position de bru. La propagande agit jusque dans les termes utilisés, introduisant l'idée que le nouveau mariage doit s'intégrer, en premier lieu, dans le cadre de l'intérêt collectif et social, celui de l'Ambassade. Désormais, en effet, le mariage ne devait pas être considéré seulement comme une affaire privée [71] . Yuding mettra rigoureusement en application cette idéologie maoïste, qui paradoxalement la conduira quelques années plus tard, à demander le divorce. Ayant placé l'intérêt du Parti avant celui de son époux, elle avait provoqué, en somme, la destruction de son mariage.

7. Un premier mariage : des circonstances diplomatiques et politiques

Je précise qu'il s'agit du premier mariage de Yuding laquelle après avoir divorcé en 1963, se remariera en 1969 avec un employé d'une fabrique de cristaux, contre l'avis de son père. Concernant cette alliance en 1956, elle affirme : « Je n'ai pas demandé à mon père l'autorisation d'épouser Yang, (qu'il ne pouvait pas connaître), je l'ai averti de ma décision, par courrier ». Toutefois, elle savait dit-elle qu'il l'approuverait car son seul critère était d'avoir un gendre du même niveau intellectuel que sa fille[72]. Par ailleurs, en épousant un homme du même milieu social et professionnel bien éduqué, ayant une bonne conduite morale et politique, ce que souligne le Conseiller, elle ne sort pas des conventions traditionnelles du bon mariage[73].

L'analyse des circonstances dans lesquelles Yuding s'est mariée, et celle de ses comportements, ne permettent pas de mesurer la rupture entre l'idéologie du modèle confucéen et celle du nouveau mariage telle que la Loi de 1950 le prescrit. Les déclarations de Deng Yingchao 鄧穎超 (1904-1992) laquelle je le rappelle, avait participé à l'élaboration de la nouvelle loi, s'adressent à la famille[74]. Ses déclarations sont rapportées par Yves Blayo :

---

[71] *Cf.* J-L Domenach, Hua Chang-Ming 1987; Y. Blayo 1997; Gail Hershatter 1988; Croll 1981; Kay Ann Johnson 1983 ; Evans Harriet 1997.

[72] Depuis la Libération, Zhiji avait été contraint de reconsidérer ses attentes concernant l'éducation de son gendre et de ses belles-filles. Son fils aîné, membre du Parti avait épousé une femme dotée de qualités révolutionnaires qui n'avait pas fait d'études secondaires.

[73] Sur l'homogamie et autres politiques du mariage, hétérogamie et hypergamie, voir E. Croll 1981: 96-106. G-M. Schmutz 1984; J-L. Domenach, Hua Chang-Ming 1987.

[74] Épouse de Zhou Enlai, 周恩来 (1898-1976), Deng Yingchao a participé à l'élaboration de la Loi sur le mariage en tant que membre responsable de la Fédération des femmes en 1949. Elle en a été la présidente pendant

> « Pour nous aujourd'hui, l'important est d'instaurer un nouveau régime familial sur des bases positives : mais ce qui nous importe encore beaucoup plus c'est de faire table rase au passé. Notre tâche actuelle est d'assurer à tous la liberté de mariage, de porter un coup mortel au régime matrimonial traditionnel et de favoriser l'éclosion de nouvelles familles » (1997 :192).

Le mariage de Yuding n'était pas dû à la manipulation de ses parents, mais à celle du Premier conseiller dans le cadre très sensible de l'Ambassade, en 1956 à Berlin-Est. C'est un exemple de la substitution de l'État à la famille requis par la Loi du mariage, il montre en effet l'immiscion d'une figure d'autorité, donc du pouvoir politique dans son arrangement. Yuding avait suivi en partie le processus des mariages contractés librement par les jeunes gens dans les villes qui sont selon Martin King Whyte : « information gathering, a suitability-check stage, and protodating », le temps d'observation, de discussions puis l'engagement (1984 :122). Elle ne prend pas en considération les influences subies, celle du Conseiller et celles des conventions sociales. En raison de cela, elle s'approprie la décision.

Cette loi bouleverse, en effet, l'ordre traditionnel confucéen. Les liens rituels sont en partie supprimés, les pères ne peuvent plus exercer leur autorité sans recevoir de sanctions si les enfants les dénoncent, cependant elle oublie de mentionner si les « tiers », les autorités du Parti qui abusent de leur pouvoir, sont elles aussi sanctionnées. La loi de 1950 en manquant de précision, permettait une certaine latitude aux juges et des adaptations selon la ligne politique du moment. Elle fut complétée plus tard par la Loi de 1980, qui ne faisait pas « table rase du passé » comme on peut en juger :

> « La plupart des jeunes gens sont (donc) encore souvent présentés par leurs parents ou par des « entremetteurs » qui peuvent être des responsables des organes administratifs ou sociaux. Les Chinois pratiquent également le « mariage d'échange » formule par laquelle deux familles s'entendent pour que la fille de l'une épouse le garçon de l'autre.
>
> On met également en place des agences matrimoniales destinées à faciliter les rencontres.
>
> Les autorités chinoises expliquent longuement que quelle que soit la manière dont les jeunes gens se sont connus et quel que soit le procédé par lequel le mariage a été décidé et arrangé, le principe du libre arbitre est respecté s'ils sont consentants au mariage. L'intermédiaire (parents ou autres entremetteurs) doit simplement servir à favoriser la rencontre, sans exercer de pressions, et surtout sans en tirer de profit matériel (cadeaux etc.) ce qui ferait entrer le mariage ainsi conclu dans la catégorie interdite des mariages mercantiles ou dont des exactions ont été tirées.
>
> Le Code pénal adopté le 1er juillet 1979 pour entrer en vigueur le 1er janvier 1980 punit, dans son article 179, les interventions par la violence contre la liberté du mariage d'une peine maximum de deux ans de prison ou de détention. Si cette

plusieurs années, puis ensuite, présidente honoraire de l'Association du Peuple chinois pour l'Amitié avec l'Étranger, l'association qui emploiera Yuding après 1969.

intervention a entraîné la mort, la peine peut être portée à sept ans d'emprisonnement. Les poursuites ne sont engagées que sur plainte des parties lésées »[75].

En 1956, selon la Loi de 1950, la soumission au Parti doit remplacer la soumission à la famille, l'endoctrinement maoïste doit opérer le glissement du concept de la piété filiale aux parents, vers celui de loyauté au Parti. Certes, la loi incarne une idéologie complètement opposée à celle qu'avaient connue ses parents et ses grands-parents, toutefois, Yuding ne conteste pas les décisions du Parti[76]. Elle s'en explique concernant la relation d'obédience à son père. Du temps où le chef de famille était son grand-père paternel, les règles strictes de comportement de piété filiale étaient appliquées dans la maisonnée, mais ce n'était plus le cas en 1956. Son père, Zhiji, n'avait pas maintenu une orthopraxie des conduites aussi rigoureusement, les étudiants chinois qui avaient passé plusieurs années aux États-Unis rentraient de leurs séjours d'études, influencés par leur expérience, libérés d'une partie des contraintes rituelles traditionnelles[77]. Par ailleurs, Zhiji avait quitté Beijing peu après les manifestations du Quatre mai 1919, au moment où les étudiants dénonçaient le poids de la tradition confucéenne et réclamaient l'émancipation de la femme ; une conjoncture favorable à l'hypothèse d'une ouverture d'esprit de sa part, aux mœurs familiales occidentales. C'est ce qui permet de comprendre l'assertion de Yuding : « Comme mon père avait passé quatre ans aux États-Unis, dans notre famille, il y avait plus de liberté dans nos rapports avec nos parents, que dans d'autres » dit-elle.

Le « coup mortel » est porté au régime matrimonial traditionnel, selon Deng Yingshao, par l'enregistrement du contrat de mariage, seul acte obligatoire. C'est « un acte symbolique contre l'ancien arrangement féodal par les parents et aussi un acte de reconnaissance du pouvoir populaire »[78]. Dans la société traditionnelle, l'accord verbal entre les familles des futurs mariés était connu de tous, il tenait lieu de contrat. Pour la première fois, en 1934, une loi sur le mariage est promulguée par les dirigeants communistes du Jiangxi, elle prescrit l'enregistrement d'un contrat de mariage au bureau du village et l'obligation de tenir une cérémonie publique. L'enregistrement permettait le contrôle et la surveillance des individus, ce que rapportent Jean-Luc Domenach et Hua Chang-Ming :

[75] Tsien Tche-Hao, La nouvelle loi sur le mariage et l'évolution du droit de la famille en Chine Populaire, Revue internationale de droit comparé. Vol. 33 N°4, Octobre-décembre 1981:1016.
[76] Sur le mariage dans la société des Qing, voir D. Ko 1994 et S. Mann 1997.
[77] Sur les premières impressions des Chinois en observant les familles américaines, lire Feng Chen-Schrader 2004 : 97-117.
[78] J. Kristeva 2001: 211.

> « Le contrôle du mariage est donc un rouage du contrôle social dans son ensemble. C'est une création typique du pouvoir communiste. Dans la tradition chinoise, le mariage est considéré comme une affaire exclusivement familiale. Mais dès les premiers soviets chinois, au début des années 1930, les communistes ont introduit des formalités d'enregistrement : il s'agissait par-là, non seulement de rendre la législation plus effective, mais surtout de renforcer le pouvoir de l'État au détriment de celui du chef de famille » (1987: 22).

En effet, dans la loi les parents sont exclus de la démarche[79]. Les jeunes gens font eux-mêmes la demande de mariage en se présentant ensemble au bureau de quartier avec un certificat de domiciliation, et un document délivré par leur unité de travail. Ce dernier est une « lettre d'introduction », 介绍信 *jieshao xin*, qui atteste de leur identité, de celle de leurs parents et garantit qu'ils remplissent les conditions requises pour un bon mariage, celles que je viens de citer, c'est-à-dire une bonne conduite morale et politique selon les critères révolutionnaires. La *danwei* outrepasse très souvent ses droits en retardant la remise du certificat à ses employés quand elle juge qu'ils n'ont pas fait un travail idéologique suffisant[80]. Un « certificat de mariage » 结婚证书 *jiehun zheng shu* est délivré à chacun des époux si la demande est acceptée. À l'étranger, l'acte est enregistré par l'Ambassade, les circonstances exceptionnelles bouleversent quelque peu le protocole, Yuding n'avait pas eu à demander la lettre d'introduction à la Fédération des femmes. Son père n'avait pas procédé à « l'enquête de personnalité », 组织审查 *zuzhi shencha*, sur son futur gendre comme cela était la règle en Chine, le statut de Yang à l'Ambassade garantissant ses bons antécédents sociaux et politiques.

[79] *Ibid.* 1987 : 24. Les auteurs signalent les passe-droits et les irrégularités administratives dans les campagnes où perdure la coutume des mariages arrangés, lorsque par exemple, une jeune fille réticente ne vient pas signer.
[80] *Ibid.* 1987: 24-25, 83-84; M. Whyte, W. Parish 1984:113-116; G-M. Schmutz 1984: 95.
« Danwei » est le terme utilisé pour l'unité de travail. La *danwei* est après 1950 l'unité de travail : usine, hopital, université, toute institution de l'État chinois dont dépend un individu, c'est un système qui permet une surveillance très réglementée puisque c'est la *danwei* qui distribue les tickets de rationnements, attribue les logements. Elle a sa propre école, son dispensaire, ses magasins parfois, sa maison de retraite. Elle règlemente la vie culturelle en distribuant des billets de cinéma ou de théâtre. Elle donne ou non l'autorisation de se marier aux jeunes gens qui y travaillent en fonction de leurs comportements jugés conformes ou non à la politique du moment. Le bureau du personnel est dirigé par un cadre du Parti qui note les conduites professionnelles ou non de chacun, repertorie tous les évènements de la vie des employés.

8. La cérémonie publique, un devoir qui consacre l'union sous la République populaire

La cérémonie publique du mariage de Yuding comporte comme il se doit après 1949, le discours du maître de cérémonie, en l'occurrence l'Ambassadeur, les prosternations devant le portrait de Mao, et le banquet. Je ne peux rien dire du contenu des vœux et des recommandations de l'Ambassadeur, Yuding ne s'en souvient pas. Je tente d'éveiller sa mémoire pour savoir quels cadeaux avaient été offerts, comment s'était déroulé le banquet, je n'obtiens aucune information. Les conditions du mariage en Ambassade, à des milliers de kilomètres de la Chine, sont pourtant particulières en raison du statut des personnes présentes, l'Ambassadeur et les diplomates, et parce qu'il se déroule en l'absence des familles. Il n'est pas très différent des mariages célébrés en ville en Chine, où les cérémonies respectent les formes recommandées par les autorités, c'est-à-dire sans faste excessif et sans pratiques « superstitieuses ». Il se distingue de ceux que l'on peut trouver parfois, encore à ce moment-là à la campagne où, malgré les recommandations du Parti, les parents continuent de perpétuer quelques rites ; le rite de séparation principalement : la mariée est transportée, non plus en en chaise à porteurs, mais à bicyclette, du domicile de ses parents à celui de sa belle-famille, et le rite qui marque la richesse et le statut social des parents de la jeune fille : la présentation de sa dot à tout le village[81].

Hua Chang-Ming rappelle le changement important : « La cérémonie publique devait présenter un caractère éducatif et non pas rituel » 1981: 45) Le discours, demeure néanmoins le rite qui officialise alors l'alliance devant les familles et les relations, l'assemblée se compose des diplomates, du personnel, et des membres de la Fédération des femmes sur place. L'allocution est prononcée par l'Ambassadeur représentant de l'État et du Parti, c'est un honneur. En effet, les familles choisissent en général, la personne de leur entourage la plus haut placée socialement pour présider la cérémonie du mariage, par exemple un cadre du Parti de leur *danwei,* ou une personnalité locale[82]. L'allocution, à visée pédagogique pour la vie conjugale et politique des deux époux est bien loin des vœux qu'avaient reçus les parents de Yuding, en particulier ont été retirés le discours sur la piété filiale et les souhaits de fertilité. En effet, en 1956, la première campagne de limitation des naissances vient d'être lancée, les vœux d'une nombreuse progéniture ne sont plus permis[83].

[81] E. Croll 1981: 110-114. M. Frolich 1982: 83-95. J-L. Domenach, Hua Chang-Ming 1987:146-155.
[82] W. Parish, M. Whyte 1984: 141. Cette habitude s'observe encore de nos jours comme j'ai pu le constater dans le Sichuan en 2004.
[83] Hua Chang-Ming 1981: 41; G-M. Schmutz 1984: 82-83; Thyrene White 2006: 35-36

L'Ambassadeur rappelle, probablement, les obligations des mariés qui figurent dans l'article VIII de la Loi :

> « Les époux ont les devoirs de s'aimer, de se respecter, de s'entraider, de se soutenir dans la vie, de s'unir en bonne entente, de participer au travail et à la production, d'élever les enfants et de lutter en commun pour le bonheur familial ainsi que pour l'édification d'une société nouvelle »[84].

Yuding ne se souvient pas du discours de l'Ambassadeur, je propose donc de rapporter celui qui avait été prononcé au mariage de Zhang Zhimei, à Beijing, par un secrétaire de Parti pendant la même période, soit en 1958. Il s'agissait comme dans tous les cas, de réfléchir aux bienfaits de la nouvelle société, le secrétaire du Parti avait rappelé aux époux leur chance de vivre sous la République populaire :

> « Dans les moments comme ceux-là vous devez vous rappeler la bonté et la gentillesse du parti, sans qui la célébration d'aujourd'hui n'aurait pas été possible. Et vous devez avoir la gratitude envers le parti qui vous enseigne que ce qui unit le plus fortement deux personnes dans le mariage, c'est de partager un but commun. Le parti vous offre ces objectifs révolutionnaires partagés » (2008 :110).

À cet éloge du Parti, il fallait répondre en terme d'engagement et de remerciements, par exemple : « Nous entrons dans une union (…) établie sur de solides fondations que sont les valeurs progressistes partagées, un optimisme révolutionnaire et le désir fervent de servir le parti (…) » (2008 :111).

Par ailleurs, dans la cérémonie du nouveau mariage, les rites ostentatoires anciens, les prosternations devant les portraits des ancêtres et celles adressées au Ciel et à la Terre ne sont plus admis. Le mariage n'est plus l'intégration de l'épouse dans le groupe des descendants de sa belle-famille. Cependant, un nouveau culte a remplacé l'ancien, Yuding et Yang doivent saluer trois fois le portrait de Mao Zedong en se proclamant eux-mêmes mari et femme. Ce geste, à ce moment-là, se situe dans la logique des représentations de Yuding. Certes, c'est son éducation orthodoxe confucéenne qui a forgé son caractère, elle en convient, cependant c'est au Parti dit-elle, qu'elle doit son éducation marxiste-léniniste, ses études, sa situation professionnelle, ce dont elle est fière. À maintes reprises dans nos entretiens elle y fait référence : « Je dois tout au Parti», dit-elle, par métonymie c'est à Mao Zedong, président du Parti communiste, que s'adressent ses remerciements. Vingt ans plus tard, en 1967 l'icône n'est plus honorée : « À sa mort dit-elle je n'ai pas versé une larme », un euphémisme sinon un aveu de condamnation, qui exprime sa réserve sur la considération du personnage.

[84] Tsien Tche-Hao 1972: 395.

La distance géographique exclut la participation de son père au banquet de noces, qu'en eût-il été à Beijing ? Les jeunes mariés entourés de leurs cadres supérieurs, du Ministère des affaires étrangères et de la Fédération des femmes, auraient-ils pu inviter un parent appartenant à la classe des contre-révolutionnaires ? La Loi du mariage ne dictait pas les attitudes concernant les invitations au repas de noces, toutefois, chacun connaissait les catégories sociales conspuées par le régime, donc à ne pas mêler aux personnalités ou aux cadres du Parti. Ainsi, son frère aîné s'était marié quelques mois auparavant à Beijing sans inviter ses parents, son père n'avait pas sa place au milieu des invités, tous des camarades et des membres du Parti haut placés. Ce n'était pas une situation exceptionnelle, les nouveaux couples, en effet, n'invitaient plus ou rarement les relations de leurs parents au repas. Gege appartenait au groupe des premiers diplômés en architecture sous la République populaire choisis pour la construction des villas des dirigeants à Beijing, il devait faire preuve d'une conduite exemplaire face aux exigences du gouvernement.

« Mon père comprenait la situation, dit-elle, il savait que son fils était contraint de se tenir officiellement à distance de lui ». Dans le cas contraire, Gege aurait pu être critiqué et perdre les privilèges de sa position sociale. Lors de nos conversations, Yuding rappelle à maintes reprises la conscience de la fragilité qu'avaient les membres de sa famille de leur situation. Par ailleurs, le rite avait perdu son caractère sacré. Avant 1949, quand la mariée devait s'incliner devant ses beaux-parents pour exprimer ses respects, la présence de Zhiji eût été indispensable au déroulement de la cérémonie ; dans ce mariage épuré de toute référence aux relations hiérarchiques familiales et à la piété filiale, le père du marié n'avait pas de place particulière. Les prosternations devant le portrait de Mao Zedong, en substitution de ceux des ancêtres, manifestaient le respect des époux pour le chef du Parti, leur engagement à suivre sa politique pour servir leur pays. Elisabeth Croll souligne, en effet, l'appartenance du couple à la communauté: « The new ceremony is symbolic of the fact that now marriage should represent interpersonal relations between an individual man and woman who are as a part of the community and new society as the members of kin groups" (1981:118).

Ce chapitre aura permis d'approcher la situation singulière de Yuding à partir de 1955. Quelques années à peine après les changements sociaux et politiques imposés par le Parti communiste en 1949, elle se trouve dans un entre deux de représentations, de pratiques et de mentalités. À la charnière de deux types de société, elle ne renie pas son éducation confucéenne qui lui a donné, dit-elle, le goût de l'étude. C'est en étudiant tous les soirs,

comme elle l'avait été obligée dans son enfance, qu'elle a pu atteindre un niveau de performance élevé en langue française dit-elle.

La découverte du monde à travers ses nombreux voyages, privilège rare pour une Chinoise à l'époque maoïste, n'a jamais entamé son idéologie marxiste-léniniste. Sa fidélité au Parti ne s'est jamais démentie, ni au regard des modèles des pays à régime libéraux qui offraient des facilités de vie, ni même en présence du choc évènementiel que représentait la construction du mur de Berlin. Elle a eu l'opportunité de faire des expériences diverses, celle des deux blocs communistes, la Chine et l'Allemagne de l'Est, avant et après la construction du mur, sans jamais manifester dans le récit qu'elle m'en a fait, du moins, le moindre doute sur le bien-fondé de ce régime. Au contraire, elle s'est affirmée comme « une vraie marxiste-léniniste » dans tous ses choix. Aujourd'hui encore elle répète cette assertion, envers et contre tout son entourage, particulièrement pour dénoncer l'individualisme et les inégalités sociales, sans qu'on sache ce qu'elle pense réellement.

Ce chapitre pose la question de sa place à l'Ambassade à Berlin-Est en 1955 et 1956, au cours d'un premier poste à la Fédération des femmes dans cette ville. Tandis qu'avec ses compagnes elle jouit des avantages de la vie dans ce milieu, elle seule travaille bénévolement pour l'Ambassadeur, sa position est donc particulière. Elle traduit des échanges politiques elle est ainsi appréciée pour ses qualités professionnelles mais aussi pour sa discrétion dans un pays où la paranoïa conduit à voir des espions partout. Nul doute que dans le contexte agité des deux Allemagnes, elle connaissait plus que toute autre à la Fédération des femmes, les tractations et les tensions politiques de son gouvernement.

En 1946, elle se marie dans cette Ambassade avec Yang un jeune diplomate interprète en allemand, une alliance contractée selon les règles de la Loi du mariage de 1950, c'est-à-dire sans l'intervention des familles. Toutefois, ce mariage nous conduit à nous interroger sur les attentes du Premier Conseiller qui a joué le rôle d'entremetteur.

Dans l'esprit des premières années de la République populaire, cette alliance représentait, à quelques détails près, le type idéal du nouveau mariage : deux personnes s'unissant pour servir le Parti, et pourtant nous verrons que par la suite, la Fédération des femmes ne semblait pas tenir particulièrement à ce mariage. Garanti par l'Ambassade qui avait organisé la cérémonie, le protocole avait été conforme à ce que dictait la Loi, or, ce n'était pas toujours le cas. En effet, à la campagne les coutumes anciennes persistaient et avant 1960, période de famine, les parents des mariés continuaient de faire des dépenses fastueuses. Malgré les directives du Parti, le mariage demeurait un fait ostentatoire pour beaucoup de familles, l'occasion de marquer symboliquement par le banquet et les cadeaux,

leur statut et leur pouvoir économique. La Loi était souvent contrecarrée par l'intervention des parents, alors que son père dit Yuding, n'avait pas exercé de pression sur son mariage. Les seules influences avaient été celle du Conseiller d'Ambassade et celle des représentations tant anciennes que nouvelles du « bon mariage » qui généraient ses comportements, sa peur du célibat par exemple.

La loi du mariage de 1950 avait été élaborée pour libérer les femmes de l'autorité des familles, celle de la société confucéenne, or, les études sur la période montrent que la réalité était bien souvent différente. Cependant, à la question posée par Judith Stacey : « Does Socialism liberate Women ?... » Paradoxalement, Yuding répond par l'affirmative, au regard de sa propre expérience et du travail effectué par la Fédération des Femme (1983 :5). Enfin, elle avait eu le privilège de vivre quelques temps à l'Ambassade de Chine à Berlin, une situation qui faisait écho dans la famille à celle de son grand-père maternel, si éloignée qu'elle fut dans l'esprit, la forme et le temps. Cette évocation de son grand-père maternel, Ambassadeur en Occident peu avant 1900, rappelle le chemin parcouru par la Chine jusqu'en 1955, et la participation de la famille de Yuding à l'écriture de l'histoire du pays.

Chapitre 6 : Femme, mère et épouse selon le Parti : l'expérience de Yuding

1. L'ingérence de l'État dans le champ de la féminité : la sexualité et la maternité sous contrôle

Lorsque Yuding se marie en 1956, l'institution du mariage est bien différente de celle qu'elle a connue dans sa famille, avant l'établissement de la République populaire de Chine en 1949. Elle a grandi dans une société ou l'amour entre les époux n'était pas la condition requise, l'objectif du mariage étant celui de l'alliance entre deux lignages patrilinéaires et la poursuite du culte des ancêtres grâce à la naissance d'un fils. Son éducation dans un milieu bourgeois et citadin ne l'avait pas préparée à sa vie sexuelle en ce sens qu'elle n'avait pas été informée des processus biologiques de la menstruation et de la grossesse. Généralement en effet, lorsque les mères avertissaient leurs filles, c'était de manière embarrassée au moment de la puberté : « C'est seulement à la veille du mariage de leur fille que les mères les prennent à part et leur inculquent les premiers rudiments d'éducation sexuelle » déclare une étudiante au début des années soixante-dix[1]. Toutefois, à défaut d'éducation sexuelle, la vie de famille donnait maintes occasions d'observation. Pan Suiming spécialiste de la sociologie sexuelle en Chine, considère à travers son concept de « primary life cycle » que la sexualité s'exprime entre les membres de sexe opposés, dans les interactions d'activités qui ne sont pas seulement sexuelles, mais aussi sociales et de subsistance (2006: 24).

Dans la Chine ancienne, le sexe n'était pas prohibé, toutefois, avec l'émergence du néoconfucianisme à la fin de la dynastie des Song (969-1279) les mœurs furent plus étroitement surveillés, le gouvernement commença à exercer un contrôle sur la vie sexuelle des gens[2]. Puis, sous les Ming (1368-1644) et les Qing (1644-1911) certaines conduites jugées « amorales » telles que l'adultère furent réprimées[3].

[1] J-J. Michel, Huang He 1978 : 106. Le témoignage de ces auteurs, J-J. Michel étant le pseudonyme de Michel Bonnin, a été le premier paru en langue française sur la condition des jeunes envoyés à la campagne pendant la Révolution culturelle. Il donne un aperçu de leur vie sexuelle à ce moment-là.
[2] C'est en effet sous les Song que se généralise la pratique des pieds bandés pour les femmes de la haute société, les obligeant ainsi à rester confinées dans leurs maisons, se conformant ainsi à l'idéal de la règle confucéenne de la séparation des sexes dans le travail. Voir D. Ko 1994 :147-151 ; 263-264 : S. Mann 1997 : 26-28, 56, 167-168.
[3] Voir le travail de F. Lauwaert sur la jurisprudence criminelle des XVIII° et XIX° siècles. F. Lauwaert 1999.

Après 1949, Mao impose une forte restriction de la liberté sexuelle au nom de la discipline révolutionnaire qu'il n'applique pas à lui-même[4]. Les témoignages des jeunes gens envoyés à la campagne pendant la Révolution culturelle, recueillis par Jean-jacques Michel et Huang He, attestent de cette répression : « On peut généraliser en disant que dans ce domaine, il n'y a qu'oppression, répression, conservatisme et entrave à la liberté d'expression des sentiments » dit l'un d'eux (1978 :100).

Alors que les autobiographies de femmes dans l'ère post-Maoïste, c'est-à-dire dès le début des années quatre-vingt, traitent bien souvent du lien, de l'identification des filles à leur mère, de la confiance et de l'amour entre elles, plusieurs sinologues mentionnent la difficulté des jeunes gens à parler des questions sexuelles avec leurs parents et leurs aînés, encore bien après la Libération[5]. En témoignent Emily Honig, Gail Hershatter (1988: 41-71) et autres sinologues[6], dont Harriet Evans (1997 :18):

> « With the taboo on public expressions of sexual interest between the 1950s and 1970s, it was difficult, if not impossible to talk with parents, teachers or even friends about sex"

Judith Farquhar et William Jankowiak, confirment le tabou dans le langage. C'est une répression en faveur du travail et de la productivité, lesquels devaient mobiliser toute l'attention des jeunes gens :

> « Sex became tabooed subject for language, and erotic attention turned toward cooperative production for the state »[7].
>
> « Too much sex is bad [that is, ethically bad] because you will start to enjoy it, and then that will be all you want to do. You will not be able to concentrate on your work »[8]

Toutefois, ces assertions sont relativisées par les études sociologiques. Par ailleurs, des différences existaient entre les citadins et les paysans pour parler de la sexualité[9]. En effet, le langage libre des paysans choquait les jeunes gens envoyés à la campagne pendant la

---

[4] Li Zhisui 2006 : 376. Médecin personnel de Mao Zedong, Li Zhisui mentionne qu'il s'entourait de nombreuses concubines pour avoir des relations qu'il qualifie d'« orgies sexuelles ». Voir aussi la biographie de Mao par Ph. Short 2005.

[5] Wang Lingzhen 2004. L'ouvrage traite des relations affectives entre les filles et leurs mères au XXe siècle à partir des publications de plusieurs auteures célèbres en Chine, telles Ding Ling (1904-1986), Bing Xin (1900-1999) par exemple ou de biographies, celle de Qiu Jin (1875-1907) parmi les plus connues.

[6] . Voir aussi S. Brownell and Jeffrey N. Wasserstrom 2002; E. Croll 1981; T. Barlow 1994. J. Stacey 1983.

[7] J. Farquhar 2002: 215.

[8] W. Jankowiak 2002: 373.

[9] Sur le langage, les mots et les gestes pour exprimer l'amour et le mariage dans les années moïstes, voir Yan Yunxiang 2003 : 65-85.

Révolution culturelle: ils avaient l'habitude de raconter « un tas d'histoires assez "salées" à propos de sexe, dit une jeune fille : « au début, les jeunes qui comme moi, sortaient tout juste de l'école, étaient surpris et se demandaient comment les masses laborieuses pouvaient se conduire de telle façon », face à cette réalité qui casse sa représentation idéale du communisme, elle conclut : « cette forme de vie culturelle (…) est (était) sans doute une des seules à échapper encore au contrôle du Parti »[10].

Dès la première décennie maoïste où se situe la vie d'épouse de Yuding, l'éthique autoritaire et collective valorisant les devoirs et le sacrifice de soi incite les femmes à modifier leur apparence, ce dont attestent Emily Honig, et Gail Hershatter :

> « The women of new China, especially women workers, cadres, and intellectuals, are truly able to work independently, and have completely equal status with men. « We don't need to use our dress and makeup to try to please our husbands » dressing in dark, simple clothes made a statement that women no longer needed to trade sexual attractiveness for economic security » (1988:42).

À partir de 1957, chaque campagne politique contribue au façonnage du nouveau stéréotype féminin. On demande de plus en plus aux femmes, de montrer leur identification aux masses en portant l'uniforme, une veste et un pantalon de couleur sombre taillés sur le même patron. Le cinéma des années cinquante, montre : « des femmes qui ont perdu toute trace de féminité élégante et attirante ou de beauté corporelle. En tant que femmes, elles ont cessé d'écouter ce que leur demande leur corps individuel et au lieu de cela, elles se consacrent au projet grandiose de la révolution prolétarienne »[11]. Les femmes libérées de la pensée bourgeoise qui incite à la coquetterie, sont représentées au cinéma en uniforme, notamment dans un film de Lin Nong en 1958 « Filles du parti » *Dang de nüer,* 党的女儿. Yuding bénéficie du privilège de garder une allure féminine jusqu'en 1967, son activité internationale à la Fédération internationale des femmes lui permettant, l'obligeant même à porter des robes et des tailleurs. D'autres, étant forcées de porter un vêtement informe unisexe qui les privait d'exprimer leur féminité ont vécu de véritables dilemmes. L'héroïne d'un roman de Zhang Xinxin, par exemple, réussit à supporter la pression de la société et à dissimuler sa féminité, car, « pour

[10] J-J. Michel, Huang He 1978:104. La plupart des témoignages appuient cette assertion. Cependant on ne peut pas généraliser puisque d'autres tel Dai Sijie dans son roman « Balzac et la petite tailleuse de pierre » illustre au contraire la possibilité de relations entre garçon et fille, sachant qu'il s'agit d'une fiction.

[11] Zhou Xuelin 2012 : 219, 217. La question du genre et de la sexualité à travers les films produits en République populaire de Chine à partir de 1950, examinée par l'auteur relève les effets de la désexualisation sur les femmes.

survivre », dit-elle, il fallait être : « masculine in public and in pursuit of career, but feminine or obedient in private life » - comme si la soumission était inhérente à la féminité[12].

Entre 1950 et 1970, la presse est entièrement sous contrôle de l'État, les directeurs des journaux et des maisons d'édition étant membres des comités du Parti. L'information est divulguée selon l'idéologie officielle, une large part est donnée à l'éducation en prescrivant des normes de conduites sexuelles qui servent, comme toute intervention du Parti dans ces années-là, à accentuer la mainmise de l'État sur la population. Les études de Michel Foucault sur le sujet montrent en effet que la régulation de la sexualité par un discours officiel, à travers les discours médicaux, pédagogiques, sociaux et politiques qui définissent le normal et l'anormal, permet le contrôle de l'individu par l'État. Avec son concept de « biopouvoir » en politique, il analyse comment l'état exerce son pouvoir sur les caractéristiques vitales de l'existence humaine, sur la vie des corps et celle de la population, à travers des stratégies de surveillance en fonction de ses intérêts, et par l'application de sanctions en cas d'inconduite[13]. L'État chinois en établissant des normes de conduites sexuelles supposées entretenir la santé physique et psychique de la femme et donnant des sanctions en cas de transgression, procède ainsi à la construction du genre des individus.

Le discours officiel passe par les revues éditées par la Fédération des femmes : « Femmes de Chine », *Zhongguo funü* 中国妇女 et la Ligue de la jeunesse communiste, « Jeunesse chinoise » 中国青年 *Zhongguo qingnian* les deux étant des organismes liés au Parti[14]. Les revues reflètent la vision du Parti en 1957, elles publient des articles relatifs aux questions sexuelles, lesquels écrits par des médecins, des avocats, des étudiants, des professeurs, des femmes épouses et mères constituent des forums de discussions. Les publications qui traitent de la sexualité sont peu nombreuses, les études sur la question mentionnent huit articles dans une revue éditée à Shanghai par un dermatologue Yu Guangyuan : « Médecine populaire » *Dazhong yixue.* 大众医学. Parmi ces rares publications qui soutenaient la ligne politique du Parti, l'ouvrage notoire : « Connaissance sexuelle » *Xing de zhishi* 性的知識 fut probablement le plus documenté sur le sujet, pendant l'ère maoïste. Publié par la presse médicale de la Maison du Peuple, il avait été écrit par deux gynécologues Wang Wenbin, Zhao Zhiyi, et un

[12] Zhang Xinxin, in Wang Lingzhen 2004:162. Zhang Xinxin, 張辛欣, née en 1953, écrivain majeur des années 1980, est l'auteure de plusieurs romans, nouvelles et scénarios pour le cinéma et la télévision. Cible d'attaques répétées pour le caractère avant-gardiste et non-conformiste de ses écrits pendant la campagne "contre la pollution spirituelle" en 1983, elle partit s'installer aux USA en 1988, sans cesser pour autant de publier en Chine.

[13] M. Foucault, voir « Histoire de la sexualité » :1976, vol. 1 ; 1984, vol. 2 ; 1984, vol. 3.

[14] En 1963, Zhou Enlai avait réuni des professeurs de médecine pour élaborer des programmes d'éducation sexuelle pour les adolescents, cependant Mao s'était opposé à sa démarche. Fang Fu Ruan 1991 : 172

neurologue Tan Mingxin[15]. On pouvait lire, par exemple, que les relations sexuelles ne sont acceptables que dans le cadre du mariage, qu'elles sont déconseillées durant les règles, que la grossesse est dommageable pour la femme trop jeune, son bassin n'étant pas entièrement développé avant l'âge de 25 ans, comme par hasard, l'âge « approprié » *shidu,* 适度 du mariage, disait-on, l'âge légal étant 20 ans. La propagation de cette assertion faussement « scientifique » arrive à point, au moment où le gouvernement commence à introduire la politique du contrôle des naissances dans la vie des citoyens[16]. Comportements sexuels, fonctions reproductives, contraception et planning familial, sont traités dans ces publications au regard des intérêts de la politique du gouvernement. Sous couvert d'idéologie communiste, car la propagande diffuse l'idée du danger de surpopulation pour la construction du socialisme, le Parti aliène les masses, le plus souvent par le truchement des cadres à la tête des associations féminines. Phyllis Andors rapporte le discours de l'une d'elles:

> « This is not merely for reducing the number of children and my family burden, but also for enabling one to study, work and labor more successfully, thus making great contributions to the revolution. By now, 98% of the men and women of our brigade who are able to produce offspring have joined the family planning program. This has enabled more and more women to participate in collective productive labor » (1983:157).

Qui peut alors, en effet, librement refuser de contribuer à l'effort national de production ? L'idéologie de désexualisation va de pair avec l'obligation des masses de travailler, hommes et femmes indistinctement devaient se tourner entièrement vers la production. *Xing de zhishi,* fut interdit pendant la Révolution culturelle entre 1966 et 1971, toute discussion sur le sexe étant considérée comme « bourgeoise » et « décadente ». Les revues éditées par la Fédération des femmes et la Ligue de la jeunesse communiste, disparaissent elles aussi pendant cette période puisque ces deux organisations de masse sont fermées. D'autres publications, traductions de travaux soviétiques telle que : « Ce que les parents doivent savoir », que seuls les gens mariés pouvaient acheter, ne sont plus publiées pendant cette même période. Les biographies de femmes qui avaient approximativement l'âge de Yuding à la même époque, témoignent de leur ignorance des choses sexuelles, « les jeunes gens ne reçoivent d'ailleurs aucune instruction sexuelle ni de leurs parents, ni de leurs éducateurs » déclare l'une d'elles, Lin Xiling (1998 :100). Quant à Zhang Zhimei déjà citée,

[15] Fang Fu Ruan 1991 :172 -174 ; J-L. Domenach et Hua Chang-Ming 1987 : 65 ; H. Evans 1997 : 11-18 . Ce livre d'éducation sexuelle aurait été tiré une première fois à un million d'exemplaires seulement en 1957 par les Éditions populaire de Beijing *Renmin Chubanshe,* puis à 2.3 millions en 1980, dans une nouvelle version réécrite alors par l'un des auteurs Tan Mingxin.

[16] H. Evans 1997; T. White 2006; Th. Sharping 2003.

elle n'avait jamais posé de questions à ses deux sœurs aînées, lesquelles mariées avaient pourtant une expérience de la sexualité. En 1958, à l'âge de 23 ans, elle découvre un livre qu'il était « difficile de se procurer », dit-elle, il s'agit probablement de *Xing de zhishi* qu'elle traduit par : « Tout sur la sexualité ». Ce sont les recommandations d'une morale hygiéniste pour réguler les idées et les pratiques des individus :

> « La description des organes reproducteurs, ainsi que celle de la conception, y tenait du cours de biologie élémentaire, mais tout le reste n'était que pure morale. Avoir plus d'un orgasme par exemple était déconseillé pour la simple raison que cela pouvait vous fatiguer. La masturbation était considérée comme malsaine tant du point de vue moral que physique, et toute relation sexuelle devait être évitée durant les menstruations. Faire l'amour n'était pas considéré comme une chose spontanée, mais plutôt comme une activité qui devait être guidée par certaines règles. Avoir des relations sexuelles à la fréquence de deux à trois fois par semaine, y lisait-on encore était bon pour la santé » (2008 :105).

Cette documentation didactique témoigne de la persistance de représentations anciennes dans le discours académique, ce sont en effet les autorités médicales qui codifient les relations sexuelles. Elles ne sont pas débarrassées de la représentation de désordre et de pollution attachée à la sexualité[17]. L'ouvrage permet de constater la complicité entre le discours politique et médical, et l'ingérence de l'État dans la vie privée des individus. Les prescriptions qui ne sont bien évidemment pas suivies à la lettre, sont un moyen pour inciter les femmes à garder leurs énergies pour des activités prioritaires que sont le travail et l'étude dans le programme de construction de la république, et pour se conformer à la politique de restriction démographique qui commence à se préciser. Certes, en 1949 Mao Zedong s'était élevé contre la doctrine du malthusianisme pour remédier au danger de la surpopulation, toutefois, le recensement de 590 millions de Chinois en 1953 le fait changer d'avis. Des discussions commencent au sein du Parti à propos des difficultés économiques que représente le surpeuplement en Chine. Trois facteurs selon Tyrene White interviennent donc pour le changement de politique :

> « Nevertheless, between 1952 and 1957, three factors converged to bring about a fundamental policy reversal. The first was pressure from women in elite ranks to expand access to contraceptive methods and loosen restrictions on abortions and sterilizations. The second was the movement toward a comprehensive economic planning process, which required some measure of population size and expected growth. The third was growing anxiety about economic growth and economic performance, particularly in the agricultural sector » (2006:20).

[17]. Ch. Furth 1999; H. Evans 1997: 148-151; F. Lauwaert 1991.

Avant la Libération, la contraception avait déjà été revendiquée par les intellectuelles qui avaient rejoint Mao Zedong dans la République soviétique chinoise installée dans le nord-ouest du pays[18]. Pour participer à l'égal des hommes à la révolution de la société et travailler à la libération de la femme, ce que promettait le communisme, elles avaient fui la Chine dirigée par les nationalistes. Or, en arrivant, elles avaient été quasiment contraintes de se marier avec des cadres dirigeants du Parti ou de l'armée, la proportion des femmes à Yan'an étant très faible, une femme pour dix-huit hommes[19]. Elles avaient dû mener de front leur carrière et leur maternité, supportant un double fardeau car, avoir des enfants et les confier à une nurse était considéré comme un retour à la famille, une régression politique après le mouvement de libération des femmes du Quatre mai 1919. Confrontées au problème de la fécondité, elles avaient réclamé la contraception et le droit à l'avortement sans succès[20]. Elles avaient recours à la pharmacopée traditionnelle chinoise peu efficace dans ce domaine, aussi, l'accès à la contraception était devenu un combat pour elles, écrit Tyrene White :

> For women within the party, particularly those from elite intellectual ranks who had been in Yan'an, access to contraceptives was one part of a larger issue they had confronted in the 1930s and 1940s » (2006:2).

En 1952, le contrôle de naissance devient un sujet de réflexion pour Mao Zedong et le Parti. À la faveur de la campagne des Trois antis *sanfan* qui met en question la bureaucratie, lorsque la population est encouragée à écrire au gouvernement pour exprimer ses opinions, les cadres en particulier envoient des lettres à la Fédération des Femmes pour réclamer la liberté d'accès aux contraceptifs[21]. En 1953, la politique antinataliste, proposée par Deng Xiaoping 鄧小平 vice premier ministre, soutenue par Deng Yingshao 鄧穎超 (1904-1992), vice-présidente de la Fédération des femmes, est adoptée par le comité central du Parti. En 1954, la Fédération des femmes est chargée de promouvoir le planning familial. À partir de cette initiative, les femmes mariées peuvent se rendre dans les hôpitaux pour recevoir des contraceptifs et avorter sans prescriptions médicales, toutefois cette libéralisation du contrôle

[18] La République soviétique chinoise 中华苏维埃共和国, *Zhonghua Suwei'ai Gongheguo,* appelée aussi le Soviet du Jiangxi, fut d'abord instaurée en 1931 par Mao Zedong et Zhu De dans la province du Jiangxi et du Fujian. Chassés par le Guomindang, après la Longue Marche (1934-1935), les communistes s'installent dans la région du Shaanxi-Gansu-Ningxia, à Yan'an où ils forment un gouvernement avec des réformes. Celle du mariage et de la libération de la femme, compte parmi les principales édictées entre 1935 et 1948. Sur le gouvernement et les institutions du Jiangxi voir : partie II. Ch. 1, p. 31.XX

[19] Cette situation rappelle celle de l'Ambassade de Berlin-Est, on s'empresse de marier les jeunes filles dès qu'elles arrivent.

[20] Hua Chang-Ming 1981: 103.

[21] Sur la campagne des Trois antis voir pages 135,172

des naissances compte de nombreux détracteurs parmi le personnel médical[22]. La demande de contraception est celle des cadres intellectuelles peu nombreuses au regard de l'ensemble du pays, soit une minorité de femmes en Chine. Elle ne doit pas faire oublier les résistances des hommes et des femmes qui refusent la stérilisation et les avortements imposés par la mise en place du planning familial, quand la réduction de la population devient plus tard une priorité nationale. En effet, dès 1957 Mao annonce officiellement sa caution au « planning familial » 計劃生育 *jiating jihua*, lequel est alors appliqué dans les dispensaires médicaux de toute la Chine, villes et campagnes[23]. À partir de cette date, sauf entre 1958 et 1960, Mao étant revenu sur sa décision après le Grand Bond en avant, ont lieu une succession de campagnes accompagnées d'un durcissement progressif des mesures. Le programme est appliqué rudement, la coercition du régime est à l'origine d'avortements clandestins, de maltraitance des femmes enceintes qui n'ont pas respecté la loi et, il est responsable de millions d'avortements forcés pour échapper aux punitions des autorités locales garantes du respect de la loi. En 1962, une deuxième campagne intervient pour limiter le nombre d'enfants à deux par foyer. En 1971, une troisième campagne ordonne le délai de cinq ans entre le premier et le deuxième enfant. Yuding n'aurait pas pu accoucher une deuxième fois en 1974, sans l'autorisation des cadres responsables du planning de la Fédération des femmes[24]. Enfin, en 1979 les couples doivent s'engager à signer le « certificat de l'enfant unique » 獨生子 *du sheng zi*. En moins de trente ans, les femmes qui réclamaient la contraception sont devenues des victimes par le biais de la « politique du planning familial » 計劃生育政策 *jihua shengyu zhengce*.

Cadre à la Fédération des femmes, Yuding était au centre des débats sur l'égalité des sexes et sur le travail des femmes. Ce fut le combat de la Fédération jusqu'à sa fermeture en 1967 pendant la Révolution culturelle. Le discours sur la sexualité, corrélatif à celui du Planning familial instauré dans la première décennie de la République populaire, était débattu à la Fédération nationale, en Chine mais aussi dans les conférences internationales où elle intervenait. Par exemple, la contraception intéressait alors les Françaises puisque la Loi Neuwirth qui autorise la pilule ne sera votée qu'en 1967, après onze propositions en dix ans.

[22] T. White 2006 : 18-41. Sur le sujet voir aussi : I. Atttané 2005 : 177-224 ; Y. Blayo 1997 ; E. Croll 2000 ; J-L. Domenach, Hua Changming 1987; W. L Parish, M. K. Whyte, L. 1978.
[23] Th. Scharping, 2003, 30-31, 46 ; T. White 2006 : 23-26.
[24] Ce deuxième accouchement sera développé au cours du chapitre 9.

La première expérience de vie conjugale de Yuding est de courte durée, trois mois à peine après son mariage, la Fédération des femmes supprime un des deux postes d'interprètes en français de Berlin-Est, la décision appartient à la cadre-déléguée sur place. « Elle choisit de garder l'autre traductrice qui était à Berlin avant moi, elles étaient devenues amies » dit Yuding. Elle s'insurge, mais en vain, contre cette mesure injuste qui l'oblige à vivre séparément de Yang. La déléguée représente la Fédération à l'étranger, quant au Conseiller de l'ambassade qui les a mariés, il n'a aucun pouvoir auprès de cet organisme d'État. Par ailleurs, en Chine, assignés à des postes par le gouvernement, les époux travaillaient souvent dans des lieux éloignés l'un de l'autre, c'est encore le cas aujourd'hui. Ils se retrouvaient seulement pendant la période du nouvel an. Cette situation évoque le mythe stellaire du Bouvier et de la Tisserande, mythe de la répartition du travail par sexes, dans la société paysanne archaïque que décrit Marcel Granet (1994 : 175-176) Amoureux, séparés par la Voie Lactée, ils peuvent se retrouver grâce à l'Empereur Céleste, une fois par an, le septième jour du septième mois du calendrier lunaire, comme le dit Hugh D. R. Baker :

> « Married couples are separated for years when one spouse is posted elsewhere and the other is unable to transfer. In 1956 there was a spate of agonized letters to the newspapers complaining of long separations. Many likened their case to the traditional (willow-pattern) story of the weaving maiden and the cowherd, condemned forever to live apart and allowed to meet only one day a year when the magpies fly up to heaven to form a bridge over the Silver River (Milk Way) for them (1979: 213).

"Married for three years, but husband and wife for only one night" écrit un lecteur dans le « Journal du Peuple ». Les époux sont souvent séparés après le marriage, leurs lieux de travail se trouvant dans des villes parfois très éloignées d'une de l'autre. Au début de 1957, Yuding revient à Beijing alors que Yang rentre une année plus tard, c'est-à-dire au cours de l'année 1958. Comme tout cadre du Ministère des Affaires étrangères ayant passé plusieurs années à l'étranger, à son retour en Chine dit Yuding, il doit subir une rééducation idéologique pendant un an dans un camp non loin de Beijing. Je n'ai pas trouvé d'informations sur ce camp qui avait pour fonction, selon elle, la réadaptation des diplomates à la vie administrative en Chine. Le gouvernement craignait, probablement, les influences néfastes, idéologiquement parlant, du contact prolongé avec l'étranger. Durant cette période, Yang rentre à la maison un week-end sur deux, c'est à ce moment-là que commencent les différends entre les époux, leurs disputes aboutiront au divorce en 1963. Yuding n'est pas entièrement disponible pour son mari quand il est là : « Il se plaignait, je devais travailler

parfois tard le soir pour préparer mes interventions à la Fédération ». Yang était amoureux, ce qu'elle reconnaît aujourd'hui[25] :

> « Il se conduisait comme un homme amoureux, moi je pensais que je devais, en priorité, répondre aux besoins de la Fédération des femmes, pour servir le Parti »

Elle considérait, me dit-elle à plusieurs reprises, la vie de couple selon la nouvelle idéologie du mariage révolutionnaire. Les époux devaient avoir de l'amour et du respect l'un envers l'autre, un même niveau de conscience politique et le partage d'intérêts, essentiellement mis au service du Parti. Elisabeth Croll rapporte la préface d'une brochure publiée en 1964, intitulée « Entre mari et épouse », qui tout en exagérant peut-être le trait, s'approche de la représentation de Yuding de l'idéal du couple :

> « In a socialist society» (…) love between husband and wife is built on common political thinking and on the foundation of struggling together for the revolutionary cause. The relationship between husband and wife is first of all comradeship and the feelings between them are revolutionary. By revolutionary is meant that politically he should take her as a new comrade-in-arms, in production as well in work, he should take her as a class sister and labour together, at home he should regard her as a life companion, besides that a couple should respect and love each other, help each other, and encourage each other so as to achieve progress together » (1981:83).

À son retour du camp de rééducation, en 1968, Yang travaille à Beijing au Ministère des Affaires étrangères, les conflits entre les époux se multiplient. Yang reproche à son épouse de privilégier ses activités professionnelles à leur vie conjugale. En effet, Yuding est souvent absente, elle répond à toutes les demandes de la Fédération des femmes, accepte toutes les interventions loin de Beijing, à Guangzhou, à Shanghai par exemple ou encore à l'étranger, cependant pouvait-elle vraiment refuser ? Ses absences ponctuelles répétées, puis un deuxième séjour de trois années à Berlin-Est, entre 1960 et 1963, conduiront le couple à divorcer. Ainsi, un mariage arrangé par l'Ambassade, selon les critères du « bon mariage » au regard de la loi de 1950, s'est révélé être un mauvais mariage. Alors que Yuding façonnée par l'idéologie du Parti adhère totalement à la nouvelle vision du couple, soit celle de deux individus indépendants s'étant unis pour servir l'État, Yang est resté attaché aux principes traditionnels du mariage, il aurait aimé une épouse à la maison. Elle juge son attitude ambigüe, alors qu'il est simplement amoureux : « Il voulait une femme "disponible", il conservait une

[25] Le mariage a été analysé précédemment chapitre 5

attitude bourgeoise, je devais lui rappeler le changement de société »[26]. Elle utilise un dicton populaire pour illustrer sa position :

> « Je ne voulais pas être «"attachée à la ceinture" de mon mari comme une expression populaire le disait avant la Libération : "mariée à un coq, suis ton coq ; mariée à un chien, suis ton chien, 嫁鸡随鸡，嫁狗随狗 *Jiaji suiji, jiaogou suigou"*[27].

Yuding s'appuie sur la Loi du mariage pour justifier ses déplacements en Chine et à l'étranger : L'article 9 mentionne en effet : « La femme peut librement s'absenter pour des raisons professionnelles ou autres ». Parmi les obligations mentionnées dans l'article 8, figure celle de « se soutenir dans la vie » mais aussi de « participer au travail et à la production (…) pour l'édification d'une nouvelle société ». La Loi insiste sur : « l'aspect secondaire de la famille par rapport à la société socialiste qui se construit en Chine »[28]. Kay An Johnson rapporte en effet, un article du journal « Drapeau Rouge », *Hongqi*, en 1964, où il est question de la confrontation des femmes à leur nouveau rôle dans la société, de leur égoïsme si elles font passer soit le bonheur de leur famille, soit leur propre satisfaction avant la cause de la révolution prolétarienne :

> « It is unthinkable that there is a revolutionary woman cadre who does not know for what she is living, and who is confused all day long over whether she should place her husband, children, and home in the first position, or her revolutionary work in foremost position » (1983:181).

Yuding sera confrontée à ce dilemme quand elle devra se séparer de son fils en 1960. En attendant, elle choisit d'obéir au Parti, le discours qu'elle tient à son mari après leur mariage est tiré de la propagande qu'elle a intégrée :

> « La relation homme-femme doit être construite sur une base politique, sinon pas d'avenir pour la Chine. J'appartiens au Parti qui m'a formée et je dois lui obéir (…) j'ai été éduquée, élevée par le Parti, je dois rendre ce qu'il m'a donné, travailler fidèlement pour lui ».

[26] Sur le sens qu'on donnait au mot « amour » après 1950, voir les définitions d'E. Croll et de J. Kristeva, p. 208 et 209.
[27] J'ai retrouvé l'expression dans l'ouvrage de Roger Darrobers, 1996: 164. Les Chinois utilisaient et utilisent encore dans le discours parlé des formules toutes faites, des dictons, *yanyu*, 谚语 issus de la sagesse populaire qui contiennent toujours un sens moral en accord avec la tradition.
[28] Tsien Tche-Hao Vol. 24 N°2, Avril-juin 1972 : 394-395. Voir aussi Phyllis Andors 1983.

2. Prise de pouvoir sur le corps des femmes : de « l'efficacité politique »

> « Il fallait avoir un enfant dans l'année qui suivait le mariage, sinon on soupçonnait quelques problèmes d'entente entre les époux » dit Yuding.

Cette réflexion prouve que le dictat de l'ancienne société, gouvernait encore les pensées. Certes, selon la Loi du mariage, la femme n'avait pas à prouver, comme dans l'ancienne société, sa capacité à enfanter pour assurer la lignée de l'époux, cependant, les normes de l'alliance de la famille traditionnelle subsistaient dans les consciences. Le manque de postérité considéré longtemps comme une punition, était la plus grande marque d'impiété filiale écrit Françoise Lauwaert (1991 :114). Du temps où il y avait des concubines: dit-elle : « lorsqu'elle était temporaire, la stérilité était souvent attribuée à une sorte de sabotage inconscient de la part de l'épouse principale déloyale (…) » (1991: 435). En 1960, la pression venait du regard des parents, de la famille, des voisins, des collègues de travail, de l'entourage des mariés. On pensait que le couple n'avait pas de relations sexuelles ou que la femme était infertile, en général on oubliait la stérilité possible du mari. Or, à partir de 1956-57, cette assertion n'était plus tout à fait exacte, puisque « l'harmonie sexuelle » pouvait être réalisée sans qu'il y ait procréation, la femme pouvait utiliser des contraceptifs - à cette époque, les condoms, le diaphragme et les substances spermicides, la pilule ne sera accessible qu'à partir de 1965[29]. Toutefois, la reproduction était le but principal du mariage. L'obligation morale de donner un descendant à la famille paternelle, continuait de peser sur les jeunes couples. Par ailleurs, jusqu'au milieu des années cinquante le Parti présentait la parentalité comme un devoir envers la patrie. En effet, Mao avant 1957, date à laquelle il devint favorable à la politique du contrôle des naissances, avait mené une politique pro-nataliste.

En 1960, Yuding choisit d'accoucher à la maternité de l'Hôpital de Beijing, le plus moderne des établissements. Fondé immédiatement après la Libération par Mao Zedong, il est réservé plus particulièrement aux hauts fonctionnaires. Elle bénéficie d'un privilège, son travail d'interprète l'ayant conduite à fréquenter cet hôpital. En effet, elle accompagne les délégations d'étrangers francophones invités à constater les effets de l'acupuncture, ils assistent aux opérations chirurgicales, aux césariennes par exemple, pratiquées « sous acupuncture », sans anesthésie générale[30]. Ces visites servent la propagande, l'acupuncture est

[29]. T. White 1994: 250-279; 2006. L'auteure analyse les origines de la contraception et de la mise en place du Planning familial sous la République populaire. Voir aussi sur le sujet: Th. Sharping 2003: 30-33. Dr. Hugh D. R. Baker 1949: 186-187; Parish, Whyte 1978; E. Croll 1985; Wasserstrom 1984; E. Honig G. Hershatter 1988.

[30] L'anesthésie locorégionale, la péridurale, généralisée en France dans les années soixante-dix n'est pas encore pratiquée en Chine à ce moment-là.

une méthode spécifiquement chinoise appliquée dans un établissement dont les équipements sanitaires sont à la pointe du progrès. Yuding participe ainsi à faire connaître aux étrangers le résultat du programme de modernisation accompli par le gouvernement de la République populaire, avec l'aide de l'URSS[31].

Dans cet hôpital, Yuding peut bénéficier de l'accouchement dit « sans douleur », la méthode nouvelle d'assistance psychologique introduite en Chine en 1951 par les Soviétiques. La définition de cette technique à ses débuts ne correspond pas exactement à celle qu'on lui donne aujourd'hui:

> « Un ensemble de techniques visant à supprimer l'angoisse et les douleurs de l'accouchement par une préparation durant la grossesse et l'utilisation de techniques complémentaires pendant l'accouchement et par la création d'un rapport de confiance et de collaboration entre l'équipe médicale et la mère »[32].

En effet, à l'origine la technique soviétique de l'Accouchement Sans Douleur (ASD) n'était pas une méthode de relaxation et de respiration telle qu'elle l'a été par la suite. C'était une pédagogie enseignant la dignité de l'effort pour se maîtriser et coopérer avec le médecin pendant les différentes phases de l'accouchement. Son action était fondée sur le conditionnement et l'étude des réflexes selon la théorie de Pavlov[33].

> « Les travaux des soviétiques s'appuient sur les travaux d'Ivan Pavlov concernant les réflexes. Les douleurs seraient, pour l'essentiel, l'effet d'un conditionnement séculaire dont il faut chercher l'origine dans les très mauvaises conditions sanitaires des temps primitifs (…) d'où le discours inlassablement repris sur la parturition. Dès lors, dans le cerveau de ces femmes qui n'ont jamais appris autre chose sur l'accouchement, la sensation utérine est immédiatement associée, par réflexe conditionné à un signal de douleur »[34].

Cette théorie devient, à partir de 1949-50, la norme imposée à tous les médecins soviétiques pour des raisons essentiellement politiques. La douleur de l'accouchement est considérée comme le fruit d'un conditionnement social. Comme le dit Marianne Caron-Leulliez: « dans un environnement social nouveau, les anciens réflexes que constituaient ce que les idéalistes

[31] En 1949, Mao Zedong avait signé un traité d'alliance avec l'Union soviétique. Il avait adopté son modèle de développement pour moderniser la Chine dans tous les domaines, notamment dans les programmes d'éducation et de santé. Voir Werner Meissner 1990 : 9-31.

[32] Wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Accouchement_sans_douleur, consulté le 12/06/2013.

[33] M. Caron-Leulliez, J. George 2004. Voir aussi l'article de l'historienne Y. Knibiehler 1997, qui s'est intéressée aux femmes et aux mères dans de nombreux ouvrages, Ces auteures retracent l'histoire de l'introduction en France de la méthode soviétique et l'importance de la relaxation mais aussi la relation de confiance entre l'accoucheur et l'accouchée.

[34] M. Caron-Leulliez 2006 :73. *www.cbmh.ca/index.php/cbmh/article/view/1289/1280*.

bourgeois appellent " la nature humaine" vont disparaître, de nouveaux réflexes vont apparaître et, à la longue, entièrement devenir héréditaires »[35].

Cette méthode obstétricale psychoprophylactique avait été récupérée aussi à des fins idéologiques par les Chinois alors en pleine période de soviétisation pour construire le socialisme : ils voulaient prouver l'excellence de la pratique soviétique. Ce fut aussi dans une démarche militante que l'ASD fut appliquée en France en 1952, c'est-à-dire en pleine guerre froide, par un gynécologue français à la maternité des Bluets à Paris. Celle-ci dépendait de la Clinique des Métallurgistes, ouverte en 1947 par les Syndicats CGT de la métallurgie de la région parisienne. Le chef de service de cette maternité, le Dr Lamaze, découvrant la méthode en URSS en 1952, l'appliqua à son retour et organisa avec son équipe des formations pour les gynécologues et les sages-femmes. Il fut soutenu financièrement par la CGT, l'Union des femmes et le PCF, jusqu'à ce qu'il dénonce l'intervention soviétique en Hongrie en 1956.

Le procédé correspond à l'idéologie maoïste du conditionnement de l'individu et de l'imposition d'une discipline, « on ne peut pas se passer de discipline » avait écrit Mao Zedong dans l'article XXVI du Petit livre rouge. Le contrôle de l'État sur la femme pénètre alors jusque dans les salles d'accouchement. L'accouchée est observée, catégorisée en bonne ou moins bonne patiente selon son comportement, elle ne doit pas donner de signes de souffrance. Crier pendant le travail signifie qu'on ne fait pas confiance au Parti qui a instauré la méthode. Le rapport clinique accompagnant la déclaration de naissance du fils de Yuding mentionnait : « Accouchement d'un fils avec succès, accouchement sans douleur», alors qu'elle avait souffert atrocement dit-elle : « Je m'étais retenue de hurler ». Exprimer sa souffrance personnelle aurait été une conduite « très individualiste » précise-t-elle, donc mal connotée en cette période d'effort collectif pour la nation, juste après le Grand Bond en Avant. Ses propos sont corroborés par Lin Xiling, révolutionnaire et dissidente déjà citée :

> « (Résultat), lorsqu'une femme crie de douleur au cours d'un accouchement, elle est accusée d'avoir des problèmes idéologiques : n'ayant pas fait confiance au Parti, elle n'a pas su adhérer pleinement à la nouvelle méthode. Les plus à plaindre sont les femmes déjà membres du Parti. En quittant la salle d'accouchement, elles doivent rédiger des *dazibao* (大字報, je rajoute) ces textes destinés à être collés sur les panneaux d'affichage, pour témoigner des bienfaits de la méthode » (1998 :116).

[35] M. Caron-Leulliez, J. George 2004 : 43. *L'accouchement sans douleur. Histoire d'une révolution oubliée*. *books.google.fr/books?isbn=2708237519*

Yuding n'avait pas été obligée, comme les femmes du Parti, d'affirmer l'efficacité de la méthode. Aurait-elle alors osé exprimer un refus? Aujourd'hui, elle dénonce l'abus des dirigeants qui ne tenaient pas compte du ressenti réel des parturientes.

À Beijing, en 1960 la technique repose entièrement sur un rapport de collaboration entre Yuding et la sage-femme, elle ne comporte pas d'exercices respiratoires tels qu'en France aujourd'hui, par exemple. C'est un soutien par le langage, une pratique qui articule la parole, la mémoire et l'image pour endurer la douleur. L'analyse de la douleur de l'accouchement, dans les années maoïstes en Chine et au début du XXe siècle en France, met en évidence l'exaltation de la valeur morale de la souffrance du corps pour la patrie. Ce que rapporte Marianne Caron-Leulliez pour la France :

> « Sans relâche le parallèle est fait entre le sacrifice des poilus de 1914-18 et la douleur des femmes en couches. La présidente de l'Association des sages-femmes catholiques, madame Couvreur déclare en 1938 : " Enfanter c'est l'impôt du sang, le prix que l'on doit payer pour honorer sa patrie. Il faut susciter chez les jeunes femmes et entretenir en elles cette flamme que seul le sentiment religieux peut donner en leur apprenant à sacrifier leur douleur" » (2004 :22).

Ainsi, dans la société française judéo-chrétienne, cette assertion s'ajoute à l'anathème jeté à la femme dans l'ancien testament en réponse à la désobéissance d'Eve, une phrase comprise comme une malédiction : « tu accoucheras dans la douleur ». Certes, cette représentation est absente dans la culture chinoise. Néanmoins, la souffrance engendrée par la guerre est utilisée comme l'objet de pensée proposé par la sage-femme, pour permettre à Yuding de détourner son attention des contractions douloureuses qu'elle ressent. L'injonction donnée par la sage-femme est de s'imaginer à la place de ceux ou de celles qui avaient combattu et souffert pour le pays. Cette directive la renvoie à l'une de ses premières traductions. Dans une réunion internationale, en 1954 à Beijing, des hommes politiques et des scientifiques étaient chargés d'établir, d'après les rapports de terrain, si les Américains avaient utilisé des armes bactériologiques pendant la guerre entre la Corée du Sud et du Nord entre 1950 et 1953. Yuding avait alors été touchée par la description des soldats chinois blessés, engagés eux aussi dans ce combat et par le courage des infirmières parties sur le front coréen[36]. Elle pense alors à ces femmes sur le champ de bataille, elle décrit leurs efforts par le menu : ramasser les blessés gémissants, les porter sur leur dos, soigner leurs visages déchiquetés par les bombes

[36]. J'ai parlé de cette conférence page 170.

au Napalm, elle essaie de s'identifier aux infirmières pour relativiser ses douleurs, mais en vain. C'est une méthode peu propice à l'accueil d'un enfant dans la joie !

Paradoxalement, c'est la guerre et donc la mort qui est proposée comme image pour la délivrance de la femme qui donne la vie. La naissance est le processus de création de la chair, la mort celui de sa dissolution. La conjonction de l'antithèse vie/mort dans un même évènement, l'accouchement ou les funérailles, témoigne d'une approche enracinée dans la culture chinoise qui se lit dans des rites de séparation, particulièrement ceux qui concernent le pur et l'impur. Le rapport symbolique de l'impur est établi entre le cadavre qui pourrit, et l'accouchée qui évacue avec l'expulsion du fœtus des substances considérées impures, le sang utérin, les urines, la sueur, polluantes et dangereuses pour la santé de ses proches. La mort, comme l'accouchement, oblige à une mise à distance, à la séparation[37].

La « manipulation psychologique » de la sage-femme, évoque l'étude de Claude Lévi-Strauss sur le voyage chamanique en tant que thérapie de l'accouchement difficile, dans la tradition d'une ethnie d'Amazonie, les *Kuna*[38]. Par la récitation d'un chant, le chamane entraîne la parturiente dans un voyage mythique où il raconte son combat contre Mu, une puissance tutélaire du fœtus, il énumère les obstacles à franchir, les monstres à vaincre qui représentent les douleurs éprouvées par la femme. Ce rituel devait faciliter l'accouchement selon la théorie, contestée par ailleurs, de « l'efficacité symbolique ». Toutefois, le parallélisme se limite à la lutte pour avancer dans un espace dangereux, tant par le chamane dans le voyage chamanique que par les infirmières sur le champ de bataille coréen ou par le fœtus dans le ventre de la femme. Dans l'accouchement sans douleur, le mythe est absent mais remplacé par le récit de guerre comme support idéologique: « rendre acceptable pour l'esprit des souffrances que le corps refusait de tolérer » comme l'écrit Lévi-Strauss[39]. Cependant, Yuding considère que la méthode est un échec, certes, elle avait pu donner un sens patriotique à sa douleur, mais il y avait eu un décalage entre la souffrance minimale attendue avec le procédé soviétique et son vécu, une très forte douleur. Et d'ailleurs, comment des images de guerre donc de violence et de mort, en se substituant à la réalité, le don de vie à travers le corps de la femme, aurait-il pu atténuer les souffrances de l'accouchement ? Enfin, la fonction combattante est généralement attribuée à l'homme et en percevant l'accouchement comme un anéantissement de la vie, comment le procédé pouvait-il mobiliser la parturiente pour qu'elle accepte ses douleurs ?

[37] Sur la pollution après le post-partum, voir E. M. Ahern 1975 : 193-214 ; E. Martin 1973 : 165- 179 ; P. Ebrey 1993 ; M. Topley 1974 : 234-255.
[38] Cl. Lévi-Strauss, « l'efficacité symbolique » in *Revue de l'histoire des religions*, 1949, vol. 135, n°1 :5-27.
[39] *Ibid.*18.

Cette maternité moderne ne tient pas compte de la représentation traditionnelle partagée par l'ensemble des femmes chinoises sur une des règles du post-partum : l'interdit de contact de l'eau. Au troisième jour après l'accouchement, on propose à Yuding de prendre une douche chaude, elle accepte. Encore une fois, c'est un privilège à l'époque, sachant qu'actuellement la parturiente peut utiliser l'eau chaude. En 1960, c'est un luxe et une transgression. Un luxe pour elle, obligée comme la plupart des habitants de Beijing d'utiliser le robinet d'eau froide situé dans la cour de son immeuble pour se laver. Une transgression de la tradition qui proscrit aux accouchées tout contact avec l'eau pour sa qualité humide. Comme toutes les femmes chinoises que j'ai rencontrées lors de mes recherches, Yuding s'était lavé les cheveux dès les premières contractions, avant de partir à l'hôpital. En effet, des représentations anciennes du corps de la mère et de l'enfant, outre celles de la pollution que j'ai évoquées mais que je n'aborderai pas ici, ont présidé à la coutume de la réclusion post-natale. Cette période du post-partum est appelée *zuo yuezi* 坐月子, littéralement : « s'asseoir pour le mois ». *Zuo* 坐 signifie s'asseoir cependant sa prononciation correspond à un autre caractère : « faire» 做, si bien que l'expression est aussi traduite en anglais par « Doing the month ». L'historienne Jen-Der lee, situe le début de la pratique complète dite : « entering the month » 进入本月 *Jinru ben yue*, sous les Song, bien que le terme apparaisse déjà dans les textes sous les Tang (618 à 907). Cependant, la réclusion après l'accouchement, c'est-à-dire la mise à l'écart de la mère et de l'enfant considérés comme polluants, est attestée bien avant, dans le *Zuo Zhuan*, 左傳, le commentaire des *Annales des Printemps et des Automnes,* ouvrage rédigé au V° siècle av. J.-C. [40]. Après l'accouchement, la mère et l'enfant doivent rester confinés dans la chambre ou l'appartement pendant une période qui a varié au cours du temps, elle était de 56 jours pendant les trois décennies maoïstes. À la fin du XIXe siècle, la réclusion durait trois mois, elle est actuellement réduite à un mois. On considère que l'accouchement a provoqué un déséquilibre, la femme est devenue fragile, cela justifie à la fois sa protection et sa mise à distance du reste du groupe. Pendant cet espace de temps, elle est soumise à un certain nombre de règles considérées alors comme des mesures prophylactiques pour sa santé. Selon les théories de la médecine traditionnelle chinoise, elle doit éviter le froid, les courants d'air, la fatigue, s'abstenir de toute dépense d'énergie, suivre un régime alimentaire strict en terme de nourritures « froides » ou « chaudes » d'après les catégories traditionnelles du Yin et du

[40] Jen-Der Lee 2005: 223-224; E. Ahern 1974; D. Elisseeff 1988; A.K.L Leung. 1984 ; P.C. Hsiung 2005; Voir aussi Ngai Fen Cheung sur la persistance de la coutume du *zuoyuezi.* Ngai Fen Cheung 1997. Chercheuse à l'Université de Hangzhou dans le département des études sur les sages-femmes, elle fournit une bonne documentation sur la pratique, le régime, les représentations et l'observance des règles traditionnelles aujourd'hui.

Yang. Il lui est interdit de sortir, de travailler, de faire le ménage et la cuisine et de porter son enfant. Tout manquement à ces règles risque d'avoir des conséquences au moment de la ménopause dit-on, et peut par exemple, provoquer des maladies chroniques de type rhumatismal. Généralement, la mère, la belle-mère, ou toute autre femme de la famille ayant l'expérience de l'accouchement et ayant observé la coutume pour pouvoir la transmettre, aide la jeune mère à observer la pratique. Or, Yuding est obligée de faire appel à une femme qu'elle rétribue, une *yuesao,* 月嫂 « belle-sœur pour le mois »[41] : « Seule l'expérience donne la compétence, dit-elle, la mère de mon mari était décédée, ma belle-mère, (l'épouse de son père) n'avait pas eu d'enfant, elle ne pouvait pas être utile ». Autrefois, le recours à une femme étrangère à la famille était rare, aujourd'hui c'est une pratique répandue dans les villes, les mères et les belles-mères des accouchées ont en général une vie professionnelle et ne peuvent plus tenir ce rôle. La période de réclusion se terminait traditionnellement par un repas festif, au cours duquel on présentait l'enfant à la famille et aux amis, après 1949 la fête dite du « mois plein » *manyue,* 满月 considérée comme un luxe n'est plus pratiquée.

3. Le nom du père : Yang un gendre adopté ?

Le type d'habitat dans une structure urbaine étroite soulignent Martin King Whyte et William Parish, renforçait certains aspects de la vie de famille traditionnelle et mettait en avant la force des liens intergénérationnels, malgré les changements sociaux qui pouvaient laisser croire que le Parti essayait de tourner les enfants contre leurs parents :

> «The power of the aged has clearly softened somewhat, but strong feelings of respect and mutual obligation remain to bind the generations together. (…) In some respects the distinctive political economy of Chinese urbanism, with its tight-knit organizational structure, high distributional equality, and bureaucratic distributional system, can be seen as contributing to such novel family trends. But paradoxically, the effect of this form of urban life has been to reinforce certain aspects of traditional Chinese family life" (1984:175).

En effet, en 1960 la pénurie de logements à Beijing ne permet pas à Yuding et à son mari d'avoir un appartement. Les logements sont la propriété de l'institution ou des entreprises et leur distribution se fait selon la place de l'allocataire dans la hiérarchie des

[41] J'ai rencontré à Beijing en 2006 la directrice d'une agence de placement de femmes spécialisées pour s'occuper des mères pendant le mois plein, *yuesao* ,月嫂 littéralement « belle-sœur pour le mois » elles devaient suivre une formation à l'hôpital, néanmoins elles devaient avoir aussi l'expérience de la maternité, elles étaient rétribuées selon leurs capacités, celles qui avaient un diplôme d'aide-puéricultrice étant mieux rémunérées que les autres. Depuis, des *zuo yuezi zhongxin* 坐月子中心, ou *yuezi baomu*, 月子保姆 services hospitaliers coûteux à Beijing et Shanghai par exemple, accueillent les parturientes pendant le mois, voir l'article de G. Chicharro, 2012.

emplois. En attendant, ils résident chez les parents de Yuding[42]. Généralement, en ville, les jeunes couples hébergent les parents de l'un ou l'autre des époux quand ils sont âgés. Ils doivent selon la coutume les assister dans leurs vieux jours, la loi du mariage les y oblige ; en retour, les grands-parents s'occupent de leurs petits-enfants. En ville, comme dans cette famille, la situation est parfois inverse, les grands-parents travaillent, ils sont indépendants financièrement, ils bénéficient d'une retraite.

Cette situation de Yang résidant dans sa belle-famille rappelle le mariage uxorilocal pratiqué parfois avant 1949 lorsqu'il n'y avait pas de fils dans une famille. Le gendre comme un fils adopté travaillait et s'occupait alors du patrimoine, héritait et remplissait ses devoirs de piété filiale envers ses beaux-parents, pour que le culte aux ancêtres puisse être perpétué car seuls les fils étaient habilités à le rendre, c'était en quelque sorte une adoption rituelle[43]. Au sein de cette famille, à plus d'un titre souligne Yuding, Yang se comporte parfois : « comme un homme du passé ». Les décisions qu'il prend sont un balancement entre les valeurs de la culture traditionnelle et celles de la culture maoïste. Ainsi, tel qu'un gendre « adopté à moitié » *ban zhaoqu*, 半招娶 l'une des formes du mariage uxorilocal, il donne à son fils le patronyme de son beau-père. Or, depuis l'Antiquité : « à sa naissance, l'enfant reçoit trois dons : le nom, l'appartenance à un lignage, et enfin la vie »[44]. En donnant à son enfant le patronyme de sa femme, il cède un fils à sa belle-famille, au détriment de sa propre lignée.

« La loi de 1950 était muette sur la question du nom de l'enfant et l'on appliquait la coutume traditionnelle consistant à donner à l'enfant le nom de son père »[45]. Plus tard, en 1980, la nouvelle loi précisera (article 16) que les enfants peuvent adopter : « aussi bien le nom de famille de leur père que celui de leur mère ». Toutefois, dès la Libération on considérait que ce droit faisait partie de la loi puisqu'il avait été utilisé par les communistes dans le Soviet du Jiangxi, avant 1949[46]. Pourtant, l'attribution du patronyme de la mère considérée comme un acte contre la filiation patrilinéaire des Han, l'ethnie majoritaire des Chinois, n'était, et n'est

[42] J-L. Domenach, Hua Chang-ming 1987. Les auteurs signalent en effet : les difficultés pour les jeunes mariés de trouver un logement, l'inégalité dans la distribution des appartements et, la colère de la population tant en 1957 au moment de la campagne des cent Fleurs qu'après la révolution culturelle.

[43] F. Lauwaert souligne en effet le changement des pratiques de la République populaire. Les gendres viennent parfois s'installer chez leurs beaux-parents parce qu'ils n'ont pas de logement, cependant, ce ne sont pas des gendres adoptés et ils n'ont pas d'obligations envers eux. *Cf.* « Études chinoises », vol XII n°2, 1993 ; voir aussi Arthur P Wolf et Chieh-shan Huang 1980 : 94-107 ; M. Wolf et R. Whitke 1972 : 191-205 ; E. Ahern 1973 : 116-138, 149-162 ; Ann Waltner 1990 : 99-110 ; J. Dennerline 1986 : 170-210 .

[44] F. Lauwaert, Thèse 1987 :170 ; Lauwaert *Études chinoises*, vol. XII, n° 2, automne 1993.

[45] Tsien Tche-Hao. Vol. 33 N°4, Octobre-décembre 1981 : 1027 ; F. Lauwaert 1992 ; 1991.

[46] À titre d'exemple, les filles de Mao : Li Na et Li Min portaient le patronyme de leurs mères respectives, sachant que les noms de celles-ci, He Zihen et Jiang Qing, n'étaient pas ceux de leur naissance. Jiang Qing par exemple était le nom de théâtre de Li Shumeng.

encore utilisée que dans des circonstances particulières. Par exemple, on use de ce droit pour ne pas rompre la lignée lorsqu'il n'y a que des filles dans la fratrie de la mère ce n'était pas le cas. Certes, le frère aîné de Yuding avait adopté une fille le couple étant stérile, toutefois, le cadet qui n'était pas encore marié pouvait encore transmettre le nom, ce qui se produira effectivement plus tard puisqu'il aura un fils. Yang n'avait donc pas de raisons d'être le pourvoyeur de fils dans cette famille. Paradoxalement, n'ayant pas de frère, il risquait d'interrompre sa propre lignée en refusant à son père défunt une descendance que, par ailleurs, il offrait à son beau-père. En effet souligne Françoise Lauwaert :

> « (…) sitôt qu'il renonce à transmettre son nom à l'un de ses fils, il (un homme) rompt avec sa communauté d'origine et devient la victime d'un préjugé extrêmement tenace, car il apparaît aux yeux de tous comme celui qui ne paie pas ses dettes. À sa naissance, un homme reçoit de ses parents et de ses ancêtres des dons: la vie, un nom, une place dans un lignage, une éducation, des soins. Les trois premiers de ces dons l'engagent pour sa vie entière dans un « service de la dette » auquel seule la procréation d'un fils *au nom des siens* peut mettre fin» (1993 : 54).

Aussi, de tous temps, dit-elle, les Chinois ont éprouvé la nécessité de donner des fils à leurs pères, pour les rembourser de leur avoir fait don de la vie :

> « (…) le fils ne peut se sentir quitte vis à vis de son père que lorsque ce dernier s'est transformé en ancêtre. Or, pour accomplir l'ensemble des devoirs religieux prescrits par le culte ancestral, il faut trois générations. La présence du petit-fils ou de son représentant est en effet indispensable au bon déroulement de la cérémonie funéraire » (1993 :54).

Cette conscience de devoir s'acquitter d'une dette était encore très présente en Chine à cette époque malgré le matérialisme marxiste des jeunes gens révolutionnaires. En toute logique avec la tradition, au moment du divorce du couple, trois ans plus tard, Yang demandera que l'enfant prenne son propre patronyme : « au nom du lien du sang » dit-il, comme s'il prenait conscience du caractère symbolique de la dation du nom, et lui redonnait sa place. La loi du mariage postule en effet, comme si la société pouvait en douter que les liens du sang entre les parents et les enfants ne disparaissent pas même après le divorce des parents[47]. Yuding refuse ce changement, l'enfant porte alors son patronyme depuis plus de trois ans.

Les motivations qui conduisent Yang à faire ce choix sont probablement plurielles : « Il (Yang) voulait faire plaisir à mon père, dit Yuding et puis notre nom était celui d'une

[47] Tsien Tche-hao, Vol. 24 N° 2, Avril-juin 1972. pp. 385-408 ; F. Lauwaert 1991 : 110.

grande famille connue dont le caractère est rare ». Il aurait donc troqué son propre *xing*, son nom, en échange d'un renom. Il donne à son fils un patronyme prestigieux de lettré, dans la société des Qing qu'il est censé justement condamner. Selon la vision classique du rapport des sexes, son mariage allait à l'encontre de la « logique patrilinéaire de la parenté chinoise (…) qui veut que la femme vienne d'un milieu social légèrement inférieur à celui de son mari » écrit Françoise Lauwaert (1993 :56). En effet, il s'agit d'un mariage hypogamique au regard de la société traditionnelle, toutefois aux yeux du Parti, il est recommandé puisque les deux époux avaient le même idéal révolutionnaire. Il n'est pas dévalorisé aux yeux du père de Yuding dont le souhait avait été d'avoir un gendre de même niveau d'études que celui de sa fille. En revanche, en 1970, lors du second mariage de Yuding avec un employé d'une manufacture, il manifestera son désaccord. Par ailleurs, étant orphelin depuis plusieurs années Yang avait une véritable affection pour sa belle-famille, il se conduisait comme un fils adopté. Certes, il était membre du Parti et le culte aux ancêtres était condamné par les communistes comme toutes les pratiques religieuses, toutefois, les contradictions étaient inévitables en ce début de la République populaire. La dimension symbolique de la transmission du patronyme du grand-père à l'enfant ne peut être écartée dans la décision de Yang. Yuding quant à elle, dresse le portrait d'une famille libérée très tôt des contraintes du comportement de piété filiale, une attestation à relativiser considérant la présence de sa grand-mère paternelle dans la maisonnée, jusqu'à son décès en 1956. Elle souligne la faiblesse de la justification de Yang : « mon nom disait-il, allait mieux que le sien avec Kang 钢, « acier », le prénom choisi ». Or, si en Chine l'harmonie entre le nom et le prénom est un élément pris en considération par les donateurs, c'est en adaptant le prénom au nom et non l'inverse[48].

Le choix du prénom, Kang, nous instruit sur le changement culturel de la société, la rupture avec l'ancien régime comme l'impose alors le communisme. C'est un prénom monosyllabique, il glorifie les décisions du Parti. Les noms de générations étaient bannis puisqu'ils faisaient dénotant les origines de propriétaire terrien[49]. Zhiji, le grand-père, propose Kang « acier » 钢, en rapport avec la décision politique du Parti, la création du permis de résidence, une mesure qui paraissait probablement juste à la famille à ce moment-là.

En effet, **«** *kang »* fait référence au *hukou*, 戶口 dit Yuding, le système d'enregistrement de résidence mis en place en 1958 dans le but d'empêcher l'exode rural. À partir de cette date, chaque individu fut assigné à résider et à travailler selon l'attribution de

[48] V. Alleton 1993.

[49] Le nom de génération et son inscription sur le registre des familles, le *jiapu*, 家谱, voir page 73, note 22.

son permis, celui de la campagne ou celui de la ville. À la campagne, on cultivait les céréales pour obtenir la « farine » *mian* 面, à la ville, on produisait « l'acier » *kang* 钢. Par analogie, Kang est ainsi associé au *hukou* des citadins, le seul document personnel d'un Chinois jusqu'à la création de la carte nationale d'identité en 1985[50].

> « Il constitue un moyen de surveillance autant que de contrôle de l'exode rural et de l'urbanisation. Véritable vecteur d'étiquetage social, le *hukou* indique le nom, la date et le lieu de naissance, le sexe, le niveau d'éducation et l'origine de classe sociale (paysan, ouvrier cadre, intellectuel ou propriétaire foncier). Bien qu'il constitue un document individuel, il se transmet juridiquement de façon matrilinéaire» (2010 : 33)

En effet, en 1960, le *hukou* attache un individu à son lieu de naissance et de résidence qui est celui de sa mère[51]. Une personne ne peut quitter, même temporairement, le lieu de son enregistrement sans l'accord des autorités locales et celles de son lieu d'arrivée. Ce permis règlemente la vie des individus et renforce donc les inégalités, car l'école, le travail, les soins médicaux, ne sont accessibles que sur les lieux du *hukou*, la qualité de ces structures étant différentes en ville et à la campagne. Le *hukou* urbain était, comme il l'est encore aujourd'hui, le plus prestigieux, sachant qu'en effet, l'administration établit une hiérarchie très précise entre villes et campagnes, entre les provinces, entre la capitale[52].

C'est un prénom de circonstances, d'actualité, il ne comporte pas d'allusions savantes qui seraient alors mal considérées puisque seuls les gens instruits des classes bourgeoises et de l'ancienne élite pouvaient les élaborer. Toutefois, ce prénom classe l'enfant, le *hukou* des villes est supérieur à celui de la campagne. Ainsi, Zhiji affiche son adhésion aux directives du Parti par le choix du prénom de son petit-fils, une manière de faire oublier sa mauvaise catégorie de classe, un véritable handicap souligne Jean-François Billeter :

> « Aucun Chinois ne pouvait ignorer que, s'il n'y prenait garde, une difficulté dans ses rapports avec le parti pouvait l'entraîner dans une escalade au terme de laquelle il courait finalement le risque d'être condamné comme « contre-révolutionnaire ». Même quand cette possibilité ne lui apparaissait pas clairement, quand il ne pouvait l'envisager pour lui-même que d'une manière tout à fait indirecte, elle l'influençait cependant. (…). Elle nourrissait en lui un besoin compensatoire de sécurité. Il ne pouvait le satisfaire que

[50] M. K. Whyte 2010 :1-25. Sur les inégalités du *hukou* voir aussi les pages 11 à 19.

[51] Le *hukou* était à l'origine familial, toutefois à partir de 1958, il est défini par l'unité de travail, la *danwei*, or, le mari et la femme ont souvent deux *hukou* séparés car ils travaillent dans des villes ou des lieux différents. L'enfant hérite donc du *hukou* du lieu où sa mère est enregistrée, c'est le lieu de sa naissance. Depuis 1998, le statut de résidence est hérité indifféremment de l'un ou l'autre des deux parents. Sur le *hukou*, voir aussi Ch. Froissart 2008 ; M. Bonnin 2004 : 63.

[52] Sur les origines, le rôle et la fonction du *hukou*, voir Fei-Ling Wang 2010 : 335-364. L'auteur rappelle que la politique de résidence a été instituée et appliquée, comme un système de taxation et de contrôle social sous des formes diverses depuis la dynastie des Zhou (XIe -VIIIe siècle av. J-C) avant de devenir en 1958 un système rigide de division et d'exclusion entre les populations urbaines et citadines. Plusieurs réformes depuis 2001 ont assoupli le système, sans effacer la discrimination envers la population rurale.

d'une seule manière : par une identification aussi poussée que possible au camp positif, à la catégorie des « masses populaires » ou des « masses révolutionnaires » (1986 :38).

4. Un divorce incontournable : servir librement la Fédération des femmes

Cinq mois après la naissance de son fils, pour la deuxième fois Yuding est envoyée par la Fédération des femmes à Berlin-Est[53]. Les couples obligés de vivre séparément parce que travaillant dans des provinces différentes étaient et sont encore, je le rappelle, un fait banal en Chine. En raison de ce séjour à l'étranger, Yuding restera trois années de 1960 à 1963, sans revoir son mari et son fils. Lorsqu'elle revient à Beijing à la fin de 1963, les querelles avec Yang recommencent à propos de son indisponibilité. En effet, à peine arrivée, elle doit repartir en Pologne pour une réunion internationale de quelques jours sur la paix mondiale, puis en Algérie et en Tunisie. Face à une situation de plus en plus conflictuelle, Yuding décide de demander le divorce et avertit, comme il se doit la direction générale de la Fédération des femmes, c'est la règle. Pour entamer une procédure de divorce, il faut en effet avoir l'accord de son organisme de travail, ou du comité de résidence, qui tente d'abord de réconcilier les époux. Toutefois, les responsables de la Fédération approuvent la décision de Yuding, elles n'essaient pas de la persuader de renoncer à sa demande, au contraire. Pour dire que Yang avait été une entrave à l'exercice de sa profession on utilise une expression populaire : « il t'a tiré par la jambe, tu n'as pas pu avancer », 拉後腿 *la hou tui.* On ajoute : « Jusque-là, tu n'as pas fait suffisamment de progrès idéologique», rendant son mari responsable de cette imperfection. La qualité du travail d'un cadre est jugée à l'aune de l'idéologie du Parti, or, s'étant battue contre la volonté de Yang pour obéir à toutes les demandes de ses supérieures, se disant « une vraie fille du Parti », Yuding est surprise d'être blâmée. S'agit-il d'une mauvaise appréciation de sa part : « Qu'est-ce que je pouvais faire de plus ? » ; aujourd'hui encore, elle n'a pas de réponse à cette question.

À partir de 1950, le divorce se fait par consentement mutuel ou sur demande unilatérale de l'un des deux conjoints Avant cette date, précise Kathryn Bernhard, en 1928, le Code Civil du Guomindang avait promulgué l'égalité des droits des époux, la femme pouvait le demander (1999). Toutefois, un fossé existait entre le code et la pratique, les femmes ne le connaissaient pas ou elles n'osaient pas le faire jouer en leur faveur[54]. De leur côté, en 1934, les communistes du gouvernement du Soviet du Jiangxi avaient autorisé les épouses à

[53] Sur les séjours de Yuding à Berlin-Est, voir pages7, 21, 31, 179.
[54] Voir E. Croll 1980; Chang-Ming Hua 1981.

demander le divorce, cependant, la mesure était impopulaire chez les paysans, elle n'avait pas été appliquée.

Après la Libération, pendant les trois années qui suivent la proclamation de la Loi sur le mariage, les demandes sont acceptées sans restrictions, et même sans entreprise de médiation si les époux le désirent tous les deux. Le divorce permet alors aux femmes mariées, sans leur consentement avant la Libération, de retrouver leur liberté. Celles qui sont stigmatisées par le changement de statut de leur mari, classé dès les premières campagnes de « contre-révolutionnaire », sont même encouragées à divorcer[55]. Les divorces « furent politiques » écrit Neil Diamant, l'État instrumentalise la famille, les couples doivent prendre en considération les directives du Parti pour gérer leurs relations matrimoniales et familiales (2000 :182). Il remarque toutefois, que les femmes préfèrent les hommes ayant un bon statut social souvent associé à un bon salaire, à ceux qui n'ont qu'un bon statut politique, celui des classes rouges : ouvriers, certains cadres, paysans pauvres[56]. Les demandes de divorce sont alors si nombreuses que le gouvernement adopte ensuite une politique plus restrictive. Les principales exceptions, selon Neil Diamant, concernent les motivations et les idéologies politiques. Les arguments de Yuding sont donc pris en considération, son mari dit-elle, l'empêche de servir la Fédération des femmes, donc le Parti (2000 :204-205). Certes, les facteurs économiques de la nouvelle société, l'urbanisation et les comportements inhérents à la ville, avaient créé de nouvelles idéologies du couple. La Fédération des femmes dénonçait entre autres excès, les abus des hommes mariés originaires de la campagne quand ils arrivaient en ville. En effet, souvent les cadres et les étudiants mariés avec des paysannes sans éducation divorçaient au lieu d'aider leurs épouses à progresser. La Fédération critiquait les mariages irréfléchis suivis rapidement de ruptures: le divorce était devenu une « routine » *xichang* 行常. Les jeunes gens portaient une « attention exagérée » à leurs questions personnelles, « aux dépends de l'ordre social »[57]. Toutefois entre 1950 et 1960, la Fédération a joué un rôle important en aidant les couples à résoudre leurs conflits au regard de la propagande des différentes campagnes politiques, et elle a aidé les femmes à divorcer quand elles se plaignaient de la bigamie, de la maltraitance, ou de l'addiction de leur époux au jeu et à l'alcool. En 1963, elle soutient la demande de Yuding.

[55] G. Hershatter, L. Rofel, T. White, 1994.

[56] Mao Zedong avait divisé la société en deux : les classes appelées « rouges », c'est-à-dire les cadres, les militaires, ouvriers, les paysans pauvres et moyennement pauvres, et les classes dites « noires », les anciens propriétaires terriens, les droitiers, les contre-révolutionnaires et pendant la révolution culturelle, les intellectuels.

[57] Neil Diamant 2000 :184-195. Voir aussi H. Evans, 1997, 195-196.; E. Honig et G.Hershatter 1988.

Yang ne voulait pas divorcer, Yuding entame seule la procédure qui commence par une lettre de « demande de divorce » 離婚申請 *lihun shengqing*, adressée au Bureau des Affaires Civiles » 民政局 *minzhengju*, du quartier de résidence du couple. Engagée par les deux époux ou seulement l'un d'eux, comme c'est le cas, la demande est accompagnée du certificat de mariage, du permis de résidence, le *hukou*, et d'une lettre d'introduction de la part de l'unité de travail, la *danwei,* 单位 ou du comité de résidence. Le Bureau donne sa réponse après un mois ou plus, le délai permet de faire une enquête près de la *danwei* et du voisinage du demandeur. La requête est suivie d'une séance de conciliation menée par les juges avec la participation des institutions d'État auxquelles les candidats au divorce doivent s'adresser : la Fédération des femmes qui soutient les individus de toutes classes, ou les *danwei,* ou les syndicats. Ces institutions délèguent des cadres qui tiennent le rôle d'avocats pour examiner la demande de l'épouse, ou de l'époux. Si la séance de conciliation n'aboutit pas à un arrangement entre les époux, la demande est envoyée à la « cour d'appel » 上诉法院 *shangsu fayuan.*

L'avocate dépêchée par la Fédération des femmes pour défendre Yuding connaît bien sa situation et les contraintes inhérentes aux postes d'interprètes, or, le litige avec son mari porte sur son travail. Pour que la demande unilatérale soit acceptée il faut prouver que la cohabitation est devenue une impossibilité absolue, les arguments de son avocate sont convaincants : Yang entrave le travail de son épouse et freine son action politique, alors que la construction de la nation doit surpasser les intérêts de la famille.

> "The All-china Women's federation (hereafter the Women's Federation), in particular, gave high priority to ideology and propaganda and moved from its former role as an advocate for residents seeking with family disputes"[58].

Yang finit par accepter le divorce, les discussions portent alors sur les modalités d'application de la loi : la garde de l'enfant, son entretien, la répartition des biens du couple[59]. Selon la loi, l''attribution de la garde de l'enfant est décidée soit, à l'amiable par les parents, soit par le tribunal en fonction de l'intérêt de l'enfant, sauf pour le nourrisson qui est, en principe, laissé à la mère qui l'allaite. Généralement, lorsque les enfants ont plus de trois ans ils sont confiés au père si celui-ci le demande, or, Kang vient d'avoir trois ans. L'influence culturelle du confucianisme, malgré l'interdiction du culte aux ancêtres était encore prégnante,

[58] Margaret Y. K. Woo: 2006: 65. L'auteure analyse les procédures de divorces, le rôle des avocats et de la Fédération des femmes, et les évolutions de leurs pratiques de 1950 à 2001, voir : 63-81.
[59] Sur le partage des biens : J. K. Ocko, 1991 : 313-347 ; Gail Hershatter 2004 : 159-171.

les garçons étaient plus souvent confiés au père. Toutefois, heureusement pour Yuding, « deux parmi les trois juges, dit-elle, sont des femmes favorables à ma demande, elles interviennent pour convaincre Yang de me confier l'enfant ». Dans le nouveau couple qu'il ne manquera pas de constituer, car il est jeune, lui disent-elles, l'enfant d'une première épouse serait le mal venu. Il se remariera en effet peu de temps après et aura deux fils.

Par ailleurs, la loi de 1950 sur le mariage rapportée par Tsien Tche-hao, précise :

> « Si l'enfant est confié à la mère, le père doit prendre en charge, tout ou une partie des frais nécessaires à l'entretien et à l'éducation de l'enfant (…) Il en est dispensé lorsque la partie des biens qui revient à la mère et aux enfants après le divorce est largement suffisante pour pourvoir à ces besoins (…) ou lorsque la mère se remarie et que son mari accepte de se charger de l'enfant. (1972 :400)

Yuding ne demande pas de pension alimentaire pour son fils, elle entend se charger entièrement de son enfant parce qu'elle a pris l'initiative du divorce. Les frais de crèche, d'éducation, de loisirs et d'habillement lui reviendront définitivement. Toutefois, puisque sa situation professionnelle l'oblige à s'absenter, l'enfant réside chez ses grands-parents, les juges demandent pour eux une obligation alimentaire, une somme versée par moitié par les deux époux.

Neil Diamant souligne l'hésitation des femmes de « l'élite urbaine » à se séparer de leur mari, de crainte de ne pas retrouver quelqu'un du même statut que lui (2000 :219). Elles redoutent de rester seules dans une société où les femmes divorcées sont mal considérées. Yuding quant à elle ne se préoccupe pas de son statut. À peine séparée de Yang on lui présente plusieurs fois des hauts fonctionnaires, elle refuse pour ne pas renoncer à son travail : « À quoi bon alors avoir divorcé dit-elle, ces hommes avaient une vie sociale contraignante, ils cherchaient une épouse pour les accompagner dans leurs déplacements, je n'aurais pas été libre de travailler pour la Fédération des Femmes ». Elle n'aurait plus eu la possibilité de voyager.

5. Traverser la tempête et rester en dehors : la carte du Parti

« J'ai été une vraie fille du Parti », dit Yuding. Cette assertion maintes fois répétée constitue tout le paradoxe de sa vie : le sentiment de s'être conduite en fille du Parti sans avoir été affiliée. Dans les années cinquante, l'expression « fille du Parti » était employée pour désigner la femme libérée des attaches du système patriarcal et dévouée entièrement au Parti,

ce fut même le titre d'un film : « Filles du parti » : 黨的女兒 *Dang de nüer* (Lin Nong, 1958). Zhou Xuelin, auteur d'un article sur le cinéma produit pendant la période révolutionnaire cite l'analyse d'une critique littéraire du cinéma, Dai Jinhua 戴锦华, professeure à Beijing :

> « L'émancipation des femmes ne signifiait pas forcément qu'elles avaient tout à coup droit à la liberté et au bonheur. Au contraire, on exigeait d'elles qu'elles offrent leur cœur et leur corps libérés à leur sauveur, leur émancipateur, et qu'elles dédient tout ce qu'elles avaient au projet socialiste grandiose du parti communiste »[60]

Cette définition correspond au comportement revendiqué par Yuding, aujourd'hui encore. Ses camarades de la Fédération des femmes reconnaissaient sa conduite marxiste-léniniste, elles l'appelaient : « la bolchevick à l'extérieur du Parti »[61]. Malgré cela, elle n'aura eu qu'une seule opportunité d'inscription au Parti. En 1948, à l'Université Franco-chinoise, le chef du réseau communiste clandestin sachant qu'il avait été dénoncé aux autorités nationalistes, décide de quitter Beijing pour sa sécurité. Avant de partir rejoindre Mao Zedong en zone libérée, il propose alors à Yuding de lui donner la carte d'affiliation. Il la juge digne d'entrer dans le Parti, tant par sa connaissance du marxisme-léninisme que ses actions politiques, le travail qu'elle a mené clandestinement pendant plus d'une année. Cependant, elle refuse, ses mobiles sont à replacer dans le contexte de l'époque avant la Libération[62]. D'une part dit-elle, elle a peur d'être arrêtée par la police: « le Guomindang traquait les membres des cellules communistes, plusieurs étudiants avaient dû se marier pour pouvoir partir et s'inscrire dans une université de province ». D'autre part, elle ajoute qu'elle ne se sentait pas prête: « Je pensais que mon niveau politique était trop bas, je n'avais pas assez de connaissances». De plus, sa mère lui avait appris la modestie, son éducation rejoignait les recommandations de Mao Zedong : « Notre ennemi dans l'étude, c'est la suffisance ; quiconque veut réellement apprendre doit commencer par s'en débarrasser » ; « S'instruire sans jamais s'estimer satisfait » (…) telle doit être notre attitude »[63]. Elle le regrettera longtemps sachant qu'à ce moment-là, les origines sociales n'étaient pas un obstacle : « Il fallait seulement faire par écrit,

[60] Zhou Xuelin, 2012 : 217. Maître de conférences à l'université d'Auckland en Nouvelle Zélande, l'auteur s'est particulièrement intéressé au genre et à la sexualité dans le cinéma chinois.

[61] L'appellation est un compliment au début des années cinquante, lorsque le Parti communiste soviétique est le modèle pour le gouvernement chinois, avant la rupture avec l'Union soviétique en 1960. *Cf.* Werner Meissner 1990 : 9-31.

[62] Ce départ est à situer dans le contexte social et historique : à Beijing la guerre civile oppose le gouvernement nationaliste en place et les communistes. En 1948, l'Armée Populaire de Libération contrôle le Nord-Est de la Chine, la Mandchourie, le Shandong et une partie de la Chine centrale, mais la capitale ne sera libérée qu'à la fin de l'année.

[63] Voir *L*es *Citations du Président Mao-Tsé-toung* : 1967 : 186. L'ouvrage, publié à partir de 1964 par le gouvernement populaire de la Chine, est un recueil de citations et d'extraits des écrits et des discours de Mao Zedong, appelé aussi: « Le petit livre rouge ».

son autocritique et celle de sa famille pour la recevoir » dit-elle, « Seulement » est à comprendre au regard de la procédure officielle d'adhésion après la Libération et des difficultés pour obtenir la carte. C'est ce qu'avaient fait son frère et la majorité des étudiants issus de familles de propriétaires terriens, sachant que désavouer sa famille dans une lettre, ne voulait pas dire pour autant la renier au fond de soi.

Après 1949, selon le modèle du Parti Bolchevik, la carte, preuve tangible d'appartenance au Parti communiste chinois, était délivrée à ses membres selon certaines modalités inscrites dans les textes :

> « Les conditions d'admission sont simples : il faut être majeur, (avoir 18 ans), être prolétaire (ouvrier, paysan, militaire ou autre révolutionnaire) accepter les Statuts du Parti, s'engager à militer au sein du Parti et régler ses cotisations »
>
> « La procédure d'admission est toujours individuelle et comprend une demande personnelle avec exposé des motifs ; la présentation par deux membres du Parti qui servent de conseillers et d'éducateurs ; une procédure d'enquête effectuée par la cellule au sein et « en dehors du Parti » ; l'acceptation par l'assemblée générale de la cellule, en présence du postulant, après discussion et vote à bulletin secret ; la ratification par le comité du Parti immédiatement supérieur »[64].

Les membres du parti sont astreints à maintes obligations :

> « Ils doivent étudier consciencieusement le marxisme, léninisme et la pensée de Mao Zedong, critiquer le capitalisme et le révisionnisme et s'appliquer à transformer leur conception du monde : servir le peuple de tout cœur, sans rechercher leur intérêt particulier ni celui d'une minorité de gens ; s'unir avec tous ceux qui, au sein comme au dehors du Parti, sont susceptibles d'être unis, y compris ceux qui, à tort, se sont opposés à eux ; établir d'étroits contacts avec les masses et les consulter sur tout problème ; pratiquer consciencieusement la critique et l'autocritique, avoir le courage de corriger leurs insuffisances et leurs erreurs ; faire preuve de sincérité et d'honnêteté à l'égard du Parti, observer la discipline du parti et les lois de l'État et garder strictement les secrets du parti et de l'État ; accomplir activement toutes le tâches confiées par le Parti (…) rester modestes et prudents (…) subordonner leur intérêt particulier à celui du Parti et du peuple, ne reculer devant aucun sacrifice… »[65].

Tous les cadres de la Fédération désiraient la carte du Parti, elle témoignait de la qualité politique révolutionnaire de son détenteur et elle offrait des avantages matériels non négligeables que Yuding regrette : « Sans la carte, je ne me suis pas élevée dans la hiérarchie, je n'ai pas changé de grade dans l'échelle des cadres, mon salaire n'a pas été augmenté en considération de mon travail ». Par ailleurs, l'appartenance au Parti procurait un sentiment de sécurité dont elle a été privée : ce que confirme Hu Ping, en cas de faute ou d'inconduite celui qui possédait la carte était souvent moins sanctionné que celui qui ne l'avait pas (2004 :198). Enfin, l'affiliation au Parti était la norme associée généralement au statut social,

[64] Tsien Tche-hao 1979 : 28. Dans cet ouvrage, l'auteur donne une définition du Parti communisme chinois et présente les institutions et les évènements des trente années de maoïsme.
[65] *Ibid.*

cependant, toutes ses camarades de la Fédération des Femmes n'étaient pas inscrites. Parmi les personnalités connues, Song Qingling (1893-1981), veuve de Sun Yat-sen, présidente honoraire de la Fédération des femmes en 1950, n'obtint la carte du Parti que peu avant sa mort. Un peu d'amertume transparaît dans les propos de Yuding, elle s'empresse toutefois de mentionner que sa pension de retraite est suffisante car elle vit sobrement. Pour obtenir la carte, après la Libération, elle avait agi conformément à la procédure en adressant plusieurs fois une demande écrite à la Fédération des Femmes. Le motif du refus était toujours en relation avec la phase politique du moment et notait l'insuffisance de son engagement ou de son travail idéologique. Ainsi, quand elle était à l'Université entre 1949 et 1954 on lui reprochait de ne pas s'impliquer assez dans les actions propagandistes, elle reconnaît qu'elle s'était alors dispersée, les enquêtes menées près de ses camarades et ses supérieures ne pouvaient pas témoigner suffisamment de son bon comportement. Plus tard, on l'accusait de ne pas s'engager suffisamment dans son travail alors qu'au contraire, elle avait le sentiment d'avoir renoncé à sa vie d'épouse et de mère pour servir le Parti. Par exemple, répondant à la demande de la Fédération, elle avait accepté de passer trois années à Berlin-Est, laissant son fils de cinq mois aux soins d'une nourrice. Enfin, au moment de la Révolution culturelle et encore après, on évoquera son « travail idéologique » insatisfaisant. La faiblesse de l'engagement des candidats était l'argument le plus utilisé par la Fédération et le Parti pour refuser leur affiliation, masquant des motifs réels que la plupart ne connurent jamais. Cette allégation souligne encore les nombreux paradoxes de sa situation, on lui refusait la carte, mais on lui confiait des responsabilités. Envoyée à Berlin-Est pour un remplacement de deux mois en 1959, elle fut chargée par exemple de transporter des fonds d'argent liquide de Beijing à Berlin-Est pour les remettre à la personne qui gérait, sur place, les frais de résidence des cadres de la Fédération. Il semble que sa mission ne correspondait pas toujours aux critères publics, ceux valables pour tout un chacun, elle donne l'impression d'avoir été manipulée, à la fois exclue du Parti, et reconnue pour sa fidélité. Ainsi, au début de l'année 1966, juste avant la Révolution culturelle, Yuding (elle ne se souvient plus de la date) fut choisie pour partir quelques jours en mission au Congo-Brazzaville. Á cette occasion, la Fédération avait réuni une soixantaine de personnes afin de désigner une déléguée et une interprète fiables. En effet, au regard de la situation à Beijing, alors que deux factions divisaient le gouvernement, ce voyage représentait une charge délicate. Dans ce contexte politique incertain, il fallait répondre aux questions que posaient les autorités congolaises, mais surtout à celles des diplomates de l'Ambassade et des résidents de de la petite communauté chinoise, avides d'informations. Yuding fut étonnée d'avoir été désignée, il

semble qu'elle était reconnue pour sa discrétion, son attitude généralement réservée, on lui faisait confiance.

« Toute ma vie j'ai travaillé bien fidèlement pour le Parti, j'ai fait tous les efforts qu'on me demandait mais je n'ai pas eu la carte » Elle analyse la complexité de sa situation en arguant de son comportement singulier. Ses relations avec ses collègues et ses supérieures du département international de la Fédération auraient pesé sur sa mise à l'écart du Parti. D'une part, elle se démarquait de la plupart des cadres car dit-elle : « je n'ai jamais voulu flatter », d'autre part, elle affirme: « J'ai exprimé mon désaccord chaque fois que le pouvais ». Sans doute l'a-t-elle fait avec intelligence, sans porter atteinte à la pensée « maozedong » comme on disait, sachant selon maints témoignages qu'une parole non conforme pouvait envoyer un individu en camp de rééducation.

Par ailleurs, et c'est probablement le motif qui l'a marginalisée à partir de 1967, elle a été prise entre les deux factions de la Fédération des femmes. Pour comprendre le climat dans lequel se trouve cette organisation de masse pendant la Révolution culturelle, il faut rappeler les désaccords qui existent au sein du Parti en 1965[66]. Mao Zedong, sentant qu'il perd du pouvoir manœuvre pour le reconquérir, il dénonce l'apparition du révisionnisme à l'intérieur du Comité central et lance en 1966 la Révolution culturelle. Cette grande révolution prolétarienne vise à liquider l'idéologie bourgeoise pour implanter l'idéologie prolétarienne. La politique de Mao se traduit par des purges des responsables de tout l'appareil d'État et par la destruction des appareils centraux secondaires tels que la Ligue des jeunesses communistes, les syndicats et la Fédération des femmes, laquelle est accusée de révisionnisme en voulant augmenter la conscience de classe des individus. Les activités de la Fédération et le journal *Zhongguo Funü* sont suspendus, néanmoins chaque jour des réunions sont tenues dans ses locaux pour examiner les conduites des cadres et des responsables du Parti. Yuding assiste à ces réunions obligatoires avant de partir à l'École des cadres en 1968, puis à son retour en 1971 jusqu'à son entrée à « L'Association du Peuple Chinois pour l'Amitié avec les Étrangers » et enfin, quelques fois encore en 1973[67]. Lors de ces interminables réunions, les risques d'exprimer une pensée non conforme à celle des dirigeants du Parti étaient nombreux, l'incohérence des informations et la confusion conduisaient à la prudence, dit-elle. Par

[66] La plupart des historiens et sinologues, J.K. Fairbank, L. Bianco, J-L. Domenach, A. Roux, considèrent que la Révolution culturelle a commencé en 1965, a pris fin en 1970-1971 mais que les répercussions sociales ont duré jusqu'à la mort de Mao en 1976.

[67] l'« Association du Peuple Chinois pour l'Amitié avec les Étrangers », comme son nom l'indique s'occupe des relations du gouvernement chinois avec les étrangers, à l'extérieur ou à l'intérieur de la Chine. Elle encadre le séjour de ceux qui viennent en Chine pour visiter, travailler ou pour des rencontres officielles, congrès etc.

ailleurs, comme dans tout organisme d'État pendant cette période, des divisions internes séparent les membres de la Fédération des femmes.

Plusieurs facteurs ont pu jouer en sa défaveur pour l'obtention de la carte. En 1966, rentrant d'un voyage à l'étranger, Yuding découvre l'existence de deux factions, l'une composée des cadres du département international, l'autre rassemblant les cadres de la Fédération nationale. Chacune insiste pour qu'elle rejoigne leur groupe : « Après avoir réfléchi, j'ai choisi la Fédération nationale dit-elle. Venues de la base, ses cadres travaillaient pour le bien-être des femmes et des enfants, elles étaient restées fidèles au Parti ». Au contraire, ses consœurs du département étranger avec lesquelles elle travaillait depuis toujours étaient pour la plupart des réactionnaires : « Issues de familles bourgeoises, elles avaient fait des études de langues grâce à la situation politique de leurs familles, des hauts fonctionnaires du Guomindang souvent, comme la nièce de Chiang Kai-shek par exemple ; elles étaient mécontentes de la nouvelle société » dit Yuding[68]. Elle ne se situe pas dans cette classe, elle me rappelle qu'elle distingue sa famille, des intellectuels issus de lettrés, de celles de la bourgeoisie enrichie sous le Guomindang. Á l'exception de sa sœur, membre exilée aux USA, tous éprouvaient une détestation du Guomindang : déjà en 1937, son grand-père paternel avait trahi Chiang Kai-shek alors qu'il travaillait dans son gouvernement ; après le départ des Japonais son père, comme tous les habitants de Qingdao employés dans l'administration de la ville, avait été considéré comme un collaborateur de l'occupant et mis au chômage. Les exactions des nationalistes pendant la guerre civile l'avaient conduite elle et son frère à lutter dans le mouvement étudiant pour aider les communistes à libérer le pays. Sommée de choisir un camp, elle n'hésite pas. Elle ne veut pas faire alliance avec des femmes « qui critiquent le Parti » dit-elle. Ses choix étaient-ils guidés par la sagesse et la peur? Quels risques y-avait-il, pour elle à être associée au Guomindang à ce moment-là ?

Yuding, comme beaucoup d'autres interprètes, fut mise en examen en 1967 au sein même de la Fédération des femmes, laquelle sans activité à ce moment-là. Dans chacune des factions, les cadres avaient la charge de démasquer les contre-révolutionnaires, dans leur camp ou celui des autres. Changer de clan avait desservi Yuding, les jalousies trouvaient-là une occasion de se manifester, les cadres issues de familles du Guomindang, je le rappelle, généralement ne participaient pas aux missions à l'étranger.

[68] En effet, puisque seuls ou à peu près, les enfants de familles bourgeoises marchands, commerçants et industriels avaient pu faire des études supérieures, il y avait naturellement beaucoup de filles de familles du Guomindang, lesquelles avaient lutté pour perpétuer une société libérale contre les communistes et pouvaient ne pouvaient pas être d'accord avec le modèle soviétique.

Elle décrit cette mise en examen de façon trop succincte pour que je puisse connaître les détails des interrogatoires. Cependant, elle rapporte que pendant quelques semaines, chaque jour elle fut interrogée par un petit groupe de cadres, des collègues et des supérieures. Comme toute accusée, sa vie fut passée au crible, ses réponses furent analysées. Globalement les questions portaient, dit-elle, sur les privilèges qu'elle avait eus par sa profession, ses voyages principalement. Les interrogatoires visaient à mettre en évidence d'éventuels comportements contrerévolutionnaires, et plus que pour toute autre, au regard des postes occupés, à détecter des faits d'espionnage. Elle se défend d'avoir pu nuire en quelque façon que ce soit à son pays se considérant comme « une vraie fille du Parti » et m'affirmant : « j'ai toujours agi pour servir la Fédération des femmes et le Parti ». Elle m'assure n'avoir jamais eu de rapports à écrire sur les colloques et les conférences internationales, elle a traduit les analyses, les réflexions des autres, c'est d'ailleurs son regret : « mon travail n'a pas laissé de traces » me dit-elle à plusieurs reprises.

Néanmoins, Yuding correspond à l'image que se font les Chinois des agents des services secrets à ce moment-là. En effet, elle s'était trouvée à Berlin-Est, dans les années les plus cruciales concernant les rapports sino-soviétiques très fluctuants et complexes : en 1955, deux ans après l'arrivée au Kremlin de Nikita Khrouchtchev, lequel amorce la déstalinisation, et en 1960, date de la rupture sino-soviétique suivie de la construction du mur de Berlin en août 1961. C'est dans ce contexte que se développe le service de renseignement et de contre-espionnage de Mao Zedong, qui existe depuis 1938, sous le nom de « Département des affaires sociales du Comité central » *Zhongyang shehuibu* 中央社会部[69]. En 1954, il prend le nom de « Département d'investigation du Comité central » *Zhongyang Diaochabu*, 中央调查部 ou en abrégé *Diaochabu*[70]. Le Parti est à la fois allié aux Soviétiques, il reçoit l'aide du KGB (le service de renseignement de l'URSS poststalinienne) pour rechercher les « espions impérialistes » en Chine, et dans le même temps, il forme ses propres espions pour surveiller les agents du KGB à Beijing, autrement dit, espionnage, contre-espionnage, collaboration, méfiance s'entremêlent dans les rapports entre les deux pays. Roger Faligot, journaliste et écrivain ayant mené une grande enquête sur les services secrets chinois, fait état de la complexité de ces relations et atteste de l'activité des ambassades, en matière d'espionnage, celle des ambassades étrangères à Beijing, mais aussi celles des ambassades chinoises à l'étranger, telle qu'à Berlin-Est :

[69] Département qu'on appelle parfois en Chine le *Zhongshebu* et en français « DAS ». Voir R. Faligot 2010 : 78.
[70] *Ibid.* 131, 156. Ce service sera supprimé en 1967, à la suite de rivalités entre les différentes factions de Gardes rouges.

> « Ainsi au cours de ces années 1950, écrit-il, chaque ambassade possède un « Bureau d'investigation et de recherche » qui couvre en fait le service d'espionnage. Une constatation s'impose au fil des ans : le *Diaochabu* ne possède pas les structures rigides du KGB soviétique, mais des frontières plus fluctuantes, tant pour ce qui concerne les membres du poste, agents recruteurs, officiers traitants, que pour le coordinateur dépendant de la direction du Parti communiste » (2010 :131).

Sachant qu'en 1965, les renseignements collectés sont analysés par l'Institut de recherches contemporaines internationales (CICIR), que peu après, le KGB a pour objectif de recruter des Chinois en poste à l'étranger, on peut imaginer la paranoïa et l'espionnite qui sévissaient dans tous les organismes d'État en 1967, au moment-même de la mise en examen de Yuding. Justement cette année-là, la directive du KGB est claire, il demande aux agents Soviétiques de :

> « Recruter des Chinois en dehors de la Chine, lors de rencontres diplomatiques, opération particulièrement malaisée, car les diplomates chinois ne circulent qu'en bande et habitent ensemble sous l'œil vigilant des cerbères du service secret du parti… » (2010 :151).

La pratique avait, on peut le penser, précédé la directive, aussi Yuding s'était trouvée géographiquement dans les conditions idéales pour être recrutée, où être utilisée à son insu, d'où l'acharnement des investigations sur elle. Sur la base de sa trajectoire on pouvait en effet forger un personnage manipulé, instrumentalisé par un camp ou l'autre. Elle avait passé plus de cinq années à Berlin-Est, un des foyers de l'espionnage dans les années cinquante et soixante, au moment des graves conflits sino-soviétiques. De plus, elle avait fait plusieurs voyages à Moscou et circulé dans les pays communistes alliés. Elle prenait garde de ne parler à personne au cours de ses voyages : « On disait que les aéroports étaient plein d'espions » me dit-elle un jour.

Pendant plusieurs semaines, elle fut isolée : « Idéologiquement, j'ai souffert, dit-elle, je n'étais plus une cadre ordinaire, j'étais devenue une suspecte ». Astreinte à toutes sortes de corvées, balayer, nettoyer tous les locaux de la Fédération dont les latrines, elle fut exempte de l'entretien des cuisines, lieux interdits pour les personnes incriminées : « Les gens critiqués auraient pu se venger en empoisonnant la nourriture » dit-elle simplement comme une évidence. L'empoisonnement était en effet un mode d'assassinat relevée fréquemment dans les annales chinoises sur la criminologie[71]. Après quelques semaines d'investigation du Comité de la Fédération sur son passé, aucune faute ne fut trouvée, elle put réintégrer son

[71] F. Lauwaert, 1999. L'ouvrage sur le meurtre en famille au XVIIIe et XIXe siècle montre la place non négligeable de l'empoisonnement dans les procédés criminels.

groupe, cependant, les accusations une fois lancées, le doute dit-elle subsistait dans l'entourage de la personne désignée. Elle ne désire pas s'étendre sur cette période humiliante, par ailleurs, comme souvent elle cherche à minimiser sa souffrance : « j'avais la chance de pouvoir rentrer le soir au dortoir de la Fédération, mon frère aîné, Gege, dormait sur le lieu de son interrogatoire» dit-elle.

Elle donne peu de détails sur la mise en examen de ce dernier, plus drastique que la sienne. Soupçonné de trahison pour le compte des Soviétiques, la faute dont il est accusé relève des « contradictions entre l'ennemi et le peuple » de loin plus graves que les « contradictions au sein du peuple »[72]. On avait découvert chez lui un matériel sophistiqué de développement photographique, or :

> « Durant les années 1966-1967 (…) » soulignent Jean-Luc Domenach et Philippe Richer, « la suspicion atteint des sommets. Dans ces années, la possession d'un appareil radio vaut celle d'un émetteur -vingt-ans de prison, - et l'écoute des émissions étrangères peut motiver la peine de mort » (1987: 302).

Des milliers de personnes avaient été ainsi incriminées à tort, emprisonnées parfois comme Zhang Zhimei. Elle avait échangé des courriers et reçu des bas de nylon d'une Allemande de l'Est entre 1954 et 1963 alors que rien ne l'interdisait à ce moment-là (2008 :170-181). Yuding avait acheté le matériel pour son frère Moscou en 1955, les Soviétiques étaient alors les alliés de la Chine, or, en 1967, ils sont des ennemis révisionnistes, les relations avec eux sont interdites. Les Gardes rouges ne tiennent pas compte des phases successives de l'histoire de la coopération entre les deux pays. La mise en examen de Yuding se situe avant celle de Gege, ce qui explique qu'elle n'avait pas été inquiétée. Tout concourt à le condamner, les conditions d'achat sont sujettes à l'élaboration d'un scénario en faveur de relations « coupables » avec les Soviétiques. En effet, Yuding avait emprunté des roubles à leur demi-tante (fille de la concubine de leur grand-père paternel), qui résidait à Moscou cette année-là. Envoyée en URSS par le gouvernement chinois dans le cadre des échanges entre les deux pays, elle donnait alors des cours de mandarin sur une chaîne de radio (ou de télévision). Pour les Gardes-rouges dont l'activité principale était de dénicher des espions, cette configuration familiale était une opportunité idéale. Les faits remontaient à une douzaine d'années et cependant, tout contact avec les Russes faisait de n'importe quel individu un espion en 1967. Certes, en 1955, Gege, membre du parti, architecte pour les hauts-cadres du gouvernement, présentait toutes les garanties de fidélité au gouvernement comme en témoigne la cérémonie

[72] Voir : *L*es *Citations du Président Mao-Tsé-toung* : 1967, Chapitre IV, « la juste solution des contradictions au sein du peuple ».

de son mariage. Néanmoins, en dépit de toute logique au regard des informations le concernant et à partir de la connaissance des réseaux existants à Beijing à ce moment-là, on ne peut pas écarter complètement la piste des accusations des Gardes rouges. Gege, torturé mentalement pendant les scènes de luttes quotidiennes pour avouer un crime d'espionnage « qu'il n'avait pas commis » dit Yuding, sortit humilié et stigmatisé par cette épreuve Toutefois, on peut penser que la carte du Parti préservait les cadres, il était chef de cellule, il ne fut pas brutalisé physiquement[73].

À la fin de la Révolution culturelle, après une demande d'affiliation demeurée sans réponse encore une fois, Yuding s'adresse directement à la secrétaire du Comité du Parti pour connaître la cause du refus. Pour m'expliquer la situation, elle n'entre pas dans le détail des multiples échelons de l'organigramme, très compliqué, de la double administration de la Fédération, il suffit dit-elle, de comprendre le rôle du comité de cellule 支部委員會 *zhibu weiyuanhui,* dans la nomination des membres du Parti[74]. Ce comité comprend des membres du département de la Propagande qui propage la ligne du Parti, des membres du Comité central et des membres du département de l'Organisation, lequel accepte ou refuse les dossiers qui sont proposés, sachant qu'il gère aussi les « dossiers personnels », *dang'an* 档案. La secrétaire du Comité du Parti qui a participé à l'examen de la demande lui fournit alors les explications suivantes :

> « Au cours des réunions d'examens (des membres de la Fédération), tu n'as pas suivi la ligne du Parti : tu ne t'es pas prononcée, tu n'as pas critiqué, tu n'as pas parlé beaucoup, (…) tu n'as pas démasqué les coupables. Ton niveau idéologique est trop bas »
>
> .

En effet, Yuding refusait de critiquer :

> « Nous étions tous des adultes responsables, dit-elle, beaucoup de personnes avaient gagné la confiance de la direction de la Fédération en trahissant des camarades, je n'ai jamais voulu faire ça, je n'ai pas été éduquée à ça ».

D'une part, elle gardait le silence quand elle aurait dû accuser et d'autre part, elle prenait la parole quand il eût été préférable de ne pas s'exprimer pour défendre une position individuelle mal considérée dans le groupe du département international de la fédération. En effet, dans les

[73] Hu Ping souligne en effet, qu'à « quelques exceptions près », pour une même faute, les cadres du Parti, étaient moins punis que les « Chinois du peuple ». Hu Ping 2004 : 198.

74 C. Eyraud, 1999 : 80 ; Tang Xiaoju 2012. À la Fédération des femmes comme au sein de toute organisation, il existe une double direction *shuangchong lingdao*, 雙重領導 une direction administrative *xingzheng* 行政 et une direction du Parti *dangdang* 黨委. Il y a ainsi des cadres administratifs de l'État, avec une dizaine de grades, et des cadres de l'État, membres du Parti. Ces derniers appartiennent aux deux structures, ils sont cadres au sein de l'organisme gouvernemental, donc de la Fédération des femmes, et ils participent au Comité du Parti de la Fédération. Le terme de " cadre " *ganbu* 干部 s'applique en Chine aux cadres de l'État comme aux cadres du Parti.

réunions qui avaient précédé la reprise des activités de la Fédération, Yuding avait adopté une posture contre-révolutionnaire en considérant qu'il fallait oublier le passé pour affronter l'avenir : « On ne doit pas trop parler du passé, c'est défavorable à l'union de la Fédération pour avancer » disait-elle. Ce langage moralisateur n'était probablement pas propice à son entrée dans le Parti.

La privation de la carte l'affecte en ce qu'elle pose la question de son mérite : ses efforts pour être une parfaite marxiste-léniniste n'ont pas été reconnus. Elle se plaît à rappeler l'étonnement de plusieurs haut-fonctionnaires de province, rencontrés en 1987 au cours du tournage du dernier film de Joris Ivens quand elle leur disait qu'elle n'avait pas reçu la carte[75]. En retraite, Yuding cesse de la demander quand d'autres persistent jusqu'à leur mort puisqu'il n'y a pas d'âge pour l'obtenir. Après 1980 la politique avait changé, dit-elle, la corruption des autorités s'était accrue, l'idéologie marxiste-léniniste avait quasiment disparu, les membres du Parti pour la plupart ne cherchaient qu'à obtenir des avantages personnels :

> « Le Parti s'est détourné de son idéologie première, celle du début de la République populaire ; il ne fait pas son travail et certains acquis obtenus par les efforts de la Fédération des Femmes ont été annulés, par exemple le recul de la prostitution » dit-elle aujourd'hui.

Aujourd'hui, elle n'a plus besoin de la carte pour être reconnue, ni pour être protégée, elle proclame encore : « je suis marxiste-léniniste », « j'ai été une vraie fille du Parti ».

Conclusion de la partie II

Cette deuxième partie couvre le parcours de Yuding, depuis son entrée dans le mouvement clandestin marxiste-léniniste en 1948, jusqu'au début de la Révolution culturelle, dix années plus tard.

Le premier chapitre aura permis d'analyser la manière dont la famille de Yuding s'était adaptée aux changements socio-politiques de la Chine sous le gouvernement du Guomindang et de comprendre comment une grande famille bourgeoise traditionnelle avait, en quelque sorte, pris le tournant des nouvelles idéologies sociétales pour pouvoir célébrer l'arrivée des communistes en 1949. Par exemple, la présence d'une nouvelle figure de femme, Niang, la belle-mère de Yuding, issue d'une famille éduquée mais modeste, avait contribué à

[75] Il s'agit d'un voyage qu'elle a effectué avec les cinéastes Joris et Marceline Ivens, pour le tournage du Film « une histoire de vent », voir page 231.

faciliter la réduction du train de vie de la maisonnée. Ce fut nécessaire lorsque Zhiji, le père de famille, perdit son emploi au départ des Japonais. Par ailleurs, c'était une conduite plus conforme à l'austérité du communisme. D'autre part, ce chapitre pointe les éléments qui sont au fondement de la carrière de Yuding. Ce sont par exemple, ses origines familiales grâce auxquelles elle a pu étudier à l'Université franco-chinoise, et, ce qui en découle ensuite, son engagement dans « l'Association de la démocratie nouvelle **»,** une cellule clandestine du Parti communiste qu'elle découvre au sein de cette structure. Cette association deviendra après la Libération, la Ligue de la jeunesse communiste dans laquelle elle militera activement en tant qu'étudiante, jusqu'en 1955. C'est dans ce mouvement qu'elle étudie, à travers des lectures et des réunions, l'idéologie politique marxiste et les bases du communisme, et qu'ensuite elle s'autorise à dire : « Je suis marxiste-léniniste ». Ce chapitre donne un aperçu des mises en place chaotiques ou pour le moins hésitantes des programmes universitaires en 1950, il rend compte de l'influence de la propagande et du poids de la politique sur les étudiants pendant les trois années qui suivirent la Libération. Complètement assujettie à la politique du Parti, Yuding avait failli interrompre ses études, lorsqu'en 1952, donnant la priorité à la propagande, elle s'était portée volontaire pour aider la municipalité de Canton à exercer la campagne des « Cinq antis » et à y rester. Enfin, il analyse les conditions de son engagement au département international de la Fédération des femmes, un poste qu'elle n'avait pas choisi, mais dans lequel elle s'investira totalement. Il lui permettra, à travers sa place d'interprète, de voyager et travailler à l'émancipation des femmes, à la défense de leurs droits, à l'amélioration de leurs conditions de vie.

Le deuxième chapitre montre en quelques situations, les avantages de Yuding dans l'exercice de sa profession mais aussi ses difficultés pour être toujours à la hauteur des exigences de sa tâche. Les souvenirs qu'elle nous livre permettent de comprendre l'importance du travail international de la Fédération des femmes et celle des missions qui lui sont confiées. Toutefois, la singularité de sa carrière tient en partie au contexte politique sino-soviétique dans lequel elle a eu une place, aux responsabilités qu'on lui a données en la choisissant pour les postes de Berlin-Est en pleine époque de déstalinisation. Elle a eu la chance d'y avoir côtoyé des personnalités, d'avoir travaillé pour l'Ambassadeur, donc d'avoir été d'une certaine façon, près de ce qui se jouait en politique internationale à ce moment-là et particulièrement entre les Chinois et les Soviétiques. Par ailleurs, elle s'est rendue pour des rencontres officielles et des congrès avec les associations de femmes dans une trentaine de pays, dont une grande part dans des pays sous-développés en Afrique. Elle a eu ainsi

l'opportunité de voyager en un temps où la Chine était hermétiquement fermée. Enfin, ce chapitre aborde le sujet ethnologique de la parenté, celui de l'alliance dans le contexte de la Loi du mariage de 1950, c'est-à-dire en rupture avec le patriarcat et dirigée contre l'ancienne société. Il traite de l'illusion de la liberté totale du choix du conjoint, en montrant le rôle d'entremetteur tenu par le Conseiller d'Ambassade, dans le mariage que Yuding contracta avec Yang en 1956. Son appellation « la bru de l'Ambassade » pose la question du sens diplomatique de cette alliance. Les paradoxes suscitent des interrogations auxquelles on ne peut apporter de réponses, l'Ambassade qui avait voulu ce mariage, ne retiendra pas Yuding lorsqu'elle sera rappelée à Beijing par la Fédération des femmes peu de temps après. La cérémonie à l'Ambassade de Berlin est un bel exemple du mariage républicain. Épurée de tout rappel aux croyances religieuses, sans salutations aux ancêtres, sans dépenses fastueuses, elle respecte strictement les directives du Parti. L'évènement met en évidence l'adoption des règles et des valeurs politiques communistes dans les milieux intellectuels, loin d'être une réalité concernant les paysans à la campagne. La notion d'amour est discutée par Yuding selon les définitions officielles. Proche de la camaraderie, subordonné aux facteurs sociaux, l'amour ne paraît pas être associé au plaisir. Il repose sur une reconnaissance de qualités humaines et révolutionnaire de Yang, et un idéal politique commun, comme le prescrit le Parti.

Le troisième chapitre concerne plus particulièrement la vie d'épouse de Yuding dans les années cinquante et soixante, caractérisée par son refus de faire passer sa vie de couple avant ses obligations professionnelles. Elle laisse apparaître clairement l'immixtion du gouvernement dans tous les champs de la féminité ; il contrôle la sexualité des couples par des injonctions formelles, des recommandations de normes à suivre pour des comportements qui relèvent de l'intime. Yuding, décrit avec une certaine dérision son accouchement complètement instrumentalisé selon le modèle de l'idéologie soviétique, la méthode dite « sans douleur » est un échec total. La réclusion post-natale se fait à la maison selon les règles traditionnelles. La nomination de l'enfant met en lumière les contradictions qui peuvent exister encore chez les individus, dix ans après l'instauration du communisme. Yang, membre du Parti, éprouve de la considération et de l'estime pour les grandes familles de l'ancienne société au point d'attribuer le patronyme de Yuding à leur fils. La séparation du couple en 1960, donne l'opportunité d'analyser une procédure de divorce dans la première décennie maoïste, toute situation étant particulière. Cette partie se termine au début de la Révolution culturelle en 1967, période de chaos où la raison souvent n'a plus de place : paradoxalement Yuding est mise en examen pour son parcours international au service de la Fédération et, à travers elle au Parti. Comme tant d'autres, elle connaît pendant quelques semaines la disgrâce,

les séances d'interrogatoires et de justifications. Cette trajectoire va permettre de comprendre deux autres étapes importantes de sa vie, abordées dans la troisième partie de cette thèse : son expérience dans un camp de détention, l'École des cadres du 7 mai et son rôle d'interprète de Joris Ivens, le cinéaste occidental invité à filmer la Révolution culturelle.

Préalable : troisième partie

La Révolution culturelle**,** 文革 *wenge*, (1966-1976), fut appelée aussi la « Grande Révolution Culturelle prolétarienne » 无产阶级文化大革命，*wuchan jiejí wenhua dageming.* Selon Simon Leys :

> **«** La "Révolution culturelle" qui n'eut de révolutionnaire que le nom, et de culturel que le prétexte tactique initial, fut une *lutte pour le pouvoir*, menée *au sommet* entre une *poignée d'individus*, derrière le rideau de fumée d'un fictif mouvement de masse » (1998:13).

La Révolution culturelle est lancée par Mao Zedong en 1966. Isolé et affaibli au sein de la direction du Parti depuis l'échec du Grand Bond en avant, pour reconquérir le pouvoir il élabore une stratégie de révolution dont « l'amorce » est culturelle. Il entreprend de purger le Parti sous prétexte de lutter contre le révisionnisme et la bureaucratie, pour permettre aux masses de s'emparer du pouvoir par la lutte. Pour appliquer la politique de démantèlement du révisionnisme qu'il mène chez les intellectuels et les fonctionnaires, il fait appel à la jeunesse. Il décide alors de « créer un « grand désordre sous le ciel" dans le dessein de faire régner en définitive un "grand ordre sous le ciel"[1]. C'est l'hypothèse généralement soutenue[2].

Officiellement, selon l'historiographie chinoise, la Révolution culturelle s'étend de mai 1966 jusqu'en septembre 1976, date du décès de Mao Zedong. Toutefois, la plupart des analystes de la période placent le début de la Révolution dès 1965, ils considèrent qu'elle prend fin en avril 1969, date du IXe congrès national du Parti, voire en 1971 avec l'élimination de Lin Biao 林彪 (1907-1971)[3].

Concrètement : « "La Révolution culturelle" marqua pendant plusieurs années un arrêt de toute activité culturelle : les écoles furent fermées, les intellectuels mis au chômage, en accusation et déportés aux champs ; tous les périodiques scientifiques, artistiques, littéraires et culturels interrompirent leur publication, tous les livres antérieurs à la "Révolution culturelle" furent retirés des librairies qui ne vendirent plus que les ouvrages de Mao (…) ; tous les films opéras, pièces de théâtre datant d'avant la "Révolution culturelle" furent retirés de l'affiche ; tous les studios de cinéma furent fermés à l'exception du seul studio de l'Armée de libération populaire qui tourna deux documentaires en couleur montrant Mao passant en revue les Gardes rouges à Pékin (…) »[4].

La Révolution culturelle demeure un phénomène complexe, avec des variations chronologiques et locales, elle s'est déroulée en plusieurs phases. La critique d'un opéra de style classique de Wu Han 吳晗 (1909-1969) historien et alors vice-maire de Beijing, déclenche en 1965 une réaction en faveur de Mao Zedong et marque le premier coup de la Révolution. Le spectacle, *La destitution de Hai Rui*, une allégorie des méthodes autocratiques de Mao et du limogeage de Peng Dehuai, 彭德怀, (1898-1974), lui donne l'opportunité d'organiser une grande purge des milieux culturels[5]. En effet, on peut reconnaitre le général Peng Dehuai, l'ancien ministre de la défense qui avait critiqué le Grand Bond en avant, sous les traits de Hai Rui haut-fonctionnaire sous les Ming qui

[1] R. Macfarquhar M. Schoenhals (2006) 2009: 82.
[2] M-Cl. Bergère (1987) 2000; A. Roux 1976: 31-35; C. Boullenois 2013: 160-175.
[3] J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 ; J. K. Fairbank 1989, M-Cl. Bergère (1987) 2000 : 119-137 ; A. Roux 1976, 2006 ; L. Bianco 1990 ; T. Angeloff 2010 ; Macfarquhar 2009.
[4] S. Leys 1998 : 345. Voir aussi Yang Jiang 1983 : 112-113.
[5] Peng Dehuai, l'un des plus grands généraux ayant combattu dans l'Armée de Libération avait critiqué en 1966 le Grand Bond en avant et la politique de Mao. Il fut arrêté et torturé par les Gardes rouges puis emprisonné sur l'ordre de Mao Zedong. Sur les remous de la pièce de théâtre : « La destitution de Hai Rui » voir S. Leys 1998 : 33-47 ; M-Cl. Bergère (1987) 2000 : 121.

en 1586 avait osé semoncer l'Empereur Wanli[6]. Mao en quelques mois reprend alors le contrôle de la propagande, le 7 mai 1966, il invite Lin Biao le ministre de la défense à mettre fin à la domination des intellectuels dans les écoles.

Nie Yuanzi, une assistante en philosophie, initie l'offensive en accusant le président de l'université Beida d'être un contrerévolutionnaire. C'est le début de la mobilisation des étudiants contre toutes les autorités académiques, et l'apparition de la violence dans tous les campus.

L'autre coup d'envoi de la Révolution fut l'appel de Mao Zedong à la jeunesse pour provoquer un grand mouvement de masse. Le 8 août 1966, il déclenche le fanatisme de 11 millions de Gardes-rouges 紅衛兵 *Hong wei bing,* nom donné aux jeunes, essentiellement alors des étudiants et des lycéens qui viennent de toute la Chine pour assister à Beijing aux grands rassemblements autour de sa personne, place Tiananmen. Il les instrumentalise par les injonctions telles que : « Prendre le pouvoir », « Pas de construction sans destruction », « Éliminer les Quatre vieilleries, idées, coutumes, culture et habitudes »[7]. Les Gardes rouges se déchaînent alors d'abord contre leurs professeurs et toutes les figures d'autorités dans les établissements scolaires.

À la fin de l'été, toutefois, les étudiants perdent le soutien de Mao qui envoie des groupes ouvriers-soldats » de propagande de sa pensée, pour rétablir l'ordre dans les lycées et les universités[8]. C'est alors que la violence se généralise dans le pays, les Gardes rouges en sont responsables. En effet, ils se divisent en factions qui interprètent différemment les ordres Mao Zedong : celle des « vieux gardes rouges » *lao hongweibing* composée essentiellement des enfants des cadres du parti communiste, celle des « rebelles » *zaofanpai* opposée plus particulièrement à la hiérarchie, et celles des « conservateurs » *baohuangpai.* Tous se déclarent « révolutionnaires », les conservateurs sont appelés ainsi par les rebelles parce qu'ils se croient fidèles au Parti et à Mao. Ils maintiennent une attitude de doute et de refus à l'égard des attaques et des violences commises par les rebelles contre les cadres du Parti de tous les échelons. Les factions se composent à ce moment-là, d'étudiants et de jeunes venus d'horizons divers, mais à partir de 1968, elles sont aussi formées de militaires, de miliciens armés et de cadres supérieurs du Parti, des « apparatchiks », selon la désignation soviétique. Les différentes factions rebelles répandent la terreur, investissent les institutions, les administrations, usines, hôpitaux, ils pillent, saccagent massacrent sans impunité.

Au début de l'année 1967, la Chine est au bord du chaos. Mao fait appel à l'Armée pour prendre le contrôle des unités de production, des bâtiments publics, des moyens de transport et de communication. Des Comités révolutionnaires remplacent à la fois le Parti et l'administration ; ce sont des organes de pouvoir d'un type nouveau qui ne furent définis par des textes de loi qu'en 1975. Cependant souligne Simon Leys : « le degré de loyauté et d'obéissance dont chaque comité révolutionnaire témoigne à l'égard de Pékin est (donc) très variable » (1998 :118). Selon Song Yongyi, l'auteur d'une collection de documents sur la Révolution culturelle, les humiliations publiques, les violences, les massacres, les suicides, les exécutions furent les plus nombreux après la mise en place de ces Comités[9].

[6] S. Leys 1998: 29, 202-206, 221.

[7] R. Macfarquhar M. Schoenhals (2006) 2009.

[8] Sur les exactions des gardes rouges voir: Song Yongyi 2008 ; Dai Hsiao-Ai 1971 ; Chen Kaige 2001 ; Zheng Yi 1999 ; M-Cl. Bergère (1987) 2000 ; A. Roux 1976 : 31-35 ; Boullenois 2013 : 160-175. J. Andrieu 1995: http://conflits.revues.org/457, consulté le 11 août 2013

[9] Sur cette période voir l'ouvrage du Li Zhensheng 2003. En effet, l'auteur photographe de profession eut la permission de prendre des photos pendant la Révolution culturelle. Plusieurs clichés montrent les procès publiques, on y voit les accusés agenouillés ou debout sur des chaises, affublés de bonnets d'ânes, des pancartes autour du cou avec l'inscription de leurs crimes réels ou supposés autour du cou.

À partir de 1968 et jusqu'au début des années soixante-dix, pour restaurer l'ordre dans le pays Mao décide d'envoyer les Gardes rouges à la campagne, le mouvement est appelé : *xiaxiang* 下乡 « descendre à la campagne». Des millions d'étudiants, les *zhiqing* 知青 « jeunes instruits », quittent les villes pour aller « se rééduquer » par le travail manuel[10]. Ils partent enthousiasmés par cette motivation idéologique de la propagande, ils déchantent bien vite face aux difficultés matérielles et en prenant conscience de l'utopie révolutionnaire qui les a conduits là.

À partir de 1968, des milliers de cadres de toutes les villes de Chine furent aussi envoyés à la campagne dans des écoles dites : « Écoles des cadres du Sept mai » 五七幹校 *wuqi ganxiao.* Ils partaient par cohortes et restaient en moyenne deux à trois ans. La première école fut fondée le 7 mai 1966 pour l'armée, d'après la directive de Mao Zedong, d'où son nom. Dans ces écoles, les cadres intellectuels et fonctionnaires furent soumis à une formation politique et à des séances de critiques pour réformer leur pensée. Ils effectuèrent des travaux agricoles pénibles, associant l'étude théorique et la pratique du travail manuel.

En avril 1969, le IXe Congrès du parti communiste marque pour la plupart des observateurs, la clôture de la Révolution culturelle. La pensée de Mao Zedong est réintroduite dans les statuts du Parti, la tutelle militaire est supprimée». Pour beaucoup, la chute de Lin Biao fut l'évènement majeur qui signa la fin de la Révolution. Désapprouvé par le congrès, selon la thèse officielle il aurait formé un complot contre Mao Zedong. Découvert, il fuyait vers l'URSS, lorsque son avion s'écrasa en Mongolie le 13 septembre 1971.

La dernière période de la Révolution culturelle qui s'étend de 1971 à 1976, est marquée par l'opposition entre Zhou Enlai, 周恩來 (1898-1976) alors premier ministre, et la « Bande des quatre »[11]. Zhou impose un retour à la modération, procède à la reconstruction de l'État. L'armée est affaiblie, les organisations de masses sont restaurées en partie, les universités rouvrent leurs portes, les écoles de cadres sont moins punitives, la production de l'agriculture et de l'industrie est relancée[12].
Zhou Enlai décède d'un cancer le 16 janvier 1976, Mao Zedong quelques mois après, le 9 septembre. C'est la fin de la Révolution culturelle, Jiang Qing et les membres de la Bande des Quatre sont arrêtés. Deng Xiaoping revient au pouvoir en décembre 1978 après le plenum du XIe Comité central, commence alors la démaoïsation.
De manière empirique, à la mort de Mao, le Parti communiste lui a attribué « 70 % de réussite, 30 % d'erreurs »[13]. On estime, c'est un ordre d'idée, que la Révolution culturelle a fait au minimum 1 million de morts, on évalue à 100 millions le nombre de ceux qui ont été martyrisés, maltraités, humiliés[14]

[10] M. Bonnin 2004: 14-15. Dans cet ouvrage le plus important sur l'envoi des jeunes instruits à la campagne, l'auteur signale que le terme *Zhiqing*, 知青 est en fait l'abrévation de *zhishi qingnian*, 知青识年, littéralement signifie en français : « jeunes possédant des connaissances ».

[11] On appelle la Bande des Quatre, les proches de Mao Zedong, qui ont pris le pouvoir en 1973 et dirigé la Chine en s'opposant à Zhou Enlai jusqu'en 1976 : la femme de Mao, Jiang Qing, Zhang Chunqiao membre du comité permanent du Bureau politique, Yao Wenyuan, membre du Comité central, et Wang Hongwen vice-président du Parti.

[12] J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 : 363-369.

[13] Ph. Short 2005 : 551. Ce bilan prononcé par un membre du Parti Li Rui, 李锐, après la mort de Mao fut repris ensuite par tous les Chinois.

[14] J-L. Domenach 1992: 278; J.K. Fairbank, M. Goldman (1992) 2006: 571.

Partie III

La Révolution culturelle : le grand chambardement

Chapitre 7: Les épreuves : le pillage des Gardes rouges, la rééducation à l'École du Sept mai

1. « Tout le monde était fou » une définition de la Révolution culturelle

La terreur, la cruauté, la répression sont les termes généralement employés pour décrire cette période de l'histoire chinoise, Yuding, elle, choisit d'autres mots : désinformation, ambiguïté, incertitude, désordre**.** Certes, sa famille n'a pas été épargnée, son oncle fut étiqueté « droitier », son frère aîné soupçonné d'espionnage, torturé mentalement. Quant à son frère cadet, il fut contraint à un rôle d'éboueur : fouiller les eaux usées pour chercher les fragments de métaux précieux alors qu'il était enseignant. Cependant, au regard de tant d'autres dont les membres furent emprisonnés, martyrisés ou massacrés, elle considère que sa famille a subi moins d'épreuves. De la Révolution culturelle, selon une définition stricte de la période entre 1966 et 1969, Yuding rapporte sa mise en examen à la Fédération des femmes analysée précédemment, l'intrusion des Gardes rouges dans l'appartement de sa famille et son séjour à l'École des cadres du 7 mai.

« Tout le monde était fou » c'est ainsi qu'elle parle du chaos qu'a représenté la Révolution culturelle, la folie étant la conséquence du désordre provoqué par les revirements de la politique maoïste et la violence enclenchée par la rébellion des Gardes rouges organisés en factions. Incités par Mao Zedong à se révolter d'abord contre leurs professeurs, puis contre tous les intellectuels considérés comme des révisionnistes, ils furent ensuite chargés de poursuivre et de châtier les contre-révolutionnaires, ils tiraient leur légitimité du maoïsme, la pensée de Mao Zedong. Cependant, Dai Hsiao-Ai, ancien Garde rouge, souligne la confusion provoquant l'indiscipline des factions : « Nous étions incapables de suivre le fil de la pensée de Mao en fonction de la politique actuelle. Nous croyions comprendre quelque chose aux

purges (…) mais les purges demeuraient pour nous des mystères insondables »[1]. Pendant toute cette période, les appels à la mobilisation avaient remplacé les ordres, il fallait montrer de l'enthousiasme pour la réalisation des objectifs du pays. Or, témoigne Jean Padoul, observateur résident à Beijing pendant la Révolution culturelle, aucune loi n'avait été édictée en Chine populaire depuis 1966: « seulement des directives et des règlements publiés par les instances politiques ou gouvernementales, en général dans des termes assez vagues » et, il précise qu'elles étaient modifiés sans cesse. La population était donc à la fois plus « libre » et plus menacée qu'ailleurs car on exigeait d'elle une intervention spontanée dans le processus révolutionnaire ainsi dit-il: « les erreurs peuvent alors être interprétées comme des fautes et les échecs comme des trahisons » (1976 : 217, 221). À propos du bien-fondé de la Révolution culturelle décidée par le « Grand timonier » Yuding se souvient de ses propres hésitations,

> « Quelquefois je doutais, mais je n'étais pas sûre, les choses étaient confuses et puis après j'étais pleine de confiance dans le président Mao ».

Cette confiance provenait de la fascination qu'exerçait encore Mao Zedong sur elle pendant la révolution culturelle. Elle avait réalisé ensuite qu'elle s'était trompée. Depuis, les contradictions émaillent son récit :

> « Mao a sorti la Chine de la misère, il a donné à manger à tous, il a été un homme considérable, mais il aurait dû se retirer plus tôt ».

La première partie de la phrase est un cliché véhiculé par un bon nombre d'individus, particulièrement ceux qui étaient autorisés à témoigner près des Occidentaux, ce que nous verrons dans le chapitre suivant. Certes, pendant quelques années après 1950, en libérant les paysans pauvres des propriétaires-terriens, Mao avait permis qu'ils jouissent de leurs récoltes et mangent à leur faim. Toutefois, elle oublie les années de famines après le Grand Bond en avant dont Mao est jugé responsable en grande partie, en effet, comme beaucoup de citadins, elle ignorait la misère des paysans à ce moment-là. De plus, elle n'avait pas souffert, elle était privilégiée puisque sa famille pouvait trouver des denrées au marché noir de Beijing, Par ailleurs, dès la fin de 1960 elle avait quitté la Chine pour partir travailler trois années à Berlin, elle n'avait pas alors une représentation de ce qu'on a appelé par la suite la «Grande famine ». Yang Jisheng, l'auteur de l'ouvrage le plus complet sur la question, à ce jour, témoigne en effet de la difficulté des citadins à appréhender la situation de la Chine à ce moment-là et

[1] Dai Hsiao-Ai 1971 :76. L'auteur fut le premier garde rouge à écrire ses mémoires. L'ouvrage permet de suivre son parcours de jeune étudiant, chef de l'organisation des Gardes rouges dans son lycée, admirateur de Mao Zedong, sans pitié pour les contrerévolutionnaires qu'avec son groupe, il pille et tabasse. Son enthousiasme laisse rapidement place à la désillusion après un an et demi d'activité, il choisit alors de quitter clandestinement la Chine pour aller à Hong-Kong.

surtout, celle de remettre en question les décisions de Mao. En 1960 alors qu'étudiant, il travaillait aux champs et souffrait de la faim comme tous les paysans, lui-même ne pouvait pas mettre en doute la politique du Parti dit-il. Ce n'est qu'après avoir mené de nombreuses enquêtes, au début des années quatre-vingt-dix, qu'il a pu affirmer que cette famine avait été la plus meurtrière de toute l'histoire de la Chine : 36 millions de victimes[2].

Comme la majorité des Chinois, Yuding reprend la phrase de Chen Yun 陳雲 (1905-1995) en 1979 :

> « Si Mao était mort en 1956, ses réalisations auraient été immortelles. S'il était mort en 1966, il aurait encore été un grand homme. Mais il est mort en 1976. Hélas que peut-on dire ? »[3].

Au moment des faits, malgré un sentiment de confusion, demeurait au fond d'elle et de la plupart des individus, une confiance bien compréhensible. S'ils ne pouvaient plus croire en Mao Zedong, autrement dit s'il était faillible, alors tout l'univers qu'ils avaient participé à construire s'effondrait. Dans les moments de doutes qu'elle pouvait avoir en face des exactions des uns et des souffrances subies par les autres, elle a toujours cherché, à travers la politique de Mao Zedong, les justifications pour le changement de société et la lutte contre le révisionnisme. Elle cite, à plusieurs reprises dans nos entretiens, la fameuse phrase de Mao:

> « La révolution n'est pas un diner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie ; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme. La révolution c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre classe »[4].

Il fallait donc accepter l'application des mesures impitoyables qui faisaient partie du processus, la suspicion, les critiques, les humiliations, la rééducation voire, l'emprisonnement pour certains. Les Gardes rouges s'étaient déchaînés, ils avaient torturé la population à partir des injonctions de Mao Zedong, exécutant ses ordres après qu'il eût rédigé le 8 août 1966 son

[2] Yang Jisheng 2012 : 19, 11-35. Membre du Parti, journaliste et historien à Beijing, l'auteur a travaillé à l'agence « Chine nouvelle », puis comme Rédacteur en chef du mensuel « chroniques historiques ». L'ouvrage interdit en Chine continentale a été publié à Hong Kong.

[3] Ph. Short 2005 : 551. Chen Yun a été l'un des « Huit immortels » du Parti communiste chinois, c'est-à-dire ceux qui ont joué un rôle au Parti depuis sa création en 1923 jusqu'à la mort de Mao Zedong. Économiste, considéré comme un des leaders du Parti communiste, membre permanent du bureau politique, il a été plusieurs fois vice-ministre. Écarté pendant la Révolution culturelle, il avait retrouvé sa place sous le gouvernement de Deng Xioaping quand il fit cette déclaration.

[4] Citations du président Mao Tsé-Toung, Editions du Seuil, 1972 : 12.

fameux *dazibao* « feu sur le quartier général », et « sans destruction, pas de construction » *bu po bu li* 不破不立[5] .

2. Le déni des exactions des Gardes rouges : « Des petits défauts dans la Révolution dont le but était juste »

Cette assertion de Yuding minimise la violence des actes des Gardes rouges, c'est une vision peu partagée aujourd'hui. Les nombreux témoignages, ceux des anciens Gardes rouges eux-mêmes, permettent de mesurer la sauvagerie dont ils faisaient preuve et les supplices qu'ils infligèrent à la population. Tous ont commis des méfaits, de l'administration de coups plus ou moins violents aux assassinats et à l'abomination de l'anthropophagie. Tous combattaient les gens des catégories dites « noires », les « contre-révolutionnaires », les « droitiers », « le paysans riches » et tous les « mauvais éléments », les intellectuels, les enseignants en particulier. « Les « classes » en question n'avaient plus aucun rapport avec la notion marxiste de même dénomination puisque le marxisme oppose seulement celle des travailleurs et celle des exploiteurs autrement dit la bourgeoisie et le prolétariat. La pensée *maozedong* était considérée abusivement en Chine, comme l'application du marxisme-léninisme.

Certains rapportent la manière dont ils ont trahi leur père, reniant le statut de « classe » dont ils étaient les héritiers en vertu d'une « théorie » de la « filiation révolutionnaire qui circulait alors : « À père révolutionnaire, bon fils, À père contre-révolutionnaire, fils crapuleux ». Plusieurs exemples de dénonciations du père sont rapportés dans la littérature. Chen Kaige, cinéaste renommé en Chine et en Occident, avoue avoir dénoncé son père et introduit les Gardes rouges dans sa maison (2001) Song Yongyi, Garde rouge en 1966, auteur d'un ouvrage sur les crimes commis pendant la Révolution culturelle, se souvient des atrocités commises et des tueries sanglantes[6] :

---

[5] Les *dazibao,* « journaux à grand caractère », 大字報, sont des affiches murales compréhensibles et accessibles au plus grand nombre. Généralement de caractère subversif, rédigés en commun par des comités « révolutionnaires » d'ouvriers, d'étudiants, d'universitaires et de paysans pendant la Révolution culturelle, lls ont recouvert tous les murs publiques. Celui du 25 mai 1966, affiché par Nie Yuanzi à l'Université de Beijing pour critiquer le Président de l'université, est considéré comme un des déclencheurs des exactions des étudiants. Celui de Mao Zedong le 5 août suivant fut le plus célèbre : il mandatait la jeunesse à renverser l'ordre établi, à piller pour éliminer toutes traces de bourgeoisie, et chasser les contre-révolutionnaires.

[6] Song Yongyi (2002) 2008 : 95, 96, 146. Né en 1949, étudiant en 1966, l'auteur a participé activement à la Révolution culturelle. Historien à l'Université de Californie depuis son immigration aux Etats-Unis en 1989. Il revint en Chine en 1999 pour effectuer les recherches, il fut incarcéré pendant plusieurs mois. L'ouvrage publié à

> « À cette époque, dit-il, ces choses ne nous choquaient pas. Aujourd'hui, nous voyons bien que ce sont des crimes inhumains. Toute notre éducation nous poussait à penser que tuer des ennemis, spécialement des ennemis de classe, ou de l'État, c'était très bien. Pourquoi douter? C'est l'éducation que nous avons reçue du Parti communiste »[7]

Les recherches qu'il mena en 1999, dans différentes régions, mirent à jour des pratiques inhumaines[8]. L'énumération des tortures dans un rapport d'enquête du district de Daoxian au Hunan, égale et dépasse parfois la cruauté des nazis : « Dépeçage au couteau (...) ensevelissement vivant, (…) on a recours à la décapitation, à l'énucléation, à l'ablation des oreilles et du nez, à l'éviscération, à l'amputation des seins, des doigts et des membres »[9]. Toutefois, le pire fut révélé par Zheng Yi après une recherche effectuée en 1986 dans le Guangxi, au sud de la Chine. Il s'agit de l'« épidémie de cannibalisme » répandue au cours de l'année 1966 dans tous les lycées de la province, avec la complaisance des autorités locales[10]. Des banquets de chair humaine furent organisés après les tueries, les professeurs dépecés, cuits dans un bouillon ou au barbecue, furent dévorés par les lycéens. La sauvagerie concernait toutes les classes de la population, des « Cours suprêmes de paysans pauvres et moyens pauvres » s'étaient autoproclamées pour éliminer les « catégories noires ». Jacques Andrieu propose une analyse intéressante sur le cannibalisme de cette période à partir des métaphores utilisées pendant la révolution culturelle :

> « Le dégoût une fois surmonté, un parallèle s'impose presque naturellement à l'esprit, même le moins averti. Ces macabres communions, qui mettent en relief un phénomène de complicité collective qui est caractéristique de la Révolution culturelle, sont comme des mises en scène inversées d'une imagerie " révolutionnaire » qui avait réduit l'exploitation "capitaliste" et le rançonnement "féodal" à un vampirisme et à un cannibalisme métaphoriques. Selon l'image la plus répandue, "bourgeois" comme " propriétaires fonciers" étaient réputés lamper le sang et dévorer la chair du "peuple travailleur"» (2006 : 20).

Song Yongyi estime que trois mois seulement après le lancement de la Révolution culturelle, c'est-à-dire, vers la fin du mois d'août 1966, plusieurs milliers de citadins pékinois

---

Hong-Kong, est un document exceptionnel sur la cruauté extraordinaire de la Révolution culturelle qui dit-il, avait transformé des milliers de Chinois en bourreaux.

[7] Propos de Song Yongyi recueillis dans un entretien publié dans «le Nouvel Observateur» du 20 mars 2008.

[8] Song Yongyi (2002) 2008 : 95.

[9] J. Andrieu (1995) 2006 : 6.

[10] Zheng Yi (1993) 1999. En 1986, l'auteur a mené une enquête historico-judiciaire sur les meurtres de masse, les massacres et les cas de cannibalisme. Il s'est interrogé à l'occasion de cette recherche, sur la culture cannibale de la Chine, analysant dans les Annales historiques de la région, la tradition et les légendes de l'ethnie Zhuang.

furent assassinés sous le prétexte d'éliminer les ennemis de classe[11]. Certes, les informations publiées dans les journaux étaient filtrées, contrôlées par les autorités, mais il est difficile de croire à tant de candeur de la part de Yuding aujourd'hui quand elle décrit les gardes-rouges:

> « La majorité d'entre eux étaient innocents, très jeunes, souvent issus de classes bourgeoises, seule une minorité était féroce, maltraitait les professeurs dans les écoles, ou les personnes dans les familles » dit-elle.

Les rapports des auteurs cités ne sont pas tous connus en Chine, mais Yuding ne peut ignorer que de nombreux professeurs furent battus à mort, pas seulement maltraités. Son déni concerne aussi bien l'ampleur du mouvement des Gardes rouges que la gravité de leurs actes. Elle n'a rien ni personne à protéger sinon l'image d'une Chine qu'elle ne veut peut-être pas ternir plus encore qu'elle ne l'a été. Néanmoins, sans l'exonérer totalement de cet aveuglement, aujourd'hui encore en Chine écrit Song Yongyi: « On ne prend toujours pas en compte le caractère profondément criminel de la révolution »[12]. Particulièrement, il est interdit de publier les chiffres résultant de recherches qui avaient été lancées sur les massacres de l'époque tant ils sont énormes. Yuding, semble soumise à la censure exercée sur cette période par les dirigeants de son pays en réduisant le nombre des justiciers à « une petite minorité de Gardes rouges »

Toutefois, elle n'est pas la seule à voiler la réalité, à atténuer la quantité des crimes commis par les Gardes rouges. Wang Zheng, lycéenne pendant la Révolution culturelle, professeure et chercheuse immigrée aux Etats-Unis, minimise elle aussi le mouvement alors que tous les sinologues attestent du contraire: « Statistiquement, les Gardes rouges étaient une petite minorité de ma génération » dit-elle[13]. Certes, les archives officielles ne sont pas encore mises à la disposition des historiens et une vue d'ensemble était difficile à l'époque. En 2011, en effectuant un état des lieux des connaissances et des sources accessibles sur cette période, Jean-Luc Domenach et Xiaohong Xiao-Planes notaient certes leurs insuffisances mais se montraient optimistes pour une ouverture plus large : « en effet, à mesure que les succès internationaux de la Chine se confirment et que s'éloignent les drames d'avant-hier, l'histoire de la « première Chine populaire » perd une large part de son caractère polémique ». (2011 :50).

---

[11] Song Yongyi 2009 : 69. Voir aussi l'entretien du 20 mars 2008 publié dans «le Nouvel Observateur» à propos du livre noir de la Révolution culturelle. http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20080320.BIB1025/le-livre-noir-de-la-revolution-culturelle.html. Vérifié le 1/02/2014.

[12] *Ibid*., 2008: 14.

[13] Wang Zheng 2006. Il s'agit d'une interview de l'auteure, spécialiste des études sur les femmes chinoises à l'Université du Michigan intitulé : « We had a dream that the world can be better than today ».

Après 1980, toute une « littérature des cicatrices », 傷痕文學 *Shanghen wenxue*, récits de Gardes rouges, d'étudiants mais aussi d'intellectuels envoyés dans les camps, avait permis de connaître leurs vécus pendant la période[14]. De plus, elle fut suivie d'une « littérature de réflexion » 反思文學 *fan si wen xue* qui analysa plus profondément les traumatismes, les blessures spirituelles et morales des uns et des autres.

Les réflexions de Yuding basées sur son expérience rejoignent en plusieurs circonstances les commentaires de Wang Zheng et de ses compagnes, auteures d'un ouvrage pour présenter disent-elles, une autre image de la Chine que celle qui est donnée dans la plupart des biographies[15]. Leurs témoignages depuis les États-Unis où elles enseignent pour la plupart, ne sont pas représentatifs de la majorité de ceux des Chinoises ayant vécu les mêmes évènements. Certes, elles attestent des persécutions de cette période qu'elles appellent « l'âge noir » mais elles tiennent à montrer la complexité des situations, prétendant que beaucoup d'histoires publiées sont fictives, ou exagérées. Il ne s'agit pas de nier les persécutions, disent-elles, mais de témoigner d'expériences différentes, les leurs, qui sont aussi celles d'une partie de la population. C'est aussi la posture de Yuding qui rapporte strictement son vécu et ne se pose pas en victime. Son déni sur les actes mortifères des Gardes rouges s'appuie exclusivement sur l'expérience de sa famille.

En août 1966, tous les Gardes rouges furent mobilisés par Mao Zedong pour renverser l'ordre établi, attaquer les enseignants, puis perquisitionner dans les maisons et purifier la société en éliminant les éléments bourgeois. Toutefois, il y eut plusieurs catégories de Gardes rouges et plusieurs stades d'interventions. Les premiers, « les vieux Gardes rouges », venaient des familles de dirigeants ou de dignitaires du Parti telles que les filles de Liu Shaoqi et de Deng Xiaoping[16]. Ce sont ceux qui, soutenus par le ministre de la Sécurité publique, ont commis à Beijing les actes les plus sanglants, assassinant les enseignants au nom de la « lutte critique ». Ensuite, les deuxièmes, « les Gardes rouges rebelles » appartenaient à des familles d'origine « moyenne », fils et filles d'ouvriers par exemple, « ils n'avaient pas les mêmes privilèges dans le mouvement, ils n'ont pas été aussi cruels », selon Yong Yi déjà cité(2008 : 66). Au sein de ces groupes, un factionnalisme s'était développé avec des querelles

[14] Les premiers témoignages personnels sur la Révolution culturelle furent publiés en Occident après 1980, cependant il fallut attendre les années 1990, voire plus tard, c'est-à-dire la disparition des grands leaders du régime, pour trouver des documents historiques. *Cf.* J-L. Domenach « Chine, les balbutiements de l'histoire » *Critique internationale* n°24 - juillet 2004 : 82-103.

[15] Xueping Zhong, Wang Zheng et Bai Di, 2001.

[16] Naihua Zhang 2001 : 3. L'auteure, professeur en sociologie, spécialisée dans les études sur les femmes est l'une des neuf intellectuelles qui se sont exprimées sur la Révolution culturelle dans l'ouvrage de Wang Zheng Bai Di et Xueping Zhong : « Some of us ».

idéologiques, politiques, et des divisions sur les attitudes à adopter. Néanmoins, toutes les organisations se réclamaient de la pensée de Mao Zedong et avaient recours aux mêmes expressions, au même vocabulaire. Toutes suivirent ses injonctions: « éliminer les Quatre vieilleries, idées, coutumes, culture et habitudes », ou encore: « sans destruction, pas de construction » ; elles furent appliquées sauvagement le plus souvent, puisque Mao Zedong leur avait donné : « toute liberté pour détruire sans limite les biens et les gens »[17]. Le témoignage de Yuding sur l'irruption des Gardes rouges dans l'appartement de ses parents, s'écarte du type normal. Il peut être classé dans les rares cas aberrants de l'époque : Ils avaient eu affaire à de jeunes lycéens qui avaient pillé sans exercer de brutalités physiques.

> « Nous (sa famille) avons eu de la chance, nous avons moins souffert que d'autres » dit-elle

De toute évidence, cette réflexion montre qu'en dédramatisant les méfaits des Gardes rouges chez elle, elle les compare à d'autres plus violents bien connus de toute la population. La notion de violence pour Yuding reste attachée à la destruction physique, aux actes meurtriers, alors qu'elle avait subi ainsi que sa famille, une violence symbolique par la domination des Gardes rouges, toute aussi destructrice pour la personnalité, mais devenue banale parce que légitimée et validée par Mao Zedong[18].

En effet, pour son père âgé de 68 ans au moment des faits, la violation du domicile, la perte de ses souvenirs, la disparition des photos de famille, avaient pu représenter un traumatisme important. Les meubles furent fracassés, les objets restants de la vie d'une famille aisée de lettrés de l'ancienne société disparurent. Cependant, alors que l'autodafé des livres était devenu général ils n'avaient pas emporté les outils de travail de Yuding, ses dictionnaires et ses revues en français. Yuding n'a pas d'explication sur cette exception à la règle. Toutes les preuves d'intérêts à une culture étrangère étaient des prétextes pour condamner les personnes. Elle explique cet oubli par l'inexpérience de ces jeunes gens et parfois, l'aspect singulier des perquisitions des différents groupes de Gardes rouges. Cependant, on ne peut pas exclure qu'elle ait bénéficié d'une quelconque protection pour services rendus. Par ailleurs, Yuding ne peut se souvenir de la date de la perquisition des Gardes rouges chez ses parents, or, les épurations avaient commencé pendant l'été, alors que les Français, professeurs et étudiants qui résidaient à Beijing dans les universités étaient encore tolérés puisqu'ils ne furent expulsés qu'en septembre 1966. Marianne Bastid-

[17] M-Cl. Bergère 2000 : 122 ; voir aussi: S. Leys 1998 ; Roux Alain 1998 ; J. Esmein 1970 ; J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 ; Y. Chevrier 1993.
[18] Sur les différentes formes de la violence et sa justification, voir Élisabeth Claverie, 2009.

Bruguière alors étudiante à l'université de Beijing, en Juillet 1966, rapporte qu'au début de la révolution sur les campus, les Français jugeaient positivement le mouvement des étudiants qui se rebellaient[19]. Les représailles contre les individus qui s'intéressaient à la culture française, ont donc pu varier selon la progression des évènements.

Néanmoins, en dépit de quelques disparités, prédominait une homogénéité de comportements, la jeunesse avait répondu à l'appel de Mao, personne ne peut aujourd'hui ignorer la responsabilité des Gardes rouges et leur zèle dans l'établissement d'un véritable « désert culturel » pendant la Révolution, comme le dit Simon Leys (1998 :190). Mao Zedong était donc l'auteur comptable de cette situation[20]. Seules ses œuvres dont les « Citations du président Mao Tsé-toung », dit le « petit livre rouge », étaient autorisées[21]. Le petit livre était en effet, l'instrument de propagande que chacun devait avoir sur soi en permanence, le signe de reconnaissance que devait posséder tout Chinois pour ne pas être considéré comme contre-révolutionnaire. Les citations étaient apprises par cœur. « On emporte le livre avec soi pour montrer qu'on l'a, on le brandit dans les manifestations on l'ouvre pour lire un passage à haute voix dès qu'un public est rassemblé (en autobus, en train, en avion) (…), sa diffusion est énorme, pendant la seule année 1967, 350 millions d'exemplaires en ont été publiés en vingt-trois langues » écrit Lazar Focsaneanu[22].

Yuding ne reconnaît pas l'anti-intellectualisme de Mao Zedong qui pourtant fait partie de sa légende. Il se vantait d'avoir surpassé le premier empereur chinois Qing Shihuang tant par le nombre des exécutions des intellectuels que par celui de la destruction des livres pour « faire table rase du passé »[23]. Pouvait-on ignorer ses déclarations faites en 1964 ?

> « Il ne faut pas lire trop de livres. Il faut lire les livres marxistes, mais pas trop non plus (…). Si on en lit beaucoup, cela produit l'effet inverse : on devient un rat de bibliothèque, un dogmatique et un révisionniste »[24] '

[19] M. Bastid-Bruguière a décrit les réactions des Français dans un entretien avec Camille Boullenois en 2011. Voir C. Boullenois 2013 :156.

[20] M-Cl. Bergère 2000 : 122 ; voir aussi : S. Leys 1998 ; Roux Alain 1998 ; J. Esmein 1970 ; J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 ; Y. Chevrier 1993.

[21] « Le Petit livre rouge » comprend les extraits de 123 écrits de Mao, dont une soixantaine figure dans les «Œuvres choisies ». Il avait été publié en 1966, réédité avec une préface de Lin Biao en 1967. Parmi les ouvrages de Mao, on trouvait encore dans les familles, trois textes assez courts, composés longtemps avant la Révolution culturelle : « A la mémoire de Norman Béthune » 1939 ; « Servir le peuple » 1944 ; Comment Yukong déplaça les montagnes » 1945. Enfin, les « Œuvres choisies de Mao Tsé-toung», publication en 4 tomes contenant des textes rédigés entre 1929 et 1949 qui connurent le plus grand succès au cours de l'année 1967, passant de 11 millions, à 86,4 millions.

[22] L. Focsaneanu 1969 : 197. Dans cet article sur les ouvrages et la propagande pour servir Mao Zedong, l'auteur donne un aperçu de l'environnement culturel des Chinois pendant la Révolution culturelle, un univers complètement imprégnés de l'idéologie politique parue dans les textes fondamentaux rédigés par Mao.

[23] S. Leys 1998: 558-559.

[24] M. Bonnin : 2004 : 38. L'auteur cite Mao Zedong *sixiang wansui*, s.l., s. éd. 1969 : 464.

Son médecin et confident le docteur Li Zhisui 李志綏 (1919-1985), rapporte en effet, qu'il disait à son entourage : « plus vous lisez de livres plus vous devenez idiots »[25]. D'une manière générale, tout en les admettant, Yuding ne commente pas les erreurs de Mao qui discréditent le Parti.

« Tout le monde était conditionné à dénoncer », dit-elle. Force est de constater la capacité des individus à adopter la délation quand elle est ordonnée par le pouvoir en place aussi bien dans les pays totalitaires qu'en France lors de la dernière guerre. Pendant la Révolution culturelle, elle était devenue banale. Mao avait eu recours à la terreur : ceux qui ne rapportaient pas à la police les attitudes suspectes de leur entourage se mettaient eux-mêmes en danger, accusés de complicité avec les ennemis de classe. En déposant au bureau de quartier leurs observations sur la famille de Yuding, les voisins appliquaient les consignes du Parti. Bien évidemment, plus les individus dénonçaient, plus ils avaient l'impression de se protéger eux-mêmes faisant la preuve de leur bonne conduite, personne n'était dupe écrit Chen Kaige :

> « Dans un espace social où les hommes sont nombreux à l'excès, on ne peut assurer sa propre sauvegarde qu'en renversant ses voisins ; une âpre concurrence s'instaure, chacun voulant au péril de sa vie prouver une fidélité supérieure à la collectivité, en même temps que l'infidélité du voisin… » (2001 :106).

Les procédures étaient à peu près toujours les mêmes, les Gardes rouges perquisitionnaient les maisons des contre-révolutionnaires ou accusés comme tels d'après les indications de la police[26]. La détention d'un collier supposé être en pierres précieuses, autrement dit un « article de luxe bourgeois » avait donné aux voisins l'opportunité d'une dénonciation. En réalité il s'agissait d'un chapelet de prière musulman avec des boules de couleurs en plastique que Yuding avait rapporté d'Egypte. Qu'importe, tout objet fabriqué à l'étranger était interdit. Sous l'œil curieux de ces mêmes voisins attroupés devant la porte, les Gardes rouges avaient emporté tous les cadeaux rapportés de voyages. Une poupée qui disait : « maman » en allemand, achetée à Berlin-Est en 1963, donc en territoire communiste, était cependant considérée comme un objet bourgeois et suspect. Les jeunes filles du groupe « s'étaient émerveillées en la découvrant » dit Yuding, l'avaient-elles détruite ? La description de ces lycéennes est très éloignée de celle que rapporte Emily Honig : de jeunes étudiantes cruelles

[25] Li Zhisui 1994: 528. Médecin personnel et ami de Mao Zedong, Li Zhisui après avoir été rééduqué, immigra aux États-Unis où il écrivit une biographie de Mao. Peu élogieux, le livre fut très controversé et interdit en Chine.

[26] Sur le déroulement des perquisitions, voir Dai Hsiao-Ai 1971 :100-106.

habillées comme des garçons, se servant de leurs ceinturons pour rouer de coups leurs professeurs et les propriétaires des maisons visitées[27].

Les délations correspondaient souvent à des règlements de compte entre voisins, or, ce n'était pas le cas. Bien au contraire, dit Yuding, ses parents avaient de bons rapports avec les familles habitant la cour. À l'époque de la famine, en 1969 et 1970, son père avait souvent partagé les denrées qu'il se procurait au marché noir avec ces mêmes personnes. Elle-même distribuait des bonbons à tous les enfants lorsqu'elle en rapportait de l'étranger pour son fils.

> « J'étais révoltée par les injustices mais je me persuadais que la justice n'existe pas dans ce monde » dit Yuding.

Cette déclaration fait état de son amertume et probablement de sa désillusion quant au maoïsme qui promettait la réalisation d'une nouvelle société plus juste que l'ancienne. Yuding semble dire qu'elle ne croyait plus à une justice immanente, elle raisonnait, adoptait une attitude résignée. Après un temps de colère et de rancœur elle avait fini, dit-elle, par juger les voisins avec plus d'indulgence. Cependant, selon Gérard Namer : « c'est nous-mêmes qui faisons renaître nos sentiments au présent en ayant l'illusion de retrouver l'affectivité de jadis » (2000 :544). Elle avait compris dit-elle, leur soumission aux injonctions venant « d'en haut ». L'individu en Chine est traditionnellement formé à obéir à ses supérieurs : à ses parents, ses maîtres, son souverain, à tout représentant d'autorité. Nous savons par ailleurs, qu'en dehors même d'une « culture de l'obéissance » telle qu'il est possible de qualifier la culture confucéenne, les individus peuvent montrer une soumission à une autorité légitime lorsqu'ils sont placés dans des situations spécifiques et devenir alors des persécuteurs. Selon l'étude de l'américain Stanley Milgram sur la force de l'autorité, cette sujétion est d'autant plus agissante sur une personne que celle-ci ne peut embrasser l'ensemble d'une situation[28]. Cet individu obéit alors sans se sentir coupable car il attribue la responsabilité de ses propres actes à celui qui lui en a donné l'ordre. Autrement dit, elle avait conscience de l'instrumentalisation des voisins qui s'appuyait sur la peur. La colère ressentie à leur égard et envers les Gardes rouges se justifiait, cependant, la propagande avait pris le dessus sur ses émotions :

---

[27] E. Honig, 2002 : 255-268.Voir aussi la description de Chen Kaige (1989) 2001:102-103.

[28] Stanley Milgram 1974 : 25-29. Une expérience réalisée par ce psychologue au début des années soixante montrait le degré d'obéissance des individus quand un ordre leur est donné par une autorité qu'ils jugent légitime, malgré les problèmes de conscience que l'accomplissement de cet ordre pouvait leur poser.

« Je devais considérer la situation du peuple dans son ensemble et non pas penser égoïstement à moi seule (…) comprendre que toute la population avait eu des pertes et des souffrances ».

Dans un état totalitaire, l'oblitération de son *moi* (selon la trilogie freudienne) lui permettait d'accepter un paradoxe : la cohérence et le délire de la révolution culturelle[29]. Aujourd'hui, en minimisant les exactions des Gardes rouges, elle défend une position qui n'a plus d'utilité au regard de la connaissance qu'ont actuellement les Chinois de cette période de l'Histoire.

3. La réforme de la pensée : la manipulation par la propagande et le lavage du cerveau

En Chine, la « propagande » 宣传 *xuanchuan,* n'est pas connotée négativement telle qu'elle l'est en Occident et n'implique pas l'idée de mensonge. Il existe un département de propagande au sein du gouvernement depuis la création du Parti communiste en 1921. Ce « département de « la propagande du Comité central du Parti communiste chinois » 中共中央宣传部 *zhonggong zhongyang xuanchuan bu*, diffuse l'éducation idéologique et supervise les publications des organes centraux et locaux du Parti Communiste. Son but officiel est de « servir les intérêts des individus » par la persuasion. « La persuasion n'est par définition ni bonne ni mauvaise » écrit Ivana Markova, professeur en psychologie sociale, « Ce sont les visées et le contenu d'un message qui provoquent des jugements de valeur. Le mauvais, nous l'appelons « propagande ». Le bon, nous l'appelons « éducation » »[30]. Sous la Révolution culturelle Mao Zedong avait ordonné la fermeture du bureau de la propagande pour contrer ses ennemis du Parti qui l'utilisait contre lui. Il diffusait alors sa pensée essentiellement par les média, la presse, la radio. Cette propagande exclusivement politique qui fut appelée : « La pensée Mao Zedong »*:* 毛澤東思想 *mao zedong sixiang*, glorifiait ses décisions et la situation économique de la Chine. Elle se manifestait dans tous les champs de la vie des individus**.** Dans ce paradigme hypnotique, la propagande avait parfaitement fonctionné, le marxisme-maoïsme s'était transformé en dogme.

[29] F. Brune 1983. L'ouvrage traite de l'ambivalence dans les régimes totalitaires, à partir d'une relecture du roman d'Orwell, *1984,* paru en 1950.

[30] I. Markova, professeure en psychologie sociale à l'Université de Stirling en Grande Bretagne jusqu'à sa retraite en 2003, s'est intéressée aux représentations sociales de la démocratie et à celles de l'Europe communiste. I. Markova 2007 :40.

Pour décrire la manipulation des esprits on utilise généralement pour la Chine la métaphore du « lavage de cerveau » 洗脑 *xinao*. Selon le Grand Robert, l'expression désigne : « L'action psychologique forcée et complète sur une personne, l'amenant à modifier ses convictions, ses habitudes culturelles, et à en adopter d'autres »[31]. Il s'agit de la rééducation mise en œuvre par le Parti communiste chinois par des procédés ayant la faculté de reconditionner le libre arbitre d'un individu. L'expression « lavage de cerveau « brain washing » est utilisée pour la première fois par les Américains. Edward Hunter (1902-1978), un journaliste membre de la CIA, publie en 1951 *Brain-Washing in Red China*. Il aurait forgé l'expression en 1950, après qu'un jeune Chinois ait utilisé devant lui l'expression *xi nao* « lave le cerveau » à propos de ce qui pouvait arriver en Chine lorsqu'on émettait des idées qui ne plaisaient pas au régime[32]. Le mot *xinao* en effet, confirme Hu Ping, existait déjà en Chine mais ce sont les Américains qui l'ont appliqué au système de gouvernement chinois (2004 :13). On utilisait plus communément la métaphore du « bain » pour décrire le récurage que subissaient les intellectuels après la Libération afin d'éliminer leurs pensées non conformes à la politique du parti.[33]. Le lavage de cerveau peut se définir, selon Hunter, comme « un système pour embrumer le cerveau de telle sorte qu'une personne puisse être amenée à accepter ce qui autrement lui ferait horreur »[34]. Il faisait référence au roman de George Orwell « 1984 », une satire des idées totalitaires, publiée en 1949[35]. Pour expliquer le phénomène, Robert Jay Lifton, psychiatre américain qui s'est intéressé aux formes de contrôle des masses et des individus par toutes sortes d'organisations, utilise de préférence pour la Chine le terme de « réforme de pensée » « Thought Reform ». Il estime que la pratique du gouvernement chinois est "l'un des efforts les plus puissants de manipulation humaine jamais entrepris", que certes, le phénomène n'est pas entièrement nouveau: "dogmes, inquisitions, conversions de masse ont existé dans tous les pays et à toutes les époques. Mais, les communistes chinois : « y ont apporté un caractère plus organisé, plus complet, plus délibéré -

[31]Dictionnaire Le Grand Robert de la langue française, 2001 : 708.

[32] D. Anthony, M. Introvigne 2006 :75. Dans cet ouvrage, les auteurs traitent de l'utilisation du concept de la théorie du lavage de cerveau par les Américains, de la réalité de la pratique mais aussi du mythe qui l'accompagne ; Voir aussi : E. Hunter 1951.

[33] Yang Jiang : 1992. Le roman intitulé « le Bain », montre les difficultés des intellectuels à pouvoir conserver une intelligence critique et une intégrité morale dès la campagne des « Trois Anti », le premier mouvement de lutte idéologique en 1951.

[34] D. Anthony, M. Introvigne 2006 : 78.

[35] G. Orwell, pseudonyme d'Éric Arthur Blair, (1903-1950), a décrit dans son roman *1984*, publié en 1949, un univers totalitaire inspiré du système soviétique, avec un régime à Parti unique et le culte de la personnalité du Chef, avec des slogans, des camps de rééducation, des confessions publiques, et une langue officielle, le « novlangue ». G. Orwell 1949 : 421-438. Sur les prédictions visionnaires d'Orwell, en partie une description prophétique de ce que sera la Chine sous Mao Zedong, voir S. Leys 2004 : 278-279, 373.

plus total -, ainsi qu'un alliage unique de techniques psychologiques aussi puissantes qu'ingénieuses, dit-il, (…) le but est de provoquer chez chaque sujet un bouleversement personnel décisif»[36]. Pouvait-on laver le cerveau de personnes qui étaient totalement opposées aux idées maoïstes et les reconditionner complètement ? Par la propagande et la gestion de l'information on peut relever le seuil de suggestibilité et d'obéissance, toutefois souligne Hu Ping :

> « (…) la réforme de pensée ne peut être digne de ce nom que si celui qui la subit est, d'une certaine façon consentant. Donc, si elle se déroulait dans un cadre de coercition totale, comme dans un camp de travail, ou une prison, nous ne traiterions pas correctement la question, car la liberté du sujet aurait été déjà complètement confisquée »[37].

Il note que beaucoup de Chinois s'étaient engagés volontairement dans le processus de rééducation, conscients de ce que la Chine avait besoin d'un changement radical dans tous les domaines et qu'il leur fallait commencer par réviser leur propre manière de penser et d'agir. Yuding admet en effet, le terme et la pratique, *xinao* la question n'est pas, pour elle, celle de savoir si oui ou non une société lave le cerveau de sa population, mais quels intérêts elle sert par ce moyen. Or, la propagande servait la lutte des classes pour la réalisation du socialisme, le mythe d'une société idéale pour Yuding, c'est à dire celle d'un monde juste, où tous pourraient être, éduqués, nourris, soignés, sa représentation du bonheur semble-t-il. Enfin, le processus du lavage de cerveau implique, selon George Orwell la mise en place de ce qu'il appelle la « double pensée », terme inventé par lui, c'est-à-dire la capacité d'adhérer à des croyances qui s'excluent l'une de l'autre. Par exemple, croire à l'infaillibilité du Parti tout en reconnaissant les erreurs qu'il a faites dans le passé, soit les condamnations des intellectuels après la campagne des Cents fleurs. L'analyse d'Orwell convient en effet pour penser le lavage de cerveau, il n'a pas connu le régime maoïste puisqu'il est décédé en 1950, mais à partir du fascisme et de l'expansion du totalitarisme en URSS dans les années quarante, il a pu faire une extrapolation cohérente du monde communiste, notamment en ce qui concerne la liberté de pensée :

> « La double pensée est le pouvoir de garder à l'esprit simultanément deux croyances contradictoires et de les accepter toutes les deux. Un intellectuel du Parti, dit-il,

[36] Les analyses de R. J. Lifton sur la manipulation mentale dans son ouvrage sur la réforme de la pensée et la psychologie de la dictature, sont relevées dans un article de La revue BULLES : 1993, Voir aussi R. J. Lifton 1961.

[37] Hu Ping 2004 :15. Voir aussi, les expériences de la CIA qui mettent en évidence que les sujets reconditionnés par des techniques trop poussées de lavage de cerveau, l'hypnose, les drogues par exemple, sont réduits à l'état de « légumes » et inutilisables pour travailler dans le contre-espionnage, signalées par R. J. Lifton *in* D. Anthony , M. Introvigne 2006 : 103.

sait dans quel sens ses souvenirs doivent être modifiés. Il sait par conséquent, qu'il joue avec la réalité, mais par l'exercice de la double pensée, il se persuade que la réalité n'a pas été violée. Le processus doit être conscient, autrement il ne pourrait pas être réalisé avec une précision suffisante, mais il doit être aussi inconscient. Sinon, il apporterait avec lui une impression de falsification et, partant, de la culpabilité »

« Dire des mensonges délibérés tout en y croyant sincèrement, oublier tous les faits devenus gênants puis, lorsque c'est nécessaire, les tirer de l'oubli pour seulement le laps de temps utile, nier l'existence d'une réalité objective alors qu'on tient compte de la réalité qu'on nie, tout cela est d'une indispensable nécessité » (1950 : 304).

Le processus permet d'éclairer les ambiguïtés, les contradictions relevées dans les assertions et les comportements de Yuding.

4. « Faire de la Chine une grande école de la pensée de Mao »[38]

Yuding a passé une année et demie environ, soit en 1968 et 1969, dans une « École de cadre du 7 mai » 五七幹校 *wuqi ganxiao*. Ces écoles avaient été créées, je le rappelle, pour que les cadres côtoient les paysans, apprennent d'eux en participant aux travaux agricoles, pour qu'ils reçoivent une instruction idéologique maoïste, associent l'étude théorique de la politique et la pratique du travail manuel. La première école fut ouverte pour l'Armée selon « la directive du 7 mai » lancée par Mao Zedong, précisément le 7 mai 1966, d'où l'appellation[39]. Celles qui suivirent à partir de 1968, accueillirent les dirigeants, les cadres, les diplomates, les intellectuels et les fonctionnaires. Chaque ministère, chaque université, chaque organisme d'état avait sa propre école, les lieux étant répartis dans plusieurs régions de la Chine. La politique des autorités, souligne Jean-Luc Domenach : « combine l'exil avec un certain degré d'enfermement, la rééducation idéologique avec des tâches productives », pour les cadres mais aussi pour les jeunes diplômés qui sont envoyés dans des fermes d'État[40]. Chaque école, organisée sur le modèle de celle de l'armée, comporte néanmoins des particularités :

« La différenciation provient uniquement de l'organisme qui les a créées et dont elles dépendent, mais elles sont ensuite unifiées sous la direction des sections du Comité central du parti et du Conseil des affaires d'État. Les écoles des cadres « 7mai » peuvent dépendre du Bureau de l'organisation du parti, ou d'un ministère, ou de l'école du parti, ou d'une grande université, d'un comité du parti d'une grande ville, d'un comité de quartier du parti. Le parti se charge de la direction politique, mais la gestion de l'école est

[38] M-A. Macciocchi 1974:94.
[39] Voir préalable III. p. XX
[40] J-L. Domenach 1992 : 277. L'ouvrage analyse le *laogai*, l'ensemble des camps de détention chinois sous la République populaire de Chine et après encore. Il informe sur les différences des conditions des détenus dans ces camps de rééducation par le travail. Voir aussi les témoignages de deux prisonniers qui ont fait l'expérience de plusieurs camps : J. Pasqualini 1973 ; Hongda Harry Wu 1996.

assurée par les Comités révolutionnaires. Les écoles peuvent donc être créées par des organismes centraux au niveau national, au niveau provincial, ou au niveau de la ville »[41].

La Fédération des femmes n'eut sa propre école qu'au début des années soixante-dix dans la région du Hebei. En 1969, une cohorte d'une quarantaine de personnes, dont Yuding, soit le premier groupe de cadres à partir, fut rattachée à l'école du Ministère de l'agriculture, dans le sud du Henan. Cette école fut installée sur les lieux d'un camp de 68 prisonniers, déplacés ailleurs. « Les villageois, au début, croyaient que nous en étions aussi et nous demandaient : « À combien d'années as-tu été condamnée » ? En effet, en Chine, la majorité des détenus n'étaient pas en prison, mais dans des camps disciplinaires de redressement par le travail. Depuis le début de la République Populaire, la Chine avait ouvert des milliers de ces camps à la campagne, une mesure punitive connue des paysans des alentours. Ils dépendaient du ministère de la justice, ils formaient le *laogaidui* 劳改队, « camp de redressement par le travail ». Ils se divisaient en trois groupes, les *laogai* 劳改, « rééducation par le travail » qui détenaient les criminels ou accusés comme tels, les *laojiao* 劳教, même traduction toutefois à la différence des premiers, les condamnés n'avaient pas été jugés, et les *jiuye* 就业 qui peut être traduit par « être employé » ou « tenir un poste », réservés aux individus dont les peines étaient terminées, mais qui étaient affectés à vie dans le *laogaidui* pour continuer de réformer leur pensée[42]. Au cours des purges, en effet, souvent hors de toute procédure judiciaire, des millions d'individus furent envoyés dans ces camps: propriétaires-terriens, cadres, intellectuels accusés d'être des contre-révolutionnaires historiques, ceux qui avaient servi le Guomindang, les « droitiers » après la campagne des Cent fleurs en 1957 et bien d'autres. Ces camps sont donc à différencier des écoles des cadres du 7 mai, lesquelles moins drastiques, avaient été créées par l'organisation du Parti pour la période particulière de la Révolution Culturelle. Dans tous, cependant, on retrouve l'exil, l'isolement de la société, les séances de critique et de rééducation pour réformer la pensée, la pénibilité des travaux et une discipline sévère avec des châtiments en cas de non-respect.

5. Le départ paradoxal des cadres pour les Écoles du 7 mai : entre contrainte et volontariat

Dans quelles conditions s'était effectué le départ de Yuding et de ses camarades ? : « Il y avait une grande confusion à ce moment-là » dit-elle. La confusion née de l'incohérence est

[41] M. A. Macciocchi, 1974: 90.

[42]Hongda Harry Wu 1996: 28. L'auteur, né en 1937, étiqueté droitiste en 1957, a passé 19 ans dans 6 camps de travaux les plus durs à l'époque: usines de produits chimiques, mines de fer etc. Réhabilité en 79, il émigre aux USA en 1985, où il écrit sa biographie. L'ouvrage offre une documentation complète sur les camps de travail, leurs appellations, les particularités de chacun, les différences de traitements des détenus.

inhérente à la propagande : « On peut détourner les opinions et les présuppositions (…), en les situant dans une ambiguïté » note Jacques Ellul s'inspirant des travaux de Serge Tchakhotin (1883-1973), théoricien de la psychologie des masses[43]. L'environnement culturel des Chinois à ce moment-là n'était plus que propagande officielle, les affiches murales, les *dazibao,* envahissaient tous les espaces muraux, dénonçaient les individus qui n'avaient pas les comportements corrects : ils étaient nommément critiqués, accusés, désignés comme coupables. Le mécanisme de la propagande réussie est dans la manière subtile de placer l'individu dans une situation de liberté apparente pour obtenir de lui ce qu'on attend. Il était donc totalement organisé pour favoriser la « fabrication du consentement » selon l'expression de Noam Chomsky et d'Hedward Herman[44]. Yuding définit les conditions de son départ, sur la base à la fois de la contrainte et du volontariat, le Parti en lançant un appel donnait ainsi l'illusion du choix, il fallait en effet poser un acte, faire une demande motivée:

> « Ne pas participer dit Yuding, c'était prendre le risque d'être blâmée, d'être considérée comme une contre-révolutionnaire, aussi, personne n'osait refuser, mais personne n'avait envie de partir».

Les témoignages des cadres, font part généralement de l'ambivalence de leurs jugements et de leurs sentiments, crédulité et crainte au moment de leurs départs. La campagne était connotée négativement par les citadins et les intellectuels, cependant, comment refuser ouvertement de réformer sa pensée avec les moyens choisis par le gouvernement, le travail manuel et le travail idéologique ? Face à ce nouveau phénomène, comme toutes ses collègues, Yuding s'interrogeait, tant sur l'objectif de cette déportation que sur sa durée prévue qui sera pour la plupart des cadres de deux à trois ans. Certaines pensaient que le Parti leur donnait ainsi une démonstration de confiance puisqu'elles avaient l'opportunité de se former pour être de meilleures révolutionnaires, mais d'autres au contraire croyaient qu'il s'agissait d'une punition. Toutefois, « adhérer sans comprendre » était devenu un dogme, « il fallait croire aux projets du Parti » dit Yuding. En effet, la propagande assénait de tous côtés qu'il fallait avoir une obéissance aveugle :

---

[43] J. Ellul 1990: 47. L'auteur analyse les mécanismes de la propagande se référant à S. Tchakhotin, (1952), considéré comme l'un des inventeurs modernes des théories pour lutter contre le fascisme et le nazisme, lequel s'était inspiré lui-même des travaux d'Albert Einstein, d'Ivan Pavlov et de Gustave Le Bon. *Cf.,* Gustave Le Bon 1963.

[44] C'est en effet, le titre de leur ouvrage. N. Chomsky, H. Herman 2008 ; voir aussi sur le sujet : N. Chomsky 2002 :14 et Longerich Peter 2006 à propos de la place de la propagande dans la constitution de l'opinion des Allemands après la dernière guerre mondiale.

« Il faut résolument obéir à la pensée du président Mao, résolument s'opposer à tout ce qui va à l'encontre de cette pensée ; il faut obéir aux instructions du président Mao, *même quand on ne les comprend pas »*[45]

La paraphrase de Lin Biao circulait partout : « Si vous comprenez, vous devez appliquer. Si vous ne comprenez pas, vous devez appliquer quand même »[46]. Elle coupait court aux incertitudes ou aux hésitations. Yuding fut donc paradoxalement volontaire et contrainte à la fois. Ses réflexions sur la persuasion et la coercition attestent de la peur de ne pas se conduire conformément aux attentes des instances supérieures, pire, celle d'être punie en refusant. Elles laissent supposer aussi sa lucidité : en se méfiant des propositions offertes, elle mettait en doute la sincérité des dirigeants dans cette période de la Révolution culturelle. Pour le moins, ses paroles révèlent sa conscience de vivre alors dans un univers qui avait perdu de sa cohérence, celle qui avait été à l'origine de son adhésion au Parti. Néanmoins, Yuding ne critique jamais franchement les décisions des gouvernements ses hésitations sont immédiatement contredites par un discours positif, résultat de la propagande menée par le Parti.

« Quelques fois je doutais, mais je n'étais pas sûre, beaucoup de choses étaient confuses et puis après j'étais pleine de confiance dans le président Mao ».

Le prestige, écrit Gustave Le Bon « constitue l'élément fondamental de la persuasion »[47]. Mao Zedong était encore considéré comme le Grand Timonier. Sans comprendre ses objectifs, et, conséquence logique de l'idolâtrie du chef, bien qu'elle s'en défende, Yuding lui prêtait une connaissance des moyens à utiliser pour gérer le pays et établir plus de justice sociale : « On ne pouvait pas tout savoir, on suivait ses directives » dit-elle. Par ailleurs, et surtout, elle ne pouvait pas s'accorder le droit de douter, comme chacun elle avait « une connaissance subconsciente des conséquences terrifiantes que provoquerait ce genre d'incertitude »[48]. Personne, probablement, n'avait oublié le dénouement de la campagne des Cent fleurs en 1958[49]. Était-elle convaincue, comme l'assurait le Parti, de

[45] S. Leys : 1998 : 26, n1. La ligne idéologique de « la discipline et l'obéissance aveugle », inspirée de Staline, avait été prônée par Liu Shaoqi 劉少奇 (1898-1969), Président de la République populaire de 1959 à 1968, dans un ouvrage théorique sur « la formation spirituelle du communisme ». Elle fut d'abord condamnée par les membres du Parti qui refusait d'observer « une docilité inconditionnelle », cependant en 1967, pour la réalisation de la révolution culturelle, l'obéissance à la pensée de Mao Zedong, devint le mot d'ordre diffusé dans la presse.
[46] Hu Ping 2004: 62 ; Zhu Xiao-Mei 2007:101.
[47] Gustave Le Bon 1963 :80. Voir particulièrement dans cet ouvrage qui analyse les idées fondamentales dictant les comportements des foules, le chapitre III sur : « Les meneurs des foules et leurs moyens de persuasion ».
[48] Hu Ping, 2004 : 76.
[49] Engagés à s'exprimer sur la politique de Mao Zedong, les intellectuels qui répondirent à cette demande furent punis de leur franchise, envoyés au *laogai*.

l'utilité économique du travail qu'elle allait effectuer et de la « vertu régénératrice » du contact avec les paysans[50] ? Il est difficile de croire qu'elle ait accepté de rentrer dans un univers paysan sans se sentir frustrée, sans révolte et en adhérant pleinement à la logique de Mao Zedong. Pourtant, la dialectique maoïste domine tous ses propos, elle répète à maintes occasions: « Je devais oublier mon petit moi au profit du bien commun », il faut donc tenir compte des « extraordinaires effets » comme le souligne Simon Leys de la « robotisation des cerveaux » générale (1998: 374). Ses intérêts personnels étaient refoulés, son endoctrinement l'avait placée dans une logique sacrificielle, celle du héros politique qu'elle justifie par les slogans du répertoire de la propagande. Son témoignage rejoint celui de Yue Daiyun, ex-droitiste, enseignante aujourd'hui à l'Université de Beijing qui exprime ainsi sa soumission aux objectifs du gouvernement : « Because I agreed with many of the goals of the cadre school, I rarely felt resentment at the way we were treated » (1985 :266). Yuding rend compte positivement de son expérience, l'injonction de Mao Zedong eut une résonance particulière pour elle quant à l'obligation d'apprendre, il la confrontait à l'idéal forgé dans sa famille de toujours se perfectionner :

> « J'ai beaucoup appris à l'école du 7 mai, j'ai augmenté ma connaissance, avant je ne savais rien de l'agriculture, je ne savais même pas distinguer les céréales, je n'avais approché aucun animal, j'ai participé à me nourrir et à nourrir les autres".

La propagande pour réussir doit se construire « sur un fondement préexistant chez l'individu », écrit Jacques Ellul (1990 :48). On ne peut pas forcer quelqu'un qui n'est pas consentant. Or, l'éducation confucéenne orthodoxe de Yuding profondément intériorisée dès l'enfance lui avait donné, en effet, le souci d'étudier et de se perfectionner toute sa vie. « Apprendre » le sujet de la première phrase des Entretiens de Confucius ne concernait pas l'apprentissage de techniques, mais il indiquait toutefois le besoin de l'homme d'être éduqué pour acquérir des connaissances qui lui permettent de servir la communauté[51]. Dans la déclaration de Mao Zedong : « L'être humain doit étudier aussi longtemps qu'il reste en vie », « étudier », *xuexi* 學習 devait se comprendre le sens de recevoir une instruction politique par l'étude et par le travail pratique pour réformer sa pensée, et non par les études académiques[52]. En 1957, Mao avait insisté sur la participation des intellectuels au travail des masses :

[50] M. Bastid, J-L. Domenach 1976 : 132.
[51] A. Cheng, 1997 : 65, 68.
[52] Hu Ping, 2004 : 57.

« Pour apprendre le marxisme, il ne suffit pas de l'étudier dans les livres; c'est surtout par la lutte des classes, le travail pratique et les contacts avec les masses ouvrières et paysannes qu'on arrive à le faire sien réellement. Si, après avoir lu des ouvrages marxistes, nos intellectuels acquièrent encore quelque compréhension du marxisme au contact des masses ouvrières et paysannes et dans leur travail pratique, nous parlerons tous le même langage, non seulement le langage du patriotisme et du socialisme, mais probablement aussi le langage de la conception communiste du monde, et notre travail à tous en sera sûrement beaucoup mieux fait.

«Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le Travail de Propagande» (12 mars 1957)[53].

Autrement dit : « La *xuexi* désigne deux activités, résume Jean-Luc Domenach : l'étude proprement dite et la "formation de la bonne attitude " » (1992 : 183) ;

6. Le camp pour s'instruire : « Se rapprocher des paysans, pour apprendre d'eux »

La directive de Mao devenue un slogan martelait les esprits. Les témoignages écrits sur le sujet apportés en général par des intellectuels, rendent compte de leur vécu dans les Écoles du 7 mai des grandes universités ou celles des ministères : Yang Jiang, par exemple était professeure à l'Académie des sciences sociales de Beijing et Yue Daiyun à l'Université Beida. Les entretiens de terrain d'Antonietta Macciocchi, dans une école pour cadres moyens du Parti et de l'Administration, sont à prendre avec réserve, les personnes interrogées avaient été choisies par les autorités. Nonobstant, son rapport permet une connaissance plus générale de l'organisation des écoles.

En effet, le régime des écoles pouvait comporter quelques nuances, cependant, les récits varient probablement aussi selon la manière dont les cadres intériorisaient leur situation. L'École des cadres de la Fédération des femmes fut à l'évidence moins drastique que d'autres. Toutefois, il faut prendre en compte la propension de Yuding à minimiser en toute occasion ses souffrances, donnant une plus large place aux aspects positifs des situations en chaque circonstance : « oublier le négatif, considérer le positif en toute chose » c'est sa devise aujourd'hui. Dès son entrée au camp, et ce fut sa force, elle avait exclu toute idée de non-retour à sa profession. Elle était l'une des rares traductrices à avoir apporté ses dictionnaires et ses revues en français, la plupart de ses collègues avaient déjà vendu les leurs avant de partir : « Elles ne croyaient plus à un retour en ville, (moi) j'avais conservé l'espoir de sortir» dit-elle. Zhou Enlai avait donné aux interprètes l'autorisation d'étudier pendant une heure par

[53] Citations du président Mao Tsé-toung, 1967 : Chapitre XXXIII, 186-187.

jour, cette permission leur fut refusée. Les dirigeants de l'école considéraient qu'elles étaient là pour travailler comme des paysans, que l'étude de langues étrangères était une attitude bourgeoise, elle n'avait pas osé sortir ses livres. Par ailleurs, le paradigme ne s'y prêtait pas, l'épuisement physique, le rythme des activités empêchait tout effort intellectuel se souvient une cadre: « À ce moment-là, dit-elle, on ne pensait plus à rien, on agissait comme des automates »[54]. Cette femme contrairement à Yuding n'était portée par aucun idéal et subissait son sort. Toutes sortes d'interprétations sur cet exil à la campagne circulaient, elle croyait que c'était un passage obligé pour obtenir à sa sortie un bon poste d'enseignante en langue française, et elle n'avait d'autre objectif que sa libération[55]. Les écoles présentaient des différences concernant l'encadrement. Yuding ne mentionne pas d'interactions avec les surveillants de son camp, Yue Daiyun au contraire rappelle leur maltraitance par la torture mentale (1985 : 270) Dans d'autres camps, par exemple celui de l'Institut des sciences sociales, les cadres étaient placés directement sous la direction des paysans, ils logeaient parfois même chez eux avant d'avoir bâti leurs propres logements[56]. Les rythmes de travail sont à peu près les mêmes d'une école à l'autre, levées tôt, les cadres peuvent en général faire la sieste, le soir la fréquence des séances de rééducation varie d'une école à l'autre.

« Se rapprocher des paysans, pour apprendre d'eux » avait dit Mao Zedong : qui pouvait comprendre qu'il s'agissait alors, comme l'analyse très justement Simon Leys, de :

> « Ramener la société chinoise au stade primitif paysan (…) le seul stade où elle est susceptible de se trouver réceptive à la pensée de Mao et peut trouver ses pleines possibilités d'application (1998 : 141).

Yuding ne met pas en relation devant moi, l'épuisement par le travail manuel et un abêtissement, -littéralement l'impossibilité de penser en raison des conditions physiques pénibles - pas plus que l'abrutissement par les slogans hurlés toute la journée dans les hauts parleurs du camp. Pour que la propagande agisse sur elle et ses compagnes, il fallait que toutes leurs énergies soient engagées dans des activités de productions matérielles. Alors, il ne pouvait plus y avoir de place pour les pensées intellectuelles, pour les résistances psychologiques, ni même pour les jugements à propos de la politique menée par Mao, s'ils existaient. Selon la distinction de Lénine entre « agitation » et « propagande » réalisée dans le

[54] Entretien réalisé à Guangzhou en 2005 avec une Chinoise professeure de français qui avait passé deux années à l'école du 7 mai. Ses réflexions sont corroborées par Zhu Xiao-Mei, incarcérée en 1969 dans un camp de rééducation réservé aux étudiants des écoles artistiques de Beijing. Voir : Zhu Xiao-Mei 2007 :121.

[55] Hu Ping 2004 : 89. L'auteur confirme que le séjour à la campagne compris comme avancement dans la carrière, n'était pas rare.

[56] Yang Jiang 1983. Dans cet ouvrage qui rapporte six récits de cadres des Sciences sociales, les enseignants des cadres sont les paysans, tant pour la construction des locaux que pour la production de nourriture par le jardinage.

cadre de la révolution soviétique, dans les écoles il s'agissait plus précisément d'une propagande dite « d'agitation »[57]. Lénine entend par là la nécessité d'organiser les masses pour galvaniser les foules par l'exaltation et l'action, contre l'ennemi représenté en URSS par une fraction de la population. Or, souligne Jacques Ellul :

> « Mao a parfaitement bien dit que l'ennemi se trouvait à l'intérieur de chacun. La propagande d'agitation s'adresse alors aux éléments intérieurs de chacun de nous, mais elle se traduit toujours par l'engagement matériel dans une activité tendue et surexcitée. C'est en faisant participer l'individu à cette activité que l'on fait sauter les freins intérieurs, les verrous psychologiques de ses habitudes de ses croyances et de ses jugements ». La propagande a pour but en Chine comme en URSS de : « tendre les énergies au maximum pour obtenir le rendement de travail le plus exaltant possible. La propagande d'agitation peut donc pour un temps servir à la productivité »[58].

Les Écoles du 7 mai permettaient donc de mobiliser au maximum les énergies des cadres, de les stimuler à porter leur attention sur des tâches prioritaires de la vie des paysans au moyen de mots d'ordres et de slogans pour combattre leurs résistances à « la pensée maozedong » comme on disait. Tel le « novlangue », le mode d'expression par excellence dans le régime totalitaire que décrit Orwell, les slogans étaient devenus le mode d'expression pour exprimer toutes les idées politiques[59]. Les formules préfabriquées, énoncées machinalement sans même qu'on ait besoin d'en prendre conscience, avaient pour effet la déshumanisation de la parole. Qu'avait appris Yuding des paysans? En réalité les échanges avec eux s'avérèrent très rares. Ce n'était pas le cas dans toutes les écoles, toutefois un cadre d'une école du Henan, témoigne aussi de l'impossibilité d'apprendre des paysans puisqu'il ne les rencontrait pas : « nous ne frayions pas avec les paysans », « nous n'avions jamais l'occasion d'apprendre d'eux »[60]. En effet, les cadres de la Fédération des femmes travaillaient aux champs sous la direction d'instructeurs de l'armée et non celle de paysans. Le camp se situait loin des bourgades et c'est seulement pendant leurs jours de congés que Yuding et ses camarades pouvaient rencontrer les villageois en allant acheter des fournitures de première nécessité, savon, dentifrice, papier à lettres, avec le petit salaire qu'elles touchaient. Elles les côtoyaient donc à cette occasion, découvrant un univers qu'elles avaient

[57] Sur le concept léniniste d'agitation et propagande, de V. I. Lénine, paru dans *Œuvres complètes* vol. 1 t. 2, t. 5, voir l'article de Carlos Moraes : http://northstarcompass.org/french/nscfr103/leninist.htm. ; Le « Bulletin d'Agitation et Propagande » du Parti communiste français n°1, Avril 1937 ; Voir aussi I. Markova, 2007, n° 217, 16-35.

[58] J. Ellul 1990: 86. L'auteur rappelle les intentions de Mao exposées dans la Théorie « du Moule » exposée en 1957. Il s'agit de faire passer les individus dans « le moule de l'homme socialiste parfait qui apparaît comme un donné idéal et absolu » par les méthodes choisies par lui. *Ibid.* : 328.

[59] G. Orwell 1950; S. Leys 1998: 374-377.

[60] Yang Jiang 1983; M. B. Frolic 1982: 42-43.

ignoré et dédaigné jusque-là. Par ailleurs, elles menaient une vie en collectivité, loin d'eux, logées en dortoirs, prenant leurs repas à la cantine. Sans avoir des menus variés, elles ne souffraient pas de faim. Elles étaient donc privilégiées par rapport aux cadres d'autres écoles, qui ont souvent décrit leur régimes appauvris, sans protéines, sans légumes, mais aussi, au regard des villageois avoisinant qui manquaient de tout. Cependant, c'est par l'apprentissage des techniques des paysans que les citadines et intellectuelles qu'elles étaient, partageaient avec eux - corporellement au moins -, un vécu.

Elles furent astreintes à trois sortes de tâches : la fabrication du soja, la production de briques pour construire leurs dortoirs et la culture du melon d'eau ou pastèque. Les trois requièrent une force ou une résistance physique par les positions ou les gestes. L'hiver, pour faire des briques il fallait passer des jours entiers pieds nus dans la glaise gelée, des engelures et des douleurs articulaires s'en suivaient. L'été, les piqûres de parasites causaient des œdèmes aux pieds. S'agissant de la fabrication du tofu, elles devaient passer au tamis la pâte de graines de soja : « le tamis est formé par une bande de tissus accrochée à deux bâtons de bois, il faut le secouer et c'est par le balancement que le jus s'écoule dans un récipient**,** c'est la phase la plus difficile, dit-elle, le mouvement exige un très gros effort ». Quant à la culture de la pastèque, elle requérait des positions pénibles, il fallait dit-elle rester agenouillé des journées entières pour repiquer les pousses qui sortaient de la terre pendant la nuit : « La première tige du melon grandit très vite, chaque nuit elle pousse de 50 cm, il s'agit d'empêcher la plante de rester en surface, aussi pour la repiquer il faut faire une boule de terre avec les mains la poser et appuyer sur la tige pour que celle-ci s'enfonce sinon la plante se développe rapidement sans donner de fruit ». Des gardes de nuit, pour surveiller les champs de pastèques à tour de rôle, les obligeaient à rester éveillées, les paysans des bourgades voisines, rongés par la faim, tentaient de voler les melons.

L'organisation des travaux et leur programmation, rappellent dans la manière d'utiliser le corps, l'analyse de Marcel Mauss dans son ouvrage : « les techniques du corps ». Il fait état de «trois éléments indissolublement mêlés » pour bien exécuter les techniques : l'intervention du physiologique, du psychologique et du sociologique. Le corps est en jeu mais dit-il : « l'état émotionnel et les valeurs sociales » sont aussi importants pour la bonne réalisation de la technique » (1968: 365). On retrouve ces éléments semble-t-il dans la programmation des écoles de cadres. Le corps est totalement impliqué par les gestes et par les rythmes imposés : « On devait se lever parfois à 4 heures du matin, parfois travailler jusqu'à 22 heures, parfois on travaillait dix heures d'affilées, on devait faire des veilles de nuit… ». L'aspect sociétal et

psychologique est présent, l'organisation du travail en brigades de dix à douze femmes et les concours entre elles en vue d'obtenir les meilleurs rendements fut un artifice ingénieux pour mobiliser leur énergie, occuper leurs pensées. La communiste Antonietta Macciocchi rapporte en 1971 :

> « Une conférence s'est tenue à Pékin, réunissant les délégués de 90 000 cadres. Le bilan présenté est impressionnant. Les cadres des écoles "7 Mai" ont produit depuis leur création 50 000 tonnes de céréales, 650 000 tonnes de coton, 3 200 000 tonnes de graines oléagineuses ; ils ont élevés 24000 porcs ; ils ont construit 450 000 m2 de logements ; ils ont créé une centaine de petites fabriques (…). Beaucoup d'écoles se suffisent à elles-mêmes en céréales. D'autres fournissent leurs surplus à l'État, et obtiennent un rendement de céréales et de coton supérieur aux normes fixées par le Programme national pour la production agricole » (1974 :90).

Je comprends donc l'attachement de Yuding à l'évaluation du rendement de sa propre brigade, elle se souvient encore des chiffres plus de quarante ans après le fait: « Sur 55 *mu* de surface, nous avons récolté 520 000 kilos de melons d'eau, « mon équipe a été la première de l'école» ou encore : « mon groupe a fabriqué 10 000 briques en un temps record »[61]. La propagande et l'émulation avaient réussi à la convaincre, elle et ses compagnes, d'aller jusqu'au bout de leurs forces, car il n'y avait pas d'autre enjeu au sein de l'école pour elles que d'être les meilleures. Elles ne pouvaient pas se projeter dans un retour à une vie « normale », elles ne savaient pas combien de temps elles resteraient au camp, et pour les plus pessimistes, si elles allaient en sortir un jour. Par le travail en équipe, se forgeait dans les camps un sentiment de communauté, une conscience collective de groupe. Ce sentiment ne concernait que le travail, toutes souffraient d'être séparées de leur famille, cependant elles n'en parlaient jamais entre elles, dit Yuding. D'une part, il y avait de grandes différences d'éducation, d'âge et d'idéologies entre les cadres, dit-elle, par exemple: « Celles qui s'occupaient des paysans, étaient généralement gauchistes ». D'autres part: « Nous étions trop absorbées par la vie quotidienne, nous devions concentrer toute notre énergie sur le travail ». Les concours mentionnés dans plusieurs biographies paraissent avoir motivé la vie au quotidien dans les camps. Dans cette micro société isolée de la population, souvent sans espoir d'un avenir meilleur, sans objectifs personnels, le but de gagner, quoiqu'artificiel, occupait les esprits. Yuding se souvient de la fierté de son équipe lorsqu'elle avait surpassé les autres dans la culture du melon d'eau douce. La méthode « du bâton ou de la carotte », sous-tendait l'application au travail. Yue Daiyun avait reçu deux serviettes et une tasse pour

[61] Dans cette phrase, l'unité de surface est celle du système chinois, le *mu*, 15 *mu* correspondent à 1 hectare. Cependant, elle utilise l'unité de poids du système français, le kilogramme.

avoir gagné la troisième place dans le repiquage du riz (1985: 269) ; Zhu Xiao-Mei rappelle les critiques et les punitions qui sanctionnaient les étudiants trop lents dans l'exécution des tâches (2007:120). Cependant, la principale des motivations pour travailler avec ardeur, était la perspective de la sortie du camp pour celles qui se comportaient bien. Zhu Xiao-mei, incarcérée pendant cinq années dans un camp militaire où la discipline était plus coercitive que dans l'école des cadres, en témoigne:

> « Nous avons en effet très vite compris que l'enjeu était crucial, bien que tacite, ceux qui feront preuve du meilleur comportement partiront les premiers. La lutte est ouverte. La liberté, nous le sentons, est à ce prix » (2007 : 120).

·Yuding ne mentionne pas cette représentation de libération associée au mérite. Les témoignages révèlent en effet des différences sensibles entre les écoles des cadres, tant dans l'organisation du camp, dans le comportement des surveillants, que s'agissant des croyances et des informations vraies ou fausses qui circulaient. Elle refuse de s'appesantir sur les difficultés de son vécu, douleurs, humiliations, peurs, tous ressentis qu'elle aura eus comme ses compagnes, bien évidemment. En s'abstenant de critiquer le principe du travail dans le camp et son organisation, elle semble vouloir toujours minorer les « défauts » de son gouvernement. C'est peut-être aussi une manière d'occulter l'absurdité de ces écoles et son asservissement consenti. Michel Bonnin a noté le biais dont auraient souffert les recherches sur la Révolution culturelle fondées sur des entretiens avec les Chinois qui pourtant avaient quitté la Chine après la Révolution culturelle. Ils ont plutôt tendance à « atténuer » dit-il, « les éléments les plus sombres de leur expérience », en partie par « fierté nationale » devant un étranger[62]. Ils ont probablement honte de montrer la dépravation de leurs pays, l'avilissement consenti ou non de toute la population, c'est une hypothèse. Michael Frolic, relève ce même comportement en interviewant des Chinois réfugiés à Hong Kong en 1980 : « Ils sont moins soucieux d'exhaler leur rancœur contre l'oppression subie qu'ils ne redoutent de débiner la Chine devant un étranger » (1982: 8). Dai Hsiao-Ai, Garde rouge entre 1966 et 1967, passé clandestinement à Hong Kong et volontaire pour confier l'écriture de son expérience à deux historiens américains, se dérobe parfois à leurs questions. Il critique même les réactionnaires qui n'avaient pas adopté : « le bon esprit politique maoïste », alors qu'il avait fui la Chine ayant perdu ses illusions sur Mao Zedong et la Révolution culturelle (1971: 19). Yuding ne veut se souvenir que des motivations qui lui ont permis de traverser cet épisode de sa vie sans trop de dommages, elle a fait sienne la pensée de Mao Zedong : « Dans toute situation il y a

[62] M. Bonnin 2004 : 21; S. Leys 1998: 644.

du bon et du mauvais, il faut s'attacher à considérer le bon » dit-elle. Elle est fière d'avoir réalisé des tâches essentiellement techniques alors qu'elle ne s'était jamais intéressée aux travaux manuels avant son arrivée au camp. « J'ai vaincu la difficulté » dit-elle comme chaque fois qu'elle a dû faire des efforts pour se surpasser. Pas plus que Yue Daiyun, elle n'exprime de ressentiment sur l'exploitation qu'on faisait d'elle et de ses compagnes précisément pour exécuter les travaux agricoles, le « lavage de cerveau » avait parfaitement fonctionné.

Le « réforme de pensée » avait agi chez Yuding, au point de lui faire éprouver de l'enthousiasme dans l'exercice des corvées. Malgré cela, elle se rendait compte de l'aberration de sa situation, puisque la dérision pouvait surgir en quelques situations grotesques. Avec ses camarades, elle se moquait d'elle-même pour camoufler son harassement physique: « l'hiver on riait de se voir les pieds dans la glaise gelée avec nos chaussettes pour ne pas être blessées par les morceaux de glaçons qui restaient dans l'eau » dit-elle. Yang Jiang déjà citée, pieds nus elle aussi dans la boue qui contenait: «des crachats, de la morve, de la pisse, de la crotte » surmontait son dégoût en ironisant: « Dans mon for intérieur, je riais de moi-même. On pouvait vraiment dire que j'avais *modifié mon point de vue et révisé ma vision des choses* dit-elle» (1983: 47). Cette manière de réagir évoque celle des prisonniers des camps de concentration que décrit Robert Antelme : « constater l'absurdité d'un système, si horrible qu'il soit, ne va pas sans joie de l'esprit : rire de la machine, c'est lui échapper symboliquement » (1996: 224).

La propagande annihilait la liberté de pensée des cadres dans leur engagement politique, elle n'annulait pas pour autant leurs personnalités et leurs traits de caractères. Cependant, la plupart des témoignages font état plus souvent de docilité que de colère. Noam Chomsky attribue la facilité d'endoctrinement des individus à l'expérience vécue dans la relation maître-élève dans le système scolaire : pour réussir il faut obéir et être discipliné (2010). Dès l'enfance, en effet Yuding a expérimenté la docilité, non seulement à l'école, mais dans sa famille orthodoxe confucéenne. Comment développer un esprit critique quand la parole des aînés à valeur de vérité ? En l'absence d'autorité familiale ou éducatrice, comment juger, faire des choix ? La propagande répond aux besoins de l'individu, fournit les justifications qu'il attend dans tous les domaines, pour toutes les entreprises du Parti. C'est ainsi que l'État chinois comme tout régime autoritaire fabrique le consentement des

individus[63]. Probablement ce besoin est celui de retrouver un cadre de référence perdu. Zhu Xiao-Mei, déjà citée, avoue à propos de sa rééducation, qu'il lui avait fallu cinq années de camp pour : « accepter le doute, pour laisser naître en moi, dit-elle, quelque chose qui ressemble à de la lucidité »[64].

Yuding n'est pas la seule à positiver son passage dans un camp et à avoir fait preuve de stakhanovisme, en travaillant avec automatisme et enthousiasme. D'autres, telle Ding Ling, intellectuelle qui passa vingt ans de sa vie au *laogai*, dont une partie à s'occuper de volailles dans les steppes glacées du nord de la Chine, ont opté pour un embellissement de leur séjour[65]. Yue Daiyun, professeur de littérature témoigne dans sa biographie du plaisir de travailler manuellement, malgré les souffrances qu'elle endure. Elle s'étonne de sa métamorphose après quelques mois dans un camp. Ce travail « étrangement » dit-elle, finit par lui procurer une satisfaction (1985: 259). Un bureaucrate pékinois détenu dans une École du Henan rapporte avoir éprouvé « la paix de l'esprit » pour la première fois, loin de l'agitation des villes. Il appréciait la vie au grand air, l'endurcissement physique grâce au labeur, l'éloignement des luttes politiques de Beijing, sans nier pour autant, les désagréments des séances de rééducations[66]. Son attitude peut être rapprochée de ce celle de Yuding, en ce qu'il ne se souvient, dit-il, et ne fait état que « des bonnes choses ». Il semble donc que dans ces camps, un individu pouvait basculer dans un fonctionnement complètement opposé à celui qu'il avait connu avant d'y entrer, avec toutefois des arguments différents. Concernant Yuding, son éducation prend le dessus elle a renoncé à ses satisfactions personnelles, à la pratique de son métier, par devoir.

« Comme des enfants adoptifs (des paysans), nous avons fait des efforts ».

---

[63] N.Chomsky, E S. Herman, 2008.

[64] Zhu Xiao-Mei 2007 : 130. Déjà citée, Zhu Xiao-Mei célèbre pianiste internationale aujourd'hui, étudiante au Conservatoire de Beijing jusqu'en 1968, a passé cinq années dans un camp de rééducation au nord de la province de Hebei. Dans sa biographie, elle rend compte de l'état de déshumanisation dans lequel, dit-elle, elle avait été réduite ainsi que ses collègues artistes parce qu'issus de familles bourgeoises. Voir pages 308-309.

[65] Ding Ling 丁玲 (1904-1986), célèbre écrivain et romancière adhère au Parti communiste en 1923, rejoint Mao à Yan'an en 1936. Refusant de faire son autocritique pendant la Campagne des Cent fleurs, elle est envoyée en Mandchourie dans une ferme d'État à la frontière sino-soviétique. Elle y restera de 1958 à 1970, puis sera incarcérée dans une prison près de Beijing jusqu'en 1975, et enfin, assignée à travailler dans un village du Shaanxi, avant d'être réhabilitée en 1978. Elle est reconnue pour s'être opposée aux normes du genre à travers les héroïnes de ses romans, remettant en question l'idéologie communiste appliquée par le parti communiste et particulièrement sa politique sexuelle.

[66] M. Frolic 1982 : 35, 41. Dans cet ouvrage comportant plusieurs scènes de vie sous la Révolution culturelle, le témoignage d'un cadre, corrobore en plusieurs points celui de Yuding en ce qu'il ne se plaint pas de son traitement et conclut : « à tout prendre les cadres malheureux étaient une minorité ».

Par cette métaphore qui illustre une relation de parenté, elle rappelle le devoir filial des enfants envers les parents selon la tradition confucéenne. Le devoir sous-tend généralement ses actes, on l'aura remarqué. Elle se décrit comme « une vraie fille du Parti » à la Fédération des femmes et comme une fille de paysans à la campagne, considérant son application à exécuter les mêmes tâches qu'eux. C'est une des raisons, au moins, pour laquelle elle n'a pas ménagé sa peine et s'est impliquée dans les activités avec ardeur. Ces exemples montrent que dans les camps, que ce soit à l'École du 7 mai ou au *laogai* comme en témoigne Jean Pasqualini, pour que la vie soit acceptable, l'individu est contraint de s'ajuster au milieu en adoptant un mode de pensée et d'action conforme à la demande des autorités du camp. Au début, écrit Simon Leys, ce comportement est un rôle que joue l'individu, il se substitue ensuite à sa personnalité de telle sorte que le détenu en devient changé sans en avoir pris véritablement conscience :

> « L'exigence objective de l'ajustement au milieu s'est entièrement substituée à cette notion subjective de sincérité qui progressivement se brouille, et finalement, ayant perdu toute pertinence, s'évanouit ». Et il conclut : « Pour subsister, il faut jouer le jeu, jouant le jeu, le jeu vous change» (1998: 500).

Hu Ping, « rééduqué » lui aussi pendant cinq ans à la campagne connaît bien le mécanisme :

> « Si vous pensiez que vous étiez en train de subir une forme de sanction, alors, pour vous sortir de cette impasse, le meilleur moyen, c'était encore de vous montrer actif et enthousiaste afin de donner le change en laissant éclater votre joie et votre orgueil. (…) dès que vous preniez une attitude positive, vos actes pouvaient influencer votre conduite, car votre point de vue finissait par évoluer, au moins dans une proportion raisonnable » (2004: 90).

7. « Les femmes portent la moitié du ciel » : leur mobilisation comme un dogme du maoïsme

La rhétorique de la libération des femmes et une politique d'État qui développait l'égalité de genre ont façonné l'expérience de Yuding et des femmes qui ont grandi dans l'ère maoïste. La République populaire leur garantissait l'égalité de droits avec les hommes dans toutes les sphères de la vie et interdisait toute discrimination notamment dans le travail. La Fédération des femmes travaillait à défendre ces droits aussi ses cadres étaient-elles plus susceptibles que d'autres de se mobiliser pour exercer des travaux habituellement réservés aux hommes[67]**.** Yuding et ses compagnes en tant que membres de la Fédération, avaient donc

[67] Wang Zheng 2007: 10; E. Honig G. Hershatter 1988: 13-40.

la volonté d'être des modèles, de montrer leurs compétences. Elles appliquaient les fameuses déclarations de Mao[68]» :

> « Ce que l'homme peut accomplir, la femme le peut aussi »,
> « Les femmes portent la moitié du ciel »

L'idée de supériorité masculine est présente tant dans l'un de ces slogans que dans la déclaration de Yuding: **«** On était fières d'avoir réussi, on a prouvé qu'on avait autant de force que les hommes ». Autrement dit, la femme dans sa participation à la productivité était jaugée selon le standard masculin [69] . Le port obligatoire de l'uniforme unisexe, gommant complètement les différences sexuelles, genre et sexe étant confondus, aidait bien à cette représentation. En réalité, les femmes portaient plus que « la moitié du ciel », ayant un « double fardeau », puisqu'elles avaient la charge des tâches domestiques et des enfants dans bien des cas. Yuding, encore une fois se trouve privilégiée puisque ses parents, puis son deuxième mari, nous le verrons l'avaient déchargée de ces responsabilités.

« Les études sur les femmes » 婦女學 *funu xue*, qui débutent après 1980, montrent que la Fédération avait largement utilisé la théorie marxiste d'égalité des sexes pour défendre les intérêts des femmes afin qu'elles puissent par exemple obtenir les mêmes postes que les hommes. Cette première étape fut probablement nécessaire, toutefois, après la mort de Mao, à la fin des années soixante-dix et après 1980, en même temps que la critique du Parti, la différenciation du genre commença à être considérée.

> "Masculinization of Chinese Women was soon added to the list of ultra-leftist crimes. Feminization of Chinese Women therefore became a progressive stance, suggesting a negation of the Maoists politics as well as recovery of woman nature"[70]

Alors, les femmes de la jeune génération ridiculisent les ouvrières modèles d'un site pétrolier, appelées « les jeunes filles de fer », elles rejettent la désexualisation de l'ère maoïste, elles veulent être féminines tant dans leur apparence que dans leurs comportements et leur travail. Yuding, ne s'exprime pas sur cette évolution.

8. Les séances de rééducation : « *tout le monde désire parler, personne ne veut rester en arrière* »

[68] Gail. Hershatter 2004: 1021.
[69] Wang Zheng 1971: 22.
[70] *Ibid.* 1998: 1-43**.** Dans cet ouvrage l'auteure analyse le changement de représentation de l'égalité des sexes, après 1980 et l'importance de la participation de la Fédération des femmes dans les « études sur les femmes », *funüxue,* une nouvelle discipline.

Le travail manuel et l'éducation par les paysans n'étaient pas les seuls mobiles de la création des Écoles du 7 mai. La rééducation des cadres par des séances d'études de la pensée de Mao et par les séances de critiques, tant au sujet de leur passé que de leurs comportements au camp y occupait une place majeure. Le but de ces séances était d'analyser et de réformer leur vision du monde. Ces réunions, parfois appelées « séances de lutte » étaient des luttes verbales. Elles sont à distinguer des « grandes critiques» qui portaient sur les attitudes capitalistes et révisionnistes des anciens dirigeants ou des intellectuels, et des « grandes séances de lutte » accompagnées de violences physiques telles que les décrivent Zhang Zhimei ou Pasqualini par exemple, et beaucoup d'autres[71]. La plupart des témoignages mentionnent les séances journalières après le travail, d'autres rapportent qu'elles avaient lieu chaque soir, par petits groupes sous l'autorité d'un militaire formé à dresser les gens les uns contre les autres[72]. Le régime de l'École des cadres de la Fédération des femmes semble plus souple, le rythme des séances n'était pas régulier. Elles avaient lieu en général une fois par semaine mais parfois moins selon la nécessité de travaux des champs, ou plus, lorsqu'il y avait eu un évènement particulier dit Yuding[73]. Enfin, autre opportunité de façonner les cerveaux des cadres, les projections de films de propagande étaient suivies d'une étude sur le sujet. Chaque séance de rééducation comportait un thème, chaque cadre devait réagir, trouver un élément de critique, elle devait s'autocritiquer, se repentir si elle était accusée. Yuding se souvient du sujet de la première séance de critique :

« Avoir fait des études pour devenir haut fonctionnaire ».

Pendant la révolution culturelle, c'est une attitude répréhensive. La lutte des classes est au plus haut niveau, elle oppose les dirigés aux dirigeants, les masses à la bureaucratie d'où l'importance pour chaque personne de clarifier ses ambitions. Yuding ne se considère pas comme un « haut fonctionnaire », cependant, elle devient la cible des accusations pendant cette réunion. Une cadre la désigne, l'accuse d'avoir choisi de faire des études d'interprète pour se distinguer de la masse, profiter d'avantages dits de de la classe bourgeoise : voyages, avions, hôtels luxueux à l'étranger, rencontres de personnalités, banquets, pièces de théâtre. « Maintenant tu regrettes cette vie, tu veux toujours être un haut fonctionnaire » lui dit-on. Les critiques visent à la déstructuration et au morcellement de sa personnalité. Lors de ces

[71] Zhang Zhimei 2008 ; J. Pasqualini 1975.
[72] Zhu Xiao-Mei, 2007:121.
[73] Dans certains camps, les évènements pouvaient être extérieurs à la vie du camp, mais d'une importance politique particulière pour la Chine tels que « le débarquement américain au Liban » ou « la crise du détroit de Formose » selon J. Pasqualini 1975: 53.

séances, les relations entre les participants sont soumises à des règles. Chaque personne joue son rôle comme au théâtre, c'est en effet la métaphore utilisée par le sociologue américain Ervin Goffman pour analyser les interactions sociales[74]. Dès que l'instructeur lance le thème de la critique, généralement, ayant choisi une victime, une première cadre prend la parole, toutes les autres alors doivent se joindre à elle. En présence du représentant de l'armée qui assiste à la séance politique toutes les cadres présentes doivent critiquer pour ne pas être soupçonnées elles-mêmes d'être des « contrerévolutionnaires».

> « Il fallait participer, dit Yuding, tout le monde désirait parler, personne ne voulait rester en arrière car celles qui restaient en retrait se mettaient elles-mêmes en danger, garder le silence était mal considéré».

Ne pas parler était interprété comme une forme de contestation. La description qu'elle fait des séances atteste de l'existence d'une double pensée, Yuding est à la fois consciente du jeu qu'il faut jouer, mais pas suffisamment pour avoir le sentiment de « fausseté », selon l'analyse de George Orwell sur le comportement de certains individus dans les régimes totalitaires[75]. Dans le rôle de l'accusée, Yuding doit reconnaitre ses erreurs, comprendre « les bonnes intentions » de ses camarades dit-elle, accepter de rectifier son attitude. « Faussement », en effet, puisqu'elle pensait et qu'elle affirme encore aujourd'hui s'être toujours bien comportée : « Je n'avais pas besoin d'être rééduquée » dit-elle. Elle se défend, mais pas trop, sinon on lui dirait qu'elle est « malade ». La métaphore de la maladie avait été souvent utilisée par Mao Zedong :

> « Lorsque nous démasquons les erreurs, le but de la critique ressemble à celui du médecin qui guérit les malades ; c'est pour sauver les hommes et non pas pour les harceler à mort. Lorsqu'un malade souffre d'une appendicite, le chirurgien veille à son ablation, et le malade est sauvé. Tout être coupable d'un délit, à condition de ne pas refuser d'avouer sa maladie au médecin et de ne pas s'entêter dans ses erreurs au point d'être finalement atteint par une maladie incurable, nous l'accueillerons chaleureusement. Nous éliminerons ses défauts, s'il accepte vraiment de se soigner consciencieusement et s'il est prêt à se réformer, afin de devenir bon camarade »[76]

La véracité de l'accusation est secondaire, le délateur est toujours félicité puisqu'il prouve son allégeance au gouvernement. Toutefois, personne n'était dupe, dit Yuding, son accusatrice la plus véhémente devait faire oublier ses origines, ses parents avaient été de hauts-fonctionnaires sous le Guomindang :

[74] E. Goffmann, 1973.
[75] Sur Orwell , voir page 275, la note 35.
[76] Mao Tsé-toung 1968 :784. *Œuvres choisies.* Tome III.

> « Cette femme se comportait comme beaucoup de ses camarades issues de familles très riches qui devaient critiquer encore plus les autres pour qu'on sache qu'elle était une bonne révolutionnaire, dès l'ouverture du pays en 1980, elle est partie vivre aux États-Unis" dit Yuding.

Une « bonne socialiste » reste fidèle à la Chine qui a réalisé le changement de société, la logique veut qu'elle ne s'expatrie pas pour rejoindre un pays capitaliste, dit-elle en substance. Pendant ces séances, Yuding, était alors en proie à un important conflit intérieur car participer à la délation allait contre son éducation confucéenne qui prône la loyauté comme valeur fondamentale. Elle se trouvait donc dans une situation paradoxale pour se préserver. Dans le cadre d'une réflexion sur la morale et le moralisme dans la Chine maoïste, Simon Leys cite un célèbre penseur confucéen : « En cas de conflit entre l'univers moral et l'univers politique, le lettré confucéen doit, comme l'a dit Xun Zi en termes clairs et forts « obéir aux principes et désobéir au Prince »[77]. Cependant, comment désobéir au Parti sans mettre sa vie en danger ? En effet, celles qui refusaient de faire des compromis telle la dissidente Lin Xiling ont payé leur intégrité en subissant des sévices ou en étant emprisonnées[78]. Tous les témoignages de l'époque tendent à soutenir que par peur du châtiment ou par calcul pour éviter les représailles, tout le monde acceptait la critique et l'autocrique. Deng Xiaoping lui-même, à l'âge de soixante-deux ans accepte de confesser ses fautes : « je suis coupable, mes erreurs ont révélé que j'étais un petit bourgeois non rééduqué » (1989: 200).

Yuding comprenait la jalousie de ses camarades qui n'avaient pas eu comme elle la chance de voyager. Elle ne peut se défendre, ses justifications ne sont pas recevables dans le cadre des séances d'autocritiques :

> « Je n'avais jamais voulu être un haut fonctionnaire, j'avais répondu à la demande du Parti et de la Fédération des Femmes, j'ai seulement été soucieuse de bien faire mon travail, j'ai eu des avantages, mais j'ai fait des sacrifices, j'ai dû vivre loin de mon fils pendant ses trois premières années » me dit-elle.

En effet, en 1954, elle avait été nommée à la Fédération internationale des femmes, les diplômées de l'Institut de langues étrangères, ne faisaient pas de demande, ne choisissaient pas leur poste.

« On ne doit pas avoir peur de mourir pour la République »

[77] S. Leys 1998 : 646. L'auteur reprend la citation de Xun Zi 荀子, penseur chinois du III e siècle av. J.-C, pour analyser le devoir de « l'intellectuel-homme d'État » dans le contexte d'une étude sur la distinction entre morale et moralisme, à propos de la morale maoïste.
[78] M. Holzman 1998.

Tel pourrait être le titre de la séance « évènementielle » organisée en urgence pour « conjurer » un désordre, le vol de pastèques qui concernait la vie collective. Cet incident met en lumière le climat de terreur qui poussait les cadres à exécuter les ordres et l'emprise des dirigeants sur eux, jusqu'à contrôler leurs affects envers les paysans.

La sommation visant Yuding avait représenté un choc important pour elle, dans le climat de tension psychologique qui régnait alors dans le camp. À l'époque de la récolte des melons, il fallait surveiller les champs, les veilles de nuit s'effectuaient à deux et par roulement. « Dans le noir, les paysans pauvres essayaient de voler les pastèques, la tentation était grande dit Yuding car les parcelles cultivées n'étaient pas entourés de barrières ». Elle décrit le scénario, du point de vue de sa position, sans considération pour la motivation, la faim qui poussait ces pauvres gens à voler, au risque de se faire attraper. Une nuit, sa co-équipière et elles découvrent un homme « presque nu » allongé par terre avec un melon dans les mains. Terrorisé, il ne bouge pas mais elles sont effrayées car elles pensent que des complices peuvent être cachés aux alentours. Yuding décide alors courageusement de le surveiller seule pendant que sa camarade part chercher du secours. On découvre que le paysan a réussi à passer huit gros melons dans un champ voisin, elles sont soulagées puisqu'ils peuvent être récupérés. Néanmoins, le soir elles subissent une forte séance de critique de la part des dirigeants : d'une part elles n'ont pas su protéger les « biens du peuple », d'autre part elles ont avoué avoir eu peur, or : « On ne doit pas avoir peur de mourir pour la République » assènent les dirigeants de la séance. Ils choisissent de frapper les esprits en racontant un fait divers qui témoigne du courage exemplaire d'une camarade, - le pendant de Lei-Feng en quelque sorte, donnant ainsi le mode d'emploi pour devenir un héros. En cela, ils se conduisent comme les gouvernants confucéens qui traditionnellement assuraient la formation morale du peuple en transmettant les hauts faits de héros[79].

> « Une jeune fille travaillait dans un petit dépôt d'argent, dit l'un d'eux, une sorte de banque dans un village. Des voleurs voulaient s'emparer de la caisse, mais elle la tint fermement, ils lui coupèrent une main. Elle n'avait pas hésité à sacrifier une partie de son corps pour défendre le bien de l'État, ne fût-ce que quelques yuans »

L'anecdote est l'élément le plus important de la séance de rééducation, elle fournit un stéréotype, elle dynamise les cadres présents, elle endoctrine par un enseignement : pour construire le monde idéal du communisme, il faut aller jusqu'au sacrifice de son corps. Par ailleurs, la séance ayant eu lieu juste après l'évènement, il semble que la charge émotionnelle

[79] M. Bonnin 1996:12.

ait été forte du fait de l'immédiateté, de l'impact du vol sur la vie de la collectivité et de sa dramatisation voulue par les dirigeants. Le dénuement des paysans n'est jamais pris en considération par Yuding, le pouvoir des instructeurs du camp avait réussi à étouffer sa sensibilité et celle de ses camarades, les villageois n'existaient pour elles qu'en tant que désignés comme voleurs de pastèques.

Cette séance, temps et lieu d'exercice d'une critique, d'une condamnation, d'un rappel à l'ordre pour que Yuding et sa camarade prennent conscience de leurs erreurs, est avant tout un acte social « à forte charge symbolique » avec une portée initiatique pour toute l'assistance. Le fond de la critique porte sur la peur avouée de Yuding et de sa camarade, un sentiment inacceptable au regard de leur devoir et de leur engagement de révolutionnaires. Pour ce motif, les deux femmes sont donc mises au pilori, face à l'indignation et au mépris du représentant de l'armée, vilipendées par l'ensemble des cadres. Certes, dit-elle, aujourd'hui : « je ne pensais pas qu'une poignée de yuans méritait une main coupée, que quelques melons valaient de perdre la vie mais j'aurais pu sacrifier ma vie pour défendre un bien important pour le pays… ! » À quelle aune mesure-t-elle le juste sacrifice ? La faim des paysans n'est pas même évoquée.

La directive de Mao Zedong : « Apprendre des paysans » était étrangement appliquée dans ce camp : voleurs de melons, pauvres hères affamés, ils étaient mal considérés. N'ayant pas réussi à remplir les quotas de céréales qu'on exigeait d'eux, « ils n'avaient pas le droit de cultiver les pastèques ou les arachides » dit Yuding. En quelque sorte ils étaient punis. Et pourtant, les paysans pauvres appartenaient aux classes rouges, la catégorie la mieux classée dans le système maoïste. Certes, à ce moment-là, elle avait dû se conformer à ce qu'on attendait d'elle. Par peur, comme toutes, elle avait intériorisé la norme de la propagande distillée dans le camp, ce qui signifie selon le sociologue Pierre Demeulenaere, qu'« on ne pense même pas à ne pas respecter la norme tellement elle est ancrée en soi, soit, si on y pense, on n'y parvient pas »[80]. Paradoxalement, elle n'avait montré aucune pitié pour ces paysans, alors qu'aujourd'hui, attentive aux autres, elle tient un langage humaniste envers les personnes démunies que nous rencontrons au cours de promenades dans la capitale. L'indifférence de Yuding à la misère de paysans ne peut s'expliquer que par la terreur, par une sorte d'anesthésie provoquée par les slogans, et sa sujétion aux représentations et aux consignes données par les autorités du camp, et l'obligation de songer à sa propre sécurité.

[80] P. Demeulenaere 2003 : 16. L'auteur étudie les différences entre les normes qui régissent les conduites d'action d'un point de vue culturel et les valeurs.

Ce chapitre aura permis une approche de la Révolution culturelle à travers le vécu de Yuding, soit l'expérience des exactions des Gardes rouges et celle de la rééducation dans une École du 7 mai. Il montre comment le temps du camp est un temps hors du temps comme le souligne Robert Antelme à propos des camps nazis, toutes proportions gardées évidemment, la logique des écoles de cadres n'était pas l'anéantissement physique de la personne, seulement l'anéantissement de sa pensée pour la remplacer par une autre[81]. Son exemple n'est pas généralisable toutefois, il révèle l'aliénation possible des individus quand ils sont soumis aux injonctions venant d'en haut, en l'occurrence celles des gestionnaires militaires, c'est ainsi que Yuding avait pu oblitérer ses qualités d'humanité, de charité, de compassion pour les pauvres, regarder le malheur des paysans avec détachement pour ne plus penser par elle-même. Cette analyse de l'école du 7 mai met en évidence un des paradoxes de l'endoctrinement qu'elle avait subi : aller à la campagne pour être rééduquée par des paysans, alors que ceux-ci étaient opprimés, méprisés par les cadres militaires de l'école. L'injonction : « Apprendre d'eux » comme on disait à Beijing aux cadres qui partaient à la campagne, était devenue sur le terrain : se méfier d'eux et les surveiller.

Ce chapitre montre comment par la réforme de pensée, une intellectuelle pouvait être amenée à éprouver de l'enthousiasme dans l'exécution de travaux manuels, ou au moins, réussir à s'en convaincre. Enfin, il atteste de l'impossibilité d'échapper au système : alors qu'elle considérait qu'elle n'avait pas besoin d'être réformée se disant une « vraie marxiste-léniniste », Yuding s'était pliée à la règle de la délation et, pour finir, par le jeu du lavage de cerveau, s'était sentie coupable dans l'affaire des melons. La singularité de son témoignage tient probablement à son refus de se poser en victime, à sa manière de décrire sans animosité les épisodes de la Révolution culturelle et de ne pas être dans le ressentiment. Le ressentiment, écrit Jean Améry : « cloue chacun de nous à la croix de son passé anéanti. Il exige absurdement que l'irréversible soit inversé, que l'évènement n'ait pas eu lieu. Le ressentiment bloque l'accès à la dimension humaine par excellence : l'avenir »[82].

[81] Jean Antelme 1996 : 225. Intellectuel français, philosophe et écrivain, déporté à Buchenwald et Dachau, nous livre dans cet ouvrage une réflexion sur « l'espèce humaine » à partir de son expérience des camps nazis.
[82] Jean Améry, pseudonyme de Hans Maier, juif autrichien né en 1912, fut torturé par la Gestapo et déporté à Auschwitz. Il explore le ressentiment après la sortie des camps dans un essai qu'il intitule : « pour surmonter l'insurmontable ». J. Amery 1995 (1966)

Chapitre 8 : Avec Joris Ivens, filmer la Révolution

1. Joris Ivens « le grand ami de la Chine » : au service de l'esprit révolutionnaire du peuple

« Une proche de Joris Ivens », longtemps on m'a présentée ainsi, dit Yuding. En effet, elle fut l'interprète des cinéastes de films documentaires Joris Ivens (1898-1989) et Marceline Loridan-Ivens son épouse, une première fois en 1972 et 1973, puis une deuxième en 1986 et 1987[1]. Je rappelle qu'elle avait été recommandée à « l'Association pour l'amitié de la Chine avec les peuples étrangers » qui gérait le séjour des cinéastes en Chine, par Qiao Ding, le Directeur du studio des Actualités cinématographiques de Beijing. Yuding avait fait quelques traductions pour lui à l'Ambassade de Chine à Berlin-Est où ils s'étaient rencontrés en 1956[2]. En 1972, Le cinéma, comme la radio et la presse, est contrôlé par le Département de propagande, lequel depuis le début de la Révolution culturelle n'a d'autres activités que la diffusion de la pensée de Mao, la glorification de la situation économique et politique et une production culturelle réduite presque essentiellement aux « huit opéras modèles » désignés par Jiang Qing l'épouse de Mao Zedong[3].

Elle avait accepté immédiatement, honorée d'être choisie pour accompagner celui qu'on appelait : « Le Hollandais volant ». Joris Ivens était en effet Néerlandais, son père dirigeait une société de vente de matériel photographique, la CAPI. Il eut très jeune la passion du cinéma puisqu'il réalisa son premier court-métrage « Flèche ardente », à l'âge de13 ans, une sorte de western avec les membres de sa famille pour acteurs. Il était connu pour avoir parcouru le monde, filmant les révolutions, les guerres (à Cuba, en Espagne, au Viêt-Nam, en Indonésie), les mouvements populaires, et pour avoir témoigné des luttes des travailleurs pour édifier le socialisme. Engagé dans le communisme sans être affilié au Parti, en somme comme Yuding, il jouissait d'un grand renom en Chine dans le milieu politique, intellectuel et

[1] Voir l'autobiographie de Joris Ivens (1898-1989) réalisateur de films documentaristes qui parcourut le monde pour témoigner des luttes des travailleurs et de l'édification du socialisme, elle a été rédigée avec l'écrivain et cinéaste Robert Destanque. Joris Ivens 1982 : 11-19, 311-344. Quand à Marceline Loridan-Ivens née en 1928 de parents juifs polonais, elle fut envoyée à Auschwitz-Birkenau en avril 1944 puis libérée en mai 1945. Femme engagée : en 1962 elle réalise le documentaire : *Algérie, année zéro*, pour le FLN, en 1971, elle signe *le manifeste des 343 salopes*, une pétition pour réclamer la liberté d'avorter. Actrice, en 1961 elle joue dans le film : de Jean Rouch et Edgar Morin : *Chronique d'un été.* Puis, elle épouse Joris Ivens et avec lui filme la guerre au Vietnam en 1967, puis en Chine la série des films dont il est question dans cette thèse. Seule, en 2002, elle revient sur son passé à Birkenau pour tourner *La petite prairie aux bouleaux*. Enfin en 2008, elle publie, sa biographie *Ma vie balagan.* M. Loridan-Ivens 2008, Robert Laffont.

[2] Cette association a été évoquée dans le chapitre 5 de la partie II, page 20.

[3] Ces opéras traditionnels avaient été réécrits à des fins de propagande, tels « La Fille aux cheveux blancs » et « Le Détachement féminin rouge » « La Montagne du tigre prise d'assaut », « Le Fanal rouge », parmi les plus connus.

cinématographique, pour ses idées révolutionnaires. Il avait adhéré au stalinisme, et, entre 1931 et 1932, avait tourné en URSS *Le Chant des héros* pour montrer le socialisme en marche. En 1968, il reçut le prix Lénine pour la paix, il l'accepta après avoir hésité malgré, dit-il, son complet désaccord avec Moscou à ce moment-là, mais sans fournir plus d'explications (1982 : 303). Ses liens avec les révolutionnaires chinois remontaient au début de 1939, à cette date, il se rendit à Hankou (Wuhan aujourd'hui), pour filmer la résistance chinoise face aux Japon, pendant la guerre sino-japonaise (1937-1945)**.** Son film : « Les Quatre Cents millions », présente en effet, les communistes et les nationalistes du Guomindang luttant ensemble contre les envahisseurs. Il ne put à cette occasion se rendre dans la zone libérée par Mao Zedong comme il le souhaitait, surveillé par la police de Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek). Toutefois, ce tournage fut pour lui l'opportunité de rencontrer clandestinement Zhou Enlai. Il lui fit cadeau d'une de ses caméras portatives et de pellicules pour que puisse être filmée la Révolution à Yan'an, elle fut « l'œil de la révolution » en quelque sorte: « Pendant cinq ans, dit Joris Ivens, elle a été la seule caméra de l'armée populaire et c'est avec elle que les jeunes cinéastes de Yan'an ont réalisé toutes les prises de vue historiques de Mao Zedong (…) et de la VIIIe armée en route. Par la suite, cette caméra est devenue une légende et moi aussi » (1982 :186). Ce fut le début de la relation privilégiée entre Joris et Zhou Enlai, son geste ne fut pas oublié, cette caméra fut placée au Musée de la Révolution. Autre témoignage de la gratitude des Chinois, une photo prise en 1958 le représentant entouré de trois femmes cinéastes se trouve aujourd'hui au Musée de la femme et de l'enfant à Beijing. Elle date de l'époque où invité par l'Institut du cinéma documentaire de Beijing, il enseigna l'utilisation de la couleur et réalisa avec les étudiants plusieurs courts-métrages expérimentaux : « Lettres de Chine » et « 600 millions avec vous » montrant les manifestations de masse en Chine contre les débarquements britanniques. On peut voir aussi dans ce musée le photomètre, un petit appareil pour mesurer la lumière, qu'il avait offert à l'une des premières *camerawomen*, Shu Shijun. Une trace de son action qui de plus, permet de constater la place des femmes dans cette profession dès la Libération. En manifestant sa confiance envers les pionnières de la profession, Joris Ivens sert la propagande et la Fédération des femmes, sa photo placée au Musée de la, femme et de l'enfant, dépasse le simple remerciement. Par ailleurs, en cette période, c'est à dire en 1959, à Beijing où il donne des cours aux étudiants et étudiantes en cinématographie, il assiste à la rupture sino-soviétique et pour la première fois, dit-il, il prend conscience « de la perversion du socialisme soviétique ». En effet, rompant leur contrat d'aide à l'industrie chinoise, les conseillers soviétiques étaient partis en emportant les plans, le matériel, les pièces de rechange des machines, laissant les ouvriers complètement démunis. Joris soutient la cause des Chinois.

Ils s'en souviennent, aussi dit-il, il est le bienvenu lorsqu'il revient à Beijing en 1971 avec son épouse, invité par Zhou Enlai à filmer la Révolution culturelle :

> « À cette époque, le prestige de la Chine à l'étranger était au plus bas. Les désordres successifs de la révolution culturelle, outre qu'ils avaient été mal compris, avaient terni l'image d'une Chine sereine et responsable, et la presse occidentale n'avait fait qu'ajouter à la confusion. La république populaire avait besoin de redorer son blason… » (1982: 315).

2. La Révolution Culturelle : une approche difficile pour les Occidentaux

Que savaient Marceline et Joris Ivens de la Chine et de la Révolution culturelle en arrivant à Beijing en 1971 pour la préparation du film ? Après le premier séjour en 1958 que je viens d'évoquer, Joris était revenu avec Marceline en 1965. Zhou Enlai avait invité celle-ci à séjourner en Chine pendant que Joris, grâce à ses recommandations, était parti à Hanoï rencontrer le leader révolutionnaire Hô Chi Minh. Il retournera avec Marceline au Viêt-Nam en 1967, faire un film d'actualité sur la guerre : *le 17e parallèle,* les Chinois soutenaient alors les Vietnamiens contre les Américains. À son retour, il avait rejoint Marceline, ils avaient pu voyager pendant quelques semaines à travers la Chine accompagnés par un guide aux ordres du gouvernement. Comme tous les étrangers, ils avaient vu ce qu'on voulait bien leur montrer, si bien qu'ils furent à ce moment-là, dit-il: « séduits par les acquis de la jeune République (…) impressionnés par les travaux entrepris aussi bien dans le domaine de l'agriculture que dans celui de l'industrie » (1982 :312). Pourtant, tout le monde savait que les visites étaient stéréotypées, montrant les réalisations les plus réussies, sachant aussi que huit provinces seulement sur les vingt-deux que comptait la Chine, étaient ouvertes aux étrangers[4].

Les relations avec la France venaient juste de reprendre, en effet, De Gaulle ayant reconnu la République populaire de Chine, l'Ambassade française avait été ouverte à Beijing en 1964. Les accords culturels de l'Ambassade avec les Chinois avaient permis l'établissement d'une petite communauté française à Beijing, je rappelle qu'en 1966, ils étaient environ deux cents, confrontés pour la première fois aux pratiques culturelles du pays, seuls quelques diplomates, tel que Jacques Guillermaz (1911-1998), avaient connu la

[4] C. Boullenois 2013 : 76. L'auteure s'est intéressée, je le rappelle aux témoignages des Français ayant voyagé ou vécu en Chine entre 1965 et 1971. L'ouvrage fait état de la perception des Français du caractère totalitaire du régime chinois et des difficultés à obtenir des informations justes pendant la Révolution culturelle.

Chine avant 1949[5]. Lorsqu'éclate la Révolution culturelle en 1966, les deux-tiers des Français sont renvoyés en France, les partenariats culturels sont interrompus, les contrats des étudiants et des professeurs ne sont pas renouvelés. Ceux qui restent alors, témoignent selon les perceptions qu'ils ont de leur quotidien, sachant que la circulation hors des grandes villes est pratiquement interdite, que la surveillance omniprésente des autorités et le contrôle politique limitent les informations dont ils disposent concernant la société. Ils mettent en avant l'absence de liberté, l'oppression, les arrestations arbitraires, les dénonciations, l'endoctrinement, la répression policière. Les courriers et les réflexions des ambassadeurs en poste nous sont fournis par les archives du Ministère des affaires étrangères, notamment les rapports de Lucien Paye de 1964 à 1969, et l'ouvrage de son successeur Étienne Manac'h, lequel écrivit ses mémoires sur cette période[6]. Les diplomates sinisants tels que Jacques Guillermaz et Michel Jan, les journalistes Robert Guillain et surtout Maurice Ciantar, expert français détaché aux Éditions en langues étrangères renvoyé en 1968, ont largement contribué à la connaissance des années 1966-1970. Enfin, quelques sinologues se sont exprimés sur la période, tels Marianne Bastid-Bruguière qui avait pu obtenir un visa pour de courts séjours et les anti-maoïstes Simon Leys et Lucien Bodard[7]. À partir de 1970, le filtrage des Occidentaux acceptés est politique, en effet, le politologue Claude Cadart souligne que le gouvernement n'invite que les personnes dont le témoignage lui sera utile, ce fut le cas en 1971 pour Marceline et Joris[8]. Leur réflexion à propos du progrès de la Chine en matière de développement rejoint celle des premiers Français résidant en Chine, selon le résultat des investigations de Camille Boullenois qui écrit :

> « Les Français adoptèrent souvent l'attitude consistant à penser le régime comme un modèle de développement et à le juger sur ses réalisations (…) cette façon de penser la Chine, (…) surpassa, en tant que modèle d'explication du régime chinois, les concepts

[5] J. Guillermaz officier-diplomate puis historien universitaire, découvre la Chine en 1937. En tant qu'attaché militaire adjoint à l'Ambassade de France, il accompagne le gouvernement du Guomindang à Nankin, puis à Chongqing. Il passe alors près de quatorze années en Chine. En 1959, il crée le Centre de recherche et de documentation sur la Chine contemporaine. Sinologue averti parlant la langue il joue un rôle de conseiller important de 1964 à 1966 près du premier ambassadeur de France en République populaire chinoise, Lucien Paye. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le Parti communiste chinois. *Cf.*, J. Guillermaz 1972, 1975.

[6] C. Boullenois 2013 : 58-64. L'auteure cite les Archives du MAE, Série Asie-Océanie, Sous-série Chine, 1944-1972 ; É. Manac'h fut Ambassadeur de France à Beijing de 1969 à 1975. *Cf.*, É. Manac'h 1980.

[7] L. Bodard, 1973, 1975. L'auteur (1914-1998) écrivain et journaliste, né en Chine, fils de consul, a contribué à la connaissance du milieu diplomatique avant la Libération ; Simon. Leys, le pseudonyme de Pierre Ryckmans, anticommuniste, a écrit la chronique la plus lucide et la plus accablante de la Révolution culturelle. S. Leys : 1998.

[8] Cl. Cadart, 1976 : 26. Dans cet ouvrage, Cl. Cadart, Cl. Aubert, L. Bianco et J-L. Domenach tentent de répondre aux questions posées au cours d'une table ronde publiée par la revue *Esprit* en 1972, avec la contribution de M. Bastid, G. Padoul et L. Vandermeersch, à savoir les difficultés d'obtenir des informations justes sur la Révolution culturelle, même lorsqu'on résidait quelques temps en Chine pendant cette période, le pays étant entièrement sous contrôle de la bureaucratie.

> de totalitarisme et de révolution. Cette façon de penser la Chine est liée à un a priori sur la Chine : on pensait que les ambitions du régime étaient la grandeur nationale et le développement économique. Penser la Chine à travers une théorie du développement conduisait en outre à un certain type de jugement sur la rationalité et l'efficacité des moyens employés pour parvenir à ce but[9]. Ainsi, ajoute-t-elle : « Le paradigme de la théorie du développement eut donc pour conséquence d'éliminer l'idéologie, ou du moins de la réduire à un moyen employé en vue d'un but rationnel » (2013 :136).

Le témoignage d'Annette Wieviorka confirme cet écart entre l'idéologie et la praxis[10]. Membre du Parti communiste, elle s'engage dans le mouvement maoïste en France après « mai 68 ». Voulant apporter sa contribution à la Révolution culturelle alors qu'elle enseignait à l'Institut des langues étrangères de Canton, elle se joignit aux étudiants pour aller travailler aux champs puis dans une filature de soie. Une expérience qui bien vite lui fit perdre le sentiment exaltant de participer à la construction d'un monde nouveau, la conduisit à s'apercevoir qu'elle s'était fourvoyée et à quitter la Chine.

> « Si le concept de " totalitarisme" n'était pas souvent mentionné en tant que tel, souligne Camille Boullenois, la dénonciation des aspects totalitaires de la Chine (manque de liberté, endoctrinement, contrôle policier, suppression de l'individu au profit du groupe) fut l'une des clés fondamentales par lesquelles les Français ont appréhendé la Chine »[11].

Grâce à l'appui de Zhou Enlai, les déplacements de Joris et Marceline avaient été facilités toutefois, ils furent parfois soumis aux consignes de la « Directive concernant l'accueil des étrangers[12] :

> 1. L'accueil des fonctionnaires étrangers en service se fait sous la responsabilité conjointe des unités gouvernementales correspondantes et des départements de la Sécurité. Il faut autant que possible satisfaire leurs exigences matérielles, leur montrer de nous-mêmes toutes sortes de modèles et les y conduire de façon organisée. En outre, il faut les empêcher de se créer des contacts privés avec notre peuple. On ne doit pas leur fournir de documents et d'échantillons autres que ceux qui entrent dans le cadre de leur mission.

[9] C. Boullenois, 2013 : 136. L'ouvrage s'intéresse à la manière dont les Français, résidant en Chine ou voyageant pendant la Révolution culturelle ont perçu et interprété les évènements, l'endoctrinement politique et la répression.

[10] Française, Juive d'origine polonaise, historienne spécialiste de la Shoah, maoïste et membre de l'Association des Amitiés franco-chinoises à Paris, A. Wieviorka découvre la Chine au cours d'un premier voyage de 5 semaines en 1970. Elle revient ensuite avec son mari et son fils à Canton entre 1975 et 1977 pour enseigner la langue et la littérature française. De retour en France, elle fait part de son expérience douloureuse, de son aveuglement, de sa difficulté étant sur place à s'apercevoir qu'elle défendait un régime totalitaire. Voir A. Wieviorka 1979*:* 39.

[11] C. Boullenois 2013 : 123. L'auteure signale toutefois la mention du concept de totalitarisme dans un ouvrage de J. Guillermaz en 1959 et de M. Ciantar en 1969.

[12] Cl. Aubert, L. Bianco, Cl. Caudart, J-L. Domenach, 1976 : 55. Les auteurs rapportent les extraits de la Directive du Comité central du parti communiste chinois et du Conseil des affaires d'État, parue en 1972 dans un journal de Taipeh, « Le quotidien du Centre », *Zhongyang Ribao* car elle comportait en sus, plusieurs notifications pour les Chinois d'Outre-mer.

2. Quant aux simples citoyens qui demandent à venir à des fins commerciales, culturelles ou touristiques, il faut examiner sévèrement leur requête. Dès leur entrée et jusqu'à leur départ, les unités responsables de leur invitation et celles qui ont donné leur accord doivent, en collaboration avec les départements de la sécurité, employer la méthode du « marquage individuel » et faire en sorte qu'ils ne puissent pas entreprendre d'activités illicites.

Joris et Marceline font partie des rares Occidentaux à avoir été invités par le gouvernement chinois pour observer la Révolution culturelle après 1970. Certes, il y eut la communiste italienne Antonietta Macciocchi, elle écrivit en 1971 un ouvrage pleinement reconnu par les Chinois, un acte de propagande critiqué par le parti communiste italien et les sinologues français [13]. Michelangelo Antonioni réalisa en 1972 un film blâmé par le gouvernement et interdit en Chine parce qu'il avait montré la pauvreté des gens et non les grandes réalisations du gouvernement, contrairement à Joris Ivens qui avait témoigné des avancées de la culture et de l'industrie, et de l'amélioration des conditions de vie des masses[14]. Les intellectuels du groupe *Tel Quel* viendront plus tard en 1974[15]. Leurs écrits témoignent de leur incapacité à forcer la façade du pays qu'on veut bien leur présenter, ils attestent du verrouillage de l'information, toutefois, ils réagissent peu à la manipulation du gouvernement, satisfaits de constater la révolution antibourgeoise. Néanmoins, Julia Kristeva qui parle le mandarin n'est pas aveuglée par les idées préconçues des Français en général, consciente au contraire des projections des critères occidentaux sur la réalité des Chinois[16]. Pourquoi les Chinois veulent-ils surveiller les intellectuels et les priver d'informations ? Un fonctionnaire haut placé fournit une réponse à Simon Leys : « Si l'intention de l'auteur est de

[13] M-A Macciocchi, députée communiste italienne invitée à visiter la Chine en 1970 et 1972, écrit en 1971 un ouvrage sur la Révolution culturelle qui provoque une polémique virulente chez les intellectuels européens. Il témoigne d'une admiration sans réserve pour la politique de Mao Zedong et décrit la République populaire de Chine comme un modèle d'organisation pour le bien-être de la population. Qualifiée de naïve par les médias pour avoir vanté les mérites du système communiste chinois, rejetée en Italie, elle est accueillie en France au département de sociologie à l'Université de Vincennes entre 1972 et 1974. Élue au Parlement européen de Strasbourg, proche des intellectuels du groupe *Tel Quel*, elle poursuivit alors une carrière, souvent critiquée, de journaliste politique et d'écrivain. M-A Macciocchi (1922-2007).

[14] M. Antonioni, invité lui aussi par Zhou Enlai en 1972, réalise *Chung Kuo, La Chine*, un film de 3H50 pour la télévision italienne (RAI). Il est critiqué par Jiang Qing, l'épouse de Mao qui lui reproche de ne pas avoir fait un film de propagande et tout autant par Simon Leys pour ne pas avoir montré les atrocités de la Révolution culturelle. *Cf.* S Leys 1989 : 518 ; Pierre Haski, journaliste ancien correspondant du journal « Libération » à Beijing : *www.rue89.com/.../**antonioni**-montre-la-chine-de-mao-comme-on-ne-la-jamais-vue.*.consulté le 30 juillet 2013.

[15] La revue de littérature d'avant-garde *Tel Quel* (1960-1982) avait consacré plusieurs numéros à la pensée et à l'action politique de Mao Zedong. Ses collaborateurs plaçaient l'engagement politique maoïste au sommet du marxisme. Parmi eux, une délégation composée de cinq personnes: Philippe Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleynet, François Wahl et Roland Barthes, s'était rendue à Beijing en 1974.

[16] J. Kristeva (1974) 2001.

nuire à la Chine, son ouvrage sera d'autant plus néfaste que sa documentation aura été meilleure, (…) »[17].

3. Le soutien du Premier ministre Zhou Enlai : un privilège qui ne résout pas toutes les difficultés

> « Il ne s'agit pas de faire un film rose, tu dois montrer la Chine telle qu'elle est aujourd'hui »[18].

Sur cette injonction de Zhou Enlai, Joris et Marceline avaient accepté de tourner la Révolution culturelle. Zhou était alors depuis deux ans, l'homme fort du gouvernement[19]. Il avait donné des ordres pour que les cinéastes soient libres de tout filmer, prévenant toutefois le couple des difficultés qu'ils auraient à surmonter face à l'administration. En particulier, dit-il, les responsables locaux voudront embellir la vision de la réalité, ce fut souvent le cas. En somme, il leur avait donné son « *blanc-seing* » pour choisir et agir, sachant que cela ne suffirait pas, qu'ils seraient dépendants du bon vouloir des autorités locales, ils en feront l'expérience.

Néanmoins, en 1972 et 1973, 120 heures de films furent tournées dans divers lieux : à Shanghai, « La pharmacie N°3 » et « L'usine de générateurs », « Impressions d'une ville » ; à Beijing, « Une histoire de ballon. Lycée n°13 », « Une femme, une famille », « le Professeur Tsien », « Répétition à l'opéra de Pékin », « Entraînement au cirque de Pékin », « les Artisans ». Dans le Shandong « Le village de pêcheurs » ; à Daqing dans le Heilongjiang « Autour du pétrole », et enfin à Nanjing « Une caserne ». Les cinéastes intitulèrent l'ensemble des films : « Comment Yukong déplaça les montagnes »[20]. Deux autres sur les minorités nationales, les Ouighours et les Kazakhs furent tournés dans la région du Xinjiang les cinéastes ne les ont pas inclus dans la série considérant que les Chinois qui figuraient dans les films avaient été trop instrumentalisés par les responsables locaux.

---

[17] S. Leys 1998 : 372. L'auteur rapporte dans « Ombres chinoises » les réflexions des Chinois sur la censure et la critique des étrangers qu'ils autorisent à entrer dans le pays pendant la Révolution culturelle.

[18] Cette injonction de Zhou Enlai à Joris Ivens est rapportée dans la biographie de ce dernier. Voir J. Ivens 1982 : 317.

[19] Lin Biao 林彪 (1907-1971), le n° 1 du Parti avait été violemment éliminé. Sa disgrâce profita à Zhou Enlai qui devint alors l'homme fort de la situation dès 1970 et plus encore en 1971 et 1972 après la trahison et la disparition de Lin Biao. À partir de 1974, Zhou Enlai affaibli par la maladie, le cancer de la vessie, fut disqualifié par Mao au profit de la « Bande des Quatre », puis remplacé à la tête du gouvernement par Deng Xiaoping.

[20] Les 12 films de la série, plus les deux films sur les minorités sont diffusés par Arte éditions *ARTE France Développement* depuis juin 2014 dans un coffret de cinq DVD. Voir : www. Arteboutique.com. Cette version « intégralement restaurée » vient après une première édition partielle, de l'œuvre de Joris Ivens en deux coffrets en 2009.

Le titre : « Comment Yukong déplaça les montagnes », 愚公移山 *Yukong yi shan,* fait référence à une légende qui enseigne la vertu de l'action commune et celle de la foi qui peut déplacer les montagnes, c'est en effet, la philosophie qui ressort de l'ensemble des films. Joris choisit cette allégorie parce qu'elle est bien connue des Chinois, Mao Zedong l'avait utilisée dans son discours de clôture du VIIe congrès du Parti communiste chinois en 1945. Dans cette intervention, il fait le bilan du travail réalisé pendant l'assemblée. Il est satisfait : les communistes ont défini la ligne du Parti : « mobiliser les masses et accroître les forces du peuple », ils ont adopté les nouveaux statuts, et ils ont élu leur organe dirigeant : le Comité central[21]. Le texte, je le rappelle, fait partie des rares lectures autorisées pendant la Révolution culturelle, or, l'exploitation d'une légende traditionnelle ancienne par Mao Zedong pour servir la politique communiste, contredit les ordres qu'il donne en lançant la Révolution culturelle. Certes, en 1942, il écrivait : « (…) nous ne devons pas rejeter l'héritage des anciens (…). Nous devons recueillir tout ce qu'il y a de bon dans l'héritage littéraire et artistique légué par le passé, assimiler d'un esprit critique ce qu'il contient d'utile et nous en servir comme d'un exemple, lorsque nous créons des œuvres en empruntant à la vie du peuple de notre temps et de notre pays les matériaux nécessaires»[22]. Toutefois, en 1966 il donne l'ordre: d'« éliminer les Quatre vieilleries, idées, coutumes, culture et habitudes », tout ce qui appartient à la culture ancienne, c'est-à-dire celle d'avant la Libération. C'est une contradiction qui peut surprendre, toutefois, dans la dialectique qu'il a adoptée à propos justement de la notion de contradiction, il argue, en effet, que la contradiction est présente dans le processus de développement de toutes choses, qu'elle est la base de la vie, et il met en avant sa relativité[23]. En 1957, il fera une élaboration sur la notion de contradiction laquelle est au fondement de sa politique, en distinguant les contradictions non antagonistes ou antagonistes, « au sein du peuple » ou entre « nous et nos ennemis », dit-il[24]. Par ailleurs, la légende fait intervenir le surnaturel, un paradoxe selon les principes matérialistes du marxisme.

> « Dans la Chine ancienne, dit-il, il y avait une fable intitulée : « Comment Yukong déplaça les montagnes » On y raconte qu'il était une fois en Chine septentrionale, un vieillard appelé Yukong des Montagnes du Nord. Sa maison donnait au

[21] Cette information est donnée à la page 1 d'une brochure de 7 pages, « Comment Yukong déplaça les montagnes ». Non datée, publiée en français aux Éditions en Langues étrangères, conforme à l'édition chinoise des Œuvres Choisies de Mao Tsé-toung, tome III, Éditions du peuple, mai 1953, Beijing. (Elle se trouve à la BDIC de l'Université Nanterre Paris X).

[22] Voir *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan*. Éditions en Langues Étrangères, Beijing 1962 : 10, 11 ; ***mao****zedong.fr/****causeries****.pdf*.

[23] Voir « De la contradiction »矛盾论 *Maodunlun*, août 1937, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, t1. Paris Éditions sociales 1955.

[24] Voir « De la juste solution des contradictions au sein du peuple», discours prononcé par Mao Zedong, publié dans le *Renmin Ribao* « Quotidien du peuple » du 19 juin 1957.

> sud sur deux grandes montagnes le Taihang et le Wangwou, qui en barraient les abords. Il décida d'enlever avec l'aide de ses fils ces deux montagnes à coups de pioche. Un autre vieillard nommé Tche seou les voyant à l'œuvre leur dit : «Quelle sottise faites-vous là! Vous n'arriverez jamais à vous seuls à enlever ces deux montagnes!» Yukong lui répondit: quand je mourrai, il y aura mes fils; quand ils mourront à leur tour, il y aura les petits enfants, ainsi les générations se succèderont sans fin. Si hautes que soient ces montagnes, elles ne pourront plus grandir ; à chaque coup de pioche, elles diminueront d'autant ; pourquoi donc ne parviendrions-nous pas à les aplanir ? (…). Yukong inébranlable continua de piocher, jour après jour. Le Ciel en fut ému et envoya sur terre deux génies célestes, qui emportèrent ces montagnes sur leur dos. Aujourd'hui, il y a également deux grosses montagnes qui pèsent lourdement sur le peuple chinois : l'une est l'impérialisme, l'autre le féodalisme. Le Parti communiste chinois a décidé depuis longtemps de les enlever. Nous devons persévérer dans notre tâche et y travailler sans relâche, nous aussi nous arriverons à émouvoir le Ciel. Notre Ciel à nous n'est autre que la masse du peuple chinois. Si elle se dresse tout entière pour enlever avec nous ces deux montagnes, comment ne pourrions-nous pas les aplanir? »[25].

Les critiques communistes du maoïsme n'ont pas manqué de faire observer l'intervention du merveilleux dans la légende, il ne cadre pas avec les principes du marxisme. Ces objections ne semblent pas avoir ébranlé l'enthousiasme des Chinois pour la fable écrit Lazar Focsaneanu : le commentaire qui accompagne la réimpression de l'article dans la revue « Pékin Information » rédigée en français la même année mentionne que c'est l'un des textes les plus fondamentaux pour comprendre « la conception communiste du monde»[26]. Le texte fait l'apologie de l'abnégation et de la patience, sa lecture est obligatoire pour tout communiste pendant la Révolution culturelle, il était étudié dans les camps de rééducation[27]. Par ailleurs, il s'agit en effet, d'un mythe d'aménagement qui fait référence à Yu le Grand, héros civilisateur de l'Antiquité lequel réorganisa le territoire chinois, grâce à des vertus extraordinaires. Le mythe est connu de tous les Chinois. Mao Zedong utilise cette légende comme une parabole qui sert sa propagande, la Révolution culturelle procédant à une refonte complète du modèle socialiste. En choisissant ce titre après les tournages, les cinéastes semblent pris, eux-aussi dans ce mythe réinventé à la mode communiste, les efforts des Chinois sont montrés en tant que vertus d'exemplarité. En France, les cinéastes ont été accusés de mystification historique, on leur a reproché d'avoir mis le cinéma au service de l'esprit révolutionnaire des Chinois en

[25] Ce texte : « Comment Yukong déplaça les montagnes » est une publication en français d'un livret intitulé : « Mao Tsé-Toung », aux Éditions en Langues étrangères de Pékin. Imprimé en 1967, Il traduit la Circulaire du 16 mai 1966 du Comité central du PCC tiré des *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, t.3, 1953. Outre cette allocution prononcée par Mao Zedong le 11 juin 1945, il contient celle qui fut publiée le 21 décembre 1939 : « À la mémoire de Norman Béthune », et une autre du 8 septembre 1944 : « Servir le peuple ».

[26] Sur les publications des textes de la Révolution culturelle voir Lazar Focsaneanu 1969: 200. Professeur de droit international, l'auteur s'est intéressé aux textes fondamentaux de l'idéologie politique chinoise à l'époque de la Révolution culturelle.

[27] Dans le camp de Zhu Xiao-Mei, la journée commençait par l'étude de deux traités fondamentaux : *De la pratique* et *De la contradiction*. Zhu Xiao-Mei 2007 :119.

montrant leur ardeur à suivre les consignes de Mao Zedong. Certes, ceux qui acceptent, où sont autorisés à répondre aux cinéastes faut-il le préciser, sont en accord avec la politique du Parti, ou tout au moins ils en tiennent le discours. De fait, le tournage fut dit Joris :

> « L'approche d'une double réalité dont nous ne percevions qu'une face. Cette complexité nous amena à filmer les Chinois les plus ordinaires dans leur vie de tous les jours en évitant de nous engager dans l'abstraction d'une analyse politique » (1982 : 325).

Un non-engagement qu'on ne leur pardonnera pas en France, on leur reprochera leur absence de recul politique. Joris Ivens justifie son travail arguant que la série « Yukong » s'inscrit dans le combat que mènent les hommes pour faire avancer leur pays vers le socialisme. Il soutient les Chinois qui ont fait « leur révolution avec leurs propres méthodes, avec leurs principes », dit-il[28]. Les cinéastes ont choisi de rester dans la neutralité sans faire de commentaires, sans critiquer la parole des Chinois qu'ils interrogent. En 1976, Marceline déclarait qu'ils avaient juste voulu montrer la vie des gens et les transformations de la société:

> « Nous voulions dit-elle, tenter un film de synthèse. Mais nous nous sommes aperçus que nous ne possédions pas tous les éléments politiques pour le faire. Nous ne prétendons pas tout savoir sur la Chine, loin de là. Si nous nous étions accrochés à ce projet, nous n'aurions réussi qu'à faire un faux film exhaustif, qui n'aurait correspondu à rien. C'est pourquoi nous avons préféré saisir la réalité dans ce qu'elle a de plus intense, dans ce qu'elle a de plus quotidien. Ce que pouvait apporter le cinéma, c'était un regard, précisément, sur ce qui est toujours absent de ces textes : le peuple chinois. Les voir vivre, travailler, manger, rire, réfléchir, c'est cela qui manque le plus en Occident »[29].

Les scénarios des films avaient été construits à partir de deux cents questions que Marceline avait préparées afin de répondre aux interrogations des Français sur la vie des Chinois. Cependant, écrit Joris : « Beaucoup de nos questions restaient sans réponses, soit parce que les Chinois ne disposaient pas des éléments d'analyse, soit parce que le problème se posait de manière tout à fait différente », et il ajoute que cette révolution était « aussi insaisissable que multiforme » (1982 : 325, 315). Les appareils administratifs avaient été modifiés, « la révolution avait-elle réellement changé les rapports entre les hommes ? », c'est ce que voulait savoir Marceline , c'était aussi une manière d'appréhender la révolution (2008 :207).

Quels que soient les mobiles qui soutenaient son engagement dans cette aventure, au regard de son passé dans un camp nazi, de ses choix de vie, des risques qu'elle avait pris pour

[28] Entretien avec le journaliste J. Chancel, réalisé lors du Festival de Cannes du documentaire le 17 mai 1976: www.ina.fr/audio/PHD99227932, vérifié le 04/05/2014.

[29] Ces propos ont été recueillis à Paris par J-M Doublet et J-P. Sergent. L'interview de 24 pages a été éditée sous le titre « Comment Yukong déplaça les montagnes ». J-M. Doublet et J-P. Sergent 1976 : 18.

soutenir le FLN pendant la guerre d'Algérie, on peut s'étonner : Marceline ne s'était pas révoltée contre le régime maoïste qui avait ôté la liberté aux gens. Elle reconnait aujourd'hui ses erreurs et celles de Joris quant à la forme: « nous nous sommes parfois contentés de réponses toutes faites » dit-elle, mais aussi sur le fond : « nous avion héroïsé la révolution », cependant, elle affirme que ce n'était pas un film de propagande, et pourtant le résultat est un film pro-parti[30]. Leur choix de rester dans la neutralité en filmant sans faire de commentaires critiques donne l'impression d'agrément ou d'approbation aux pratiques et aux dires des individus. Les contradictions ne sont jamais extirpées, les reprises des slogans dans les entretiens ne sont pas soulignées. Certes, lorsque la réalité est trop travestie par les dirigeants locaux, ils refusent de filmer. Le comble fut atteint au Xinjiang pendant le tournage du film « les Ouïgours », de telle sorte que le film n'a pas été classé dans la série « Yukong »[31]. Il fut considéré sans intérêt à cause des difficultés rencontrées par l'équipe pour tenter de déjouer les énormes supercheries des autorités locales :

> « D'entrée, nous fûmes placés devant un état de fait, dit Joris Ivens, il y avait les situations que nous pouvions filmer, celles que nous ne pouvions pas filmer, et surtout celles que nous devions filmer absolument (…) scènes conventionnelles manifestement organisées à notre intention et qui ne correspondaient pas du tout à ce que nous souhaitions montrer de la Chine» (1982 :321).

Dans cette ville située à l'ouest du désert de Takla-Makan les cinéastes ne peuvent se déplacer qu'accompagnés des officiels, ils se trouvent face à des ouvriers lesquels, comme des figurants, sont souriants, habillés de vêtements impeccables en sortant de l'usine. On veut leur montrer une population heureuse, libre de pratiquer le culte musulman et de travailler indépendamment, on a même placé un artisan-rétameur au coin d'une rue. La mascarade est évidente pour Yuding comme pour tous, elle complète l'analyse de Joris, ajoutant une donnée sur les tensions qui pouvaient exister entre les communautés ouïgours et han :

> « Les Ouïgours voulaient épousseter leurs vêtements de fourrure avant d'être filmés, les ouvriers voulaient mettre des vêtements neufs à la place de leurs des vêtements rapiécés. À la demande de Joris, ils acceptent de ne pas le faire mais, dit-elle très justement, si on pouvait les obliger à garder une tenue vestimentaire, on ne pouvait pas

[30] *Entretiens avec le journaliste François Busnel, mai 2013 : www.franceinter.fr/emission-le-grand-**entretien-marceline-loridan-ivens**-55*, vérifié le 01/05/2014.

[31] Le Xinjiang, est le nom donné au Turkestan oriental après la conquête de la région par la dynastie Mandchoue en 1884, il signifie littéralement en chinois « la nouvelle frontière » 新 *xin* « nouveau » et 疆 *jiang* « frontière, territoire. Après la chute des Qing, le Xinjiang est proclamé République du Turkestan oriental en 1934, puis, Région autonome de la Chine en 1955. Ses habitants sont majoritairement des Ouïghours, une des 56 minorités de Chine, une communauté turcophone et musulmane qui n'a cessé de lutter contre les autorités Han pour conserver leurs particularités culturelles et religieuses, les tensions aboutissant souvent à des émeutes.

> les convaincre de se confier à des étrangers, qu'ils soient des Chinois ou des Occidentaux ».

Le gouvernement chinois avait envoyé des colons Han vers 1930, mais comme eux, en effet, elle était une étrangère dans cette région. Les Ouïgours sont des Turcs du Turkestan oriental, rebaptisé Xinjiang, annexé à la Chine en 1884.

4. La relation entre Yuding et les cinéastes : entre loyauté professionnelle et sauvegarde de l'image de son pays

En 1972, les tournages de Joris Ivens et Marceline son épouse, sont réalisés avec deux interprètes en langue française, Tsien et Yuding, aidés parfois de traducteurs locaux pour comprendre les dialectes. Les traducteurs français ne sont pas nombreux, ceux qui avaient la confiance des autorités étaient probablement rares. Lorsqu'ils sont à l'École du Sept mai et que le Parti a besoin d'eux, leur temps est écourté, il va sans dire qu'alors, ils sont d'autant plus respectueux des consignes qui leur sont données et aux ordres du Parti. On se souvient de la sortie inopinée de Yuding en 1969, lorsqu'on avait eu besoin d'une interprète au pied levé. De même, « Zhou Enlai avait fait sortir Tsien de l'École du Sept mai pour qu'il soit l'organisateur, le « chef politique de notre groupe » dit Marceline, un poste incontournable dans le régime totalitaire de la Chine. Avant la Révolution culturelle il était secrétaire général de la Ligue internationale de la jeunesse communiste, il avait du poids auprès des officiels. Tsien était responsable des relations des cinéastes avec les administrations, chargé de régler les problèmes de logistique, de coordonner les demandes de Joris avec les exigences des dirigeants locaux, il gérait les déplacements et les autorisations, il surveillait. Il participait au choix des sites, puisqu'il fallait tenir compte des problèmes matériels que présentaient les tournages ici où là.

Yuding en effet à ce niveau-là n'avait pas de pouvoir, elle ne connaissait pas les lieux proposés, découvrait comme tous ce qu'on leur montrait à voir. « Elle n'avait aucune responsabilité dans le choix des lieux, elle n'était que traductrice» dit Marceline ce qu'elle confirme : « Joris et Marceline demandaient à visiter une usine, « l'Association pour l'amitié de la Chine avec les peuples étrangers » leur en proposait plusieurs, ils en choisissaient une. Les dirigeants de cette usine avertis de notre venue en informaient les ouvriers ». « Ce n'est pas elle qui choisissait les personnes que nous interrogions » me dit encore Marceline qui explique en effet à un journaliste comment par exemple, elle avait choisi Kao Chou Lan, la responsable syndicale d'une usine de fabrication de locomotives :

« On avait demandé de rencontrer des ouvrières et on nous en a présenté une dizaine. En discutant avec elle, je l'ai trouvée très ouverte et assez revendicative. J'aimais bien le fait qu'elle ne se laisse pas faire. En plus, elle était belle… ce qui est nécessaire aussi au cinéma »[32].

Dans un régime dictatorial, la notion de liberté est toute relative, les cinéastes peuvent avoir l'impression de faire de vrais choix, alors qu'ils choisissent toujours entre des lieux prédéterminés et entre des personnes présélectionnées.

« Pour plus de spontanéité » dit Yuding je ne connaissais pas à l'avance les questions de Marceline ». La présentation du film permet en effet de vérifier l'adéquation des questions et des réponses : on entend Marceline poser la question en français, Yuding traduit en chinois, la personne interrogée répond, et la traduction est donnée en français par une voix off, souvent celle de Marceline. Le travail de traduction pour une expression en bon français et pour une vérification du sens s'était fait à plusieurs niveaux. Les bandes avaient été vérifiées par des traducteurs chinois de « L'Association du Peuple Chinois pour l'Amitié avec les Étrangers » dont dépendait le séjour en Chine des cinéastes, puis par des traducteurs français à Paris au moment du montage des « rushes » et des bandes sons, en 1974, soit avant le montage final des films.

Néanmoins, alors que Marceline définit Yuding comme simple traductrice, Joris lui avait attribué semble-t-il un rôle non négligeable :

« Lors des repérages en 1971, dit-elle, Joris avait eu une interprète d'un très bon niveau de français mais il recherchait une femme qui lui permette de connaître la culture et les coutumes chinoises, les petites choses du quotidien. Une femme sympathique, qui ait de l'expérience, capable de connaître et comprendre son idée, une femme qui soit sa bouche pour exprimer ses besoins et "des yeux qui regardent aux quatre coins, des oreilles qui écoutent aux huit endroits" *yan guan si lu, er ting ba fang* 眼观四路，耳听八方 dit-on en Chine. Je devais faire attention à tout ce qui se passait autour de lui et lui faire des propositions pour qu'il puisse agir le mieux possible ».

Elle avait conscience de ses responsabilités:

« Les gens n'osaient pas toujours répondre ce qu'ils pensaient, dit-elle, parfois ils avaient peur, parfois ils ne comprenaient pas le sens de la question, un vieux pêcheur ne savait pas ce qu'était la Révolution culturelle, j'ai dû lui expliquer pour le mettre en confiance».

[32] Entretien avec A. Gombeaud 2014 :14. La cinéaste répond aux questions d'Adrien Gombeaud dans le livret qui accompagne les DVD de la série Comment Yukong déplaça les montagnes », ARTE Éditions

Yuding ne glose jamais ou rarement sur la liberté de parole, cependant elle comprend les hésitations des gens, elle a conscience des critiques qu'ils encouraient en parlant parfois franchement, et bien évidemment des risques qu'elle prenait elle-même quand elle devait expliquer les questions de Marceline. Son désir de loyauté envers Joris et Marceline ne s'accordait pas toujours avec ses propres convictions, ce qu'avait probablement anticipé Zhou Enlai en donnant des ordres aux membres de l'équipe :

> « Vous devez donner tous les moyens à Joris pour filmer la Révolution culturelle, ce n'est pas un film pour les Chinois, mais pour les Occidentaux, vous devez respecter ses demandes même si vous n'êtes pas d'accord » dit-elle.

Elle avoue que ce ne fut pas toujours le cas. En 1972, la Révolution culturelle au sens restreint du terme est terminée, l'armée a repris les commandes dans la vie politique du pays, les comités de Parti ont retrouvé leur place aux échelons administratifs, cependant, des procès publics et des maltraitances insoutenables ont encore lieu parfois[33]. Il eut fallu montrer aux cinéastes les scènes de répression publiques pour répondre à la demande de Zhou, or, Yuding témoigne aujourd'hui de leur désinformation à laquelle elle a participé :

> « Joris désirait montrer la réalité sans tricher mais il n'en a pas toujours eu les moyens. Malgré la demande de Zhou Enlai**,** on lui cachait les choses trop pénibles, par exemple les autocritiques menées cruellement (sur les places). Le chauffeur (de la voiture) choisissait d'éviter certains endroits, Joris n'a pas eu la possibilité de tout voir et de tout savoir » dit-elle.
>
> Pendant cette période, on n'avait pas une compréhension très nette de la Révolution culturelle, on était conscient qu'il y avait des problèmes, mais beaucoup de choses n'étaient pas claires et on ne voulait pas en faire part aux Occidentaux ».

Les cinéastes voulaient-ils vraiment savoir ? Quand un journaliste demande aujourd'hui à Marceline à propos de son entourage : « Personne ne vous a raconté les exécutions publiques, les tribunaux révolutionnaires ?

> « Non, dit-elle. Les périodes les plus violentes de la Révolution culturelle étaient derrière eux. Plusieurs facteurs entrent en jeu. Tout d'abord, les Chinois ne veulent pas perdre la face. C'est un mode de communication très différent. Cela vient peut-être de la vieille Chine, aggravé par l'influence du Parti Communiste. En Chine, il est humiliant pour la victime de parler de sa souffrance. Et puis certaines conversations étaient éludées par peur. Je le savais, je ne cherchais pas à les provoquer. Je ne voulais pas mettre mal à l'aise mes interlocuteurs. C'était des gens simples. Des gens qui ne se mêlaient pas de politique. Les évènements arrivent par vagues, par à-coups, dans certains lieux. Puis, la vague se retire. Et finalement dans ces moments de l'histoire, ceux qui souffrent le plus sont les gens qui ont fait des études, les gens les plus lucides. Tout le monde ne l'est pas. Á l'intérieur de notre groupe par exemple, on se parlait franchement. Ils nous disaient ce

[33] A. Roux, 1976 : 64 J-L. Domenach, Ph. Richer 1987 : 308.

que nous pouvions faire ou ne pas faire. Mais nous n'avions pas de discussions politiques. Et entre eux, ils n'en n'avaient pas non plus »[34]

Cette assertion est souvent contredite par Marceline elle-même mais aussi Yuding. Certes, la coopération entre le couple et Yuding, se passe bien, sachant qu'ils ont tous les trois conscience de la manière dont ils la gèrent. Ils sont pris dans une réalité confuse, mais, personne n'est dupe, ils composent avec le régime, ils savent que la parole n'est pas libre en Chine. Joris en avait fait l'expérience en recherchant des amis cinéastes disparus, il avait compris que les gens qui voulaient le renseigner se mettaient en danger. Il avait néanmoins accepté de travailler sous ce régime dictatorial. Marceline accorde une confiance relative aux membres de l'équipe: « on était conscients de tous les silences de tout ce qui n'était pas dit, me dit-elle. Ses déclarations sont parfois très contradictoires, puisqu'elle dit par ailleurs, « à l'intérieur de notre groupe, on se parlait franchement » Elle appréciait Yuding pour « ses qualités et sa sincérité », néanmoins paradoxalement, elle me dit qu'elle n'avait aucune confiance en elle : « je savais qu'elle pouvait répéter, mais je m'en fichais, je ne me taisais pas, je protestais chaque fois que je n'étais pas d'accord ». Quant à Yuding, découvrant des situations qu'elle avait ignorées jusque-là, elle dissimule parfois ses réflexions personnelles, elle le dit à propos de la chute de Lin Biao qui fut un évènement très important de la Révolution culturelle :

> « Plusieurs fois Joris avait appris par des étrangers, des évènements qu'on lui cachait dit Yuding, par exemple nous n'avions pas révélé ce que nous savions à propos de l'affaire Lin Biao »[35].

En effet, les Chinois ont un penchant à pratiquer le silence en maintes circonstances, à « garder secret » 保密 *baomi* certaines choses aussi bien pour leur propre sécurité, que pour celle de leur famille ou celle de leur pays, à cette époque c'était une nécessité pour leur survie. À partir de l'annulation de la cérémonie du 1er Octobre, date anniversaire de la fondation de la République populaire de Chine, ils s'étaient livrés, non moins que les Français de l'Ambassade, à de longues supputations avant d'apprendre la vérité. Très vite, ils avaient mis le fait en relation avec l'écrasement d'un avion chinois en Mongolie, « Le sujet était tabou dans l'équipe » dit Marceline. Leur malaise correspondait au « silence embarrassé » du

[34] Entretien avec A. Gombeaud, 2014 :14.

[35] Successeur désigné de Mao, Lin Biao 林彪 (1901-1971) meurt le 13 septembre 1971. Selon la version officielle de l'époque, il avait disparu dans un accident d'avion en tentant de de fuir en URSS. L'annonce de cette trahison en même temps que celle d'un complot, réel ou non, contre Mao Zedong, avait plongé les Chinois dans la confusion, ils étaient abasourdis. La rumeur avait circulé bien avant que l'affaire soit rendue publique en juillet 1972. Voir C. Boullenois, 2013 : 194-199 ; J-L ; Domenach 2012 :364-371 ; S. Leys 1998 : 563-570.

gouvernement en rapport avec l'accident, ils étaient eux aussi les victimes de la falsification de l'évènement : « Du jour au lendemain, dit Yuding, on apprend que ce grand maréchal de l'Armée populaire est un traître, on ne comprenait pas (…) on nous avait caché les conflits politiques entre les responsables du pays ». Pour sa sécurité, elle se tait comme ses camarades techniciens, ils savent qu'il peut être dangereux d'émettre un avis.

Le tournage devait durer trois mois, il fallut un an et demi : un temps de vie commune entre les cinéastes et Yuding suffisamment long pour tisser des liens ; ils furent encore renforcés en 1986 et 1987 lors d'un deuxième tournage : « une histoire de vent ». Yuding conserve le souvenir d'une période riche de sa vie, elle qui d'une manière générale, ne glose pas sur les situations chargées d'affects, éprouvait une estime et une amitié profondes, dit-elle, pour Joris qui avait l'âge de son père. Il savait créer un climat de confiance autour de lui, il accordait de l'importance à ses collaborateurs qu'il consultait et faisait participer activement à la création du film. Elle s'était sentie proche de Joris Ivens pour avoir été présente près de lui, non seulement sur les tournages, mais durant les dîners qu'elle partageait de temps en temps avec le couple et les conversations qu'ils entretenaient sur le travail et sur la culture chinoise. Yuding conserve de Marceline, à cette époque, le souvenir d'une femme très exigeante pendant le travail. En acceptant le poste elle avait été avertie de quelques évènements notables de la biographie des cinéastes, ainsi, elle savait que Marceline avait été déportée au camp d'Auschwitz-Birkenau à l'âge de 15 ans, c'est pourquoi elle lui pardonnait dit-elle, sa manière de parler avec dureté en bien des occasions. Marceline dit d'elle-même « la violence, l'enfer de ce que j'avais vécu m'avaient rendue trop dure ». Yuding, était bien documentée sur les camps, lors de ses deux séjours à Berlin-Est, elle était allée visiter Auschwitz-Birkenau précisément, mais aussi Dachau, Ravensbrück, un camp pour femmes et plusieurs autres encore avec ses collègues de la Fédération des femmes de Berlin-Est. Les visites avaient été organisées par la Fédération des femmes, et par l'Ambassade, dit-elle. Encore une fois, elle a vécu une expérience hors du commun pour une femme chinoise à ce moment-là. Marceline fut probablement étonnée de l'apprendre. Avaient-elles parlé de leur expérience ? Non, dit Yuding, elles ne sont pas comparables, Marceline se trouvait dans un camp d'extermination, et non comme moi, dans un camp de rééducation. Elle jugeait probablement son expérience indicible comme l'ont écrit souvent les rescapés des camps de concentration. Elle avait perdu là-bas, une grande partie de sa famille dont son père, et, peu après leur retour son frère et une de ses sœurs, comme beaucoup d'autres, s'étaient suicidés. Par ailleurs, qu'en dire puisque Yuding refusait de considérer ses propres souffrances, se

complaisant dans le langage de propagande : « L'école m'a permis de connaître le travail de la campagne, j'ai appris beaucoup de techniques, mon corps s'est endurci, je suis depuis en bonne santé». C'est ce qu'elle a écrit en 2014 dans le Journal de la maison des retraités de la Fédération des femmes, l'article étant intitulé : « Les souvenirs agréables de l'École du Sept mai ». Comment les personnes qui ont payé de leur santé les mauvais traitements dans ces écoles ont-elles réagi? Toutefois, elle n'est pas la seule à tenir ce discours : Michael B. Frolic cite un cadre qui passa deux années dans un camp du Henan et finit par apprécier « la vie rude et sommaire » dit-il, « je m'endurcis physiquement (…) ces deux années se révélèrent comme la meilleure période de mon existence » (1980: 35).

Marceline ne connaissait pas les antécédents familiaux de Yuding, laquelle ne se confiait pas : « Lorsqu'on était issue d'une famille féodale, on ne parlait pas de notre vie personnelle » dit-elle. De plus, son éducation l'avait formée à ne pas se plaindre, elle ne partageait pas ses peines et ses préoccupations quotidiennes. Ainsi, pendant le tournage d'un film à Shanghai, elle s'était absentée deux jours pour aller à Beijing voir son père qui décéda juste à ce moment-là, Marceline n'avait rien su. Au Shandong, Yuding reçoit la visite de son frère cadet, Didi, à l'hôtel où elle résidait avec l'équipe, elle le reconnait à peine tant il a vieilli, il a perdu ses cheveux, il raconte qu'il est obligé de faire un travail avilissant, fouiller les eaux usées pour chercher les morceaux de métal précieux alors qu'il est enseignant. Elle est très affectée par ces retrouvailles, un véritable « choc », dit-elle, elle souffre mais ne s'épanche pas auprès de ses camarades. C'est un comportement hérité : « Dans notre famille, on ne montrait pas aux autres nos souffrances » dit-elle. Par abstention, Yuding désobéit à l'injonction de Zhou Enlai de « tout montrer à Joris » car le cas des enseignants comme son frère présentait un contrexemple intéressant des situations idéales et plutôt « roses » qui étaient filmées. Les conversations entre les deux femmes étaient strictement professionnelles. Pour sa part, Marceline justifie ainsi son manque de curiosité pour la vie et la famille de Yuding : « Nous étions complètement accaparées par les questions du travail ».

Cependant, en dehors des antagonismes réels entre les deux femmes, Yuding comme tout Chinois à ce moment-là face à des Occidentaux, avait certainement adopté une attitude prudente. Elle était dans une situation paradoxale : d'une part, elle avait des devoirs d'honnêteté et de franchise envers Joris et Marceline pour les aider selon l'ordre de Zhou Enlai, d'autre part, sa volonté de loyauté à l'égard du Parti, l'empêchait bien évidemment de tout dire. Elle le confirme lorsqu'elle déclare à maintes reprises dans nos entretiens : « J'appartiens au Parti qui m'a formée ». Par son éducation elle avait été habituée à une

certaine réserve en société, une qualité appréciable dans une période politique marquée par la délation. Elle se trouvait en position d'interface entre, les techniciens qui ne parlaient pas le français et le couple des cinéastes. Elle ne dévoile pas son passé, ses camarades ne savaient rien de ses origines et peu de ses expériences professionnelles. Longtemps après le tournage, dans les années quatre-vingt-dix, une cadre du Studio Central des Actualités - l'équipe des techniciens dépendait en effet du studio des actualités - lui fit cette observation : « tu n'as rien dit sur ta vie de lutte d'une femme professionnelle, dit-il, alors que tu as été une femme typique de la Libération de la Chine ».

Marceline, suppose dit-elle, que Yuding devait rendre compte des évènements du tournage à quelque autorité, ce dont elle n'a jamais eu la preuve, et ce que conteste Yuding chaque fois que je lui pose la question[36]. Nous savons en effet que la pratique de rapports écrits à tous les échelons de la bureaucratie est une tradition ancienne de la Chine[37]. Par ailleurs, d'une manière générale, l'exercice du renseignement est une composante des pays totalitaires[38]. Enfin, la surveillance continue des étrangers est attestée par tous ceux qui se trouvaient en Chine pendant la Révolution culturelle et bien après encore, ce qui est dit implicitement dans la directive du Comité central du parti communiste chinois et du Conseil des affaires d'État, citée précédemment[39].

5. De la difficulté de saisir la Révolution : place de la dialectique, de l'échange et du dialogue sur les lieux de travail

Yuding fut étroitement associée à la vie professionnelle du couple : « Elle savait que cela allait moins bien qu'en apparence, (dans la société) dit aujourd'hui Marceline, mais elle ne disait rien ». Yuding ne confirme pas cette assertion et quand bien même, elle était suffisamment lucide pour ne pas se mettre en danger en dévoilant ses doutes et ses pensées intimes. Personne n'était entièrement dupe de ce qu'on leur donnait à voir dans les lieux où ils étaient conduits, mais personne ne parlait franchement. Marceline écrit aujourd'hui à propos des acteurs de « l'opéra de Pékin »:

> « Nous les trouvions stupides et on a voulu montrer jusqu'où cette stupidité allait. On n'intervenait pas dans le film mais nous espérions bien que tous les spectateurs

[36] Cl. Cadart 1976 : 25-28. Dans une discussion avec L. Bianco, L. Vandermeersch, et M. Bastid, l'auteur évoque l'espionite des interprètes chinois mis à la disposition des Français pendant la Révolution culturelle, ils étaient tous, dit-il, des interprètes-surveillants.
[37] Sur le fonctionnarisme et la tradition bureaucratique du gouvernement chinois depuis l'Antiquité voir É. Balazs 1968.
[38] R. Faligot 2010 ; S. Leys 1989 : 235-261 .
[39] Voir la note 12, page 302.

> constateraient la connerie de ce spectacle. Ces artistes regrettaient certainement les opéras classiques, mais ils ne nous faisaient pas part de leurs sentiments[40].

Toutefois, au moment du tournage, en quels termes avait-elle exprimé ses réflexions aux membres de l'équipe? Le climat politique de la Révolution culturelle empêchait la libre parole, d'où les paradoxes et les contradictions dans les déclarations de tous. Il y avait ce qu'on ne devait pas dire pour se préserver, mais aussi les questions qu'on ne pouvait pas poser pour ne pas mettre les autres en danger en les obligeant à répondre.

Les films qui nous emmènent de Beijing à Shanghai, du Xinjiang au Shandong et au Liaoning, font état de l'ordre restauré après les années violentes de 1966 à 1970, grâce au contrôle administratif et policier. Certes, les cinéastes attestent de la révolte des ouvriers de « l'usine des générateurs », mais elle se termine par une discussion positive qui montre bien qu'ils ont toute liberté de s'exprimer et sont écoutés, c'est donc finalement un morceau de propagande. Quels que soient leur statut et leurs activités, toutes les personnes interviewées répondent aux questions en comparant le présent au passé, c'est-à-dire le temps avant la Révolution culturelle, parfois même celui d'avant la Libération. Chaque fois, le présent est loué, le passé dénoncé. On accuse les propriétaires terriens, les capitalistes, les cadres peu scrupuleux, les professeurs qui abusaient de leurs pouvoirs. C'est comme si les films étaient-là pour prouver que la propagande avait réussi.

« Nous pouvions vraiment aller partout, sauf filmer dans les installations nucléaires » dit Joris Ivens (1976 :17). Ils visitèrent une quinzaine d'usines, avant de choisir celle des générateurs, près de Shanghai : « Nous ne voulions pas d'une usine pilote, seulement une usine banale », dit Marceline. Par hasard, en visitant une exposition consacrée à la Commune de Paris, ils avaient rencontré deux ouvriers qui y travaillaient, c'est alors qu'ils avaient eu envie de s'y rendre. Cependant, ils furent le plus souvent conduits dans les endroits qui mettaient en valeur les résultats positifs de la politique mise en place, tous étant des modèles d'organisation et d'économie. Mao avait lancé le slogan : « Dans l'agriculture apprendre de Dazhai » 农业学大寨, *nongye xue dazhai* », « Dans l'industrie, apprendre de Daqing » 工业学大庆, *gongye xue daqing* ». Ces lieux de réussite du collectivisme étaient visités par des millions de Chinois, après 1970 c'étaient des étapes quasi-obligatoires pour les étrangers invités. Marceline et Joris refusent de filmer la brigade trop caricaturale de Dazhai 大寨 dans le Shanxi. Ils acceptent toutefois de montrer un endroit tout aussi exemplaire en matière de réussite industrielle : la ville de Daqing 大庆. Situé dans la province du Heilongjiang, le

[40] Entretien avec Adrien Gombeaud 2014 ; 14.

complexe pétrolier de Daqing cité pour le patriotisme et l'esprit d'entreprise de ses habitants, illustre un autre slogan de Mao: « Compter sur ses propres forces ». En effet, les familles pionnières avaient dû s'organiser seules, elles avaient bâti leurs logements et créé une agriculture pour leur consommation. Dans des conditions climatiques très rudes, elles avaient dû trouver des solutions pour résoudre seules leurs difficultés, ce que ne manquent pas de clamer les ouvrières. Dans ce coin isolé du Nord-Est de la Chine, Daqing réalisait l'idéal de la Révolution culturelle, la fusion entre la ville et la campagne, les ouvriers et les paysans, le travail intellectuel et manuel. Les jeunes filles de 20 ans qui en 1970 avaient formé la première équipe de foreuses, en raison de leur endurance aux épreuves physiques avaient été appelées les « Jeunes filles de fer ».

Marceline se défend d'avoir fait un film de propagande :

> « On peut penser, cela nous a été reproché, que nos films étaient de la propagande. Je ne suis pas d'accord. Ce que nous avons montré, les gens le vivaient vraiment, c'est quelque chose qui était aussi ancré en eux » (2014:11).

Certes, mais ils n'ont montré que des personnes qui toutes vantaient les mérites de la Révolution culturelle avec le langage appris de la propagande qu'elles avaient intégré c'est-à-dire, avec les représentations du bon et du bien qu'on leur avait inculquées, toujours liées à l'idéologie et au patriotisme. Ils n'avaient pas interrogé tous ceux qui auraient pu contester et dire qu'ils n'étaient pas heureux, car la censure était de tous côtés. Yuding ne se défend pas d'avoir participé à la propagande de la Révolution culturelle, alors qu'elle était consciente du caractère exemplaire des lieux choisis, et par conséquent de l'écart entre le vécu de la masse des Chinois et celui des personnes filmées. Elle le dit sans manifester aucune gêne, elle était habituée à servir la propagande. Entre 1964, date de l'ouverture de l'Ambassade française et 1966, puis en 1970 et 1971, en tant qu'interprète elle avait souvent accompagné de délégations françaises dans des lieux qui montraient la modernité ou le bon fonctionnement des institutions chinoises, hôpitaux, coopératives agricoles, donc des endroits sélectionnés. Il va sans dire que l'interprète devait répondre aux questions des Français en valorisant la Chine. Elle ne peut donc pas déciller les Occidentaux. Certes, Zhou Enlai avait prévenu Joris Ivens : « c'est une habitude d'embellir la réalité face aux étrangers, avait-il dit, et de ne montrer que l'aspect positif des choses **»**. Yuding avait-elle conscience de participer à une tromperie en ne dénonçant pas l'écart entre ce que donnait à voir les lieux filmés et la situation générale de la Chine et des Chinois, pour ce qu'elle en connaissait? Elle reprend le discours de Zhou Enlai :

> « C'est une habitude en Chine dit-elle: on cache les mauvaises choses de la famille aux inconnus et on ne veut pas montrer les mauvaises choses du pays aux

étrangers (…), on veut être fier de notre pays (…). Chaque jour on fait le ménage, mais si on sait qu'un invité va venir alors on arrange encore plus la maison, c'est naturel ».

C'est pourtant le reproche qu'elle faisait aux Ouïghours. Elle n'est pas choquée par le discours des ouvrières de Daqing qui ânonnent, comme des robots, les formules de Mao Zedong sur l'étude de la philosophie, et son application dans la pratique :

> « Selon la métaphysique, dit l'une d'elle, les choses sont immuables et la conception philosophique du Professeur Mao nous a appris que les choses se transforment en leur contraire ; c'est dans la pratique qu'on trouve la vérité (…) faire la révolution avec économie, nous en sommes fières, la pratique a montré que le coton sert à fabriquer l'étoffe, mais l'étoffe peut redevenir coton, c'est un processus dialectique, on a pu confectionner (avec la ouate) des vêtements pour l'hiver (…) Notre intérêt pour la philosophie ne cesse d'augmenter, cela nous aide à persévérer dans nos études. Étudier "De la pratique et de la contradiction " pour avoir une forte pensée commune, c'est à cela que sert la théorie»[41].

La dialectique de la propagande, présente chez toutes les personnes interrogées dans tous les lieux du tournage, pas plus que l'idolâtrie qui transparaît dans ces propos ne dérangent pas Yuding à ce moment-là. « C'est le discours d'une partie des ouvrières à cette époque-là, je trouvais ça normal, dit-elle, il y avait beaucoup de gauchistes, moi-même parfois je l'ai été un peu ». « Nous étions libres de choisir nos interlocuteurs » dit Marceline, or toutes les personnes interrogées, expriment leur satisfaction de la Révolution culturelle, mais qui aurait osé se plaindre ? Yuding justifie les discours recueillis : « À ce moment-là dit-elle, tout le monde croyait au changement par les efforts de chacun dans le travail ».

Quelques jeunes ouvriers de Daqing acceptent de parler de leurs difficultés, de leur isolement, de leur famille qui leur manque surtout quand ils sont mariés, et des tiraillements qu'ils ressentent lorsqu'ils doivent revenir après leurs congés, c'est-à-dire une fois seulement par an. Pourquoi reviennent-ils ? Pourquoi étaient-ils venus s'installer là après la Révolution culturelle ? Par idéal « pour servir leur pays », disent-ils en chœur : « Si on met la révolution au premier plan, tout devient clair… » précise l'un d'eux. Un autre déclare : « l'égoïsme est un héritage de l'ancienne société, il est difficile de s'en débarrasser », c'est du pur recraché de la propagande, tiré de l'enseignement de Mao Zedong :

> Jamais et nulle part, un communiste ne placera au premier plan ses intérêts personnels, il les subordonnera aux intérêts de la nation et des masses populaires. C'est pourquoi l'égoïsme, le relâchement dans le travail, la corruption, l'ostentation, etc.

[41] Propos d'une femme, relevé dans le film : « Autour du pétrole ».

méritent le plus grand mépris, alors que le désintéressement, l'ardeur au travail, le dévouement à l'intérêt public, l'effort assidu et acharné commandent le respect.[42]

« Le Rôle du parti communiste chinois dans la guerre nationale » (Octobre 1938), *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung, tome I.*

Jean Esmein pointe au contraire le mécontentement des pionniers de la colonisation, ils étaient rarement des volontaires, dit-il: « Beaucoup partaient à contrecœur en conservant une vive rancune contre les cadres qui les avaient désignés pour ce sort parmi les autres travailleurs (…) ils devinrent de virulents critiques du Parti[43]». Ceux-là n'avaient pas été interrogés.

Ainsi Yuding entend pendant un an et demi, des hommes et des femmes qui célèbrent la Révolution culturelle. Elle n'a jamais contesté l'approche des cinéastes, à l'exception d'une scène du film intitulé « La pharmacie n° 5 de Shanghai » » qui n'était pas dit-elle, représentative de la réalité des comportements des Chinois: Joris filme un couple de pharmaciens pendant leur jour de congés, la femme est assise dans un fauteuil, elle écoute la radio, son mari, accroupi fait la lessive dans une cuvette posée sur le sol. Or, « Les hommes qui effectuaient les tâches domestiques étaient « très rares », dit-elle, ce que souligne en effet, l'anthropologue Phyllis Andors

« (Moreover) the still important role of the family in economic production and the provision of services means that when women do work outside the home they often bear a "double burden". Male participation in traditional female work, an extremely important and unprecedented reality in China today, clearly remains the exception rather than the rule » (1983:173).

La scène dérange tous les Chinois de l'équipe. Le partage du travail domestique ne signifiait pas l'inversion des rôles, dit Yuding. Montrer une femme se prélassant pendant que son mari effectue les corvées était inacceptable pour les Chinois, ils avaient réagi[44]. Le soir, en réunion comme chaque jour avec Joris et Marceline pour discuter du travail, ils demandent qu'on supprime la scène, dit Yuding, Joris refuse. Marceline dément : « ils n'auraient jamais osé demander cela » dit-elle, leurs souvenirs ne sont pas toujours en adéquation.

[42] « Citations du président Mao Tsé-toung », 1967 : 163. XXVIII, « les communistes ».
[43] J. Esmein, 1970 : 214. Diplômé de l'école des Langues orientales, attaché de presse à Beijing de 1965 à juin 1968, l'auteur a suivi sur place les péripéties de la Révolution culturelle.
[44] Ce point de vue est contesté par Deng, femme chinoise d'un milieu intellectuel qui avait trente ans en 1972, « En ville, dit-elle, avant l'arrivée de la machine à laver électrique, les hommes faisaient très souvent la lessive».

6. « Si l'on n'est pas sensible aux femmes, à leur condition, à leur différence, on rate la Chine[45]

Étudiant les aspects de la Révolution culturelle, on ne peut ignorer la condition des femmes, elle a été au cœur du combat révolutionnaire et des préoccupations politiques de la Chine depuis 1919. Certes, le communisme a libéré les femmes du joug de la famille par la loi du mariage, elles ont pu sortir de la sphère domestique dans laquelle elles étaient enfermées depuis des siècles, cependant sous prétexte de l'égalité des sexes, on a voulu les mouler dans des modèles pour transformer la société, elles ont été contraintes à se déféminiser et à renoncer à une vie de famille pour se consacrer au travail et aux activités politiques, à renoncer à leurs désir d'enfants pour se plier au planning familial, à avorter souvent.

La condition féminine était au centre de ses intérêts, dit Marceline, elle interroge les femmes pour savoir ce comment elles sont traitées et ce qu'elles pensent de leur place dans la société. Que savait-elle de la vie des femmes chinoises en arrivant en Chine ? L'expérience de Yuding qui travaillait à la Fédération des femmes a probablement été une aide précieuse pour les cinéastes. Elle n'aura surement pas été seulement une traductrice comme le dit Marceline, mais elle aura influencé leur regard sur la Chine. Les films présentent des femmes dans des rôles différents, ouvrières, pêcheuses, pharmacienne, qui toutes témoignent d'une même préoccupation : prendre leur place dans la société par l'exercice d'une profession, être considérées comme égales à l'homme. « Naturellement, dit Yuding, personne n'est jamais au même niveau, les gens ont des vies différentes, mais pour faire connaître ce qu'était la Révolution culturelle à ce moment-là, il fallait montrer les femmes qui se battaient pour travailler comme les hommes et avoir les mêmes droits ». C'est réduire les femmes à n'être que des travailleuses, sachant toutefois que dans les interviews, interrogées sur leur vie privée elles ne disent rien de personnel ou si peu. Les cinéastes donnent la parole aux femmes, mais ils ne soulignent jamais, d'une manière ou d'une autre, qu'ils ne sont pas dupes de ces morceaux de propagande qu'ils donnent à voir au spectateur. Par exemple, les femmes ont

[45] Selon Julia Kristeva, l'auteur de cette assertion dans son ouvrage « Des Chinoises » écrit à la suite d'un séjour en Chine en 1974: « Le rôle des femmes et par conséquent la fonction de la famille ont en Chine une spécificité que le monothéisme occidental ne connaît pas ». Partant de là, elle s'intéresse donc à la différence sexuelle, à l'identification de la fille à loi paternelle, au suicide dans la famille à dominance paternelle, au totalitarisme et à la dénégation de la différence des sexes. C'est seulement en abordant ces thèmes qu'on peut s'interroger dit-elle, sur les problèmes des femmes « en évitant de projeter nos réflexions issues de notre expérience occidentale ». J. Kristeva 2001: 28

raison de vouloir être financièrement indépendantes, toutefois elles l'expriment toujours à travers le discours idéologique, comme à Daqing :

> « Nous voulons contribuer à l'édification de l'industrie, ne pas rester oisives, ne pas être des consommatrices (…) disent-elles à Daqing. Le travail renforce notre idéologie et nous libère économiquement ». « Avant (la Révolution culturelle), nous nous sous-estimions, mais nous nous sommes exercées, nous avons décidé de combattre les idées reçues (…) les idées féodales qui n'ont pas entièrement disparu »[46].

Sur le terrain des tournages, Yuding est à même d'observer les contradictions de la politique entre la théorie et la pratique, entre le centralisme et l'application de la loi ainsi que les manipulations des dirigeants locaux pour compliquer les projets des cinéastes. Néanmoins, elle ne peut pas faire d'objections qui diminueraient la portée des films, elle est en accord avec le principe de présenter de manière positive les résultats obtenus, par la Révolution. Elle ne critique jamais le travail de Marceline et Joris Ivens. Plusieurs films apparaissent comme le porte-parole des femmes, notamment : « Autour du pétrole : Taqing », « le village des pêcheurs : Shantoung » » et « Une femme, une famille ». Toutes font état de l'idéologie de l'égalité des sexes dans le travail, de leur lutte pour y parvenir, ou de leur réussite.

Ainsi le film « Une femme, une famille » présente Kao Chou Lan, une jeune femme mariée, mère d'un enfant, Vice-présidente du syndicat de l'usine de construction de locomotives près de Beijing, telle une figure exemplaire de l'application de la pensée de Mao Zedong concernant le travail des femmes *:*

> « Il est de première importance pour l'édification de la société socialiste d'entraîner en masse les femmes à participer aux activités productrices. Le principe « à travail égal salaire égal » doit être appliqué dans la production… »
>
> Note sur l'article : « Les Femmes rejoignent le front du travail » 1955, L'Essor du socialisme dans les campagnes chinoises[47]

Il illustre le changement de statut de la femme depuis la Libération, surtout depuis le début de la Révolution culturelle, et l'application de la directive de Mao Zedong :

> « Il faut former autant que faire se peut les femmes cadres afin qu'elles soient convenablement représentées dans les équipes de direction aux différents échelons et jouent un rôle effectif », « nous devons mener une lutte résolue afin que les femmes ne

[46] J'ai relevé cette assertion d'une ouvrière dans le film : « Autour du pétrole, Daqing ».
[47] *Cf.* « les citations du président Mao Tsé-toung », 1967 : 177, chapitre XXXI.

soient pas victimes de la discrimination, évincées de certains domaines, voire maltraitées »[48].

Avec Kao Chou Lan, les cinéastes sont entrés au cœur de la vie de l'usine, ils l'ont suivi dans tous ses déplacements, ils ont eu l'opportunité d'observer son rôle, de comprendre l'organisation d'une *danwei* après les rectifications du Parti en 1968[49]. Le film met en évidence le droit à la parole du prolétariat, Chou Lan dialogue avec les personnels de tous les départements de l'usine, accueille leurs critiques et leurs revendications avec la même attention. On constate la liberté de revendiquer à tous les échelons de l'entreprise, on entend les réclamations des ouvriers et ouvrières des ateliers, celles des femmes qui s'occupent de la cantine et de la garderie des enfants, personne n'est oublié. Elle transmet leurs messages au Comité révolutionnaire, pour améliorer les conditions de travail. Le film concentre tout ce que la Révolution culturelle est censée avoir apporté pour transformer la société : cette femme a pu accéder à un haut niveau dans l'échelle de l'usine, les hommes interrogés confirment que les mentalités ont changé. Interrogés sur la légitimité de Kao Chou Lan à exercer sa fonction, l'un d'eux répond qu'on la respecte en raison du courage qu'elle a manifesté pendant la Révolution culturelle, elle avait en effet « osé combattre les responsables révisionnistes de l'usine » dit-il, bel exemple de reconnaissance de valeurs guerrières qui étaient attribuées aux seulement aux hommes autrefois [50] . Un groupe de femmes rappelle les valeurs révolutionnaires, elles n'hésitent pas à juger Kao Chou Lan : elle s'est coupée des ouvriers parce qu'elle a un grade, disent-elles. Elles expriment la peur du retour à l'ancienne société par des attitudes bourgeoises, ainsi la méthode de travail de Marceline est critiquée : faire de Kao Chou Lan une vedette, c'est aller contre le principe d'égalité du prolétariat: « il y a d'autres femmes aussi intéressantes qu'elle à filmer dans l'usine », dit une employée. L'idéologie est un recours facile, me semble-t-il en regardant la scène, pour masquer une jalousie bien naturelle, mais inavouable probablement entre collègues.

Le film tout à la gloire du communisme s'achève sur la présentation de la famille de Kao Chou Lan. Le passé est dénoncé, la mère de Kao Chou Lan témoigne des tortures endurées pour le bandage des pieds quand elle était enfant et de l'asservissement des femmes

[48] Cette directive de Mao Zedong est tirée de l'éditorial de *Renmin Ribao* du 8 mars 1974, intitulé : "Que les femmes passent à l'action " Certes, le film a été tourné en 1973, mais il reflète l'esprit de la presse après 1970. J. Kristeva 2001 : 229.

[49] La *danwei* est après 1950 l'unité de travail : usine, hopital, université, toute institution de l'État chinois dont dépend un individu, voir la note 81, page 215.

[50] Certes il y a dans l'histoire de Chine quelques exemples de femmes guerrières, la légende de Hua Mulan, femme déguisée en homme pour combattre dans l'armée, sous les dynasties des Song, et plus près de nous Qiu Jin, révolutionnaire féministe exécutée en 1911.

mariées avant l'arrivée des communistes. La problématique de l'émancipation des femmes apparaît dans les discussions familiales, la nièce de Chou Lan, une adolescente d'une quinzaine d'années est critiquée pour un comportement qui relève de l'idéologie bourgeoise : elle a acheté un nouveau pantalon, une dépense superflue. Elle aspire à la coquetterie alors que l'économie est une préoccupation idéologique à ce moment-là. Cette discussion met en évidence l'opposition des valeurs éthiques des deux générations, celle des adultes c'est-à-dire la frugalité de la morale communiste et celle de la jeune fille, le besoin de consommation de la vie moderne qui est condamnable à ce moment-là. Toutefois, elle se termine par la louange du régime socialiste qui leur permet à tous une vie confortable, un parfait discours de propagande pour attester de l'harmonie de la société chinoise depuis la Révolution culturelle. Ces propos, par trop laudatifs, ne semblent pas naturels à nous spectateurs, en effet, « Devant témoins, souligne Simon Leys, les gens font généralement état de leur bonheur dans une phraséologie empruntée aux pages de la *Chine en construction* »[51].

Pour Yuding, garante de la propagande : « les films reflètent dit-elle, l'état de satisfaction de la majorité des employés à ce moment-là ». En effet, après les bouleversements de la Révolution culturelle, les unités de travail connaissaient une période de stabilité.

Le film, « les pêcheurs », tourné dans le village de Da Yu Dao dans le Shandong, traite des revendications des femmes pour exercer un métier d'homme. Elles sont pêcheuses, elles veulent prouver qu'elles ont les mêmes capacités que les hommes, qu'elles peuvent aller en haute-mer et réparer leur bateau s'il le faut. Elles ne sont pas les seules puisque un bateau de pêche dirigé uniquement par des femmes existait déjà sur l'île de Chanze dans la province de Liaoning. Elles citent comme tout le monde en Chine à ce moment-là, la fameuse phrase de Mao Zedong: « ce que l'homme peut accomplir, la femme le peut aussi » et pour l'illustrer, donnent l'exemple des « jeunes filles de fer », ces jeunes femmes qui travaillèrent telles des hommes pour défricher la terre en 1963 à Dazhai, ou celles qui formèrent la première équipe d'extraction du pétrole à Daqing en 1970. La Libération de la femme, par la loi du mariage, certes une libération de la tutelle du père et du mari, est à comprendre aussi et dans ce cas, comme une libération de la force du travail féminin pour servir le pays. Certes, elles sont libérées des tâches domestiques par la création des cantines et des crèches, cependant, en voulant faire preuve d'endurance physique pour exercer des métiers d'hommes, elles sont aliénées à la propagande socialiste qui propose un idéal du « moi » féminin sans tenir compte

[51] S. Leys 1998 : 390. Ce magazine mensuel qui s'appelle aujourd'hui *La Chine au présent*, fut fondé par Song Qingling en 1949, publié en plusieurs langues pour faire connaître les éléments positifs de la culture chinoise, et de la vie en Chine.

de la différence de constitution des sexes. Elles répondent volontiers aux questions sur leurs peurs, sur leurs difficultés à surmonter les idées conservatrices de leur entourage. En effet, les *a priori* sur la conception du travail des femmes sont encore nombreux, ils relèvent de la représentation ancrée dans la société de la répartition des tâches, car, dans la société traditionnelle les hommes labouraient, les femmes tissaient. Un vieux capitaine, avoue qu'il a encore des préjugés sur l'égalité des sexes :

> « Dans la nouvelle société, elles (les femmes) peuvent travailler la terre, c'est déjà pas mal. On s'est réunis à la cellule du Parti pour discuter, on a choisi les plus robustes (…) j'essaie de surmonter peu à peu me idées erronées ».

Cette réflexion atteste du pouvoir des cadres du Parti, les candidates à la profession de pêcheuses ont été sélectionnées sur des critères qui les assimilent aux hommes : force physique, vigueur. Ce « vieil homme » dit Yuding, pas si vieux en réalité car il a cinquante ans, dit qu'il ne comprenait pas bien ce qu'était la Révolution culturelle :

> « Je voyais mal ce que signifiait la Révolution culturelle, j'étais incapable de m'orienter dans la juste direction, j'étais en moi-même dans un grand embarras. Je me suis dit qu'il fallait suivre le Président Mao (…)

« Vous trouvez que c'est bien de suivre sans comprendre ? » interroge Marceline

> « C'est tout de même positif, peu à peu j'ai compris de quoi il s'agissait, il faut du temps pour s'habituer au changement, j'avais des idées individualistes etc. »

Jiang Qing voulait que les cinéastes retirent cette déclaration du film, les paroles du pêcheur portaient une ombre à la scène par ailleurs politiquement correcte. Pourtant cette réflexion avait interpelé Yuding :

> « Qu'est-ce que je savais de la Révolution culturelle ? dit-elle, nous n'avions pas eu l'occasion d'approfondir la connaissance, (de la Révolution culturelle), puisque c'était la décision du Parti, alors c'était bien, c'était juste».

Certes, personne ne pouvait avoir une connaissance globale de la Révolution culturelle, une pleine représentation du désastre créé par Mao Zedong, chacun l'éprouvait là où il se trouvait, selon sa catégorie sociale en en subissant les conséquences. Le capitaine de pêche en observe les effets positifs, il célèbre les acquis de la Révolution culturelle en mettant en avant la liberté de parole : « Avant on n'osait pas faire d'objections, on ne faisait qu'exécuter ». Comme la majorité des Chinois, Yuding se conduisait selon les instructions de Mao, malgré ce qu'elle savait des exécutions, des envois dans les camps, des perquisitions et des dénonciations ou bien justement à cause de cela, c'était une question de survie. Par ailleurs, dit Simon Leys (1998 :376), le mot " Révolution " recouvrait des significations différentes pour la plupart des Chinois :

« Comme on pouvait s'y attendre, de tous les mots du langage, celui qui a été le plus malmené est celui de "Révolution " : on l'a mis *partout,* sa réalité n'étant nulle part. "Révolution" est devenu synonyme d'"ordre établi" ou d' "administration" (…). Tous les organes gouvernementaux (…) ont simplement été rebaptisés "comités révolutionnaires" (il y a des "comités révolutionnaires" pour tout…) la nouvelle appellation indique simplement que l'administration en question a été dédouanée par la "révolution culturelle" et peut donc tranquillement continuer à procéder comme dans le passé… »[52].

7. Encenser le présent, incriminer le passé : ne plus rendre hommage à tout prix à la révolution

La Révolution culturelle prend fin avec la disparition de Mao en 1976. En fin 1986, puis en 1987, Marceline et Joris Ivens reviennent en Chine pour la réalisation de leur dernier film : « Une histoire de vent ». Ainsi, plus d'une dizaine d'années après le tournage de Yukong, Yuding retrouve Joris et Marceline. « Joris avait demandé qu'on vienne me chercher » dit-elle, fière de la confiance qu'il lui portait. Elle aura alors quelques jeunes interprètes sous ses ordres. Ce sera un tournage mouvementé, Joris devra être hospitalisé à deux reprises et rapatrié en France. La deuxième fois, Marceline qui l'a accompagné reviendra seule terminer le film interrompu. Les conditions de vie avaient été difficiles pour un homme de près de quatre-vingt-dix ans, il fallait alors transporter Joris en chaise à porteurs, le cadre étant le désert de Gobi en Mongolie intérieure et le Mont Huashan 華山 dans le Shaanxi, une des cinq montagnes sacrées de Chine. En accompagnant Joris, Yuding découvre les merveilles de son pays, près de Xi'an l'Armée de terre, 兵马俑 *bing mayong*, et dans le Sichuan les sculptures bouddhiques de Dazu, 大足 dont la Guanyin 觀音 « aux mille mains » et le Grand Bouddha 大佛 *Da fo* de Leshan qui figurent dans le film. Ces déplacements lui donnent l'opportunité de rencontrer des autorités locales auxquelles il faut s'adresser pour obtenir les autorisations de filmer. De hauts fonctionnaires lui posent des questions sur son travail à la Fédération des femmes, s'étonnent qu'elle n'ait pas la carte du Parti, l'un d'eux propose d'appuyer sa demande, elle se sent valorisée.

Contrairement aux films précédents « Une histoire de vent » mêle le document et la fiction, la mythologie et la politique de la Chine, dans une histoire métaphorique du vent symbole d'une quête de liberté pour Joris. C'est un film autobiographique qui parle du rapport personnel de Joris à la respiration, il était en effet asthmatique, or, le vent renvoie en Chine au

souffle vital, ce qui apparaît dès les premières images lors de la rencontre avec un professeur de *taiji quan* 太極拳

Le film fait référence à toutes sortes de légendes de la culture chinoise, il y est fait allusion à Yi l'Archer qui écarta les pestilences, à son épouse Chang'e la déesse de la lune, au poète Li Bai qui se noya en tentant d'attraper le reflet de la lune dans le lac, au Roi singe, Sun Wukong personnage du roman mythologique du voyage vers l'Ouest, rebelle à toute la bureaucratie, et aussi à Qin Shi Huangdi le premier empereur historique de la Chine. C'est enfin, le regard rétrospectif de Joris sur la Révolution culturelle montrée comme une parodie dans l'une des scènes : du haut d'une estrade en carton-pâte, un cadre du Parti fait son discours de propagande à propos du XIe congrès du PCC, tandis que personne autour de lui n'écoute plus, seuls quelques enfants membres de la Ligue de la jeunesse chantent encore la gloire de la Révolution. Cette séquence constitue selon le critique de cinéma Gilles Marsolais « une dénonciation assumée du dogmatisme et de l'endoctrinement simpliste et une forme d'autocritique fondée sur la sagesse»[53]. Cependant Marceline se défend de « tout rejet envers la série des films « Yukong : « c'est plutôt dit-elle un mélange d'ironie voulue, mais pas aussi concertée » :

> « Lorsqu'on a entrepris le tournage de ce film, on avait vécu une profonde transformation intérieure au cours de ces dix dernières années»

Dans quel état d'esprit se trouvait Yuding en 1987? Elle ne commente pas les métaphores politiques qui émaillent le film. La Chine avait changé, et pourtant, selon Marceline, dix ans après la fin de la Révolution culturelle, les comportements des Chinois de l'équipe étaient les mêmes, tant dans leurs attitudes quotidiennes que face aux autorités chinoises. Depuis 1973, beaucoup d'évènements étaient intervenus, les intellectuels droitiers avaient été réhabilités dès 1980, l'étiquette de classe supprimée et Hua Guofeng, successeur de Mao très vite évincé par Deng Xiaoping appelé : « le Petit Timonier ». La démaoïsation avait commencé, mais elle n'est pas un fait tangible en 1987. Les intellectuels s'interrogeaient, écrit Jean-Luc Domenach :

> « Mao avait commis des erreurs, jusqu'à quel point ? Jusqu'où s'étendait la responsabilité du régime et de l'idéologie dont il s'inspirait ? Et finalement : pouvait-on discuter librement de tout cela, dans les rues comme dans les colonnes des journaux ? (…) Dans l'ensemble, le jugement historique restait donc favorable, non seulement à Mao, mais plus encore au régime communiste, puisque l'une des causes principales de ses erreurs était de ne pas en avoir appliqué toutes les règles » (2004 : 87).

[53] G. Marsolais, 1988 : 20. Poète, essayiste, ce Québécois titulaire d'une licence ès lettres de l'Université de Montréal est aussi diplômé de l'Institut des hautes études cinématographiques de France (IDHEC) et titulaire d'un doctorat en histoire du cinéma.

Autrement dit beaucoup de Chinois pensaient que la Révolution culturelle avait été un échec, à 30 % selon les déclarations du gouvernement, parce qu'elle n'avait pas été ou elle n'avait pas pu être appliquée correctement.

8. Les répercussions sociales pour Yuding : associée au nom de Joris Ivens en Chine dans toutes les manifestations sur le documentaire historique

Les commémorations, les associations, les réunions d'anciens camarades sont nombreuses en Chine, c'est presque un *fait social*. Plusieurs fois par an, les membres de l'équipe de tournage de Yukong et aussi d' « une histoire de vent » se réunissent. Une camaraderie née de cette expérience singulière avec les premiers cinéastes occidentaux les a longtemps tous réunis, aujourd'hui, beaucoup ont disparu. Contrairement à Michelangelo Antonioni qui fut critiqué par les Chinois après le tournage de son film, Joris fut toujours soutenu par tous les gens qui l'avaient approché. Pour ses quatre-vingts ans, en 1979, la veuve de Zhou Enlai, avait organisé un grand banquet rassemblant toutes les personnes qui avaient collaboré aux films ou avaient bénéficié de ses services depuis 1938. Tous ceux qui étaient encore vivants étaient venus, les étudiants à qui il avait donné des cours, les opérateurs qu'il avait formés ou qui avaient utilisé sa caméra à Yan'an. Yuding hélas, n'avait pas pu participer elle était ce jour-là loin de Beijing pour son travail à la Fédération des femmes.

La notoriété de Joris retentit sur Yuding, elle est maintenant connue à Beijing dans le monde de la cinématographie documentaire. Témoin des tournages, elle est sollicitée pour des interviews, elle participe à toutes les manifestations en l'honneur du cinéaste décédé en 1988. Marceline a repris contact avec Yuding en 2007, les deux femmes n'avaient pas eu de rapports depuis 1987. Leur relation a donc repris dans le cadre de la diffusion de l'œuvre de Joris, lorsque Marceline a été invitée par le Studio Central des Films et Documentaires Chinois à participer aux manifestations sur les films tournés en Chine avec Joris. En novembre 2008, l'École Normale des Arts et Médias de Beijing organisa une réunion internationale de trois jours sur la filmographie de Joris, intitulée « 50 ans de la vie de Joris », Yuding fut invitée à prendre la parole. La date correspondait au 110ème anniversaire de Joris. La manifestation dit-elle était soutenue financièrement par la « Fondation internationale Joris Ivens » à Nimègue, fondée par Marceline en 1989, je rappelle que Joris était Hollandais. L'année précédente pour préparer cet évènement, Yuding avait été convoquée sur le plateau de télévision de Beijing, BTV, pour répondre à un cinéaste hollandais qui préparait

l'émission. Lorsque Marceline ne peut se déplacer pour venir chercher à Beijing un prix décerné à Joris, elle demande à Yuding de la remplacer pour recevoir l'objet, une caméra en matériau doré, on peut voir la scène de la remise sur le moteur de recherche chinois, *baidu*. En octobre 2011, pour la 4ème édition du Festival du cinéma, « first film cinéma » 新人电影节, *xin ren dianying jie* Marceline revient pour une rétrospective de l'œuvre de Joris, on lui attribue plusieurs interprètes dont elle n'est pas satisfaite, elle demande à Yuding de venir l'assister[54]. Pendant deux semaines que dure le festival, Yuding travaille bénévolement tous les jours et souvent très tard le soir. Elle le fait pour Marceline, mais aussi en souvenir de Joris. Les jeunes interprètes ne s'embarrassent pas de scrupules dit-elle: « lorsqu'elles ne comprennent pas un mot elles ne le traduisent pas » dit-elle, or Yuding ne veut pas qu'on trahisse l'Histoire de la Chine. Sa fierté est de rappeler qu'elle refuse d'être payée pour toutes ses interventions dans les média : « Je suis heureuse de pouvoir être encore utile à mon pays » dit-elle. Enfin, elle est apparue dans *la vieille histoire,* une émission régulière à la télévision qui revient sur le passé, elle est un des derniers témoins des tournages avec Joris et Marceline.

En conclusion :

> « Les films de cette série (Yukong) dit Marceline Loridan-Ivens sont les seuls témoignages d'une période historique importante On peut les voir comme des Occidentaux à la recherche d'une utopie qu'ils croyaient pouvoir se réaliser quelque part, et des Chinois, de l'autre côté, qui croyaient la faire. Donc, de la rencontre de deux utopies… »[55].

Marceline et Joris Ivens étaient totalement imprégnés d'une vision en effet utopique de la révolution, celle qu'ils s'en étaient faite en France, et à partir de quelques endroits visités en Chine en 1965 où on ne montrait aux Occidentaux que les usines et les communes populaires qui fonctionnaient bien. En 1972, pour le tournage on les emmène encore dans des lieux « modèles » qui confirment cet idéal de révolution. Pendant tout leur séjour, pour communiquer avec les Chinois, ils sont dépendants de leurs interprètes Yuding et Tsien, et pourtant, Marceline minimise le rôle de Yuding dans leur travail, alors qu'elle en est indissociable. Elle est comme l'avait dit Joris, « leurs oreilles », mais aussi « leurs yeux » en ce sens qu'elle donne des explications à des pratiques et des faits que les étrangers comme eux ne connaissent pas. On ne parlait pas de politique dit Marceline, or sous le régime de la

[54] Voir le reportage à l'adresse : http://www.chinaweekly.cn/bencandy.php?fid=84&id=5885

[55] Il semble y avoir quelque nostalgie dans ce propos de Marceline Loridan-Ivens, contrainte à abandonner l'utopie d'une société à laquelle avec Joris elle avait cru, une société nouvelle qui allait changer le monde. Voir G. Marsolais et M. Euvrard, 1988 : 21.

« penséemaozedong » tout est politique, Yuding a donc participé à cette « utopie de la Révolution culturelle », comme le dit l'épouse de Joris. D'une part, volontairement en ne révélant pas ce qui pouvait nuire à l'image de la Chine, d'autre part involontairement par ce qu'elle-même était assujettie à la propagande et parfois se laissait abuser, ce qu'elle dit aujourd'hui. Ainsi ils ont filmé des hommes et des femmes qui débitaient les formules du petit livre rouge et maniaient la dialectique maoïste de manière imparable. Les cinéastes sont convaincus de la sincérité des gens qu'ils rencontrent en général, à une exception près, ils ne sont pas dupes du discours des artistes de l'opéra de Pékin, selon Marceline.

Yuding avait eu le privilège de les accompagner, ayant été recommandée par le directeur du bureau des Actualités cinématographiques qui l'avait connue à Berlin-Est et l'avait appréciée. Les interprètes en langue française étaient rares pendant la Révolution culturelle, cinq ou six selon Marianne Bastid-Bruguière qui se trouvait à Beijing en 1967. De plus, l'accompagnement d'étrangers sur une longue période supposait une vie commune avec eux et exigeait des qualités autres que celles de traductrice pour des conférences ou quelques jours de congrès. Elle avait certainement été choisie par « L'Association pour l'amitié de la Chine avec les peuples étrangers » pour ses qualités morales, du point de vue révolutionnaire elle était fiable, elle n'allait pas trahir. En effet, elle avait toujours vanté les mérites de son pays, défendu le marxisme-léninisme maoïsme, elle se disait elle-même une vraie fille du Parti, elle clamait son attachement à son gouvernement. Confrontée aux Occidentaux au cours de ses déplacements et à Berlin-Est, elle avait donné satisfaction à la Fédération des femmes. Elle dit avoir été aussi choisie pour accompagner les cinéastes pours sa culture générale de la Chine, c'est aussi probable, car née dans une grande famille traditionnelle, elle avait une connaissance de l'histoire et de la littérature classique. En effet, pour comprendre la Chine telle que les cinéastes la découvraient, il fallait aussi être informé de l'état du pays et des mentalités avant 1949. Toutefois, elle avoue ne pas avoir rempli parfaitement sa mission en participant avec l'équipe à cacher quelques scènes de rues trop violentes aux Occidentaux, afin de ne pas montrer la révolution sous un jour trop défavorable. Cependant, il faut prendre en compte son propre aveuglement, la déformation de son jugement par la propagande, sa confrontation à des situations qu'elle découvrait en même temps que les cinéastes.

Ce travail lui avait permis de côtoyer des catégories professionnelles aussi rares que les femmes-pêcheurs de haute mer, ou les bergers kazakhs, et de découvrir des sites exceptionnels du Shaanxi, du Sichuan et du Xinjiang. Elle avait acquis des connaissances dans le milieu cinématographique, un domaine qui lui était jusque-là étranger. Pendant un an et demi, elle avait pu appréhender la vie des Chinois, constater les effets de la Révolution

culturelle en différents lieux. Ce fut encore une fois un privilège de pouvoir exercer sa profession puisque le département international de la Fédération des femmes avait cessé toute activité.

Enfin, cet épisode de sa vie a eu des retombées sur sa vie de retraitée, elle est aujourd'hui associée au travail de Joris Ivens et Marceline en Chine, considérée comme un des témoins les plus proches du couple pionnier du cinéma d'avant-garde et documentaire, invitée aux manifestations qui célèbrent leur travail. Elle a été conviée plusieurs fois à répondre aux questions des journalistes tant à la télévision que dans la presse, sur les tournages et sur cette période très précise de la Révolution culturelle.

Chapitre 9 : De la répétition, jamais à l'identique : la vie après l'École du Sept mai

1. Dans le contexte de la Révolution culturelle : refonder une famille sur des bases solides

L'analyse du parcours de vie de Yuding met en évidence la répétition d'expériences telles que mariage, accouchement, activité professionnelle, toutefois, elles ne sont pas similaires, parfois même elles sont inverses. Certains de leurs aspects relèvent de choix dus à sa maturité acquise avec l'âge, mais ils sont aussi et avant tout, conditionnés par les cadres différenciés du contexte politique et social, avant et après la Révolution culturelle. Ainsi, nous verrons que Yuding s'était remariée avec Wang par crainte de n'avoir pas d'autre choix de conjoint, alors qu'avant sa rééducation à l'École du Sept mai, en tant qu'intellectuelle elle n'aurait pas consenti à épouser un employé d'usine[1]. Mère une deuxième fois en 1974, la naissance de sa fille fut programmée par le planning familial de la Fédération des femmes, par le hasard du renoncement d'une collègue, comme une occasion à saisir en quelque sorte. C'est l'exemple même de l'ingérence de l'État dans la vie privée des couples. Depuis 1970, la planification des naissances était devenue de plus en plus stricte, elle aboutira en 1979 à la politique de l'enfant unique 独生子女政策 *du sheng zi nu zheng*. À ces redoublements de faits, ajoutons son entrée à la chorale des anciens étudiants progressistes lorsque celle-ci se reforme en 1980, un militantisme possible au grand jour, à l'inverse de l'obligation de clandestinité trente ans auparavant pour pouvoir exprimer ses convictions.

Yuding se remarie en 1970, soit sept années après son divorce : «Le statut de divorcée était mal considéré, dit-elle, le temps passait, je devais penser à trouver un mari ». Évoquant la situation des femmes divorcées bien encore après la nouvelle loi du divorce en 1980, Elisabeth Croll constate en effet :

> « (…) the status of a lone woman, be she unmarried, divorced or widowed, has never had been recognized as independent and worthy of individual esteem … »
>
> « Divorced women too find it difficult to obtain housing or receive any individual respect for their newly single status. Although the new Marriage law of 1980 made divorce easier to obtain, and the divorce rate has increased, especially in the cities, the divorced woman still finds that, although she might be treated as more adult in that she has been married, she is also a lone female without rights or status » (1995: 159).

[1] À partir de 1967, des milliers de cadres furent envoyés à la campagne dans des lieux dits : « Écoles des cadres du Sept mai ». Le but était d'une part de les rapprocher des paysans en pratiquant des travaux agricoles, d'autre part, de les rééduquer par l'étude de la pensée de Mao Zedong et par des séances de critiques et d'autocritiques.

L'auteur évoque la privation de droits pour certaines femmes seules, elles ont parfois des difficultés pour obtenir leur changement d'unité de travail quand elles le réclament ou pour trouver un appartement. Ce n'est pas la situation de Yuding, ses motivations pour se remarier sont autres, elle désire refonder une famille pour Xiaokang, son fils âgé alors de neuf ans, lui donner un beau-père. En effet, depuis leur divorce, le père biologique de celui-ci avait eu deux fils, il ne s'intéressait plus à son aîné, les liens s'étaient distendus sachant que dans une société patrilinéaire qui attribue une grande valeur au nom, Xiaokang ne portait pas son patronyme. Pendant quelques années, craignant de ne pouvoir exercer sa profession en se remariant, Yuding avait résisté à la pression de son entourage et refusé les prétendants qu'on lui présentait. Elle se voulait indépendante, une femme moderne: «one who plans her life without reference to men at all stages of her life"(1995:157).

En rentrant de l' « École des cadres du Sept mai », 五七干校 *wuqi ganxiao* - on dit aussi pour simplifier : « École du Sept mai », ou « École des cadres » - c'est-à-dire après une année passée loin de Beijing, Yuding fut amenée à reconsidérer sa situation familiale. Son père et Xiaokang étaient restés seuls pendant cette période, Niang, sa belle-mère, envoyée elle aussi dans une école des environs de Beijing ne rentrait qu'un week-end sur deux. Cette école relevait du Comité du Parti de son quartier dont dépendait le bureau de propagande où Niang enseignait le dessin et le découpage du papier, le *jianzhi*, un art populaire chinois qui avait été mis au service de la propagande révolutionnaire, à partir de 1949[2]. C'est alors que l'opportunité de se remarier se présenta à Yuding avec un homme qui remplissait les deux conditions qu'elle posait :

> « Je voulais un homme qui me laisse libre de travailler et de voyager ; il devait accepter mon fils, et l'aimer comme son propre enfant (…) à plus de 40 ans il fallait être dans la réalité, il devenait difficile de me remarier. Après mon divorce, on m'avait présenté plusieurs fois des prétendants, c'étaient des hauts-fonctionnaires qui avaient besoin d'une femme pour les accompagner dans leurs déplacements mais j'avais refusé, je n'aurais pas été libre de travailler ».

« Il fallait être dans la réalité » dit-elle, autrement dit, ne pas être exigeante. Elle considérait que son premier mariage, certes, arrangé par le conseiller d'ambassade de Chine à Berlin, avait été un mariage d' « amour » au sens qu'elle donne à ce mot et qu'on peut traduire par *ganqing* 感情, « éprouver des sentiments, un attachement et de l'affection », elle explique franchement aujourd'hui, que le deuxième avec Wang fut une alliance de convenance. Il n'y a pas d'embarras en Chine, quelle que soit l'époque, à parler de mariage

[2] Le sujet a été traité dans le chapitre 4.

d'intérêt. Le sociologue Jean-Louis Rocca le souligne encore de nos jours à propos du phénomène nouveau que représentent les marchés de célibataires dans les parcs des grandes villes:

> « L'amour et la vie sexuelle ne sont pas des données fondamentales pour le mariage en Chine. Il s'agit de trouver un partenaire de vie et non un partenaire amoureux »[3].

C'est en effet en 1970, la représentation que Yuding a du mariage lorsqu'elle accepte de partager sa vie avec Wang, employé d'une cristallerie, membre du Parti communiste, un homme : « au physique agréable, de caractère têtu, mais un homme bon » dit-elle. Certes, pendant la Révolution culturelle les comportements politiques du futur conjoint sont pris en compte, les ouvriers bénéficient d'un statut positif, toutefois, les mariages hypogamiques ne sont pas très fréquents, on se marie généralement entre individus de même classe sociale, c'est-à-dire entre intellectuels, entre ouvriers, ou entre paysans[4]. Wang n'a pas de diplôme universitaire, cette union ne reçoit pas l'aval du père de Yuding. Au regard de sa famille issue de lettrés c'est pour lui une mésalliance comme cela a déjà été dit. Yuding ne tient pas compte de son avis, d'une part, ayant passé plus d'un an à l'École des cadres, elle était revenue avec une représentation positive du travail manuel, d'autre part, depuis longtemps la piété filiale avait été évincée dans la question du mariage dans sa famille et d'une manière générale, son recul était aussi noté dans la société chinoise, celle des villes en particulier[5].

Son premier mariage avait été arrangé par un ambassadeur, le deuxième par la mère de Wang, que j'appelle ici Wang shi, 王氏 comme cela se faisait (Wang le nom de son mari défunt et *shi* signifiant la famille). Pendant la Révolution culturelle cette femme travaille dans l'Administration des logements du Ministère de la reconstruction dont dépend l'appartement du père de Yuding, puisque celui-ci était ingénieur avant sa mise en retraite. Elle fait partie du « Comité de résidents du quartier **»** 街道委员会 *jiedao wei yuan hui***.** En effet, à partir de 1949, le gouvernement de la République Populaire avait mis en place dans les villes un système de

[3] *Cf.,* l'article de J-L. Rocca, sociologue, professeur à l'université Qinghua de Beijing à propos de l'organisation des marchés de rencontres de veufs ou divorcés et plus particulièrement de parents qui cherchent des conjoints pour leurs enfants célibataires, montre que le phénomène a pris de l'ampleur depuis quelques années dans les grandes villes. *Cf., mondeacinter.blog.lemonde.fr/.../**chine**-le-grand-marche-des-celibataires.* Sur les politiques de l'amour et du sexe, voir aussi Jean-Marie Pettier : http://gss.revues.org/index1381.html ; DOI : 10.4000/gss.1381

[4] J-L. Domenach, Hua Chang-Ming, 1987 : 138-146.

[5] Cette constatation est soulignée par N. Zufferey 2012 : 239. L'auteur précise que dans une société de plus en plus individualiste, afin que les enfants continuent de s'occuper de leurs parents, le gouvernement envisage d'inscrire l'obligation de piété filiale dans la loi.

logements publics fondé sur l'unité de travail, la *danwei*[6]. Le logement était gratuit, situé à l'endroit-même du lieu de travail, usine, université, entreprises etc., ce qui évitait les déplacements des employés et permettait aussi de mieux les contrôler[7]. Ce système de logement aujourd'hui a disparu, toutefois, beaucoup d'employés ont pu racheter à bas prix les appartements qu'ils occupaient, Yuding et Wang sont en effet propriétaires de leur appartement.

Dans les années maoïstes, les comités de quartier sont des organismes de masse essentiels dans la vie des citadins chinois. Ce sont des extensions de la police chargées de veiller sur la moralité publique. Leurs agents sont d'une part, responsables de l'endoctrinement hebdomadaire des habitants, de la distribution des coupons de rationnement, de la surveillance des quotas de naissances, de l'arbitrage des disputes entre voisins, et d'autre part, ils recueillent leurs doléances. Ils connaissent bien la vie des gens puisqu'ils doivent faire des rapports sur les habitants. Ces rapports confidentiels, conservés par le gouvernement, permettent une surveillance étroite de la population. « Dans les faits, les comités de quartier sont plus connus comme courroies de transmission des décisions du Parti au niveau de base et comme moyens de contrôle de la population que comme des organes d'expression des volontés populaires auprès des autorités »[8]. Les agents de surveillance de ces comités sont plus souvent des femmes, la surveillance serait la fonction des femmes écrit Yuxiang Yan, dans un ouvrage sur la vie privée des Chinois sous le socialisme, « elles remplacent les gardiens des enfers bouddhistes et taoïstes que l'on représentait avec une tête d'animal »[9]. Une étude de Judith Audin sur les comités de résidents à Beijing en 2008, a montré en effet que cette instance emploie presqu'essentiellement des femmes, et ce, depuis la fondation officielle des comités de résidents en 1954. Les qualités d'écoute de la souffrance sociale et de médiation que sollicite ce travail sont considérées comme « des qualités inhérentes à la nature féminine » (2012 :64-65).

[6] La *danwei* était responsable de la tenue des *dangan*, les « dossiers personnels » de ses membres qui contenaient toutes les informations les concernant, état civil, activités, délits etc. Depuis 2003, le système est en voie de disparition. Sur le système de la *danwei* ou « unité de travail », soit une usine, une caserne, une université, une grande entreprise, une administration, etc, se reporter à la note 81, page 215.

[7] J. Audin 2012 :63-83. L'auteure dans cet article étudie comment se réalise la « construction des communautés de quartier » (*shequ jianshe*), et la place du comité de résidents dans chaque quartier d'habitation.

[8] Fang Da : Perspectives chinoises. Vol.4. N°4, 1992 : 18-21.

[9] Yunxiang Yan 2003. L'auteur né en 1966, a vécu dans un village du nord de la Chine jusqu'à l'âge de douze ans. Anthropologue à Los Angeles, il étudie dans cet ouvrage, les changements sociaux et la transformation de la vie familiale en Chine sous le socialisme entre 1949 et 1989.

En 1954, le règlement stipulait que : « chaque comité devait s'occuper de 100 à 600 familles (*hu*) et établir des petits groupes (*xiaozu*) gérant les affaires de 15 à 40 familles »[10]. Pendant la révolution culturelle, ces comités avaient été pour la plupart transformés en comités révolutionnaires. Wang shi connaît donc le statut de Yuding et la situation de ses parents. Elle s'arrange pour déménager et habiter près d'eux et elle entretient de bons rapports de voisinage avec la famille, envisageant de marier son fils encore célibataire à plus de quarante ans, avec Yuding. Lorsque Zhiji, le père de celle-ci se trouve seul, quand il est hospitalisé, elle s'occupe de lui et de Xiaokang : « Des habitudes s'installent, dit Yuding, l'enfant circule entre les deux foyers». Elle ne désapprouve aucunement ce procédé, les manœuvres d'une famille pour faire alliance avec une autre sont parmi les traits caractéristiques de la société chinoise, se mêler de la vie privée des autres n'a pas en Chine le même sens qu'en Occident, ce n'est pas une impolitesse[11]. À son retour de l'École des cadres, elle constate une grande complicité entre son fils et Wang qu'il appelle « oncle Wang », il est quasiment déjà préparé au remariage de sa mère. Yuding accepte cette alliance parce que Wang promet de la laisser libre de travailler et de voyager. Certes, à ce moment-là, la Fédération des femmes est fermée, cependant Yuding a toujours considéré que c'était provisoire, elle avait gardé l'espoir de sa réouverture, même dans les moments le plus difficiles à l'École des cadres. Par ailleurs, à défaut d'un sentiment amoureux, elle éprouve de l'admiration pour lui:

> « J'ai été touchée par son histoire, il avait prouvé qu'il était capable d'une grande générosité, dit-elle, son père étant décédé lorsqu'il avait quinze ans, il avait renoncé à aller à l'université, travaillé pour nourrir sa famille et permettre à ses frères et sa sœur de faire des études, il ne s'était pas marié ».

Dit ainsi, il semble qu'elle lui demandait de continuer à « être généreux » en acceptant de rester seul quand elle voyagerait, ce qui s'était effectivement produit en 1972 et 1973 lorsqu'elle avait accompagné Joris et Marceline Ivens dans leur périple à travers la Chine.

Après le mariage, Yuding et Xiaokang vont habiter chez Wang, lequel loge chez sa mère avec sa sœur, son beau-frère et leur enfant. Les problèmes de cohabitation de deux générations sont moindres que dans le passé, la subordination des femmes à leurs belles-mères n'est plus admise depuis la loi sur le mariage en 1949, bien qu'il y ait des résistances, surtout à la campagne. Cependant, depuis le début de la Révolution culturelle les belles-filles sont encouragées à dénoncer les comportements abusifs dans leur famille: « to examine their

[10] Fang Da : Perspectives chinoises. Vol.4. N°4, 1992 : 18-21.

[11] Le sujet a déjà été évoqué pages 213, 207, 206. Les entremetteurs ou entremetteuses ont toujours suppléé aux insuffisances de relations des familles, elles rendent un service surtout à la campagne où les possibilités de rencontres sont moins importantes.

family relationships and to criticize those in authority in the family for any excessive use of power » rapporte Hugues Baker DR (1979 :188). D'autre part souligne Kay Ann Johnson :

> « The mobilization of women into collective labor has resulted in a redistribution of some domestic labor from younger women to older women. This probably represents a gain in the status and independence of daughters-in-law in recognition of the value to the family of younger women's remunerated labor outside the home » (1983:174).

Toutefois, les femmes ont généralement encore un double fardeau, ce qui n'est pas le cas de Yuding, elle ne participe pas au travail de la maisonnée. La mésentente entre belles-filles et belles-mères légendaire en Chine, est relevée dans toute la littérature. Marion Levy évoque leurs difficultés à établir entre elles la solidarité nécessaire à la bonne marche de la maisonnée dans les années soixante :

> « Frequently the emotions were not those of respect and kindness but of fear and hatred on the one hand and contempt on the other. This of course, was the picture at its darkest. Actually, a far more amicable working arrangment than this must have been the rule, for there was a limit to the length that even so stable a system as that of the Chinese family could go in its imposition of strain. Nevertheless, difficulty in the relationship was extremely common » (1963 :186).

Cependant, en général, mais surtout à partir des années quatre-vingt, soit après la Révolution culturelle relèvent Emily Honig et Gail Hershatter, les femmes s'arrangent pour avoir des relations harmonieuses avec la mère de leur époux (1988 168-173). En effet, Yuding évite toute discussion et tout conflit avec la mère de Wang, c'est son intérêt elle le sait. Elle précise qu'elle lui remet entièrement son salaire, ne discute pas ses décisions concernant la gestion de la maisonnée, c'est la contrepartie de son indépendance, elle ne s'occupe que de son travail hors du foyer. En principe, en effet, les enfants qui vivent sous le toit des parents remettent leur salaire au chef de famille et ne gardent qu'un peu d'argent de poche pour eux-mêmes, ce que confirme Deborah Davis-Friedmann, qui souligne toutefois que la bru n'y est pas contrainte. Elle donne l'exemple d'une famille citadine comme celle de Wang shi :

> « In urban families (…) the title of head of household (…) designates the member who keeps the household budget and handles daily expenses. Thus in the family of Li Fulan all agree that Li is their head of household, and each month all but the new daughter-in-law hand over their entire salaries to her, receiving pocket money as they need it »[12].

[12] D. Davis-Friedmann 1983:80. L'auteur s'est intéressé à la place des personnes âgées, et notamment aux conflits intergénérationnels dans la famille chinoise, après 1949. Voir aussi Hua Chang-Ming 1990:146-147.

De son côté, Wang shi, fière d'avoir une belle-fille diplômée et membre de la Fédération des femmes, « ne cherche pas la dispute », dit Yuding, toutefois:

> « Elle ne m'aimait pas vraiment, mais n'osait rien dire sur moi, au contraire, elle faisait partout mon éloge (…) Elle manifestait son mécontentement indirectement avec des sous-entendus, je ne disais rien, je pensais : je suis une intellectuelle, elle est ménagère, elle ne peut pas penser de la même façon que moi, et puis elle s'occupait très bien de mon fils »

Wang shi avait choisi sa belle-fille, au regard de son âge et de son statut de divorcée sans la connaître. Les deux femmes ne s'étaient rencontrées qu'au retour de Yuding de l'École des cadres, soit quelques mois avant le mariage. Ce propos laisse percevoir une nuance de condescendance de la part de Yuding envers sa belle-mère, soulignant la différence entre les classes sociales. Elle tolère, en effet, les comportements de Wang shi sachant que la mentalité qui règle les relations en général entre les individus dépend en partie du niveau d'éducation de chacun. Les divergences d'idées et de représentations, liées au « statut de classe » de chacune sont de plus, accentuées par la différence de génération, elles se manifestent dans les interactions quotidiennes entre les deux femmes. En 1970, le statut de classe de Wang shi est meilleur que celui de Yuding, laquelle appartient pendant la Révolution culturelle comme tous les intellectuels aux « cinq catégories noires » 黑五类, *hei wu lei.* Les ouvriers et employés je le rappelle, font alors partie des « éléments rouges » 红份子 *hongfenzi* comme les paysans (pauvres et moyens), les cadres, les martyrs et les intellectuels révolutionnaires »[13]. Certes, Yuding et Wang son mari, ont peu d'affinités culturelles, mais ils ont un « langage commun »» 共同语言 *gongtong yu yan*, ils partagent les mêmes idéaux politiques et probablement d'autres intérêts. Toutefois, Yuding ne parle pas volontiers du quotidien partagé avec Wang, comme si cela n'avait pas d'intérêt, ou parce qu'elle ne veut pas dévoiler sa vie intime. Elle n'exprime jamais ses sentiments, alors qu'on ne peut pas douter de son affection pour Wang et, par exemple de sa joie à la naissance de leur enfant. Wang est membre du Parti, de ce point de vue, ils sont « assortis » 般配 *banpei*, la meilleure combinaison de mariage est alors, celle de la complémentarité de statuts : « le prestige révolutionnaire avec celui, désavoué officiellement mais traditionnellement recherché, de l'éducation supérieure »[14]. Cet élément n'est pas le mobile de son alliance avec Wang, le mariage homogame était plutôt la règle malgré la position du Parti, ses propos indiquent clairement qu'elle s'est mariée avec Wang à défaut de pouvoir épouser un homme de son

[13] J-F. Billeter 1986 14. Le sujet a été traité dans le chapitre 2 de la partie II, à propos du premier mariage de Yuding.
[14] G-M. Schmutz 1984:102.

milieu d'origine. Les mariages hétérogames ont toujours fait l'objet de critiques de la part des familles, toutefois, parmi la population la plus grande désapprobation concernait le mariage d'une citadine avec un paysan, ce qui n'était pas rare[15]. Au contraire, l'État encourageait dès le milieu des années cinquante les jeunes diplômés, professeurs ou médecins à s'installer à la campagne et à s'y marier. Par ailleurs, pendant la Révolution culturelle les Gardes rouges envoyés dans les villages avaient parfois contracté des mariages, toutefois, sans généraliser, beaucoup d'entre eux l'avaient regretté ensuite, la différence d'éducation avec leur conjoint étant insurmontable[16]. Avant la Révolution culturelle, déjà, la presse féminine avait accordé une large place aux lettres de femmes dont le statut était supérieur à celui de leur mari, le fait constituait un affront aux conventions sociales. Elles se plaignaient souvent d'en subir les retombées, critiquées par leurs familles, leurs voisins et leurs collègues de travail, parfois même elles perdaient leur crédit auprès de leurs relations. Elles témoignaient de leurs difficultés à persister dans leur projet à l'annonce de leur choix, par exemple, une femme médecin raconte comment toutes ses amies s'étaient mobilisées pour la faire changer d'avis, lui envoyant des photos de jeunes professeurs de son université.

> « Certainly, écrit Elisabeth Croll, before the Cultural Revolution, the norms of homogamy predominated over heterogamy, but the principle of homogamy and the importance of the socio-economic status system in the choice of marriage partner was criticized during the Cultural Revolution » (1981: 6).

Après 1970, la possibilité de Yuding de donner un enfant à Wang est pratiquement nulle. La politique de contrôle des naissances au regard du problème démographique de la Chine s'est durcie, une troisième campagne est lancée entre 1972 et 1973, les agents du planning familial diffusent le slogan : *wan* 晚, *xi* 稀, *shao* 少

> « *wan* (tard) pour le mariage tardif *; xi* (espacées*)* pour les naissances *; shao* (peu) pour le nombre d'enfants. Celui-ci est d'abord limité à deux en ville, et à trois dans les zones rurales (à l'exception des minorités nationales) ; à partir de 1977, il est également fixé à deux à la campagne. Un espacement de trois ans à la campagne et de quatre à cinq ans en ville est exigé entre la première et la deuxième naissance. En pratique, un intervalle plus long est recommandé. Les grossesses non autorisées doivent être interrompues »[17].

[15] E. Croll 1981:105. L'auteure précise que dans la plupart des cas, les jeunes citadines choisissaient un paysan qui avait un statut politique élevé, membre du Parti ou de la ligue de la jeunesse, et reconnu pour des qualités de travailleur au sein de la communauté du village.
[16] E. Croll 1981:86-98; M. Bonnin 2004; Whyte and Parrish 2010.
[17] Y. Blayo 1997:159. Sur le planning familial voir aussi : Th. Sharping 2003 : 50 ; T. White 2006.

Cette troisième campagne, s'inscrit dans le cadre de la lutte des classes, contrairement aux deux précédentes qui se justifiaient seulement par des raisons économiques, elle « devient une tâche politique, associée aux remous de la décennie des soixante-dix : elle est nécessaire à la construction du socialisme, et sert les intérêts fondamentaux des masses », écrit Yves Blayo (1997: 160). Le Comité central du Parti indique la ligne à suivre en matière de démographie, le Ministère de la santé envoie des circulaires et, sous la tutelle de la Commission de contrôle militaire, surveille la fertilité des employées dans chaque unité de travail. Deux enfants par couple sont permis en théorie, dans la pratique il en va autrement puisqu'un quota de grossesse par an est délivré pour chaque *danwei*. Selon Yuding, une seule grossesse avait été allouée à la Fédération des femmes pour l'année 1973, ce qui paraît peu au regard du nombre de cadres, environ trois cents personnes. Dans les locaux de la Fédération, sur un tableau accessible à tous, sont alors notées les dates des menstruations des femmes qui candidatent pour une grossesse. Parfois, dans certaines unités de travail ou dans certains comités de résidents, les périodes de présence du mari sont aussi notées. L'intrusion de l'État dans sa vie intime ne dérange pas Yuding, le but du procédé étant la nécessité structurelle pour la Chine de réduire sa population pour des raisons socio-économiques. Elle avait fait une demande sitôt après son mariage en 1970, toutefois trois ans après, sans réponse, elle n'espérait plus. Les jeunes mariées, les plus nombreuses sur la liste d'attente ayant la priorité sur les femmes dans sa situation, c'est-à-dire remariées certes avec un homme sans enfant mais étant déjà mère, elle fut surprise de recevoir l'autorisation :

> « J'ai eu de la chance, la femme qui avait obtenu le droit cette année-là avait renoncé au bout de quelques mois, la directrice du planning m'avait donné l'autorisation, j'ai voulu faire plaisir à mon mari qui n'avait pas eu d'enfant »

En effet, les responsables du planning avaient la liberté de négocier les échanges d'autorisations, en cas d'échecs de grossesses ou autres circonstances imprévues. L'annonce de cette autorisation réjouit Yuding. Certes, on peut s'étonner de la promptitude de la survenue de sa grossesse, sachant qu'elle va avoir 46 ans, un âge où la fertilité d'une femme est généralement en baisse, qu'elle accouche en 1974 alors qu'elle a rejoint son mari à Beijing au milieu de l'année 1973, étant jusque-là sur les lieux de tournage du film « Yukong ». Toutefois, on sait aussi que l'effet contraceptif du dispositif intra-utérin, la méthode de contraception généralement utilisée dans les années soixante-dix, est réversible

immédiatement après son retrait[18]. L'aspect médical de cette grossesse tardive ne l'inquiète pas alors qu'elle est atteinte d'une hypertension chronique qui menace la conduite à terme de sa grossesse ou peut causer une prématurité pour l'enfant. D'ailleurs, elle attend le troisième mois pour consulter le gynécologue. Certes, ce retard est à considérer au regard de conceptions traditionnelles de la gestation, le troisième mois apparaît alors comme « une période charnière », la forme de l'embryon jusque-là n'est pas fixée, la grossesse n'est pas assurée[19]. Toutefois, ensuite, elle oublie de faire l'examen pour « détecter, dit-elle, les anomalies du fœtus[20]. Son appréhension concerne son apparence au regard des autres : « À 46 ans, j'avais honte d'être enceinte dit-elle, alors que de jeunes mariées devaient attendre », elle assume mal sa situation en pleine campagne antinataliste et le dit. Elle devait être heureuse d'attendre un enfant qu'elle avait voulu, mais elle ne fait jamais part de ses émotions personnelles, en revanche, elle exprime ses sentiments, au regard des *diktats* de la politique, de la révolution et de la société ou de la tradition. Il semble donc qu'elle vit sa grossesse dans un état d'ambivalence. D'une part, elle se réjouit de donner un enfant à son mari, étant on peut le penser dans une logique de piété filiale, à son insu car elle affirme avoir banni toute référence au culte des ancêtres depuis qu'elle est devenue marxiste-léniniste. D'autre part, elle éprouve un sentiment de malaise, ayant le besoin d'être dans les normes de l'idéologie globale sur la politique démographique. Le gynécologue, ses supérieures de la Fédération des femmes, toutes les personnes de son entourage la rassurent, la loi est appliquée.

Elle accouche dans un petit hôpital de la municipalité, comme la plupart de ses collègues puisqu'il se trouve proche de la Fédération des femmes. Contrairement à la maternité moderne où avait eu lieu la naissance de Xiaokang en 1960, il n'avait pas une grande renommée et était gratuit. Il y a tout lieu de penser que son oncle cardiologue dans un grand hôpital de Beijing et sa nièce pédiatre, lesquels, dit-elle, étaient inquiets pour elle en raison de son âge et de sa maladie, sont intervenus pour que son accouchement se passe sous haute surveillance. Quatre personnes de cet hôpital aux responsabilités importantes étaient présentes à ses côtés dès le début des contractions: « le secrétaire du Comité du Parti de l'hôpital, le

[18] Dans les années soixante-dix, l'utilisation de dispositifs intra-utérins, particulièrement l'insertion de stérilet, était, avec la stérilisation, la méthode contraceptive privilégiée, moins onéreuse pour l'État que la fabrication des contraceptifs hormonaux. *Cf.,* Y. Blayo 1997.

[19] C. Despeux 2003 : 66-67. Dans cet article, l'auteure rapporte les représentations de la grossesse dans la Chine ancienne, donne un tableau des différentes étapes du développement de l'embryon, soulignant que l'attention au troisième mois s'explique par un changement important puisque en effet dit-elle on parle d'embryon pour les trois premiers mois et de fœtus ensuite. Elle rappelle aussi les conceptions liées au chiffre trois, comme emblème en Chine de toute organisation : « le début de toute chose commence vraiment au trois », dit-elle.

[20] Yuding ne précise pas le type d'examen, l'amniocentèse et l'échographie ne furent connues et pratiquées en France qu'à partir de 1972 et 1973, je n'ai pas d'informations sur l'introduction de ces méthodes en Chine.

médecin chef, le médecin de la section "accouchement" et un spécialiste de l'hypertension » dit-elle. Ils envisageaient de faire une césarienne sous acupuncture, elle avait refusé : « Je n'avais pas confiance en cette méthode car lorsque j'accompagnais les étrangers pour visiter les hôpitaux, je voyais des femmes ventre ouvert, sourire et parler, mais leurs jambes tremblaient, je doutais de l'efficacité des aiguilles ». Quatorze années séparent les deux accouchements, en 1960, Yuding avait été obligée de coopérer sans discuter avec la sage-femme pour pratiquer : « l'accouchement sans douleur », en 1974, elle ne redoute plus le jugement des médecins ni leur compte-rendu officiel concernant son comportement. Malgré leur insistance, elle négocie avec eux : « Si dans une heure je n'ai pas réussi (l'expulsion du nouveau-né) j'accepterai l'opération » dit-elle. Par chance l'enfant arrive avant. La période de réclusion post-natale, sous l'autorité de sa belle-mère, se déroule dans la stricte tradition, Yuding accepte « docilement » dit-elle, toutes les contraintes imposées pendant un mois complet. Au regard de la Fédération des femmes qui mène un combat pour la libération des femmes, et paradoxalement, il semble que Yuding fait preuve alors d'obédience à sa belle-mère, elle lui remet entièrement son salaire, et lui donne une descendance malgré son âge avancé et sa santé fragile.

La Fédération internationale des femmes a cessé ses activités depuis 1966, toutefois, quelques cadres traductrices sont employées par d'autres associations, c'est ainsi que Yuding travaille à l' « Association du Peuple Chinois pour l'Amitié avec les Étrangers » désignée comme interprète de Joris Ivens, et à partir de 1974 après ses congés de maternité, jusqu'en 1978, dans un organisme, qu'elle appelle le « bureau » des « Relations commerciales internationales » 国际贸易关系 *guoji maoyi guanxi*, pour l'édition d'une revue en langue française. « Ce travail de traduction m'a permis de faire des progrès en écriture ». En effet, jusque-là elle avait occupé le plus souvent des postes d'interprète. Par ailleurs, l'aspect sédentaire de ce travail lui convient, il lui permet de rester à Beijing et d'avoir une vie de famille avec ses enfants. Elle avait été privée, dit-elle, du bonheur de voir grandir son fils, obligée je le rappelle, de passer trois années à Berlin-Est immédiatement après sa naissance.

Chaque année, quelques cadres doivent repartir à l'École du Sept mai pendant un semestre, les longs séjours d'une ou plusieurs années n'ont plus cours. En 1977, Yuding est désignée parmi les cinq traductrices de la Fédération des femmes qui travaillent dans son bureau, elle ne comprend pas ce choix : « j'étais révoltée » dit-elle. C'est la première fois qu'elle exprime un sentiment d'injustice, toutefois, il ne s'adresse ni au système ni au Parti mais à des individus, les cadres responsables de sa désignation. Ses collègues ont des enfants qui peuvent se débrouiller seuls alors que sa fille n'a que trois ans et demi. Elle expose sa

situation à la Fédération : sa belle-mère âgée de soixante-dix ans à ce moment-là souffre d'asthme et ne peut emmener sa petite-fille au jardin d'enfants, lequel se trouve près du « Palais d'été » *Yiheyuan*, 颐和园, c'est-à-dire loin du centre. Son mari travaille dès 6 heures du matin il ne peut s'en occuper, on refuse de prendre en compte ces considérations familiales. Heureusement, sa belle-sœur finira par accepter de prendre l'enfant en charge. Certes, l'école se trouve près de Beijing, elle peut rentrer un week-end sur deux et par ailleurs, les conditions de vie sont moins drastiques que dans l'École du Sept mai du Henan, les séances de critiques ont disparu du programme, il s'agit donc exclusivement d'un travail de culture de légumes. Pourquoi l'a-t-on choisie ? Est-ce une sanction ?

Depuis 1967 Yuding ne jouit plus d'une grande considération au sein de la Fédération internationale des femmes. Je rappelle que la Fédération internationale est un département, « département international de la Fédération des femmes » 全国妇联国际联络部 *Quanguo fulian guoji lianluobu*, à l'intérieur de la « Fédération nationale des femmes de Chine », 中华全国妇女联合会 *Zhonghua quanguo funu lianhehui* et qu'il regroupe à ce moment-là une soixantaine de personnes, ou guère plus, sachant que les cadres supérieurs, à un très haut niveau, sont ceux de la Fédération nationale. Au début de la Révolution culturelle, rentrant d'un voyage à l'étranger, Yuding découvre l'existence de deux groupes divisés idéologiquement au sein de la Fédération des femmes[21]. On lui demande de choisir son camp, l'un étant composé pour la plupart des cadres du département international, l'autre, le plus important, rassemblant les cadres de la Fédération nationale :

> « Chacune insistait pour que je rejoigne leur faction, après avoir réfléchi, j'ai choisi la Fédération nationale, dit-elle, elles (les cadres) étaient restées fidèles à Mao Zedong et au Parti, alors que celles du département international étaient devenues des réactionnaires ».

En effet, les deux factions sont à l'image du gouvernement, l'une est restée fidèle à Mao Zedong, l'autre, celle du département international, s'est rapprochée des hauts dirigeants ayant embrassé la voie capitaliste, étiquetés comme révisionniste. C'est ce qu'entend Yuding par cette assertion, toutefois, la situation très compliquée de la Révolution culturelle ne permet pas de parler du Parti d'une manière aussi générale et aussi simpliste. Dans les faits, ses supérieures ne lui pardonneront pas de s'être désolidarisée de ses collègues interprètes, c'est ainsi qu'elle explique, après coup, l'ostracisme qu'elle subit après la réouverture du Département international de la Fédération des femmes en 1978. En effet, elle ne sera plus

[21] Lorsque j'utilise le terme « Fédération des femmes » il s'agit de la « Fédération nationale des femmes ».

désignée pour travailler dans les grands colloques internationaux à l'étranger, exception faite d'un voyage en Europe sur lequel je reviendrai. Néanmoins, son travail reste intéressant, elle participe aux grandes réunions internationales qui ont lieu en Chine, à Beijing, Shanghai, Guangzhou, et autres grandes villes, de sorte qu'à l'âge de 55 ans, en 1983, elle ne prend pas sa retraite comme elle le pourrait. Par ailleurs, la Fédération des femmes continue ponctuellement de « prêter », comme le dit Yuding, ses interprètes à d'autres organisations, c'est ainsi qu'elle aura encore « la chance » dit-elle d'accompagner Joris et Marceline Ivens dans l'ouest du pays, voyageant au Shaanxi, au Sichuan, dans le désert du Takla-Makan en 1987 et 1988 pour le tournage du film : « une histoire de vent ».

Toutefois, il y eut une exception, un périple d'une dizaine de jours dans les grandes capitales de l'Europe en 1981 (ou 82), grâce à l'insistance de la cadre supérieure responsable de ce voyage. En effet, Yuding n'avait pas été sélectionnée pour partir, or, cette personne qui la connaissait, car elles avaient travaillé ensemble avant la Révolution culturelle, l'avait imposée à sa hiérarchie, l'ajoutant aux sept interprètes désignées. D'une part, elle appréciait son niveau de français supérieur à beaucoup des jeunes interprètes, d'autre part, elle considérait qu'il était injuste d'écarter Yuding de cette première invitation de la Fédération des femmes en France, elle qui avait été parmi les toutes premières interprètes de français de cet organisme. Ce voyage à travers les pays européens, France, Espagne, Suisse, Italie, Allemagne, Luxembourg, Belgique et Hollande, a laissé de grands souvenirs à Yuding : par exemple, la rencontre avec la reine d'Espagne qui avait reçu la délégation, et bien évidemment la découverte de Paris. Elle avait eu aussi, probablement, la satisfaction de mettre le pied en Allemagne de l'Ouest, zone interdite lorsqu'elle travaillait à Berlin-Est.

2. De l'expérience de la propagande : une reconversion professionnelle dans la publicité

Mao Zedong décède en 1976, Deng Xiaoping prend rapidement le pouvoir, la modernisation économique devient le nouvel objectif de la Chine. Commence alors une période de démaoïsation et la mise en place de la politique des Quatre modernisations dans l'agriculture, l'industrie, les sciences et technologies et la défense nationale[22]. L'installation

[22] Après l'état de stagnation dans laquelle la Chine a été confinée pendant les trois décennies maoïstes, la priorité est donnée à la modernisation. Elle se traduit par l'ouverture économique du pays au marché mondial et la mise en place de règles de formes de capitalisme, la réintégration des grands organismes internationaux, dont le FMI dès 1980. Des mesures sont prises pour que les entreprises deviennent autonomes et concurrentielles, des prêts bancaires se substituent aux subventions de l'état. La dé-collectivisation du travail dans les campagnes amène au retour progressif des exploitations familiales et à un renouveau d'activité, puisque production signifie désormais rémunération. La lutte des classes s'est atténuée en même temps que la disparition des étiquettes des catégories

d'entreprises à capitaux mixtes et même à capital entièrement étranger est fermement encouragée, c'est dans ce contexte qu'un jeune Français, Serge Dumont, fonde en 1985 à Beijing, une société privée, « Interasia », la première coentreprise de relations publiques en Chine[23]. Ensuite, il connaît une ascension fulgurante : en 1993, il revend « Interasia » à la société américaine « Eldeman » tout en restant vice-président exécutif, puis, il devient président du deuxième groupe de communication au niveau mondial « Omnicom ». Ponctuellement, cette société avait eu recours à des interprètes « prêtées » par la Fédération de femmes, dit Yuding, elle avait ainsi travaillé de temps en temps pour Serge Dumont, les traductrices en langue française, n'étant pas aussi nombreuses à Beijing que la demande qui en était faite. C'est donc naturellement qu'elle accepte un poste à temps complet dans cette société lorsque Serge Dumont le lui propose en 1989, date de sa mise en retraite, définitive :

> « J'étais inscrite à la "maison des retraitées", mais, chaque fois que je m'en approchais, cela me rappelait que je n'avais pas eu de grades, pas de titre, je n'avais pas la carte du Parti (…) je ne voulais pas reparler des choses douloureuses ».

Ce poste dans la société Interasia est l'opportunité pour Yuding de retarder son entrée à la «maison des retraités» de la Fédération « La maison des retraités » 全国妇联老人之家 *quanguo fulian laoren zhijia* est le terme français généralement utilisé par Yuding, pour désigner la « Maison des personnes âgées de la Fédération des femmes » 老年人是家联合会 *laonian ren shi jia lian he hui* - il lui arrive de dire « la maison des vieux » 老房子 *lao fangzi.*

> « On est "personne âgée" *laonian* quand on atteint l'âge de la retraite, ou bien tout simplement, quand on est grand-père ou grand-mère »[24].

---

noires, ou mauvais éléments, les intellectuels sont réhabilités. *Cf.,* R. Lew 1999 ; J-L. Domenach, Ph. Richer1995 ; J. Gernet 2005, t. 3.

[23] Serge Dumont, né en 1960 est diplômé de la Sorbonne, de l'Inalco à Paris et de l'Institut Politique de Taipei, « Homme de vision, homme d'action, homme d'influence », c'est une des définitions qu'on donne de lui sur Wikipédia. Fondateur de la première société de communication en Asie, ses activités philanthropiques lui ont permis d'être apprécié par les Chinois : en 2011 il a géré la pandémie du SRAS, en 2003, impliqué dans la lutte contre le Sida à l'ONU, il a organisé à Beijing la première manifestation de sensibilisation alors que le sujet était tabou. En 2004, il a créé le fonds Serge Dumont pour octroyer des bourses afin de former des professionnels dans l'industrie chinoise de la communication et pour permettre des séjours en internat aux étudiants des meilleures universités chinoises. Il apporte son concours aux nombreux projets culturels ou artistiques. Il est Vice-président du comité Consultatif International du festival de musique de Beijing depuis 2002.

[24] Hua Chang-Ming : 1990 : 131-143. L'auteure donne cette définition de la personne âgée dans un article intitulé le « troisième âge ». Elle analyse la conception « utilitariste » des retraités au sein de la société, dépositaires de l'histoire révolutionnaire, utiles pour instruire et mobiliser les jeunes générations pour la construction du socialisme. Elles apportent, dit-elle, leur contribution individuelle à la société dans des activés de surveillance de la population au sein des Comités de quartier, et naturellement, en s'occupant de leurs petits-enfants. Néanmoins, Hua Chang-Ming souligne que le devoir d'affection et de respect mutuel dictés par le Parti n'a pas remplacé la « piété filiale » *xiao*, pourtant réhabilitée après la Révolution culturelle et note : « l'érosion des fondements traditionnel de l'autorité des personnes âgées ».

En ce sens, la « maison des personnes âgées de la Fédération des femmes », est donc « la maison des retraités ». Ce n'est pas une maison d'hébergement pour personnes âgées, c'est la structure qui accueille dans la journée, les cadres retraitées de la Fédération des femmes afin de leur permettre de prolonger leur vie sociétale, de pratiquer des activités et les aider à se maintenir physiquement et moralement en bonne santé[25].

Par ailleurs, elle aime ce travail et estime son directeur, jeune homme au parcours singulier considéré comme le « pionnier des relations publiques en Chine » qu'elle connaît pour avoir fait quelques travaux de traduction pour lui, comme je viens de le dire. Serge Dumont apprécie le professionnalisme de Yuding, laquelle à l'âge de soixante-et-un ans doit se former et s'adapter à un métier nouveau pour elle :

> « Mon éducation m'a appris qu'il faut toujours se perfectionner. Jusqu'à un âge avancé on doit étudier, dit Yuding. J'ai dû apprendre à me servir d'un ordinateur, et recommencer à étudier l'anglais que j'avais oublié depuis le lycée ».

Il comprend très vite l'intérêt de placer Yuding, une femme d'expérience qui avait pu traverser les trois décennies maoïstes intelligemment et sans trop de dommages, à la tête de son bureau d'informations. Quant à elle, ce poste l'intéresse en ce qu'il requiert d'autres capacités que la seule traduction et pour la promotion qu'il constitue :

> « Je suis nommée chef du département des informations dans cette société, on a imprimé une carte pour moi avec le titre de chercheur de qualité supérieure. Donc on me considérait, il (Serge Dumont) disait aux employés de mon bureau :"vous devez chercher à discuter avec Yuding parce qu'elle a de l'expérience" ».

Certes, Yuding ignore tout du monde de la publicité, toutefois, elle connaît les ressorts de la propagande, donc de la manipulation dans la communication. Le slogan, par exemple, est une façon répétitive de faire de la publicité pour promouvoir des idées et des valeurs. Alors que la propagande veut faire adhérer des sujets à des idées dans un but politique, la publicité, l'objet de ce nouveau travail, vise à faire la promotion de produits de type commercial pour influer sur le comportement des consommateurs, c'est toute la différence, toutefois les procédés sont proches. Dans les deux cas par exemple, les termes utilisés doivent avoir la capacité de mobiliser l'individu, de le faire sortir de ses anciens schémas et, concernant la publicité, de rompre son état d'indifférence lorsqu'il lit ou entend les slogans. Par ailleurs, Yuding avait été confrontée au monde occidental au cours de ses voyages, un atout pour la compréhension des publicités qu'elle doit analyser. Enfin, sa culture tant classique que marxiste-léniniste et

[25] En France il n'y a pas d'équivalent, car les « clubs pour personnes âgées » sont ouverts en général à toutes les personnes âgées, qu'elles aient eu une activité professionnelle ou non, que leur retraite soit versée par un organisme ou un autre.

maoïste lui donne une bonne approche de la société Chinoise, or la publicité doit éveiller des résonnances culturelles pour bien fonctionner. De même que la propagande, elle ne peut agir qu'en tenant compte des stéréotypes d'une société donnée, puisque sa réussite repose sur la manipulation de symboles. Responsable de la gestion des recherches pour fournir des informations aux clients des sociétés chinoises, Yuding doit donc tenir compte des représentations et des intérêts de commanditaires pour préparer des dossiers pertinents,

> « On avait commandé des centaines de journaux et une trentaine de revues pour fournir à temps des renseignements à ces sociétés. Par exemple, si on me demandait des renseignements sur le « mars », (la barre de chocolat), je lisais tous les journaux. Si je trouvais un article qui en parlait je le découpais, j'imprimais, j'écrivais la date, le titre, je faisais un résumé ».

Bien considérée par Serge Dumont puis par les directeurs qui lui succèdent, et par l'ensemble de ses collègues, Yuding s'épanouit dans ce travail de communication. Enfin, elle obtenait un grade, elle qui regrettait d'être restée au bas de l'échelle des cadres durant toute sa vie professionnelle, et, à défaut d'avoir la carte du Parti, elle se trouvait en possession d'une carte professionnelle avec un titre. Sachant la valeur que les Chinois accordent à la carte de visite car son échange fait partie du protocole de politesse dans les relations d'affaires ou dans toute rencontre à caractère personnel, Yuding se sent valorisée et reconnue.

Serge Dumont éprouve probablement beaucoup de sympathie pour Yuding qui a le même âge que sa mère, d'une part, il la lui présente lorsqu'elle vient à Beijing, d'autre part, il lui donne un surnom, « Sonia », qui est un des prénoms de celle-ci (ou de sa grand-mère). C'est par ce pseudonyme qu'on l'appellera pendant les dix années de service passées au sein de la société. Par ailleurs, elle est invitée chez lui plusieurs fois à diner, et, c'est un évènement marquant pour Yuding, il lui souhaite son anniversaire en organisant un petit banquet : « Je n'avais jamais eu de repas d'anniversaire jusque-là » dit-elle. Au-delà de l'honneur d'être invitée chez son directeur, c'est un privilège de découvrir le lieu de vie de Serge Dumont sachant qu'il demeure dans un édifice classé, au cœur du Palais d'été, ce qui n'est pas donné à n'importe qui. « Le personnel du bureau était curieux, on m'interrogeait sur l'endroit, sur sa vie privée, mais je ne disais jamais rien ». En effet, la discrétion de Yuding a pu être constatée à propos de sa relation avec les cinéastes occidentaux, lesquels n'avaient jamais rien su de ses origines. La description du lieu par Alain Peyrefitte, invité chez Serge Dumont en 1996 avec quelques représentants de firmes industrielles françaises installées à Pékin, permet de comprendre les questions que pouvaient se poser les Chinois, sachant que, entouré de plusieurs domestiques, son train de vie était clairement connu par le gouvernement chinois.

> « Installé au bord du lac du Palais d'été, dans un superbe pavillon aux toits retroussés classé monument historique ainsi que plusieurs de ses meubles (…). Il nous fait l'honneur de son palais (…) Zhou Enlai couchait dans ce lit, Madame Mao réunissait la bande des Quatre dans ce salon de bois de rose.
>
> Une scène d'opéra nous accueille ensuite dans le jardin. Elle est jouée en costume de jadis par des acteurs au visage peint en blanc, ceux-là même qui tiennent ce rôle à l'affiche, (c'est un soir de relâche).
>
> (…) on nous sert un repas raffiné avec des domestiques virevoltants, comme on a dû en servir ici sou les empereurs mandchous ». (1997 :285).

« Depuis, il a été obligé de déménager, mais il habite maintenant dans un endroit qui est aussi luxueux, un ancien temple bouddhiste » dit Yuding, un gage exceptionnel de démonstration de confiance de la part du gouvernement chinois. Yuding garde le souvenir de grandes satisfactions professionnelles pendant les années passées à son service puis à la société Unicom qu'il continuait de gérer, appréciant l'état d'esprit qu'il avait insufflé à l'entreprise. Lorsque plusieurs années après son départ, une première fois en 2003 (ou 2004), Serge Dumont avait eu besoin de ses services, elle avait été heureuse et flattée :

> « Un jour, j'ai reçu un appel de sa secrétaire, dit-elle, il l'avait chargée de me retrouver. Je suis allée à l'Ambassade de France, il avait été nommé Chevalier de l'ordre des palmes académiques, il m'a demandé de faire un travail de rédaction sur la société « Interasia » pour son discours ».

Cette demande quelques fois renouvelée, de la part d'un homme dont elle avait apprécié les qualités professionnelles et humaines, la réconforte et lui donne conscience de sa valeur. Paradoxalement, dans ce dernier volet de sa vie professionnelle, Yuding qui se réclame toujours du marxisme-léninisme participe à l'introduction d'objets occidentaux lesquels incitent les individus à l'achat de biens de consommation, en partie superflus. L'accès à ces nouveaux produits divise la population par la différence de moyens entre les uns et les autres et s'oppose donc au principe de la lutte des classes. Elle a cité la barre de chocolat « mars », cependant d'autres objets ou éléments et par exemple, les fastfoods tels que McDonald et Kentucky Fried Chicken qui connaissent un grand succès dans les villes à partir des années quatre-vingt, sont aussi le résultat du travail de cette société de communication, notamment des échanges avec les Américains. Que signifie alors pour elle, l'affirmation de sa fidélité au marxisme-léninisme ? Comment l'être encore pendant les années quatre-vingt-dix, quand alors la modernisation et l'occidentalisation sont liées, que les choix politiques ont privilégié l'économique sur le social, conduisant à la création de nouvelles valeurs sociales ?[26]

[26] T. Angeloff 2010 : 69-71.

3. De sa place au milieu des retraitées : la possibilité de faire entendre sa voix

En 1989, Yuding craignait de se retrouver au milieu de femmes dont certaines l'avaient critiquée en 1967, au moment de la division des cadres en factions. On se souvient en effet qu'elle avait choisi le camp de la Fédération nationale et non celui de son groupe de travail, la Fédération internationale. La Révolution avait divisé le peuple, les organisations de masse à l'image du Parti étaient fragmentées en factions, Yuding avait fait un mauvais choix en soutenant celle de la Fédération nationale. Cette décision l'avait ostracisée dans son groupe de travail, sachant que les cadres de la Fédération internationale de sa génération et ses supérieures étaient en majorité des filles de la bourgeoisie du Guomindang elle rappelle que son franc-parler lui avait valu des inimitiés: « j'avais dit trop souvent ce que je pensais », et elle ajoute comme un aveu, concernant la période 1966-68 : « j'étais un peu gauchiste », une attitude pendant une courte période au plus fort de la Révolution culturelle, dont elle s'était départie rapidement ensuite, dit-elle. On peut donc imaginer ses désaccords avec ses camarades au sujet du Parti. En 2000, après onze années passées dans la société Omnicom, à l'âge de 72 ans elle se résout enfin à intégrer «la maison des personnes âgées» :

> « J'ai fini par me persuader que si je ne suis pas membre du Parti, ce n'est pas la faute des gens. C'est la politique qui a produit la jalousie et la jalousie a conduit aux erreurs. Alors, je me suis dit : tu ne dois pas haïr les gens, ceux que tu n'aimes pas tu les ignores, tu fréquentes seulement les gens qui ont les mêmes idées. C'est avec cette idée que j'ai commencé à aller à la maison des retraitées de la Fédération des femmes »

Elle porte l'accent sur la jalousie qui existe entre les femmes, celles qui ont eu l'avantage de voyager, et les autres. Cette assertion ressemble à un acte de résilience, Yuding trouve la force de surmonter les souvenirs douloureux en reconsidérant et même en inversant les situations. C'est sa manière de n'être pas dans le ressassement et la rancune envers les personnes qui l'ont blessée ou qui ont pesé négativement sur son destin. Car, c'est au contraire, en partie à cause de ses supérieures hiérarchiques qu'elle retrouve à la maison des retraitées, qu'elle n'a pas obtenu la carte du Parti, elles avaient donné un avis défavorable sur son comportement lui disant : « Dans les réunions, tu n'as pas parlé ». En effet, elle a toujours dit qu'elle ne voulait pas dénoncer ses camarades, c'est ainsi qu'elle justifie près de moi ses silences, sa mise à l'écart. Aujourd'hui, elle considère qu'il faut « porter l'accent sur le positif, oublier le négatif » de la Révolution culturelle et de la politique passée du Parti, cette formule revient comme un leitmotiv dans ses propos, or tout le monde ne pense pas comme elle. Cette promptitude à vouloir gommer d'une part les erreurs de la politique, d'autre part son vécu humiliant et complexe de mise en examen quand on l'accusait d'être une contre-

révolutionnaire laisse à penser qu'elle veut oublier quelque chose de plus secret et de plus douloureux. Quel rôle a-t-elle joué au sein de la Fédération internationale ? Quelle blessure se cache derrière ce qui peut paraître en effet comme une trahison de son groupe quand elle opte pour la faction opposée, celle de la Fédération nationale.

Par ailleurs, elle dénonce la corruption et, parfois, certains aspects de la politique actuelle du Parti, ce n'est pas le discours de la Fédération des femmes qui est un organisme d'État. Les retraitées partagent en principe des valeurs, des croyances et des expériences communes inhérentes au travail et à l'idéologie de la Fédération des femmes. Cependant, dans ce paradigme qui devrait être, *a priori*, confortable de ce fait, des prises de positions ou des vécus différents pendant la Révolution culturelle sont parfois source de conflits, d'où la posture de Yuding d'ignorer les personnes qui n'ont pas les mêmes idées qu'elle. Elle s'est arrangée pour ne pas être confrontée à ses propres rancœurs, ainsi, elle a demandé à recevoir ses fiches de pensions de retraite chez elle, alors que la distribution se fait en général à la « maison des vieux » donnant lieu à des comparaisons et des commentaires qui font retour sur le grade et donc le passé. Le revenu lié à l'échelon demeure un sujet sensible pour elle, toujours restée au premier niveau des cadres.

La « maison des personnes âgées de la Fédération des femmes », un *siheyuan*, c'est-à-dire une bâtisse constituée de quatre corps de bâtiments entourant une cour centrale, se situe dans un *hutong*, quartier de vieilles ruelles de Beijing, à l'est de la Cité impériale »[27]. Lieu d'accueil, elle est ouverte toute la semaine sauf le week-end. Elle est gérée sur place par un directeur et trois ou quatre secrétaires. Ils font un travail administratif, ils renseignent, ils ont aussi un rôle de soutien : « Chacune de nous peut exposer ses difficultés, dit Yuding, on essaie de trouver des solutions ». Un médecin consulte gratuitement une fois tous les quinze jours, une salle d'exercices de mise en forme est à la disposition des retraitées : appareils de cardio-training, vélos, et pour celles qui veulent se détendre, des fauteuils vibro-masseurs de relaxation. La résidence comprend plusieurs salles de réunion, une grande salle de réception qui sert aussi pour les spectacles et la projection de films, une salle de jeux, des salles d'études, une bibliothèque, une cantine pour le midi. Trois cents personnes environ sont inscrites, elles l'ont été d'office au jour de leur mise en retraite, cependant, toutes ne viennent pas ou ne fréquentent pas régulièrement la maison. Le programme des activités de la semaine est inscrit sur un tableau à l'entrée du *siheyuan*, activités intellectuelles, culturelles, artistiques et physiques. Il y a des cours réguliers, peinture, danse, *taiji quan* et chorale, et des ateliers

[27] Jusque qu'en 1941, les grands-parents de Yuding possédaient comme beaucoup de grandes familles pékinoise au début du XXe siècle, un *siheyuan* de deux (ou trois) cours.

plus ponctuels, fabrication de petits objets décoratifs, pliage, macramé. Les activités, dont le but est de stimuler l'intérêt des personnes âgées et leur permettre d'exprimer leur créativité, sont semblables à celles des centres de loisirs et de retraite en France et ailleurs, c'est un lieu d'émulation. La particularité des enseignements réside dans la forme, par exemple, le professeur de peinture donne des directives, cependant, on ne peint pas sur place mais chez soi. Les peintures sont apportées, analysées, commentées, puis retravaillées autant de fois qu'il le faut avant d'être enfin exposées sur les murs de la salle. Le style est toujours classique, paysages, fleurs, ou de facture *shan shui,* (montagne et eau) comme la peinture que pratiquait sa grand-mère paternelle.

Les activités peuvent être en relation avec les évènements publics: en 2007, Yuding participe à la fabrication de l'étendard qui doit représenter les personnes âgées de la Fédération des femmes à la cérémonie des Jeux Olympiques, la Fédération des femmes et les autres « organisations de masse » 群众组织 *qunzhong zuzhi,* de la Chine confectionnent le leur. Il s'agit de faire chez soi, d'après un modèle, des petits carrés en entrelaçant du cordonnet de tissage. Ces carrés rouges ou blancs sont ensuite rapportés à la maison de retraite, assemblés par trois ou quatre personnes responsables de la réalisation du logo. La préparation des Jeux Olympiques concerne toute la population et en particulier les chorales qui se manifesteront pendant les festivités. Yuding participe à la chorale de la maison de retraite, j'assiste à la répétition des chants, composés pour la circonstance, notamment « One World, One Dream » 同一个世界同一个梦想 *tongyige shijie, tongyige mengxiang* pour témoigner de l'aspiration des Chinois à contribuer à la création d'un monde pacifique. On répète aussi un chant d'accueil officiel: « Bienvenue à Pékin » 北京欢迎你, *Beijing huanying ni*. Par ailleurs, des sorties organisées donnent aux retraitées l'opportunité de découvrir par des visites guidées des lieux qui font l'actualité. En 2007, deux constructions font polémiques : le « stade national de Beijing » 北京国家体育场 *Beijing Guojia Tiyuchang*, construction emblématique des jeux Olympiques encore en chantier, surnommé le « Nid d'Oiseau » 鸟巢 *niaochao,* suscite beaucoup de controverses. Il a coûté cher, or, Yuding et ses compagnes dénoncent l'investissement financier « démesuré », « disproportionné » dit-elle, du gouvernement dans la préparation des jeux, « Le projet a donné lieu à une augmentation de la corruption » dit-elle. Autre lieu contesté, le « Grand théâtre national » 国家大剧院, *guo jia da juyuan* conçu par l'architecte français Paul Andreu. Yuding et ses camarades de la Fédération ne le critiquent pas pour les travaux pharaoniques qu'il a nécessités ni pour l'indécence du montant des sommes d'argent qui lui ont été consacrées, mais en raison de sa situation place

Tiananmen. Elles considèrent que c'est une sorte de transgression de l'ordre architectural révolutionnaire maoïste : « C'est une tombe, dit-elle, c'est de mauvais goût, on n'aurait pas dû le placer près des monuments historiques du pays, près du mausolée de Mao, près du parlement », autrement dit c'est une marque d'irrespect vis-à-vis des fondateurs de la République populaire de Chine auxquels sont associés ces bâtiments. Ces visites, les discussions qui s'en suivent, les comptes rendus qu'elles en donnent, incluent d'une certaine manière les retraitées dans la vie de la cité.

« J'envie celles qui ont des talents artistiques dit Yuding, je ne sais rien faire avec mes mains dit-elle avec regret, je ne suis pas douée». Je découvre cependant çà et là quelques-unes de ses réalisations, petit tableau en point de croix, des bricolages. Elle participe autrement aux activités de « la maison des personnes âgées », elle s'occupe des réunions qui ont lieu régulièrement pour les retraitées qui veulent débattre des questions sociétales et de l'actualité. Ces rencontres sont préparées et conduites par quelques-unes : « On a divisé le travail en quatre cellules, une étudie les problèmes de la femme, une autre ceux de l'enfance, une troisième ceux des retraitées en général, et moi j'ai la responsabilité des problèmes des cadres les plus âgées, celles qui étaient étudiantes avant la libération, dit-elle. Lorsque je suis arrivée en 1999 nous étions cinq (dans ce cas), trois sont décédées, nous sommes seulement deux maintenant, moi et une autre qui ne peut plus se déplacer». N'ayant donc plus de travail dans sa cellule, aujourd'hui, elle apporte son aide aux autres dirigeantes Ce travail de réflexion est publié dans: « la vie des retraités » 离退休生活, *li tui xiu shenghuo,* un journal trimestriel édité par le : « Département des Cadres retraités de la Fédération nationale des femmes » 全国妇联离退休干部局 *quan guo fu lian li tui xiu gan bu ju.* Sachant que tout le monde ne sait pas se servir d'un ordinateur, Yuding est souvent sollicitée pour participer à la transcription d'articles rédigés par les unes ou les autres. Par ailleurs, dans un livre intitulé : « Les reflets empourprés du coucher (nuages rouges du soir) éblouissent » 晚霞生辉 *wang xia sheng hui,* qui rassemble les récits biographiques d'une cinquantaine de cadres retraités, elle a écrit un article de 12 pages sur sa carrière[28] *:*

> « On m'a demandé d'écrire ma vie d'interprète, on croyait que c'était une vie merveilleuse, j'ai montré que ce n'était pas facile, la formation des interprètes en 1954 était insuffisante j'ai dû travailler beaucoup pour me perfectionner seule (…) On me questionnait sur les bons plats que j'avais dégustés, j'ai expliqué que je ne profitais pas des bons repas, j'avais souvent faim lorsque je sortais des banquets, je ne pouvais toucher

[28] L'ouvrage a été publié en septembre 2002 aux Éditions de la Fédération des femmes de Beijing. À noter qu'il comporte les récits de 4 retraités (sur 50) car il y a toujours eu quelques hommes à la Fédération des Femmes. J'écris généralement « retraitées » au féminin, car ils ne viennent pas à la « maison des personnes âgées ».

à aucun mets, j'étais occupée à traduire les conversations des convives, la pression pour traduire rapidement était grande ».

L'article présente ses engagements professionnels après son retour de l'École du Sept mai. Elle rappelle qu'elle fut « prêtée » comme elle le dit par la Fédération nationale, et occupa un poste de traductrice dans ce qu'elle appelle « le Bureau des Relations commerciales internationales », elle met en valeur son travail intéressant de traduction en langue française d'une revue du Commerce extérieur. Elle témoigne de sa chance de voyager, mais, fait état des conditions de vie difficiles pour elle quand elle accompagna Joris Ivens en 1887 dans le désert du Takla-Makan, elle avait alors soixante ans, soulignant qu'elle ne pouvait se plaindre, Joris, asthmatique, avait alors quatre-vingt-sept ans. Enfin, elle fait état de la chance qu'elle a eu de pouvoir travailler entre 1989 et 1999, dans la société de communication française et américaine. Le tout est rapporté sur le ton de la propagande, elle ne peut s'en défaire. Une dizaine de lignes sont consacrées à expliquer son questionnement, on pourrait dire son drame, elle a servi « bien fidèlement » dit-elle son pays toute sa vie, elle s'est conduite toute sa vie en véritable fille du Parti, elle n'a pas reçu la carte du Parti, elle exprime son sentiment d'injustice[29].

Certes, tout concourrait à la désigner comme une cadre privilégiée. En effet, alors qu'en Chine tout le monde souffrait du rationnement de nourriture pendant la grande famine (1958-1961), au cours de missions à l'étranger elle était invitée dans les restaurants. Par ailleurs, elle n'était pas restée à l'École des cadres aussi longtemps que ses camarades, le bureau des « Relations commerciales internationales » avait eu besoin en urgence d'une interprète pour une grande réunion sino-africaine à Beijing, son départ s'était fait dans des circonstances particulières. En effet, on lui avait demandé de quitter l'école en secret : « On m'avait donné un billet de train pour Beijing, j'avais dû quitter l'école sans attirer l'attention de mes camarades, et comme on m'avait dit, j'avais seulement, emporté ma brosse à dents pour qu'on ne s'aperçoive de rien sur le moment ». Les autorités avaient conscience de la jalousie que provoquait ce genre de situation, et probablement de son caractère révisionniste quand le principe de l'École du Sept mai reposait sur l'égalité, visait à éliminer les différences, combattait le désir de promotion et le carriérisme. « Mes camarades avaient alors pensé que je bénéficiais de protection de personnes haut-placées » dit-elle. Certes, Yuding était heureuse de sortir du camp, toutefois, après un an et demi passé sans réviser son

[29] Elle note la rédaction d'un dictionnaire français-chinois, « pour la jeunesse », une coédition rédigée en 1992, dans lequel, elle a traduit 100 000 mots. Elle ne m'en avait pas parlé.

vocabulaire de français, la reprise de son travail d'interprète fut très laborieuse. Cependant, comment comparer cette difficulté, certes bien réelle pour elle, avec le travail pénible de la fabrication des briques, et avec les séances de rééducation qu'elle avait connues, lesquelles demeuraient le lot de ses camarades ?

L'ambiance de ces réunions de femmes m'avait semblé très chaleureuse lorsque j'y assistais toutefois, les souvenirs étaient encore vivaces, Yuding me désigna par exemple une personne qu'elle méprisait pour des pratiques délatrices envers ses collègues pendant la Révolution culturelle :

> « On ne parle jamais du passé, dit Yuding, on se communique les renseignements utiles pour la vie de tous les jours, la santé, l'alimentation. On commente l'actualité, on peut parler de la corruption avec quelques camarades, mais il faut être en confiance ».

Autrement dit, on évite de critiquer le Parti et le gouvernement.

« On insiste pour que je vienne, je suis la plus dynamique », dit-elle sans fausse modestie. J'ai pu constater en effet, la considération dont elle jouit, le capital de sympathie qu'elle a accumulé ces dernières années tant auprès du directeur, des secrétaires, que de plusieurs retraitées. On la flatte, on souligne pour moi son dynamisme, peu de personnes de son âge sont encore actives au sein de la maison de retraite. On parle de son honnêteté, de sa franchise, sans oublier de mentionner son indéfectible attachement au marxisme-léninisme, un idéal devenu rare mais qui provoque encore de l'admiration, à moins que ce ne soit de l'étonnement, je ne saurais dire, ou de l'ironie, c'est le cas dans sa famille, mais sans doute pas à la Fédération.

En Chine, la personne âgée est vénérée, à la Fédération des femmes, elle l'est particulièrement à partir de 85 ans. En effet, chaque année depuis 1989, a lieu la « fête des personnes âgées », *laorenjie* 老人节. Elle a été fixée par le gouvernement le neuvième jour de la neuvième lune, soit la dernière lunaison de l'automne du « calendrier traditionnel» 农历, *nong li*. Elle tombe en général pendant le mois d'octobre du calendrier grégorien solaire, par exemple, en 2012, c'était le 23. Ce jour-là, la Fédération des femmes organise pour les retraités, une fête dite : *shou xing* 寿星 « l'étoile de la longévité », c'est par ailleurs, en Chine, le terme d'adresse respectueux pour une personne âgée lors de son anniversaire. Toute les personnes de la maison de retraite sont invitées, toutes repartent avec un petit présent, toutefois, seules celles qui ont fêté leur anniversaire des dizaines et des demi-dizaines dans l'année, par exemple, 60, 65, 70, 75 ans etc. sont nommées, honorées, félicitées, sachant qu'à partir de 85 ans elles le sont tous les ans, c'est le cas de Yuding. Ce jour-là, elles reçoivent

alors des cadeaux « importants » dit-elle, des appareils ménagers par exemple. Tous les dirigeants de la Fédération des femmes, et les cadres supérieurs des quatre départements qui la composent sont présents : celui de l'administration générale, celui des relations internationales, celui du travail des femmes rurales, celui de la protection de la femme et de l'enfant. Chaque département produit un spectacle, chaque responsable prononce un discours, et naturellement, un grand banquet réunit tout le monde. Ce même jour, dans toute la Chine, les organismes administratifs, les organisations populaires et les bureaux de quartiers résidentiels organisent des sorties pour les retraités. Cette date est en rapport avec la « fête du double neuf » *chongyangjie* 重阳节, fête de la répétition du yang 阳, car 9 est un chiffre *yang.* Le *yang* est une notion qui appartient aux catégories de la pensée chinoise, et, comme *le yin,* 阴 qui lui est complémentaire, ils sont des emblèmes notamment dans la représentation du Temps et de l'Espace. Sachant que dans le système de pensée des Chinois, toutes choses sont en correspondances, le *yang* est rattaché au chiffre neuf[30]. Par ailleurs, le chiffre neuf 九 *jiu* et le terme « longtemps, ou longévité » 久 *jiu* sont homonymes.

4. Le retour de la chorale des anciens étudiants progressistes : faire encore œuvre de propagande

Dans une société confucéenne qui valorisait la vieillesse associée de tout temps à la sagesse, l'homme âgé avait une position privilégiée : à la tête de l'organisation hiérarchique de la famille, sa parole avait de la valeur. Maintenant, pour ne pas être exclu de la société il doit avoir des activités.

> « Toutes les chorales des personnes âgées sont saluées par l'ensemble des Pékinois, dit Yuding, mais celle des « anciens étudiants progressistes » est la plus appréciée car elle témoigne d'un passé glorieux ».

Yuding manifeste sa fierté d'appartenir à cette association soutenue par le Comité du Parti communiste chinois de Beijing, elle y a retrouvé quelques camarades de l'Université Franco-Chinoise. En effet, cette chorale, dont elle avait fait partie en 1948 et 1949, fermée pendant la Révolution culturelle, fut rouverte en 1981 à l'initiative de quelques anciens choristes. Elle comporte actuellement trois groupes : celui des personnes présentes dans les mouvements clandestins avant la Libération, ce sont les plus âgées, elles avaient en 2007, entre 76 et 86 ans. Celui d'anciens étudiants entrés dans les chorales de l'Université de

[30] M. Granet (1934) 1999 : 102-248.

Beijing après la Libération et au début des années soixante. Enfin, les derniers arrivés, entrés depuis 1981.

> « Quelques anciens étudiants s'étaient indignés de constater le succès de Deng Li jun, 舞伴泪影, dit Yuding, une chanteuse de Taïwan qu'on voyait à la télévision et qui avait de l'influence sur la jeunesse chinoise. C'était surtout ses gestes (qui dérangeaient)»[31].

Cette jeune fille chantait en ondulant légèrement le corps. En 1981, la plupart des choristes âgés de 50 ans et plus, étaient en accord avec le gouvernement qui interdisait cette musique qualifiée : « capitaliste décadente ». Liu Xiaobo 刘晓波 écrivain et essayiste qui appartient à la première génération d'étudiants admis à entrer à l'Université soit entre 1977 et 1982, considère au contraire que ses chansons furent un évènement culturel :

> « A la fin des années 1970, la chanson de Theresa Teng, a subjugué toute une génération de jeunes en Chine continentale, réveillant en chacun de mes compatriotes la partie la plus malléable et la plus tendre. Elle chantait dans un murmure une chanson d'amour qui a pulvérisé d'un coup notre volonté révolutionnaire coulée dans le fer. Son chant adoucissait nos cœurs insensibles, façonnés à coup de luttes sans merci, et éveillait en nous le désir et la passion refoulés dans les replis les plus secrets de notre être, libérant ainsi la douceur et la tendresse réprimées depuis si longtemps en chacun de nous… »[32].

Liu Xiaobo et Yuding appartiennent à deux générations différentes. Liu Xiaobo, né en 1955, écrivain, professeur de littérature à l'Université de Beijing, diplômé de sciences politiques aux États-Unis et militant pour les droits de l'homme, a été condamné en 2009 à 11 ans de prison pour subversion. Il se bat pour la liberté de penser, alors que Yuding a lutté pour l'instauration du marxisme-léninisme en pensant que là, se trouvait la libération des individus.

En 1980, les anciens étudiants de la génération de Yuding sont âgés d'une cinquantaine d'années, ils n'ont jamais contesté l'ordre bureaucratique et le Parti, sauf pendant quelques temps, au cours de la Révolution culturelle. Par ailleurs, ils ont été formés à ne pas exprimer leurs sentiments amoureux d'une manière romantique telle que dans la chanson de Théresa Teng, mais au contraire, à les enfouir au fond d'eux-mêmes pour placer leur énergie dans le combat révolutionnaire. Liu Xiaobo, qui entrera en dissidence à partir de 1989, certes a été « façonné », dit-il, par la Révolution culturelle, mais dans les années soixante-dix, il a été marqué par la musique et la littérature étrangères et par le cinéma japonais. Il a assisté en

[31] Sous le nom de Theresa Teng (1953-1995), Deng Lijun, chanteuse taïwanaise très populaire en Asie a marqué toute une génération de Chinois à la fin des années soixante-dix par ses chansons d'amour nostalgiques et romantiques. Son style fut repris en Chine continentale, par Li Guyi, 李谷, née en 1944, célèbre chanteuse d'opéra, laquelle en 1980 subit des séances de critiques publiques pour sa chanson appelée « nostalgie » considérée comme bourgeoise et longtemps interdite.

[32] Liu Xiaobo 2012 : 252. Soutenu par la communauté intellectuelle du monde entier, Liu Xiaobo a reçu le prix Nobel de la paix en 2010. Toujours en détention, il espère dit-il : « être la dernière victime de l'inquisition intellectuelle en Chine ».

1978 au mouvement du Mur de la démocratie 西单民主墙 *Xidan Minzhu Qiang* « qui brisait le mode de pensée maoïste et le discours révolutionnaire jetant les premières fondations de l'indépendance du système de valeurs et du discours du peuple à l'égard de l'idéologie officielle »[33]. Il aspirait comme les jeunes étudiants de sa génération à la liberté d'expression et de comportement que connaissaient les Chinois de Hong-Kong. Dans son ouvrage, intitulé : « Vivre dans la vérité », Liu Xiaobo insiste sur le fossé qui a séparé sa génération, laquelle avait assisté au courage moral des intellectuels luttant pour les libertés politiques, tel Wei Jingsheng, de celles qui ont précédé. D'un côté une génération qui avait hâte de voir bouger les choses et de l'autre, celle des anciens étudiants progressistes qui voulaient protéger les acquis du marxisme-léninisme qu'ils avaient contribué à instaurer et qui, par ailleurs, avaient accepté d'être privés de libertés pendant trois décennies.

La nécessité de reprendre les chants révolutionnaires, dits encore « chants rouges », pour rappeler les valeurs de l'époque apparut alors aux anciens étudiants. Elle fut au fondement de la chorale, il fallait rappeler les efforts de ceux qui avaient permis de libérer le pays du Guomindang. De plus, les choristes de la génération de Yuding témoignent ainsi de la nostalgie de leur expérience militante, l'époque exaltante de leur croyance au messianisme marxiste avant la Libération. Malgré le désenchantement de la population, malgré le bilan calamiteux des années maoïstes, ils expriment à travers les chants, leur indéfectible croyance au système communiste. Cette chorale se distingue donc par son approche propagandiste et son idéologie, d'une centaine d'autres de Beijing, groupes d'amateurs bénévoles réunis autour de l'amour du chant à plusieurs voix. Selon leurs origines et leurs ambitions, celles-ci comportent quelques nuances dans leur fonctionnement et dans le choix de leur répertoire, certaines d'entre elles se manifestent dans les parcs de la ville, les autres en salle. Les réunions sont généralement hebdomadaires ou bimensuelles.

Fangjie, une femme d'une soixantaine d'années retraitée et inscrite dans une de ces chorales, exprime ainsi sa démarche : « Lorsque nous étions jeunes, nous avions l'habitude de chanter, pendant notre vie professionnelle le temps nous a manqué, maintenant en retraite, nous cherchons à rencontrer des gens pour pouvoir chanter ensemble, c'est aussi le moyen pour se faire des amis qui partagent les même idées puisqu'on y rentre par recommandation » dit-elle. Les liens sociaux ont une place importante dans sa vie de retraitée, la chorale a été pour elle un facteur d'intégration dans le tissu social de ces dernières années, en lui permettant d'augmenter ses « relations » interpersonnelles, ses *guanxi* 关系, qu'on peut

[33] Lu Xiaobo 2012*:* 260. Sur le mur de la démocratie, voir en particulier Cheng Yingxiang 2004 : 39-46.

traduire ainsi joliment: « trouver la porte des relations humaines »[34]. « Après les séances de répétitions, nous (les choristes) restons ensemble pour partager les gâteaux apportés par les unes ou les autres, nous discutons de la chorale mais aussi d'autres sujets de réflexion, de culture par exemple, on ne parle pas de politique » dit-elle.

J'ai eu l'opportunité de comparer la chorale à laquelle elle appartient que j'appelle ici : « Chorale de l'Académie des Sciences sociales », puisque c'est là qu'avaient lieu chaque samedi les réunions, avec celle de Yuding, la « Chorale des anciens étudiants progressistes ». Le fonctionnement de ces deux groupes est identique, répétitions avec un maitre de chant et une pianiste, exhibitions ponctuelles pour des cérémonies. Toutefois, les budgets dont disposent ces deux associations ne sont pas comparables. En effet, les droits de participation payés par les adhérents ne suffisent pas, les chorales ont recours à des aides.

La chorale de Yuding essaie d'être autonome :

> « Chacun de nous paie une petite somme d'argent chaque année dit Yuding, mais nous devons parfois demander l'aide de la municipalité. Cette année, nous avons eu de l'argent par nous-mêmes : nous avons écrit deux livres sur l'Histoire, (de la Chine), pour cela on a reçu 5000 yuans »

Celle de Fangjie dispose quant à elle d'un budget important grâce aux subventions, publiques ou privées, apportées par le Ministre des Impôts, lui-même choriste et gestionnaire dans cette association créée en 2000. Le maitre de chorale est un professionnel qui dépend du Ministère de la culture au sein duquel il est chargé d'organiser les manifestations culturelles de musique et de danses à Beijing. Autrement dit, elle possède des ressources politiques, ressources financières et humaines, selon la définition du sociologue et historien William H. Sewell Jr :

> « Les ressources sont constituées d'objets à la fois humains et non humains mis en place par des schémas culturels pour soutenir ou renforcer des relations particulières. Les ressources humaines incluent « la force physique, l'habileté, le savoir et les engagements émotionnels » tandis que les ressources non-humaines incluent des objets animés ou inanimés (…) »[35].

[34] Le système des « relations sociales » *guanxi,* représente un des fondements de la vie sociale en Chine. Le terme recouvre une grande diversité de pratiques d'échanges entre deux individus, de solidarités qui s'inscrivent dans la durée, de loyautés, de faveurs dans des situations d'association, de coopération et aussi de clientélisme. *Cf.,* Balme 2004.

[35] W .H. Sewell jr, dans son ouvrage *A Theory of Structure,* cité par Xiao Mei, 2013, Perspectives Chinoises, n° 4 : 67. L'article de Xiao Mei, doctorante en Sciences sociales à l'Université de Cambridge, étudie les pratiques chorales des retraités à Chongqing pendant la période qui a précédé le 90° anniversaire de la fondation du PC en juillet 2011, dans le cadre de la promotion de la « culture rouge ». La campagne avait été officiellement lancée en 2008 par Bo Xilai, chef du Parti de la région, lequel fut condamné en 2012 pour affaires financières et criminelles.

En 2006, année croisée de la Chine avec la Russie, cette chorale travaille le répertoire de chœurs de l'Armée rouge, une traductrice chinoise, lieutenant-colonel de 73 ans, fait répéter les paroles des chants[36]. Les adhérents, une quarantaine de personnes retraitées ou en activité, ont tous un bon niveau d'éducation : professeurs, journalistes, cadres supérieurs, ou un bon statut, par exemple trois femmes de maréchaux font partie de l'assemblée. Les visées, les ambitions sont différentes d'une association à l'autre. Celle-ci participe aux nombreuses compétions qui se déroulent tout au long de l'année à Beijing. C'est donc une approche à l'opposé de celle de la chorale de Yuding dont la propagande est le seul objectif :

> « Le but de la chorale des anciens étudiants dit Yuding, c'est faire de la propagande, donner une éducation idéologique traditionnelle révolutionnaire aux jeunes. On ne donne jamais de représentations pour gagner de l'argent, nous ne participons pas aux concours de différentes chorales, nous faisons seulement de la propagande, dans les universités et les écoles secondaires ».

En cela elle se distingue des autres chorales de la ville. Les conditions de mon admission furent d'ailleurs, des révélateurs des différences d'éthique au fondement de ces deux associations. Fangjie, sans autre formalité m'avait présentée à la directrice le jour où je l'avais accompagnée, Yuding avait dû faire une demande pour que je puisse assister à une séance, elle avait attendu la réponse pendant plusieurs mois. Inviter une étrangère aux répétitions n'allait pas de soi. Il fallait l'accord de différentes personnes, « accord de l'une après l'autre » m'expliqua Yuding, jusqu'au sommet de la hiérarchie de l'organisme du Parti dont dépendait la chorale. Elle ne comprenait pas les « précautions » dit-elle, vis à vis des étrangers en 2007 : « Je regrette, dit-elle, que beaucoup de personnes fonctionnent encore selon les schémas anciens ». J'ignore si elle parlait de la suspicion traditionnelle des Chinois envers les étrangers ou des instructions données pendant la période maoïstes pour dissimuler à leurs yeux les arcanes de la politique et de la vie sociétale. Par ailleurs, le déroulement des séances est le même dans les deux associations. Je ne saurais dire si les demandes d'adhésion étaient fréquentes, toutefois, au cours de la réunion de chacune, la dirigeante avait présenté une femme qui désirait entrer dans le groupe. Le protocole avait été le même, la candidate avait apporté sa partition, on lui avait demandé de chanter, elle n'était pas restée à la séance, on l'avait remerciée en lui disant qu'on la préviendrait plus tard des délibérations du groupe. En effet, après son départ on avait parlé un peu de la qualité de son chant, de son *curriculum*

[36] En 2001, la Chine et la Russie avaient signé un « Traité sino-russe de bon voisinage, d'amitié et de coopération ». L'année de la Russie en Chine avait été fixée en 2006, l'année de la Chine en Russie en 2007, d'où la pratique des chants russes dans les chorales pendant ces années-là.

vitae, toutefois la décision revenait au comité de gestion après enquête sur la personne qui devait, on s'en doute, être de « bonne moralité ».

5. Dans une société pervertie par l'hédonisme et la corruption : une génération qui se veut exemplaire

La chorale des anciens étudiants ne possède pas son propre local. En 2007, les réunions ont lieu le dimanche matin dans la salle de musique d'une école d'art, anciennement une institution catholique dans le quartier des concessions françaises, l'adresse change parfois en fonction de la disponibilité des salles de la ville[37]. Les adhérents se déplacent en vélo ou prennent le bus. Le chef de la chorale vient de loin, il refuse qu'on lui rembourse le prix de ses transports, signale Yuding. Même remarque à propos d'un camarade de plus de 80 ans, le chef de la cellule clandestine du Parti, celui qui lui avait proposé la carte du Parti en 1949, lequel, affaibli ne vient plus régulièrement à la chorale : « Sa position sociale dit-elle, lui donne le droit d'être cherché en voiture, il refuse, on insiste pour qu'il prenne un taxi, il serait remboursé par le comité du Parti, mais il ne veut pas causer de dépenses au gouvernement, il combat le favoritisme, le gaspillage ».

Le refus des vétérans de la Révolution culturelle d'être pris en charge par la société, est un thème récurrent dans le discours de Yuding. Elle les présente comme les champions de la lutte contre le superflu et le gaspillage, elle met aussi en avant leurs règles de conduite, l'honnêteté, la frugalité, la sobriété, la tempérance. « Nous (les personnes de sa générations) avons la responsabilité d'être un exemple » dit-elle

> « Plusieurs retraités de cette chorale sont bien soutenus financièrement par leurs enfants installés à l'étranger, plusieurs ont même visité l'Europe, mais tous ont à cœur de vivre sobrement » dit-elle.

Cette éthique qui est aussi la sienne vient contrebalancer dans ses propos le sujet de la corruption qui a pris des proportions inédites d'une manière générale, dit-elle, dans tous les domaines après la Révolution culturelle : « Les efforts que nous avons faits pendant la révolution ont été anéantis par la corruption qui touche maintenant la plupart des comités de direction ».

[37] Les concessions françaises et étrangères étaient, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, des îlots ou enclaves juridiquement autonomes sur le territoire chinois, protégées par le statut d'extraterritorialité. Elles avaient été imposées au gouvernement impérial après plusieurs défaites militaires, sous la contrainte par « les traités inégaux », afin de forcer l'ouverture de la Chine aux Occidentaux. Il y eut des concessions à Beijing mais aussi dans les grands ports, à Shanghai, Canton, Tianjin et Qingdao par exemple, (dans cette ville, en 1937 les grands-parents paternels de Yuding résidaient dans une ancienne concession allemande). Les architectes occidentaux avaient construit les maisons, les écoles et les églises, les magasins, selon le style de leur pays. Cette institution catholique a conservé les caractéristiques de l'architecture française de l'époque.

La directrice de la chorale me réserve un bon accueil, elle prononce le discours d'introduction de la séance à mon intention rappelant que le groupe existe depuis 27 ans et compte une soixantaine de personnes décédées de maladies ou de vieillesse. Ensuite, elle donne des nouvelles des absents, indique des actions à mener pour venir en aide aux camarades qui en ont besoin, c'est un lieu de soutien et d'entraide morale. Un adhérent atteint d'un cancer s'est fait hospitaliser, pendant six mois il a refusé de se faire soigner : «après il était trop tard, dit-elle, on n'a pas pu l'opérer ». Sur la base de cette information, le discours prend un tour quasi moralisateur pour encourager chacun à accepter les traitements médicaux dès les premiers signes de la maladie, s'appuyant sur des exemples de personnes qui l'ont combattue, qui ont pu vivre encore longtemps après l'annonce du diagnostic. C'est un discours de propagande: toute l'énergie qu'ils ont mis en œuvre autrefois pour servir leur pays, ils doivent dit-elle, la consacrer maintenant à se maintenir en bonne santé ou à se guérir. Discours qui atteste du changement de regard de la société sur le corps, lequel en effet, avait été maltraité pendant la Révolution culturelle et devenu un outil dans les Écoles du Sept mai. On est loin du concept de l'idéologie maoïste, devenue obsolète, du déni du corps et du déni de soi au profit de l'intérêt collectif, ces recommandations sont plus proches de l'esprit du confucianisme pour lequel chaque membre d'une famille est responsable de son corps au regard de sa lignée[38].

Les raisons de ce déni du corps pendant la Révolution culturelle étaient en rapport avec la propagande : s'oublier soi-même pour servir l'État. Pour incarner cet idéal, en 1963 Mao Zedong avait proposé un modèle de héros : Lei Feng, 雷鋒, chef d'escouade dans l'Armée populaire de Libération[39]. Exemple de pur dévouement au Parti, toujours en quête de bonne action pour aider les autres, il ne se soigne pas quand il est malade, servir le peuple est pour lui sans limites. Il ne se préoccupe jamais de lui, il meurt d'un rhume mal soigné, sa désinvolture à l'égard de sa propre santé, lui aura été fatale[40]. Ridiculisé après la Révolution

[38] Plusieurs articles de S. Billioud analysent la manière dont la référence au confucianisme revient aujourd'hui avec force dans la société chinoise. Elle connaît un engouement notamment dans le domaine de l'éducation, et dans sa dimension religieuse par des cérémonies pratiquées en l'honneur de Confucius dans les temples. Par exemple, on réinvente de grands rites de passages (remise du bonnet viril, mariages, funérailles). Voir dans *Perspectives chinoises*, S. Billioud : 2007, n°3 ; 2009 n°4.

[39] Lei Feng (1940-1962), personnage dont on doute aujourd'hui de l'existence, est présenté par Mao Zedong comme le modèle de l'altruisme. Entré à la Ligue de la jeunesse en 1956, ouvrier puis soldat dans l'Armée de Libération, membre du Parti, selon la légende il a consacré sa vie à faire des bonnes actions pour les autres, se désintéressant complètement de ses propres besoins au profit du pays. Devenu une des icônes culturelles de la Chine, le 5 mars de chaque année on fête la journée de Lei Feng.

[40] F. Naour fait une présentation caricaturale et ironique de la naissance du mythe de Lei-Feng, personnage qui aurait vécu de 1940 à 1962, à partir de sa biographie rédigée par Chen Guansheng, en 1990. « Homme médiocre », « boy-scout bigot, fayot prêcheur », dit-elle, il est tout sauf un individu, « Lei-Feng pratique

culturelle, il fait néanmoins partie de la muséologie maoïste souligne Michel Bonnin, lorsque le gouvernement a besoin de réanimer les vertus révolutionnaires, il réapparaît. Ainsi, en 1996 dit-il, les modèles du héros socialiste « inondent les pages de journaux et les écrans de télévision », « une vague de nostalgie s'était emparée des milieux dirigeants de Pékin et notamment des responsables de la propagande »[41].

Analysant ses propres comportements, Yuding déclare en effet : « J'ai commencé de prendre soin de mon corps au moment de l'épidémie de SRAS, avant cela, je n'y étais pas attentive ». Aujourd'hui, le gouvernement encourage les retraités à s'occuper de leur bien-être. Les parcs sont équipés de toutes sortes d'appareils pour mobiliser le corps : pédaler, faire des tractions de membres, soulever des poids, se balancer. Les personnes âgées y pratiquent le *taiji quan* ou le *qi gong*, et, pour préserver leur capital osseux, accroitre la solidité de leur squelette, elles s'assoient au soleil.

Les choristes m'accueillent très chaleureusement, ils me pressent de questions sur mon intérêt pour la Chine, mon statut, mes revenus, mon âge, les remboursements dentaires en France, ils m'informent spontanément de leurs parcours. Le corps est au centre des discussions, l'une me dit qu'elle a été opérée d'un poumon, l'autre d'un rein, un autre exhibe les cicatrices de son ventre. Ils témoignent ainsi de leur force et de leur résistance aux épreuves, ils veulent semble-t-il me montrer qu'ils ont dépassé la maladie, qu'ils sont résistants malgré les épreuves physiques endurées pendant la Révolution culturelle. On parle des efforts à faire pour maintenir la santé, l'un d'eux me signale qu'il pratique encore la natation à 83 ans. Le chant est également un moyen pour améliorer la santé dit-on, inspirer, expirer, augmente la circulation de l'oxygène dans le corps. Leur lutte pour rester en bonne santé renvoie à l'imaginaire du corps, au devoir qui était celui de leurs ascendants de mourir avec un corps resté entier, corps reçu des ancêtres à retransmettre intact après la mort, une approche qui n'est plus, bien évidemment, celle de leur génération façonnée par le maoïsme et le matérialisme marxiste-léniniste. Dans la mesure où la dernière étape du cycle de la vie est celle de l'évaluation et de la réflexion sur les évènements passés, la conscience d'avoir réussi à dépasser les épreuves leur permet aujourd'hui d'avoir un sentiment d'intégrité et de continuité jusque dans leur corps.

---

l'oblation totale : il donne son moi au Parti, et c'est par là qu'il accède à l'existence » F. Naour, 1993, *Perspectives chinoises* n° 20 : 64-69.

[41] M. Bonnin 1996 *Perspectives chinoises* n° 34 :10 ; 2004 : 718-719 ; Voir aussi sur le héros maoïste Ph. Ardant 1969. Vol. 19, n°6.

6. La chorale au service de la commémoration et de l'idéologie: se souvenir de la Libération

En 2007, comme dans toutes les chorales de Beijing et de Chine pour la préparation des Jeux Olympiques, comme celle de la maison de retraite de la Fédération, ils répètent les hymnes conçus pour la circonstance. Toutefois, ils continuent de pratiquer les chants révolutionnaires, c'est la singularité de cette association. Leur répertoire comprend les morceaux composés à la création du mouvement communiste en 1921 et à Yan'an, donc ceux de la chorale des étudiants clandestins avant 1949, et ceux qui ont été créés depuis la Libération jusqu'à la fin de la révolution culturelle[42]. Parmi la centaine de titres de l'ensemble, quelques-uns sont demeurés célèbres :

« L'Orient est rouge » 东方红 *Dongfang Hong*, premier hymne créé par un paysan en 1942 à Yan'an, il reflète la personnalisation du pouvoir exercé par Mao.

« La Marche des Volontaires » 义勇军进行曲 *Yi yong jun jin xing qu.* Créé en 1935, le chant est devenu l'hymne national de la République populaire de Chine provisoirement en 1949, puis officiellement le 4 décembre 1982.

« Le vent d'octobre souffle du Nord » 北方吹来十月的风 *Beifang chui lai shiyue de feng.*

« Le socialisme, c'est bien » 社会主义好 *Shehui zhuyi hao.*

« Sans le PC, il n'y aurait pas de Chine nouvelle » 没有共产党就没有新中国 *Meiyou gongchandang jiu meiyou xin Zhongguo.*

« Suivez le bon exemple de Lei Feng » 学习雷锋好榜样 *Xuexi Lei Feng hao bang yang*, hymne sur l'idéologie de la pureté révolutionnaire pour inciter à l'héroïsme.

« Le Chant de l'Armée sauvant la Patrie » 救国军歌 *Jiuguo Jun Ge.*

« Le père est cher, la mère est chère » 爹亲娘亲 *Die qin niang qin.*

Enfin, « Unis, nous sommes forts » 团结就是力量。*Tuanjie jiu shi liliang*, un grand classique, composé en 1943 afin de remonter le moral du peuple chinois dans la guerre contre les Japonais.

Ces chants, et d'autres, présents dans les cérémonies nationales en particulier à tous les anniversaires de la fondation du Parti communiste, de la Libération et de la création de la République populaire de Chine**,** témoignent des efforts et des accomplissements historiques qui ont fait progresser le socialisme en Chine. D'une certaine façon, ces chants continuent de

[42] Quelques exemples de chants révolutionnaires du répertoire de la chorale des étudiants, ont été donnés Partie II chapitre 1 : p. 23 XX

faire la propagande du régime maoïste. Certes, on ne prend pas à la lettre toutes les paroles, toutefois, ils glorifient Mao Zedong, on a oublié la tyrannie du grand Timonier.

Yuding souligne la place de cette chorale dans la société : « Chaque année après la fête du Printemps, nous sommes invités par la municipalité de Beijing pour chanter les chants révolutionnaires devant les dirigeants et les anciens dirigeants de la ville » dit-elle.

Parmi de nombreuses commémorations elle cite :

- Le 100ème anniversaire de la victoire chinoise à l'issue de la première guerre sino-japonaise (1894-1895) en 2005. Á cette occasion, dit-elle : « Nous sommes allés sur la Grande muraille pour chanter : " Le chant de l'Armée sauvant la patrie " 救国军歌 *Jiuguo Jun Ge* ».
- Le 60ème anniversaire du retour de « l'université Qinghua » 清華大學 *Qinghua daxue* à Beijing, laquelle, créée en 1911, avait été transférée au Yunnan pendant la deuxième guerre sino-japonaise (1937-1945). Ce retour fut fêté en 2009.

Toutefois, le répertoire qui leur tient à cœur est celui des chants de la « chorale des anciens étudiants progressistes ». Ce sont ceux qu'ils utilisent plus particulièrement pour la propagande dans les universités :

> « De nombreux universitaires, dit-elle, considèrent que le groupe joue un rôle important pour éduquer les jeunes car ils doivent prendre exemple sur la tradition révolutionnaire, nous allons pour témoigner des valeurs qui étaient les nôtres quand on travaillait à la Libération du pays alors sous le joug du Guomindang ».

Yuding reprend le terme « éduquer » utilisé pendant la Révolution culturelle pour diffuser la pensée de Mao. L'enjeu moral n'est certes pas le même, toutefois, en effet, c'est comme si on disait aux étudiants : « tu dois te souvenir », c'est en sorte une mémorisation forcée. Paul Ricœur traitant de la question du «devoir de mémoire » souligne qu'il fait nécessairement intervenir la notion de dette pour la génération qu'on informe, en l'occurrence celle des étudiants, en les plaçant dans la position d'être redevables à l'égard de ceux qui les ont précédés (2000 : 18-19). En effet, ce travail de nature propagandiste s'explique, dit Yuding, par le devoir de pérenniser le souvenir de la lutte du peuple pour construire la Chine, une exhortation à ne pas oublier les efforts qu'il a fallu faire pour arriver au niveau de vie actuel, « ce que les jeunes étudiants ne peuvent pas savoir » dit-elle. Pour les choristes les plus âgés comme elle, entre probablement en considération, la nostalgie de ces années de lutte pour libérer leur pays dans la clandestinité :

> « Pour les commémorations des fêtes des mouvements étudiants dans l'histoire, nous sommes invités par les universités pour chanter les chants révolutionnaires. L'an dernier il faisait très froid le 9 décembre, date d'un massacre des étudiants par le

> Guomindang en 1947 dit-elle ma fille voulait me décourager d'y aller, il fallait tenir debout au moins 20 minutes, mais nous sommes tous allés, même les personnes qui sont en fauteuil roulant ou qui ont un cane. Les étudiants de l'Université de Qinghua ont pleuré de voir le courage des vieilles personnes »[43]

Yuding confirme l'intérêt nouveau des étudiants de la « cinquième génération », c'est-à-dire les enfants nés dans les années 1980 et au début des années 1990, pour les chants révolutionnaires.

> « Les étudiants sont intéressés par notre passé, ils nous ont posé beaucoup de questions quand nous avons été invités à chanter dans les universités en 2011 pour les quatre-vingt-dix ans de la naissance du Parti communiste »

Cette génération fait suite à la « quatrième génération » née dans les années soixante, entrée à l'université après 1980 et modelée par les réformes politiques. La quatrième génération étant caractérisée, écrit Tania Angeloff, par sa rupture idéologique avec les générations qui l'avaient précédée :

> «La rupture générationnelle la plus marquée concerne « la quatrième génération », à laquelle les précédentes générations reprochent - malgré sa participation aux évènements de Tiananmen en 1989 - son manque de mobilisation idéologique, sa démotivation socialiste, sa fascination pour l'étranger, en particulier des États-Unis, son cynisme envers le Parti et les cadres, et ses mœurs plus légères » (2006 :86-87).

En somme, cette génération rejette le communisme. En effet, trente ans après la fameuse injonction de Deng Xiaoping au peuple : « enrichissez-vous » et la mise en œuvre de sa politique de modernisation, en l'espace de quelques années le pays s'est complètement métamorphosé : de nouveaux modes de vie et de nouvelles valeurs sociales sont apparus, les anciennes références ont été bouleversées par la diffusion à la télévision des modèles individualistes de comportements occidentaux, et par les échanges intensifiés avec l'étranger. Certes, les enfants et les petits-enfants des choristes de la génération de Yuding ne croient plus comme celle de Liu Xiaobo au lendemain des réformes des années quatre-vingt, que « la culture occidentale était l'étoile salvatrice de la Chine et l'aboutissement ultime de toute l'humanité » (2012 : 16). Toutefois, diplômés et pragmatiques ils croient à la méritocratie, ils aspirent à la réussite personnelle, la leur et celle de leurs enfants pour lesquels ils espèrent les meilleures universités. Ils appartiennent en général à la classe moyenne qui représente 5% de la population et qui envoie ses enfants étudier à l'étranger souligne Jean-Louis Rocca, le petit-fils de Yuding se trouve dans ce cas de figure, il a actuellement seize ans et poursuit ses

[43] Sa fille, aujourd'hui mariée sans enfant, exerce un poste de haute responsabilité dans le domaine des alicaments, elle a passé un master en Angleterre. Très proche de ses parents, elle intervient pour leur donner des conseils, notamment de santé, mais souvent en vain quand il s'agit d'inciter Yuding à ralentir ses activités.

études aux Canada[44]. Que pensent-ils des Chants révolutionnaires ? Les enfants de Yuding ont tourné la page, ils ne s'intéressent pas, dit-elle, au passé révolutionnaire de leur mère, ils n'ont jamais voulu s'inscrire au Parti.

Néanmoins, ce constat sur la désaffection des chants révolutionnaires est à nuancer puisqu'en 2011, pour l'anniversaire de la fondation du Parti, à Beijing et partout en Chine, les chants qui ont été diffusés à la radio, à la télévision, dans les parcs et autres lieux publics pour célébrer la naissance du Parti, ont eu du succès. Malgré la rupture d'une partie de la population avec les idéaux révolutionnaires, on a pu constater une poussée vers la gauche sur les sites Internet populaires, et en province, beaucoup de personnes qui avaient connu la Révolution culturelle voulaient retrouver « l'esprit révolutionnaire et les valeurs simples » disaient-elles. La ville de Chongqing s'est particulièrement distinguée, à partir de 2008 le service de propagande a lancé une campagne de promotion pour une culture spirituelle dite «rouge », afin de revenir aux valeurs révolutionnaires, la municipalité a demandé aux 30 millions d'habitants d'apprendre par cœur les « chants rouges » [45]. De plus, une directive pour encourager les élèves du primaire à chanter les chants révolutionnaires a été envoyée aux écoles de cette ville, une liste de 45 chansons a été publiée. Rappelons en effet, l'importance du chant dans le façonnage des foules au XXe siècle en Chine. Il fait partie du programme d'études enseignées aux élèves du primaire depuis la première réforme scolaire du mouvement des Cent Jours en 1898[46]. Les chansons d'école ont initié idéologiquement les écoliers et les ont influencés, et c'est à partir de cette pratique qu'une forme de chants collectifs de masses s'est développée pour aboutir aux chants révolutionnaires des ouvriers et des paysans. Le contenu de ces chants a participé à louer ou à dénoncer le gouvernement et à mobiliser la population pour faire la révolution. Les *chansons d'école* écrit Sabine Trébinjac « sont considérées par les chercheurs chinois comme les prémisses des chansons dites révolutionnaires (…) »[47].

Ces années 2011-2012, ont donc permis à la chorale des anciens étudiants progressistes de bénéficier d'une plus grande attention de la part de la population, les chants ayant trouvé un

[44]Pour une étude de la nouvelle société, voir J.-L. Rocca 2010, 2006.

[45]La campagne de promotion de la culture rouge était composée de quatre éléments : chanter rouge, lire les classiques, raconter des histoires et répandre des slogans. http://www.lemonde.fr/asie-pacifique/article/2011/07/22/la-ville-de-chongqing-se-veut-un-modele-de-gouvernance-pour-la-chine_1551597_3216.html Vérifié le 05/05/2014.-

[46] La Réforme des Cent jours, fut en 1898 une initiative de Kang Youwei (1858-1927) et Liang Qichao (1873-1929) pour moderniser le pays. Les deux lettrés lancèrent alors une série de réformes touchant la politique, la culture et l'éducation pour sortir la Chine de l'État d'arriération dans laquelle elle se trouvait. L'impératrice douairière Cixi mit fin à la réforme au bout de trois mois, néanmoins elles furent reprises sur son ordre à partir de 1902.

[47] S. Trébinjac 2000 :25. Dans son ouvrage sur la relation entre pouvoir et musique en Chine, l'auteure s'est intéressée à la transformation des chants, notamment à partir de l'époque républicaine en 1912 jusqu'aux premières années de la République populaire de 1949.

écho plus important que d'habitude chez les étudiants dans le climat de préparation et de célébration de l'anniversaire de la création du Parti communiste.

Ce chapitre montre la répétition sans être à l'identique, d'expériences telles que mariage, accouchement, activité professionnelle, dans le parcours de vie de Yuding après 1970. La Révolution culturelle a marqué une cassure dans sa vie professionnelle. D'une part, la Fédération des femmes est fermée pendant une douzaine d'années et d'autre part, à sa réouverture en 1978, Yuding n'est plus désignée pour les missions à l'étranger. Par ailleurs, les organisations de masses, à l'image du gouvernement, sont fragmentées en factions, Yuding choisit de se rallier à celle de la Fédération nationale, révolutionnaire et proche de Mao Zedong. C'est un mauvais choix car cette décision l'ostracise au sein de son groupe de travail, la Fédération internationale, conservatrice et plus près du Parti. « Je voulais être plus près du peuple, dit-elle, comme les cadres de la Fédération nationale, contrairement aux cadres de la Fédération internationale issus de milieux aisés, et du Guomindang », en somme, elle trahit ainsi son groupe d'appartenance, sachant qu'elle aussi était d'origine bourgeoise. Elle reconnaît avoir eu parfois une attitude gauchiste pendant la Révolution culturelle, ayant suivi l'orientation de Mao Zedong dans une période considérée aujourd'hui par le Parti comme un temps d'égarement idéologique.

Au-delà des assertions sur les motivations qui l'ont poussée à se ranger du côté des révolutionnaires contre les « conservateurs » plus proches de la voie capitaliste, on peut faire d'autres hypothèses, on sait que beaucoup d'individus agissaient pour se préserver eux-mêmes. en répondant à des demandes de supérieurs telles que faire des rapports sur les agissements des membres de leur famille, de leurs collègues de travail ou de toutes personnes qu'elles pouvaient côtoyer. Autre conséquence probable de ce choix elle fut envoyée une deuxième fois à l'École du Sept mai en 1977 alors que peu de cadres furent astreints à un deuxième séjour.

Son investissement dans un second travail à la société Unicom, pendant une dizaine d'années (1989-1999), peut être considéré comme un processus d'évitement du moment de retrouver ses collègues à la Maison des retraités de la Fédération des femmes. Toutefois, lorsqu'elle y entre en 1999, et malgré l'appréhension de reparler des dissensions du passé avec certaines d'entre elles, elle s'y plaît. Elle participe aux activités proposées, et, étant parmi les plus âgées elle bénéficie de la considération de la part des retraitées plus jeunes qu'elle, ce que j'ai pu constater en l'accompagnant. Son travail d'interprète avant la

Révolution culturelle intéresse, on lui demande même d'écrire ses souvenirs, elle obtient ainsi la reconnaissance qui lui manquait.

Conclusion de la Partie III

Cette troisième partie recouvre le temps de la Révolution culturelle, une période décrite selon l'approche de Yuding : elle rend compte des exactions des Gardes rouges dans sa famille, de son expérience dans une École du Sept mai, et comme nous venons de le voir, des conséquences de la Révolution sur sa vie privée et professionnelle.

Sa famille fut touchée puisque ses parents certes avaient été épargnés physiquement mais leur appartement pillé. Les Gardes rouges emportèrent tous les objets témoins du passé, c'est-à-dire ceux d'origine bourgeoise qui rappelaient la société de l'Empire, et ceux plus récents qui provenaient de l'étranger. Yuding rapporte les interrogatoires, les séances de critiques et d'autocritiques pendant plusieurs semaines, pour elle et son frère aîné, tous les deux ayant été soupçonnés d'être des contrerévolutionnaires. Son frère, parce qu'il était architecte, pouvait être proche des Russes installés à Beijing pour aider à la reconstruction du pays, entre 1950 et 1959. Elle-même, parce que voyageant quand la Chine avait des difficultés à établir des connexions diplomatiques avec les pays étrangers et qu'alors, la Fédération chinoise des femmes a joué un rôle important à l'échelle internationale pour forger des liens avec d'autres pays. Elle avait dû observer, rapporter, et participer, certainement à son insu puisqu'elle nie sa participation, à informer, dans un sens ou un autre. L'espionnage, en effet, a fait partie intégrante de toutes les relations internationales des pays communistes avec les autres, pendant la guerre froide (1947-1989).

Yuding présente son passage à l'École des cadres du Sept mai comme un temps difficile, en complète rupture avec son travail à la Fédération des femmes, cependant moins drastique que la majorité des témoignages que nous avons généralement de ces camps. Sa volonté de ne pas accabler son pays, et Mao Zedong qui avait inauguré ces écoles, la pousse à minimiser ses souffrances physiques et morales loin de sa famille et de son fils en particulier. Elle tient le langage de la propagande, convaincue de la nécessité de participer à la production du tofu, des melons d'eau, et des briques pour son pays. Son indifférence à la misère des paysans s'explique par le climat de terreur instauré par les cadres militaires qui géraient les séances de rééducations, de dénonciations, de critiques et d'autocritiques pour fragiliser les

cadres et les amener à agir selon les ordres donnés. Toutefois, elle s'insurge contre les séances de rééducation, convaincue de ne pas en avoir besoin, prétendant s'être conduite comme une vraie fille du Parti depuis la Libération. Par ce désaccord, elle émet fermement une critique du Parti, presque la seule concernant son sort pendant les trois décennies maoïstes, tant elle s'applique à me montrer par ailleurs, le côté « rose » de la Chine, pour reprendre l'expression de Joris Ivens.

Le chapitre 8 nous entraîne dans l'univers très particulier que représentent les deux années passées avec le couple de cinéastes Joris et Marceline Ivens, de 1972 à 1973 et en 1987. Une expérience exceptionnelle et privilégiée, puisque peu de femmes chinoises à ce moment-là, avaient eu l'opportunité de voyager avec des étrangers du Xinjiang au Shandong, en passant par le Shaanxi et le Sichuan, Shanghai et autres endroits de la Chine. Elle lui permit d'avoir une vue d'ensemble de la Révolution culturelle en pénétrant dans les usines et les lieux de vie des ouvriers, des ouvrières, des pêcheurs, des lycéens, des militaires, en interrogeant les acteurs de l'Opéra de Beijing, les minorités de la région du Xinjiang sur leurs représentations du maoïsme. Ce fut, toutefois, une vue biaisée par le choix des lieux et des personnes rencontrées toutes célébrant la révolution. Cette partie met en évidence, au sein d'une gouvernance répressive dans un pays privé de libertés publiques, quelques espaces de liberté de parole très paradoxaux comme au lycée, quelques formes d'émancipation des femmes, et le souci d'égalité des classes sociales, ingénieurs, ouvriers, entre autres situations contradictoires.

Yuding a réussi à assumer ses fonctions d'interprète au service de Joris et Marceline Ivens malgré ses contradictions internes, car c'était son rôle. Elle avoue en effet, avoir été incapable d'obéir à la lettre aux injonctions de Zhou Enlai de tout montrer aux cinéastes, son désir d'honnêteté envers eux fut parfois contrebalancé par son sens du devoir envers le Parti. Elle fut aussi partagée souvent entre son adhésion au groupe de ses collègues du tournage, son empathie pour Joris et son devoir de fidélité au gouvernement. Par ses traductions, même si elle n'était pas seule puisqu'il y avait un autre interprète, elle a eu un rôle non négligeable dans la réalisation des films de la série « Comment Yukong déplaça les montagnes ».

Le chapitre 9 dresse un portrait de Yuding bien différent de celui que j'avais montré jusqu'en 1970 : sédentaire, épouse et mère, proche de ses enfants et surtout de sa fille qu'elle peut voir grandir alors qu'elle avait été privée des joies du maternage, obligée de quitter son fils à peine âgé de cinq mois pour partir en Allemagne de l'Est. Néanmoins, concernant son travail, en 1990 elle prend une option qui nous fait entrer dans le discours politique de Deng

Xiaoping : l'enrichissement des Chinois, l'ouverture aux Occidentaux. Autrement dit, au nom de la modernisation et du bien-être pour tous, elle assume les contradictions idéologiques et la démaoïsation politique, elle travaille pour Serge Dumont, une personnalité française dans le marketing chinois, puis pour la firme américaine qui lui succède ; elle s'adapte.

Elle n'en garde pas moins ses valeurs révolutionnaires qu'elle peut réaffirmer avec ses anciens compagnons de la chorale des étudiants progressistes d'avant la Libération et des premières années qui suivirent en chantant dans toutes les commémorations nationales.

Conclusion

Une « fille du Parti » demeurée sans carte

Lorsque j'ai rencontré Yuding en 2005, elle se présentait comme « une femme typique de la Libération du pays », « une vraie fille du Parti », se revendiquant comme marxiste-léniniste, l'une des dernières, au milieu d'une société et d'une famille devenues consuméristes, ce que j'ai pu effectivement mettre en évidence (ou constater). Toutefois, exprimant son regret de ne pas avoir eu la carte du Parti, elle avait fait cette réflexion époustouflante : « Je n'ai pas eu la carte, mais j'ai eu une vie bien tranquille », une assertion qui reste une énigme au regard de la connaissance que nous avons d'une période dont on peut dire beaucoup de choses sauf qu'elle fut « tranquille » pour tout individu en Chine, à moins que le terme même prenne un sens singulier pour Yuding. En effet, on peut se demander si elle suggère ici que devenir membre du Parti aurait pu davantage l'exposer qu'elle ne l'a été bien que la carte du Parti soit présentée par d'autres comme les ayant plutôt protégés en cette période. Pour le moins, elle fait le constat que ce qu'elle a traversé aurait pu être bien pire, mais aussi, que sans les honneurs (et le salaire qui en aurait découlé), elle a toutefois pu œuvrer à sa manière, en l'occurrence en servant son pays à travers la Fédération des femmes.

Ce refus aura été l'objet d'un questionnement de toute sa vie**.** Née dans une famille traditionnelle dont elle a accepté de se détacher pour épouser la cause communiste, Yuding a eu le sentiment de se conduire comme « une vraie fille du Parti » sans finalement y réussir complétement pourrait-on dire, puisqu'elle n'y a jamais été admise. Bien qu'elle ait milité dans la ligue de la jeunesse qui a lutté clandestinement pour l'avènement de la République populaire de Chine, puis qu'elle ait travaillé à la Fédération des femmes, sa loyauté au Parti pendant la période maoïste n'a au bout du compte pas suffi à faire oublier ses origines bourgeoises. Elle a eu le sentiment de « s'être sacrifiée », par exemple en se séparant de son enfant pendant trois ans, alors qu'on lui a reproché à plusieurs reprises « de ne pas en faire assez ».

Pourtant, cette femme a eu une vie engagée. Pour elle, la tâche du Département international de la Fédération des femmes pendant les trois décennies maoïstes, a consisté dit-elle en « un travail diplomatique important pour la libération des femmes, et pour la paix » (Partie II, chap.5 :11). Diplomatique car la Fédération représentait la Chine dans toutes les

rencontres avec les fédérations et les associations de femmes à l'étranger, dans les réunions internationales où les expériences de chaque pays sont confrontées. Pour la libération des femmes car la Fédération était chargée de faire appliquer la nouvelle législation famille (notamment la loi sur le mariage de 1950 qui faisait sortir les femmes de la tutelle de leurs maris), de défendre leurs droits, de se préoccuper de leur protection, de faire diminuer les discriminations idéologiques et de se soucier de leur santé et de leur éducation, entre autres. La Chine en ce domaine était un exemple, puisque plus qu'ailleurs, pendant la même période, les soins dispensés peu coûteux et la prévention avaient fait reculer la mortalité de façon spectaculaire dès la première décennie maoïste. Pour la paix, car la Fédération permettait de s'inscrire dans des échanges y compris avec des pays Occidentaux non communistes tout en servant, comme le souligne Angeloff: « de courroie de transmission pour répercuter les directives du Parti » (2012 : 86). En effet, en Chine, mais aussi dans les pays dits en voie de développement, en Afrique par exemple, la Fédération diffusait l'idéologie de la Chine, en proposant ses modèles politiques d'éducation, d'hygiène, de santé et de planning familial.

Une vie entre deux sociétés

Son récit m'a permis, il me semble, de faire tomber beaucoup d'images fabriquées conventionnelles, à propos de la société chinoise et des idéologies qui ont marqué le XXe siècle en Chine, pour aller vers une compréhension plus réaliste et plus complète des valeurs de la culture et du fonctionnement de la société chinoise, une nouvelle façon de conceptualiser le passé de la Chine.

En effet, la complexité du parcours de vie de cette femme donne à voir comment elle a pris part au grand changement de société, en y croyant, tout en étant obligée de composer avec la réalité pour traverser cette époque de bouleversements radicaux et violents. La rareté des interprètes l'a placée dans une position singulière : alors que la Chine était fermée, elle a pu voyager et entrer en contact avec des étrangers. La question du degré d'information qu'elle pouvait avoir à cette époque, comme par la suite, sur ce qui se passait dans les pays où elle se rendait, comme dans la Chine elle-même, est restée sans réponse claire pour moi, sa vie est restée énigmatique.

Elle s'est trouvée en 1950, à la charnière de deux modèles familiaux, le modèle confucéen du début du XXe siècle, toute la famille rassemblée sous le même toit autour de ses grands-parents-paternels d'abord, et celui que prescrit la loi du mariage, un couple avec enfant dégagé de la tutelle des parents, mais parfois hébergeant ou étant hébergés par eux pour des

raisons pratiques ensuite. Paradoxalement, sans avoir jamais critiqué sa famille, et somme toute ayant peu remis en question les valeurs ancestrales dans la description qu'elle en a faite, elle a milité pour l'application de la loi sur le mariage qui instituait le communisme. Le récit de sa vie témoigne d'un modèle qui disparaîtra au milieu du XXème siècle, puisque sont rassemblés dans un grand *siheyuan,*» 四合院, « enclos avec des bâtiments autour d'une cour », maison bourgeoise par excellence de Beijing, autour du chef de famille Mengxiong, son épouse, sa concubine Ayi-Po, ses enfants avant leur mariage, et comme le voulait la tradition, l'aîné, le père de Yuding avec sa femme et ses enfants. Elle témoigne d'une vie de famille dont la configuration -une épouse et ne concubine - est encore répandue dans les classes aisées de la population, alors que l'émancipation des femmes est un des premiers objectifs de l'État depuis 1919. La monogamie avait été prescrite par le code civil en 1931. Le concubinat sera définitivement interdit par loi du mariage en 1950.

La concubine de Mengxiong n'est pas présentée par Yuding comme souvent dans la littérature, en tant que victime, elle partage la vie sociale de Mengxiong, elle voyage avec lui, participe aux banquets. Au sein de la maisonnée, elle demeure la mère de ses enfants tout en laissant à Nainai, le soin de leur éducation. Cependant, malgré la description idéalisée par Yuding des relations interpersonnelles dans cette famille, des frustrations existaient probablement chez Ayi-po, confirmant les rivalités ou les mésententes inévitables entre épouses et concubines. En effet, au décès de Mengxiong, Ayi-po demande sa part d'héritage et quitte la maisonnée emmenant ses enfants. En décrivant ce mode de vie de sa famille, Yuding laisse entendre la nécessité de changer la condition féminine, de mettre fin à la sujétion des femmes à leur époux et à leur famille, ce sera le travail de la Fédération des Femmes en faisant appliquer la Loi du mariage après 1950.

Elle a pu s'interroger sur la condition des femmes, elle grandit en effet auprès de modèles féminins paradoxaux de femmes façonnées par les idéologies diverses de leur temps: ses grands-mères nées au XIXème siècle c'est-à-dire dans l'ancienne société, s'accommodent du concubinage, sa mère adolescente en 1916, soit au moment du « Mouvement pour la Nouvelle Culture » prône les valeurs occidentales de progrès, celle de l'égalité des sexes, ses tantes font leurs études peu après les manifestations du Quatre mai 1919 et militent en quelque sorte pour la libération des femmes en choisissant le métier d'institutrice. Elle savait que son arrière-grand-mère paternelle avait été victime de la coutume qui au XIXe siècle interdisait aux veuves de se remarier, ses grands-mères avaient eu les pieds bandés dès leur jeune âge, la concubine illettrée de son grand-père-paternel avait été achetée, lorsqu'elle était encore une adolescente. Niang, sa belle-mère provoque son admiration par des qualités

opposées à celles de sa mère et de l'ensemble des femmes de la famille qui sont dépendantes de servantes pour leur confort et celui de la maisonnée, elle exécute elle-même les tâches domestiques. Proche du peuple en s'adonnant à un art populaire, le *jianzhi*, le découpage du papier, cette femme a eu une influence sur l'évolution de Yuding adolescente.

Elle a grandi dans une famille qui tendait vers la modernité mais continuait de se comporter de façon traditionnelle en bien des domaines. Paradoxalement, alors que toute la famille de la génération des parents de Yuding avaient recours à la médecine occidentale, on célébrait le courage de sa grand-mère pour avoir pratiqué un acte de guérison de la médecine populaire appelé *ge gu liao ji* 割股醫療, « couper un membre pour soigner la maladie ». Elle avait prélevé sa propre chair pour le donner à manger à son époux malade. Á ce moment-là, toutes les personnes de la génération de ses parents avaient recours à la médecine occidentale, son père, ses oncles critiquaient le conservatisme comme la majorité des individus de leur génération. Ses oncles dont j'ai peu parlé avaient été étudiants à l'Université de Beijing, foyer de la critique du conservatisme et du traditionalisme dans les années vingt. Les contradictions sont au cœur de la famille, ce qui explique qu'elle-même ait pu faire des choix ou exprimer des assertions contradictoires.

Elle donne des informations paradoxales, pour ne pas dire contradictoires sur la place de la religion dans sa vie. Elle se dit athée à partir de 1948, après avoir lu quelques textes de Marx, adoptant une conception matérialiste de l'histoire, et pourtant, elle admet l'influence de la religion catholique dans la construction de sa personnalité. Elle montre comment dans sa famille, comme dans beaucoup d'autres en Chine à ce moment-là, coexistent la morale confucéenne et chrétienne, les pratiques du bouddhisme et du taoïsme et on comprend comment les valeurs du christianisme peuvent être introduites dans les familles par le biais de l'éducation, en l'occurrence celle de sa mère, élève d'une institution catholique dès la première décennie de la République, puis par sa sœur aînée, elle aussi inscrite dans une école catholique, qui se fera baptiser, et avec une moindre influence, son frère placé dans une école protestante. Les enfants de la classe bourgeoise suivent très souvent leurs études dans des institutions occidentales chrétiennes nombreuses en Chine avant 1950, cette famille en est un exemple.

Un formateur des élites devenu un ennemi du peuple

Nous entrons dans l'histoire de la Chine à un moment clé de sa modernisation par le biais de la biographie de son grand-père paternel Mengxiong. Par son cursus, en effet, il

représente le cas de figure du lettré préparé par les examens mandarinaux à gouverner le pays comme le voulait la tradition confucéenne. Toutefois, comme beaucoup d'autres qui veulent conduire la Chine au progrès industriel et commercial et faire partie de la classe dirigeante chinoise, il complète ses études par une formation à l'étranger. Il passe deux années (1904-1906) dans une université de Tokyo au Japon, rentre avec un diplôme d'Études en « Communication », une discipline qu'il sera le premier à enseigner à l'Université de Beijing, en 1907. Á noter que Yuding lorsqu'elle fut en retraite travailla dans la première société de communication crée en Chine en 1985 par le Français Serge Dumont, « Interasia ». Dans cette famille, comme dans la plupart de celles des lettrés à la fin du gouvernement des Qing et dans les premières décennies de la République, on considérait que l'obtention de diplômes à l'étranger était nécessaire pour que les Chinois puissent faire entrer le pays dans la modernité. Ensuite, au gré des politiques de la Chine, ces étudiants furent contraints de prendre des distances avec ces mêmes pays qui les avaient accueillis et formés. En 1928, Mengxiong s'était rendu au Japon pour recevoir la « médaille de l'Empereur de second ordre » pour des services rendus qu'on ignore, il entretient de bonnes relations avec les Japonais, un dilemme pour lui au moment de la déclaration de la guerre sino-japonaise en 1937. Au lieu de couper le lien, avec ceux qui sont devenus les ennemis de la Chine, au contraire il les rejoint, il trahit son pays. Ce fait, car il s'agit d'une personne qui jusque-là s'était comportée honorablement, permet de s'interroger sur la prise de position des individus qui, comme lui, ont eu des affinités avec le Japon, ont probablement cru au panasiatisme, c'est-à-dire la construction d'un ordre asiatique fondé sur les principes de moralité de l'Empereur japonais. Elles n'ont pas été forcément, toutes, des opportunistes ou des politiciens frustrés. L'expérience de Yuding adolescente, nous donne un aperçu du vécu compliqué des populations des régions occupées entre 1937 et 1945, comme par exemple, à l'école, l'apprentissage obligatoire de la langue de l'ennemi.

« Retraitée de la Libération »

L'analyse du parcours de Yuding montre qu'il n'est pas sans lien avec celui de ses grands-pères. Son engagement dans le mouvement clandestin de la Ligue de la jeunesse en 1946, puis à la Fédération des femmes chinoises où elle est amenée à défendre les droits des femmes, renvoie à ses origines de petite fille de lettrés confucéens, c'est là probablement qu'il se situe. Elle éprouve comme eux le besoin de servir son pays, et elle en a les moyens, alors qu'il n'y avait pas de femmes parmi les lauréats des examens impériaux ni parmi les

fonctionnaires de l'État, c'est toute la différence entre le régime de l'Empire et celui de la République populaire. En effet, le devoir des lettrés-fonctionnaires était d'occuper des hautes charges dans l'administration de l'Empire, ce qu'avaient fait ses ascendants : son grand-père-maternel servit l'État en acceptant de partir en Europe à la fin du XIXe siècle, il fut parmi les premiers ambassadeurs de Chine en poste en Suisse et au Portugal. Son grand-père-paternel Mengxiong, avait occupé de hautes fonctions dans le gouvernement de l'Empire et de la République, (vice-ministre des transports, directeur des chemins de fer). Ils avaient accompli ce qu'on attendait d'eux, l'engagement de Yuding dans le mouvement clandestin de « La ligue de la jeunesse de la nouvelle démocratie de Chine » dès 1948, puis son militantisme politique au sein de l'université après la Libération, peut peut-être se voir comme une continuité, comme eux, elle a voulu participer au devenir de son pays, mais comme une rupture en ce sens que les femmes, peuvent occuper les mêmes rôles que les hommes, ce qui était impossible dans l'ancien régime.

Ironie de la vie, Yuding avait refusé la carte lorsqu'elle avait eu la seule opportunité de la recevoir, c'est-à-dire en 1949, avant la Libération. Son hésitation, qu'elle explique par la crainte d'être découverte par les étudiants nationalistes et arrêtée par la police du Guomindang pose aussi la question de sa certitude de vouloir s'engager à ce moment-là. Néanmoins, par cette inscription dans une cellule clandestine sous la direction de celle du Parti, « La ligue de la jeunesse de la nouvelle démocratie de Chine », elle bénéficiera toute sa vie de quelques privilèges. Le gouvernement, reconnaissant envers les personnes qui avaient milité officiellement pour la Libération, appartenant au Parti ou non, leur offre des avantages. Ils peuvent prendre leur retraite à l'âge de 55 ans au lieu de 60, ils ont la gratuité totale des soins médicaux à vie et ne paient pas les transports publics, métro, bus, ils entrent gracieusement dans tous les musées. En somme elle est une « retraitée de la Libération ».

Propagande marxiste et orthopraxie confucéenne : deux types de formatage du peuple

Tout au long de ce travail on aura relevé le déni de Yuding concernant l'ampleur des épurations et des crimes provoqués par la politique de Mao Zedong. Certes, en 1950, la plupart des étudiants aveuglés par leur idolâtrie du personnage, portés par leur enthousiasme, adhéraient à l'idée d'éliminer les « ennemis du pays » contrerévolutionnaires, fraudeurs,

traitres du Guomindang, par les épurations massives. Toutefois aujourd'hui, ils reconnaissent leur aveuglement d'alors, sachant par les études menées depuis, que des millions de personnes furent abusivement condamnées, envoyées dans les camps de rééducation ou exécutées. Ils n'ont pas su et ils ne voulaient pas savoir. Yuding savait puisqu'elle participait à a campagne « Anti trois, Anti cinq », mais elle continue de minimiser les faits, comme figée dans une attitude négationniste, elle réduit le nombre de personnes exécutées à : « seulement quelques-unes » elle demeure dans le déni de la réalité pourtant bien connue depuis. Elle attend dit-elle, les chiffres des archives officielles, or, s'ils sont encore soumis à la censure c'est précisément au regard de leur importance.

Ce travail met en évidence la place de la « propagande », 宣传 *xuanchuan*, dans la vie de Yuding, à partir de 1947 jusqu'à aujourd'hui encore. Elle justifie ses choix et ses comportements tout au long de la période maoïste par la propagande, laquelle a fonctionné semble-t-il pour elle, comme un nouveau système pédagogique après celui de l'orthopraxie confucéenne qu'elle a connu. En Chine, la propagande n'est pas connotée négativement telle qu'elle l'est en Occident et n'implique pas l'idée de mensonge, il existe un département de propagande au sein du gouvernement depuis la création du Parti communiste en 1921. Son but officiel est de « servir les intérêts » des individus par la persuasion. Toutes les activités culturelles par exemple sont placées sous le ministère de la propagande [1]

Yuding, façonnée par la propagande communiste dès son entrée à l'université en 1947, rejoint la cellule clandestine de la Ligue de la jeunesse et recrute elle-même clandestinement de nouveaux étudiants. Après la Libération, au sein de l'Association des étudiants de Beida, l'Université de Beijing, elle poursuit son œuvre de propagande politique au grand jour, militant en faveur de Coréens du Nord contre les Américains dès 1951. Enfin, en travaillant à la Fédération des femmes, qui était alors entièrement subordonnée au Parti, elle participe à l'application des directives du Parti. Ces directives défendent la cause des femmes, non sans ambiguïté, sachant que le succès du programme politique du gouvernement, repose sur le travail de la Fédération quand il s'agit par exemple de pousser les femmes à participer à la production, et à observer le planning familial.

Le récit de son expérience dément son assertion d'une libération des femmes, sans réserve, montrant au contraire le contrôle total du Parti sur leur vie et leur sexualité : le droit à concevoir la manière d'accoucher, par exemple. L'émancipation des femmes était un prérequis pour l'industrialisation du pays en 1950, l'égalité des sexes indispensable pour

[1] *Cf.* http://fr.wikipedia.org/wiki/Propagande_de_la_R%C3%A9publique_populaire_de_Chine

qu'elles puissent apporter leur « force de travail », selon l'approche marxiste. Yuding a été elle-même un vecteur pour la propagation de l'idéologie maoïste exposant les avancées de son pays dans les congrès internationaux. Se voulant une vraie fille du Parti, elle a contribué à faire connaître, à l'échelle internationale par son travail, les réussites de son pays.

Son attitude pendant la Révolution culturelle révèle particulièrement son imprégnation par la propagande, appelée à ce moment-là : « La pensée Mao Zedong »*:* 毛澤東思想 *mao zedong sixiang*. Elle avoue qu'il lui arrivait de douter de la justesse des directives de Mao Zedong, mais ses hésitations étaient immédiatement contredites par un discours positif propagandiste. Elle a conscience du mécanisme psychologique de la propagande pendant l'École du Sept mai, comme une forme d'anesthésie, il lui a permis dit-elle de supporter les travaux forcés pendant une année. C'est un endoctrinement qui a résisté au temps, il lui arrive très souvent de dire qu'elle doit faire passer les besoins du Parti ou ceux du pays, avant les siens : « je dois oublier mon petit moi au profit du bien commun ».

Donner à voir - et découvrir - la Révolution culturelle

Elle a eu la chance de participer à la réalisation des seuls documentaires sur la Révolution culturelle admis par les Chinois, étant l'interprète de Joris Ivens et Marceline Loridan-Ivens, pendant le tournage de leurs films. Le rapport de sa collaboration avec les cinéastes a révélé sa capacité à gérer une situation délicate, placée entre le devoir de les aider selon les ordres de Zhou Enlai, et en quelques situations, son souci de préserver la réputation de la Chine, selon ses propres critères. Malgré ce qu'elle en dit aujourd'hui ainsi que Marceline Loridan-Ivens, elle a certainement eu une influence sur le regard qu'ils portaient sur la Révolution culturelle, sachant qu'elle-même la découvrait en certains lieux en même temps qu'eux et qu'elle avoue aujourd'hui qu'elle n'en comprenait pas tout. Elle se défend d'avoir pu influencer les Chinois interviewés, toutefois, elle l'a fait en leur cachant bien des choses, et par son comportement de femme chinoise avec ses réactions devant les situations qu'ils découvraient ensemble, par exemple.

Sa collaboration avec les cinéastes a eu des répercussions intéressantes sur sa vie. Depuis, elle a été sollicitée plusieurs fois par les directeurs du Studio Central des Films et Documentaires de Beijing, lequel dépend du ministère de la propagande, pour participer aux commémorations concernant Joris Ivens. Elle avait en effet pris part à un film de propagande,

lequel est pratiquement le seul témoignage cinématographique sur la Révolution culturelle donnant la parole aux gens. Par ailleurs, j'ai pu le vérifier, elle est appelée pour traduire de temps à autres des extraits de documentaires français, considérée en quelque sorte comme une « expert ». Enfin, autre bénéfice secondaire de cette proximité avec les cinéastes, son nom apparaît dans le générique des films, comme une signature. Elle pourrait en tirer une satisfaction, sachant qu'elle se plaignait de ne pas avoir laissé de traces de son travail de pionnière, étant en effet, une des premières interprètes à la Fédération au début de la construction de la République populaire, mais elle en fait peu de cas, étant toujours dans des contradictions. Elle ne glose pas sur la photo qui la représente placée entre Joris et Marceline, dans le roman autobiographique de cette dernière paru en France en 2008: « Ma vie balagan ». Petite-fille de lettrés, « laisser une trace » pour elle se rapporte à l'écrit destiné à passer à la postérité, or, elle a servi son pays par la parole, en militant, en traduisant, elle n'a pas pu apposer sa signature quelque part.

La rencontre entre Yuding et Marceline n'a pas donné lieu à des échanges sur les camps de concentration nazis et sur les camps de travail en Chine, toutes les deux sont demeurées dans le non-dit. Pourtant toutes les deux avaient montré un acharnement, à survivre. La disproportion pour Marceline et les rescapés des camps de concentration en général, entre le récit vécu et celui qu'il était possible d'en faire le rendait difficilement communicable, il dépassait l'imagination. Marceline aujourd'hui écrit donne des interviews, témoigne de son expérience, mais en 1972, elle ne pouvait pas encore en parler. Quant à Yuding, elle était et est encore, dans le déni de l'ampleur et de la cruauté des camps de redressement par le travail, en Chine. Pourtant, ces écoles du Sept mai pratiquaient une forme dégradation de l'être humain, ne respectant pas les droits à la liberté, à l'épanouissement auxquels chaque individu a droit, les cadres étaient opprimés, exploités, humiliés.

L'accès à la modernité

Aujourd'hui à l'âge de quatre-vingt-sept ans Yuding vit en harmonie avec ses enfants, malgré les contradictions idéologiques qu'on peut imaginer pour une « marxiste-léniniste », telle qu'elle se dit, au regard de leur priorité pour l'enrichissement individuel, la réussite sociale et la consommation.

Ses enfants, dit Yuding, ne se sont pas ou peu intéressés à son parcours. Le passé ne les intéresse pas ou ils le refoulent, ou ils n'en sont pas fiers ? Ils sont occupés dit-elle à se faire une place dans la société actuelle ou à la conserver. Ils appartiennent à la génération des Chinois dont les parents ont fait l'expérience de l'insécurité, du désordre durant la Révolution culturelle, et ils n'ont pas accordé leur confiance au secteur public ; aucun d'eux n'est fonctionnaire, une vraie rupture pour cette famille de lettrés-fonctionnaires. Ses enfants n'ont pas demandé la carte du Parti. Son fils, son gendre ont leur propre entreprise, sa fille est directrice de secteur dans une grande société américaine, sa belle-fille est journaliste indépendante en free-lance, elle traite les faits divers. La ligne politique officielle de la Chine reste le marxisme-léninisme, toutefois ils se moquent de Yuding lorsqu'elle fait encore les louanges du Parti ou se montre nostalgique de certaines valeurs de l'époque maoïste. Ils lui rappellent qu'elle n'a pas été récompensée pour son travail et son dévouement, pour ce qu'ils en savent. Est-ce qu'ils réprouvent son rôle sans le lui dire ? Elle est considérée comme une personne complètement anachronique ancrée dans deux passés, confucéen et maoïste, récusables aujourd'hui dans une société dont les normes et le consumérisme dirigent les comportements, ceux de sa fille par exemple qui a les moyens de dépenser. Yuding refuse le superflus que celle-ci lui propose, elle prend le bus et jamais les taxis, n'achète que le nécessaire, c'est mon éducation dit-elle faisant référence à sa mère qui prônait la sobriété. C'est aussi une attitude retrouvée chez ses camarades de la chorale qui ont participé à la Libération, lesquels dit-elle sont attentifs à ne pas gaspiller, désireux de coûter le moins possible à l'État, sensibles à tout ce qui peut évoquer la corruption généralisée avant 1949, pourtant moins importante qu'aujourd'hui.

Á près de quarante ans, sa fille ne désire pas d'enfant. En cela elle est semblable à bien des femmes des grandes villes qui travaillent et considèrent qu'élever un enfant actuellement en Chine est une charge trop importante, leur vie professionnelle passe avant tout. Yuding approuve ce choix considérant l'aspect civique d'un tel comportement : « nous sommes déjà trop nombreux en Chine » dit-elle. Autrement dit il y a un quiproquo entre ce qu'elle pense et ce que pense sa fille, elle place encore une fois, l'intérêt public avant l'intérêt personnel.

Ses enfants préfèrent-ils ne rien savoir de la Révolution culturelle, indissociable du vécu de Yuding? C'est en dehors de sa famille, par son travail à la chorale des anciens étudiants de Beijing que Yuding trouve encore une audience pour diffuser la morale révolutionnaire dans les universités, à l'occasion des commémorations de l'histoire de la République populaire de Chine. Dans l'avenir, il est probable que son petit-fils Veka, autre

génération, s'intéressera à son parcours révolutionnaire, ou au moins à ses origines de petite-fille de lettrés. Ils ont été très proches jusqu'à son récent départ de Beijing, il lui a déjà posé des questions, à la mesure de son âge, et, dit-elle avec fierté, à l'école primaire il avait fait une rédaction intitulée : « Ma grand-mère extraordinaire ». Extraordinaire par son dynamisme, c'est aussi la réputation de Yuding à la maison des retraités où elle vient trois jours par semaine, participe aux réunions, et à toutes les sorties proposées. Elle ne reste pas chez elle comme la plupart des femmes de son âge qui se contentent de leur rôle de grand-mère.

Elle ne critique pas le choix de ses enfants qui paraissent pourtant aller contre ses idéaux nationalistes, en effet, Veka son petit-fils né en Chine, a reçu la nationalité canadienne sur demande de ses parents à sa naissance, sa mère ayant passé quelques années à Toronto, a aussi demandé la nationalité canadienne. Depuis la dernière rentrée scolaire, âgé de quinze ans, il poursuit ses études dans un lycée de cette capitale. Les études à l'étranger sont bien considérées, et selon Jean-Louis Rocca, les individus : « les plus nationalistes sont souvent diplômés d'universités étrangères, ils manient les langues avec dextérité et ont parfois un passeport étranger, ou pour le moins une carte verte » (2010 :103). Yuding accepte la séparation d'avec son petit-fils, elle considère que c'est pour le bien de l'enfant, mais elle n'a pas le choix. Dans cette famille, comme actuellement dans l'ensemble de la population, la réussite scolaire de l'enfant unique impose toutes sortes de sacrifices. Le couple avait déménagé plusieurs fois pour pouvoir inscrire Veka dans les meilleurs établissements primaires de Beijing, un échec scolaire serait considéré comme une catastrophe, l'avenir socio-économique de leur enfant étant une grande préoccupation.

Yuding ne souligne pas la contradiction entre son engagement marxiste-léniniste qui suppose d'exiger l'égalité des chances pour tous par l'enseignement et l'élitisme, et la sélection par l'argent pour la réussite d'une partie de la population. Cette ségrégation scolaire par la classe sociale, rappelle la conception confucéenne de l'éducation à la base de la fabrication des élites pour diriger le pays. Comme son arrière-grand-père paternel Mengxiong plus d'un siècle avant, l'enfant doit passer des examens, acquérir une formation à l'étranger pour pouvoir briguer ensuite un poste élevé, décisionnel, voire d'État ? Veka reviendra-t-il en Chine après ses études ? Quel regard portera-t-il sur son pays d'ici quelques années? Après cinq mois passés dans un lycée canadien, il réagit contre un enseignement qui le pousse à considérer Mao Zedong comme un des grands tyrans du XXe siècle. Est-ce qu'il changera de regard ? Que pensera-t-il lorsqu'il apprendra que les victimes, pendant la Révolution culturelle et les trois décennies de la période maoïste se comptent par millions?

Á l'issue d'un récit de vie où elle a voulu paraître en fille du Parti, soutenant l'idéologie marxiste-léniniste pour son pays, elle renonce aujourd'hui à justifier son incohérence, c'est-à-dire son soutien apparent aux décisions de sa famille, déclarant (ce 30 mars 2015) : « J'ai maintenant des idées arriérées, je dois donc accepter. Mon âge m'empêche de comprendre comment se développe le monde qui a changé rapidement ».

Un regard particulier sur la Chine

Au-delà de la vie de Yuding, ce travail nous apporte une connaissance de la Chine, parcourant avec elle les étapes de sa vie et celles de sa famille, depuis la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui. S'est déroulée ainsi sous nos yeux l'histoire mouvementée d'une Chine par le biais d'une famille de lettrés et plus particulièrement par celui de la fille du Parti qu'elle dit avoir été. En effet, mon approche de la société et de l'histoire de ce pays n'aurait pas été la même si j'avais recueilli le récit de vie d'une ouvrière ou d'une paysanne. J'ai eu donc une opportunité extraordinaire d'analyser la Chine à travers des personnages qui ont été fortement impliqués dans l'évolution de leur pays. C'est ainsi que Yuding montre la fin du système de gouvernement dynastique, conservateur de l'Empire, et son ouverture obligée à la culture de l'étranger, considérée jusque-là comme « barbare », à partir de la position et du statut de ses deux grands-pères lettrés-fonctionnaires. Le XXe siècle chinois débute par la transformation de l'ordre impérial avec la réforme de l'éducation en 1902, nous assistons en effet au cursus d'un lettré qui se trouve à la jonction des deux systèmes, le mandarinal et le système moderne imité de l'Occident. En effet, Mengxiong préparé par les concours de lettrés aux plus hautes fonctions administratives est parmi les premiers étudiants à partir au Japon pour une formation technologique moderne. Par son statut, par les postes qu'il a occupés nous sommes en prise avec les grandes préoccupations de son époque telles que par exemple, l'importance de la question des chemins de fer dans les premières décennies de la République. Par ailleurs, les traitres à la nation sont généralement une honte pour leurs familles, elle n'en parle pas. Néanmoins, parce que je suis étrangère, et peut-être aussi parce que la vie de son grand-père a été rendue publique du fait de ses hautes fonctions au gouvernement, Yuding m'a fait part de cette trahison. Partant de là, j'ai pu interroger le contexte, l'histoire et la société, sur les conditions qui avaient pu amener quelques hommes

politiques à trahir Jiang Jieshi à ce moment-là pour rejoindre le gouvernement « fantoche » de l'occupant japonais.

Nous suivons l'évolution d'une famille bourgeoise qui a abandonné les comportements de sa classe, entre 1945 et 1949, pendant la guerre civile, pour croire ensuite à l'utopie communiste diffusée par la propagande. Á partir de 1949, c'est de la place de Yuding que nous percevons la Chine de Mao Zedong. Après une phase d'euphorie générale pendant les premiers mois qui suivent la Libération, succède bien vite un climat de terreur qui touche les familles dont les membres partis à l'étranger refusent de rentrer en Chine, pour soutenir la République populaire comme le demande de Mao Zedong en 1950. Dajie émigrée aux États-Unis en 1949, reste muette aux demandes de Yuding et de son père. Ils sont alors inquiétés, subissent la pression de leurs supérieurs respectifs, professeurs et cadres administratifs. Yuding est suspectée de ne pas agir pour contraindre sa sœur à revenir, aussi sa situation est-elle inconfortable. Paradoxalement, dans le même temps, elle participe à la campagne « Trois Anti, Cinq Anti » pour épurer le gouvernement des mauvais éléments et des individus dont on doutait de la fidélité. Lui aurait-il fallu pour se préserver, afin de ne pas être soupçonnée elle-même, passer du côté de ceux qui accusent et qui aident à condamner les contre-révolutionnaires ? C'est une chose qu'elle n'a jamais dite mais c'est ainsi que la plupart de gens étaient amenés à réformer leur pensée et à agir selon l'idéologie imposée par Mao Zedong et le Parti.

Nous avons un aperçu des relations compliquées de la Chine avec l'URSS et du climat à Berlin-Est entre 1955 et 1963. En effet, l'engagement professionnel de Yuding au département international de la Fédération des femmes, l'a placée dans une position rare à cette époque-là, ayant un pied en Chine, un pied hors de Chine. Comme Janus, le dieu de la mythologie romaine, elle a un double visage. On ne la distingue pas de ses camarades de la Fédération à Beijing, et pourtant sa position est singulière. Elle passe d'un pays à l'autre, fait des allers-retours en Chine, peut comparer les niveaux de vie et de liberté des habitants à une époque où la Chine est fermée, mais elle ne déroge jamais du langage de la propagande, fidèle au Parti. Pendant deux longs séjours à Berlin-Est, elle s'est trouvée plus que d'autres en situation d'observer les politiques changeantes de la Chine envers l'URSS. Participant à la vie de l'ambassade de Chine et même au travail de l'Ambassadeur, elle détient des informations dont on n'a aucun indice qu'elle les ait exploités mais qui rendent les gens comme elle précieux en temps de guerre froide. C'est donc sur toile de fond d'espionnage que se déploie cette partie de l'histoire internationale de la Chine à laquelle elle est mêlée puisqu'elle voyage

pour la Fédération des Femmes entre Beijing, Moscou, Berlin et autres pays révisionnistes, c'est-à-dire ceux du bloc soviétique qui n'appliquent pas strictement l'idéologie marxiste-léniniste et qui dénoncent le dogmatisme des Chinois

La période qui a stigmatisé le plus violemment la Chine est indéniablement celle de la Révolution culturelle. Or, l'approche que nous avons des évènements par Yuding ne rend pas compte de l'extrême violence des gardes rouges, et elle décrit peu les souffrances physiques et morales, les mauvais traitements, les humiliations des cadres dans les Écoles du Sept mai. Sa volonté de minimiser les faits, pour préserver l'image de son pays probablement, empêche l'expression de ses ressentis, son récit est en cela inédit. En revanche, elle apporte un éclairage intéressant sur la lutte entre factions qui divisaient les cadres à l'intérieur de chaque administration, témoignant de la difficulté de choisir le bon camp pour ne pas être accusée de révisionniste. Elle raconte comme tant d'autres, sa mise en quarantaine pendant plusieurs semaines, les séances d'interrogatoire, les corvées de balayage et d'entretien des latrines, les vexations ; une situation presque banale pendant la Révolution culturelle, puisque des millions de personnes en ont fait l'expérience. Son exemple montre les contradictions qui sous-tendent les accusations, avoir vécu à l'étranger pour servir son pays la classait paradoxalement dans la catégorie des contre-révolutionnaires, des révisionnistes, on la soupçonnait d'espionnage.

Une approche par la biographique

J'ai rappelé dans l'introduction, ma première rencontre avec Yuding. Elle avait commencé par un malentendu puisque Yuding était venue me voir dans le seul but de me faire connaître le travail de la Fédération des femmes depuis l'instauration de la République populaire de Chine. Autrement dit, informer une Française du travail remarquable effectué pour la défense des droits et des intérêts des femmes, améliorer leurs conditions de vie, promouvoir l'égalité des sexes, un travail incessant en Chine, mais aussi à l'étranger par le biais des rencontres avec des associations de femmes. Peu à peu, elle accepta de me parler d'elle, de sa famille, mais non sans quelques réticences au début. « Pourquoi voulez-vous savoir ça ?». De ce fait, au début j'ai éludé ce qui risquait, pensais-je, de bloquer la communication. Je renonçai donc à recueillir, prénoms, dates de naissance, et autres précisions concernant par exemple, ses oncles, ses tantes, ses demi-oncles demi-tantes fort

nombreux pour me pencher sur l'essentiel, les séquences de vie signifiantes. Peu à peu elle a accepté que je m'intéresse à ses origines pour comprendre comment une petite-fille de propriétaires terriens, était devenue « une vraie marxiste-léniniste » comme elle la toujours affirmé. Elle précisait seulement après m'avoir raconté des anecdotes : « ce n'est pas la peine d'écrire ça » et puis ce fut ensuite au contraire : « qu'est-ce que vous voulez encore savoir ? ». Il m'a semblé tout au long de nos entretiens qu'elle a eu le souci d'être franche et exacte pour rétablir les faits, mais certes les oublis, les distorsions sont inhérents à tout récit de vie sachant aussi que toute personne qui se raconte tente de donner une image d'elle conforme à son idéal.

Ce travail a ainsi été effectué selon la méthode biographique, celle du récit de vie qui permet une approche de la réalité du point de vue de Yuding et à partir de sa propre expérience. Pour comprendre son destin j'ai adopté un ordre chronologique qui a permis de constater l'inscription de sa famille dans le temps et l'espace. Pour cela, j'ai amorcé une approche généalogique de son histoire, certes avec peu d'éléments, toutefois, concernant sa grand-mère paternelle, les archives du Comté de Chongming ont compensé les quelques informations de Yuding. En effet, j'ai eu la chance d'avoir affaire à une famille de lettrés qui a laissé une trace écrite, l'éloge d'un voisin par exemple. Son grand-père-maternel ayant été un des premiers diplomates chinois à partir en Europe, la publication des lettres de ces premiers émissaires entre 1866 et 1894, permet d'avoir une idée par exemple des conditions de son départ[2]. Yuding a accepté très volontiers de revenir sur l'histoire de ses « racines », prenant de l'intérêt me semblait-il, à analyser avec moi comment l'histoire collective a marqué la génération de ses grands-parents et celle de son arrière-grand-mère, elle me dit en effet un jour que je lui avais « permis de réfléchir ». Comment aurait-elle recomposé son passé avec quelqu'un d'autre ? Dans une certaine mesure, le récit d'une histoire de vie est toujours le produit fabriqué de la rencontre entre deux personnes. Ensemble nous avons parcouru les étapes de sa vie depuis son enfance jusqu'à aujourd'hui, en passant par son adolescence, puis la période maoïste avec son engagement révolutionnaire, sa carrière, sa vie de femme et de mère, puis de retraitée. En faisant retour sur son passé pour me faire connaître le combat de la Chine pour réaliser un état communiste idéal auquel elle n'a cessé de croire, elle s'efforçait de donner du sens à sa vie, justifiant ainsi ses actes, ses « sacrifices », essayant aussi de minimiser les erreurs du gouvernement, ne voulant pas tenir compte des millions de morts de la Révolution culturelle. Ce fut aussi pour elle l'opportunité de compléter le travail réflexif qu'elle avait amorcé sur l'échec de son premier mariage. Elle avait pris conscience de

[2] Chen-Shrader Feng 2004.

ses erreurs en plaçant son engagement de révolutionnaire au-dessus de sa relation avec Yang, en négligeant leur vie de couple au nom de ce qu'elle pensait être son devoir de « fille du Parti », pour servir la Fédération des femmes. Certes, elle dit encore : « je dois tout au Parti », paradoxalement, puisqu'elle n'a pas reçu l'objet qu'elle n'a cessé de réclamer pour se sentir reconnue : la carte du Parti.

Ce travail montre que les moments clés de son histoire personnelle, sont en lien pour la plupart avec les changements sociaux et historiques, les bouleversements familiaux sont souvent des contrecoups des évènements marquants dans l'histoire du pays, l'occupation japonaise, la Révolution culturelle, par exemple.

Quelques réflexions sur mon parcours

Au terme de cette thèse, je réalise le chemin parcouru depuis mon entrée à l'Université il y a plus de sept ans jusqu'à aujourd'hui. La nécessité de transmettre cette histoire de vie qui me semblait peu ordinaire a été le moteur de ma persévérance pendant toutes ces années, malgré les difficultés que je rencontrais pour faire du récit de Yuding un travail de thèse. J'aurais pu choisir d'écrire une biographie comme il en existe beaucoup d'autres sur des femmes chinoises qui ont traversé la période maoïste, ce qui aurait probablement été plus simple, mais j'ai voulu faire une analyse plus profonde, ce qui m'a été possible en participant aux séances de l'Atelier Chine. En effet, c'est là que j'ai acquis peu à peu, un mode d'analyse et de réflexion et compris comment utiliser mes matériaux. C'est aussi là que j'ai pris conscience de ma difficulté à me détacher de la parole de Yuding, et que peu à peu, j'ai pu établir la distance nécessaire pour un travail ethnologique. Mon empathie pour elle m'empêchait d'aller au-delà de ses assertions que j'acceptais pour la plupart sans les contester ou presque.

Au cours de ces années de recherche, en Chine comme en France, j'ai croisé des personnes qui m'ont aidée dans l'élaboration de ce travail, plus particulièrement j'ai eu la chance de rencontrer Marceline Loridan-Ivens, l'épouse de Joris Ivens (1898-1988) dont il a été longuement question dans ce travail. Lorsque je la contactai à mon retour de Chine, vers 2008, elle accepta immédiatement de me recevoir, et ainsi nous nous sommes revues ensuite plusieurs fois chez elle pour parler de Joris, de Yuding, des tournages, de la Révolution culturelle telle qu'elle l'a vécue et comprise. Cette rencontre a été importante pour moi, tant sur le plan de ma recherche, que humainement. J'ai été véritablement fascinée par cette

femme de quatre-vingt-sept ans aujourd'hui, à l'apparence fragile, mais qui dégage une grande force et une énergie peu commune aux gens de son âge. Rescapée du camp d'extermination d'Auschwitz à l'âge de quinze ans, elle se bat encore pour que la Shoah ne revienne jamais. La violence de ce qu'elle avait vécu l'avait rendue très dure, mais dit-elle paradoxalement « la Chine et mes implications politiques ont participé à me reconstruire » Comment se reconstruit-on pendant la Révolution culturelle quand tant d'individus ont été torturés, maltraités ? Sans doute parle-t-elle de son travail de cinéaste avec Joris Ivens, elle l'avait suivi. Dans les films dit-elle, il s'agissait de montrer les problèmes politiques, idéologiques, économiques, qui se posaient pour l'édification du socialisme auxquels ils croyaient Joris et elle. Joris avait toujours été un sympathisant communiste, ils avaient fait un cinéma au service de l'esprit révolutionnaire du peuple chinois : les films propageaient « la pensée maozedong », pour en expliquer les bienfaits mais aussi les erreurs et en tirer des leçons. Après la sortie de la série « Yukong » elle a connu : « une grande remise en question politique et philosophique » dit-elle. Ils avaient été aveuglés en quelque sorte ne constatant de la Révolution culturelle que ce qu'on leur en montrait, on le leur avait reproché. Aujourd'hui, Marceline refuse de considérer que ce sont des films de propagande, paradoxalement elle reconnaît qu'ils ont filmé une « utopie ». « L'histoire de vent », leur dernier film réalisé en 1988 est une dénonciation assumée du dogmatisme et de l'endoctrinement simpliste des Chinois par le Part communiste, il témoigne de leur « distance lucide » envers la Révolution culturelle. Néanmoins, en mémoire de Joris, elle accepte toutes les invitations pour diffuser et défendre les films de la série Yukong, donnant des entretiens à la presse, à la radio, à la télévision. Ils sont et resteront un témoignage exceptionnel bien que partiel de la vie quotidienne d'une partie de la population, entre 1972 et 1973, celui de l'ardeur révolutionnaire du peuple chinois, et une grande réussite technique. Malgré des discussions un peu houleuses parfois, car c'est une femme de caractère, son point de vue sur les évènements vécus pendant le tournage des films, confirmant ou réfutant les dires de Yuding m'a été très utile pour éclairer les propos de celle-ci, et vérifier mes informations.

Cette biographie d'« une fille du Parti » a permis d'interroger le XXe siècle chinois, autrement qu'à travers les nombreux témoignages que nous en avons déjà. La période maoïste certes a fait couler beaucoup d'encre, mais les publications n'ont pas jusqu'ici apporté le point de vue d'une cadre du département international de la Fédération des femmes, celui d'une femme singulière telle que nous est apparue Yuding, je crois.

RÉSUMÉ

Ce travail s'intéresse au parcours d'une femme chinoise exceptionnelle, Yuding, née en 1928 en Chine. Il interroge la manière dont elle a pu assimiler des modèles de vie, de parenté, et d'alliance, totalement paradoxaux, en traversant des époques incroyablement contrastées – début de la République, guerre avec le Japon, guerre civile, période révolutionnaire, société socialiste, et aujourd'hui le temps de la mondialisation. Yuding, âgée aujourd'hui de 87 ans, a gardé sa foi dans l'aventure de la Chine maoïste, malgré au fond d'elle les blessures de cette période violente. Née dans une grande famille rompue à l'orthopraxie confucéenne (ritualité, morale, culte des ancêtres), elle subit ensuite l'influence d'un autre « formatage » : celui du maoïsme et de sa doctrine révolutionnaire. Très vite l'idéologie traditionnelle de « piété filiale » transmise par ses parents fait place à une autre forme de dévouement total au Parti communiste. Militante passionnée dès la Libération, elle mène une vie active au sein de la Fédération des Femmes. Interprète en langue française, elle est amenée à voyager tant en Europe qu'en Afrique, à une époque où bien peu de gens sortaient du territoire chinois. Pourtant, en tant qu'intellectuelle, elle est envoyée en 1968, dans un camp de travail « l'École du Sept mai » ce qui n'entame en rien son adhésion inconditionnelle à l'idéologie du Parti. Bientôt il n'y aura plus de personnes de sa génération, pionnières dans la construction de la République populaire de Chine, pour témoigner de cette époque. Sa biographie témoigne de ce vécu exceptionnel.

Mots Clés : Famille, orthopraxie confucéenne, Maoïsme, Révolution culturelle

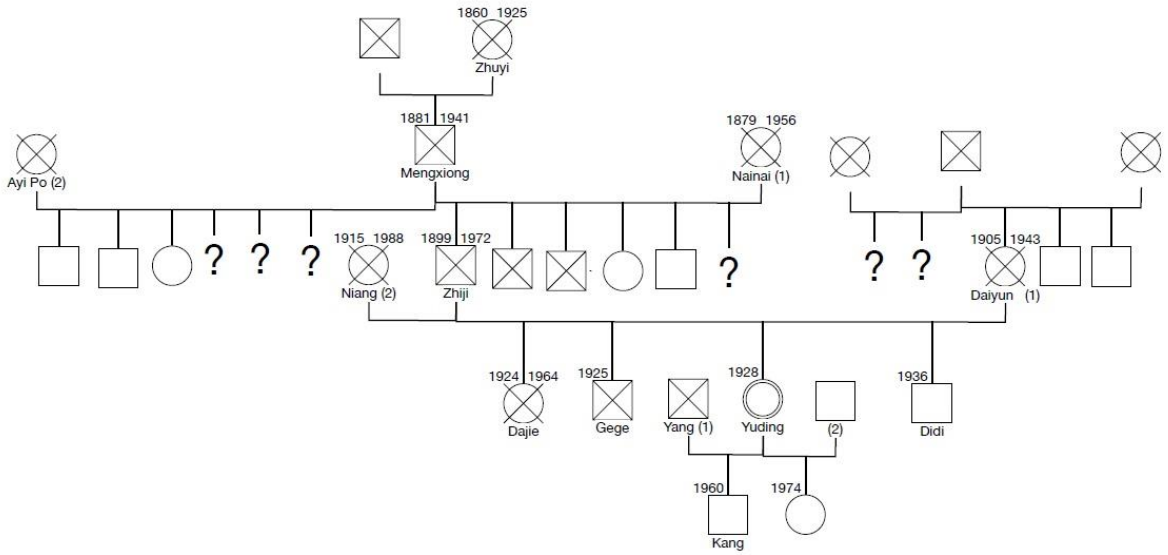
Summary

This work deals with the life of an exceptional Chinese woman, Yuding, who was born in 1928 in China. It questions the way she has taken up totally paradoxical ways of life, kinship, and union, while living through incredibly uneven times - the beginning of the Republican era, the Second Sino-Japanese war, the civil war, the revolutionary era, the socialist society, and the current globalization. Yuding, presently 87, has kept faith in the venture proposed by the Maoist China, despite underlying wounds left by this violent period. Born in a leading family broken in to Confucian orthopraxy (rituality, morality, worship of the ancestors), Yuding then undergoes the influence of another "formatting" this of Maoism and its revolutionary doctrine. Very quickly, the traditional ideology of "filial devotion" passed on by her parents makes way for complete devotion to the Communist Party. Passionate activist from the Liberation, she leads an active life within the Women's Federation. French interpreter, she is brought round to traveling as much in Europe as in Africa, at a period during which very few persons were going out China. Yet, being an intellectual, she is sent to a labour camp "School of the Seventh of May" in 1968, but she doesn't lose her unquestioning adherence to the Party ideology. There soon won't be anybody from her generation, who was pioneer in the building of the People's Republic of China, to give accounts of this era. Her biography is a testimony of this exceptional experience.

Keywords: Family, Confucian orthopraxy, Maoism, Cultural Revolution

ANNEXES

Génogramme :



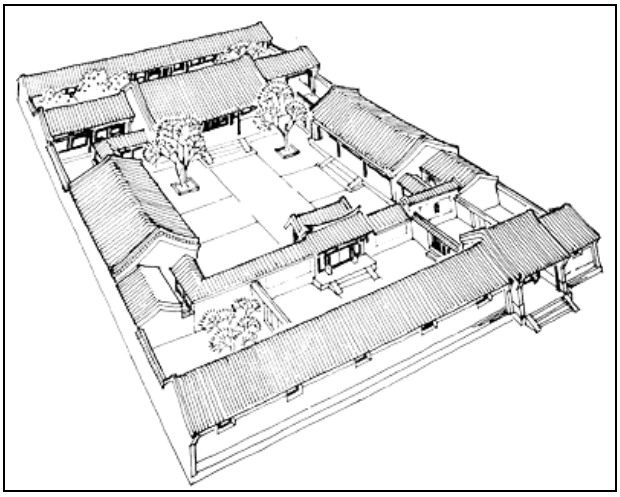


Figure 1. Modèle de siheyuan 四合院 avec une cour carrée

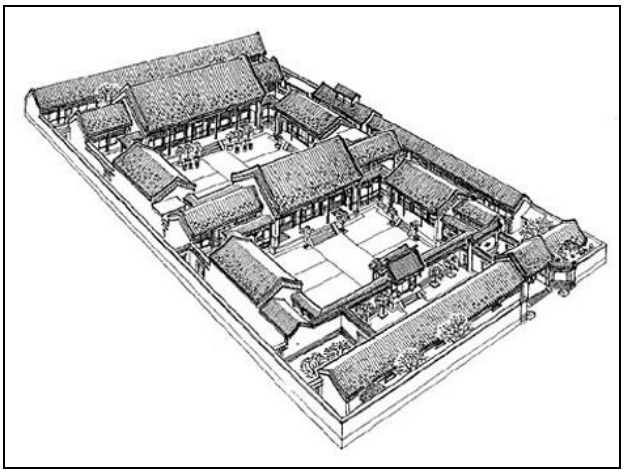


Figure 2. Modèle de *siheyuan* 四合院 avec deux cours carrées pour les grandes familles



Figure 3. La Maison des Retraités de la Fédération des Femmes. Une cour carrée.

BIBLIOGRAPHIE

Abastado Claude 1983 « Raconte ! raconte… » les récits de vie comme objet sémiotique », *revue des Sciences humaines*, 3, n°191 : 8.

Ahern Martin Emily 1973 *The Cult of the Dead in a Chinese Village*, Stanford, Stanford University Press

1974 "Affines and the Rituals of Kinship", *Religion and Ritual in Chinese Society*, Arthur P. Wolf, pp. 279-308. Stanford, Stanford University.

1975 "The Power and Pollution of Chinese Women", *Women in Chinese society*, Margery Wolf, Roxane Witke, pp. 169-191, Stanford, Stanford University.

1988 "Gender and Ideological Differences in Representations of Life and Death", *Death Ritual in Late imperial and Modern China*, James Watson and Evelyn Rawski, pp. 164-180. Berkeley, University of California.

Alleton Viviane 1993 *la passion des noms*, Paris, Aubier.

(1970) 1997 *L'écriture chinoise*, n° 1374, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je?

Amery Jean 1995 *Par de-là le crime et le châtiment, essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud. Babel.

Andors Phyllis 1983 *The Unfinished Liberation of Chinese women: 1949-1980*, Bloomington Indiana University Press.

Andrieu Jacques 1995 "Les gardes rouges: des rebelles sous influence ", *Cultures et Conflits* n° 18 : 121-164, mis en ligne le 02 janvier 2002, consulté le 25 novembre 2014. URL : http://conflits.revues.org/457, pp. 1-25.

2002 *Psychologie de Mao Tsé-toung*, Bruxelles, Éditions Complexe.

Angeloff Tania 2010 *Histoire de la société chinoise : 1949-2009,* Paris La Découverte, coll. Repères.

2010 "Traditions et ruptures chinoises " *Travail, genre et sociétés* n° 23 : 27-33.

2012 *Chinoises au XXIème siècle. Ruptures et continuités,* Tania Angeloff et Marylène Lieber, Paris, La Découverte, coll. Recherches.

2012 "Le féminisme en République populaire de Chine : entre ruptures et continuités ", *Revue Tiers Monde,* n° 209 : 89-106.

Annuaire de Chongming *1989* Chong Ming Xian Zhi, *« Notes concernant le district de Chongming », volume 35: 920. Bibliothèque du Comté de Chongming. 上海市崇明县* Shang Hai Shi Chong Ming Xian

Antelme Robert 1957 *L'espèce humaine,* Paris, Gallimard.

1996 *Textes inédits Sur L'espèce humaine Essais et témoignages,* Paris, Gallimard.

Anthony Dick, Introvigne Massimo 2006 *Le lavage de cerveau, mythe ou réalité,* Paris, l'Harmattan

Ardant Philippe 1969 « Le héros maoïste modèle du Chinois de demain », *Revue française de science politique*, 19e année, n°6 : 1145-1171.

Arendt Hannah 1996 *Considérations morales,* Payot & Rivages.

(1972) 2002 *Le système totalitaire,* Paris, Éditions du Seuil

(2005) 2009 *Responsabilité et jugement,* Paris, Petite bibliothèque Payot

Aubert Claude, Bianco Lucien, Cadart Claude, Domenach Jean-Luc, Padoul Gilbert 1976 *Regards froids sur la Chine,* Paris, Éditions du Seuil.

Audin Judith 2008 "Le quartier, lieu de réinvention des relations État-société en Chine urbaine : l'exemple des comités de résidents à Pékin", *Raisons politiques* 1, n° 29 : 107-117.

2012 "Les employées des comités de résidents à Pékin. Formation locale de l'État chinois et redéfinition des modes d'intégration des femmes en milieu urbain », *Chinoises au XXIème siècle. Ruptures et continuités,* Tania Angeloff, Marylène Lieber, pp 53-83.

Badia Gilbert 1993 *Clara Zetkin, féministe sans frontières*, Paris, Éditions De l'Atelier.

Bailey Paul 2007 *Gender and Education in China: gender. Discourses and Women's Schooling in the Early Twentieth Century.* London, Routledge Curzon.

Baker Hugh D.R 1979 *Chinese family and kinship,* British library, University of London.

Bahiaoui Danielle 2004 *Correspondance croisée George Sand Victor Hugo,* Paris, Éditions HB,

Balazs Étienne 1968 *La Bureaucratie Céleste : recherche sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle,* Paris, Gallimard.

Balme Stéphanie 2004 *Entre soi, l'élite du pouvoir dans la Chine contemporaine,* Paris, Fayard.

Baptandier Brigitte 1986 "L'enfant han", *Lieux d'enfance* 8 : 13-19.

1987 "Enfant de divination, voyageur du destin", *L'Homme,* 101: 86-101.

1991 "Le pont de Luyang. Des mots, des humains et des dieux", *Langage et société*, n°57 : 9-43.

1994 "Le tableau talismanique de L'Empereur de Jade. Construction d'un objet d'écriture", *L'Homme* 129 : 59-92.

1996 "Pratiques de la mémoire en Chine. Le dieu des murs et des fossés de Puxi et Hanjiang", *Genèses* 23: 100-124.

1996 a "Le rituel d'Ouverture des Passes. Un concept de l'enfance", *L'Homme* 137: 119.

2001 (*ss. la dir.de*) *De la malemort en quelques pays d'Asie,* Paris, Karthala.

2001 "En guise d'introduction : Chine et anthropologie", Nanterre, *Ateliers,* n° 24 : 9-27.

2003 "Façonner la divinité en soi : à la recherche d'un lieu d'énonciation", A. Marshall (dir.), *Negociationg Transcendance/ Négocier la transcendance,* Ethnologies, vol. 25, 1 : 109-153.

2006 "Le rhizome et la perle", *Penser/rêver*, n° 9 : 179-187.

2008: *The Lady of Linshui. A Chinese Female Cult,* Stanford, Stanford University Press, trad. Ingrid K. Fryklund.

Barlow Tani E. 1994 "Politics and the Protocols of Funü : (un) making National Woman", *Engendering China: women, culture, and the state,* Christina K. Gilmartin, Gail Hershatter, Lisa Rofel and Tyrene White, pp. 339-360, Harvard University Press.

2004 *The question of women in Chinese feminism*, Durham, Duke University Press, Durham and London.

Barman Geneviève Dulioust Nicole 1987 «Un groupe oublié: les ouvrières-étudiantes chinoises en France », *Études chinoises*, vol.VI, n°2, pp. 9-46.

Bastid Marianne 1967 "Origines et développement de la Révolution culturelle" *Politique étrangère*, Vol. 32, n°1: 68-86.

1987 "Mandarins et commissaires dans la Chine du XXe siècle ", *Servir l'État,* Éditions de L'EHESS

Bastid Marie-Claire, Domenach Jean-Luc 1976 " De la Révolution culturelle à la critique de Confucius ", *Regards froids sur la Chine*, 126-172. Paris, Éditions du Seuil.

Bastid-Bruguière Marianne 1971 *Aspect de la réforme de l'enseignement en Chine au début du XXème siècle*, Paris-La Haye, Éditions Mouton & Co. Publications de la faculté des lettres et Sciences humaines de Paris Sorbonne.

2003 "l'Enseignement des Sciences à l'Université de Pékin, 1898-1911", *Éducation et Instruction en Chine .t. II. Les formations spécialisées,* par Christine. Nguyen Tri et Catherine Despeux. Paris-Louvain, CEC, Éditions Peters.

Bateson Gregory 1977 *Vers une écologie de l'esprit*, t. 1 Paris, Le Seuil.

1980 *Vers une écologie de l'esprit*, t. 2 Paris, Le Seuil.

Behnke Kinney Anne 1995 *Chinese Views of Chidhood*, Honolulu, University of Hawai'i.

Bergère Marie Claire, Bianco Lucien, Domes Jürgen 1990 *La Chine au XX˚ siècle : de 1949 à aujourd'hui,* Paris, Fayard.

Bergère Marie-Claire 1986 *L'âge d'or de la bourgeoisie chinoise, 1911-1937* Paris, Flammarion.

1987 (2000) *La Chine de 1949 à nos jours*, Paris, Armand Colin.

1989 *La République Populaire de Chine de 1949 à nos jours*, Paris, Armand Colin.

2000 *Histoire de Shanghai*, Paris, Fayard.

Bergère Marie-Claire, Bastid Marianne, Chesneaux Jean 1972 *La Chine, l'illusoire modernité, 1885-1921,* Paris, Hatier.

Bergeron Régis 1983 *Le cinéma chinois, 1949-1983,* t. 1, ch. 9, Paris, l'Harmattan.

Bermann Grégorio 1973 *La santé mentale en Chine,* Paris, Maspéro.

Bernard Suzanne 2006 *Qiu Jin, féministe, poète et révolutionnaire,* Pantin, Le Temps des Cerises.

Bernhardt Kathryn 1999 *Women and Property in China 960-1949,* Stanford, Stanford University Press.

Bertaux Daniel 1976 *Histoires de vie ou récits de pratiques ? : Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*. Paris, C.O.R.D.E.S.

1980 "L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités", *Cahiers internationaux de sociologie,* vol. LXIX, p. 250-267.

Berthier Brigitte 1988, *La dame du bord de l'eau,* Paris, Société d'Ethnologie, Recherche sur la haute Asie , 8

Bianco Lucien 1994 *La Chine. Un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir,* Paris, Flammarion.

2010 *La révolution fourvoyée, parcours dans la Chine du XXème siècle*, Paris, Éditions de l'Aube.

2014 *La Récidive, révolution russe, révolution chinoise,* Paris, Gallimard.

Billeter Jean-François 1984 « Pensée occidentale et pensée chinoise : le regard et l'acte » *in* J.C. Galey, *Différences, valeurs, hiérarchie – Textes offerts à Louis Dumont,* Paris EHESS 25-51.

1986 *Le système des "statuts de classe" en République populaire de Chine*, Institut universitaire de hautes études internationales, Genève, Éditeur HEI.

Billioud Sébastien 2007 "Confucianisme, tradition culturelle et discours officiels dans la Chine des années 2000", *Perspectives chinoises,* n° 3 : 53-68.

Billioud Sébastien, Thoraval Joël 2009 "Lijiao: le retour en Chine continentale de cérémonies en l'honneur de Confucius", *Perspectives chinoises*, n°4.

2014 *Le Sage et le peuple. Le renouveau confucéen en Chine,* Bibliothèque de l'Anthropologie, CNRS Éditions.

Birge Bettine 1995 "Levirate Marriage and the Revival of Widow Chastity in Yüan China", *Asia Major*, 8: 2 107-146.

Bland JOP, Backhouse Edmunds 1910 *China under the Empress dowager,* London, Heinemann.

Blayo Yves 1997 *Politiques démographiques en Chine,* Presses universitaires de France, Institut national d'études démographiques.

Bloch Maurice 1982 "Death, Women and Power", In *Death and Regeneration of Life.* Maurice Bloch and Jonathan Parry. Cambridge, Cambridge University.

Bonnin Michel	1996, "le retour des héros " *Perspectives chinoises*, n°34: 10-19.
	2004 *Génération perdue*, Paris, Éditions de l'EHESS.
Boothroyd Ninette, Détrie Muriel	1992 *Le Voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux dans l'empire chinois*, Paris, Laffont/Bouquins.
Boullenois Camille	2013 *La révolution culturelle chinoise sous le regard des français (1966-1971),* Paris, l'Harmattan.
Bourdieu Pierre	1986 "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63.
	1998 *La domination masculine,* Paris, le Seuil.
Bray Francesca, Will Pierre-Étienne	1994 "Le travail féminin dans la Chine impériale. L'élaboration de nouveaux motifs dans le tissu social". *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 49e année, n°4: 783-816.
Bray Francesca	1997 *Technology and Gender: Fabrics of Power in Late Imperial China,* Berkeley, University of California.
Brook Timothy	1993 *Praying for Power: Buddhism and the Formation of Gentry Society in Late-Ming China,* Harvard, Harvard University.
Brownell Susan, Wasserstrom Jeffrey N	2002 *Chinese Feminities and Chinese Masculinities,* University of California Press.
Brune François	1983 *1984 ou Le règne de l'ambivalence, une relecture d'Orwell,* Paris, Éditions Lettres Modernes.
Burton Margaret, Ernestine Fleming, H. Revell	1911 *The education of women in China,* https://archive.org/details/educationwomeni00burtgoog, vérifié le 10 octobre 2014
Bussotti Michela	2004 "La Nouvelle édition des anciennes biographies des femmes exemplaires: Notes de lecture sur une édition illustrée du XIXe siècle", *Journal Asiatique* 292.1-2: 223-78.
Catherine Gipoulon	1986 " Xiang Jingyu : entre féminisme et communisme", *Études chinoises,* vol. V/1-2, pp. 101-131.
Cabestan Jean-Pierre	1994 *Le système politique de la Chine Populaire,* Presses Universitaires de France, Que sais-je ?
Caillet Laurence	1994 *La maison Yamazaki : la vie exemplaire d'une paysanne japonaise devenue chef d'une entreprise de haute coiffure,* Paris, Plon, Press pocket
	2010 « Méprises et dérives. Ethnographie d'une autobiographie recueillie » Éditions de l'E.H.E.S.S. *L'Homme,* 2010/3 - n° 195-196.
Calvet Robert	2007 *Les Japonais,* Paris, Armand Colin.
Caron -Leulliez Marianne, George Jocelyne	2004 *L'accouchement sans douleur. Histoire d'une révolution oubliée*, Les Éditions de l'Atelier Paris. *books.google.fr/books?isbn=2708237519*
Caron-Leulliez Marianne	2006 *L'accouchement sans douleur. Un enjeu politique en France pendant la guerre froide.* www.cbmh.ca/index.php/cbmh/article/view/1289/1280. Vérifié novembre 2012.

Cass Victoria 1999 *Dangerous Women: Wariors, Grannies and Geishas of the Ming*, Boston, Rowman and Littlefiel.

Chan Alan, Sor-Hoon Tan 2004 *Filial Piety in Chinese Thouht and history*, London, Routledge Curzon.

Chang Jung, Halliday Jon 2006 *Mao: L'histoire inconnue*, Paris, Gallimard.

Changxing Zhao 2010 *L'enseignement non gouvernemental en Chine : un enjeu social*, Paris, l'Harmattan.

Chapier Henri 1982 Entretien du 10 juillet : http://fresques.ina.fr/europe-des-cultures-fr/fiche-media/Europe00118/joris-ivens.html. Vérifié le 04/05/2014.

Chard Robert 1995, "Rituals and Scriptures of the Stove God" in *Ritual and Scripture in Chinese Popular Religion, ed.* David Johnson, pp. 3-54, Publications of the Chinese Popular Culture Project 3, Berkeley.

Charuty Giordana 1992 "Ethnologie et psychanalyse: le dialogue inachevé", *Vers une ethnologie du présent*, Gérard Althabe, Daniel Fabre and Gérard Lenclud, pp. 75-115. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Che Bing Chiu 1993 "Pékin : espace sous influences", pp. 51-71, *Aménager l'espace Asie Créops, ss. la dir*. de Flora Blanchon, Paris Sorbonne, Presses Universitaires de France (PUF).

Chen Kaige 2001 *Une jeunesse chinoise*, Arles, Éditions Philippe Picquier.

Cheng Anne 1997 *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, le Seuil.

1981 *Entretiens de Confucius*, Paris, le Seuil.

2007 *La pensée en Chine aujourd'hui,* Paris, Gallimard, Folio essais.

Cheng Yingxiang 2004 *Dégel de l'intelligence en Chine, 1976-1989*, Paris, Gallimard.

Chen-Shrader Feng 2004 *Lettres chinoises: Les diplomates chinois découvrent l'Europe (1866-1894)*, France, Aubier.

Cheung Ngai Fen. 1997 "Chinese zuo yuezi (sitting in the first month of the postnatal period) in Scotland", *Midwifery* 13: 55-65, Pearson Professional, *Ldt.*

Chevrier Yves 1993 *Mao et la Révolution Chinoise, XXème siècle*, Paris, Casterman Giunti.

Chicharro Gladys 2010 *Le fardeau des petits empereurs. Une génération d'enfants uniques en Chine*, Nanterre, Société d'ethnologie.

Chomsky Noam 2010 *Pour une éducation humaniste*, suivi d'un entretien avec Baillargeon Normand / Noam Chomsky, Paris, l'Herne.

Chomsky Noam, Edward S.Herman (2008) 2009 *La fabrication du consentement*: *de la propagande médiatique en démocratie*, Marseille, Éditions Agone.

Chu Hsi 1991 *Chu Hsi's Family Rituals*, translated by Patricia Ebrey. traduit par Patricia Ebrey. Princeton, NJ: Princeton University Press.

Clapier-Valladon Simone, Poirier Jean, Raybaut Paul 1983 *les récits de vie. Théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF).

Claverie Élisabeth 2009 « La Violence, le procès, et la Justification, Scènes d'audience au

TPIY » in *Retour sur De la Justification*, Actes du Colloque de Cerisy, Paris, Economica.

Claverie Élisabeth, Maison Rafaële 2009 « L' entreprise criminelle commune devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie », in *Juger les crimes contre l'humanité vingt ans après le procès Barbie*, P. Truche, ed ENS Editions, Lyon, pp183-205, ISBN : 978-2-84788-150-9.

Cohen Myron L. 2005 *Community, and state: anthropological perspectives on China,* Stanford University Press.

Comentale Christophe 2004 *Les images porte-bonheur en Chine,* Paris, Librairie You-Feng.

Couvreur Séraphin (1895) 1949 "Les Entretiens de Confucius, et de ses disciples" publié dans *Les Quatre livres*, Paris, Cathasia.

1950 *Mémoires sur les bienséances et les cérémonies,* réédité en 2 vol., Paris, Cathasia

Croll Elisabeth 1978 *Feminism and Socialism in China,* Routleged-kegan, London, Boston.

1981 *The politics of Marriage in Contemporary China,* Cambridge University Press.

1983 *Chinese Women Since Mao,* Zed Books, London, New-York.

1995 *Changing identities of Chinese women : rhetoric, experience and self-perception in twentieth-century China*, Hong Kong University, Press Zed Books, London and New Jersey

Crowley Martin 2004 *Robert Antelme, L'humanité irréductible,* Lignes, Éditions Léo Scheer.

Da Fang 1992 "Les comités de quartier: Pékin relance la dictature des masses populaires", *Perspectives chinoises* Vol.4. N°4: 18-21.

Dai Hsiao-Ai 1971 *Mémoires du garde rouge,* Dai Hsiao-Ai Bennett, présenté par Gordon A. Bennett, et Ronald N. Montaperto. Albin Michel.

Dai Sijie 2000 *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Paris, Gallimard.

De Groot Jean-Marie 1969 *The religious system of China,* Vol. VI, Livre II, Taïwan,Taipei : Ch'eng Wen.

1990 *The Religious System of China, et Les fêtes annuellement célébrées à Emoui (Amoy),* Paris, Musée Guimet 1886, Annales du Musée Guimet.

De la Gorce Paul-Marie 1970 " Les relations entre la Chine et l'Europe occidentale", *Études internationales*, vol. 1, n° 1 : 29-36.

Delory-Momberger Christine 2004 *Les histoires de vie,* Anthropos.

Demeulenaere Pierre 2003 *Les normes sociales. Entre accords et désaccords,* Coll. Sociologies, Presses Universitaires de France (PUF).

Deng Yingshao 1953 "Xuexi Sulian renmin chonggao de gongchanzhuyi daode pinzhi " in *Lun Shehuizhuyi shehui de aiqing, hunyin he jiajing*, pp.1-11, Beijing, Qingnian chubanshe.

Despeux Catherine 1981 *Taiji Quan : art martial, technique de longue vie.* Paris, Guy Trédaniel. -

1990 *Immortelles de la Chine ancienne Taoisme et alchimie féminine*, Paris : Pardès.

1994 *Taoïsme et corps humain : le Xiuzhen tu*, Paris, Guy Trédaniel.

1996 "Le corps, champ spatio-temporel, souche d'identité. " L'homme, 137, vol. 36 :87-118.

2003 " Bien débuter dans la vie : l'éducation prénatale en Chine. " In Catherine Despeux and Christine Nguyen Tri, Éducation et instruction en Chine, l'éducation élémentaire, 1 : 61-98, Paris-Louvain, CEC, Éditions Peters.

2004 "La gymnastique daoyin dans la Chine antique ", *Études chinoises*, Vol. XXIII, pp. 45-81.

Destanque Robert 1982 *Joris Ivens ou la mémoire d'un regard*, Paris, Joris Ivens BFB.

Détienne Marcel 1981 *L'invention de la mythologie,* Paris Gallimard.

Diamant Neil J. 2000 *Revolutionizing the family, Politics, love, and divorce in urban and rural China, 1949-1968*, Berkeley, University of California Press

Domenach Jean-Luc 1982 *Aux origines du Grand Bond en avant. Le cas d'une province chinoise (1956-1958)*, éditions EHESS/Presse de la FNSP.

1992 *Chine : l'archipel oublié,* Paris, Fayard.

2004 "Chine : les balbutiements de l'histoire ", *Critique internationale*, 2004/3 n° 24, p. 81-103.

2012 *Mao, sa cour et ses complots*, Librairie Arthème Fayard.

Domenach Jean-Luc, Hua Chang-Ming 1987 *Le mariage en Chine*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

2004 *Critique internationale* n°24 :87.

Domenach Jean-Luc, Richer Philippe 1987 *La Chine, Tome 1, 1949-1971*, Paris, Point Histoire, Éditions du Seuil.

1995 *La Chine, Tome 2 De 1971 à nos jours*, Paris, Point Histoire, Éditions du Seuil.

Domenach Jean-Luc, Xiaohong Xiao-Planes 2011 *Les nouvelles sources chinoises sur l'histoire politique de la " première Chine populaire " (1949-1976) : bilan provisoire*, Centre d'études et de recherches internationales, Questions de Recherche / Research in Question, N°37 – Septembre

Dudbridge Glen 1978 *The legend of Miao-shan*, Oxford University, Oxford.

Duffour Charlotte 2006 *L'Évolution de la position sociale des femmes en Chine au 20 siècle*, Institut d'Etudes politiques de Lyon, Mémoire de fin d'Études, dirigé par Shi Lu.

Durandin Guy 1993 *L'information, la désinformation et la réalité,* Paris, Presses Universitaires de France, PUF.

Ebrey Patricia 1995 "The liturgies for sacrifices and ancestors in successive versions of the Family Rituals", *Ritual and Scripture Chinese Popular Religion*, éd. David Johnson, Berkley, University of California.

Ebrey Patricia Buckley, Watson James L. 1986 *Kinship organization in late imperial China, 1000-1940*, Berkeley, University of California Press.

1993 *Book of Filial Piety for Women "The inner quarters:marriage and the lives of Chinese women in the Sung period"*

2003 *Women and the Family in Chinese History: Critical Asian Scholarship,* London, Routledge

Eismen Jean 1970 *La révolution culturelle chinoise,* Paris, Éditions du Seuil.

Elias Norbert (1973) 2002 *La civilisation des mœurs,* Agora, Calmann-lévy.

Elisseeff Danièle 2006 *XX° siècle, la Grande Mutation des femmes Chinoises,* Paris, Gallimard, Bleu de Chine.

Elliott Mark C 1999Manchu Widows and Ethnicity in Qing China." *Comparative Studies in Society and History,* 41.1: 33-71University of California, Santa Barbara,.

Ellul Jacques (1962) 1990 *Propagandes* Paris, Armand Collin.

Elvin Mark 1984 "Virtue, talent and Her-story: Toward a New Paradigm of Chinese Women's History", *Social History* 35 (4): 458-67. L'Encyclopédie Universalis, corpus 14, 2002: 664.

Engels Friedrich (1878) 1971 *Anti-Dühring*, trad. Émile Bottigelli, Éditions sociales

(1884) 2012 *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, trad. Christophe Darmangeat, Le temps des cerises Paris.

1971 *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État,* Paris, Éditions Sociales

Esmein Jean 1970 *La révolution culturelle*, Paris, Seuil.

1999 *L'entreprise d'État chinoise. De "l'institution sociale totale " vers l'entité économique ?* Paris, L'Harmattan.

Etiemble 1976 *Quarante ans de mon maoïsme,* Paris, Gallimard.

Evans Harriet 1997 *Women and sexuality in China: female sexuality and gender since 1949*, Library of Congress cataloging-in Publication Data, pp. 217-220.

Eyraud Corinne 1999 *L'entreprise d'État chinoise. De « l'institution sociale totale » vers l'entité économique* ? Paris, l'Harmattan.

Fairbank John King 1986 (1989) *La grande révolution chinoise 1800-1989,* Paris, Flammarion.

Fairbank John King, Merle Goldman (1992) 2010 *Histoire de la Chine*, Paris, Tallandier.

Faligot Roger, Kauffer Rémi 1987 *Kang Sheng et les services secrets chinois 1927-1987,* Paris, Robert Laffont.

Farquhar Judith 2002 *Food and sex in post-socialist china*, Duke University Press

Fassin Éric 2002 "La nature de la maternité *", Journal des anthropologues* : 88-89, mis en ligne le 01 juin 2003, consulté le 04 mars 2014. URL: http://jda.revues.org/2836.·

Faure Lucie 1958 *Journal d'un voyage en Chine,* Paris, Julliard.

Ferrarotti Franco 1983 *Histoire et Histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, la librairie des Méridiens.

Fitzgerald Charles 1968 *Des mandchous à Mao Tsé-Tong.* Paris, Calmann-Levy.

Flath James A 2004 *The Cult of Happiness: Nianhua, Art and History in Rural North China*. Vancouver, University of British Columbia Press.

Foucault Michel 1975 *Surveiller et punir Naissance de la prison*, Paris, Gallimard,

1976 *Histoire de la sexualité, vol. 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

(1976) 1984 *Histoire de la sexualité, vol. 3 : Le souci de soi*, Paris, Gallimard.

Freedman Maurice 1961-1962 "The family in China, Past and present" in Pacific Affairs, vol. 34, No 4: 323-336, University British Columbia.

1970 *Family and kinship in Chinese society,* Stanford University Press California.

(1966) 1971 *Chinese lineage and society: Fukien and Kwangtung,* Londres, The altone press, London school of economy

1979 *The study of Chinese society,* Stanford University Press California.

Freud Sigmund (1981) 2012 *Psychologie des foules et analyse du moi,* Petite bibliothèque Payot.

Froissart Chloé 2008 *Le système du hukou: pilier de la croissance chinoise et du maintien du PCC au pouvoir,* Les Études du CERI n°149, septembre.

Frolic Michael B (1980) 1982 *Le people de Mao, scènes de la vie en Chine révolutionnaire*, Paris, Gallimard.

Furth Charlotte 1986 " Blood, body and gender: medical images of the female condition in China 1600-1950 » *Chinese Science* 7, 43-66.

1987 « Concept of pregnancy, Childbirth and Infancy in Ch'ing Dynasty China », *Journal of Asian Studies* 46 (1): 7-64.

1995 « From birth to birth » *In Chinese views of Childhood,* A. Behnke Kinney (éd.) Honolulu, University of Hawaii Press: 157-191.

Galan Christian 2006 « le nouveau paradigme éducatif du début Meiji », *Éducation au Japon et en Chine*, Annick Horiuchi, Paris, Les Indes Savantes, pp. 25-39.

Gallin Bernard 1966 *Hsin-Hsing. A Chinese Village in Change*, University of California Press.

Gentelle Pierre 2004 *Chine, peuples et civilisations,* Paris, La Découverte Poche.

Gernet Jacques 1982 *Chine et christianisme. Action et réaction,* Paris, Gallimard.

1990 *Le monde chinois,* Paris, Armand Colin.

1994 *L'intelligence de la Chine, le social et le mental,* Paris, Gallimard

2003 «Éducation des premières années (du XI˚ au XVII˚ siècles » *Éducation et Instruction en Chine, l'éducation élémentaire, t*. 1, Christine Nguyen Tri,

Catherine Despeux, pp. 7-60, Paris-Louvain, Éditions Peeters.

Géré François (2007) 2011 le *Dictionnaire de la Désinformation*, Armand Colin.

Gilmartin Christina K., Hershatter Gail, Rofel Lisa, White Tyrene 1994 *Engendering China: women, culture, and the state*, Cambridge, Mass, Harvard University Press.

Gipoulon Catherine 1976 *Femmes et révolutionnaires en Chine au XIXe siècle*, éd. des Femmes Berckmans-Panier Christine, Les Cahiers du GRIF, V.13 n°13 : 70-72.

1984 "L'intellectuel" au féminin : féminisme et révolution en Chine au début du XXe siècle ", *Extrême-Orient, Extrême-Occident,* vol. 4, no 4 :159-173.

1986 "Xiang Jingyu ou les ambiguïtés d'une carrière entre communisme et féminisme", *Études Chinoises*, vol. 5 n° 1-2 : 102-131, Paris.

Goffman Erving 1974 *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.

Graezer Bideau Florence 2012 *La danse du Yangge, culture et politique dans la Chine du XX° siècle*, Paris, La découverte.

Granet Marcel 1952 *la Féodalité Chinoise*, Paris, Société d'éd. Les belles lettres

(1919) 1982 *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, Albin Michel.

(1920) 1990 "la polygynie sororale et le sororat dans la Chine féodale", *Essais sociologiques sur la Chine*, Presses Universitaires de France.

(1922) 1990 "Le dépôt de l'enfant sur le sol. Rites anciens et ordalies mythiques ", *Essais sociologiques sur la Chine.* Paris, PUF

(1929) 1968 *La civilisation chinoise*, Paris, Albin Michel

1994 *La Société Chinoise*, Paris, Albin Michel.

(1951) 1998 *La religion des chinois*, Paris, Albin Michel. Presses Universitaires de France.

(1934) 1999 *La pensée chinoise*, Paris, Albin Michel.

Greenhalgh Susan, Winckler Edwin A. 2005 *Governing China's population, From Leninist to neoliberal biopolitics*, Stanford, Stanford University Press.

Guigot André 2005 *Philosophie de la passion amoureuse*, Collection " Pause philo" Milan.

Guilhem Fabre 1990 *Genèse du pouvoir et de l'opposition en Chine, le printemps de Yan'an : 1942*, Paris, L'Harmattan.

Guillain Robert 1965 *Dans 30 ans la Chine*, Paris, Éditions du Seuil.

Guillermaz Jacques 1959 *La Chine populaire*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?

1972 *Le Parti communiste chinois au pouvoir*, Paris, Payot.

(1968) 1975 *Histoire du Parti communiste chinois : 1921-1949*, Paris, Payot.

(1989) 1993 *Une vie pour la Chine. Mémoires (1937-1993)*, Robert Laffont, Pluriel.

2004 *Le parti communiste au pouvoir1949-1979*, Paris, Payot & Rivages.

Hansen Valérie 1990 *Changing Gods in Medieval China 1127-1276*, Princeton University.

Harbsmeier Michael 2004 "Le monde renversé. Quelques expériences chinoises de la modernité européenne au XIX° siècle ", point 3, *Revue germanique internationale* n°21, mis en ligne le 19 septembre 2011, consulté le 13 mai 2013. URL : http://rgi.revues.org/1008.

He Qinglian 2004 "Les Femmes dans la tourmente des mutations sociales", *Ecrits Edifiants et Curieux sur la Chine du XXe siècle*, dirigé par Marie Holzman et Chen Yan, Paris, éd. de l'Aube.

Henriot Christian 1991 *Shanghai 1927-193, Élites locales et modernisation dans la chine nationaliste*, Paris, Éditions de l'EHESS, Thèse de 3° cycle.

Hérail francine 2010 *Histoire du Japon, des origines à nos jours*, Paris, Hermann

Héritier Françoise 1984 "Stérilité, aridité, sécheresse : quelques invariants de la pensée symbolique", *Le Sens du mal*, de Marc Augé and C. Herzlich, 123-154. Paris, Archives contemporaines.

1985 "Le sperme et le sang, L'Humeur et son changement" *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 32: 111-123.

1996 *Masculin / Féminin : la pensée de la différence*. Paris, Odile Jacob.

2002 Masculin / Féminin II, dissoudre la hiérarchie, Paris Odile Jacob.

2005 *Hommes, femmes, la construction de la différence,* Paris éd. le Pommier, Cité des Sciences et de l'industrie.

Herrou Adeline 2005 *La vie entre soi. Les moines taoïstes aujourd'hui en Chine.* Paris, Société d'ethnologie, Nanterre.

Hershatter Gail 2007;**"***Women in china's long twentieth century"*university of California press

Hinsch Bret 2002 *Women in Early Impérial China*, Lanham (Maryland), Rowman and Littlefield Publishers.

Holm David 1991 *Art and idéology in Revolutionary China*, Larendon Press Oxford.

Holmes Welch 1973 *Buddhism under Mao,* London, Oxford University Press.

Holzman Marie 1998 *Lin Xiling l'indomptable,* Paris, Bayard Éditions.

Honig Emily 1985 «socialist revolution and women's liberation in China" a review article, *Journal of Asian Studies*, vol. 49, no. 2: 335.

Honig Emily and Hershatter Gail 1998 *Personal voices, Chinese women in the 1980's,* Stanford, Stanford University Press

Honig Emily, Mann Susan, Rofel Lisa 1998 *Guide to Women's Studies in China*, Berkeley, University of California, Institute of East Asian Studies.

Hsiung Ping-chen 2005 *A tender voyage, children and childhood in late imperial china,* Stanford University press, California.

Hu Ping 2004 *La pensée manipulée, le cas chinois*, traduit par Marie Holzman, Paris, Éditions de l'Aube.

Hu Shi 1975 *Mao Tsétoung et la construction du socialisme, modèle soviétique ou voie chinoise,* Paris, Éditions du Seuil.

1992 "Women's Place in Chinese History" in *Chinese Women through Chinese Eyes,* Li Yu-ning, USA, Armonk, M. E. Sharpe.

Hsu Elisabeth 2007 « La médecine chinoise traditionnelle », *La pensée en Chine aujourd'hui,* pp.214-238, Paris, Gallimard.

Huang Meibo and Ren Peiqiang 2012 "L'aide étrangère de la Chine dans l'architecture de l'aide internationale", *International Development Policy, Revue internationale de politique de développement,* mis en ligne le 01/04/2012, vérifié le 06/05/2014. URL : http://poldev.revues.org/959.

Hunter Edward 1951 *Brainwashing in red China,* New York, Vanguard Press.

Ivens Joris 1963 *Joris Ivens* (1898-1989) Zalzman A Seghers.

1976 Entretien avec le journaliste J. Chancel, réalisé lors du Festival de Cannes du documentaire le 17 mai 1976: www.ina.fr/audio/PHD99227932, vérifié le 04/05/2014.

1982 *Joris Ivens ou la mémoire d'un regard,* Destanque Robert, Paris, Joris Ivens BFB.

1982 Entretien avec Henri Chapier du 10 juillet, http://fresques.ina.fr/europe-des-cultures-fr/fiche-media/Europe00118/joris-ivens.html, vérifié le 04/05/2014.

Jacka Tamara 1997 *Women's Work in Rural China: Change and Continuity in an Era of Reform,* Cambridge, Melbourne, Cambridge University Press.

Jankowiak William R. 1993 *Sex, Death, and Hierarchy in a Chinese City: An Anthropological Account,* Columbia, Columbia University Press.

Jeffreys Elaine 2006 *Sex and Sexuality in, China,* London, New York, Rotledge.

lee Jen-der 2004 "Querelles de femmes ? Les femmes jalouses et contrôle au début de la Chine Médiévale ", *Éducation et instruction en Chine, aux marges de l'orthodoxie,* III, pp. 67-97. Paris-Louvain, Éditions Peeters.

Jiang Hongsheng 2014 *la Commune de Shanghai,* Paris, Éditions La Fabrique.

Judd Ellen 1994 *Gender and Power in Rural North China,* Stanford California.

Judge Joan 2002. « Citizens or Mothers of Citizens? Gender and the Meaning of Modern Chinese Citizenship », *in* Merle Goldman, Elizabeth J. Perry, *Changing meanings of Citizenship in Modern China,* Cambridge; London: Harvard University Press

2004 "L'Éducation de la Femme et les manuels féminins du début du XXe siècle de la mère de Mengzi aux femmes modernes", *Éducation et Instruction en Chine, aux marges de l'orthodoxie,* III, pp. 171-206, Christine Nguyen Tri, Catherine Despeux, Paris-Louvain, Éditions Peeters.

2008 *The precious raft of history, the past, the west and the woman question in China,* Stanford, Stanford University press

Jung Chang, Jon Halliday (2005) 2006 *Mao : l'histoire inconnue,* Paris, Gallimard.

Kamenarovic Ivan P. 1999 *La Chine classique,* Paris, Les Belles Lettres.

1999 *Arts et Lettrés dans la tradition chinoise,* Paris, Éditions du Cerf

2008 *Itinéraire d'un lettré chinois, l'arc et le pinceau,* Paris, Réalia, collection Les Belles lettres

Kautsky Karl 1972 *La dictature du prolétariat,* trad. Jean Denis Selche Paris : Union générale d'éditions

Kiche Leung Angela 1984 *Autour de la naissance : la mère et l'enfant en Chine aux XVIe et XVIIe siècles,* Institute of Three Principles of the People, Academia Sinica.

Knapp Ronald G 1990 *The Chinese house : craft, symbol, and the folk tradition,* Hong Kong-New York, Oxford University Press

Ko Dorothy 1994 *Teachers of the Inner Chambers: Women and Culture in Seventeenth Century China,* Stanford, Stanford University Press

Kristeva Julia (1974) 2001 *Des Chinoises,* France, Pauvert.

Kutcher Norman 1999 *Mourning in late imperial China: piety filial and the state,* Cambridge, Cambridge University press.

Lauwaert Françoise 1987 *L'Adoption dans l'histoire de la famille chinoise. Aspects religieux, sociaux et juridiques,* ss. la dir. de J. Gernet, Thèse Paris VII.

1990 "Calculs des hommes, comptes des dieux. Essai sur la notion de rétribution", *Toung pao*, 66, 1-3, pp. 62-94.

(1990) 1991 *Recevoir, Conserver, Transmettre. L'adoption dans l'histoire de la famille chinoise -aspects religieux, sociaux et juridiques-,* Bruxelles, Institut Belge des Hautes Études chinoises, Mélanges chinois et bouddhiques.

1992 "le patronyme en Chine", *Trimestre psychanalytique*, no 1 : 61-84, Paris, Association freudienne.

1993 "La mauvaise graine. Le gendre adopté dans le conte d'imitation de la fin des Ming", *Études chinoises,* XII (2) : 51-92.

1994 "Semence de vie, germe d'immortalité", *L'Homme,* 129 : 35-57.

1996 "Abandon, adoption, liaison. Réflexions sur l'adoption thérapeutique en Chine traditionnelle", *L'Homme*, 137 : 143-161.

1999 *Le meurtre en famille, parricide et infanticide en Chine (XVIIIe-XIXe siècle),* Paris, Odile Jacob.

2003 "Les femmes chinoises et la tradition : stéréotypes ou réalités ?", *La Revue Nouvelle* n°9, Bruxelles.

2007 "Comme neige en été : justice, injustice et rétribution dans les griefs de dou el, une pièce de l'opéra des Yuan", *Littérature et Société,* Cahiers du S.I.R.L, n°2.

2007 "Après la catastrophe", *Civilisations,* vol. 51, n°1-2.

Laveley William 1991 "Marriage and mobility under rural collectivism" in *Marriage and inequality in Chinese society*, Watson Rubie S, Buckley Ebrey Patricia, University California.

Le Bon Gustave 1963 Préfacier : Kleineberg Otto, Paris PUF.

Le Clézio Jean-Marie Gustave 1988 *Le Rêve mexicain ou la Pensée interrompue,* Paris, Folio Essai.

Leclercq Jean-Michel 1984 *Le Japon et son système éducatif,* Direction de la documentation française, La Documentation française.

Lee Jen-Der 2005 « Querelles de femmes ?les femmes jalouses et contrôle au début de la Chine Médiévale », *Éducation et instruction en Chine, aux marges de l'orthodoxie,* éd. par Christine Nguyen Tri, Catherine Despeux, t. III. pp.67-97, Paris, Louvain, éditions Peeters.

Legrand Catherine et Jacques 1994 "Mao Zedong ", *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* vol. XXIV, n° 1-2, 1994 : 97-110.

1998 *Chronique de Mao Zedong,* Chroniques de l'histoire, Editions Chronique, Paris.

Lejeune Philippe 1975 *Le Pacte autobiographique,* coll. poétique, Paris, le Seuil.

Lemoine Jacques 1987 "Mythes d'origine et mythes d'identification", *l'Homme* 27, n°101 : 58-85.

Lénine Vladimir Ilitch Oulianov 1917 *L'État et la révolution*, Œuvres choisies, Éditions Sociales, Pékin 1957.

La *Révolution prolétarienne et le renégat Kautsy*, Œuvres choisies, t. II Éditions en Langues étrangères, Moscou, 1953.

1919 *De l'état,* Éditions en Langues étrangères, Pékin 1970.

1937 "Le concept léniniste d'agitation et de propagande" *Bulletin d'Agitation et Propagande, Parti communiste français n°1,* Voir CarlosMoraes : northstarcompass.org/french/nscfr103/leninist.htm. Mis en ligne en 2007/07, vérifié le 03/11/2014.

1973 *Sur l'émancipation de la femme,* Moscou, Éditions du Progrès.

1976 *Éditions complètes,* Moscou, Éditions du Progrès, 45 volumes plus 2 volumes d'index.

Lévi Jean 2001 "Mark Edward Lewis, Writing and Authority in Early China", *L'Homme*, 158-159, mis en ligne le 12 septembre 2001, consulté le 12 octobre 2014. URL : http://lhomme.revues.org/6631

Levi Primo (1958) 1987 *Si c'est un homme,* Paris, Julliard.

Lévi Sylvain Takakusu Junjirô 1929, 1930 *Hôbôgirin,* Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises, publié sous le haut patronage de l'Académie impériale du Japon. Tokyo : Maison franco-japonaise

Lévi-Strauss Claude 1949 "l'efficacité symbolique", *Revue de l'histoire des religions,* vol. 135, n° 1: 5-27.

Levy Marion Joseph 1963 *The family revolution in modern China,* New York, Octagon Books Inc.

Lew Roland (1981) 1999, *1949, Mao prend le pouvoir*, Bruxelles Éditions Complexe.

Lewis Mark Edward 2006 "The Construction of Space in Early China", *Suny Series in Chinese Philosophy and Culture*, State University of New York Press.

Leys Simon 1998 *Essais sur la Chine*, Robert Laffont, Paris.

Li Ang 1994 (1992) *la femme du boucher*, Paris, le Seuil.

Li Chenyang 1994 "The Confucian Concept of Jen and the Feminist Ethics of Care: A Comparative Study", *Hypatia: A Feminist Journal of Philosophy*, n° 9:71-89.

2000 *le Sage et le second sexe : confucianism, ethic and gender*, USA, Open court.

2000 b "Confucianism and Feminist Concerns: Overcoming the Confucian 'Gender Complex" *Journal of Chinese Philosophy* 27.2: 187-99.

Li Yu-ning 1971 *The introduction of socialism into China*, New York, Columbia University Press.

1992 *Chinese women through chinese eyes*, Armonk, N.Y. : M.E. Sharpe

Li Zhisui (2006) 1994 *La vie privée du Président Mao, Paris, Plon.*

Lifton Robert Jay. 1961 "Thought Reform and the Psychology of Totalism: A Study of "Brainwashing", *China*, WW Norton and Company.

1993 "Un jeune psychiatre américain décide de s'informer sur la manipulation mentale", *Le lavage de cerveau en Chine au début des années cinquante*, Bulles, 4° trimestre. http://ns4005993.ip-192-99-13.net/cerveau1.htm

Lincot Emmanuel 2008 *Arts, propagandes et résistances en Chine*, Paris, You Feng

2010 *Peinture et pouvoir en Chine (1979-2009) : une histoire culturelle*, Paris, You Feng.

Lipiansky E. Marc 1983 "Une quête de l'identité", *Revue des Sciences humaines*, n°191 : 61-69.

Longerich Peter 2008 *Nous ne savions pas*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, collection Essais.

Loridan Ivens Marceline, Ivens Joris 1976 *Comment Yukong déplaça les montagnes*, Jean-Marie Doublet Intervieweur, Sergent Jean-Pierre, Éditions CAPI.

Loridan-Ivens Marceline 2008 *Ma vie balagan*, Paris, Robert Laffont.

2014, Entretien avec Adrien Gombeaud, ARTE Éditions

Lou Sin 1976 *Essais choisis*, Paris, collection 10/18, Union générale d'éditions

Lu Xiaobo 2012 *Vivre dans la vérité*, Paris, Bleu de Chine, Gallimard.

Macciocchi Maria Antonietta 1971 *De la Chine*, Paris, Éditions du Seuil.

MacFarquhar Roderick, Schoenhals Michael 2009 *La dernière révolution de Mao, histoire de la Révolution culturelle, Paris*, Gallimard.

Malamoud Charles 2005 *La danse sacrificielle des pierres*, éd. du seuil, Féminité de la parole : études sur l'Inde ancienne, Albin Michel.

Manac'h Étienne 1980 *Mémoires d'extrême Asie, Tome 2 : La Chine*, Paris, Fayard.

Mann Susan 1987 "Widows in the Kinship, Class and Community Structures of Qing Dynasty China", *Journal of Asian Studies* 46, 1: 37-56.

1991 "Grooming a Daughter for Marriage: Brides and Wives in the Mid-Ch'ing Period", *Marriage and inequality in Chinese society,* pp. 211-230, Berkeley, University of California.

1994 "The Education of Daughters in the Mid-Ch'ing Period», *Education and Society in late Imperial China 1600-1900,* Berkeley, University of California Press: 19-49.

1997 *Precious Records: Women in China's Long Eighteenth Century*, Stanford, Stanford University.

2001 *Under Confucian Eyes;* Edited by Susan Mann and Yu-Yin Cheng, Berkeley, University of California Press.

Manning Kimberley 2007 " Making a Great Leap Forward? The Politics of Women's Liberation in Maoist China " *Translating Feminisms in China,* USA. Wiley-Blackwell.

Mao Tsé-toung 1953 *Œuvres choisies,* t. 3 Pékin, Édition du Peuple, Éditions en langues étrangères, traduction conforme à l'édition chinoise.

1955 *Œuvres choisies*, t. 1 et 2, Paris, Éditions Sociales (deuxième, juillet 1937-novembre1938, traduit par Serge Mayret sur le texte de l'édition russe.

1956 *An analysis of the classes in Chinese society,* Peking, Foreign Languages Press

1957« De la juste solution des contradictions au sein du peuple», discours prononcé par Mao Zedong, publié dans le *Renmin Ribao* « Quotidien du peuple » du 19 juin 1957.

1962 *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan en 1942*, Éditions en Langues Étrangères, Beijing, Œuvres choisies tome III. V.I.

http://maozedong.fr/documents/causeries.pdf, vérifié le 10/09/2014

1967 *Citations du président Mao Tsé-toung, 1893-1976*, Paris, Éditions du Seuil.

1967 "Comment Yukong déplaça les montagnes", Tiré des *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* t.3, 1953, Pékin, Éditions Langues étrangères, imprimé en République populaire de Chine, BDIC, Nanterre, PS pièce 2166, 7 pages.

1967 "À la mémoire de Norman Bethune " *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung* t 2, Éditions du peuple.

1967 "Servir le Peuple", "Comment Yukong déplaça les montagnes", *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung* t 3, Éditions du peuple

1975 *Mao Textes, 1949-1958, Édition intégrale* Paris, collection Antiquariat, Le Cerf.

Marchisio Joseph 2005 *Les Chemins de fer chinois, France et diplomatie (1860-1914),* Paris, Éditions You-Feng.

Margolin Jean-louis (2007) 2009 *Violences et crimes du japon en guerre 1937-1945,* Paris, Hachette littératures.

Markova Ivana 2007 "Persuasion et propagande", *Diogène*, 1, n°17 :39-57. http://www.cairn.info/revue-diogene-2007-1-page-39.htm

Marsolais Gilles 1988-1989 *24 images*, Numéro 41 : 20-21, Direction : Claude Racine (directeur-éditeur).

Martin Ahern Emily 1973 *The cult of the dead in a Chinese village*, Stanford, Stanford university Press.

Martin Emily 1987 *The Woman in the Body: a Cultural Analysis of Reproduction*, Boston, Beacon Press.

1991 "The Egg and the Sperm", *Signs*, 16, 3: 485-501.

Maspero Henri 1950 "Comment le bouddhisme s'est introduit en Chine", *Mélanges posthumes*, T. I.

1971 *Le taoisme et les religions chinoises*. Gallimard.

1978 *La Chine Antique*, Presses Universitaires de France.

Mauss Marcel (1950) 1968 « Les techniques du corps, 1934 », sixième partie, *Sociologie et Anthropologie*, Presses Universitaires de France

Mayfair Mei-hui Yang 1994. *Gifts, Favors and Banquets. The Art of Social Relationships in China*, Ithaca-Londres, Cornell University Press.

Meador Margarete 2014 "En RDA, les méchants étaient les autres, les capitalistes", *Cahier du Monde* N° 21713 daté Samedi 8 novembre 2014, p.7.

Meibo Huang et Peiqiang Ren 2012 "L'aide étrangère de la Chine dans l'architecture de l'aide internationale", *Revue internationale de politique de développement*, mis en ligne le 03 avril 2012, consulté le 26 septembre 2012. URL : http://poldev.revues.org/959.

Meissner Werner 1990, « la voie orthodoxe (1949-1955) » *La Chine au XXe siècle,* pp. 9-31, Bergère M Claire, Bianco Lucien, Domes Jürgen, Paris, Fayard

Michel Jean-Jacques, He Huang 1978 *Avoir vingt ans en Chine à la campagne*, Paris, Éditions du Seuil.

Milgram Stanley 1994 *La soumission à l'autorité : un point de vue expérimental*, Paris, Calmann-Lévy.

Moraes Carlos 1937 "Le concept léniniste d'agitation et de propagande "*Bulletin d'Agitation et Propagande du Parti communiste français* n°1.

Mosher Steven W 1995 A mother's ordeal: the story of Chi An: one woman's fight against China's one-child policy Warner Books.

Namer Gérard 2000 *Halbwachs et la mémoire sociale* Paris l'Harmattan, les Logiques sociales.

Naour Françoise 1993. « La vis et les chaussettes ou la vie minuscule de Saint Lei Feng » *Perspectives chinoises* n° 20 : 62-69.

Naquin Susan 1988 "Funerals in North China», *Death Ritual in Late Imperial and Modern China*, pp. 37-68, Univerity of California Press.

Nedostup Rebecca 2009 *Superstitious regimes: religion and the politics of Chinese modernity* États-Unis, Harvard University Asia Center.

Nguyen Tri Christine 2006 "Les lettrés et la réforme éducative en Chine " pp. 119-144, Horiuchi Annick, *Éducation au Japon et en Chine*, Paris, Les Indes Savantes, collection Études japonaises.

Nien Chen 1986 *Life and Death in Shanghai*, Londres, Grafton Books.

Nizet Jean et Rigaux Nathalie 2005 *La sociologie d'Erving Goffman*, Paris, La Découverte, Repères.

Ocko Jonathan K. 1991 "Women, Property, and Law in the People's Republic of China", 286-347 *Marriage and Inequality in Chinese Society,* R. S. Watson, P. Buckley Ebrey, Berkeley, University of California Press.

Olivier De Sardan Jean-Pierre, Moumouni Adamou et Souley Aboubacar 1999 "L'accouchement c'est la guerre»- De quelques problèmes liés à l'accouchement en milieu rural nigérien ", *Bulletin de l'APAD*, n° 17 mis en ligne le 04 octobre 2006, Consulté le 05 mars 2014. URL : http://apad.revues.org/483

Orwell George 1949 *1984*, New York, Harcourt, Brace and World, Inc.

Ouvrage de Propagande 1963 *La lutte entre deux lignes au congrès mondial des femmes à Moscou,* auteur anonyme. Pékin, Éditions en langues étrangères B1099.

Pan Suiming 2006 b "Transformations in the primary life cycle: the origins and nature of China's sexual revolution ", *Sex and sexuality in China*, Elaine Jeffreys, New York, Routledge, pp. 21-42.

Papineau Élisabeth 2000 *Le jeu dans la Chine contemporaine: mah-jong, jeu de go et autres loisirs,* Paris, l'Harmattan.

Parish William L. 1984 "Destratification in China", *Class and social stratification in China Post-Revolution,* pp. 84-121, Editions James L. Watson, Cambridge, New York, Cambridge University Press.

Parrau Alain 1995 *Écrire les camps,* Paris, Berlin.

Pasqualini Jean 1975 *Prisonnier de Mao*, Paris, Gallimard.

Perry Elisabeth 2002 *Changing Meanings of Citizenship in Modern China*, Cambridge, Harvard university press.

Perry Elizabeth J. Selden Mark 2003 *Chinese society: change, conflict, and resistance,* London, New York: Routledge Curzon.

Pettier Jean-Baptiste 2010 « Politiques de l'amour et du sexe dans la Chine de la « révolution sexuelle » », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 22 janvier 2013. URL : http://gss.revues.org/index1381.html ; DOI : 10.4000/gss.1381

Peyrefitte Alain 1997 *La Chine s'est éveillée,* Paris, Fayard.

Pimpaneau Jacques (1988) 1990 *Chine, culture et traditions*, Paris, Philippe Picquier.

(1995) 1999 *Chine, Mythes et dieux*, Éditions Kwok On, Philippe Picquier,

Pitt-Rivers Julian 1983 *Anthropologie de l'honneur. La mésaventure de Sichem,* Paris, le Sycomore.

Pudles Lilian 2003 « La formation juridique des étudiants chinois au Japon au début du XX° siècle », *Éducation et instruction en Chine, les formations spécialisées*, n°2 :

176-206, Christine Nguyen Tri, Catherine Despeux, Éditions Peeters, Paris-Louvain.

Rampini Frédérico 2008 *L'ombre de Mao,* Paris, Robert Laffont.

Raphals Lisa 1998 *Sharing the light: representations of women and virtue in early China,* New-York, State University of New York Press.

Rawski Evelyn 1979 *Education and Popular Literacy in Ch 'ing China,* Ann Arbor University of Michigan Press.

Rémy Pierre-Jean 2008 *La Chine, Journal de Pékin (1963-2008*), Paris, Odile Jacob.

Revillard Anne 2006 "Féminisme d'État : constructions de l'objet", annerevillard.files.wordpress.com/.../revillard-2006-fc3a9minisme-detat. vérifié le 25/10/2014.

Ricoeur Paul 1983 *Temps et récit*, Tome I : l'intrigue et le récit historique, Paris, Le Seuil.

1988 "L'identité narrative" *Esprit*, n°7-8 Juillet-août 1988.

1990 *Soi-même comme un autre*. Paris, Éditions du Seuil.

2000 *La mémoire, l'histoire, l'oubli,* Paris, Éditions du Seuil.

Robert Antelme 2004 *L'humanité irréductible,* Lignes, Éditions Léo Scheer ;

Rocca Jean-Louis 2012 *La société chinoise vue par ses sociologues,* Paris, Presses Sciences Politiques ;

Rochat de la Vallée, Elisabeth 1990 "La gymnastique symbolique des cinq animaux ", *Méridiens*, n°91 : 17-35.

Rousset David 1965 *L'univers concentrationnaire,* Paris, Hachette littératures.

Roux Alain 1976 *La révolution culturelle en Chine*, Document Histoire, Presses Universitaires de France (PUF)

(1998) 2001, 2006 *La Chine au XXème siècle*, Paris, A. Colin.

(1998) 2010 *La Chine contemporaine*, Paris, A. Colin.

2009 *Le Singe et le tigre : Mao, un destin chinois*, Paris, Éditions. Larousse.

Ruan Fang-fu 1991 *Sex in China: studies in sexology in Chinese culture*, New York, London : Plenum press.

Sandschneider Eberhard 1990 "La Révolution culturelle et les crises de succession (1966-1976)", *La Chine au XXe siècle : de 1949 à aujourd'hui*, pp. 61-87, M-Cl. Bergère, Lucien Bianco, Jürgen Domes.

Ryckmans Pierre 1987 *Les entretiens de Confucius*, trad. Pierre Ryckmans, Paris, Gallimard.

(1998) 2000 *les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*, traduction et commentaire du traité de Shitao, Paris, Hermann, Éditeurs des sciences et des arts.

Sanjuan Thierry 2007 *Atlas de la Chine, les mutations accélérées*, Paris, Autrement.

Schipper Kristofer 1985 "Comment on crée un lieu saint local : à propos des Danses et légendes de la Chine ancienne de Marcel Granet, *Études chinoises*, vol 4, no 2.

Schmutz Georges- 1984 "L'amour et le mariage en Chine " *Revue européenne des sciences*

Marie *sociales*, vol. 22, n°67. Genève, Librairie Droz.

1993 La Sociologie de la Chine : matériaux pour une histoire : 1748-*1989*, Peter Lang, Éditions Berne, Berlin, Francfort

Schram Stuart 1977 *Mao Tsé-Toung parle au people*, Paris, Presse Universitaires de France (PUF).

Selden Mark 1971 *The Yenan Way in revolutionary China Cambridge*, Harvard University Press.

Sers Philippe, EscandeYolaine, 2003 *Résonance intérieure. Dialogue sur l'expérience artistique et sur l'expérience spirituelle en Chine*, Paris, Klincksieck.

Short Philip 2005 *Mao Tsé-toung*, Paris, Fayard.

Slavoj Zizek Michel 2008 *De la Pratique et de la contradiction*, Paris, Éditions La Fabrique.

Smith Richard Joseph 1991 *Fortune-tellers and philosophers: divination in traditional Chinese society*, USA, Westview Press.

Song Yongyi 2008 *les massacres de la Révolution culturelle*, Paris, Gallimard.

2008 « Le livre noir de la Révolution culturelle", *Le Nouvel Observateur*, l'Obs n°2263, 20 mars 2008.

Souyri Pierre 1984 *le Moyen-âge japonais : histoire et écriture de l'histoire*

Stacey Judith Berkeley 1983 *Patriarchy and Socialist revolution in china*, University of California Press.

Stahl Paul Henri (1977) 1995 « Soi-même et les autres », *L'identité,* Claude Lévi-Strauss, Paris, Presses Universitaires de France.

Stein Rolf Alfred 1986. « Avalokiteśvara/Kouan-yin, un exemple de transformation d'un dieu en déesse ». *Cahiers d'Extrême-Asie*, 2:17–80.

Stuart E. Thompson 1988 "Death, food and Fertility ", *Death Ritual in Late Imperial and Modern China*, pp. 71-108, James L. Watson, Evelyn S. Rawski, University of California Press.

Tang Xiaoju 2012 *Connaître le Parti Communiste Chinois*, Beijing, Central Party Littérature Press, China Intercontinental Press.

Taylor Frederick 2009 *Le mur de Berlin*, Paris, Éd. JC. Lattès, essais et documents.

Tchakhotine Serge 1952 *le viol des foules*, Paris, Gallimard.

Theiss Janet 2004 *Disgraceful matters the politics of chastity in eighteenth-century China* Berkeley: University of California Press.

1975 "Marriage Resistance in Rural Kwangtung" *Women and Society in China*, Margery Wolf and Roxanne Whitke, pp. 67-89. Stanford, Stanford University.

Thireau Isabelle, Hua Linshua 1996 *Enquête sociologique sur la Chine 1911-1949*, Sociologie d'aujourd'hui, Presses Universitaires de France (PUF).

Thote Alain 1998 « Arts populaires » *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, pp. 93-100. Encyclopaedia Universalis, Paris, Albin Michel.

Topley Marjorie 1974. " Cosmic Antagonism: A Mother-Child Syndrome" *Religion and Ritual in Chinese Societ*y, pp. 233-251, Arthur P. Wolf, Stanford, Stanford University.

1975 "Marriage Resistance in Rural Kwangtung", *Women and Society in China*, pp. 67-89. Margery Wolf and Roxanne Whitke, Stanford, Stanford University.

Trébinjac Sabine 2000 *Le pouvoir en chantant*. Nanterre, Société d'ethnologie.

Tsai Jacqueline 2008 *La Chine et le luxe*, Paris, Odile Jacob.

Tseu-Hi 1912 *Impératrice douairière, la Chine de 1835 à 1909,* Paris, Bland Backhouse.

Tsien Tche hao 1972 "Le droit de la famille en Chine populaire" *Revue internationale de droit comparé,* vol. 24, n° 2 : 385-408.

1979 *L'empire du Milieu retrouvé,* Paris, Flammarion.

1979 *Village and family in Contemporary China*, Chicago, University of Chicago Press.

1981 "La nouvelle loi sur le mariage et l'évolution du droit de la famille en Chine Populaire " *Revue internationale de droit comparé,* vol. 33, n°4 : 1013-1031.

1984 *Urban life in contemporary China* Chicago, University of Chicago Press.

Tsukiyama Gail 2003 *Femmes de soie*, Paris, Éditions Ramsay.

1984 *Urban life in contemporary China* Chicago, University of Chicago Press.

Unschuld Paul U. (1943) 1985 *Medecine in China. A History of Ideas*, Berkeley, University of California Press A978V.

Uli Franz 1989 *Deng Xiaoping*, trad. de l'allemand par Jeanne-Marie Gaillard-Paquet Paris : Cie 12 : Fixot.

Van Gulik, Robert 1972 *La vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Paris, Gallimard.

Vandermeersh Léon 1977 *Wangdao ou la Voie royale*. 1, Structures cultuelles et structures familiales: recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque, École française d'Extrême-Orient, A. Maisonneuve
(1977) 1980 *Wangdao ou la voie royale*, Paris, École Française d'Extrême Orient, t. 2.

1990 "Ritualisme et juridisme " *Essais sur le rituel* II, pp 44-56, Peeters, Paris-Louvain.

1994 "Réflexions sur l'histoire en Chine" *Études sinologiques*. Presses Universtaires de France.

1994 *Études sinologiques,* Paris, Presses Universitaires de France (PUF).

Vandier-Nicolas Nicole 1983 *Peinture chinoise et tradition lettrée*, Paris, Éditions du Seuil.

Waltner Ann 1990 *Getting an Heir: Adoption and the Construction of Kinship in Late Imperial China*. Honolulu, University of Hawai'i.

Wang Fei-Ling 2005 *Organising Through division and exclusion, China Hukou System,* Standford, Standford University Press.

Wang Helen 1963″The world congress of Women", *Peking Review* 6.29, 14-17, *in* Diana Martin, *Women in Chinese Society,* 1974:13. Royaume Uni, Oxford, Commonwealth Agricultural Bureaux.

Wang Lingzhen 2004 *Personal matters: women's autobiographical practice in twentieth-century China,* Stanford, Stanford University Press.

Wang Ping 2000 *Aching for Beauty: Footbinding in China,* Minneapolis: University of Minnesota Press.

Wang Zheng 1997 "Maoism, Feminism and the UN Conference on Women: Women's Studies Research in Contemporary China," in *The Journal of Women's History,* Vol. 8, n° 4:126-152.

1998 "Research on Women in Contemporary China", *Guide to Women's Studies in China,* Gail Hershatter, et al. eds., pp. 1-43 Institute of East Asian Studies, Berkeley.

1999 *Women in the Chinese Enlightenment: Oral and Textual Histories,* University of California Press, Berkeley.

2001 *Some of us: Chinese women growing up in the Mao era,* Edited by Xueping Zhong, Wang Zheng, Bai Di, New Brunswick, N.J. London, Rutgers University Press.2001 "

2005 "State Feminism?' Gender and Socialist State Formation in Maoist China" *Feminist Studies.* Vol. 31, n°. 3: 519-551.

2006 «We had a dream that the world can be better than today" *Revolution* #59, September 3, mis en ligne en 2006, vérifié le 10 octobre 2013. http://revcom.us/a/059/some-of-us-en.html.

2007 *Translating feminisms in China,* Edited by Dorothy Ko and Wang Zheng, Malden mass, Oxford.

Wang Zhongching (1935) 1987 *min guo chong min xian zhi.* « les Annales historiques du comté de Chong de la république de Chine », Chongming, *bin hai wen ji*. Press

Watson James L. 1985 "Standardizing the Gods: The Promotion of T'ien Hou ("Empress of Heaven") Along the South China Coast, 960-1960" *Popular Culture in Late Imperial China,* 292-325, Berkeley, University of California.

Watson James, Evelyn Rawski 1988 *Death Ritual in Late imperial and Modern China*, Berkeley, University of California.

Watson Rubie 1986 "The Named and the Nameless: Gender and Person in Chinese Society" *American Ethnologist* 13 (4): 619-31.

Watson Rubie and 1991 *Marriage and Inequality in Chinese Society*. Berkeley, University of

Patricia Ebrey California Press: 204-230.

Watzlawick Paul 1978 *La réalité de la réalité*, Paris, le Seuil.

White Martin King, Parish William L. 1978 *Village and family in Comtemporary China*, Chicago, University of Chicago Press.

1984 *Urban life in contemporary China* Chicago, University of Chicago Press.

White Tyrene 2006 *China's longest campaign, Birth planning in the People's Republic, 1949-2005*, Ithaca, Cornell University Press.

Whyte Martin King 1988, "Death in the People's Republic of China", *Death Ritual in late imperial and modern China*, pp. 289-316, California, University of California Press.

2010 *One country, two societies, urban inequality in contemporary china*, Cambridge, London, Harvard University Press.

Wieviorka Annette 1979 *L'écureuil de Chine,* Paris, Les presses d'aujourd'hui.

Witke Roxane, Wolf Margery 1975 *Women in Chinese society*, Stanford, Stanford University press.

Wolf Arthur P 1974 *Religion and Ritual in Chinese Society*, pp. 233-251, Stanford, Stanford University.

1975 "Marriage Resistance in Rural Kwangtung", *Women and Society in China*, pp. 67-89, Margery Wolf and Roxanne Witke, Stanford, Stanford University.

Wolf Arthur, Huang Chieh-shan 1980, *Marriage and Adoption in China 1845-1945*, 1980, Stanford, Stanford University Press.

Wolf Margery and Witke Roxane 1972 *Women and Chinese Society*. Stanford, Stanford University.

1975 *Women and the Family in Rural Taiwan.* Stanford : Stanford University

Woo Margaret Y.K. 2006 "Contesting citizenship: marriage and divorce in the People's Republic of China », *Sex and sexuality in China*, Jeffreys Elaine, pp. 62-81. USA, New York, Routledge.

Wu Hongda Harry 1996 *Laogai : le Goulag chinois*: Paris, Dagorno.

Xiao-Planès Xiaohong 2001 *Éducation et politique en Chine: le rôle des élites du Jiangsu, 1905-1914*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS).

Xinran 2005 *Chinoises*, Paris, Éditions Philippe Picquier.

2011 *Messages de mères inconnues* Paris, Éditions Philippe Picquier.

Xueping Zhong, Wang Zheng et Bai Di 2006 « We had a dream that the world can be better than today» in Revolution #59, Septe-2006 mber 3, mis en ligne en 2006, vérifié le 10 octobre 2013. http://revcom.us/a/059/some-of-us-en.html.

Yang Ch'ing K. (1961) 1970 *Religion in Chinese society: a study of contemporary social functions of religion and some of their historical factors*, Bekerley, University of California Press.

Yang Dan (1998) 2003, *Au bout du sable*, Paris, Desclée de Brouwer.

2003 "Le classique en trois caractères ou le passé au service du présent ", *Éducation et Instruction l'éducation élémentaire* n°1 : pp. 179-187, Christine

Nguyen Tri, Catherine Despeux Paris-Louvain, Éditions Peeters.

Yang Jiang 1983 S*ix récits de l'école des cadres*, Paris, Éditions Christian Bourgeois.

1986. *Six chapitres de la vie dans une école des cadres*, traduit par Djang Chu. Boulder Westview Press.

Yang Jisheng 2012 *Stèles : La grande famine en Chine*, Paris, Éditions du Seuil

Yü Chun-fang 2001 *Kuan-yin. The Chinese Transformation of Avalokitesvara,* New York, Columbia University Press.1

Yue Daiyun, Wakeman Carolyn 1985 *To the storm,* California, University of California Press.

Zhang Chi 2005 *Chine et modernité,* Hong-Kong, Éditions You Feng.

Zhang Lizhong 2000 *«* Cai Yuanpei » *Perspectives: revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO: Bureau international d'éducation), vol. XXIII, no. 1/2, p. 147-157.

2001 *Some of us : Chinese women growing up in the Mao er*a / edited by Xueping Zhong, Wang Zheng, Bai Di, ,New Brunswick, N.J, London : Rutgers University Press

Zhang Lun 2003 *La vie intellectuelle en Chine depuis la mort de Mao,* Paris, Fayard

Zhang Naihua 1996 "A Historic Turning Point of the Women's Movement in China" in *Signs*, Vol. 22, No. 1: 192-199. Wang Ping

2003 "Gender, Employment and Women's Resistance," in *Chinese Society, conflict and Resistance,* eds., Elizabeth J. Perry and Mark Selden, Routledge Curzon, London & New York (158-182)

2005 "Gender and Maoist Urban Reorganization," in 2005"Gender and Maoist Urban Reorganization," in *Gender in Motion: Divisions of Labor and Cultural Change in Late Imperial and Modern China, eds*., Wendy Larson and Bryna Goodman, Rowman and Littlefield Publisher (189-209)

2008 "Chinese History: A Useful Category of Gender Analysis", co-authored with Gail Hershatter, The American Historical Review, Vol. 113, No. 5 :1404-1421.

Zhang Zhimei 2008 *Ma vie en rouge, une femme dans la Chine de Mao,* Montréal VLB éditeur.

Zhao Changxing 2010 *L'enseignement non gouvernemental en Chine : un enjeu social,* Paris, L'Harmattan.

Zheng Yi 1999 *Stèles rouges. Du totalitarisme au cannibalisme,* Paris, Bleu de Chine

2007 "Persuasion et propagande ", *Diogène*, 1, n° 217 : 39-57, http://www.cairn.info/revue-diogene-2007-1-page-39.htm

Zhu Xiaomei 2007 *La rivière et son secret,* Paris, Robert Laffont

Zhuo Qingjun 1994 « Mao Zedong » *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée,* Paris, UNESCO: Bureau international d'éducation, vol. XXIV, n° 1-2, 1994, p. 97-110

Zhou Xuelin 2012 « « Femmes chinoises et discours sur le genre dans le cinéma de la République populaire de Chine ». *Chinoises au XXIème siècle. Ruptures et continuités*, Tania Angeloff et Marylène Lieber, pp. 215-230. Paris, La Découverte, coll. *Recherches.*

Zufferey Nicolas 2003 "La condition féminine traditionnelle en Chine. État de la recherche ", *Études chinoises*, Paris, vol. 22 :185-229.B1086:B1087

2007 «De Confucius à Jin Yong »*la pensée en Chine aujourd'hui,* ss. la dir. d'Anne Cheng, Gallimard, Folio essais.

Dictionnaire 2001 Le Grand Robert de la langue française, deuxième édition, dirigée par Alain Rey, Dictionnaires le Robert-WEF. Paris t. 4.

L'Encyclopédie Universalis, 1998 Dictionnaire de la Civilisation chinoise, Albin Michel
L'Encyclopédie Universalis, corpus 14, 2002. Éditions Encyclopedia Britannica.